

MÉMOIRES
DU
CARDINAL DE RETZ

IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIVÉ FILS, RUE DE LA MONNAIE, 11

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DE RETZ

ÉDITION COLLATIONNÉE

SUR LES MANUSCRITS AUTHENTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

(avec les fragments restitués) .

Augmentée de Lettres inédites et de fac-simile

ET PUBLÉE AVEC L'AUTORISATION

DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



I

PARIS

HEUGUET, 43, PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

ET AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

15, quai Molequin

M DCCC XLIII

NOTICE

SUR

LE CARDINAL DE RETZ.

JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDI , cardinal DE RETZ , naquit , en 1614 , à Montmirail. Sa noblesse ne remontait pas très haut ; mais sa famille occupait dans l'état un rang distingué. Son père , Emmanuel de Gondi , était général des galères , fonction dont il se démit pour se retirer à l'Oratoire. L'illustration des Gondi remontait à Albert , devenu maréchal de France par la faveur de Catherine de Médicis ; il était fils d'un banquier de Florence , qui était venu s'établir à Lyon. Le sang florentin qui coulait dans les veines des Gondi ne se démentit pas en la personne du jeune Paul de Gondi , et lui transmit cet esprit d'intrigue qu'il développa avec éclat pendant la Fronde. Son éducation fut confiée à Vincent de Paule ; mais le saint confesseur d'Anne d'Autriche ne put former à sa guise le caractère peu évangélique de son élève ; et , comme l'a spirituellement remarqué M. Audibert ¹ , il en fit un saint à peu près comme les jésuites firent de Voltaire un dévot.

La vocation de Paul de Gondi n'était point l'état ecclésiastique , mais il y avait eu deux Gondi sur le siège épiscopal de Paris , et il était devenu le cadet de sa famille par la mort du second de ses frères. Dans les usages de l'ancienne monarchie , cette situation était plus impé-

(1) La remarquable notice de M. Audibert sur le cardinal de Retz fait partie du *Plutarque français* , importante publication d'histoire politique et littéraire , courageusement entreprise et terminée avec succès sous la direction de M. Mennechet.

rieuse qu'une vocation. Pour se soustraire à cette nécessité, il se fit duelliste, galant, conspirateur, se battit deux fois, tenta d'enlever sa cousine et conspira contre Richelieu. Admirateur passionné de Fiesque, dont il se fit l'historien ou plutôt le panégyriste, à 18 ans, et des grands hommes de Plutarque, il voulait, par tous les moyens, se faire un nom dans l'histoire. Ses galanteries, malgré leur éclat, ses duels et ses conspirations, ne purent détacher de ses épaules la soutane qu'il portait avec tant de répugnance : condamné à être homme d'église, il voulut du moins se distinguer dans son ordre ; il étudia la théologie avec ardeur, avec succès ; passa des thèses brillantes, se fit convertisseur, eut des conférences publiques avec un protestant, et le ramena dans le sein de l'église catholique. Cette conversion fit grand bruit, et Louis XIII, à son lit de mort, le nomma coadjuteur. Il prêcha dans la cathédrale aux applaudissements de tout Paris ; mais cette éloquence n'a pas laissé de traces dans l'histoire littéraire, quoique l'hyperbolique Balzac, dans son ouvrage intitulé *Le Socrate chrétien*, compare le jeune orateur à saint Jean Chrysostôme ¹.

C'est par la discussion théologique et la prédication qu'il se forma à cette éloquence qu'il déploya plus tard dans les discussions du parlement et dans les conciliabules de la Fronde. Pour augmenter sa popularité, il répandit de nombreuses largesses, et comme autrefois César avait intéressé à son succès, dans l'espoir d'un remboursement, ses créanciers qui formaient une imposante

(1) Les sermons manuscrits du cardinal de Retz, conservés à la Bibliothèque royale, sont loin de justifier de pareils éloges.

majorité, le coadjuteur fit des dettes pour imiter un des héros de Plutarque. Toutefois, il ne se jeta pas de gaieté de cœur dans les factions. Il refusa d'entrer dans la cabale des *Importants* formée par le duc de Beaufort contre Mazarin ; et dans les premières émotions que souleva la lutte entre le parlement et la cour, il parut disposé à servir sincèrement les intérêts de la régente Anne d'Autriche. Mais, provoqué par une injustice, son caractère l'emporta naturellement dans la faction.

Le jour de l'emprisonnement de Broussel, il sortit revêtu de ses habits pontificaux, porta, si nous acceptons son témoignage, des paroles de paix dans les groupes animés de l'esprit de sédition et parvint, non sans péril, à calmer le peuple; le soir, quand il se présenta à la cour, la reine lui dit : — « Vous devez être fatigué, allez vous reposer. » Il ne se reposa point, et le lendemain Paris était en armes ; il devint le chef de la Fronde avec le duc de Beaufort, mais, en réalité, il dirigeait seul le mouvement. Le blocus, qui ne coûta la vie à personne, lassa la patience des Parisiens ; le parlement fit des ouvertures. Le coadjuteur pouvait soulever le peuple contre le parlement, mais son but n'était pas révolutionnaire. Il acquiesça au traité qui détruisait son influence, et cette transaction termine la période brillante de sa vie politique. Ayant abdiqué son rôle de tribun et de chef du parti populaire, il s'exposait, malgré les ressources de son génie, à voir la paix définitive se faire à ses dépens.

Cen'est plus dès lors le représentant énergique des intérêts démocratiques : il louvoie entre les princes, la bourgeoisie et la cour, se tournant, suivant les besoins du

moment, vers le côté qui peut lui conserver une importance politique. Car dans les temps d'agitation les hommes n'ont pas de valeur morale, on les mesure au bien ou au mal qu'ils peuvent faire. Les troubles civils sont le règne des oiseaux de proie. Le mérite inoffensif végète à l'écart ou se fait sacrifier impitoyablement s'il s'aventure dans la mêlée des partis. Aussi voyons-nous tous les hommes éminents de cette époque, laissant de côté les considérations d'ordre et de bien public, songer exclusivement à se faire une position et à se rendre redoutables pour obtenir en fin de compte une honorable et lucrative capitulation.

Dans cette seconde période de sa vie politique, le coadjuteur aspirait évidemment à la pourpre romaine qu'il obtint, comme par surprise, et au pouvoir dont Mazarin fut dépouillé en apparence, sans que son rival parvînt à le saisir. Le crédit de Mazarin était au dessus des caprices de l'opinion, ses disgrâces ne pouvaient être que des éclipses passagères, car sa force auprès d'Anne d'Autriche tenait à un sentiment plus vif que la confiance, et il avait sur la régente un autre ascendant que sa supériorité d'homme d'état. Ce secret, deviné et publié par la malignité populaire, n'avait pas échappé à l'œil pénétrant du coadjuteur, qui comprit qu'avant d'occuper au ministère la place du cardinal, il fallait prendre celle qu'il avait dans le cœur de la veuve de Louis XIII. Il tenta l'aventure, et il nous a raconté son échec de trop bonne grâce pour qu'il soit permis d'en rire après lui.

Le cardinal de Retz, malgré l'importance que tous les partis lui accordèrent successivement, ne prit racine

nulle part, tout en laissant partout des traces profondes, et l'arrangement des factions fut le signal de sa disgrâce. Comme il avait perdu terre au milieu de ses mille intrigues, cet homme habile, qui avait tenu dans ses mains les destinées de la monarchie, fut enlevé par un coup de main et jeté à la Bastille sans que personne fût ému de cet étrange dénouement (1652). Transféré au château de Nantes, il s'évada (1654); mais, mauvais cavalier qu'il était, il tomba dans sa fuite, se démit l'épaule, et cette épaule démise lui ôta l'énergie nécessaire pour reparaitre sur l'ancien théâtre de sa gloire. On ne saurait prévoir ce qu'eût produit alors son arrivée à Paris. Mais le reste de sa vie active fut dépensé en courses vagabondes; l'Espagne, l'Italie, la Hollande le virent essayant vainement de nouer de nouvelles intrigues et, si l'on en croyait Guy Joli (l'ingrat Guy Joli¹ dont les assertions n'ont pas besoin d'être calomnieuses pour être infâmes), souillant son caractère de prêtre et la pourpre romaine par de vulgaires débauches.

Quoi qu'il en soit, si le cardinal de Retz avait besoin d'indulgence, sa conduite au conclave dans lequel, tout exilé qu'il était, il soutint énergiquement les intérêts de la France, en procurant l'élection d'Alexandre VII, ferait oublier bien des torts. Cet acte de loyauté rendit plus faciles les négociations qui lui rouvrirent les portes de la France. L'exil n'avait pas brisé son caractère, et après son retour il refusa à la toute-puissance du ministre et aux sollicitations du roi la démission de son siège épiscopal.

(1) Guy Joly, par sa longue intimité avec le coadjuteur, dont il fut le confident et le complice, avait perdu le droit de l'accuser devant la postérité.

— Enfin après la mort de Mazarin, que, suivant l'expression de Bossuet, il avait toujours menacé dans son exil de ses tristes et intrépides regards, il consentit à échanger l'archevêché de Paris contre l'abbaye de Saint-Denis. Dès lors il paraît se ranger comme tous les héros et les héroïnes de la Fronde, qui firent, en général, une fin si pieuse ou si monarchique.

Il offrit de quitter le chapeau de cardinal qu'il avait obtenu pendant les troubles de la Fronde pour se retirer chez les chartreux, proposition qui fut repoussée par le pape, et paya bourgeoisement les dettes qu'il avait contractées en sa qualité de factieux et de grand seigneur. La résipiscence sincère du cardinal de Retz n'a pas été mise en doute par ses contemporains; mais une publication récente, l'analyse des mémoires de l'abbé Blache, faite avec exactitude par M. Jules Taschereau, remet en question cette apparente abnégation; il est vrai qu'on ne saurait ajouter foi légèrement au témoignage de ce vieil abbé qui devint certainement visionnaire sur la fin de ses jours, s'il ne le fut sa vie durant; mais comme ces mémoires ont au moins le mérite de la sincérité, on peut en tirer quelques faits que la vie antérieure du cardinal rend vraisemblables. Ainsi cet abandon apparent du chapeau de cardinal n'aurait été qu'une ruse pour sonder les dispositions de Louis XIV, et, pendant que notre reclus mettait aux pieds du roi sa renonciation, qu'on acceptait de bon cœur de ce côté, il faisait prévenir la cour de Rome de ne pas le prendre au mot. On peut donc croire que le héros de la Fronde n'avait pas encore dépouillé complètement le vieil homme; qu'il conser-

vait quelque arrière-dessein de reprendre un rôle politique, et que ce n'est qu'en désespoir d'ambition qu'il donna officiellement ce spectacle d'une vie simple et régulière qui devenait encore dramatique par le contraste et offrait ainsi un dernier aliment à son désir immodéré d'être en scène.

Telle fut la carrière de cet homme singulier, doué au plus haut degré du génie de l'intrigue, éloquent, intrépide, indifférent aux petits intérêts, et jouant ainsi le désintéressement parce qu'il visait plus haut. Il ne lui manqua pour prendre place parmi les hommes d'état qu'un système de conduite et un but déterminé.

Il est temps de dire quelques mots de l'écrivain.

Le cardinal de Retz était un de ces esprits lucides, comme Malherbe et Pascal, débrouillant les questions dans un style plein de netteté et d'une merveilleuse transparence. Nourri de la lecture des anciens, il a imité leur manière dans trois discours qu'il a placés dans la Conjuratïon de Fiesque. Le seul côté qui trahisse l'inexpérience et la jeunesse de l'écrivain, c'est l'abondance des détails, le luxe des incidents. Quelques réflexions jetées sans ordre dans le cours de cet ouvrage dénotent sa profonde préoccupation du rôle politique qu'il était appelé à jouer ; il semble que ce livre soit un manifeste de parti ; on rapporte que Richelieu, lisant ce premier ouvrage du futur adversaire de son successeur, s'écria : « Voilà un homme dangereux. » Richelieu dut sentir douloureusement plusieurs blessures qui lui étaient faites par des allusions directes à sa conduite passée. Fiesque est le héros et déjà le modèle de son historien, on le com-

prend à la vivacité des éloges, à l'ardeur des sympathies.

Ce qu'il fallait au cardinal de Retz, c'était la lutte souterraine de l'intrigue ou le combat au grand jour, pour mettre en jeu la finesse de l'esprit et l'impétuosité du caractère; l'esprit d'ordre, de suite, le génie d'administration lui manquaient. Des nécessités de famille, en le forçant à entrer dans les ordres, ne lui laissaient qu'un moyen détourné de jouer un rôle politique. Théologien distingué, il lutta contre un protégé de Richelieu, et l'emporta; il prêcha à Notre-Dame, et donna ainsi dans la chaire le premier exemple d'un grand succès oratoire, constaté avec emphase par le témoignage de Balzac. La veille du jour des barricades, le 25 août 1648, il prononça devant la cour l'éloge de saint Louis. La question qui préoccupait alors tous les esprits était celle de la paix; le coadjuteur se fit l'organe des vœux populaires. Le style de son discours est soutenu et clair, sans être très élevé ni très persuasif; le sentiment religieux manque.

L'œuvre capitale du cardinal, ce sont ses *Mémoires*. Il confia en mourant son manuscrit à un abbé de ses amis, en le priant de retrancher tout ce qui pouvait nuire à sa réputation. Celui-ci raya un assez grand nombre de passages, tous relatifs aux aventures galantes de la première jeunesse du cardinal. Un second manuscrit avait, dit-on, été remis à des religieuses; elles ont dû être au moins aussi sévères. Un troisième manuscrit, plus complet que les précédents, était conservé dans les archives d'Épinal. Il en fut retiré par les ordres du directoire, et confié au citoyen, depuis comte de Réal, qui devait le publier. M. Réal n'a rien

publié ; il a conservé le manuscrit , qui l'a même suivi dans l'exil , et ce n'est qu'après sa mort que la Bibliothèque du roi a reçu ce précieux dépôt. Ce manuscrit a été reproduit intégralement dans cette nouvelle édition , qui aura du moins cet avantage sur la plupart de celles qui l'ont précédée ¹.

Rien n'égale la puissance d'intelligence avec laquelle l'écrivain saisit l'ensemble des faits , la sagacité qu'il déploie pour apprécier les événements , pour en montrer les ressorts ; enfin , la touche délicate et énergique qui lui sert à caractériser , à peindre , à faire revivre les principaux personnages de son temps. Outre l'intérêt toujours soutenu d'une narration animée , ces mémoires contiennent une foule de maximes que La Rochefoucault n'aurait pas désavouées et des portraits dignes de La Bruyère , de sorte qu'ils placent leur auteur parmi les plus habiles , comme homme politique , comme moraliste et comme écrivain. Le cardinal de Retz a poussé à l'excès le talent de démêler et d'expliquer les faits. L'esprit du lecteur préférerait avoir à découvrir quelque chose , tandis que l'auteur va au devant de tous les points litigieux , et tranche toutes les questions en les anatomisant , ne laissant passer aucun personnage qu'il ne l'ait déshabillé des pieds à la tête , aucun événement dont il n'ait interprété l'origine et dévoilé les conséquen-

(1) La seule édition complète des *Mémoires du cardinal de Retz*, publiée jusqu'à ce jour, fait partie de la grande collection de MM. Michaud et Poujoulat. Cette édition, due aux soins consciencieux de MM. Champollion-Figeac, se recommande par son exactitude, par la pureté du texte et par les notes et les recherches qui l'accompagnent. (*Note des Éditeurs*).

ces. Or, c'est précisément l'absence de ce mérite qui rend si attachante la lecture des vieilles chroniques, la narration unie et sans prétention laissant à l'esprit du lecteur le champ libre pour la conjecture et l'interprétation.

Comme publiciste, l'auteur des *Mémoires*, qui a étudié à fond et sur le terrain la marche des partis, les retours et les caprices de la faveur populaire, donne d'excellents conseils qui rendraient moins entreprenants les hommes de parti si les conseils de l'expérience pouvaient quelque chose sur les passions. Il y a dans ces admirables pages toute une poétique à l'usage des partis politiques, poétique mise au rebut comme les poétiques littéraires, et qui toutefois prévendrait bien des fautes et des malheurs. Comme narrateur, le cardinal de Retz est incomparable ; nul ne ménage mieux que lui l'intérêt, nul ne met mieux en scène ses personnages et ne conduit les faits jusqu'au dénoûment avec plus de naturel et de clarté. Il y a loin de cette manière large et simple qui fait naître l'intérêt de l'enchaînement naturel des circonstances et des idées à l'art grossier de la plupart des narrateurs contemporains qui remuent l'attention par de violentes secousses et de brusques interruptions, méthode violente qui fatigue promptement par la monotonie du procédé et des effets.

On a souvent tracé le portrait du cardinal de Retz. Personne n'a mieux peint son caractère politique que le président Hénault : « On a de la peine à comprendre, dit l'auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer : esprit hardi, délié, vaste et un peu roma-

nesque ; sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique ; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant après coup les moyens aux événements. Il fit la guerre au roi, mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans la rébellion. Magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues, déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle ni bon citoyen. Aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron ; enfin, plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. »

La vie politique du cardinal de Retz s'est terminée en 1661, par sa démission de l'archevêché de Paris déposée sur la tombe de Mazarin, qui n'avait pu l'obtenir pendant sa vie. Le cardinal, devenu abbé de Saint-Denis, passa ses dernières années dans la retraite, occupé de régler ses comptes avec ses créanciers, qu'il satisfait complètement, et avec la postérité, qu'il mit en demeure de le juger d'après ses Mémoires. Cependant deux nouvelles conclaves, où il déploya au profit de son pays le talent d'intrigue qu'il avait exercé et perfectionné dans la conduite des factions politiques, firent honneur à son habileté et à son patriotisme. Ajoutons encore que son expérience des affaires religieuses l'avait fait appeler au Conseil du Roi pendant les différends excités entre Louis XIV et Alexandre VII sur le droit de Régale. Lorsque ses intérêts ou les affaires de l'Eglise l'attiraient à Paris, il y passait ses loisirs dans la société de madame de Sé-

vigné, qui a laissé dans sa correspondance des traces de sa vive affection. Son amitié ingénieuse ménageait au cardinal d'agréables distractions : « Nous tâchons, disait-elle, d'amuser notre bon cardinal. Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes ; Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose ; Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* ; voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. »

Le cardinal de Retz mourut à Paris, à l'hôtel de Lesdiguières, le 24 août 1679, 31 ans après la prédication de son panégyrique de saint Louis. Madame de Sévigné déplora cette mort avec la vivacité accoutumée de sa douleur : elle l'annonça à sa fille, madame de Grignan, dans une lettre où elle dit que cette mort est encore plus funeste que sa fille ne saurait le penser. Ces mots mystérieux ont donné lieu à beaucoup de commentaires plus ou moins étranges ; mais M. Champollion a dissipé tous les soupçons en les expliquant avec autant de simplicité que de vraisemblance. Le cardinal avait manifesté l'intention d'instituer madame de Grignan sa légataire universelle. La venue subite de la mort l'empêcha de réaliser ce dessein, de sorte que madame de Grignan perdait par là un ami dévoué et l'espérance d'une riche succession ; et, comme elle ignorait les projets du cardinal, sa mère a dû lui dire que cette mort funeste était plus funeste encore qu'elle ne pouvait le penser. Il n'y a pas, sans doute, d'autre mystère sous ces mots qui ont donné la torture à l'imagination des commentateurs.

GÉRUZEX.



res du Card

I.

MÉMOIRES

DU CARDINAL DE RETZ.

PREMIÈRE PARTIE.

Madame, quelque répugnance que je puisse avoir à vous donner l'histoire de ma vie, qui a été agitée de tant d'aventures différentes ; néanmoins, comme vous me l'avez commandé, je vous obéis même aux dépens de ma réputation. Le caprice de la fortune m'a fait honneur de beaucoup de fautes ; et je doute qu'il soit judicieux de lever le voile qui en cache une partie. Je vais cependant vous instruire nuement et sans détour des plus petites particularités, depuis le moment que j'ai commencé à connoître mon état ; et je ne vous cèlerai aucune des démarches que j'ai faites en tous les temps de ma vie. Je vous supplie très humblement de ne pas être surprise de trouver si peu d'art et au contraire tant de désordre dans ma narration, et de considérer que si, en récitant les diverses parties qui la composent, j'interromps quelquefois le fil de l'histoire, néanmoins je ne vous dirai rien qu'avec toute la sincérité que demande l'estime que je sens pour vous. Je mets mon nom à la tête de cet ouvrage pour m'obliger davantage moi-même à ne diminuer et à ne grossir en rien la vérité. La fausse gloire et la fausse modestie sont les deux écueils que la plupart de ceux qui ont écrit leur propre vie n'ont pu éviter. Le président de Thou l'a fait avec succès dans le dernier siècle, et, dans l'antiquité, César n'a pas échoué. Vous me faites, sans doute, la justice d'être persuadée que je n'alléguerois pas ces grands noms sur un sujet qui me regarde, si la sincérité n'étoit l'unique vertu dans laquelle il est permis et même commandé de s'égalier aux héros.

Je sors d'une maison illustre en France et ancienne en Italie. Le jour de ma naissance, on prit un esturgeon monstrueux dans une petite rivière qui passe sur la terre de Montmirail, en Brie, où ma mère accoucha de moi. Comme je ne m'estime pas assez pour me croire un homme à augure, je ne rapporterois pas cette circonstance si les libelles qui ont depuis été faits contre moi, et

qui en ont parlé comme d'un présage de l'agitation dont ils ont voulu me faire l'auteur, ne me donnoient lieu de craindre qu'il n'y eût de l'affectation à l'omettre.

Je communiquai à Attiehi, frère de la comtesse de Maure, et je le priai de se servir de moi la première fois qu'il tireroit l'épée. Il la tiroit souvent, et je n'attendis pas longtemps. Il me pria d'appeler pour lui Melbeville, enseigne-colonel des gardes, qui se servit de Bassompierre, celui qui est depuis mort avec beaucoup de réputation major-général de bataille dans l'armée de l'Empire. Nous nous battîmes à l'épée et au pistolet, derrière les Minimes du bois de Vincennes. Je blessai Bassompierre d'un coup d'épée dans la cuisse et d'un coup de pistolet dans le bras. Il ne laissa pas de me désarmer, parce qu'il passa sur moi et qu'il étoit plus âgé et plus fort. Nous allâmes séparer nos amis, qui étoient tous deux fort blessés. Ce combat fit assez de bruit, mais il ne produisit pas l'effet que j'attendois. Le procureur-général commença des poursuites, mais il les discontinua à la prière de mes proches; et ainsi je demeurai avec ma sœur et un duel.

La mère s'en aperçut; elle avertit mon père, et l'on me ramena à Paris assez brusquement. Il ne tint pas à moi de me consoler de son absence avec madame du Châtelet; mais comme elle étoit engagée avec le comte d'Harcourt, elle me traita d'écolier et elle me joua même assez publiquement sous ce titre, en présence de M. le comte d'Harcourt. Je n'en pris à lui; je lui fis un appel à la comédie. Nous nous battîmes le lendemain au matin au-delà du faubourg Saint-Marc. Il passa sur moi, après m'avoir donné un coup d'épée qui ne faisoit qu'effleurer l'estomac; il me porta par terre, et il eût eu infailliblement tout l'avantage, si son épée ne lui fût tombée de la main en nous colletant. Je voulus raeourcir la mienne pour lui en donner dans les reins; mais comme il étoit beaucoup plus fort et plus âgé que moi, il me tenoit le bras si serré sous lui que je ne pus exécuter mon dessein. Nous demeurâmes ainsi sans nous pouvoir faire du mal, quand il me dit : — « Levons-nous, il n'est pas honnête de se gourmer. Vous êtes un joli garçon, je vous estime, et je ne fais aucune difficulté, dans l'état où nous sommes, de dire que je ne vous ai donné aucun sujet de me quereller. » Nous convinmes de dire au marquis de Poissy, qui étoit son neveu et mon ami, comme le combat s'étoit passé; mais de le tenir secret à l'égard du monde, à la considération de madame du Châtelet. Ce n'étoit pas mon

compte : mais quel moyen honnête de le refuser ? On ne parla que peu de cette affaire, et encore fut-ce par l'indiscrétion de Noirmoutier, qui, l'ayant apprise du marquis de Poissy, la mit un peu dans le monde ; mais enfin il n'y eut point de procédures, et je demeurai encore avec ma soutane et deux duels.

Permettez-moi, je vous supplie, de faire un peu de réflexion sur la nature de l'esprit de l'homme. Je ne crois pas qu'il y eût au monde un meilleur cœur que celui de mon père, et je puis dire que sa trempe étoit celle de la vertu. Cependant et ces duels et ces galanteries ne l'empêchèrent pas de faire tous ses efforts pour attacher à l'église l'âme peut-être la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers : la prédilection pour son aîné et la vue de l'archevêché de Paris, qui étoit dans sa maison, produisirent cet effet. Il ne le crut pas et ne le sentit pas lui-même ; je jurerois qu'il eût lui-même juré dans le plus intérieur de son cœur qu'il n'avoit en cela d'autre mouvement que celui qui lui étoit inspiré par l'appréhension des périls auxquels la profession contraire exposeroit mon âme : tant il est vrai qu'il n'y a rien qui soit si sujet à l'illusion que la piété. Toutes sortes d'erreurs se glissent et se cachent sous son voile. Elle consacre toutes sortes d'imagination ; et la meilleure intention ne suffit pas pour en faire éviter le travers. Enfin, après tout ce que je viens de vous raconter, je demeurai d'église : mais ce n'eût pas été assurément pour longtemps, sans un incident dont je vais vous rendre compte.

M. le duc de Retz, aîné de notre maison, rompit dans ce temps-là, par le commandement du roi, le traité de mariage qui avoit été accordé quelques années auparavant entre M. le duc de Mercœur et sa fille. Il vint trouver mon père dès le lendemain, et le surprit très agréablement en lui disant qu'il étoit résolu de la donner à son cousin, pour réunir la maison. Comme je savais qu'elle avoit une sœur qui auroit plus de 80,000 livres de rente, je songeai au même moment à la double alliance. Je n'espérois pas que l'on y pensât pour moi, connoissant le terrain comme je le connoissois, et je pris le parti de me pourvoir de moi-même. Comme j'eus quelque lumière que mon père n'étoit pas dans le dessein de me mener aux noces, peut-être en vue de ce qui en arriva, je fis semblant de me radoucir à l'égard de ma profession. Je feignis d'être touché de ce que l'on m'avoit représenté tant de fois sur ce sujet, et je jouai si bien mon personnage que l'on crut que j'étois absolument changé. Mon père se résolut de me mener

en Bretagne (1633), d'autant plus facilement que je n'en avois témoigné aucun désir. Nous trouvâmes mademoiselle de Retz à Beaupréau, en Anjou. Je ne regardai l'ainée que comme ma sœur ; je considérai d'abord mademoiselle de Scepeaux (c'est ainsi que l'on appeloit la cadette) comme ma maîtresse. Je la trouvai très belle, le teint du plus grand éclat du monde, des lis et des roses en abondance, les yeux admirables, la bouche belle, du défaut à la taille, mais peu remarquable et qui étoit beaucoup convert par la vue de 80,000 livres de rente, par l'espérance du duché de Beaupréau, et par mille chimères que je formois sur ces fondemens, qui étoient réels.

Je couvris bien mon jeu dans les commencemens ; j'avois fait l'ecclésiastique et le dévot dans tout le voyage, je continuai dans le séjour. Je soupirois toutefois devant la belle, elle s'en aperçut : je parlai ensuite, elle m'écouta, mais d'un air un peu sévère. Comme j'avois observé qu'elle aimoit extrêmement une vieille fille de chambre, qui étoit sœur d'un des moines de Busay, je n'oubliai rien pour la gagner, et j'y réussis par le moyen de cent pistoles et des promesses immenses que je lui fis. Elle mit dans l'esprit de sa maîtresse que l'on ne songeoit qu'à la faire religieuse, et je lui disois de mon côté que l'on ne pensoit qu'à me faire moine. Elle haïssoit cruellement sa sœur, parce qu'elle étoit beaucoup plus aimée de son père ; je n'aimois pas trop mon frère pour la même raison. Cette conformité dans nos fortunes contribua beaucoup à notre liaison. Je me persuadai qu'elle étoit réciproque, et je me résolus de la mener en Hollande ; et dans la vérité il n'y avoit rien de si facile, Machecoux, où nous étions venus de Beaupréau, n'étant qu'à une demi-lieue de la mer. Il falloit de l'argent pour cette expédition ; mon trésor étoit épuisé par le don des cent pistoles, et je n'avois pas un sol. J'en trouvai suffisamment en témoignant à mon père que l'économet de mes abbayes étant censé tenu de la plus grande rigueur des lois, je croyois être obligé en conscience d'en prendre l'administration. La proposition ne plut pas ; mais on ne put la refuser, et parce qu'elle étoit dans l'ordre et parce qu'elle faisoit, en quelque façon, juger que je voulois au moins retenir mes bénéfices, puisque j'en voulois prendre le soin.

Je partis dès le lendemain pour aller affermer Busay, qui n'est qu'à cinq lieues de Machecoux. Je traitai avec un marchand de Nantes, appelé Jucatières, qui prit avantage de ma précipitation,

et qui, moyennant 4,000 écus comptant qu'il me donna, conclut un marché qui a fait sa fortune. Je crus avoir quatre millions. J'étois sur le point de m'assurer d'une de ces flutes hollandaises qui sont toujours à la rade de Retz, lorsqu'il arriva un accident qui rompit encore toutes mes mesures.

Mademoiselle de Retz (car elle avoit pris ce nom depuis le mariage de sa sœur) avoit les plus beaux yeux du monde, mais ils n'étoient jamais si beaux que quand ils mouroient, et je n'en ai jamais vu à qui la langueur donnât tant de grâces. Un jour que nous dinions chez une dame du pays, à une lieue de Macheceux, en se regardant dans un miroir qui étoit dans la ruelle, elle montra tout ce que la morbidezza des Italiennes a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant. Mais par malheur elle ne prit pas garde que Palluau, qui a depuis été le maréchal de Clérembault, étoit au point de vue du miroir. Il le remarqua, et comme il étoit fort attaché à madame de Retz, avec laquelle, étant fille, il avoit eu beaucoup de commerce, il ne manqua pas de lui en rendre un compte fidèle, et il m'assura même, à ce qu'il m'a dit depuis, que ce qu'il avoit vu ne pouvoit pas être un original.

Madame de Retz, qui haïssoit mortellement sa sœur, en avertit dès le soir même M. son père, qui ne manqua pas d'en donner part au mien. Le lendemain l'ordinaire de Paris arriva, l'on feignit d'avoir reçu des lettres bien pressantes; l'on dit un adieu aux dames fort léger et fort public. Mon père me mena coucher à Nantes. Je fus, comme vous le pouvez juger, et fort surpris et fort touché. Je ne savois pas à quoi attribuer la promptitude de ce départ; je ne pouvois me reprocher aucune imprudence; je n'avois pas le moindre doute que Palluau eût pu avoir rien vu. Je fus un peu éclairci à Orléans, où mon frère, appréhendant que je ne m'échappasse, ce que j'avois vainement tenté dès Tours, se saisit de ma cassette où étoit mon argent. Je connus par ce procédé que j'avois été pénétré, et j'arrivai à Paris avec la douleur que vous pouvez vous imaginer.

Je trouvai Equilly, oncle de Vassé et mon eousin germain, que j'ose assurer avoir été le plus honnête homme de son siècle. Il avoit viugt ans plus que moi, mais il ne laissoit pas de m'aimer chèrement. Je lui avois communiqué, avant mon départ, la pensée que j'avois d'enlever mademoiselle de Retz, et il l'avoit fort approuvée, non seulement parce qu'il la trouvoit fort avantageuse pour moi, mais encore parce qu'il étoit persuadé que la

double alliance étoit nécessaire pour assurer l'établissement de la maison ; et l'événement qui porte aujourd'hui notre nom dans une famille étrangère marque qu'il étoit assez bien fondé. Il me promit de nouveau de me servir de toute chose en cette occasion. Il me prêta 12,000 écus, qui étoit tout ce qu'il avoit d'argent comptant. J'en pris 3,000 du président Barillon. Evilly manda de Provence le pilote de sa galère, qui étoit homme de main et de sens. Je m'ouvris de mon dessein à madame la comtesse de Saux, qui a été depuis madame de Lesdigulères.

* Ce nom m'oblige à interrompre le fil de mon discours ; vous en verrez les raisons dans la suite.

Je querellois à propos de rien Praslin : nous nous battîmes dans le bois de Boulogne, après avoir eu des peines incroyables à nous échapper de ceux qui nous vouloient arrêter. Il me donna un grand coup d'épée dans la gorge : je lui en donnai un qui n'étoit pas moindre dans le bras. Meillaincour, écuyer de mon frère, qui me servoit et qui avoit été blessé dans le petit ventre et désarmé, et le chevalier du Plessis, second de Praslin, nous vinrent séparer. Je n'oubliai rien pour faire éclater ce combat, jusqu'au point d'avoir aposté des témoins : mais l'on ne peut forcer le destin, et l'on ne songea pas seulement à en informer.

* En ce cas, croyez-vous, me dit-il, qu'un attachement à une fille de cette sorte puisse vous empêcher de tomber dans des inconvénients où M. de Paris, votre oncle, est tombé beaucoup plus par la bassesse de ses inclinations que par le dérèglement de ses mœurs ? Il en est des ecclésiastiques comme des femmes ; elles ne peuvent conserver de dignité dans la galanterie que par le mérite de leurs amants. Où est celui de mademoiselle de Roche, hors sa beauté ? Est-ce une excuse suffisante pour un abbé, dont la première prétention est l'archevêché de Paris ? Si vous prenez l'épée, comme je le crois, à quoi vous exposez-vous ? Pouvez-vous répondre de vous-même à l'égard d'une fille aussi brillante et aussi belle qu'elle est ? Dans six semaines elle ne sera plus enfant ; elle sera sifflée par Epineville, qui paroît avoir de l'entendement. Que savez-vous ce qu'une beauté comme celle-là, qui sera bientôt instruite, vous pourra mettre dans l'esprit ?

* M. le cardinal de Richelieu haïssoit au dernier point madame la princesse de Guéméné, parce qu'il étoit persuadé qu'elle avoit traversé l'inclination qu'il avoit pour la reine, et qu'elle avoit même été de part à la pièce que madame du Fargis, dame

d'atour, lui fût quand elle porta à la reine mère, Marie de Médicis, une lettre d'amour qu'il avoit écrite à la reine sa belle-fille. Cette haine de M. le cardinal de Richelieu avoit passé jusqu'au point d'avoir voulu obliger M. le maréchal de Brézé, son beau-frère et capitaine des gardes du corps, à rendre publiques les lettres de madame de Guémené, qui avoient été trouvées dans la cassette de M. de Montmorency, lorsqu'il fut pris à Castelnaudari. Le maréchal de Brézé eut ou l'honnêteté ou la franchise de les rendre à madame de Guémené. Il étoit fort extravagant : mais comme M. le cardinal de Richelieu s'étoit trouvé autrefois honoré en quelque façon de son alliance, et qu'il craignoit même ses emportements et ses prôneries auprès du roi qui avoit quelque sorte d'inclination pour lui, il agissoit dans la vue de se donner à lui-même quelque repos dans sa famille, qu'il souhaitoit avec passion d'établir et d'unir ; il pouvoit tout en France à la réserve de ce dernier point. Car M. le maréchal de Brézé avoit pris une si forte aversion pour M. de la Meilleraye (1634), qui étoit grand-maitre de l'artillerie en ce temps-là, et qui a été depuis le maréchal de la Meilleraye, qu'il ne le pouvoit souffrir. Il ne pouvoit se mettre dans l'esprit que M. le cardinal de Richelieu dût seulement songer à un homme qui étoit vraiment son cousin germain, mais qui n'avoit apporté dans son alliance qu'une roture fort connue, la plus petite mine du monde, et un mérite, à ce qu'il publioit, fort commun.

M. le cardinal de Richelieu n'étoit pas de ce sentiment ; il croyoit, et avec raison, beaucoup de cœur à M. de la Meilleraye. Il estimoit même sa capacité dans la guerre infiniment au-dessus de ce qu'elle méritoit, quoiqu'en effet elle ne fût pas méprisable. Enfin, il le destinoit à la place que nous avons vu avoir été tenue depuis si glorieusement par M. de Turenne.

Vous jugez assez, par ce que je viens de vous dire, de la brouillerie du dedans de la maison de M. le cardinal de Richelieu et de l'intérêt qu'il avoit à la démêler. Il y travailla avec application, et il ne crut pas y pouvoir mieux réussir qu'en réunissant ces deux chefs de cabale dans une confiance qu'il n'eut pour personne et qu'il eut uniquement pour eux deux. Il les mit pour cet effet en commun, et par indivis, dans la confiance de ses galanteries, qui, en vérité, ne répondoient en rien à la grandeur de ses actions ni à l'éclat de sa vie.

Marion de Lorme, qui étoit un peu moins qu'une prostituée, fut un des objets de son amour, et elle le sacrifia à des Barreaux.

Madame de Fruges, que vous voyez trainante dans les cabinets, sous le nom de vieille femme, en fut une autre. La première venoit chez lui la nuit; il alloit aussi la nuit chez la seconde, qui étoit déjà un reste de Buckingham et de l'Espionne. Ces deux confidants, qui avoient fait une paix fourrée l'y menaient en habit de couleur; et madame de Guéméné faillit être la victime de cette paix fourrée.

M. de la Meilleraye, que l'on appelloit le grand-maitre, étoit devenu amoureux d'elle, mais elle ne l'étoit nullement de lui. Comme il étoit, et par son naturel et par sa faveur, l'homme du monde le plus impérieux, il trouva fort mauvais que l'on ne l'aimât pas. Il s'en plaignit, l'on n'en fut point touché: il menaça, l'on s'en moqua. Il crut le pouvoir parce que M. le cardinal auquel il avait dit rage contre madame de Guéméné, avait enfin obligé M. de Brézé à lui mettre entre les mains les lettres écrites à M. de Montmorency, desquelles je vous ai tantôt parlé et les avoit données au grand-maitre, qui, dans les secondes menaces, en laissa échapper quelque chose à madame de Guéméné. Elle ne s'en moqua plus, mais elle faillit à enragier. Elle tomba dans une mélancolie qui n'est pas imaginable; elle changea tellement que l'on ne la reconnoissoit point. Elle s'en alla à Couperay, où elle ne voulut voir personne.

Dès que j'eus pris la résolution de me mettre à l'étude, j'y pris aussi celle de reprendre les errements de M. le cardinal de Richelieu; et quelque mes proches mêmes s'y opposassent, dans l'opinion que cette matière n'étoit bonne que pour des pédants, je suivis mon dessein, j'entrepris la carrière, et je l'ouvris avec succès. Elle a été remplie depuis par toutes les personnes de qualité de la profession. Mais comme je fus le premier depuis M. le cardinal de Richelieu, ma pensée lui plut; et cela joint aux bons offices que M. le grand-maitre me rendoit tous les jours auprès de lui, fit qu'il parla avantageusement de moi en deux ou trois occasions; qu'il témoigna un étonnement obligeant de ce que je ne lui avois jamais fait la cour; et qu'il ordonna même à M. de Lingendes, qui a été depuis évêque de Mâcon, de me mener chez lui.

Voilà la source de ma première disgrâce: car au lieu de répondre à ses avances et aux instances que M. le grand-maitre me fit pour m'y obliger, je ne les payai toutes que de très méchantes excuses. Je fis le malade, j'allois à la campagne; enfin j'en fis

assez pour laisser voir que je ne voulois pas m'attacher à M. le cardinal de Richelieu, qui étoit un très grand homme, mais qui avoit au souverain degré le foible de ne point mépriser les petites choses. Il le témoigna en ma personne : car l'histoire de la conjuration de Jean-Louis de Fiesque, que j'avois faite à dix-huit ans, ayant échappé en ce temps-là des mains de Lauzières, à qui je l'avois confiée seulement pour la lire, et ayant été portée à M. le cardinal de Richelieu par Boisrobert, il dit tout haut, en présence du maréchal d'Estrées et de Senneterre : « Voilà un dangereux esprit. » Le second le dit dès le soir même à mon père, et je me le tins comme dit à moi-même.

Je continuai, par ma propre considération, la conduite que je n'avois prise jusque-là que par celle de la haine personnelle que madame de Guémené avoit contre M. le cardinal.

(1636) Le succès que j'eus dans les Actes de Sorbonne me donna du goût pour ce genre de réputation. Je la voulus pousser plus loin, et je m'imaginai que je pourrois réussir dans les sermons. On me conseilloit de commencer par de petits couvents, où je m'accoutumerois peu à peu. Je fis tout le contraire. Je prêchai l'ascension, la pentecôte, la fête-Dieu dans les petits Carmélites, en présence de la reine et de toute la cour, et cette audace m'attira un second éloge de M. le cardinal de Richelieu. Car, comme on lui eut dit que j'avois bien fait, il répondit : « Il ne faut pas juger des choses par l'événement, c'est un téméraire. » J'étois, comme vous voyez, assez occupé pour un homme de vingt-deux ans.

M. le comte (de Soissons) qui avait pris une très grande amitié pour moi, et pour le service et la personne duquel j'avois pris un très grand attachement, partit de Paris la nuit pour s'aller jeter dans Sedan (1637), dans la crainte qu'il eût d'être arrêté. Il m'envoya quérir sur les dix heures du soir. Il me dit son dessein. Je le suppliai avec instance qu'il me permit que j'eusse l'honneur de l'accompagner. Il me le défendit expressément, mais il me confia Vambroc, un joueur de luth flamand, et qui étoit l'homme du monde à qui il se confioit le plus. Il me dit qu'il me le donnait en garde, que je le cachasse chez moi, et que je ne le laissasse sortir que la nuit. J'exécutai fort bien de ma part tout ce qui m'avait été ordonné; car je mis Vambroc dans une soupente, où il eût fallu être chat pour le trouver. Il ne fit pas si bien de son côté; car il fut découvert par le concierge de l'hôtel de Sois-

sons , au moins à ce que j'ai toujours soupçonné ; et je fus bien étonné qu'un matin , à six heures , je vis ma chambre pleine de gens armés qui m'éveillèrent en jetant la porte dedans. Le prévot de l'Isle s'avança , et il me dit en jurant : « Où est Vambroc ? » « — A Sedan , je crois , » lui répondis-je. Il redoubla ses juréments et il chercha dans la paille de tous les lits. Il menaça tous mes gens de la question. Aucun d'eux , à la réserve d'un seul , ne lui en eût pu dire des nouvelles : ils ne s'avisèrent pas de la soupente , qui dans la vérité n'étoit pas reconnoissable , et ils sortirent très peu satisfaits. Vous pouvez croire qu'une note de cette nature se pouvoit appeler pour moi , à l'égard de la cour , une nouvelle confusion. En voici une autre.

La licence de Sorbonne expira ; il fut question de donner les lieux , c'est à dire de déclarer publiquement au nom de tout le corps lesquels ont le mieux fait dans leurs actes ; et cette déclaration se fait avec de grandes cérémonies. J'eus la vanité de prétendre le premier lieu , et je ne crus pas le devoir céder à l'abbé de la Mothe-Hondancourt , qui est présentement l'archevêque d'Auch , et sur lequel il est vrai que j'avois eu quelques avantages dans les disputes.

M. le cardinal de Richelieu , qui faisoit l'honneur à cet abbé de le reconnoître pour son parent , envoya en Sorbonne le grand prieur de la Porte , son oncle , pour le recommander. Je me conduisis dans cette occasion mieux qu'il n'appartenoit à mon âge : car aussitôt que je le sus j'allai trouver M. de Raconis , évêque de Lavaur , pour le prier de dire à M. le cardinal que comme je savois le respect que je lui devois , je m'étois désisté de ma prétention aussitôt que j'avois appris qu'il y prenoit part. M. de Lavaur me vint trouver dès le lendemain matin , pour me dire que M. le cardinal ne prétendoit point que M. l'abbé de la Mothe eût l'obligation du lien à ma cession , mais à son mérite auquel on ne pouvoit le refuser. La réponse m'outra ; je ne répondis que par un souris et une profonde révérence. Je suivis ma pointe , et j'emportai le premier lien de quatre-vingt-quatre voix. M. le cardinal s'emporta jusqu'à la puérilité ; il menaça les députés de la Sorbonne de raser ce qu'il avoit commencé d'y bâtir , et il fit mon éloge tout de nouveau avec une aigreur incroyable.

Toute ma famille s'épouvanta. Mon père et ma tante de Malguelais , qui se joignoient ensemble , la Sorbonne , Remebroc , M. le comte , mon frère , qui étoit parti la même nuit , madame

de Guémené, à laquelle ils voyoient bien que j'étois fort attaché, souhaitoient avec passion de m'éloigner et de m'envoyer en Italie (1638). Je demurai donc à Venise jusqu'à la mi-août, et il ne tint pas à moi de m'y faire assassiner. Je m'amusois à vouloir faire galanterie à la signora Vandrameina, noble Vénitienne, et qui étoit une des personnes du monde des plus jolies. Le résident Maillé, ambassadeur pour le roi, qui savoit le péril qu'il y a en ce pays-là pour ces sortes d'aventures, me commanda d'en sortir. Je fis le tour de la Lombardie, et je me rendis à Rome sur la fin de septembre. M. le maréchal d'Estrées y étoit ambassadeur. Il me fit des leçons sur la manière dont je devois vivre, qui me persuadèrent, et quoique je n'eusse aucun dessein d'être d'église, je me résolus d'acquérir à tout hasard de la réputation dans une cour ecclésiastique où l'on me verroit avec la soutane. J'exécutai fort bien ma résolution; je ne laissai pas la moindre ombre de débauche ou de galanterie : je fus modeste au dernier point dans mes habits; et cette modestie qui paroissoit dans ma personne étoit relevée par une très grande dépense, par de belles livrées, par un équipage fort leste, et par une suite de sept ou huit gentilshommes, dont il y en avoit quatre chevaliers de Malthe. Je disputai dans les Écoles de sapience, qui ne sont pas à beaucoup près si savantes que celles de Sorbonne; et la fortune contribua encore à me relever. Le prince de Schenberg, ambassadeur d'obédience de l'Empire, m'envoya dire, un jour que je jouois au ballon dans les Thermes de l'empereur Antonin, de lui quitter la place, et je lui fis répondre qu'il n'y avoit rien que je n'eusse rendu à Son Excellence, si elle me l'eût demandé par civilité; mais puisque c'étoit un ordre, j'étois obligé de lui dire que je n'en pouvois recevoir d'aucun ambassadeur que de celui du roi mon maître. Comme il insista et qu'il m'eut fait dire pour la seconde fois par le doyen de ses estafiers de sortir du jeu, je me mis sur la défensive; et les Allemands, plus par mépris, à mon sens, du peu de gens que j'avois avec moi que par autre considération, ne poussèrent pas l'affaire. Ce coup porté par un abbé tout modeste à un ambassadeur qui marchoit toujours avec cent mousquetaires à cheval fit un grand éclat à Rome, et si grand que Roze, que vous voyez secrétaire du cabinet et qui étoit ce jour-là dans le jeu du ballon, dit que feu M. le cardinal Mazarin en eut, dès ce jour-là, l'imagination saisie et qu'il lui en a parlé depuis plusieurs fois.

La santé de M. le cardinal de Richelieu commençoit à s'affoiblir et à laisser par conséquent quelques vues de la possibilité de l'archevêché de Paris. M. le comte, qui avoit pris quelque teinture de dévotion dans la retraite de Sedan, et qui sentoit du scrupule de posséder, sous le nom de *Custodinos*, plus de cent mille livres de rente en bénéfices, avoit écrit à mon père qu' aussitôt qu'il seroit en état d'en faire agréer à la cour sa démission en ma faveur, il me les remettrait entre les mains. Toutes ces considérations jointes ensemble ne me firent pas tout à fait perdre la résolution de quitter la soutane, mais elles la suspendirent. Elles firent plus : elles me firent prendre celle de ne la quitter qu'à bonnes enseignes et par quelques grandes actions ; et comme je ne les voyois pas proches ni certaines, je me résolus de me signaler dans ma profession de toutes les manières. Je commençai par une très grande retraite, j'étudiois presque tout le jour, je ne voyois que fort peu de monde, je n'avois presque plus d'habitudes avec toutes les femmes, hors madame de Guéméné.

* Étoit à la ruelle du lit ; mais ce qui fut le plus merveilleux est que l'on les plaignit dans le plus tendre des raccommode-ments. Il faudroit un volume pour déduire toutes les façons dont cette histoire fut ornée. Une des plus simples fut qu'il fallut s'obliger, par serment, de laisser à la belle un mouchoir sur les yeux quand la chambre seroit trop éclairée. Comme il ne pouvoit couvrir que le visage, il n'empêcha pas de juger des autres beautés, qui, sans aucune exagération, passaient celles de la Vénus de Médicis, que je venois de voir tout fraîchement à Rome. J'en avois apporté l'estampe, et cette merveille du siècle d'Alexandre cédoit à la vivaute.

Le diable avoit apparu justement quinze jours devant cette aventure à madame la princesse de Guéméné, et il lui apparoissoit souvent, évoqué par les conjurations de M. d'Andilly, qui le forçoit, je crois, de faire peur à sa dévote, de laquelle il étoit

(*) Le manuscrit autographe du cardinal de Retz commence seulement ici, les premiers feuillets ayant été arrachés et détruits. On doit désespérer à toujours de remplir les lacunes des premières pages de ces intéressants mémoires. Un * indique ces lacunes dans ce qui précède : ce qui suit est complet, et publié d'après les manuscrits authentiques d'un des plus grands esprits du XVII^e siècle.

encore plus amoureux que moi, mais en Dieu et purement spirituellement. J'évoquai, de mon côté, un démon qui lui parut sous une forme plus bénigne et plus agréable ; il la retira au bout de six semaines du Port-Royal où elle faisoit de temps en temps des escapades plutôt que des retraites. Je conduisis ainsi l'Arsenal et la place Royale, et je charmois, par ce doux accord, le chagrin que ma profession ne laissoit pas de nourrir toujours dans le fonds de mon âme. Il s'en fallut bien peu qu'il ne sortit de cet enchantement une tempête qui eût fait changer de face à l'Europe, pour peu qu'il eût plu à la destinée d'être de mon avis. M. le cardinal de Richelieu aimoit la raillerie, mais il ne la pouvoit souffrir ; et toutes les personnes de cette humeur ne sont jamais que fort aigres. Il en fit une de cette nature en plein cercle à madame de Guéméné ; et tout le monde remarqua qu'il vouloit me désigner. Elle en fut outrée et moi plus qu'elle ; car enfin il s'était contracté une certaine espèce de manège entre elle et moi qui avois souvent du mauvais ménage, mais dont toutefois les intérêts n'étoient pas séparés.

Au même temps, madame de la Meilleraye de qui, toute sotte qu'elle étoit, j'étois devenu amoureux, plut à M. le cardinal ; et au point que le maréchal s'en étoit aperçu, devant même qu'il partit pour l'armée. Il en avoit fait la guerre à sa femme, et d'un air qui lui fit croire d'abord qu'il étoit encore plus jaloux qu'ambitieux. Elle le craignoit terriblement ; elle n'aimoit point M. le cardinal, qui, en la mariant avec son cousin, avoit, à la vérité, dépouillé sa maison de laquelle elle étoit idolâtrée. Il étoit, d'ailleurs, encore plus vieux par ses incommodités que par son âge ; et il est vrai de plus que, n'étant pédant en rien, il l'étoit tout à fait en galanterie. Elle m'avoit dit le détail des avances qu'il lui avoit faites, qui étoient effectivement ridicules ; mais comme il les continua jusques au point de lui faire faire des séjours de temps même considérable à Ruel, où il faisoit le sien ordinaire, je m'aperçus que la petite cervelle de la demoiselle ne résisteroit pas longtemps au brillant de la faveur, et que la jalousie du maréchal céderoit bientôt un peu à son intérêt, qui ne lui étoit pas indifférent, et pleinement à sa foiblesse pour la cour, qui n'a jamais eu d'égale.

J'étois dans les premiers feux du plaisir, qui, dans la jeunesse, se prennent aisément pour les premiers feux de l'amour, et j'avois trouvé tant de satisfaction à triompher du cardinal de Ri-

cheliu, dans un champ de bataille aussi beau que celui de l'arsenal, que je me sentis de la rage dans le plus intérieur de mon âme, aussitôt que je reconnus qu'il y avoit du changement dans toute la famille. Le mari consentoit et désiroit que l'on allât très souvent à Ruel; la femme ne me faisoit plus que des confidences qui me paroissent assez souvent fausses; enfin, la colère de madame de Guéméné, dont je vous ai dit le sujet ci-dessus, la jalousie que j'eus pour madame de la Meilleraye, mon aversion pour ma profession, s'unirent ensemble dans un moment fatal, et faillirent à produire un des plus grands et des plus fameux événements de notre siècle.

La Rochepot, mon cousin germain et mon ami intime, étoit domestique de feu M. le duc d'Orléans, et extrêmement dans sa confidence; il haïssoit cordialement M. le cardinal de Richelieu, et parce qu'il étoit fils de madame du Fargis, persécutée et mise en effigie par ce ministre, et parce que tout de nouveau M. le cardinal, qui tenoit son père encore prisonnier à la Bastille, avoit refusé l'agrément du régiment de Champagne pour lui à M. le maréchal de la Meilleraye, qui avoit une estime particulière pour sa valeur. Vous pouvez croire que nous faisions souvent ensemble le panégyrique du cardinal, et des invectives contre la faiblesse de Monsieur, qui, après avoir engagé M. le comte à sortir du royaume et à se retirer à Sedan, sous la parole qu'il lui donna de l'y venir joindre, étoit revenu de Blois honteusement à la cour.

Comme j'étois aussi plein des sentiments que je vous viens de marquer que la Rochepot l'étoit de ceux que l'état de sa maison et de sa personne lui devoit donner, nous entrâmes aisément dans les mêmes pensées, qui furent de nous servir de la faiblesse de Monsieur pour exécuter ce que la hardiesse de ses domestiques fut sur le point de lui faire faire à Corble, dont il faut, pour plus d'éclaircissement, vous entretenir un moment.

Les ennemis étant entrés en Picardie (1636) sous le commandement de M. le prince Thomas de Savoie et de Piccolomini, le roi y alla en personne et il y mena Monsieur, son frère, pour général de son armée et M. le comte pour lieutenant général. Ils étoient l'un et l'autre très mal avec M. le cardinal de Richelieu, qui ne leur donna cet emploi que par la pure nécessité des affaires, et parce que les Espagnols, qui menaçoient le cœur du royaume, avoient déjà pris Corble, la Capelle et le Catelet. Aussitôt qu'ils furent retirés dans les Pays-Bas et que le roi eut repris Corble, on ne douta

point que l'on ne cherchât les moyens de perdre M. le comte, qui avoit donné beaucoup de jalousie au ministre par son courage, par sa civilité, par sa dépense ; qui étoit intimement bien avec Monsieur et qui avoit surtout commis le crime capital de refuser le mariage de M. d'Aiguillon. L'Espinai, Montrésor, la Rochepot n'oublièrent rien pour donner à Monsieur, par l'appréhension, le courage de se défaire du cardinal ; Saint-Ibal, Vanicarville, Bardouville et Beauregard, père de celui qui est à moi, le persuadèrent à M. le comte. La chose fut résolue, mais elle ne fut pas exécutée. Ils eurent le cardinal dans leurs mains à Amiens, et ils ne lui firent rien. Je n'ai jamais pu savoir pourquoi : je leur en ai ouï parler à tous, et chacun rejetoit sa faute sur son compagnon. Je ne sais dans la vérité ce qui en est. Ce qui est vrai, est qu'aussitôt qu'ils furent à Paris la frayeur les saisit. M. le comte, que tout le monde convient avoir été le plus ferme des conjurés d'Amiens, se retira à Sedan, qui étoit en ce temps-là en souveraineté à M. de Bouillon. Monsieur alla à Blois ; et M. de Retz, qui n'étoit pas de l'entreprise d'Amiens, mais qui étoit fort attaché à M. le comte, partit la nuit en poste de Paris et il se jeta dans Belle-Isle. Le roi envoya à Blois M. le comte de Guiche, qui est présentement M. le maréchal de Grammont, et M. de Chavigny, secrétaire d'état et confidentissime du cardinal. Ils firent peur à Monsieur, et ils le ramenèrent à Paris, où il avoit encore plus de peur : car ceux qui étoient à lui dans sa maison, c'est-à-dire ceux de ses domestiques qui n'étoient pas gagnés par la cour, ne manquoient pas de le prendre par cet endroit, qui étoit son foible, pour l'obliger de penser à sa sûreté ou plutôt à la leur. Ce fut de ce penchant où nous crûmes, la Rochepot et moi, que nous le pourrions précipiter dans nos pensées. L'expression est bien irrégulière, mais je n'en trouve point qui marque plus naturellement le caractère d'un esprit comme le sien. Il pensoit tout et il ne vouloit rien ; et quand par hasard il vouloit quelque chose, il falloit le pousser en même temps ou plutôt le jeter pour le lui faire exécuter.

La Rochepot fit tous les efforts possibles, et comme il vit que l'on ne répondoit que par des remises, et par des impossibilités que l'on trouvoit à tous les expédients qu'il proposoit, il s'avisait d'un moyen qui étoit assurément hasardeux, mais qui, par un sort assez commun aux actions extraordinaires, l'étoit beaucoup moins qu'il ne le paroissoit,

M. le cardinal de Richelieu devoit tenir sur les fonts Mademoiselle (de Montpensier) qui, comme vous pouvez juger, étoit baptisée Il y avoit longtemps ; mais les cérémonies du baptême n'avoient pas été faites. Il devoit venir pour cet effet au Dôme (les Tuileries), où Mademoiselle logeoit, et le baptême se devoit faire dans sa chapelle. La proposition de la Rochepot fut de continuer de faire voir à Monsieur, à tous les moments du jour, la nécessité de se défaire du cardinal ; de lui parler moins qu'à l'ordinaire du détail de l'action, afin d'en moins hasarder le secret ; de se contenter de l'en entretenir en général et pour l'y accoutumer et pour lui pouvoir dire en temps et lieu qu'on ne la lui avoit point célée ; que l'on avoit plusieurs expériences qu'il ne pouvoit lui-même être servi qu'en cette manière ; qu'il l'avoit lui-même avoué à lui la Rochepot ; qu'il n'y avoit donc qu'à s'associer de braves gens qui fussent capables d'une action déterminée ; qu'à poster des relais sous le prétexte d'un enlèvement sur le chemin de Sedan ; qu'à exécuter la chose au nom de Monsieur et en sa présence, dans la chapelle, le jour de la cérémonie ; que Monsieur l'avoueroit de tout son cœur dès qu'elle seroit exécutée, et que nous le mènerions de ce pas sur nos relais à Sedan, dans un intervalle où l'abattement des sous-ministres, joint à la joie que le roi auroit d'être délivré de son tyran, auroit laissé la cour en état de songer plutôt à le rechercher qu'à le poursuivre. Voilà la vue de la Rochepot, qui n'étoit nullement impraticable, et je le sentis par l'effet que la possibilité prochaine fit dans mon esprit, tout différent de celui que la simple spéculation y avoit produit.

J'avois blâmé peut-être cent fois avec la Rochepot l'inaction de Monsieur et celle de M. le comte à Amiens. Aussitôt que je me vis sur le point de la pratique, c'est-à-dire sur le point de l'exécution de la même action dont j'avois réveillé moi-même l'idée dans l'esprit de la Rochepot, je sentis je ne sais quoi qui pouvoit être une peur. Je le pris pour un scrupule. Je ne sais si je me trompai ; mais enfin l'imagination d'un assassinat d'un prêtre, d'un cardinal, me vint à l'esprit. La Rochepot se moqua de moi et il me dit ces propres paroles : « Quand vous êtes à la guerre, vous n'enlèveriez point de quartier de peur d'assassiner des gens endormis. » J'eus honte de ma réflexion ; j'embrassai le crime qui me parut consacré par de grands exemples, justifié et honoré par le grand péril. Nous primes et nous concertâmes notre résolution. J'engageai dès le soir Launoy, que vous voyez

à la cour sous le nom de marquis de Pienne. La Rochepot s'assura de la Frète, du marquis de Bolsy, de l'Estourville, qu'il savoit être attachés à Monsieur et enragés contre le cardinal. Nous fîmes nos préparatifs. L'exécution étoit sûre, le péril étoit grand pour nous ; mais nous pouvions raisonnablement espérer d'en sortir, parce que la garde de Monsieur, qui étoit dans le logis, nous eût infailliblement soutenus contre celle du cardinal qui ne pouvoit être qu'à la porte. La fortune, plus forte que la garde, le tira de ce pas. Il tomba malade, ou lui ou Mademoiselle, je ne m'en ressouvrens pas précisément. La cérémonie fut différée : il n'y eut point d'occasion. Monsieur s'en retourna à Blois et le marquis de Bolsy nous déclara qu'il ne nous découvreroit jamais ; mais qu'il ne pouvoit plus être de cette partie, parce qu'il venoit de recevoir je ne sais quelle grâce de M. le cardinal.

Je vous confesse que cette entreprise, qui nous eût comblés de gloire si elle nous eût réussi, ne m'a jamais plu. Je n'en ai pas le même scrupule que des deux fautes que je vous ai marqué ci-dessus avoir commises contre la morale ; mais je voudrois toutefois de tout mon cœur n'en avoir jamais été. L'ancienne Rome l'aurait estimée ; mais ce n'est pas par cet endroit que j'estime l'ancienne Rome.

Je ressens avec tant de reconnaissance et avec tant de tendresse la bonté que vous avez de vouloir bien être informée de mes actions, que je ne me puis empêcher de vous rendre compte de toutes mes pensées ; et je trouve un plaisir incroyable à les aller chercher dans le fond de mon âme, à vous les apporter et à vous les soumettre.

Il y a assez souvent de la folle à conjurer ; mais il n'y a rien de pareil pour faire les gens sages dans la suite, au moins pour quelque temps ; comme le péril, en ces sortes d'affaires, dure même après l'occasion, l'on est prudent et circonspect dans les moments qui la suivent.

Le comte de la Rochepot, voyant que notre coup étoit manqué, se retira à Commercy, qui étoit à lui pour sept ou huit mois. Le marquis de Bolsy alla trouver le duc de Rouannois, son père, en Poitou ; Pienne, la Frète et l'Estourville prirent le chemin de leurs maisons. Mes attachemens ne retinrent à Paris, mais si serré et si modéré que j'étudiois tout le jour, et que le peu que je paroissois laissoit toutes les apparences d'un bon ecclésiastique. Nous les gardâmes si bien les uns et les autres que l'on n'eut ja-

mais le moindre vent de cette entreprise dans le temps de M. le cardinal de Richelieu, qui a été le ministre du monde le mieux averti. L'imprudence de la Frère et de l'Estourville fit qu'elle ne fut pas secrète après sa mort. Je dis leur imprudence : car il n'y a rien de si mal habile que de se faire eroire eapable des choses dont les exemples sont à eraindre.

La déclaration de M. le comte nous tira quelque temps après de nos tanières, et nous nous révcillâmes au bruit de ses trompettes. Il faut reprendre son histolre d'un peu plus loin.

Je vous ai marqué ci-dessus qu'il s'étoit retiré à Sedan, par la seule raison de sa sûreté, qu'il ne pouvoit trouver à la cour. Il écrivit au roi en y arrivant : il l'assura de sa fidélité et il lui promit de ne rien entreprendre, dans le temps de son séjour en ce lieu, eontre son service. Il est certain qu'il lui tint très fidèlement sa parole ; que toutes les offres de l'Espagne et de l'Empire ne le touchèrent point, et qu'il rebuta même avec colère les conseils de Saint-Ibal et de Bardouville, qui le vouloient porter au mouvement. Campion, qui étoit son domestique et qu'il avoit laissé à Paris pour y faire les affaires qu'il pouvoit avoir à la cour, me disoit tout ce détail par son ordre ; et je me souviens, entre autres, d'une lettre qu'il lui écrivoit un jour dans laquelle je lus ces propres paroles : « Les gens que vous connoissez n'oublient rien pour m'obliger à traiter avec les ennemis ; et ils m'accusent de foiblesse parce que je reffoute les exemples de Charles de Bourbon et de Robert d'Artois. » Campion avoit ordre de me faire voir cette lettre et de m'en demander mon sentiment. Je pris la plume au même instant, et j'écrivis, en un petit endroit de la réponse qu'il avoit eommencée : « Et moi je les accense de folie. » Ce fut le premier jour que je partis pour aller en Italie. Voici la raison de mon sentiment.

M. le comte avoit toute la hardiesse du cœur que l'on appelle communément vaillance, au plus haut point qu'un homme la puisse avoir ; il n'avoit pas même dans le degré le plus commun la hardiesse de l'esprit qui est ce que l'on nomme résolution. La première est ordinaire et même vulgaire ; la seconde est même plus rare que l'on ne se le peut imaginer : elle est toutefois encore plus nécessaire que l'autre pour les grandes actions ; *et y a-t-il une action plus grande au monde que la conduite d'un parti ?* Celle d'une année a, sans eomparaison, moins de ressorts, celle d'un éiat en a davantage ; mais les ressorts n'en sont,

à beaucoup près, ni si fragiles ni si délicats. Enfin je suis persuadé qu'il faut plus de grandes qualités pour former un bon chef de parti que pour faire un bon empereur de l'univers; et que, dans le rang des qualités qui le composent, la résolution marche de pair avec le jugement. Je dis avec le jugement héroïque, dont le principal usage est de distinguer l'extraordinaire de l'impossible. M. le comte n'avoit pas un grain de cette sorte de jugement, qui ne se rencontre même que très rarement dans un grand esprit, mais qui ne se trouve jamais que dans un grand esprit. Le sien étoit médiocre, et susceptible par conséquent des injustes défiances, qui est de tous les caractères celui qui est le plus opposé à un bon chef de parti, dont la qualité la plus souvent et la plus indispensablement praticable est de supprimer en beaucoup d'occasions et de cacher en toutes les soupçons même les plus légitimes.

Voilà ce qui m'obligea à n'être pas de l'avis de ceux qui vouloient que M. le comte fit la guerre civile. Varicarville, qui étoit le plus sensé et le moins emporté de toutes les personnes de qualité qui étoient auprès de M. le comte, m'a dit depuis que quand il vit ce que j'avois écrit dans la lettre de Campion, le jour que je partis pour aller en Italie, il ne douta pas des motifs qui m'avoient porté, contre mon inclination, à ce sentiment.

M. Le comte se défendit toute cette année et toute la suivante [1639-1640] des instances des Espagnols et des importunités des siens, beaucoup plus par les sages conseils de Varicarville que par sa propre force. Mais rien ne le put défendre des inquiétudes de M. le cardinal de Richelieu, qui lui faisoit tous les jours faire, sous le nom du roi, des éclaircissements fâcheux. Ce détail seroit trop long à vous déduire, et je me contenterai de vous marquer que le ministre, contre ses propres intérêts, précipita M. le comte dans la guerre civile, par des chicaneries que ceux qui sont favorisés à un certain point par la fortune ne manquent jamais de faire aux malheureux.

Comme les esprits commencèrent à s'agrir plus qu'à l'ordinaire, M. le comte me commanda de faire un voyage secret à Sedan. Je le vis la nuit dans le château où il logeoit; je lui parlai en présence de M. de Bouillon, de Saint-Ibal, de Bardouville et de Varicarville; et je trouvai que la véritable raison pour laquelle il m'avoit mandé étoit le désir qu'il avoit d'être éclairé de bouche, et plus en détail que l'on ne le peut être par une

lettre, de l'état de Paris. Le compte que je lui en rendis ne put que lui être très-agréable. Je lui dis, et il étoit vrai, qu'il y étoit aimé, honoré, adoré, et que son ennemi y étoit redouté et abhorré. M. de Bouillon, qui vouloit en toutes façons la rupture, prit cette occasion pour en exagérer les avantages ; Saint-Ibal l'appuya avec force, Varicarville les combattit avec vigueur.

Je me sentois trop jeune pour dire mon avis. M. le comte m'y força, et je pris la liberté de lui représenter qu'un prince du sang doit plutôt faire la guerre civile que de remettre rien ou de sa réputation ou de sa dignité ; mais qu'aussi il n'y avoit que ces deux considérations qui l'y pussent judicieusement obliger, parce qu'il hasarde l'une et l'autre par le mouvement, toutes les fois que l'une ou l'autre ne le rend pas nécessaire ; qu'il me paroissoit bien éloigné de cette nécessité ; que sa retraite à Sedan le défendoit des bassesses auxquelles la cour avoit prétendu l'obliger ; par exemple, à celle de recevoir la main gauche dans la maison même du cardinal ; que la haine que l'on avoit pour le ministre attachoit même à cette retraite la faveur publique, qui est toujours beaucoup plus assurée par l'inaction que par l'action, parce que la gloire de l'action dépend du succès, dont personne ne peut répondre ; et que celle que l'on rencontre en ces matières dans l'inaction est toujours sûre, étant fondée sur la haine dont le public ne se dément jamais à l'égard du ministère ; qu'il seroit, à mon opinion, plus glorieux à M. le comte de se soutenir par son propre poids, c'est-à-dire par celui de sa vertu, à la vue de toute l'Europe, contre les artifices d'un ministre aussi puissant que le cardinal de Richelieu ; qu'il lui seroit, dis-je, plus glorieux de se soutenir par une conduite sage et réglée que d'allumer un feu dont les suites étoient fort incertaines ; qu'il étoit vrai que le ministère étoit en exécution, mais que je ne voyois pourtant pas encore que l'exécution fût au période qu'il est nécessaire de prendre bien justement pour les grandes résolutions ; que la santé de M. le cardinal commençoit à recevoir beaucoup d'atteintes ; que s'il périssoit par une maladie, M. le comte auroit l'avantage d'avoir fait voir au roi et au public qu'étant aussi considérable qu'il étoit et par sa personne et par l'important poste de Sedan, il n'auroit sacrifié qu'au bien et au repos de l'état ses propres ressentiments ; et que si la santé de M. le cardinal se rétablissoit, sa puissance deviendrait aussi odieuse de plus en plus, et fourniroit infailliblement, par l'abus

qu'il ne manqueroit pas d'en faire, des occasions plus favorables au mouvement que celles qui se voyoient présentement.

Voilà à peu près ce que je dis à monsieur le comte. Il en parut touché. M. de Bouillon s'en mit en colère, et il me dit même d'un ton de raillerie : « Vous avez le sang bien froid pour un homme de votre âge ! » A quoi je lui répondis ces propres mots : « Tous les serviteurs de M. le comte vous sont si obligés, Monsieur, qu'ils doivent tout souffrir de vous ; mais il n'y a que cette considération qui m'empêche de penser à l'heure qu'il est que vous n'êtes pas toujours entre vos bastions. » M. de Bouillon revint à lui ; il me fit toutes les honnêtetés imaginables et telles, qu'elles firent le commencement de notre amitié. Je demeurai encore deux jours à Sédau, dans lesquels M. le comte échangea cinq fois de résolution ; et Saint-Ibal me confessa à deux reprises différentes qu'il étoit difficile de rien espérer d'un homme de cette humeur. A la fin on manda dou Miguel de Salamanque, ministre d'Espagne ; l'on me chargea de travailler à gagner des gens de Paris ; l'on me donna un ordre pour toucher de l'argent et pour l'employer à cet effet, et je revius de Sédau, chargé de plus de lettres qu'il n'en fallait pour faire le procès à plus de deux cents hommes.

Comme je ne me pouvois pas reprocher de n'avoir pas parlé à monsieur le comte dans ses véritables intérêts, qui n'étoient pas assurément d'entreprendre une affaire dont il n'étoit pas capable, je crus que j'avois toute la liberté de songer à ce qui étoit des miens, que je trouvois même sensiblement dans cette guerre. Je haïssois ma profession et plus que jamais : j'y avois été jeté d'abord par l'entêtement de mes proches ; le destin m'y avoit retenu par toutes les chaines et du plaisir et du devoir : je m'y trouvois et je m'y sentois lié d'une manière à laquelle je ne voyois presque plus d'issue. J'avois vingt-cinq ans passés (1640), et je concevois aisément que cet âge étoit bien avancé pour commencer à porter le mousquet : et ce qui me faisoit le plus de peine étoit la réflexion que je faisois, qu'il y avoit eu des moments dans lesquels j'avois, par un trop grand attachement à mes plaisirs, serré moi-même les chaines par lesquelles il sembloit que la fortune eût pris plaisir de m'attacher malgré moi à l'église. Jugez par l'état où ces pensées me devoient mettre de la satisfaction que je trouvois dans une occasion qui me donnoit lieu d'espérer que je pourrois trouver à cet embarras une issue, non pas seule-

ment honnête mais illustre ! Je pensai aux moyens de me distinguer : je les imaginai, je les suivis. Vous conviendrez qu'il n'y eut que la destinée qui rompit mes mesures.

MM. les maréchaux de Vitry et de Bassompierre, M. le comte de Cramail et M. du Fargis et du Coudray-Montpensier étaient en ce temps-là prisonniers à la Bastille pour différents sujets. Mais comme la longueur adoucit toujours les prisons, ils y étoient traités avec beaucoup d'honnêteté et même avec beaucoup de liberté. Leurs amis les alloient voir ; l'on dinoit même quelquefois avec eux. L'occasion de M. du Fargis, qui avoit épousé une sœur de ma mère, m'avoit donné habitude avec les autres ; et j'avois reconnu dans la conversation de quelques uns d'entre eux des mouvements qui m'obligèrent à y faire réflexion. M. le maréchal de Vitry avoit peu de sens, mais il étoit hardi jusques à la témérité ; et l'emploi qu'il avoit eu de tuer le maréchal-d'Anere lui avoit donné dans le monde, quoique fort injustement à mon avis, un certain air d'affaire et d'exécution. Il m'avoit paru fort animé contre le cardinal, et je crus qu'il pourroit n'être pas inutile dans la conjoncture présente. Je ne m'adressai pas toutefois directement à lui ; et je crus qu'il seroit plus à propos de sonder M. le comte de Cramail, qui avoit de l'entendement et avoit tout pouvoir sur son esprit. Il m'entendit à demi mot et il me demanda d'abord si je m'étois ouvert dans la Bastille à quelqu'un. Je lui répondis sans balancer : « Non, monsieur, et je vous en dirai la raison en peu de mots. M. le maréchal de Bassompierre est trop causeur ; je ne compte rien sur M. le maréchal de Vitry que par vous ; la fidélité de du Coudray m'est un peu suspecte ; et mon bon oncle du Fargis est un bon et brave homme, mais il a le crâne étroit. » — « A qui vous fiez-vous dans Paris ? » me dit d'un même fil M. le comte de Cramail. — « A personne, monsieur, lui repartis-je, qu'à vous seul. » — « Bon, reprit-il brusquement, vous êtes mon homme. J'ai quatre-vingts ans, vous n'en avez que vingt-cinq : je vous tempérerai et vous m'échaufferez. » Nous eutrâmes en matière, nous fîmes notre plan ; et lorsque je le quittai il me dit ces propres paroles : — « Laissez-moi huit jours, je vous parlerai après plus décidivement, et j'espère que je ferai voir au cardinal que je suis bon à autre chose qu'à faire les Jeux de l'inconnu. » Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ces Jeux de l'inconnu étoient un livre à la vérité très mal fait, que le comte de Cramail avoit mis au jour, et duquel M. le cardinal

de Richelieu s'étoit fort moqué. Vous vous étonnez sans doute de ce que, pour une affaire de cette nature, je jetai les yeux sur des prisonniers ; mais je me justifierai par la nature même de l'affaire, qui ne pouvoit être en de meilleures mains, comme vous allez voir.

J'allai dîner justement le huitième jour avec M. le maréchal de Bassompierre qui, s'étant mis au jeu sur les trois heures avec madame de Gravelle, aussi prisonnière, et avec le bon homme du Tremblai, gouverneur de la Bastille, nous laissa très naturellement M. le comte de Cramail et moi ensemble.

Nous allâmes sur la terrasse ; et là M. le comte de Cramail, après m'avoir fait mille remerciements de la confiance que j'avois prise en lui et mille protestations de service pour M. le comte, me tint ce propre discours : — « Il n'y a qu'un coup d'épée ou Paris qui puisse nous défaire du cardinal. Si j'avois été de l'entreprise d'Amiens, je n'aurols pas fait, au moins à ce que je crois, comme ceux qui ont manqué leur coup. Je suis de celle de Paris, elle est immanquable ; si j'ai bien pensé, voilà ce que j'ai ajouté à notre plan. »

En finissant ce mot, il me coula dans la main un papier écrit des de ix côtés, dont voici la substance : qu'il avoit parlé à M. le maréchal de Vitry, qui étoit dans toutes les dispositions du monde de servir M. le comte ; qu'ils répondoient l'un et l'autre de se rendre maîtres de la Bastille où toute la garnison étoit à eux ; qu'ils répondoient aussi de l'arsenal ; qu'ils se déclareroient aussitôt que M. le comte auroit gagné une bataille, et à condition que je leur fisse voir au préalable, comme je l'avois avancé à lui, comte de Cramail, qu'ils seroient soutenus par un nombre considérable d'officiers des colonelles de Paris. Cet écrit contenoit ensuite beaucoup d'observations sur le détail de la conduite de l'entreprise et même beaucoup de conseils qui regardoient celle de M. le comte. Ce que j'y admirai le plus fut la facilité que ces messieurs eussent trouvée à l'exécution.

Il falloit bien que la connaissance que j'avois du dedans de la Bastille, par l'habitude que j'avois avec eux, me l'eût fait croire possible, puisqu'il m'étoit venu dans l'esprit de la leur proposer. Mais je vous confesse que quand j'eus examiné le plan de M. le comte de Cramail, qui étoit un homme de très grande expérience et de très bon sens, je faillis à tomber de mon haut, en voyant que des prisonniers dispoient de la Bastille avec la même liberté

qu'eût pu prendre le gouverneur le plus autorisé dans sa placé.

Comme toutes les circonstances extraordinaires sont d'un merveilleux poids dans les révolutions populaires, je fis réflexion que celle-ci qui l'étoit au dernier point feroit un effet admirable dans la ville aussitôt qu'elle y éclateroit. Et comme rien n'anime et n'appuie plus un mouvement que le ridicule de ceux contre lesquels on le fait, je conçus qu'il nous seroit aisé d'y tourner de tout point la conduite d'un ministre capable de souffrir que des prisonniers fussent en état de l'accabler, pour ainsi dire, sous leurs propres chaînes. Je ne perdis pas de temps dans les suites : je m'ouvris à feu M. d'Estampes, président du grand conseil, et à M. l'Escuyer, présentement doyen de la chambre des comptes, tous deux colonels et fort autorisés parmi les bourgeois ; et je les trouvai tels que M. le comte me l'avoit dit : c'est-à-dire passionnés pour ses intérêts, et persuadés que le mouvement n'étoit pas seulement possible, mais qu'il étoit même facile.

Vous remarquerez, s'il vous plait, que ces deux génies, très médiocres même dans leur profession, étoient d'ailleurs peut-être les plus pacifiques qui fussent dans le royaume. Mais il y a des feux qui embrasent tout : l'importance est d'en connoître et d'en prendre le moment.

M. le comte m'avoit ordonné de ne me découvrir qu'à ces deux hommes dans Paris. J'y en ajoutai de moi-même deux autres, dont l'un fut Parmentier, substitut du procureur général, et l'autre l'Espinai, auditeur de la chambre des comptes. Parmentier étoit capitaine du quartier de Saint-Eustache qui regarde la rue des Prouveilles, considérable par le voisinage des Halles. L'Espinai commandoit comme lieutenant la compagnie qui les joignoit du côté de Montmartre, et y avoit beaucoup plus de crédit que le capitaine, qui d'ailleurs étoit son beau-frère. Parmentier, qui, par l'esprit et par le cœur, étoit aussi capable d'une grande action qu'homme que j'aie jamais connu, m'assuroit qu'il dispo- soit, à coup près, de Brigalier, conseiller de la cour des aides, capitaine de son quartier et très puissant dans le peuple. Mais il m'ajouta en même temps qu'il ne lui falloit parler de rien, parce qu'il étoit léger et sans secret.

M. le comte m'avoit fait toucher douze mille écus par les mains de Duneau, l'un de ses serviteurs, sous je ne sais quel prétexte. Je les portai à ma tante de Maignelais en lui disant que c'étoit une restitution qui m'avoit été confiée par un de mes amis à sa

mort avec ordre de l'employer moi-même au soulagement des pauvres qui ne mendoient pas ; que comme j'avais fait serment sur l'Évangile de distribuer moi-même cette somme, je m'en trouvois extrêmement embarrassé, parce que je ne connoissois pas les gens, et que je la suppliois d'en vouloir bien prendre le soin. Elle fut ravie, elle me dit qu'elle le feroit volontiers ; mais que comme j'avois prouvé de faire moi-même cette distribution, elle vouloit absolument que j'y fusse présent, et pour demeurer fidèlement dans ma parole, et pour m'accoutumer moi-même aux œuvres de charité. C'étoit justement ce que je demandois pour avoir lieu de me faire connoître à tous les nécessiteux de Paris. Je me laissois tous les jours comme traîner par ma tante dans des faubourgs et dans des greniers. Je voyois très souvent chez elle des gens bien vêtus, et connus même quelquefois, qui venoient à l'aumône secrète. La bonne femme ne manquoit presque jamais de leur dire : — « Priez bien Dieu pour mon neveu ; c'est de lui qu'il lui a plu de se servir pour cette bonne œuvre. » Jugez de l'état où cela me mettoit parmi les gens qui sont sans comparaison plus considérables que tous les autres dans les émotions populaires ! Les riches ne viennent que par force ; les mendiants y nuisent plus qu'ils ne servent, parce que la crainte du pillage les fait appréhender. Ceux qui y peuvent le plus sont les gens qui sont assez pressés dans leurs affaires pour désirer du changement dans les publiques et dont la pauvreté ne passe toutefois pas jusqu'à la mendicité publique. Je me fis donc connoître à cette sorte de gens trois ou quatre mois durant avec une application toute particulière, et il n'y avoit point d'enfant au coin de leur fen à qui je ne donnasse toujours, en mon particulier, quelque bagatelle. Je connoissois Nanon et Babet. Le voile de madame de Maignelais, qui n'avoit jamais fait d'autre vie, couvroit toute chose. Je faisois même un peu le dévôt et j'allais aux conférences de Saint-Lazare (de Vincent de Paul).

Mes deux correspondants de Sedan, qui étoient Varicarville et Beauregard, me mandoient de temps en temps que M. le comte étoit le mieux intentionné du monde, qu'il n'avoit plus balancé depuis qu'il avoit pris son parti. Et je me souviens entre autres qu'un jour Varicarville m'écrivoit que lui et moi lui avions fait autrefois une horrible injustice, et que cela étoit si vrai qu'il falloit présentement le retenir et qu'il faisoit même paroître trop de presse au conseil de l'Empire et d'Espagne. Vous observerez,



s'il vous plaît, que ces deux cours, qui lui avoient fait des instances incroyables quand il balançoit, commencèrent à tenir bride en main dès qu'il fut résolu, par une fatalité que le flegme naturel au climat d'Espagne attache sous le titre de prudence à la politique de la maison d'Autriche. Et vous pouvez remarquer en même temps que M. le comte, qui avoit témoigné une fermeté inébranlable trois mois durant, changea tout d'un coup de sentiment dès que les ennemis lui eurent accordé ce qu'il leur avoit demandé. Tel est le sort de l'irrésolution : elle n'a jamais plus d'incertitude que dans la conclusion.

Je fus averti de cette conclusion par un courrier que Varicarville me dépêcha exprès. Je partis la nuit même et j'arrivai à Sedan une heure après Anctoville, négociateur en titre d'office, que M. de Longueville, beau-frère de M. le comte, y avoit envoyé. Il portoit des ouvertures d'accommodement plausibles, mais capiteuses. Nous nous joignîmes tous pour les combattre. Ceux qui avoient toujours été avec M. le comte lui représentèrent avec force tout ce qu'il avoit cru et dit depuis qu'il s'étoit résolu à la guerre. Saint-Ibal, qui avoit négocié pour lui à Bruxelles, le pressoit sur ses engagements, sur ses avances, sur ses instances ; j'insistois sur les pas que j'avois faits par son ordre à Paris, sur les paroles données à MM. de Vitry et de Cramail, sur le secret confié à deux personnes par son commandement et à quatre autres pour son service et par son aveu. La matière étoit belle, et, de plus, les engagements n'étoient plus problématiques. Nous persuadâmes à la fin, ou plutôt nous emportâmes après quatre jours de conflit. Anctoville fut renvoyé avec une réponse très fière ; M. de Guise, qui s'étoit joint avec M. le comte et qui avoit fort souhaité la rupture, alla à Liège donner ordre à des levées. Saint-Ibal retourna à Bruxelles pour conclure le traité ; Varicarville prit la poste pour Vienne et je revins à Paris où j'oubliai de dire à nos conjurés les irrésolutions de notre chef. Il y en eut encore depuis quelques nuages, mais légers ; et comme je sus que du côté des Espagnols tout étoit en état, je fis à Sedan mon dernier voyage pour y prendre mes dernières mesures.

J'y trouvai Metternich, colonel de l'un des plus vieux régiments de l'Empire, envoyé par le général Lamboy qui s'avançoit avec une armée fort lestée et presque toute composée de vieilles troupes. Le colonel assura M. le comte que Lamboy avoit ordre de faire absolument tout ce que M. le comte lui commanderait et

même de donner bataille à M. le maréchal de Châtillon, qui commandoit les armées de France qui étoient sur la Meuse. Comme toute l'entreprise de Paris dépendoit de ce succès, je fus bien aise de m'éclaircir de ce détail le plus que je pourrois par moi-même.

M. le comte trouva bon que j'allasse à Givès avec Metternich. J'y trouvai l'armée belle et en bon état; je vis don Miguel de Salamanque qui me confirma ce que Metternich avoit dit, et je revins à Paris avec trente-deux blancs signés de M. le comte. Je rendis compte de tout à M. le maréchal de Vitry, qui fit l'ordre de l'entreprise, qui l'écrivit de sa main et qui le porta cinq ou six jours dans sa poche, ce qui est assez rare dans les prisons. Voici la substance de cet ordre :

Aussitôt que nous aurions reçu la nouvelle du gain de la bataille, nous le devons publier dans Paris avec toutes les figures. MM. de Vitry et de Cramail devoient s'ouvrir en même temps aux autres prisonniers, se rendre maîtres de la Bastille, arrêter le gouverneur, sortir dans la rue Saint-Antoine avec une troupe de noblesse, dont M. le maréchal de Vitry étoit assuré; crier vive le roi et M. le comte! M. d'Étampes devoit à l'heure donnée faire battre le tambour pour toute sa colonelle, joindre le maréchal de Vitry au cimetière Saint-Jean, et marcher au palais, pour rendre des lettres de M. le comte au parlement et l'obliger à donner arrêt en sa faveur. Je devois de mon côté me mettre à la tête des compagnies de Parmentier et de Guérin, de laquelle l'Espinal me répondoit, avec vingt-cinq gentilshommes que j'avois engagés par différents prétextes, sans qu'ils sussent eux-mêmes précisément ce que c'étoit. Mon bon homme de gouverneur, qui croyoit lui-même que je voulois enlever mademoiselle de Rohan, m'en avoit amené douze de son pays. Je faisois état de me saisir du Pont-Neuf, de donner la main par les quais à ceux qui marchaient au Palais, et de pousser ensuite les barricades dans les lieux qui nous paroissoient les plus soulevés. La disposition de Paris nous faisoit croire le succès infaillible; le secret y fut gardé jusques au prodige. M. le comte donna la bataille et il la gagna (1641, 6 juillet). Vous croyez sans doute l'affaire bien avancée; rien moins. M. le comte est tué dans le moment de sa victoire, et il est tué au milieu des siens, sans qu'il y en ait jamais eu un seul qui ait pu dire comme sa mort est arrivée. Cela est incroyable, et cela est pourtant vrai.

Jugez de l'état où je fus quand j'appris cette nouvelle. M. le comte de Cramail, le plus sage assurément de toute notre troupe, ne songea plus qu'à couvrir le passé, qui, du côté de Paris, n'étoit qu'entre six personnes. C'étoit toujours beaucoup : mais le manquement de secret étoit encore plus à craindre de celui de Sédan, où il y avoit des gens beaucoup moins intéressés à le garder ; parce que, ne revenant pas en France, ils avoient moins de lieu d'en appréhender le châtement. Tout le monde fut également religieux, MM. de Vitry et de Cramail, qui avoient au commencement balancé à se sauver, se rassurèrent. Personne du monde ne parla, et cette occasion jointe à une autre, dont je vous parlerai dans la seconde partie de ce discours, m'a obligé de penser et de dire souvent que le secret n'est pas si rare qu'on le croit, entre les gens qui ont accoutumé de se mêler de grandes affaires.

La mort de M. le comte me fixa dans ma profession, parce que je crus qu'il n'y avoit plus rien de considérable à faire, et que je me trouvois trop âgé pour en sortir par quelque chose qui ne fût pas considérable. De plus, la santé de M. le cardinal s'affoiblissoit, et l'archevêché de Paris commençoit à flatter mon ambition. Je me résolus donc, non pas seulement à suivre, mais encore à faire ma profession. Tout m'y portoit. Madame de Guéméné s'étoit retirée depuis six semaines dans sa maison du Port-Royal. M. d'Andilly me l'avoit enlevée ; elle ne mettoit plus de poudre, elle ne se frisoit plus, et elle m'avoit donné mon congé dans toute la forme la plus authentique que l'ordre de la pénitence pouvoit demander. Si Dieu m'avoit ôté la place Royale, le diable ne m'avoit pas laissé l'Arsenal, où j'avois découvert, par le moyen du valet de chambre, mon confident que j'avois absolument gagné, que Palière, capitaine des gardes du maréchal, étoit pour le moins aussi bien que moi avec la maréchale. Voilà de quoi devenir un saint. La vérité est que j'en devins beaucoup plus réglé, au moins pour l'apparence. Je vécus fort retiré. Je ne laissai plus rien de problématique pour le choix de ma profession ; j'étudiai beaucoup ; je pris avec soin habitude avec tout ce qu'il y a de gens de science et de piété ; je fis presque de mon logis une académie ; j'observai avec application de ne pas ériger l'académie en tribunal ; je commençai à ménager sans affectation les chanoines et les curés, que je trouvois très naturellement chez mon oncle. Je ne faisois pas le dévot, parce que je ne me pouvois assurer que je pusse durer à le contrefaire : mais

j'estimois beaucoup les dévots ; et à leur égard, c'est un des plus grands points de la piété. J'accommodois même mes plaisirs au reste de ma pratique. Je ne me pouvois passer de galanterie, mais je la fis avec madame de Pommereux, jeune et coquette, mais de la manière qui me convenoit ; parce qu'ayant toute la jeunesse, non pas seulement chez elle, mais à ses oreilles, les apparentes affaires des autres couvroient la mienne, qui étoit ou du moins qui fut quelque temps après plus effective. Enfin, ma conduite me réussit, et au point qu'en vérité je fus fort à la mode parmi les gens de ma profession, et que les dévots mêmes disoient, après M. Vincent (de Paul), qui m'avoit appliqué ce mot de l'Evangile, que je n'avois pas assez de piété, mais que je n'étois pas trop éloigné du royaume de Dieu.

La fortune me favorisa en cette occasion plus qu'elle n'avoit accoutumé. Je trouvai par hasard Mestrezat, fameux ministre de Charenton, chez madame d'Harambure, huguenote précieuse et savante. Elle me mit aux mains avec lui par curiosité. La dispute s'engagea, et au point qu'elle eut neuf conférences de suite en neuf jours différents. M. le maréchal de la Force et M. de Turenne se trouvèrent à trois ou quatre. Un gentilhomme de Poitou, qui fut présent à toutes, se convertit. Comme je n'avois pas encore vingt-six ans, (1641), cet événement fit grand bruit, et entre autres effets il en produisit un qui n'avoit guère de rapport à sa cause. Je vous le raconterai, après que j'aurai rendu la justice que je dois à une honnêteté que je reçus de Mestrezat, dans une de ses conférences.

J'avois eu quelque avantage sur lui dans la cinquième, où la question de la vocation fut traitée. Il m'embarrassa dans la sixième, où l'on parloit de l'autorité du pape ; parce que, ne voulant pas me brouiller avec Rome, je lui répondois sur des principes qui ne sont pas si aisés à défendre que ceux de Sorbonne. Le ministre s'aperçut de ma peine, il m'épargna les endroits qui eussent pu m'obliger à m'expliquer d'une manière qui eût choqué le nonce. Je remarquai son procédé ; Je l'en remerciai, au sortir de la conférence, en présence de M. de Turenne ; et il me répondit ces propres mots : « Il n'est pas juste d'empêcher M. l'abbé de Retz d'être cardinal. » Cette délicatesse n'est pas, comme vous voyez, d'un pédant de Genève.

Je vous ai dit ci-dessus que cette conférence produisit un effet bien différent de sa cause. Le voici :

Madame de Vendôme, dont vous avez ouï parler, prit une affection pour moi depuis cette conférence, qui alloit jusqu'à la tendresse d'une mère. Elle y avoit assisté, quoique assurément elle n'y entendit rien : mais, ce qui la confirma encore dans son sentiment, fut celui de M. de Lisieux, qui étoit son directeur, et qui logeoit toujours chez elle quand il étoit à Paris. Il revint en ce temps-là de son diocèse, et comme il avoit beaucoup d'amitié pour moi et qu'il me trouva dans les dispositions de m'attacher à ma profession, ce qu'il avoit souhaité passionnément, il prit tous les soins imaginables de faire valoir dans le monde le peu de qualités qu'il pouvoit excuser en moi. Il est constant que ce fut à lui à qui je dus le peu d'éclat que j'eus en ce temps-là ; et il n'y avoit personne en France dont l'approbation en pût tant donner. Ses sermons l'avoient élevé, d'une naissance fort basse et étrangère (il étoit flamand) à l'épiscopat ; il l'avoit soutenu avec une piété sans faste et sans fard. Son désintéressement étoit au-delà des anachorètes ; il avoit la vigueur de saint Ambroise, et il conservoit dans la cour et auprès du roi une liberté que M. le cardinal de Richelieu, qui avoit été son écolier en théologie, craignoit et révéroit. Ce bon homme, qui avoit tant d'amitié pour moi qu'il me faisoit trois fois la semaine des leçons sur les épîtres de saint Paul, se mit en tête de convertir M. de Turenne et de m'en donner l'honneur.

M. de Turenne avoit beaucoup de respect pour lui ; mais il lui en donna encore plus de marques, par une raison qu'il m'a dite lui-même, mais qu'il ne m'a dite que plus de dix ans après. M. le comte de Brion, que vous pouvez, je crois, avoir vu dans votre enfance sous le nom de duc Damville, étoit fort amoureux de mademoiselle de Vendôme, qui a été depuis madame de Nemours, et il étoit aussi fort ami de M. de Turenne, qui, pour lui faire plaisir et pour lui donner lieu de voir plus souvent mademoiselle de Vendôme, affectoit d'écouter les exhortations de M. de Lisieux et de lui rendre même beaucoup de devoirs. Le comte de Brion, qui avoit été deux fois capucin et qui faisoit un saluigondi perpétuel de dévotion et de péchés, prenoit une sensible part à sa prétendue conversion ; et il ne bougeoit des conférences qui se faisoient très souvent, et qui se faisoient toujours dans la chambre de madame de Vendôme. Brion avoit fort peu d'esprit, mais il avoit beaucoup de routine, qui en beaucoup de choses supplée à l'esprit ; et cette routine, jointe

à la manière que vous connoissez de M. de Turenne, et à la mine indolente de mademoiselle de Vendôme, fit que je pris le tout pour bon, et que je ne m'aperçus jamais de quoi que ce soit. Vous me permettez, s'il vous plaît, de faire ici une petite digression, devant que j'entre plus avant dans la suite de cette histoire.

(Les confiances que je vous ai faites jusqu'à ce jour de toutes les dames que je vous ai nommées, ne me donnent aucun scrupule, parce qu'il n'y en pas une que je croie ne vous avoir pu faire avec honneur; la discrétion a ses bornes, et je ne les crois pas....

* Que j'en avois même davantage de plaindre du peu de lieu que j'ai trouvé à vous faire des confidences qui vous pussent être de tout point particulières. En voici une qui l'est certainement, qui n'a jamais été pénétrée, que je n'ai jamais faite à personne, que je n'ai jamais laissé soupçonner; je ne l'ai pas dû, parce que je suis persuadé que la personne qu'elle regarde ne m'a jamais trompé.

Les conférences dont je vous ai parlé ci-dessus se terminoient assez souvent par des promenades dans le jardin. Fen madame de Choisy en proposa une à Saint-Cloud; et elle dit en badinant à madame de Vendôme qu'il y falloit donner la comédie à M. de Lisieux. Le bon homme, qui admiroit les pièces de Corneille, répondit qu'il n'en feroit aucune difficulté pourvu que ce fût à la campagne et qu'il y eût peu de monde. La partie se fit; l'on convint qu'il n'y auroit que madame et mademoiselle de Vendôme, madame de Choisy, M. de Turenne, M. de Brion, Voiture et moi. Brion se chargea de la comédie et des violons: je me chargeai de la collation. Nous allâmes à Saint-Cloud chez M. l'archevêque. Les comédiens, qui jouoient ce soir-là à Ruel chez M. le cardinal, n'arrivèrent qu'extrêmement tard. M. de Lisieux prit plaisir aux violons; madame de Vendôme ne se lassoit point de voir danser sa fille, qui dansoit pourtant toute seule. Enfin, l'on s'amusa tant que la petite pointe du jour (c'étoit dans les plus grands jours de l'été) commençoit à paroître quand l'on fut au bas de la descente des Bons-Hommes.

Justement au pied le carrosse arrêta tout court. Comme j'étois à l'une des portières avec mademoiselle de Vendôme, je demandai au cocher pourquoi il arrêtoit, et il me répondit avec une voix fort étonnée: « Voulez-vous que je passe par dessus tous

les diables qui sont là devant moi ? » Je mis la tête hors de la portière ; et comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame de Choisy, qui étoit à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher ; je dis du carrosse, car cinq ou six laquais qui étoient derrière criaient : Jésus Maria ! et trembloient déjà de peur. M. de Turenne se jeta hors du carrosse, aux cris de madame de Choisy. Je crus que c'étoient des voleurs ; je sautai aussi hors du carrosse ; je pris l'épée d'un laquais, je la tirai et j'allai joindre de l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyois point.

Je lui demandai ce qu'il regardoit et il me répondit en me poussant du bras et assez bas : « Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces femmes, » qui dans la vérité hurloient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un orcuus : vous, connaissez peut-être les cris aigus de madame de Choisy ; mademoiselle de Vendôme disoit son chapelet. Madame de Vendôme se vouloit confesser à M. de Lisieux qui lui disoit : « Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu ; » et le comte de Briou avoit entonné bien dévotement à genoux avec tous nos laquais les litanies de la Vierge. Tout cela se passa, comme vous vous pouvez imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avoit une petite épée à son côté, l'avoit aussi tirée, et après avoir un peu regardé, comme je vous l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût demandé son dîner et de l'air dont il eût donné une bataille, me dit ces paroles : « Alons voir ces gens-là. » — « Quelles gens ? » lui repartis-je ; dans le vrai je croyois que tout le monde eût perdu le sens. Il me répondit : « Effectivement, je erois que ce pourroit bien être des diables. » Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avoit donné à M. de Turenne, mais qui, par la réflexion que je fis, que j'avois longtemps cherché des esprits et qu'apparemment j'en trouvois en ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif que ses manières ne lui permettoient de faire. Je fis deux ou trois sauts vers la procession. Les gens du carrosse, qui croyoient que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri et ce ne furent

pourtant pas eux qui eurent le plus de frayeur. Les pauvres Augustins réformés et déchaussés, que l'on appelle les capucins noirs, qui étoient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avoient l'épée à la main, l'eurent très grande ; et l'un d'eux se détachant de la troupe, nous cria : « Messieurs, nous sommes de pauvres diables qui ne faisons de mal à personne et qui venons de nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. » Nous retournâmes au carrosse, M. de Turenne et moi, avec les éclats de rire que vous vous pouvez imaginer, et nous fîmes, lui et moi, dès le moment même deux observations que nous nous communiquâmes dès le lendemain matin. Il me jura que la première apparition de ces fantômes imaginaires lui avoit donné de la joie, quoiqu'il eût toujours eu auparavant qu'il auroit peur s'il voyoit jamais quelque chose d'extraordinaire : et je lui avouai que la première vue m'avoit ému, quoique j'eusse souhaité toute ma vie de voir des esprits. La seconde observation que nous fîmes fut que tout ce que nous lisons dans la vie de la plupart des hommes est faux. M. de Turenne me jura qu'il n'avoit pas senti la moindre émotion et il convint que j'avois eu sujet de croire par son regard si fixe et par son mouvement si lent, qu'il en avoit eu beaucoup. Je lui confessai que j'en avois eu d'abord, et il me protesta qu'il auroit juré sur son salut que je n'avois eu que du courage et de la gaieté. Qui peut donc écrire la vérité que ceux qui l'ont sentie ? Et le président de Thou a eu raison de dire qu'il n'y a de véritable histoire que celles qui ont été écrites par les hommes qui ont été assez sincères pour parler véritablement d'eux-mêmes. Ma morale ne tire aucun mérite de cette sincérité : car je trouve une satisfaction si sensible à vous rendre compte de tous les replis de mon âme et de ceux de mon cœur, que la raison à mon égard a beaucoup moins de part que le plaisir dans la religion et l'exactitude que j'ai pour la vérité.

Mademoiselle de Vendôme conçut un mépris inconcevable pour le pauvre Brion, qui en effet avoit fait voir aussi de son côté, dans cette ridicule aventure, une faiblesse inimaginable. Elle s'en moqua avec moi dès que l'on fut rentré en carrosse, et elle me dit : « Je sens à l'estime que je fais de la valeur que je suis petite fille de Henri-le-Grand. Il faut que vous ne craigniez rien puisque vous n'avez pas eu peur en cette occasion. » — « J'ai eu peur, lui répondis-je, mademoiselle : mais comme je ne suis pas si dévot que Brion, ma peur n'a pas tourné du côté des lita-

nies. » — « Vous n'en avez point eu, me dit-elle, et je crois que vous ne croyez pas au diable : car M. de Turenne, qui est bien brave, a été bien ému lui-même, et il n'alloit pas si vite que vous. » Je vous confesse que cette distinction qu'elle mit entre M. de Turenne et moi me plut et me fit naître la pensée de hasarder quelque douceur. Je lui dis donc : « L'on peut croire au diable et ne le craindre pas ; il y a des choses au monde plus terribles. » — « Et quoi ? » reprit-elle. — « Elles le sont si fort que l'on n'oseroit même les nommer, » lui répondis-je. Elle m'entendit bien à ce qu'elle m'a confessé depuis, mais elle n'en fit pas semblant ; elle se remit dans la conversation publique : l'on descendit à l'hôtel de Vendôme et chacun s'en alla chez soi.

Mademoiselle de Vendôme n'étoit pas ce que l'on appelle une grande beauté, mais elle en avoit pourtant beaucoup ; et l'on avoit approuvé ce que j'avois dit d'elle et de mademoiselle de Guise : qu'elles étoient des beautés de qualité ; on n'étoit point étonné en les voyant de les trouver princesses. Mademoiselle de Vendôme avoit très peu d'esprit : mais il est certain qu'au temps dont je vous parle sa sottise n'étoit pas encore bien développée. Elle avoit un sérieux, qui n'étoit pas de sens mais de langueur ; un petit grain de hauteur ; et cette sorte de sérieux cache bien des défauts. Enfin elle étoit aimable à tout prendre et en tous sens. Je suivis ma pointe et je trouvois des commodités merveilleuses ; je m'attirois des éloges de tout le monde, en ne bougeant de chez M. de Lisieux, qui logeoit à l'hôtel de Vendôme ; les conférences pour M. de Turenne furent suivies de l'explication des épîtres de saint Paul, que le bon homme étoit ravi de me faire répéter en français, sous le prétexte de les faire entendre à madame de Vendôme et à ma tante de Maignelais qui s'y trouvoit presque toujours. L'on fit deux voyages à Anet ; l'un fut de quinze jours et l'autre de six semaines ; et dans le dernier voyage j'allai plus loin qu'à Anet. Je n'allai pourtant pas à tout et je n'ai jamais été : l'on s'étoit fait des bornes desquelles l'on ne vouloit jamais sortir. J'allai toutefois très loin et longtemps, car je ne fus arrêté dans ma course que par son mariage, qui ne se fit qu'un peu après la mort du feu roi. Elle se mit dans la dévotion, elle me prêcha, je lui rendis des portraits, des lettres et des cheveux ; je demurai son serviteur et je fus assez heureux pour lui en donner de bonnes marques dans les suites de la guerre civile.

Permettez, je vous supplie, à mon scrupule de vous supplier encore très humblement de vous ressouvenir en ce lieu du commandement que vous me fîtes l'avant-veille de votre départ de Paris, chez un de vos amis, de ne vous céler dans ce récit quoi que ce soit de ce qui m'est jamais arrivé.

Vous voyez, par ce que je viens de vous dire, que mes occupations ecclésiastiques étoient diversifiées et égalées par d'autres qui étoient un peu plus agréables ; mais elles n'en étoient pas assurément déparées. La bienséance étoit observée en tout, et le peu qui y manquoit étoit suppléé par mon bonheur, qui fut tel que tous les ecclésiastiques du diocèse me souhaitoient pour successeur de mon oncle, avec une passion qu'ils ne pouvoient cacher. M. le cardinal de Richelieu étoit bien éloigné de cette pensée : ma maison lui étoit fort odieuse et ma personne ne lui plaisoit pas, pour les raisons que je vous ai touchées ci-dessus. Voici deux occasions qui l'aggravèrent encore davantage.

Je dis à feu M. le président de Mesme, dans la conversation, une chose assez semblable, quelque contraire à ce que je vous ai dit quelquefois, qui est : que je connois une personne qui n'a que de petits défauts ; mais qu'il n'y a aucun de ces défauts qui ne soit la cause ou l'effet de quelque bonne qualité. Je disois à M. le président de Mesme que M. le cardinal de Richelieu n'avoit aucune grande qualité qui ne fût la cause ou l'effet de quelque grand défaut. Ce mot qui avoit été dit tête-à-tête dans un cabinet fut redit, je ne sais par qui, à M. le cardinal, et il fut redit sous mon nom ; jugez de l'effet. L'autre chose qui le fâcha fut que j'allai voir feu M. le président Barillon, qui étoit prisonnier à Amboise, pour des remontrances qui s'étoient faites au parlement ; et que je l'allai voir dans une circonstance qui fit remarquer mon voyage. Deux misérables ermites et faux monnoyeurs, qui avoient eu quelque communication secrète avec M. de Vendôme, peut-être touchant leur second métier, et qui n'étoient pas satisfaits de lui, l'accusèrent très fausement de leur avoir proposé de tuer M. le cardinal ; et pour donner plus de créance à leur déposition, ils nommèrent tous ceux qu'ils croyoient être notés en ce pays-là. Montrésor et M. Barillon furent du nombre ; je le sus des premiers par Bergeron, commis de M. des Noyers ; et comme j'aimois extrêmement le président Barillon, je pris la poste le soir même pour l'aller avertir et le tirer d'Amboise, ce qui étoit très faisable. Comme il étoit tout à fait innocent, il ne

voulut pas seulement écouter la proposition que je lui en fis et il demeura dans Amboise, méprisant et les accusateurs et l'accusation. M. le cardinal dit à M. de Lisieux, à propos de ce voyage, que j'étais ami de tous ses ennemis, et M. de Lisieux lui répondit : « Il est vrai, et vous l'en devez estimer, vous n'avez nul sujet de vous en plaindre. J'ai observé que ceux dont vous entendez parler étoient tous ses amis devant que d'être vos ennemis. — Si cela est vrai, lui dit M. le cardinal, l'on a tort de me faire les contes que l'on m'en fait. » M. de Lisieux me rendit sur cela tous les bons offices imaginables ; et tels qu'il me dit le lendemain, et qu'il me l'a dit encore plusieurs fois depuis, que si M. le cardinal de Richelieu eût vécu, il m'eût infailliblement rétabli dans son esprit. Ce qui y mettoit le plus de disposition étoit que M. de Lisieux l'avoit assuré que, quoique j'eusse lieu de me croire perdu à la cour, je n'avois jamais voulu être des amis de M. Legrand (1642) ; et il est vrai que M. de Thou, avec lequel j'avois habitude et amitié particulière, m'en avoit pressé et que je n'y donnai point, parce que je ne crus d'abord rien de solide, et l'événement a fait voir que je ne m'y étois pas trompé.

M. le cardinal de Richelieu mourut (4 décembre 1652) devant que M. de Lisieux eût pu achever ce qu'il avoit commencé pour mon accommodement, et je demeurai ainsi dans la foule de ceux qui avoient été notés par le ministère. Ce caractère ne fut pas favorable les premières semaines qui suivirent la mort de M. le cardinal. Quoique le roi en eût une joie incroyable, il voulut conserver toutes les apparences ; il ratifia les legs que ce ministre avoit faits des charges et des gouvernements ; il caressa tous ses proches, il maintint dans le ministère toutes ses créatures, et il affecta de recevoir assez mal tous ceux qui avoient été mal avec lui. Je fus le seul privilégié. Lorsque M. l'archevêque de Paris me présenta au roi, il me traita, je ne dis pas seulement honnêtement, mais avec une distinction qui surprit et qui étonna tout le monde ; il me parla de mes études, de mes sermons ; il me fit même des railleries douces et obligeantes. Il me commanda de lui faire ma cour toutes les semaines.

Voici les raisons de ce bon traitement, que nous ne sûmes nous-même que la veille de sa mort. Il les dit à la reine.

Ces deux raisons sont deux aventures qui m'arrivèrent au sortir du collège, et desquelles je ne vous ai pas parlé, parce que je n'ai pas cru que, n'ayant rapport à rien par elles-mêmes, elles

méritassent seulement votre réflexion. Je suis obligé de les exposer en ce lieu, parce que je trouve que la fortune leur a donné plus de suite sans comparaiſon qu'elles n'en devoient avoir naturellement. Je vous dois dire de plus, pour la vérité, que je ne m'en ſuis pas ſouvenu dans le commencement de ce diſcours, et qu'il n'y a que leur ſuite qui les ait remiſes dans ma mémoire.

Un peu après que je fus ſorti du collège, le valet de chambre de mon gouverneur, qui étoit mon *tercero* (complaiſant), trouva chez une miſérable épinglière une nièce de quatorze ans, qui étoit d'une beauté ſurprenante. Il l'acheta pour moi 150 piſtoles, après me l'avoir fait voir; il lui loua une petite maiſon à Iſſy, il mit ſa ſœur auprès d'elle, et j'y allai le lendemain qu'elle y fut logée. Je la trouvai dans un abattement extrême et je n'en fus point ſurpris, parce que je l'attribuai à la pudeur. J'y trouvai quelque choſe de plus le lendemain, qui fut une raiſon encore plus ſurprenante et plus extraordinaire que ſa beauté, et c'étoit beaucoup dire. Elle me parla ſagement, ſaintement, et ſans emportement : toutefois, elle ne pleura qu'autant qu'elle ne put paſ s'en empêcher; elle craignoit ſa tante à un point qui me fit pitié. J'admirai ſon eſprit, et après j'admirai ſa vertu. Je la preſſai autant qu'il le falloit pour l'éprouver. J'eus honte pour moi-même. J'attendis la nuit pour la mettre dans mon carroſſe, je la menai à ma tante de Maignelais, qui la mit dans une religion, où elle mourut huit ou dix ans après en réputation de ſainteté. Ma tante, à qui cette fille avoua que les menaces de l'épinglière l'avoient ſi fort intimidée qu'elle auroit fait tout ce que j'aurois voulu, fut ſi touchée de mon procédé qu'elle alla dès le lendemain le conter à M. de Liſieux, qui le dit le jour même au roi à ſon diner. Voilà la première de ces deux aventures. La ſeconde ne fut paſ de même nature, mais elle ne fit paſ un moindre effet dans l'eſprit du roi.

Un an à peu près avant cette même aventure j'étois allé courre le cerf à Fontainebleau, avec la meute de M. de Souvré, et comme mes chevaux étoient fort las, je pris la poſte pour revenir à Paris. Comme j'étois mieux monté que mon gouverneur et qu'un valet de chambre qui couroient avec moi, j'arrivai le premier à Juviſy, et je fis mettre ma ſelle ſur le meilleur cheval que je trouvai. Contenau, capitaine de la petite compagnie de cheval-légers du roi, brave, mais extravagant et ſcélérat, qui venoit de Paris auſſi en poſte, commanda à un palefrenier d'ôter ma ſelle

et d'y mettre la sienne. Je m'avançai en lui disant que j'avois retenu le cheval ; et comme il me voyoit avec un petit collet et un habit noir tout simple, il me prit pour ce que j'étois en effet, c'est-à-dire pour un écolier, et il ne me répondit que par un soufflet qu'il me donna à tour de bras et qui me mit tout en sang. Je mis l'épée à la main et lui aussi ; et dès le premier coup que nous nous portâmes, il tomba, le pied lui avoit glissé ; et comme il donna de la main, en se voulant soutenir, contre un morceau de bois un peu pointu, son épée s'en alla aussi de l'autre côté. Je me reculai de deux pas, et je lui dis de reprendre son épée ; il le fit, mais ce fut par la pointe, car il m'en présenta la garde en me demandant un million de pardons. Il les redoubla bien quand mon gouverneur fut arrivé, qui lui dit qui j'étois. Il retourna sur ses pas ; il alla conter au roi, avec lequel il avoit une très grande liberté, toute cette petite histoire. Elle lui plut, et il s'en souvint en temps et lieu, comme vous le verrez encore plus particulièrement à sa mort. Je reprends le fil de mon discours.

Le bon traitement que je recevois du roi fit croire à mes proches que l'on pourroit peut-être trouver quelque ouverture pour moi à la coadjutorerie de Paris. Ils y trouvèrent d'abord beaucoup de difficulté dans l'esprit de mon oncle, très petit et par conséquent jaloux et difficile. Ils le gagnèrent par le moyen de Défla, son avocat, et de Couret, son aumônier : mais ils firent en même temps une faute, qui rompit au moins pour ce coup leurs mesures. Ils firent éclater, contre mon sentiment, le consentement de M. de Paris, et ils souffrirent même que la Sorbonne, les curés, le chapitre, lui en fissent des remerciements. Cette conduite eut beaucoup d'éclat ; mais elle en eut trop ; et messieurs le cardinal Mazarin, des Noyers et de Chavigny en prirent sujet de me traverser, en disant au roi qu'il ne falloit pas accoutumer les corps à se désigner eux-mêmes des archevêques : de sorte que M. le maréchal de Schomberg, qui avoit épousé en premières noces ma cousine germaine, ayant voulu sonder le gué, n'y trouva aucun jour. Le roi lui répondit avec beaucoup de bonté pour moi ; mais j'étois encore trop jeune, l'affaire avoit fait trop de bruit avant que d'aller au roi, et autres telles choses.

Nous découvrîmes quelque temps après un obstacle plus sourd, mais aussi plus dangereux. M. des Noyers, secrétaire d'état, et

celui des trois ministres qui paroissoit le mieux à la cour, étoit dévot de profession, et même jésuite secret, à ce que l'on a cru. Il se mit en tête d'être archevêque de Paris; et comme l'on croyoit compter sûrement tous les mois sur la mort de mon oncle, qui étoit dans la vérité fort infirme, il crut qu'il falloit à tout hasard m'éloigner de Paris, où il voyoit que j'étois extrêmement aimé, et me donner une place qui parût belle et raisonnable pour un homme de mon âge. Il me fit proposer au roi, par le père Sirmon, jésuite et son confesseur, pour l'évêché d'Agde, qui n'a que vingt-deux paroisses, et qui vaut plus de trente mille livres de rente. Le roi agréa la proposition avec joie et il m'en envoya le brevet le jour même. Je vous confesse que je fus embarrassé au-delà de tout ce que je vous puis exprimer. Ma dévotion ne me portoit nullement en Languedoc. Vous voyez les inconvénients du refus, si grands que je n'eusse pas trouvé un homme qui me l'eût osé conseiller. Je pris mon parti de moi-même. J'allai trouver le roi. Je lui dis, après l'avoir remercié, que j'appréhendois extrêmement le poids d'un évêché éloigné; que mon âge avoit besoin d'avis et de conseils qui ne se rencontrent jamais que fort imparfaitement dans les provinces. J'ajoutai à cela tout ce que vous pouvez imaginer. Je fus plus heureux que sage. Le roi ne se fâcha pas de mon refus, et il continua de me très bien traiter. Cette circonstance, jointe à la retraite de M. des Noyers, qui donna dans le panneau que M. de Chavigny lui avoit tendu, réveilla mes espérances de la coadjutorerie de Paris. Comme le roi avoit pris des engagements assez publics de n'en point admettre, depuis celle qu'il avoit accordée à M. d'Arles, l'on balançoit, l'on se donnoit du temps avec d'autant moins de peine, que sa santé s'affoiblissoit tous les jours et que j'avois lieu de tout espérer de la régence.

Le roi mourut (1643); M. de Beaufort, qui étoit de tout temps à la reine et qui en faisoit même le galant, se mit en tête de gouverner, dont il étoit moins capable que son valet de chambre. M. l'évêque de Beauvais, plus idiot que tous les idiots de votre connoissance, prit la figure de premier ministre; et il demanda dès le premier jour aux Hollandois qu'ils se convertissent à la religion catholique, s'ils vouloient demeurer dans l'alliance de France. La reine eut honte de cette momerie de ministre. Elle me commanda d'aller offrir de sa part la première place à mon père; et voyant qu'il refusoit obstinément de sortir de sa

cellule des pères de l'Oratoire, elle se mit entre les mains de M. le cardinal Mazarin.

Vous pouvez juger qu'il ne fut pas difficile de trouver ma place dans ces moments, dans lesquels d'ailleurs l'on ne refusoit rien ; et la Feuillade, frère de celui que vous voyez à la cour, disoit qu'il n'y avoit plus que quatre petits mots dans la langue françoise : « La reine est si bonne ! »

Madame de Maignelais et M. de Lisieux demandèrent la coadjutorerie pour moi. Et la reine la leur refusa, en disant qu'elle ne l'accorderoit qu'à mon père, qui ne vouloit point du tout paroître au Louvre. Il y vint enfin une unique fois. La reine lui dit publiquement qu'elle avoit reçu ordre du feu roi, la veille de sa mort, de me la faire expédier, et qu'il lui avoit dit, en présence de M. de Lisieux, qu'il m'avoit toujours eu dans l'esprit, depuis les deux aventures de l'épinglière et de Contenau. Quel rapport de ces deux bagatelles à l'archevêché de Paris ! et voilà toute-fois comme la plupart des choses se font.

Tous les corps vinrent remercier la reine. Lostère, maître des requêtes et mon ami particulier, m'apporta seize mille écus pour mes bulles. Je les envoyai à Rome par un courrier, avec ordre de ne point demander de grâces, pour ne point différer l'expédition et pour ne laisser aucun temps au ministre de la traverser. Je la reçus la veille de la Toussaint (1643). Je montai le lendemain en chaire dans Saint-Jean, pour y commencer l'Avent, que je prêchai.

Mais il est temps de prendre un peu d'haleine. Il me semble que je n'ai été jusqu'ici que dans le parterre ou tout au plus dans l'orchestre à jouer et à badiner avec les violons ; je vais monter sur le théâtre, où vous verrez des scènes, non pas dignes de vous, mais un peu moins indignes de votre attention.

MÉMOIRES

DU CARDINAL DE RETZ.

DEUXIÈME PARTIE.

Je commençai mes sermons de l'Avent dans Saint-Jean en Grève, le jour de la Toussaint, avec le concours naturel à une ville aussi peu accoutumée que l'étoit Paris à voir ses archevêques en chaire.

Le grand secret de ceux qui entrent dans les emplois est de saisir d'abord l'imagination des hommes par une action que quelques circonstances leur rendent particulière.

Comme j'étois obligé de prendre les ordres, je fis une retraite dans Saint-Lazare, où je donnai à l'extérieur toutes les apparences ordinaires. L'occupation de mon intérieur fut une grande et profonde réflexion sur la manière que je devois prendre pour ma conduite. Elle étoit très difficile. Je trouvois l'archevêché de Paris dégradé à l'égard du monde par les bassesses de mon oncle, et désolé à l'égard de Dieu, par sa négligence et par son incapacité. Je prévoyois des oppositions infinies à son rétablissement ; et je n'étois pas si aveuglé, que je ne connusse que la plus grande et la plus insurmontable étoit dans moi-même. Je n'ignorois pas de quelle nécessité est la règle des mœurs à un évêque. Je sentois que le désordre scandaleux de ceux de mon ordre me l'imposoit encore plus étroite et plus indispensable qu'aux autres ; et je sentois en même temps que je n'en étois pas capable et que tous les obstacles et de conscience et de gloire, que j'opposois au dérèglement, ne seroient que des digues fort mal assurées. Je pris après six jours de réflexion le parti de faire le mal par dessein, ce qui est sans comparaison le plus criminel devant Dieu, mais ce qui est sans doute le plus sage devant le monde ; et parce qu'en le faisant ainsi l'on y met toujours des préalables qui en couvrent une partie ; et parce que l'on évite par ce moyen le plus dangereux ridicule qui se puisse rencontrer dans notre profession, qui est celui de mêler à contre-temps le péché et la dévotion.

Voilà la sainte disposition avec laquelle je sortis de Saint-La-

zare. Elle ne fut pas pourtant de tout point mauvaise; car je pris une ferme résolution de remplir exactement tous les devoirs de ma profession, et d'être aussi homme de bien pour le salut des autres, que je pouvois être méchant pour moi-même.

M. l'archevêque de Paris, qui étoit le plus faible de tous les hommes, étoit, par une suite assez commune, le plus glorieux. Il s'étoit laissé précéder partout par les moindres officiers de la couronne, et il ne donnoit pas la main dans sa propre maison aux gens de qualité qui avoient affaire à lui. Je pris le chemin tout contraire. Je donnai la main chez moi à tout le monde; j'accompagnai tout le monde jusqu'au carrosse et j'acquis par ce moyen la réputation de civilité à l'égard de beaucoup, et même d'humilité à l'égard des autres. J'évitai sans affectation de me trouver en lieu de cérémonie avec les personnes d'une condition fort relevée, jusqu'à ce que je me fusse tout à fait confirmé dans cette réputation; et quand je crus l'avoir établie, je pris l'occasion d'un contrat de mariage pour disputer le rang de la signature à M. de Guise. J'avois bien étudié et fait étudier mon droit, qui étoit incontestable dans les limites du diocèse. La préséance me fut adjugée par arrêt du conseil, et j'épronvai en cette rencontre, par le grand nombre de gens qui se déclarèrent pour moi, que descendre jusques aux petits est le plus sûr moyen pour s'égaliser aux grands. Je faisois ma cour une fois la semaine à la messe de la reine, après laquelle j'allois presque toujours dîner chez M. le cardinal Mazarin, qui me traitoit fort bien, et qui étoit dans la vérité très content de moi, parce que je n'avois voulu prendre aucune part dans la cabale que l'on appelloit des Importants, quoiqu'il y en eût d'entre eux qui fussent extrêmement de mes amis. Peut-être ne serez-vous pas fâchée que je vous explique ce que c'étoit que cette cabale.

M. de Beaufort, qui avoit le sens beaucoup au-dessous du médiocre, voyant que la reine avoit donné sa confiance à M. le cardinal Mazarin, s'emporta de la manière du monde la plus imprudente. Il refusa tous les avantages qu'elle lui offroit avec profusion; il fit vanité de donner au monde toutes les démonstrations d'un amant irrité; il ne ménagea en rien Monsieur; il brava dans les premiers jours de la régence feu M. le prince; il l'outra ensuite par la déclaration publique qu'il fit contre madame de Longueville en faveur de madame de Montbazon, qui véritable-

ment n'avoit offensé la première qu'en contrefaisant ou montrant cinq des lettres que l'on prétendoit qu'elle avoit écrites à Coligny. M. de Beaufort, pour soutenir ce qu'il faisoit contre la régente, contre le ministre et contre les princes du sang, forma une cabale de gens qui dès ce temps-là ne me paroisoient guère sages. Beaupuy, Fontrailles, Fiesque, Montrésor, qui avoit la mine de Caton, mais qui n'en avoit pas le jeu, s'y joignit aux Béthune. Le premier étoit mon parent proche et le second étoit aussi de mes amis. Ils obligèrent M. de Beaufort à me faire beaucoup d'avances. Je les reçus avec respect, mais je n'entrai en rien ; je m'expliquai même à Montrésor, en lui disant que je devois la coadjutorerie de Paris à la reine, et que la grâce étoit assez considérable pour m'empêcher de prendre aucune liaison qui pût ne lui être pas agréable. Montrésor m'ayant répondu que je n'en avois nulle obligation à la reine puisqu'elle n'avoit rien fait en cela que ce qui lui avoit été ordonné publiquement par le feu roi et que d'ailleurs la grâce m'avoit été faite dans un temps où la reine ne donnoit rien à force de ne rien refuser, je lui dis ces propres mots : — « Vous me permettrez d'oublier tout ce qui pourroit diminuer ma reconnaissance et de ne me ressouvenir que de ce qui la doit augmenter. » Ces paroles qui furent rapportées à M. le cardinal Mazarin par Goullas, à ce que lui-même m'a dit depuis, lui plurent. Il le dit à la reine le jour que M. de Beaufort fut arrêté. Cette prison fit beaucoup d'éclat, mais elle n'eut pas celui qu'elle devoit produire ; et comme elle fut le commencement de l'établissement du ministre que vous verrez dans toute la suite de cette histoire jouer le plus considérable rôle de la comédie, il est nécessaire, à mon opinion, de vous en parler un peu plus en détail.

Vous avez vu ci-dessus que ce parti, formé dans la cour par M. de Beaufort, n'étoit composé que de quatre ou cinq mélancoliques, qui avoient la mine de penser creux : et cette mine, ou fit peur à M. le cardinal Mazarin, ou lui donna lieu de feindre qu'il avoit peur. Il y a eu des raisons de douter de part et d'autre ; ce qui est certain est que la Rivière, qui avoit déjà beaucoup de part dans l'esprit de Monsieur, essaya de la donner au ministre par toute sorte d'avis, pour l'obliger de se défaire de Montrésor, qui étoit sa bête ; et que M. le prince n'oublia rien aussi pour la lui faire prendre, par l'appréhension qu'il avoit que M. le duc, qui est M. le prince de Condé d'aujourd'hui, ne se commit par

quelque combat avec M. de Beaufort, comme il avoit été sur le point de faire dans le démêlé de mesdames de Longueville et de Montbazon. Le palais d'Orléans et l'hôtel de Condé étant unis ensemble par ces intérêts, tournèrent en moins de rien en ridicule la morgue qui avoit donné aux amis de M. de Beaufort le nom d'important; et ils se servirent en même temps très habilement des grandes apparences que M. de Beaufort, selon le style de tous ceux qui ont plus de vanité que de sens, ne manqua pas de donner en toute sorte d'occasions aux moindres bagatelles. L'on tenoit cabinet mal à propos, l'on donnoit des rendez-vous sans sujet; les chasses mêmes paroissoient mystérieuses. Enfin l'on fit si bien, que l'on se fit arrêter au Louvre par Guitaut, capitaine des gardes de la reine. Les Importants furent chassés et dispersés, et l'on publia par tout le royaume qu'ils avoient fait une entreprise sur la vie de M. le cardinal. Ce qui a fait que je ne l'ai jamais cru, est que l'on n'en a jamais vu ni déposition ni indice, quoique la plupart des domestiques de la maison de Vendôme aient été très longtemps en prison. Vaumoriu et Gauseville, auxquels j'en ai parlé cent fois dans la Fronde, m'ont juré qu'il n'y avoit rien au monde de plus faux. L'un étoit capitaine des gardes, et l'autre écuyer de M. de Beaufort. Le marquis de Nangis, maître de camp du régiment de Navarre ou de Picardie, je ne m'en ressouviens pas précisément, et enragé contre la reine et contre le cardinal pour un sujet que je vous dirai incontinent, fut fort tenté d'entrer dans la cabale des Importants, cinq ou six jours avant que M. de Beaufort fût arrêté; et je le détournai de cette pensée, en lui disant que la mode, qui a du pouvoir en toutes choses, ne l'a si sensible en aucune qu'à être ou bien ou mal à la cour. Il y a des temps où la disgrâce est une manière de feu, qui purifie toutes les mauvaises qualités et qui illumine toutes les bonnes; il y a des temps où il ne sied pas bien à un honnête homme d'être disgracié. Je soutins à Nangis que celui des Importants étoit de cette nature; et je vous marque cette circonstance pour avoir lieu de vous faire le plan de l'état où les choses se trouvèrent à la mort du feu roi. C'est par où je devois commencer, mais le fil du discours m'a emporté.

Il faut confesser, à la louange de M. le cardinal de Richelieu, qu'il avoit conçu deux desseins que je trouve presque aussi vastes que ceux des César et des Alexandre. Celui d'abattre le parti de la religion avoit été projeté par M. le cardinal de Reiz, mon on-

cle ; celui d'attaquer la formidable maison d'Autriche n'avoit été imaginé de personne. Il a consommé le premier ; à sa mort, il avoit bien avancé le second. La valeur de M. le prince (le grand Condé), qui étoit M. le duc en ce temps-là, fit que celle du roi n'altéra point l'état des choses. La fameuse victoire de Rocroy donna autant de sûreté au royaume qu'elle lui apporta de gloire ; et les lauriers couvrirent le roi, qui règne aujourd'hui, dans son berceau. Le roi, son père, qui n'aimoit ni n'estimoit la reine sa femme, lui donna, en mourant, un conseil nécessaire pour limiter l'autorité de sa régence ; et il y nomma M. le cardinal Mazarin, M. le chancelier, M. Bouteiller et M. de Chavigny. Comme tous ces sujets étoient extrêmement odieux au public, parce qu'ils étoient tous créatures de M. le cardinal de Richelieu, ils furent sifflés par tous les laquais dans la cour de Saint-Germain, aussitôt que le roi eut expiré ; et si M. de Beaufort eût eu le sens commun, ou si M. de Beauvais n'eût pas été une bête mitrée, ou s'il eût plu à mon père d'entrer dans les affaires, ces collatéraux de la régence auroient été infailliblement chassés avec honte, et la mémoire du cardinal de Richelieu auroit été sûrement condamnée par le parlement avec une joie publique.

La reine étoit adorée beaucoup plus par ses disgrâces que par son mérite. L'on ne l'avoit vue que persécutée, et la souffrance, aux personnes de ce rang, tient lieu d'une grande vertu. L'on se vouloit imaginer qu'elle avoit eu de la patience, qui est très souvent figurée par l'indolence. Enfin il est très constant que l'on en espéroit des merveilles ; et Bautru disoit qu'elle faisoit deux miracles, parce que les plus dévots avoient même oublié ses coquetteries.

M. le duc d'Orléans fit quelque mine de disputer la régence, et la Frette, qui étoit à lui, donna de l'ombrage parce qu'il arriva une heure après la mort du roi, à Saint-Germain, avec deux cents gentilshommes qu'il avoit amenés de son pays. J'obligeai Nangis, dans ce moment, à offrir à la reine le régiment qu'il commandoit, qui étoit en garnison à Mante. Il le fit marcher à Saint-Germain, tout le régiment des gardes s'y rendit ; l'on amena le roi à Paris. Monsieur se contenta d'être lieutenant-général de l'État ; M. le prince fut déclaré chef du conseil. Le parlement confirma la régence de la reine, mais sans limitation ; tous les exilés furent rappelés, tous les prisonniers furent mis en liberté, tous les criminels furent justifiés, tous ceux qui avoient perdu des charges rentrèrent : on donnoit tout, on ne refusoit rien, et

madame de Beauvais, entre autres, eut permission de bâtir dans la place Royale. Je ne me ressouvrens plus du nom de celui à qui l'on expédia un brevet pour un impôt sur les messes. La félicité des particuliers paroissoit pleinement assurée par le bonheur public. L'union très parfaite de la maison royale fixoit le repos du dedans. La bataille de Rocroy avoit anéanti pour des siècles la vigueur de l'Infanterie d'Espagne. La cavalerie de l'Empire ne tenoit pas devant les Weymariens ; l'on voyoit sur les degrés du trône, d'où l'âpre et redoutable Richelieu avoit fondroyé plutôt que gouverné les humains, un successeur doux, benin, qui ne vouloit rien, qui étoit au désespoir que sa dignité de cardinal ne lui permettoit pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, qui marchoit dans les rues avec deux petits laquais derrière son carrosse. N'ai-je pas eu raison de vous dire qu'il ne sled pas bien à un honnête homme d'être mal à la cour en ce temps-là ? Et n'eus-je pas encore raison de conseiller à Nangis de ne se pas brouiller, quelque, nonobstant le service qu'il avoit rendu à Saint-Germain, il fût le premier homme à qui l'on eût refusé une gratification de rien qu'il demandada. Je la lui fis obtenir.

Vous ne serez pas surprise de ce qu'on le fût de la prison de M. de Beaufort, dans une cour où l'on venoit de les ouvrir à tout le monde sans exception ; mais vous le serez sans doute de ce que personne ne s'aperçut des suites. Ce coup de rigueur, fuit dans un temps où l'autorité étoit si douce qu'elle étoit comme imperceptible, fit un grand effet. Quelque cet effet fût aussi presque incroyable. Il n'y avoit rien de si facile que ce coup par toutes les eirconstances que vous avez vues, mais il paroissoit grand ; et tout ce qui est de eette nature est heureux, parce qu'il a de la dignité et n'a rien d'odieux. Ce qui attire assez souvent je ne sais quoi d'odieux sur les actions des ministres, même les plus nécessaires, c'est que pour les faire ils sont presque toujours obligés de surmonter des obstacles dont la victoire ne manque jamais de porter avec elle de l'envie et de la haine. Quand il se présente une occasion considérable dans laquelle il n'y a rien à vaincre, parce qu'il n'y a rien à combattre, ce qui est très rare, elle donne à leur autorité un éclat pur, innocent, non mélangé, qui ne s'établit pas seulement, mais qui leur fait même tirer, dans les snites, du mérite de tout ce qu'ils ne font pas, presque également que de tout ce qu'ils font.

Quand l'on vit que le cardinal avoit arrêté celui qui cinq ou six semaines devant avoit ramené le roi à Paris avec un faste inconcevable, l'imagination de tous les hommes fut saisie d'un étonnement respectueux; et je me souviens que Chapelain, qui enfin avoit de l'esprit, ne pouvoit se lasser d'admirer ce grand événement. L'on se croyoit bien obligé au ministre de ce que toutes les semaines il ne faisoit pas mettre quelqu'un en prison, et l'on attribuoit à la douceur de son naturel les occasions qu'il n'avoit pas de mal faire. Il faut avouer qu'il seconda fort habilement son bonheur. Il donna toutes les apparences nécessaires pour faire croire qu'on l'avoit forcé à cette résolution; que les conseils de Monsieur et de M. le prince l'avoient emporté dans l'esprit de la reine sur son avis. Il parut encore plus modéré, plus civil et plus ouvert le lendemain de l'action. L'accès étoit tout à fait libre, les audiences étoient aisées, l'on dinoit avec lui comme avec un particulier; il relâcha même beaucoup de la morgue des cardinaux les plus ordinaires. Enfin il fit si bien, qu'il se trouva sur la tête de tout le monde, dans le temps que tout le monde croyoit l'avoir encore à ses côtés. Ce qui me surprend est que les princes et les grands du royaume, qui, pour leurs propres intérêts, devoient être plus clairvoyants que le vulgaire, furent les plus aveugles. Monsieur se crut au dessus de l'exemple; M. le prince, attaché à la cour par son avarice, voulut s'y croire; M. le duc étoit d'un âge à s'endormir aisément à l'ombre des lauriers; M. de Longueville ouvrit les yeux, mais ce ne fut que pour les refermer; M. de Vendôme étoit trop heureux de n'avoir été que chassé; M. de Nemours n'étoit qu'un enfant; M. de Guise, revenu tout nouvellement de Bruxelles, étoit gouverné par mademoiselle de Pons, et croyoit gouverner la cour. M. de Bonillon croyoit de jour en jour que l'on lui rendroit Sedan; M. de Turenne étoit plus que satisfait de commander les armées d'Allemagne; M. d'Épernon étoit ravi d'être rentré dans son gouvernement et dans sa charge; M. de Schomberg avoit toute sa vie été inséparable de tout ce qui étoit bien à la cour; M. de Grammont en étoit esclave; et MM. de Retz, de Vitry et de Bassompierre se croyoient, au pied de la lettre, en faveur, parce qu'ils n'étoient plus ni prisonniers ni exilés. Le parlement, délivré du cardinal de Richelieu, qui l'avoit tenu fort bas, s'imaginait que le siècle d'or seroit celui d'un ministre qui leur disoit tous les jours que la reine ne se vouloit con-

duire que par leurs conseils. Le clergé, qui donne toujours l'exemple de la servitude, la prêchoit aux autres sous le titre d'obéissance. Voilà comme tout le monde se trouva en un instant Mazarin.

Ce plan vous paroît peut-être avoir été bien long : mais je vous supplie de considérer qu'il contient les quatre premières années de la régence, dans lesquelles la rapidité du mouvement donné à l'autorité royale par M. le cardinal de Richelieu, soutenue par les circonstances que je vous viens de marquer et par les avantages continuels remportés par (sur) les ennemis, maintint toutes les choses en l'état où vous les voyez. Il y eut, la troisième et la quatrième année, quelque petit nuage entre Monsieur et M. le duc pour des bagatelles ; il y en eut entre M. le duc et M. le cardinal Mazarin, pour la charge d'amiral, que le premier prétendoit par la mort de M. le duc de Brézé, son beau-frère. Je ne parle point ici de ce détail, et parce qu'il n'altéra en rien la face des affaires, et parce qu'il n'y a point de mémoires de ce temps-là où vous ne le trouviez imprimé. J'ai honte de revenir à ce qui me touche.

M. de Paris partit de Paris deux mois après mon sacre (31 janvier 1644) pour aller passer l'été à Angers, dans une abbaye qu'il avoit appelée Saint-Aubin, et il m'ordonna, quoique avec beaucoup de peine, de prendre soin de son diocèse. Ma première fonction fut la visite des religieuses de la Conception, que la reine me força de faire, parce que n'ignorant pas qu'il y avoit dans ce monastère plus de quatre-vingts filles, dont il y en avoit plusieurs de belles et quelques-unes de coquettes, j'avois peine à me résoudre à y exposer ma vertu. Il le fallut toutefois, et je la conservai avec l'édification du prochain, parce que je n'en vis jamais une seule au visage, et je ne leur parlai jamais qu'elles n'eussent le voile baissé ; et cette conduite, qui dura six semaines, donna un merveilleux lustre à ma chasteté. Je crois que les leçons que je recevois tous les soirs chez madame de Pommereux la fortifioit beaucoup pour le lendemain. Ce qui est d'admirable est que ces leçons, qui n'étoient plus secrètes, ne me nuisirent point dans le monde. La dame eût été bien fâchée que l'on ne les eût pas sues : mais elle les méloit, et à ma prière et parce qu'elle-même y étoit assez portée, de tant de diverses apparences, où il n'y avoit pourtant rien de réel, que notre affaire en beaucoup de choses avoit l'air de n'être pas publique, quoiqu'elle ne fût pas

cachée. Cela paroît galimathias ; mais il est de ceux que la pratique fait connoître quelquefois et que la spéculation ne fait jamais entendre. J'en ai remarqué de cette sorte en tous genres d'affaires.

Je continuai à faire dans le diocèse tout ce que la jalousie de mon oncle me permit d'y entreprendre sans le fâcher. Mais comme de l'humeur dont il étoit il y avoit peu de choses qui ne le pussent fâcher, je m'appliquai bien davantage à tirer du mérite de ce que je ne faisais pas, que de ce que je faisais ; et ainsi je trouvai le moyen de prendre même des avantages de la jalousie de M. de Paris, en ce que je pouvois à jeu sûr faire paroître ma bonne intention en tout : au lieu que si j'eusse été le maître, la bonne conduite m'eût obligé à me réduire purement à ce qui eût été praticable.

M. le cardinal Mazarin m'avoua longtemps après, dans l'intervalle de l'une de ces paix fourrées que nous faisons quelquefois ensemble, que la première cause de l'ombrage qu'il prit de mon pouvoir à Paris fut l'observation qu'il fit de ces manœuvres, qui étoient pourtant à son égard très innocentes. Une autre rencontre lui en donna avec aussi peu de sujet. J'entrepris d'examiner la capacité de tous les prêtres du diocèse, ce qui étoit dans la vérité d'une utilité inconcevable. Je fis pour cet effet trois tribunaux composés de chanoines, de curés et de religieux qui devoient réduire tous les prêtres en trois classes, dont la première étoit des capables, que l'on laissoit dans l'exercice de leurs fonctions ; la seconde de ceux qui ne l'étoient pas, mais qui le pouvoient devenir ; la troisième de ceux qui ne l'étoient pas et qui ne le pouvoient jamais être. On séparoit ceux de ces deux dernières classes : on les interdisoit de leurs fonctions ; on les mettoit dans des maisons distinctes, et l'on instruisoit les uns, et l'on se contentoit d'apprendre purement aux autres les règles de la piété. Vous jugez bien que ces établissemens devoient être d'une dépense immense : mais l'on m'apportoit des sommes considérables de tous côtés. Toutes les bourses des gens de bien s'ouvrirent avec profusion. Cet éclat fâcha le ministre, et il fit que la reine manda, sous un prétexte frivole, M. de Paris, qui, deux jours après qu'il fut arrivé, me commanda, sous un autre encore plus frivole, de ne pas continuer l'exécution de mon dessein. Quoique je fusse très bien averti, par mon ami l'aumônier, que le coup me venoit de la cour, je le souffris avec bien plus de flegme qu'il n'apparte-

noit à ma vivacité. Je n'en témoignai quoi que ce soit, et je demeurai dans ma conduite ordinaire à l'égard de M. le cardinal ; je ne parlai pas si judicieusement sur un autre sujet, quelques jours après, que j'avois agi sur celui-là. Le bon homme M. de Morangis me disant, dans la cellule du prieur des Chartreux, que je faisois trop de dépense, comme il n'étoit que trop vrai que je la faisois excessive, je lui répondis fort étourdiment : « J'ai bien supputé ; César à mon âge devoit six fois plus que moi. » Cette parole, très imprudente en tout sens, fut rapportée par un malheureux docteur qui se trouva là à M. Servien, qui la dit malicieusement à M. le cardinal. Il s'en moqua, et il avoit raison ; mais il la remarqua, et il n'avoit pas tort.

L'assemblée du clergé se tint en 1645. Je fus invité comme diocésain, et elle se peut dire le véritable écueil de ma médiocre faveur.

M. le cardinal de Richelieu avoit donné une atteinte cruelle à la dignité et à la liberté du clergé dans l'assemblée de Mante, et il avoit exilé, avec des circonstances atroces, six de ses prélats les plus considérables. On résolut, en celle de 1645, de leur faire quelque sorte de réparation ou plutôt de donner quelque récompense d'honneur à leur fermeté, en les priant de venir prendre place dans la compagnie, quoiqu'ils n'y fussent pas députés. Cette résolution, qui fut prise d'un consentement général dans les conversations particulières, fut portée innocemment et sans aucun mystère dans l'assemblée, où l'on ne songea pas seulement que la cour y pût faire réflexion ; et il arriva par hasard que lorsque l'on y délibéra, le tour qui tomba ce jour-là sur la province de Paris m'obligea à parler le premier. J'ouvris donc l'avis, selon que nous l'avions tous concerté, et il fut suivi de toutes les voix. A mon retour chez moi, je trouvai l'argentier de la reine qui me portoit ordre de l'aller trouver à l'heure même. Elle étoit sur son lit dans sa petite chambre grise, et elle me dit avec un ton de voix fort aigre, qui lui étoit assez naturel, qu'elle n'eût jamais cru que j'enusse été capable de lui manquer au point que je venois de le faire, dans une occasion qui blessait la mémoire du feu roi son seigneur. Il ne me fut pas difficile de la mettre en état de ne pouvoir que me dire sur mes raisons, et elle en sortit par le commandement qu'elle me fit de les aller faire connoître à M. le cardinal. Je trouvai qu'il les entendoit aussi peu qu'elle. Il me parla de l'air du monde le plus haut ; il ne voulut point écouler mes

justifications, et il me déclara qu'il me commandoit de la part du roi que je me rétractasse le lendemain en pleine assemblée. Vous croyez bien qu'il eût été difficile de m'y résoudre. Je ne m'emportai toutefois nullement ; je ne sortis point du respect, et comme je vis que ma soumission ne gagnoit rien sur mon esprit, je pris le parti d'aller trouver M. d'Arles, sage et modéré, et de le prier de vouloir bien se joindre à moi pour faire entendre ensemble nos raisons à M. le cardinal. Nous y allâmes, nous lui parlâmes, et nous conclûmes en revenant de chez lui qu'il étoit l'homme du monde le moins entendu dans les affaires du clergé. Je ne me souviens pas précisément de la manière dont cette affaire s'accommoda ; je crois de plus que vous n'en avez pas grande curiosité, et je ne vous en ai parlé un peu au long que pour vous faire connoître et que je n'ai eu aucun tort dans le premier démêlé que j'ai eu avec la cour, et que le respect que j'eus pour M. le cardinal Mazarin, à la considération de la reine, alla jusqu'à la patience.

J'en eus encore plus de besoin trois ou quatre mois après, dans une occasion que son ignorance lui fournit d'abord, mais que sa malice envenîma. L'évêque de Warmie, l'un des ambassadeurs qui venoient quérir la reine de Pologne (Marie de Gonzague), prit en gré de vouloir faire la cérémonie du mariage dans Notre-Dame. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que les évêques et archevêques de Paris n'ont jamais cédé ces sortes de fonctions dans leur église qu'aux cardinaux de la maison royale ; et que mon oncle avoit été blâmé au dernier point par tout son clergé, parce qu'il avoit souffert que M. le cardinal de la Rochefoucault mariât la reine d'Angleterre (Henriette Marie de France). Il étoit parti justement pour son second voyage d'Anjou, la veille de Saint-Denis ; et le jour de la fête, Saintot, lieutenant des cérémonies, m'apporta dans Notre-Dame même une lettre de cachet, qui m'ordonnoit de faire préparer l'église pour M. l'évêque de Warmie, et qui me l'ordonnoit dans les mêmes termes dans lesquels on commande au prévôt des marchands de préparer l'Hôtel-de-Ville pour un ballet. Je fis voir la lettre de cachet au doyen et aux chanoines qui étoient avec moi ; et je leur dis en même temps que je ne doutois point que ce ne fût une méprise de quelque commis de secrétaire d'état ; que je partirois dès le lendemain pour Fontainebleau, où étoit la cour, et pour éclaircir moi-même ce mal-entendu. Ils étoient fort émus, et ils vouloient

venir avec moi à Fontainebleau. Je les en empêchai en leur promettant de les mander s'il en étoit besoin. J'allai descendre chez M. le cardinal. Je lui représentai les raisons et les exemples. Je lui dis qu'étant son serviteur aussi particulier que je l'étois, j'espérois qu'il me feroit la grâce de les faire entendre à la reine ; et j'ajoutai assurément tout ce qui l'y pouvoit obliger. C'est en cette occasion que je connus qu'il affectoit de me brouiller avec elle. Car quoique je visse clairement que les raisons que je lui alléguois le touchoient au point d'être certainement fâché d'avoir donné cet ordre devant que d'en savoir la conséquence, il se remit après un peu de réflexion, et il s'opiniâtra de la manière du monde la plus engageante et la plus désobligeante. Comme je parlois au nom de M. l'archevêque et de toute l'église de Paris, il éclata comme il eût pu faire si un particulier, de son autorité privée, l'eût voulu haranguer à la tête de cinquante séditieux. Je lui en voulus faire voir avec respect la différence : mais il étoit si ignorant de nos mœurs et de nos manières, qu'il prenoit tout de travers le peu qu'on lui en vouloit faire entendre. Il finit brusquement et incivilement la conversation, et il me renvoya à la reine. Je la trouvai sifflée et aigrie ; et tout ce que j'en pus tirer, fut qu'elle donneroit audience au chapitre, sans lequel je lui déclarai que je ne pouvois ni ne devois rien conclure.

Je le mandai à l'heure même. Le doyen arriva le lendemain avec seize députés. Je les présentai : ils parlèrent, et ils parlèrent très sagement et très fortement. La reine nous renvoya à M. le cardinal, qui, pour vous dire le vrai, ne nous dit que des impertinences. Et comme il ne savoit encore que très médiocrement la force des mots françois, il finit sa réponse en me disant que je lui avois parlé la veille fort insolemment. Vous pouvez juger que cette parole me choqua. Comme toutefois j'avois pris une résolution ferme de faire paroître de la modération, je ne lui répondis qu'en souriant et je me tournai aux députés, en leur disant : « Messieurs, le mot est gai. » Il se fâcha de mon souris, et il me dit d'un ton très haut : « A qui croyez-vous parler ? Je vous apprendrai à vivre. » Je vous confesse que ma bile s'échauffa. Je lui répondis que je savois fort bien que c'étoit le coadjuteur de Paris qui parloit à M. le cardinal Mazarin ; mais que je croyois que lui pensoit être le cardinal de Lorraine, qui parloit au sufragant de Metz. Cette expression, que la chaleur me mit à la bouche, réjouit les assistants, qui étoient en grand nombre. Je

ramenai les députés du chapitre diner chez moi ; et nous nous préparâmes pour retourner aussitôt après à Paris, quand nous vîmes entrer M. le maréchal d'Etrées qui venoit pour m'exhorter de ne point rompre, et pour me dire que les choses se pouvoient accommoder. Comme il vit que je ne me rendois pas à son conseil, il s'expliqua nettement, et il m'avoua qu'il avoit ordre de la reine de m'obliger à aller chez elle. Je ne balançai point ; j'y menai les députés. Nous la trouvâmes radoucie, bonne, changée à un point que je ne vous puis exprimer. Elle me dit en présence des députés qu'elle avoit voulu me voir, non pas pour la substance de l'affaire pour laquelle il seroit aisé de trouver des expédients, mais pour me faire une réprimande de la manière dont j'avois parlé à ce pauvre M. le cardinal, qui étoit doux comme un agneau, et qui m'aimoit comme son fils. Elle ajouta à cela toutes les bontés possibles, et elle finit par un commandement qu'elle fit au doyen et aux députés de me mener chez M. le cardinal, et d'aviser ensemble à ce qu'il y avoit à faire. J'eus un peu de peine à faire ce pas, et je marquai à la reine qu'il n'y avoit qu'elle au monde qui m'y auroit pu obliger.

Nous trouvâmes le ministre encore plus doux que la maîtresse. Il me fit un million d'excuses du terme *insolemment*. Il me dit, et il pouvoit être vrai, qu'il avoit cru qu'il signifioit *insolito*. Il me fit toutes les honnêtetés imaginables, mais il ne conclut rien et il nous remit à un petit voyage qu'il croyoit faire au premier jour à Paris. Nous y revînmes pour attendre ses ordres : et quatre ou cinq jours après, Saintot, lieutenant des cérémonies, entra chez moi à minuit, et il me présenta une lettre de M. l'archevêque, qui m'ordonnoit de ne m'opposer en rien aux prétentions de M. l'évêque de Warmie, et de lui laisser faire la cérémonie du mariage. Si j'eusse été bien sage, je me serois contenté de ce que j'avois fait jusques là, parce qu'il est toujours judicieux de prendre toutes les issues que l'honneur permet pour sortir des affaires que l'on a avec la cour : mais j'étois jeune et j'étois de plus en colère, parce que je voyois que l'on m'avoit joué à Fontainebleau comme il étoit vrai, et que l'on ne m'avoit bien traité en apparence, que pour se donner le temps de dépêcher à Angers un courrier à mon oncle. Je ne fis toutefois rien connoître de ma disposition à Saintot ; au contraire, je lui témoignai joie de ce que M. de Paris m'avoit tiré d'embarras. J'envoyois quérir un quart d'heure après les principaux du chapitre, qui étoient tous

dans ma disposition. Je leur expliquai mes sentiments, et Saintot qui le lendemain au matin les fit assembler, pour leur donner aussi selon la coutume leur lettre de cachet, s'en retourna à la cour avec cette réponse : que M. l'archevêque pouvoit disposer comme il lui plaisoit de la nef ; mais que comme le chœur étoit au chapitre il ne le céderoit jamais qu'à son archevêque ou à son coadjuteur. Le cardinal entendit bien ce jargon et il prit le parti de faire faire la cérémonie dans la chapelle du Palais-Royal, dont il disoit que le grand aumônier étoit évêque. Comme cette question étoit encore plus importante que l'autre, je lui écrivis pour lui en représenter les inconvénients. Il étoit piqué et il tourna ma lettre en raillerie. Je fis voir à la reine de Pologne que si elle se marioit ainsi, je serois forcé malgré moi de déclarer son mariage nul : mais qu'il y avoit un expédient, qui étoit qu'elle se mariât véritablement dans le Palais-Royal, mais que l'évêque de Warville vint chez moi en recevoir la permission par écrit. La chose pressoit ; et il n'y avoit pas de temps pour attendre une nouvelle permission d'Angers. La reine de Pologne ne vouloit rien laisser de problématique dans son mariage, et la cour fut obligée de plier et de consentir à ma proposition, qui fut exécutée.

Vollà un récit bien long, bien sec et bien ennuyeux ; mais comme les trois ou quatre petites brouilleries que j'eus en ce temps-là ont en beaucoup de rapport aux plus grandes qui sont arrivées dans les suites, je crois qu'il est comme nécessaire de vous en parler, et je vous supplie, par cette raison, d'avoir la bonté d'essuyer encore deux ou trois historiettes de même nature, après lesquelles je fais état d'entrer dans des matières et plus importantes et plus agréables.

Quelque temps après le mariage de la reine de Pologne, M. le duc d'Orléans vint, le jour de Pâques (1^{er} avril 1646), à Notre-Dame à vêpres, et un officier de ses gardes ayant trouvé devant qu'il y fût arrivé mon drap de pied à sa place ordinaire, qui étoit immédiatement au dessous de la chaire de M. l'archevêque, l'ôta et y mit celui de Monsieur. L'on m'en avertit aussitôt, et comme la moindre ombre de compétence avec un fils de France a un grand air de ridicule, je répondis même assez algrement à ceux du chapitre qui m'y voulurent faire faire réflexion. Le théologal, qui étoit homme de doctrine et de sens, me tira à part ; il m'apprit là-dessus un détail que je ne savois pas. Il me fit voir la conséquence qu'il y avoit à séparer pour quelque cause que ce pût

être le coadjuteur de l'archevêque. Il me fit honte et j'attendis Monsieur à la porte de l'église où je lui représentai ce que, pour dire le vrai, je ne venois que d'apprendre. Il le reçut fort bien, il commanda que l'on ôtât son drap de pied et fit remettre le mien. On me donna l'encens devant lui, et comme vêpres furent finies, je me moquai de moi-même avec lui et je lui dis ces propres paroles : — « Je serois bien honteux, Monsieur, de ce qui se vult de faire, si l'on ne m'avoit assuré que le dernier frère des Carmes, qui adora avant-hier la croix devant Votre Altesse Royale, le fit sans aucune peine. » Je savois que Monsieur avoit été aux Carmes à l'office du vendredi saint et je n'ignorois pas que tous ceux du clergé vont à l'adoration tous les premiers. Le mot plut à Monsieur et il le redit le soir au cercle comme une politesse.

Il alla le lendemain à Petit-Bourg chez la Rivière, qui lui tourna la tête et qui lui fit croire que je lui avois fait un outrage public, de sorte que le jour même qu'il en revint, il demanda tout haut à M. le maréchal d'Etrées, qui avoit passé les fêtes à Cœuvres, si son curé lui avoit disputé la préséance ? Vous voyez l'air qui fut donné à la conversation. Les courtisans commencèrent par le ridicule, et Monsieur finit par un serment qu'il m'obligeroit d'aller à Notre-Dame prendre ma place et recevoir l'encens après lui. M. de Rohan-Chabot, à ce discours, vint me le raconter tout effaré, et une demi-heure après un aumônier de la reine vint me commander de sa part de l'aller trouver. Elle me dit d'abord que Monsieur étoit dans une colère terrible, qu'elle en étoit très fâchée, mais qu'enfin c'étoit Monsieur et qu'elle ne pouvoit n'être pas dans ses sentimens ; qu'elle vouloit absolument que je le satisfisse et que j'allasse le dimanche suivant faire dans Notre-Dame la réparation dont je vous viens de parler. Je lui répondis ce que vous pouvez vous figurer et elle me renvoya, à son ordinaire, à M. le cardinal qui me témoigna d'abord qu'il prenoit une part très sensible à la peine dans laquelle il me voyoit, qui blâma l'abbé de la Rivière d'avoir engagé Monsieur et qui, par cette voie douce et obligeante en apparence, n'oublia rien pour me conduire à la dégradation que l'on prétendoit. Comme il vit que je ne donnois pas dans le panneau, il voulut m'y pousser ; il prit un ton haut et d'autorité ; il me dit qu'il m'avoit parlé comme mon ami, mais que je le forçois de parler en ministre. Il mêla dans ses réflexions des menaces indirectes, et la conversation s'échauffant, il passa jusqu'à la picoterie toute ouverte en me di-

sant que quand l'on affectoit de faire des actions de saint Ambroise, il en falloit faire la vie. Comme il affecta d'élever sa voix en cet endroit pour se faire entendre de deux ou trois prélats qui étoient au bout de la chambre, j'affectai aussi de ne pas baisser la mienne pour lui répartir : — « J'essalerai, monsieur, de profiter de l'avis que Votre Eminence me donne ; mais je vous dirai qu'en attendant je fais état d'imiter saint Ambroise dans l'occasion dont il s'agit, afin qu'il obtienne pour moi la grâce de le pouvoir imiter en toutes les autres. » Le discours finit assez aigrement, et je sortis ainsi du Palais-Royal.

M. le maréchal d'Etrées et M. de Senneterre vinrent chez moi au sortir de table, munis de toutes les figures de rhétorique pour me persuader que la dégradation étoit honorable. Comme ils ne réussirent pas, ils m'insinuèrent que Monsieur pouvoit bien venir aux voies de fait et me faire enlever par ses gardes pour me faire mettre à Notre-Dame au dessous de lui. La pensée m'en parut si ridicule que je n'y fis pas d'abord beaucoup de réflexion. L'avis m'en étant donné le soir par M. de Choisy, chancelier de Monsieur, je me mis de mon côté très ridiculement sur la défensive ; car vous pouvez juger qu'elle ne pouvoit être en aucun sens judicieuse contre un fils de France dans un temps calme et où il n'y avoit pas seulement apparence de mouvement. Cette sottise est, à mon opinion, la plus grande de toutes celles que j'ai faites en ma vie. Elle me réussit toutefois. Mon audace plut à M. le duc de qui j'avois l'honneur d'être parent et qui haïssoit l'abbé de la Rivière, parce qu'il avoit eu l'insolence de trouver mauvais, quelques jours auparavant, qu'on lui eût préféré M. le prince de Conti pour la nomination au cardinalat. De plus M. le duc étoit très persuadé de mon bon droit qui étoit, dans la vérité, fort clair et justifié pleinement par un petit écrit que j'avois jeté dans le monde. Il le dit à M. le cardinal et il ajouta qu'il ne souffriroit en façon quelconque que l'on usât d'aucune violence ; que j'étois son parent et son serviteur et qu'il ne partiroit point pour l'armée qu'il ne vit cette affaire finie.

La cour ne craignoit rien tant au monde que la rupture entre Monsieur et M. le duc ; M. le prince l'appréhendoit encore davantage. Il faillit à transir de frayeur quand la reine lui dit le discours de monsieur son fils. Il vint tout courant chez moi et y trouva soixante ou quatre-vingts gentilshommes ; il crut qu'il y avoit quelque partie liée avec M. le duc, ce qui n'étoit nullement vrai.

Il jura, il menaça, il pria, il conjura, et dans ses emportemens, il lâcha des mots qui me firent connoître que M. le duc prenoit plus de part à mes intérêts qu'il ne me l'avoit témoigné à moi-même. Je ne balançai pas à me rendre à cet instant, et je dis à M. le prince que je ferois toutes choses sans exception plutôt que de souffrir que la maison royale se brouillât à ma considération. M. le prince, qui m'avoit trouvé jusque là inébranlable, fut si touché de voir que je me radouciissois à celle de M. son fils, précisément dans l'instant qu'il me venoit d'apprendre lui-même que j'en pouvois espérer une puissante protection, qu'il changea aussi de son côté, et qu'au lieu que, à l'abord, il ne trouvoit point de satisfaction assez grande pour Monsieur, il décida nettement en faveur de celle que j'avois toujours offerte, qui étoit d'aller lui dire en présence de toute la cour que je n'avois jamais prétendu manquer au respect que je lui devois, et ce qui m'avoit obligé de faire ce que j'avois fait à Notre-Dame étoit l'ordre de l'église duquel je lui venois rendre compte. La chose fut ainsi exécutée, quoique M. le cardinal et M. de la Rivière en enrageassent du meilleur de leur cœur. Mais M. le prince leur fit une telle frayeur de M. le duc qu'il fallut plier. Il me mena chez Monsieur, où toute la cour se trouva par curiosité. Je ne lui dis précisément que ce que je vous viens de marquer. Il trouva mes raisons admirables ; il me mena voir ses médailles, et ainsi finit l'histoire dont le fonds étoit très bon ; mais qu'il ne tint pas à moi de gâter par mes manières.

Comme cette affaire et le mariage de la reine de Pologne m'avoient fort brouillé à la cour, vous pouvez bien vous imaginer le tour que les courtisans y voulurent donner. Mais j'éprouvai en cette occasion que toutes les puissances ne peuvent rien contre la réputation d'un homme qui la conserve dans son corps. Tout ce qu'il y eut de savant dans le clergé se déclara pour moi ; et au bout de six semaines, je m'aperçus que la plupart même de ceux qui m'avoient blâmé croyoient ne m'avoir que plaint. J'ai fait cette observation en mille autres rencontres.

Je forçai même la cour, quelques temps après, à se louer de moi. Comme la fin de l'assemblée du clergé approchoit, et que l'on étoit sur le point de délibérer sur le don que l'on a accoutumé de faire au roi, je fus bien aisé de témoigner à la reine, par la complaisance que je me résolus d'avoir pour elle en ce rencontre, que la résistance à laquelle ma dignité m'avoit obligé dans

les deux précédents, ne venoit d'aucun principe de méconnoissance. Je me séparai de la bande des zélés, à la tête desquels étoit M. de Sens ; je me joignis à MM. d'Arles et de Chaalon, qui ne l'étoient pas moins en effet, mais qui étoient aussi plus sages. Je vis même avec le premier M. le cardinal, qui demeura très satisfait de moi, et qui dit publiquement le lendemain qu'il ne me trouvoit pas moins ferme pour le service du roi que pour l'honneur de mon caractère. L'on me chargea de la harangue qui se fait toujours à la fin de l'assemblée, et de laquelle je ne vous dis point le détail, parce qu'elle est imprimée. Le clergé en fut content, la cour s'en loua et M. le cardinal Mazarin nie mena au sortir souper en tête à tête avec lui. Il me parut pleinement désabusé des impressions qu'on lui avoit voulu donner contre moi, et je crois dans la vérité qu'il croyoit l'être. Mais j'étois trop bien à Paris pour être longtemps bien à la cour. C'étoit là mon crime dans l'esprit d'un Italien politique par livre, et ce crime étoit d'autant plus dangereux, que je n'oublois rien pour l'aggraver par une dépeuse naturelle, non affectée et à laquelle la négligence même donnoit du lustre ; par de grandes aumônes, par des libéralités très souvent sourdes, dont l'écho n'en étoit quelquefois que plus résonnant. Ce qui est de vrai, est que je ne pris d'abord cette conduite que par la pente de mon inclination, et par la pure vue de mon devoir. La nécessité de me soutenir contre la cour m'obligea de la suivre et même de la renforcer : mais nous n'en sommes pas encore à ce détail ; et ce que j'en marque en ce lieu, n'est que pour vous faire voir que la cour prit de l'ombrage de moi, dans le temps même où je n'avois pas fait seulement réflexion que je lui en pusse donner. Cette considération est une de celles qui m'ont obligé de vous dire quelquefois que l'on est plus souvent dupe par la défiance que par la confiance. Enfin celle que le ministre prit de l'état où il me voyoit à Paris, et qui l'avoit déjà porté à me faire les pièces que vous avez vues ci-dessus, l'obligea encore malgré les radoucissements de Fontainebleau, à m'en faire une nouvelle trois mois après.

M. le cardinal de Richelieu avoit dépossédé M. l'évêque de Léon de la maison de Rieux, avec des formes tout à fait injurieuses à la dignité et à la liberté de l'église de France. L'assemblée de 1645 entreprit de le rétablir. La contestation fut grande : M. le cardinal Mazarin, selon sa coutume, céda après avoir beaucoup disputé. Il vint lui-même dans l'assemblée porter parole de

la restitution, et l'on se sépara sur celle qu'il donna publiquement de l'exécuter dans trois mois. Je fus nommé en sa présence pour solliciteur de l'expédition, comme celui de qui le séjour étoit le plus assuré à Paris. Il donna dans la suite toute sorte de démonstrations qu'il tiendrait fidèlement sa parole ; il me fit dire deux ou trois fois aux provinces qu'il n'y avoit rien de plus assuré. Sur le point de la décision, il changea tout à coup et il me fit presser par la reine de tourner l'affaire d'un biais qui m'auroit infailliblement déshonoré. Je n'oubliai rien pour le faire rentrer dans lui-même. Je me conduisis avec une patience qui n'étoit pas de mon âge ; je la perdis au bout du mois et je me résolus de rendre compte aux provinces de tout le procédé, avec toute la vérité que je devois à ma conscience et à mon honneur. Comme j'étois sur le point de fermer la lettre circulaire que j'écrivois pour cet effet, M. le duc entra chez moi. Il la lut, il me l'arracha, et il me dit qu'il vouloit finir cette affaire. Il alla trouver à l'heure même M. le cardinal, il lui en fit voir les conséquences, j'eus mon expédition.

Il me semble que je vous ai déjà dit en quelque endroit de ce discours que les quatre premières années de la régence furent comme emportées par ce mouvement de rapidité que M. le cardinal de Richelieu avoit donné à l'autorité royale. M. le cardinal Mazarin, son disciple et de plus né et nourri dans un pays où celle du pape n'a point de bornes, crut que ce mouvement de rapidité étoit le naturel, et cette méprise fut l'occasion de la guerre civile. Je dis fut l'occasion : car il en faut, à mon avis, rechercher et reprendre la cause de bien plus loin.

Il y a plus de douze cents ans que la France a des rois ; mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils le sont. Leur autorité n'a jamais été réglée, comme celle des rois d'Angleterre et d'Arragon, par des lois écrites. Elle a été seulement tempérée par des coutumes reçues et comme prises en dépôt au commencement dans les Etats-Généraux, et depuis dans celles des parlements. Les enregistrements des traités faits entre les couronnes, et les vérifications des édits pour les levées d'argent, sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avoient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples. Ce milieu a été considéré par les bons et sages princes comme un assaisonnement de leur pouvoir, très utile même pour le faire goûter aux sujets ; il a été regardé par les mal habiles

comme par les mal intentionnés comme un obstacle à leur dérèglement et à leur caprice. L'histoire du sire de Joinville nous fait voir clairement que saint Louis l'a connu et estimé; et les ouvrages d'Oresmeux (Nicolas Oresme), évêque de Lisieux, et du fameux Jean-Juvénal des Ursins nous convainquent que Charles V, qui a mérité le titre de Sage, n'a jamais cru que sa puissance fût au-dessus des lois et de son devoir. Louis onzième, plus artificieux que prudent, donna sur ce chef aussi bien que sur tous les autres atteinte à la bonne foi.

Louis douze l'eût rétablie si l'ambition du cardinal d'Amboise, maître absolu de son esprit, ne s'y fût opposée. L'avarice insatiable du connétable de Montmorency, lui donna bien plus de mouvement à étendre l'autorité de François premier qu'à la régler. Les vastes et lointains desseins de messieurs de Guise ne leur permirent pas, sous François second, de penser à y donner des bornes.

Sous Charles IX et Henri III, l'on fut si fatigué des troubles, que l'on y prit pour révolte tout ce qui n'étoit pas soumission. Henri IV, qui ne se défilait pas des lois parce qu'il se fioit en lui-même, marqua combien il les estimait par la considération qu'il eut pour les remontrances très hardies de Miron, prévôt des marchands, touchant les rentes de l'Hôtel-de-Ville. M. de Rohan disoit que Louis treizième n'étoit jaloux de son autorité qu'à force de ne la pas connoître. Le maréchal d'Ancre et M. de Luynes n'étoient que des ignorants qui n'étoient pas capables de l'en informer. Le cardinal de Richelieu leur succéda, qui fit, pour ainsi parler, un fonds de toutes ces mauvaises intentions et de toutes ces ignorances des deux derniers siècles, pour s'en servir selon son intérêt. Il les dégulsa en maximes utiles et nécessaires pour établir l'autorité royale; et la fortune secondant ses desseins par le désarmement du parti protestant en France, par les victoires des Suédois, par la faiblesse de l'Empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma dans la plus légitime des monarchies, la plus scandaleuse et la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un état. L'habitude, qui a eu la force en quelques pays d'accoutumer les hommes au feu, nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu même. Nous ne sentons plus la servitude qu'ils ont détestée, moins pour leur propre intérêt que pour celui de leur maître; et le cardinal de Richelieu a fait des crimes de ce qui faisoit dans le siècle

passé les vertus des Miron, des Harlay, des Marillac, des Pibrac et des Faye. Ces martyrs de l'état, qui ont dissipé plus de factions par leurs bonnes et saintes maximes, que l'or d'Espagne et d'Angleterre n'en a fait naître, ont été les défenseurs de la doctrine pour la conservation de laquelle le cardinal de Richelieu coufina M. le président Barillon à Amboise; et c'est lui qui a commencé à punir les magistrats, pour avoir avancé des vérités pour lesquelles leur serment les oblige d'exposer leur propre vie.

Les rois qui ont été sages et qui ont connu leurs véritables intérêts, ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances, particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes : semblables à Dieu qui obéit toujours à ce qu'il commande une fois. Les ministres qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune, pour ne se pas contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser; et le cardinal de Richelieu plus qu'aucun autre y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application. Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. Les monarchies les plus établies et les monarques les plus autorisés, ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois; et cet assemblage est si nécessaire, que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres. Les lois désarmées tombent dans le mépris; les armes qui ne sont pas modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine avoit été anéantie par Jules-César; la puissance dévolue par la force de ses armes à ses successeurs, subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leur force, celle des Empereurs s'évanouit; et elle s'évanouit par le moyen de ceux mêmes qui, s'étant rendus maîtres et de leur sceau et de leurs armes, par la faveur qu'ils avoient auprès d'eux, convertirent en leur propre substance celles de leurs maîtres, qu'ils sucèrent, pour ainsi parler, à l'abri de ces lois anéanties. L'empire romain mis à l'enceau, et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordeau, nous marquent par des caractères bien sanglants l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers où nous en

avons tant de domestiques ? Pépin n'employa pour détrôner les Mérovingiens, et Capet ne se servit pour déposséder les Carolingiens, que de la même puissance que les prédécesseurs de l'un et de l'autre s'étoient acquise sous le nom de leur maître. Et il est à observer et que les maires du palais et que les comtes de Paris se placèrent dans le trône des rois, justement et également par la même voie par laquelle ils s'étoient insinués dans leur esprit ; c'est-à-dire par l'affoiblissement et par le changement des lois de l'état, qui plait toujours d'abord aux princes peu éclairés parce qu'ils s'imaginent l'agrandissement de leur autorité, et qui, dans les suites, servent de prétextes aux grands et de motifs au peuple pour se soulever.

Le cardinal de Richelieu étoit trop habile pour ne pas avoir toutes ces vues : mais il les sacrifia à son intérêt. Il voulut régner selon son inclination, qui ne se donnoit point de règles, même dans les choses où il ne lui eût rien coûté de s'en donner ; et il fit si bien que si le destin lui eût donné un successeur de son mérite, je ne sais si la qualité de premier ministre qu'il a prise le premier, n'auroit pas pu être, avec un peu de temps, aussi odieuse en France que l'ont été par l'événement celle de Maire du palais et de Comte de Paris. La providence de Dieu y pourvut au moins d'un sens, le cardinal Mazarin, qui prit sa place, n'ayant donné ni pu donner aucun ombrage à l'état du côté de l'usurpation. Comme ces deux ministres ont beaucoup contribué, quoique fort différemment, à la guerre civile de laquelle je vais vous rendre compte, je crois qu'il est nécessaire que je vous en fasse le portrait et le parallèle.

Le cardinal de Richelieu avoit de la naissance : sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite. Il se distingua en Sorbonne ; on remarqua de fort bonne heure qu'il avoit de la force et de la vivacité dans l'esprit. Il prenoit d'ordinaire très bien son parti. Il étoit homme de parole où un grand intérêt ne l'obligeoit pas au contraire, et en ce cas, il n'oublioit rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'étoit pas libéral, mais il donnoit plus qu'il ne promettoit, et il assaisontoit admirablement les bienfaits. Il aimoit la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet : mais il faut avouer qu'il n'abusoit qu'à proportion de son mérite de la dispense qu'il avoit prise sur ce point de l'excès de son ambition. Il n'avoit ni l'esprit ni le cœur au dessus des périls, il n'avoit ni l'un ni l'autre au dessous : et l'on peut dire

qu'il en prévint davantage par sa sagacité, qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il étoit bon ami; il eût souhaité d'être aimé du peuple : mais quoiqu'il eût la civilité, l'extérieur et beaucoup d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais le je ne sais quoi, qui est encore en cette matière plus requis qu'en toute autre. Il anéantissoit, par son pouvoir et par son faste royal, la majesté personnelle du roi : mais il remplissoit avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il falloit n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal en ce fait. Il distinguoit plus judicieusement qu'un homme du monde entre le mal et le pis, entre le bien et le mieux; ce qui est une grande qualité pour un ministre. Il s'impatientoit trop facilement dans les petites choses qui étoient préalables des grandes; mais ce défaut qui vient de la sublimité de l'esprit, est toujours joint à des lumières qui le suppléent. Il avoit assez de religion pour ce monde. Il alloit au bien, ou par inclination ou par bon sens, toutefois que son intérêt ne le portoit point au mal, qu'il connoissoit parfaitement quand il le faisoit. Il ne considéroit l'État que pour sa vie : mais jamais ministre n'a eu plus d'application à faire croire qu'il en ménageoit l'avenir. Enfin il faut confesser que tous ses vices ont été de ceux que la grande fortune rend aisément illustres, parce qu'ils ont été de ceux qui ne peuvent avoir pour instruments que de grandes vertus.

Vous jugez facilement qu'un homme qui a autant de grandes qualités et d'apparences de celles même qu'il n'avoit pas, se conserve assez aisément dans le monde cette sorte de respect qui démêle le mépris d'avec la haine, et qui dans un état où il n'y a plus de lois, supplée au moins pour quelque temps à leur défaut.

Le cardinal Mazarin étoit d'un caractère tout contraire. Sa naissance étoit basse et son enfance étoit honteuse. Au sortir du Colysée, il apprit à piper; ce qui lui attira des coups de bâton d'un orfèvre de Rome, appelé Moreto. Il fut capitaine d'infanterie en Valteline; et Bagni, qui étoit son général, m'a dit qu'il ne passa dans la guerre, qui ne fut que de trois mois, que pour un escroc. Il eut la nonciature extraordinaire en France par la faveur du cardinal Antoine, qui ne s'acqueroit pas, en ce temps-là, par de bons moyens. Il plut à Chavigny, par ses vieux contes libertins d'Italie, et par Chavigny à Richelieu, qui le fit cardinal, par le même esprit, à ce que l'on a cru, qui obligea Auguste à laisser à

Tibère la succession de l'empire. La pourpre ne l'eupécha pas de demeurer valet sous Richelieu. La reine l'ayant choisi faute d'autre, ce qui est vrai quoi qu'on en dise, il parut d'abord l'original de Trivelino Principe. La fortune l'ayant ébloui et tous les autres, il s'érigea et on l'érigea en Richelien : mais il n'en eut que l'impudence de l'imitation. Il se fit de la honte de tout ce que l'autre s'étoit fait de l'honneur. Il se moqua de la religion. Il promit tout parce qu'il ne vouloit rien tenir. Il ne fut ni doux ni cruel, parce qu'il ne se ressouvenoit ni des bienfaits ni des injures. Il s'aimoit trop, ce qui est le naturel des âmes lâches ; il craignoit trop peu, ce qui est le caractère de ceux qui n'ont pas de soin de leur réputation. Il prévoyoit assez bien le mal, parce qu'il avoit souvent peur : mais il n'y remédioit pas à proportion, parce qu'il n'avoit pas tant de prudence que de peur. Il avoit de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières ; mais le vilain cœur paroissoit toujours au travers, et au point que ces qualités eurent dans l'adversité tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas, dans l'air de la plus grande prospérité, celui de la fourberie. Il porta le floutage dans le ministère, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui : et ce floutage faisoit que le ministère, même heureux et absolu, ne lui seyoit pas bien, et que le mépris s'y glissa, qui est le mal le plus dangereux d'un état, et dont la contagion se répand aisément et le plus promptement du chef dans les membres.

Il n'est pas malaisé de concevoir, par ce que je viens de vous dire, qu'il peut et qu'il doit y avoir eu beaucoup de contre-temps fâcheux dans une administration qui suivoit d'aussi près celle du cardinal de Richelieu, et qui en étoit aussi différente.

Vous avez vu ci-devant tout l'extérieur des quatre années de la régence, et je vous ai déjà même expliqué l'effet que la prison de M. de Beaufort fit d'abord dans les esprits. Il est certain qu'elle y imprima du respect pour un homme pour qui l'éclat de la pourpre n'en avoit pu donner aux particuliers. Ondédeï m'a dit que le cardinal s'étoit moqué avec lui, à ce propos, de la légèreté des François ; mais il m'ajouta en même temps qu'au bout de quatre mois il s'admira lui-même ; qu'il s'érigea dans son opinion en Richelieu, et qu'il se crut même plus habile que lui. Il faudroit des volumes pour vous raconter toutes ces fautes, dont les moindres étoient d'une importance extrême, par une considération qui mérite une observation particulière,

Comme il marchoit sur les pas du cardinal de Richelieu, qui avoit achevé de détruire toutes les anciennes maximes de l'Etat, il suivoit un chemin qui étoit de tous côtés bordé de précipices ; et comme il ne voyoit pas ces précipices que le cardinal de Richelieu n'avoit pas ignorés, il ne se servoit pas des appuis par lesquels le cardinal de Richelieu avoit assuré sa marche. J'explique ce peu de paroles, qui comprend beaucoup de choses, par un exemple. Le cardinal de Richelieu avoit affecté d'abaisser les corps, mais il n'avoit pas oublié de ménager les particuliers. Cette idée suffit pour vous faire concevoir le reste. Ce qu'il y eut de merveilleux fut que tout contribua à le tromper et à se tromper soi-même. Il y eut toutefois des raisons naturelles de cette illusion ; et vous en avez vu quelques unes dans la disposition où je vous ai marqué ci-devant qu'il avoit trouvé les affaires, les corps et les particuliers du royaume : mais il faut avouer que cette illusion fut très extraordinaire, et qu'elle passa jusqu'à un grand excès.

Le dernier point de l'illusion en matière d'état est une espèce de léthargie qui n'arrive jamais qu'après de grands symptômes. Le renversement des anciennes lois, l'anéantissement de ce milieu qu'elles ont posé entre les peuples et les rois, l'établissement de l'autorité purement et absolument despotique, sont ceux qui ont jeté originalement la France dans les convulsions dans lesquelles nos pères l'ont vue. Le cardinal de Richelieu la vint traiter comme un empirique, avec des remèdes violents qui lui firent paroître de la force, mais une force d'agitation qui en épuisa le corps et les parties. Le cardinal Mazarin, comme un médecin très inexpérimenté, ne connut point son abattement. Il ne le soutint point par les secrets chimiques de son prédécesseur ; il continua de l'affoiblir par des saignées ; elle tomba en léthargie, et il fut assez mal habile pour prendre ce faux repos pour une véritable santé. Les provinces abandonnées à la rapine des surintendants demeuroient abattues et assoupies sous la pesanteur de leurs maux, que les secousses qu'elles s'étoient données de temps en temps, sous le cardinal de Richelieu, n'avoient fait qu'augmenter et qu'aigrir. Les parlements qui avoient tout fraîchement gémi sous sa tyrannie étoient comme insensibles aux mesures présentes, par la mémoire encore trop vive et trop récente des passées. Les grands, qui, pour la plupart, avoient été chassés du royaume, s'endormoient paresseusement dans leurs lits, qu'ils avoient été ravis de retrouver. Si cette in-

dolence générale eût été ménagée, l'assoupissement eût peut-être duré plus longtemps; mais comme le médecin ne le prenoit que pour un doux sommeil, il n'y fit aucun remède. Le mal s'aigrit; la tête s'éveilla; Paris se sentit, il poussa des soupirs; l'on n'en fit point de cas: il tomba en frénésie. Venons au détail.

Emery, surintendant des finances, et à mon sens l'esprit le plus corrompu de son siècle, ne cherchoit que des noms pour trouver des édits. Je ne vous puis mieux exprimer le fond de l'âme du personnage qui disoit en plein conseil (Je l'ai oui), que la foi n'étoit que pour les marchands, et que les maîtres des requêtes qui l'alléguoient pour raison dans les affaires qui regardaient le roi, méritoient d'être punis; Je ne vous puis mieux expliquer le défaut de son jugement. Cet homme qui avoit été condamné à Lyon à être pendu dans sa jeunesse, gouvernoit même avec empire le cardinal Mazarin en tout ce qui regardoit le dedans du royaume. Je choisis cette remarque entre douze ou quinze que je pourrois faire de même nature, pour vous donner à entendre l'extrémité du mal qui n'est jamais à son période, que quand ceux qui commandent ont perdu la honte; parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect; et c'est dans ce même moment où l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions.

Les Suisses paroissoient, pour ainsi parler, si étouffés sous la pesanteur de leurs chaînes, qu'ils ne respiroient plus, quand la révolte de trois de leurs paysans forma les ligues. Les Hollandois se croyoient subjugués par le duc d'Albe quand le prince d'Orange, par le sort réservé aux grands guerriers qui voyent devant tous les autres le point de la possibilité, conçut et enfanta leur liberté. Voilà des exemples; la raison y est. Ce qui cause l'assoupissement dans les États qui souffrent est la durée du mal, qui salsit l'Imagination des hommes et qui leur fait croire qu'il ne finira jamais. Aussitôt qu'ils trouvent jour à en sortir, ce qui ne manque jamais lorsqu'il est venu jusqu'à un certain point, ils sont si surpris, si aises et si emportés, qu'ils passent tout d'un coup à l'autre extrémité, et que bien loin de considérer les révolutions comme impossibles ils les croient faciles: et cette disposition toute seule est quelquefois capable de les faire. Nous avons éprouvé et senti toutes ces vérités dans notre dernière révolution. Qui eût dit trois mois devant la petite pointe des troubles, qu'il en eût pu naître dans un État où la maison royale

étoit parfaitement unie, où la cour étoit esclave du ministre, où les provinces et la capitale lui étoient soumises, où les armées étoient victorieuses, où les compagnies paroissoient de tout point impuissantes : qui l'eût dit eût passé pour insensé, je ne dis pas dans l'esprit du vulgaire, mais je dis entre les d'Etrées et les Seneterre. Il paroît un peu de sentiment, une lueur, ou plutôt une étincelle de vie; et ce signe de vie dans les commencements presque imperceptible, ne se donne point par Monsieur, il ne se donne point par M. le prince, il ne se donne point par les grands du royaume, il ne se donne point par les provinces; il se donne par le parlement qui, jusqu'à notre siècle, n'avoit jamais commencé de révolution, et qui certainement auroit condamné par des arrêts sanglants celle qu'il faisoit lui-même, si tout autre que lui l'eût commencée. Il gronda sur l'édit du tarif (1647); et aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. L'on chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : on ne les trouva plus, l'on s'effara, l'on cria, on se les demanda; et dans cette agitation les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étoient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques; et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire : il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. La salle du Palais profana ces mystères. Venons aux faits particuliers qui vous feront voir à l'œil ce détail.

Je n'en choisirai d'une infinité que deux, et pour ne vous pas ennuyer, et par ce que l'un est le premier qui a ouvert la plaie, et que l'autre l'a beaucoup envenimée. Je ne toucherai les autres qu'en courant.

Le parlement qui avoit souffert quantité d'édits ruineux et pour les particuliers et pour le public, éclata enfin au mois d'août de l'année 1647, contre celui du tarif, qui portoit une imposition générale sur toutes les denrées qui entroient dans la ville de Paris. Comme il avoit été vérifié en la cour des aides, il y avoit plus d'un an, et exécuté en vertu de cette vérification, messieurs du conseil s'opiniâtrèrent beaucoup à le soutenir. Connoissant que le parlement étoit sur le point de faire défense de l'exécuter, ou plutôt d'en continuer l'exécution, ils souffrirent qu'il fût porté au parlement pour l'examiner, dans l'espérance d'éluder, comme ils

avoient fait en d'autres rencontres, les résolutions de la compagnie. Ils se trompèrent : la mesure étoit comble, les esprits étoient échauffés et tout alloit à rejeter l'édit. La reine manda le parlement; il fut par députés au Palais-Royal. Le chancelier prétendit que la vérification appartenoit à la cour des aides; le premier président la contesta pour le parlement. Le cardinal Mazarin, ignorantissime en toutes ces matières, dit qu'il s'étonnoit qu'un corps aussi considérable s'amusât à des bagatelles; et vous pouvez juger si cette parole fut relevée.

Emery ayant proposé une conférence particulière (31 août) pour aviser aux expédients d'accommoder l'affaire, elle fut proposée le lendemain dans les chambres assemblées. Après une grande diversité d'avis, dont plusieurs alloient à la refuser comme inutile et même comme captieuse, elle fut accordée; mais vainement : l'on ne put convenir. Ce que voyant le conseil et craignant que le parlement ne donnât arrêt de défense, qui aurait été infailliblement exécuté par le peuple, il envoya une déclaration pour supprimer le tarif (2 septembre) afin de sauver au moins l'apparence à l'autorité du roi. L'on envoya quelques jours après cinq édits encore plus onéreux que celui du tarif, non pas en espérance de les faire recevoir, mais en vue d'obliger le parlement à revenir à celui du tarif. Il y revint effectivement en refusant les autres; mais avec tant de modifications que la cour ne crut pas s'en pouvoir accommoder, et qu'elle donna, étant à Fontainebleau au mois de septembre (le 25), un arrêt du conseil d'en haut qui cassa l'arrêt du parlement et qui leva toutes ces modifications. La chambre des vacations y répondit par un autre qui ordonna que celui du parlement seroit exécuté.

Le conseil voyant qu'il ne pouvoit tirer aucun argent de ce côté, témoigna au parlement que puisqu'il ne vouloit point de nouveaux édits, il ne devoit pas au moins s'opposer à l'exécution de ceux qui avoient été vérifiés autrefois dans la compagnie; et sur ce fondement il remit une déclaration qui avoit été enregistrée il y avoit deux ans, pour l'établissement de la chambre du domaine, qui étoit d'une charge terrible pour le peuple et d'une conséquence encore plus grande. Le parlement l'avoit accordée ou par surprise ou par foiblesse. Le peuple se mutina, alla en troupe au Palais, maltraita de paroles le président de Thoré, fils d'Emery (8 janvier 1648); le parlement fut obligé de décréter contre les séditieux. La cour ravie de le commettre avec le peu-

ple, appuya le décret par des régiments des gardes françoises et suisses. Le bourgeois s'alarma, monta dans les clochers des trois églises de la rue Saint-Denis, où les gardes avoient paru. Le prévôt des marchands avertit le Palais-Royal que tout est sur le point de prendre les armes. L'on fait retirer les gardes en disant qu'on ne les avoit posées que pour accompagner le roi qui devoit aller en cérémonie à Notre-Dame. Il y alla effectivement le lendemain pour couvrir le jeu ; et le jour suivant (15 janvier), il monta au parlement sans l'avoir averti que la veille extrêmement tard. Il y porta cinq ou six édits tous plus ruineux les uns que les autres, qui ne furent communiqués aux gens du roi que dans l'audience. Le premier président parla fort hardiment contre cette manière de mener le roi au Palais, pour surprendre et pour forcer la liberté des suffrages.

(1648) Dès le lendemain (16 janvier), les maîtres des requêtes auxquels un de ces édits vérifiés par la présence du roi avoit donné douze collègues, s'assemblent dans le lieu où ils tiennent la justice, que l'on appelle des Requêtes du Palais, et prennent une résolution très ferme de ne point souffrir cette nouvelle création. La reine les mande, les appelle de belles gens pour s'opposer aux volontés du roi. Elle les interdit des conseils. Ils s'irritent au lieu de s'étonner ; ils entrent dans la grande-chambre, et ils demandent qu'ils soient reçus opposants à l'édit de création de leurs confrères et on leur donna acte de leur opposition.

Les chambres s'assemblent le même jour pour examiner les édits que le roi avoit fait vérifier en sa présence. La reine commanda à la compagnie de l'aller trouver par députés au Palais-Royal, et elle leur témoigna être surprise de ce qu'ils prétendoient toucher à ce que la présence du roi avoit consacré : ce furent les propres paroles du chancelier. Le premier président repartit que telle étoit la pratique du parlement, et il en alléguait les raisons tirées de la nécessité de la liberté des suffrages. La reine témoigna être satisfaite des exemples qu'on lui apporta : mais comme elle vit, quelques jours après, que les délibérations alloient à mettre des modifications aux édits, qui les rendoient presque infructueux, elle défendit (17 février), par la bouche des gens du roi, au parlement, de continuer à prendre connoissance des édits jusqu'à ce qu'il lui eût déclaré en forme s'il prétendoit donner des bornes à l'autorité du roi. Ceux qui étoient à la cour dans la compagnie se servirent adroitement de l'embarras où elle

se trouva pour répondre à cette question ; ils s'en servirent, dis-je, adroitement pour porter les choses à la douceur, et pour ajouter aux arrêts qui portoient les modifications, que le tout seroit exécuté sous le bon plaisir du roi (3 mars). La clause plut pour un moment à la reine ; mais quand elle connut qu'elle n'empêchoit pas que presque tous les édits ne fussent rejetés par le commun suffrage du parlement, elle s'emporta et elle leur déclara qu'elle vouloit que tous les édits sans exception fussent exécutés pleinement et sans modification aucune.

Dès le lendemain, M. le duc d'Orléans alla à la chambre des comptes, où il porta ceux qui la regardoient ; et M. le prince de Conti, en l'absence de M. le Prince, qui étoit déjà parti pour l'armée, alla à la cour des aides pour y porter ceux qui la concernoient.

J'ai couru jusqu'ici à perte d'haleine sur ces matières, quoique nécessaires à ce récit, pour me trouver plus tôt sur une autre sans comparaison plus importante, et qui, comme je vous ai dit ci-dessus, envenima toutes les autres. Ces deux compagnies que je vous viens de nommer ne se contentèrent pas seulement de répondre à Monsieur et à M. le prince de Conti avec beaucoup de vigueur par la bouche de leurs premiers présidents, mais aussitôt après la cour des aides députa vers la chambre des comptes pour lui demander union avec elle pour la réformation de l'Etat. La chambre des comptes l'accepta. L'une et l'autre s'assurèrent du grand-conseil, et les trois ensemble demandèrent la jonction au parlement, qui lui fut accordée avec joie, et exécutée à l'heure même au Palais, dans la salle que l'on appelle de Saint-Louis.

La vérité est que cette union, qui prenoit pour son motif la réformation de l'Etat, pouvoit avoir fort naturellement celui de l'intérêt particulier des officiers, parce que l'un des édits dont il s'agissoit portoit un retranchement considérable de leurs gages ; et la cour, qui se trouva étonnée et embarrassée au dernier point de l'arrêt d'union, affecta de lui donner autant qu'elle put cette couleur pour le décréditer dans l'esprit des peuples.

La reine ayant fait dire par les gens du roi au parlement que, comme cette union n'étoit faite que pour l'intérêt particulier des compagnies et non pas pour la réformation de l'Etat comme on le lui avoit voulu faire croire d'abord, qu'elle n'y trouvoit rien à redire, parce qu'il est toujours permis à tout le monde de représenter au roi ses intérêts et qu'il n'est jamais permis à personne

de s'ingérer du gouvernement de l'Etat. Le parlement ne donna point dans ce panneau ; et comme il étoit algrï par l'enlèvement de Turcan et d'Argouges, conseillers au grand conseil, que la cour fit prendre la nuit de l'avant-veille de la Pentecôte, et par celui de Lotin, Dreux et Guérin que l'on arrêta aussi incontinent après ; il ne songea qu'à justifier et soutenir son arrêt d'union par des exemples. Le président de Novion en trouva dans les registres, et l'on étoit sur le point de délibérer sur l'exécution, quand le Plessis Gnénégaud, secrétaire d'état, entra dans le parquet et mit entre les mains des gens du roi un arrêt du conseil d'en haut qui portoit, en termes même injurieux, cassation de celui d'union des quatre compagnies. Le parlement ayant déclaré ne répondre à cet arrêt du conseil, que par avis donné solennellement aux députés des trois autres compagnies, de se trouver le lendemain à deux heures de relevée dans la salle de Saint-Louis ; la cour, outrée de ce procédé, s'avisa de l'expédient du monde le plus bas et le plus ridicule, qui fut d'avoir la feuille de l'arrêt. Du Tillet, greffier en chef, auquel elle l'avoit demandée, ayant répondu qu'elle étoit entre les mains du greffier commis, le Plessis Gnénégaud et Carnavalet, lieutenant des gardes-du-corps, le mirent dans un carrosse et l'amènèrent au greffe pour la chercher. Les marchands s'en aperçurent ; le peuple se souleva, et le secrétaire et le lieutenant furent très heureux de se sauver.

Le lendemain, à sept heures du matin, le parlement eut ordre d'aller au Palais-Royal et d'y porter l'arrêté du jour précédent, qui étoit celui par lequel le parlement avoit ordonné que les autres compagnies seroient priées de se trouver à deux heures dans la chambre de Saint-Louis. Comme ils furent arrivés au Palais-Royal, M. le Tellier demanda à M. le premier président s'il avoit apporté la feuille ? Et le premier président lui ayant répondu que non et qu'il en diroit les raisons à la reine, il y eut dans le conseil des avis différents. L'on prétend que la reine étoit assez portée à arrêter le parlement ; personne ne fut de son avis, qui à la vérité n'étoit pas soutenable vu la disposition des peuples. L'on prit un parti plus modéré. Le chancelier fit à la compagnie une forte réprimande en présence du roi et de toute la cour, et il fit lire en même temps un second arrêt du conseil portant cassation du dernier arrêt, défense de s'assembler sur peine de rébellion, et ordre d'insérer dans les registres cet arrêt, en la place de celui de l'union.

Cela se passa le matin. Dès l'après-dînée les députés des quatre compagnies se trouvèrent dans la salle Saint-Louis, au très grand mépris de l'arrêt du conseil d'en haut. Le parlement s'assembla de son côté, à l'heure ordinaire, pour délibérer de ce qui étoit à faire à l'égard de l'arrêt du conseil d'en haut, qui avoit cassé celui de l'union, et qui avoit défendu la continuation des assemblées. Et vous remarquerez, s'il vous plait, qu'ils y désobéissent même en y délibérant, parce qu'il leur avoit été expressément enjoint de ne pas délibérer. Comme tout le monde vouloit opiner avec pompe et avec éclat sur une matière de cette importance, quelques jours se passèrent avant que la délibération pût être achevée, ce qui donna lieu à Monsieur, qui connut que le parlement infailliblement n'obéiroit pas, de proposer un accommodement. Les présidents à mortier et le doyen de la grande-chambre se trouvèrent au palais d'Orléans (21 juin) avec le cardinal Mazarin et le chancelier. L'on y fit quelques propositions qui furent rapportées au parlement, et rejetées avec d'autant plus d'emportement que la première qui concernoit le droit annuel, accorderoit aux compagnies tout ce qu'elles pouvoient souhaiter pour leur intérêt particulier. Le parlement affecta de marquer qu'il ne songeoit qu'au public, et il donna enfin arrêt par lequel il fut dit que la compagnie demeureroit assemblée, et que très humbles remontrances seroient faites au roi pour lui demander la cassation des arrêts du conseil. Les gens du roi demandèrent audience à la reine pour le parlement le soir même. Elle les manda dès le lendemain par une lettre de cachet. Le premier président parla avec une grande force ; il exagéra la nécessité de ne point ébranler ce milieu qui est entre les peuples et les rois. Il justifia par des exemples illustres et fameux la possession où les compagnies avoient été depuis si longtemps, et de s'unir et de s'assembler. Il se plaignit hautement de la cassation, et il conclut par une instance très ferme et très vigoureuse à ce que les contraires donnés par le conseil d'en haut fussent supprimés. La cour, beaucoup plus émue par la disposition des peuples que par les remontrances du parlement, plia tout d'un coup et fit dire par les gens du roi à la compagnie que le roi lui permettoit d'exécuter l'arrêt d'union, de s'assembler et de travailler avec les autres compagnies à ce qu'elle jugeroit à propos pour le bien de l'Etat.

Jugez de l'abattement du cabinet ; mais vous n'en jugerez pas

assurément comme le vulgaire, qui crut que la foiblesse du cardinal Mazarin, en cette occasion, donna le premier coup à l'affoiblissement de l'autorité royale. Il ne pouvoit faire en cette rencontre que ce qu'il fit ; mais il est juste de rejeter sur son imprudence ce que nous n'attribuons pas à sa foiblesse ; et il est inexcusable de n'avoir pas prévu les conjonctures dans lesquelles l'on ne peut plus faire que des fautes. J'ai observé que la fortune ne met jamais les hommes en cet état, qui est de tous le plus malheureux, et que personne n'y tombe, que ceux qui s'y précipitent par leurs fautes. J'en ai recherché la raison et ne l'ai point trouvée ; mais j'en suis convaincu par les exemples. Si le cardinal Mazarin eût tenu ferme dans l'occasion dont je viens de parler, il se seroit très sûrement attiré des barricades et la réputation d'un téméraire et d'un forcené. Il a cédé au torrent : j'ai vu peu de gens qui ne l'aient accusé de foiblesse. Ce qui est constant est que l'on en coucut beaucoup de mépris pour le ministre, et que bien qu'il eût essayé d'adoucir les esprits par l'exil d'Emery, à qui il ôta la surintendance, le parlement aussi persuadé de sa propre force que de l'impuissance de la cour, le poussa par toutes les voies qui peuvent anéantir le gouvernement d'un favori.

La chambre de Saint-Louis fit sept propositions, dont la moins forte étoit de cette nature. La première sur laquelle le parlement délibéra fut la révocation des intendants. La cour, qui se sentoit touchée à la prunelle de l'œil, obligea M. le duc d'Orléans d'aller au Palais (6 juillet), pour en représenter à la compagnie les conséquences et la prier de surseoir seulement pour trois mois l'exécution de son arrêt, pendant lesquels il avoit des propositions à faire, qui seroient certainement très avantageuses au public. On lui accorda trois jours de délai, à condition qu'il n'en fût rien écrit dans le registre, et que la conférence se fit incessamment. Les députés des quatre compagnies se trouvèrent au palais d'Orléans (8 et 10 juillet). Le chancelier insista fort sur la nécessité de conserver les intendants dans les provinces et sur l'inconvénient qu'il y auroit à faire le procès, comme l'arrêt du parlement le portoit, à ceux d'entre eux qui auroient malversé, parce qu'il seroit impossible que les partisans ne se trouvassent engagés dans ces procédures, ce qui seroit ruiner les affaires du roi, en obligeant à des banqueroutes ceux qui les soutenoient par leurs avances et par leur crédit. Le parlement ne se ren-

dant point à cette raison, le chancelier se réduisit à demander que les intendans ne fussent point révoqués par arrêt du parlement, mais par une déclaration du roi, afin que les peuples eussent au moins l'obligation de leur soulagement à Sa Majesté. L'on consentit avec peine à cette proposition ; elle passa toutefois au plus de voix. Mais lorsque la déclaration fut portée au parlement, elle fut trouvée défectueuse, en ce que révoquant les intendans elle n'ajoutoit pas que l'on recherchât leur gestion.

M. le duc d'Orléans, qui l'étoit venu porter au parlement, n'ayant pu la faire passer (11 et 13 juillet), la cour s'avisa d'un expédient, qui fut d'en envoyer une autre, qui portoit l'établissement d'une chambre de justice, pour faire le procès aux délinquans. La compagnie s'aperçut bien facilement que la proposition de cette chambre de justice, dont les officiers et l'exécution seroient toujours à la disposition des ministres, ne tendoit qu'à tirer les voleurs de la main du parlement ; elle passa toutefois encore au plus de voix (18 juillet), en présence de M. d'Orléans, qui en fit vérifier une autre le même jour, par laquelle le peuple étoit déchargé du huitième des tailles, quoique l'on eût promis au parlement de le décharger du quart.

M. d'Orléans y vint encore quelques jours après (20 juillet) porter une troisième déclaration, par laquelle le roi vouloit qu'il ne se fit plus aucune levée d'argent qu'en vertu de déclarations vérifiées en parlement. Rien ne paroissoit plus spécieux ; mais comme la compagnie savoit que l'on ne pensoit qu'à l'amuser et qu'à autoriser pour le passé toutes celles qui n'avoient pas été vérifiées, elle ajouta la clause de défense que l'on ne lèveroit rien en vertu de celles qui se trouveroient de cette nature. Le ministre, désespéré du peu de succès de cet artifice, de l'inutilité des efforts qu'il avoit faits pour semer de la jalousie entre les quatre compagnies, et d'une proposition sur laquelle on étoit prêt de délibérer, qui alloit à la radiation de tous les prêts faits au roi sous des usures immenses : le ministre, dis-je, outré de rage et de douleur, et poussé par tous les courtisans, qui avoient mis presque tous leurs biens dans ces prêts, se résolut à un expédient qu'il crut décisif, et qui lui réussit aussi peu que les autres. Il fit monter le roi à cheval pour aller au parlement (31 juillet), et en grande pompe, et il y porta une déclaration remplie des plus belles paroles du monde, de quelques articles utiles au public et de beaucoup d'autres très obscurs et très ambigus. La

dé fiance que le peuple avoit de toutes les démarches de la cour, fit que cette entrée ne fut pas accompagnée de l'applaudissement ni même des cris accoutumés; les suites n'en furent pas plus heureuses. La compagnie commença dès le lendemain à examiner la déclaration, et à la contrôler presque en tous ses points, mais particulièrement en celui qui défendoit aux compagnies de continuer les assemblées de la chambre de Saint-Louis. Elle n'eut pas plus de succès dans la chambre des comptes et dans la cour des aides, dont les premiers présidents firent des harangues très fortes à Monsieur et à M. le prince de Conti. Le premier vint quelques jours de suite au parlement, pour l'exhorter à ne point toucher à la déclaration. Il menaça, il pria, enfin après des efforts incroyables, il obtint que l'on surseeroit à délibérer jusqu'au 17 du mois, après quoi l'on continueroit incessamment à le faire, tant sur la déclaration que sur les propositions de la chambre de Saint-Louis.

L'on n'y manqua pas. L'on examina (17 août) article par article, et l'arrêt donné par le parlement sur le troisième désespéra la cour. Il portoit, en modifiant la déclaration, que toutes les levées d'argent ordonnées par déclarations non vérifiées n'auroient point de lieu. M. le duc d'Orléans ayant encore été au parlement pour l'obliger à adoucir cette clause, et n'y ayant rien gagné, la cour se résolut à en venir aux extrémités, et à se servir de l'éclat que la bataille de Lens (20 août) fit justement dans ce temps-là, pour éblouir les peuples et pour les obliger de consentir à l'oppression du parlement.

Voilà un crayon très léger d'un portrait bien sombre et bien désagréable, qui vous a représenté comme dans un nuage, et comme en raccourci les figures si différentes et les postures si bizarres des principaux corps de l'Etat. Ce que vous allez voir est d'une peinture plus égayée, et les factions et les intrigues y donneront du coloris.

La nouvelle de la victoire de M. le Prince à Lens arriva à la cour le 24 d'août, en l'année 1648. Chastillon l'apporta; et il me dit un quart d'heure après qu'il fut sorti du Palais-Royal, que M. le cardinal lui avoit témoigné beaucoup moins de joie de la victoire, qu'il ne lui avoit fait paraître de chagrin de ce qu'une partie de la cavalerie espagnole s'étoit sauvée. Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il parloit à un homme qui étoit entièrement à M. le Prince, et qu'il lui parloit de l'une des plus belles

actions qui se soient jamais faites dans la guerre. Elle est imprimée en tant de lieux qu'il seroit fort inutile d'en rapporter ici le détail. Je ne me puis empêcher de vous dire que le combat étant presque perdu, M. le Prince le rétablit et le gagna par un seul coup de cet œil d'aigle que vous lui connoissez, qui voit tout dans la guerre et qui ne s'éblouit jamais.

Le jour que la nouvelle en arriva à Paris, je trouvai M. de Chavigny à l'hôtel de Lesdiguières, qui me l'apprit et qui me demanda si je ne gagerois pas que le cardinal seroit assez innocent pour ne se pas servir de cette occasion pour remonter sur sa bête. Ce furent ses propres paroles. Elles me touchèrent, parce que connoissant comme je connoissois et l'humeur et les maximes violentes de Chavigny, et sachant d'ailleurs qu'il étoit très mal satisfait du cardinal, ingrat au dernier point envers son bienfaiteur ; je ne doutai pas qu'il ne fût très capable d'aigrir les choses par de mauvais conseils. Je le dis à madame de Lesdiguières, et je lui ajoutai que je m'en allois de ce pas au Palais-Royal, dans la résolution de continuer ce que j'avois commencé.

Il est nécessaire pour l'intelligence de ces deux dernières paroles que je vous rende compte d'un petit détail qui me regarde en mon particulier.

Dans le cours de cette année d'agitation que je viens de toucher, je me trouvai moi-même dans un mouvement intérieur, qui n'étoit connu que de fort peu de personnes. Toutes les humeurs de l'Etat étoient si émues par la chaleur de Paris, qui en est le chef, que je jugeois bien que l'ignorance du médecin ne prévien-droit pas la fièvre, qui en étoit comme la suite nécessaire. Je ne pouvois ignorer que je ne fusse très mal dans l'esprit du cardinal. Je voyois la carrière ouverte, même pour la pratique, aux grandes choses dont la spéculation m'avoit beaucoup touché dès mon enfance ; mon imagination me fournissoit toutes les idées du possible ; mon esprit ne les désavouoit pas, et je me reprochois à moi-même la contrainte que je trouvois dans mon cœur à les entreprendre. Je m'en remerciai, après en avoir examiné à fond l'intérieur, et je connus que cette opposition ne venoit que d'un bon principe.

Je tenois la coadjutorerie de la reine ; je ne savois point diminuer mes obligations par les circonstances ; je crus que je devois sacrifier à la reconnaissance et mes ressentiments et même les apparences de ma gloire ; et quelques instances que me firent

Montrésor et Laigues, je me résolus de m'attacher purement à mon devoir et de n'entrer en rien de tout ce qui se disoit et de tout ce qui se faisoit en ce temps-là contre la cour. Le premier de ces deux hommes que je vous viens de nommer avoit été toute sa vie nourri dans les factions de Monsieur, et il étoit d'autant plus dangereux pour conseiller les grandes choses, qu'il les avoit beaucoup plus dans l'esprit que dans le cœur. Les gens de ce caractère n'exécutent rien, et par cette raison ils conseillent tout. Laigues n'avoit qu'un fort petit sens, mais il étoit très brave et très présomptueux : les esprits de cette nature osent tout ce que ceux à qui ils ont confiance leur persuadent. Ce dernier, qui étoit absolument entre les mains de Montrésor, l'échauffoit (comme il arrive toujours) après en avoir été persuadé ; et ces deux hommes joints ensemble ne me laissoient pas un jour de repos, pour me faire voir, s'imaginoient-ils, ce que sans vanité j'avois vu plus de six mois devant eux.

Je demeurai ferme dans ma résolution : mais comme je n'ignorois pas que son innocence et sa droiture me brouilleroient dans les suites presque autant avec la cour qu'auroit pu faire la contraire, je pris en même temps celle de me précautionner contre les mauvaises intentions du ministre ; et du côté de la cour même, en y agissant avec autant de sincérité et de zèle que de liberté ; et du côté de la ville, en y ménageant avec soin tous mes amis, et en n'oubliant rien de tout ce qui y pouvoit être nécessaire pour m'attirer ou plutôt pour me conserver l'amitié des peuples. Je ne vous puis mieux exprimer le second qu'en vous disant que depuis le 28 de mars jusqu'au 25 d'août je dépensai 36,000 écus en aumônes et en libéralités.

Je ne crus pas pouvoir mieux exécuter le premier qu'en disant à la reine et au cardinal la vérité des dispositions que je voyois dans Paris, dans lesquelles la flatterie et la préoccupation ne leur permirent jamais de pénétrer. Comme un troisième voyage de M. l'archevêque m'avoit remis en fonctions, je pris cette occasion pour leur témoigner que je me croyois obligé à leur en rendre compte, ce qu'ils reçurent l'un et l'autre avec assez de mépris ; et je leur en rendis compte effectivement, ce qu'ils reçurent l'un et l'autre avec beaucoup de colère. Celle du cardinal s'adoucit au bout de quelques jours, mais ce ne fut qu'en apparence ; elle ne fit que se déguiser. J'en connus l'art et j'y remédiai ; car, comme je vis qu'il ne se servoit des avis que je lui donnois que pour faire

croire dans le monde que j'étois assez intimement avec lui pour lui rapporter ce que je découvrois, même au préjudice des particuliers, je ne lui parlai plus de rien que je ne dise publiquement à table en dinant chez moi. Je me plaignis même à la reine de l'artifice du cardinal, que je lui démontrai par deux circonstances particulières; et ainsi, sans discontinuer ce que le poste où j'étois m'obligeoit de faire pour le service du roi, je me servis des mêmes avis que je donnois à la cour pour faire voir au parlement que je n'oubliois rien pour éclairer le ministère et pour dissiper les nuages dont les intérêts des subalternes et la flatterie des courtisans ne manquent jamais de l'obscurcir.

Comme le cardinal eut aperçu que j'avois tourné son art contre lui-même, il ne garda presque plus de mesures avec moi; et un jour entre autres que je disois à la reine, devant lui, que la chaleur des esprits étoit telle qu'il n'y avoit plus que la douceur qui les pût ramener, il ne me répondit que par un apologue italien qui porte qu'au temps que les bêtes parloient le loup assura avec serment un troupeau de brebis qu'il le protégeroit contre tous ses camarades, pourvu que l'une d'entre elles allât tous les matins lécher une blessure qu'il avoit reçue d'un chien. Voilà le moins désobligeant des apophthegmes dont il m'honora trois ou quatre mois durant; ce qui m'obligea de dire, un jour en sortant du Palais-Royal, à M. le maréchal de Villeroy, que j'y avois fait deux réflexions: l'une, qu'il sied encore plus mal à un ministre de dire des sottises que d'en faire; et l'autre, que les avis qu'on leur donne passent pour des crimes toutes les fois que l'on ne leur est pas agréable.

Voilà l'état où j'étois à la cour quand je sortis de l'hôtel de Lesdigulères, pour remédier autant que je pourrois au mauvais effet que la nouvelle de la victoire de Lens et la réflexion de M. de Chavigny m'avoient fait appréhender. Je trouvai la reine dans un emportement de joie inconcevable. Le cardinal me parut plus modéré. L'un et l'autre affectèrent une douceur extraordinaire; et le cardinal particulièrement me dit qu'il se vouloit servir de l'occasion présente pour faire connoître aux compagnes qu'il étoit bien éloigné des sentiments de vengeance qu'on lui attribuoit, et qu'il prétendoit que tout le monde confesseroit dans peu de jours que les avantages remportés par les armes du roi auroient bien plus adouci qu'élevé l'esprit de la cour. J'avoue que je fus dupe. Je le crus: j'en eus de la joie. Je prêchai le len-

demain (25 août) à Saint-Louis des jésuites, devant le roi et devant la reine. Le cardinal, qui y étoit aussi, me remercia au sortir du sermon de ce qu'en expliquant au roi le testament de salut Louis (c'étoit le jour de sa fête), je lui avois recommandé, comme il est porté par le même testament, le soin de ses grandes villes. Vous allez voir la sincérité de toutes ces confidences.

Le lendemain de la fête, c'est-à-dire le 26 d'août de 1648, le roi alla au *Te Deum*. L'on borda selon la coutume, depuis le Palais-Royal jusqu'à Notre-Dame, toutes les rues de soldats du régiment des gardes. Aussitôt que le roi fut revenu au Palais-Royal, l'on forma de tous ces soldats trois bataillons, qui demeurèrent sur le Pont-Neuf et dans la place Dauphine. Comminges, lieutenant des gardes de la reine, enleva dans un carrosse fermé le bonhomme Broussel, conseiller de la grande chambre, et il le mena à Saint-Germain. Blancménil, président aux enquêtes, fut pris en même temps aussi chez lui, et il fut conduit au bois de Vincennes. Vous vous étonnerez du choix de ce dernier; et si vous aviez connu le bonhomme Broussel, vous ne seriez pas moins surprise du sien. Je vous expliquerai ce détail en temps et lieu : mais je ne vous puis exprimer la consternation qui parut dans Paris le premier quart d'heure de l'enlèvement de Broussel, et le mouvement qui se fit dès le second. La tristesse ou plutôt l'abattement saisit jusqu'aux enfants; l'on se regardoit et l'on ne se disoit rien. L'on éclata tout d'un coup : l'on s'émut, l'on courut, l'on cria, l'on ferma les boutiques. J'en fus averti, et quoique je ne fusse pas insensible à la manière dont j'avois été joué la veille au Palais-Royal, où l'on m'avoit même prié de faire savoir à ceux qui étoient de mes amis dans le parlement que la bataille de Lens n'y avoit causé que des mouvements de modération et de douceur; quoique, dis-je, je fusse très piqué, je ne laissai pas de prendre le parti, sans balancer, d'aller trouver la reine et de m'attacher à mon devoir préférablement à toutes choses. Je le dis en ces propres termes à Chapelain, à Gomberville et à Plot, chanoine de Notre-Dame et présentement chartreux, qui avoient dîné chez moi. Je sortis en rochet et camail, et je ne fus pas au Marché-Neuf que je fus accablé d'une foule de peuple qui hurloit plutôt qu'il ne crioit. Je m'en démêlai en leur disant que la reine leur feroit justice. Je trouvai sur le Pont-Neuf le maréchal de la Meilleraye à la tête des gardes, qui, bien qu'il n'eût encore en tête

que quelques enfants qui disoient des injures et qui jetoient des pierres aux soldats, ne laissoit pas d'être fort embarrassé, parce qu'il voyoit que le nuage commençoit à grossir de tous côtés. Il fut très aise de me voir et m'exhorta à dire à la reine la vérité. Il s'offrit d'en venir lui-même rendre témoignage. J'en fus très aise à mon tour, et nous allâmes ensemble au Palais-Royal, suivis d'un nombre infini de peuple qui crioit : « Broussel, Broussel ! » Nous trouvâmes la reine dans le grand cabinet, accompagnée de M. le duc d'Orléans, du cardinal Mazarin, de M. le duc de Longueville, du maréchal de Villeroy, de l'abbé de la Rivière, de Bautru, de Guitaut, capitaine de ses gardes, et de Nogent. Elle me reçut ni bien ni mal. Elle étoit trop fière et trop aigre pour avoir de la honte de ce qu'elle avoit dit la veille ; et le cardinal n'étoit pas assez honnête homme pour en avoir de la bonne. Il me parut toutefois un peu embarrassé et il me fit une espèce de gallimathias par lequel, sans me l'oser toutefois dire, il cût été bien aise que j'eusse conçu qu'il y avoit eu des raisons toutes nouvelles qui avoient obligé la reine à se porter à la résolution que l'on avoit prise. Je feignis que je prenois pour bon tout ce qu'il lui plut de me dire, et je lui répondis simplement que j'étois venu là pour me rendre à mon devoir, pour recevoir les commandements de la reine et pour contribuer de tout ce qui seroit en mon pouvoir au repos et à la tranquillité. La reine me fit un petit signe de la tête comme pour me remercier ; mais je sus depuis qu'elle avoit remarqué et remarqué en mal cette dernière parole qui étoit pourtant très innocente et même fort dans l'ordre en la bouche d'un coadjuteur de Paris. Mais il est vrai de dire qu'après des princes il est aussi dangereux et presque aussi criminel de pouvoir le bien que de vouloir le mal. Le maréchal de la Meilleraye, qui vit que la Rivière, Bautru et Nogent traitoient l'émotion de bagatelle et qu'ils la tournoient même en ridicule, s'emporta ; il parla avec force et s'en rapporta à mon témoignage. Je le rendis avec liberté et je confirmai ce qu'il avoit dit et prédit du mouvement. Le cardinal sourit malignement et la reine se prit en colère en proférant de son fausset aigre et élevé ces propres mots : — « Il y a de la révolte à s'imaginer que l'on se puisse révolter ; voilà les contes ridicules de ceux qui la veulent. L'autorité du roi y donnera bon ordre. » Le cardinal qui s'aperçut à mon visage que j'étois un peu ému de ce discours, prit la parole, et avec un ton plus doux il répondit à la reine : — « Plût à Dieu, madame, que tout le monde

parlât avec la même sincérité que parle M. le coadjuteur ! Il craint pour son troupeau, il craint pour la ville, il craint pour l'autorité de Votre Majesté. Je suis persuadé que le péril n'est pas au point qu'il se l'imagine ; mais le scrupule sur cette matière est en lui une religion louable. » La reine, qui entendoit le jargon du cardinal, se remit tout d'un coup ; elle me fit des honnêtetés, et je répondis par un profond respect et par une mine si naïve que la Rivière dit à l'oreille de Bautru de qui je le sus quatre jours après : — « Voyez ce que c'est que de n'être pas jour et nuit en ce pays-ci ! Le coadjuteur est homme du monde ; il a de l'esprit, il prend pour bon ce que la reine vient de lui dire. » La vérité est que tout ce qui étoit dans ce cabinet jouoit la comédie. Je faisois l'innocent et je ne l'étois pas, au moins en ce fait. Le cardinal faisoit l'assuré et il ne l'étoit pas si fort qu'il le paroisoit. Il y eut quelques moments où la reine contrefit la douce et elle ne fut jamais plus aigre. M. de Longueville témoignoit de la tristesse, et il étoit dans une joie sensible, parce que c'étoit l'homme du monde qui aimoit le mieux les commencements de toutes affaires. M. le duc d'Orléans faisoit l'empressé et le passionné en parlant à la reine, et je ne l'ai jamais vu siffler avec plus d'indolence qu'il siffla une demi-heure en entretenant Guerchi dans la petite chambre grise. Le maréchal de Villeroy faisoit le gai pour faire sa cour au ministre, et il m'avoit en particulier, les larmes aux yeux, que l'État étoit sur le bord du précipice. Bautru et Nogent bouffonnoient et représentoient, pour plaire à la reine, la nourrice du vieux Broussel (remarquez, je vous supplie, qu'il avoit quatre-vingts ans), qui animoit le peuple à la sédition, quoiqu'ils connussent très bien l'un et l'autre que la tragédie ne seroit peut-être pas fort éloignée de la farce. Le seul et unique abbé de la Rivière étoit convaincu que l'émotion du peuple n'étoit qu'une fumée. Il le soutenoit à la reine, qui l'eût voulu croire, quand même elle eût été persuadée du contraire ; et je remarquai dans un même instant, et par la disposition de la reine, qui étoit la personne du monde la plus hardie, et par celle de la Rivière, qui étoit le poltron le plus signalé de son siècle, que l'aveugle témérité ou la peur outrée produisent les mêmes effets lorsque le péril n'est pas connu. Afin qu'il ne manquât aucun personnage au théâtre, le maréchal de la Meilleraye, qui jusque-là étoit demeuré très ferme avec moi à représenter la conséquence du tumulte, prit celui du capitaine. Il changea tout d'un coup de ton et de sen-

timent sur ce que le bonhomme Vannes, lieutenant-colonel des gardes, vint dire à la reine que les bourgeois menaçoient de forcer les gardes. Comme il étoit tout pétri de bile et de contre-temps, il se mit en colère jusqu'à l'emportement et même jusqu'à la fureur. Il s'écria qu'il falloit périr plutôt que de souffrir cette insolence, et il pressa qu'on lui permit de prendre les gardes, les officiers de la maison et tous les courtisans qui étoient dans les antichambres; en assurant qu'il terrasseroit toute la canaille. La reine donna même avec ardeur dans son sens; mais ce sens ne fut appuyé de personne; et vous verrez par l'événement qu'il n'y en a jamais eu de plus réprouvé. Le chancelier entra dans le cabinet à ce moment. Il étoit si foible de son naturel qu'il n'avoit jamais dit jusqu'à cette occasion aucune parole de vérité; mais en celle-ci la complaisance céda à la peur. Il parla et il parla selon ce que lui dictoit ce qu'il avoit vu dans les rues. J'observai que le cardinal parut fort touché de la liberté d'un homme en qui il n'en avoit jamais vu. Mais Senneterre, qui entra presque en même temps, effaça en moins d'un rien ces premières idées en assurant que la chaleur du peuple commençoit à se ralentir, que l'on ne prenoit point les armes et que, avec un peu de patience, tout iroit bien.

Il n'y a rien de si dangereux que la flatterie dans les conjonctures où celui que l'on flatte peut avoir peur. L'envie qu'il a de ne la pas prendre fait qu'il croit à tout ce qui l'empêche d'y remédier. Ces avis qui arrivoient de moment à autre faisoient perdre inutilement ceux dans lesquels on peut dire que le salut de l'État étoit enfermé. Le vieux Guitaut, homme de peu de sens, mais très affectonné, s'en impatienta plus que les autres, et il dit d'un ton de voix encore plus rauque qu'à l'ordinaire, qu'il ne comprenoit pas comme il étoit possible de s'endormir en l'état où étoient les choses. Il ajouta je ne sais quoi entre ses dents que je n'entendis pas, mais qui apparemment piqua le cardinal, qui d'ailleurs ne l'aimoit pas et qui lui répondit : — « Quel est votre avis ? » — « Mon avis est, Monsieur, lui répondit brusquement Guitaut, de rendre ce vieux coquin de Broussel mort ou vif. » Je pris la parole et je lui dis : « Le premier ne seroit pas de la piété ni de la prudence de la reine; le second pourroit faire cesser le tumulte. » La reine rougit à ce mot et elle s'écria : « Je vous entends, M. le coadjuteur; vous voudriez que je donnasse la liberté à Broussel; je l'étranglerai plutôt avec ces deux mains. »

Et en achevant cette dernière syllabe elle me les porta presque au visage en ajoutant : « Et ceux qui..... » Le cardinal, qui ne douta point qu'elle ne m'alloit dire tout ce que la rage peut inspirer, s'avança et lui parla à l'oreille. Elle se composa à un point que, si je ne l'eusse bien connue, elle m'eût paru bien radoucie.

Le lieutenant civil (Dreux d'Aubrai) entra à ce moment dans le cabinet avec une pâleur mortelle sur le visage, et je n'ai jamais vu à la comédie italienne de peur si naïvement et si ridiculement représentée que celle qu'il fit voir à la reine en lui racontant des aventures de rien qui lui étoient arrivées depuis son logis jusqu'au Palais-Royal. Admirez, je vous supplie, la sympathie des âmes timides. Le cardinal Mazarin n'avoit été jusque-là que médiocrement touché de ce que M. de la Meilleraye et moi lui avions dit avec assez de vigueur, et la Rivière n'en avoit pas été seulement ému. La frayeur du lieutenant civil se glissa, je crois, par contagion, dans leur imagination, dans leur esprit, dans leur cœur. Ils nous parurent tout à coup métamorphosés ; ils ne me traitèrent plus de ridicule, ils avouèrent que l'affaire méritoit de la réflexion, ils consultèrent et ils souffrirent que MM. de Longueville, le chancelier, le maréchal de Villeroy et celui de la Meilleraye et le coadjuteur prouvassent par de bonnes raisons qu'il falloit rendre Broussel devant que les peuples, qui menaçoient de prendre les armes, les eussent prises effectivement. Nous éprouvâmes en cette rencontre qu'il est bien plus naturel à la peur de consulter que de décider. Le cardinal, après une douzaine de galimatias qui se contredisoient les uns les autres, conclut à se donner encore du temps jusqu'au lendemain et de faire connoître, en attendant, au peuple que la reine lui accorderoit la liberté de Broussel, pourvu qu'il se séparât et qu'il ne continuât pas à la demander en foule. Le cardinal ajouta que personne ne pouvoit plus agréablement ni plus efficacement que moi porter la parole. Je vis le piège, mais je ne m'en pus défendre, et d'autant moins que le maréchal de la Meilleraye, qui n'avoit point de vue, y donna même avec impétuosité et m'y entraîna, pour ainsi parler, avec lui. Il dit à la reine qu'il sortiroit avec moi dans les rues et que nous y ferions des merveilles. — « Je n'en doute point, lui répondis-je, pourvu qu'il plaise à la reine de nous faire expédier en bonne forme la promesse de la liberté des prisonniers ; car je n'ai pas assez de crédit parmi le peuple pour m'en faire croire sans cela. » L'on me loua de ma modération. Le maréchal ne

douta de rien ; la parole de la reine valoit mieux que tous les écrits ! En un mot, l'on se moqua de moi et je me trouvai tout d'un coup dans la cruelle nécessité de jouer le plus méchant personnage où peut-être jamais particulier se soit rencontré. Je voulus répliquer ; mais la reine entra brusquement dans sa chambre grise. Monsieur me poussa, mais tendrement, avec ses deux mains en me disant : — « Rendez le repos à l'État. » Le maréchal m'entraîna, et tous les gardes du corps me portoient amoureusement sur leurs bras en me criant : « Il n'y a que vous qui puissiez remédier au mal. » Je sortis ainsi avec mon rochet et mon camail en donnant des bénédictions à droite et à gauche, et vous croyez bien que cette occupation ne m'empêchoit pas de faire toutes les réflexions convenables à l'embarras dans lequel je me trouvois. Je pris toutefois sans balancer le parti d'aller purement à mon devoir, de prêcher l'obéissance et de faire mes efforts pour apaiser le tumulte. La seule mesure que je me résolus de garder fut celle de ne rien promettre en mon nom au peuple et de lui dire simplement que la reine m'avoit assuré qu'elle rendroit Broussel, pourvu que l'on fit cesser l'émeute.

L'impétuosité du maréchal de la Meilleraye ne me laissa pas lieu de mesurer mes expressions : car au lieu de venir avec moi comme il m'avoit dit, il se mit à la tête des cheval-légers de la garde, et il s'avança l'épée à la main en criant de toute sa force : — « Vive le roi ! liberté à Broussel ! » Comme il étoit vu de beaucoup plus de gens qu'il n'y en avoit qui l'entendissent, il échauffa beaucoup plus de monde par son épée qu'il n'en apaisa par sa voix. L'on cria aux armes. Un crocheteur mit un sabre à la main vis-à-vis des Quinze-Vingts : le maréchal le tua d'un coup de pistolet. Les cris redoublèrent ; l'on courut de tous côtés aux armes ; une foule de peuple qui m'avoit suivi dans le Palais-Royal me porta plutôt qu'elle ne me poussa jusques à la Croix-du-Tiroir, et j'y trouvai le maréchal de la Meilleraye aux mains avec une grosse troupe de bourgeois, qui avoient pris les armes dans la rue de l'Arbre-Sec. Je me jetai dans la foule pour essayer de les séparer, et je crus que les uns et les autres porteroient au moins quelque respect à mon habit et à ma dignité. Je ne me trompai pas absolument, car le maréchal qui étoit fort embarrassé prit avec joie ce prétexte pour commander aux cheval-légers de ne plus tirer ; et les bourgeois s'arrêtèrent et se contentèrent de faire ferme dans le carrefour : mais il y en eut vingt ou trente qui sor-

tirent avec des hallebardes et des mousquetons de la rue des Prouvelles, qui ne furent pas si modérés et qui ne me voyant pas ou ne me voulant pas voir, firent une charge fort brusque aux cheval-légers, cassèrent d'un coup de pistolet le bras à Fontailles, qui étoit auprès du maréchal l'épée à la main, blessèrent un de mes pages, qui portoit le derrière de ma soutane, et me donnèrent à moi-même un coup de pierre au dessous de l'oreille qui me porta par terre. Je ne fus pas plus tôt relevé, qu'un garçon d'apothicaire m'appuya le mousqueton sur la tête. Quoique je ne le connusse point du tout, je crus qu'il étoit bon de ne le lui pas témoigner dans ce moment et je lui dis au contraire : — « Ha malheureux ! si ton père te voyoit... » Il s'imagina que j'étois le meilleur ami de son père, que je n'avois pourtant jamais vu. Je crois que cette pensée lui donna celle de me regarder plus attentivement. Mon habit lui frappa les yeux : il me demanda si j'étois M. le coadjuteur. Et aussitôt que je le lui eus dit, il cria : Vive le coadjuteur ! Tout le monde fit le même cri ; l'on courut à moi ; et le maréchal de la Meilleraye se retira avec plus de liberté au Palais-Royal ; parce que j'affectai pour lui en donner le temps de marcher du côté des halles. Tout le monde me suivit et j'en eus besoin : car je trouvai cette fourmillière de fripiers toute en armes. Je les flattai, je les caressai, enfin je les persuadai. Ils quittèrent les armes, ce qui fut le salut de Paris ; parce que s'ils les eussent eues encore à la main à l'entrée de la nuit, qui s'approchoit, la ville eût été infailliblement pillée. Je n'ai guère eu en ma vie de satisfaction plus sensible que celle-là ; et elle fut si grande, que je ne fis pas seulement de réflexion sur l'effet que le service que je venois de rendre devoit produire au Palais-Royal. Je dis devoit : car vous allez voir qu'il y en produisit un tout contraire. J'y allai avec trente ou quarante mille hommes qui me suivoient, mais sans armes, et je trouvai à la barrière le maréchal de la Meilleraye qui, transporté de la manière dont j'en avois usé à son égard, m'embrassa presque jusques à m'étouffer ; et il me dit ces propres paroles : — « Je suis un fou, je suis un brutal, j'ai failli perdre l'état, et vous l'avez sauvé. Venez, parlons à la reine en François véritables et en gens de bien ; et prenons des dates pour faire pendre à notre témoignage, à la majorité du roi, ces pestes de l'état, ces flatteurs infâmes qui font croire à la reine que cette affaire n'est rien. » Il fit une apostrophe aux officiers des gardes, en achevant cette dernière parole,

la plus touchante, la plus pathétique et la plus éloquente qui soit peut-être jamais sortie de la bouche d'un homme de guerre, et il me porta plutôt qu'il ne mena chez la reine. Il lui dit en entrant et en me montrant de la main : — « Voilà celui, madame, à qui je dois la vie, mais à qui Votre Majesté doit le salut de sa garde et peut-être celui du Palais-Royal. » La reine se mit à sourire mais d'une sorte de sourire ambigu. J'y pris garde, mais je n'en fis pas semblant ; et pour empêcher M. de la Meilleraye de continuer mon éloge, je pris la parole : — « Non, madame, il ne s'agit pas de moi, mais de Paris soumis et désarmé qui se vient jeter aux pieds de Votre Majesté. » — « Il est bien coupable et peu soumis, repartit la reine avec un visage plein de feu. S'il a été aussi furieux qu'on me l'a voulu faire croire, comment se seroit-il pu adoucir en si peu de temps ? Le maréchal, qui remarqua aussi bien que moi le ton de la reine, se mit en colère, et il lui dit en jurant : — « Madame, un homme de bien ne vous peut flatter en l'extrémité où sont les choses. Si vous ne mettez aujourd'hui Broussel en liberté, il n'y aura pas demain pierre sur pierre à Paris. » Je voulus ouvrir la bouche, pour appuyer ce que disoit le maréchal, la reine me la ferma en me disant d'un ton de moquerie : — « Allez vous reposer, monsieur, vous avez bien travaillé. »

Je sortis ainsi du Palais-Royal ; et quoique je fusse ce que l'on appelle enragé, je ne dis pas un mot de là jusques à mon logis, qu'il pût aigrir le peuple. J'en trouvai une foule innombrable qui m'attendoit et qui me força de monter sur l'impériale de mon carrosse, pour lui rendre compte de ce que j'avois fait au Palais-Royal. Je lui dis que j'avois témoigné à la reine l'obéissance que l'on avoit rendue à sa volonté, en posant les armes dans les lieux où on les avoit prises, et en ne les prenant pas dans ceux où l'on étoit sur le point de les prendre ; que la reine m'avoit fait paraître de la satisfaction de cette soumission, et qu'elle m'avoit dit que c'étoit l'unique voie par laquelle l'on pouvoit obtenir d'elle la liberté des prisonniers. J'ajoutai tout ce que je crus pouvoir adoucir cette commune ; et je n'y eus pas beaucoup de peine parce que l'heure du souper approchoit. Cette circonstance vous paroitra ridicule : mais elle est fondée ; et j'ai observé qu'à Paris, dans les émotions populaires, les plus échauffés ne veulent pas ce qu'ils appellent se désheurer.

Je me fis saigner en arrivant chez moi ; car la contusion que

J'avois au dessous de l'oreille étoit fort augmentée ; mais vous croyez bien que ce n'étoit pas là mon plus grand mal. J'avois fort hasardé mon crédit dans le peuple en lui donnant des espérances de la liberté de Broussel, quoique j'eusse observé fort soigneusement de ne lui en pas donner ma parole. Mais avois-je lieu d'espérer moi-même qu'un peuple pût distinguer entre les paroles et les espérances ? D'ailleurs, avois-je lieu de croire, après ce que j'avois connu du passé, après ce que je venois de voir du présent, que la cour fit seulement réflexion à ce qu'elle nous avoit fait dire à M. de la Meilleraye et à moi ? On plutôt n'avois-je pas tout sujet d'être persuadé qu'elle ne manqueroit pas cette occasion de me perdre absolument dans le public, en lui laissant croire que je m'étois entendu avec elle pour l'amuser et pour le jouer ? Ces vœux que j'eus dans toute leur étendue m'affligèrent, mais elles ne me tentèrent point. Je ne me repentis pas un moment de ce que j'avois fait, parce que je fus persuadé et que le devoir et la bonne conduite m'y avoient obligé. Je m'enveloppai pour ainsi dire dans mon devoir ; j'eus honte d'avoir fait réflexion sur l'événement, et Montrésor étant entré là-dessus, et m'ayant dit que je me trompois si je croyois avoir beaucoup gagné à mon expédition, je lui répondis ces propres paroles : — « J'y ai beaucoup gagné en ce qu'au moins je me suis épargné une apologie en explication de Lienfaits, qui est toujours insupportable à un homme de bien. Si je fusse demeuré chez moi dans une conjoncture comme celle-ci, la reine, dont enfin je tiens ma dignité, auroit-elle sujet d'être contente de moi ? » — « Elle ne l'est nullement, reprit Montrésor ; et madame de Navailles et madame de Motteville viennent de dire au prince de Guéménée que l'on étoit persuadé au Palais-Royal qu'il n'avoit pas tenu à vous d'émouvoir le peuple. »

J'avoue que je n'ajoutai aucune foi à ce discours de Montrésor ; car quoique j'eusse vu dans le cabinet de la reine que l'on se moquoit de moi, je m'étois imaginé que cette malignité n'alloit qu'à diminuer le mérite du service que j'avois rendu, et je ne me pouvois figurer que l'on fût capable de me le tourner à crime. Montrésor persistant à me tourmenter et me disant que mon ami Jean-Louis de Fiesque n'auroit pas été de mon sentiment, je lui répondis que j'avois toute ma vie estimé les hommes, plus parce qu'ils ne faisoient pas en de certaines occasions, que par tout ce qu'ils y eussent pu faire. J'étois sur le point de m'endormir tran-

quillement dans ces pensées , lorsque Laigues arriva , qui venoit du souper de la reine , et qui me dit que l'on m'avoit tourné publiquement en ridicule , que l'on m'y avoit traité d'homme qui n'avoit rien oublié pour soulever le peuple sous prétexte de l'apaiser ; que l'on avoit sifflé dans les rucs ; qui avoit fait semblant d'être blessé quoiqu'il ne le fût point , enfin qui avoit été exposé deux heures entières à la raillerie fine de Bautru , à la bouffonnerie de Nogent , à l'enjouement de la Rivière , à la faussé compassion du cardinal et aux éclats de rire de la reine. Vous ne doutez pas que je ne fusse un peu ému ; mais dans la vérité je ne le fus pas au point que vous le devez croire. Je me sentis plutôt de la tentation légère que de l'emportement ; tout me vint dans l'esprit mais rien n'y demeura , et je sacrifiai presque sans balancer à mon devoir les idées les plus douces et les plus brillantes que les conjurations passées présentèrent à mon esprit en foule , aussitôt que le mauvais traitement que je voyois connu et public me donna lieu de croire que je pouvois entrer avec honneur dans les nouvelles. Je rejetai , par le principe de l'obligation que j'avois à la reine , toutes ces pensées , quelque à vous dire le vrai je m'y fusse nourri dès mon enfance ; et Laigues et Montrésor n'eussent certainement rien gagné sur mon esprit , ni par leurs exhortations ni par leurs reproches , si Argenteuil qui , depuis la mort de M. le comte dont il avoit été premier gentilhomme de la chambre , s'étoit fort attaché à moi , ne fût arrivé. Il entra dans ma chambre avec un visage fort effaré , et il me dit : — « Vous êtes perdu ; le maréchal de la Meilleraye m'a chargé de vous dire que le diable possède le Palais-Royal : qu'il leur a mis dans l'esprit que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour exciter la sédition ; que lui , maréchal de la Meilleraye , n'a rien oublié pour témoigner à la reine et au cardinal la vérité ; mais que l'un et l'autre se sont moqués de lui ; qu'il ne les peut excuser dans cette injustice ; mais qu'aussi il ne les peut assez admirer du mépris qu'ils ont toujours eu pour le tumulte ; qu'ils en ont vu la suite comme des prophètes ; qu'ils ont toujours dit que la nuit feroit évanouir cette fumée , que lui maréchal ne l'avoit pas cru , mais qu'il étoit pour le présent très convaincu , parce qu'il s'étoit promené dans les rues où il n'avoit pas seulement trouvé cent hommes ; que les feux ne se rallumoient plus quand ils s'étoient éteints aussi subitement que celui-là ; qu'il me conjuroit de penser à ma sûreté ; que l'autorité du roi paroî-

troit dès le lendemain avec tout l'éclat imaginable; qu'il voyoit la cour très disposée à ne pas perdre le moment fatal; que je serois le premier sur qui l'on voudroit faire un grand exemple; que l'on avoit même parlé de m'envoyer à Quimper-Corentin; que Broussel seroit mené au Havre-de-Grâce, et que l'on avoit résolu d'envoyer à la pointe du jour le chancelier au Palais, pour interdire le parlement et pour lui commander de se retirer à Montargis. » Argenteuil finit son discours par ces paroles : — « Voilà ce que le maréchal de la Meilleraye vous mande. Celui de Villeroy n'en dit pas tant, car il n'ose; mais il m'a serré la main en passant d'une manière qui me fait juger qu'il en sait encore peut-être davantage; et moi je vous dis, ajouta Argenteuil, qu'ils ont tous deux raison, car il n'y a pas une âme dans les rues; tout est calme, et l'on pendra demain qui l'on voudra. » Montrésor qui étoit de ces gens qui veulent toujours avoir tout deviné, s'écria qu'il n'en doutoit point et qu'il l'avoit bien prédit. Laigues se mit sur les lamentations de ma conduite qui faisoit pitié à mes amis, quoiqu'elle les perdit. Je leur répondis que s'il leur plaisoit de me laisser en repos un petit quart-d'heure, je leur ferois voir que nous n'en étions pas réduits à la pitié, et il étoit vrai. Comme ils m'eurent laissé tout seul pour le quart-d'heure que je leur avois demandé, je ne fis pas seulement réflexion sur ce que je pouvois, parce que j'en étois très assuré; je pensai seulement à ce que je devois et je fus embarrassé. Comme la manière dont j'étois poussé et celle dont le public étoit ménagé eurent dissipé mon scrupule, et que je crus pouvoir entreprendre avec honneur et sans crainte d'être blâmé, je m'abandonnai à toutes mes pensées; je rappelai tout ce que mon imagination m'avoit jamais fourni de plus éclatant et de plus proportionné aux vastes desseins; je permis à mes sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de parti, que j'avois toujours honoré dans les Vies de Plutarque; mais ce qui acheva d'étouffer tous mes scrupules, fut l'avantage que je m'imaginai à me distinguer de ceux de ma profession, par un état de vie qui les confond toutes. Le dérèglement de mœurs très peu convenable à la mienne me faisoit peur; j'appréhendois le ridicule de M. de Sens. Je me soutenois par la Sorbonne, par des sermons, par la faveur des peuples; mais enfin cet appui n'a qu'un temps, et ce temps même n'est pas fort long, par mille accidents qui peuvent arriver dans le désordre. Les affaires brouillent les esprits, elles

honorent même ce qu'elles ne justifient pas ; et les vices des archevêques peuvent être dans une infinité de cas les vertus d'un chef de parti. J'avois eu mille fois cette vue ; mais elle avoit toujours cédé à ce que je croyois devoir à la reine. Le souper du Palais-Royal et la résolution de me perdre avec le public, l'ayant purifiée, je la pris avec joie et j'abandonnai mon destin à tous les mouvements de la gloire.

Minuit sonnant je fis rentrer dans ma chambre Laigues et Montrésor, et je leur dis : — « Vous savez que je crains les apologies ; mais vous allez voir que je ne crains pas les manifestes. Toute la cour me sera témoin de la manière dont on m'a traité depuis plus d'un an au Palais-Royal ; c'est au public à défendre mon honneur ; mais l'on veut perdre le public, et c'est à moi de le défendre de l'oppression. Nous ne sommes pas si mal que vous vous le persuadez, messieurs, et je serai demain devant midi maître de Paris. » Mes deux amis crurent que j'avois perdu l'esprit, et ceux qui m'avoient, je crois, cinquante fois en leur vie persécuté pour entreprendre, me firent à cet instant des leçons de modération. Je ne les écoutai pas et j'envoyai quérir à l'heure même Miron, maître des comptes, colonel du quartier de Saint-Germain de l'Auxerrois, homme de bien et de cœur, et qui avoit beaucoup de crédit parmi le peuple. Je lui exposai l'état des choses ; il entra dans mes sentiments, il me promit d'exécuter tout ce que je désirois. Nous convinmes de ce qu'il y avoit à faire, et il sortit de chez moi en résolution de faire battre le tambour et de faire prendre les armes au premier ordre qu'il recevrait de moi.

Il trouva en descendant mon degré un frère de son cuisinier qui, ayant été condamné à être pendu et n'osant marcher le jour par la ville, y rôdoit assez souvent la nuit. Cet homme venoit de rencontrer par hasard auprès du logis de Miron deux espèces d'officiers qui parloient ensemble et qui nommoient souvent le maître de son frère. Il les écouta s'étant caché derrière une porte, et il ouït que ces gens-là (nous sûmes depuis que c'étoit Vennes, lieutenant-colonel des gardes, et Rubentel, lieutenant au même régiment), discouroient de la manière dont il faudroit entrer chez Miron pour le surprendre, et des postes où il seroit bon de mettre les gardes, les Suisses, les gens-d'armes, les cheveu-légers, pour s'assurer de tout ce qui étoit depuis le Pont-Neuf jusqu'au Palais-Royal. Cet avis, joint à celui que nous avions par le ma-

réchal de la Meilleraye, nous obligea à prévenir le mal, mais d'une façon toutefois qui ne parut pas offensive, n'ayant rien de si grande conséquence dans les peuples que de leur faire paroître, même quand l'on attaque, que l'on ne songe qu'à se défendre. Nous exécutâmes notre projet en ne postant que des manteaux noirs sans armes, c'est-à-dire des bourgeois considérables, dans les lieux où nous avions appris que l'on se disposoit de mettre des gens de guerre; parce qu'ainsi l'on se pouvoit assurer que l'on ne prendroit les armes que quand on l'ordonneroit. Miron s'acquitta si sagement et si heureusement de cette commission, qu'il y eut plus de quatre cents gros bourgeois assemblés par pelotons, avec aussi peu de bruit et aussi peu d'émotion qu'il y en eût pu avoir si les novices des Chartreux y fussent venus pour y faire leurs méditations.

Je donnai ordre à l'Espinai, dont je vous ai déjà parlé à propos des affaires de feu M. le comte, de se tenir prêt pour se saisir au premier ordre de la barrière des Sergents, qui est vis-à-vis de Saint-Honoré, et pour y faire une barricade contre les gardes qui étoient au Palais-Royal. Et comme Miron nous dit que le frère de son cuisinier avoit ouï nommer plusieurs fois la porte de Nesle à ces deux officiers dont je vous ai déjà parlé, nous crûmes qu'il ne seroit pas mal à propos d'y prendre garde, dans la pensée que nous eûmes que l'on pensoit peut-être à enlever quelqu'un par cette porte. Argenteuil, brave et déterminé autant qu'homme qui fut au monde, en prit le soin, et il se mit chez un sculpteur, qui logeoit tout proche, avec vingt bons soldats que le chevalier d'Humières, qui faisoit une recrue à Paris, lui prêta. Je m'endormis après avoir donné ces ordres, et je ne fus réveillé qu'à six heures par le secrétaire de Miron, qui me vint dire que les gens de guerre n'avoient point paru la nuit, que l'on avoit vu seulement quelques cavaliers qui sembloient être venus pour reconnoître les pelotons de bourgeois, et qu'ils s'en étoient retournés au galop après les avoir vus peu considérables; que ce mouvement lui faisoit juger que la précaution que nous avions prise avoit été utile pour prévenir l'insulte que l'on pouvoit avoir projetée contre les particuliers; mais que celui qui comménoit à paroître chez M. le chancelier marquoit que l'on méditoit quelque chose contre le public; que l'on voyoit aller et venir des hoquetons, et que Oudedei y étoit allé quatre fois en deux heures.

Quelque temps après, l'enseigne de la colonelle de Miron me vint avertir que le chancelier marchoit avec toute la pompe de la magistrature droit au palais ; et Argenteuil m'envoya dire que deux compagnies des gardes suisses s'avançoient du côté du faubourg, vers la porte de Nesle. Voilà le moment fatal. Je donnai mes ordres en deux paroles, et ils furent exécutés en deux moments. Miron fit prendre les armes. Argenteuil, habillé en maçon et une règle à la main, chargea les Suisses en flanc, en tua vingt ou trente, prit un des drapeaux, dissipa le reste : le chancelier, poussé de tous côtés, se sauva à toute peine dans l'hôtel d'O, qui étoit au bout du quai des Augustins, du côté du pont Saint-Michel. Le peuple rompit les portes, y entra avec fureur ; et il n'y eut que Dieu qui sauva le chancelier et l'évêque de Meaux, son frère, à qui il se confessa, en empêchant que cette canaille qui s'amusa, de bonne fortune pour lui, à piller, ne s'avisât pas de forcer une petite chambre dans laquelle il s'étoit caché.

Le mouvement fut comme un incendie subit et violent qui se prit du Pont-Neuf à toute la ville. Tout le monde, sans exception, prit les armes. L'on voyoit les enfants de cinq et de six ans avec les poignards à la main ; on voyoit les mères qui les leur apportèrent elles-mêmes. Il y eut dans Paris plus de douze cents barricades en moins de deux heures, bordées de drapeaux et de toutes les armes que la ligue avoit laissées entières. Comme je fus obligé de sortir un moment pour apaiser un tumulte qui étoit arrivé par le malentendu des deux officiers du quartier, dans la rue Neuve-Notre-Dame, je vis entre autres une lance trainée plutôt que portée par un petit garçon de huit ou dix ans, qui étoit assurément de l'ancienne guerre des Anglois. Mais j'y vis encore quelque chose de plus curieux. M. de Brissac me fit remarquer un hausse-cou de vermeil doré, sur lequel la figure du Jacobin qui tua Henri III étoit gravée avec cette inscription : Saint Jacques-Clément. Je fis une réprimande à l'officier qui le portoit, et je fis rompre le hausse-cou à coups de marteau publiquement sur l'enclume d'un maréchal. Tout le monde cria : vive le roi ! mais l'écho répondit : point de Mazarin !

Un moment après que je fus entré chez moi, l'argentier de la reine y arriva, qui me commanda et me conjura de sa part d'employer mon crédit pour apaiser la sédition que la cour, comme vous voyez, ne traitoit plus de bagatelle. Je répondis froidement et modestement que les efforts que j'avois faits la veille pour cet

effet m'avoient rendu si odieux parmi le peuple que j'avois même couru fortune pour avoir voulu seulement me montrer un moment ; que j'avois été obligé de me retirer chez moi, même fort brusquement ; à quoi j'ajoutai ce que vous pouvez imaginer de respect, de douleur, de regret, de soumission. L'argentier, qui étoit au bout de la rue quand l'on crioit : vive le roi ! et qui avoit oui que l'on y ajoutoit presque à toutes les reprises : vive le coadjuteur ! fit ce qu'il put pour me persuader de mon pouvoir ; et quoique j'eusse été très fâché qu'il l'eût été de mon impuissance, je ne laissai pas de feindre que je la lui voulois toujours persuader. Les favoris des deux derniers siècles n'ont su ce qu'ils ont fait, quand ils ont réduit en style l'égard effectif que les rois doivent avoir pour leurs sujets ; il y a, comme vous voyez, des conjonctures dans lesquelles, par une conséquence nécessaire, l'on réduit en style l'obéissance réelle que l'on doit aux rois.

Le parlement s'étant assemblé ce jour-là de très bon matin et devant même que l'on eût pris les armes, apprit le mouvement par les cris d'une multitude immense qui hurloit dans la salle du palais : Broussel ! Broussel ! et il donna arrêt par lequel il fut ordonné que l'on iroit en corps et en habit au Palais-Royal redemander les prisonniers ; qu'il seroit décrété contre Comminges, lieutenant des gardes de la reine ; qu'il seroit défendu à tous gens de guerre, sous peine de la vie, de prendre des commissions pareilles, et qu'il seroit informé contre ceux qui avoient donné ce conseil comme contre des perturbateurs du repos public. L'arrêt fut exécuté à l'heure même : le parlement sortit au nombre de cent soixante officiers. Il fut reçu et accompagné dans toutes les rues avec des acclamations et des applaudissements incroyables, toutes les barricades tombaient devant lui.

Le premier président parla à la reine avec toute la liberté que l'état des choses lui donnoit. Il lui représenta au naturel le jeu que l'on avoit fait en toutes occasions de la parole royale ; les illusions honteuses et même puériles par lesquelles on avoit éludé mille et mille fois les résolutions les plus utiles, et même les plus nécessaires à l'Etat ; il exagéra avec force le péril où le public se trouvoit par la prise tumultuaire et générale des armes. La reine, qui ne craignoit rien parce qu'elle connoissoit peu, s'emporta et elle lui répondit avec un ton de fureur plutôt que de colère : « Je sais bien qu'il y a du bruit dans la ville ; mais vous m'en répondrez, Messieurs du parlement, vous, vos femmes

et vos enfants. » En prononçant cette dernière syllabe, elle rentra dans sa petite chambre grise et elle en ferma la porte avec force.

Le parlement s'en retournoit, et il étoit déjà sur les degrés, quand le président de Mesme, qui étoit extrêmement timide, faisant réflexion sur le péril auquel la compagnie s'alloit exposer parmi le peuple, l'exhorta à remonter et à faire encore un effort sur l'esprit de la reine. M. le duc d'Orléans, qu'ils trouvèrent dans le grand cabinet et qu'ils exhortèrent pathétiquement, les fit entrer au nombre de vingt dans la chambre grise. Le premier président fit voir à la reine toute l'horreur de Paris armé et enragé ; c'est-à-dire il essaya de lui faire voir, car elle ne voulut rien écouter, elle se jeta de colère dans la petite galerie.

Le cardinal s'avança et proposa de rendre les prisonniers, pourvu que le parlement promit de ne pas continuer ses assemblées. Le premier président répondit qu'il falloit délibérer sur la proposition. On fut sur le point de le faire sur-le-champ : mais beaucoup de ceux de la compagnie ayant représenté que les peuples croiroient qu'elle auroit été violente si elle obéissoit au Palais-Royal, l'on résolut de s'assembler l'après-dinée au palais, et l'on pria M. le duc d'Orléans de s'y trouver.

Le parlement étant sorti du Palais-Royal, et ne disant rien au peuple de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un morne silence au lieu des acclamations passées. Comme il fut à la barrière des Sergents, où étoit la première barricade, il y rencontra du murmure qu'il apaisa en assurant que la reine lui avoit promis satisfaction. Les menaces de la seconde furent éludées par le même moyen. La troisième, qui étoit à la Croix-du-Tirouer, ne se voulut pas payer de cette monnaie ; et un garçon rôtisseur s'avancant avec deux cents hommes, et mettant la hallebarde dans le ventre du premier président, lui dit : « Tourne, traître ; et si tu ne veux être massacré toi-même, ramène-nous Broussel ou le Mazarin et le chancelier en otage. » Vous ne doutez pas, à mon opinion, ni de la confusion ni de la terreur qui saisit presque tous les assistants ; cinq présidents au mortier et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échapper. L'unique premier président, le plus intrépide homme, à mon sens, qui ait paru dans son siècle, demeura ferme et inébranlable. Il se donna le temps de raffier ce qu'il put de la compagnie ; il conserva toujours la dignité de la magistrature et dans ses paroles et dans ses

démarches, et il revint au Palais-Royal au petit pas, dans le feu des injures, des menaces, des exécutions et des blasphèmes.

Cet homme avoit une sorte d'éloquence qui lui étoit particulière. Il ne connoissoit point d'interjection. Il n'étoit pas congru dans sa langue, mais il parloit avec une force qui suppléoit à tout cela; et il étoit naturellement si hardi qu'il ne parloit jamais si bien que dans le péril. Il se passa lui-même, lorsqu'il revint au Palais-Royal, et il est constant qu'il toucha tout le monde, à la réserve de la reine, qui demeura inflexible.

Monsieur fit mine de se jeter à genoux devant elle; quatre ou cinq princesses, qui trembloient de peur, s'y jetèrent effectivement. Le cardinal, à qui un jeune conseiller des enquêtes avoit dit en raillant qu'il seroit assez à propos qu'il allât lui-même dans les rues voir l'état des choses; le cardinal, dis-je, se joignit au gros de la cour et l'on tira enfin à toute peine cette parole de la bouche de la reine : « Hé bien ! Messieurs du parlement, voyez donc ce qu'il est à propos de faire. » L'on s'assembla en même temps dans la grande galerie; l'on délibéra, et l'on donna arrêt par lequel la reine seroit remerciée de la liberté accordée aux prisonniers.

Aussitôt que l'arrêt fut rendu l'on expédia les lettres de cachet, l'on transmit les paroles, et le premier président montra au peuple les copies qu'il avoit mises en forme, de l'un et de l'autre : mais l'on ne voulut pas quitter les urnes que l'effet ne s'en fût ensuivi. Le parlement même ne donna point d'arrêt pour les faire poser, qu'il n'eut vu Broussel dans sa place. Il y revint le lendemain, ou plutôt il y fut porté sur la tête des peuples, avec des acclamations incroyables. L'on rompit les barricades, l'on ouvrit les boutiques et en moins de deux heures Paris parut plus tranquille que je ne l'ai jamais vu le vendredi saint.

Comme je n'ai pas cru devoir interrompre le fil d'une narration qui contient le préalable le plus important de la guerre civile, j'ai remis à vous rendre compte en ce lieu d'un certain détail, sur lequel vous vous êtes certainement fait des questions à vous-même, parce qu'il y a des circonstances qui ne se peuvent presque concevoir devant que d'être particulièrement expliquées. Je suis assuré par exemple, que vous avez de la curiosité de savoir quels ont été les ressorts qui ont donné le mouvement à tous ces corps, qui se sont presque ébranlés tous ensemble; quelle a été la machine qui, malgré toutes les tentatives de la cour, tous les

artifices des ministres, toute la foiblesse du public, toute la corruption des particuliers, a entreteuu et maintenu ce mouvement dans une espèce d'équilibre. Vous soupçonnez apparemment bien du mystère, bien de la cabale et bien de l'intrigue. Je conviens que l'apparence y est, et à un point, que je crois que l'on doit excuser les historiens qui ont pris le vraisemblable pour le vrai en ce fait. Je puis toutefois et je dois même vous assurer que jusqu'à la nuit qui a précédé les barricades, il n'y a pas eu un grain de ce qui s'appelle manège d'état dans les affaires publiques, et que celui même qui y a pu être de l'intrigue du cabinet, y a été si léger qu'il ne mériterait pas d'être pesé. Je m'explique. Longueil, conseiller de la grande chambre, homme d'un esprit noir, décisif et dangereux et qui entendoit mieux le détail des manœuvres du parlement que tout le reste du corps ensemble, pensoit dès ce temps-là à établir le président de Maison, son frère, dans la surintendance des finances; et comme il s'étoit donné une grande créance dans l'esprit de Broussel, simple et facile comme un enfant, l'on a cru et je le crois aussi qu'il avoit pensé dès le premier mouvement du parlement à pousser et à animer son ami, pour se rendre considérable par cet endroit auprès des ministres.

Le président Viole étoit aussi ami intime de Chavigny, qui étoit enragé contre le cardinal, parce qu'ayant été la principale cause de sa fortune auprès du cardinal de Richelieu, il en avoit été cruellement joué dans les premiers jours de la régence, et comme ce président fut un des premiers qui témoigna de la chaleur dans son corps, l'on soupçonna qu'elle lui fut inspirée par Chavigny. N'ai-je pas eu raison de vous dire que ce grain étoit bien léger? Car supposé même qu'il fût aussi bien préparé que toute la défiance se le peut figurer, dont je doute fort, qu'est-ce que pouvoient faire dans une compagnie composée de plus de deux cents officiers, et agissante avec trois autres compagnies où il y en avoit encore pour le moins une fois autant; qu'est-ce que pouvoient faire, dis-je, deux des plus simples et des plus communes têtes de tout le corps? Le président Viole avoit toute sa vie été un homme de plaisir et de nulle application à son métier; le bon homme Broussel étoit vieilli entre les sacs, dans la poudre de la grande chambre, avec plus de réputation d'intégrité que de capacité. Les premiers qui se joignirent le plus ouvertement à ces deux furent Charton, président aux requêtes,

peu moins que fou, et Blancménéil, président aux enquêtes. Vous le connoissez : il étoit au parlement comme nous l'avons vu chez vous. Vous jugez bien que s'il y eût eu de la cabale dans la compagnie, l'on n'eût pas été choisir des cervelles de ce carat, au travers de tant d'autres qui avoient sans comparaison plus de poids ; et que ce n'est pas sans sujet que je vous ai dit en plus d'un endroit de ce récit, que l'on ne doit rechercher la cause de la révolution que je décris, que dans le dérangement des lois, qui a causé insensiblement celui des esprits , et qui fit que devant que l'on ne se fût presque aperçu du changement, il y avoit déjà un parti. Il est constant qu'il n'y en avoit pas un de tous ceux qui opinèrent dans le cours de cette année, au parlement, et dans les autres compagnies souveraines, qui eût la moindre vue, je ne dis pas seulement de ce qui s'ensuivit, mais de ce qui en pouvoit suivre. Tout se disoit et tout se faisoit dans l'esprit des procès ; et comme il avoit l'air de la chicane, il en avoit la pédanterie, dont le propre essentiel est l'opiniâtreté, directement opposée à la flexibilité, qui de toutes les qualités est la plus nécessaire pour le maniement des grandes affaires. Et ce qui étoit admirable étoit que le concert, qui seul peut remédier aux inconvénients qu'une colue de cette nature peut produire, eût passé dans ces sortes d'esprits pour une cabale. Ils la faisoient eux-mêmes, mais ils ne la connoissoient pas ; et l'aveuglement en ces matières, des bien intentionnés , est suivi pour l'ordinaire bientôt après de la pénétration de ceux qui mêlent la passion et la faction dans les intérêts publics, et qui jouent le futur et le possible dans le temps que ces compagnies réglées ne songent qu'au présent et qu'à l'apparent.

Cette petite réflexion, jointe à ce que vous avez vu ci-devant des délibérations du parlement, vous marque suffisamment la confusion où étoient les choses quand les barricades se firent, et l'erreur de ceux qui prétendent qu'il ne faut point craindre de parti quand il n'y a point de chef. Ils naissent quelquefois dans une nuit. L'agitation que je viens de vous représenter, si violente et de longue durée, n'en produisit point dans le cours d'une année entière ; un moment en fit éclore et même beaucoup davantage qu'il n'eût été à souhaiter pour le parti.

Comme les barricades furent levées, j'allai chez madame de Guémené, qui me dit qu'elle savoit de science certaine que le cardinal croyoit que j'en avois été auteur. La reine m'envoya

querir le lendemain au matin. Elle me traita avec toutes les marques possibles de bonté et même de confiance. Elle me dit que si elle m'avoit cru, elle ne seroit point tombée dans l'inconvénient où elle étoit ; qu'il n'avoit pas tenu au pauvre M. le cardinal de l'éviter ; qu'il s'en falloit rapporter à mon jugement ; que Chavigny étoit l'unique cause de ce malheur par ses pernicioeux conseils, auxquels elle avoit plus déféré qu'à ceux de M. le cardinal : « Mais, mon Dieu, ajouta-t-elle tout d'un coup, ne ferez-vous point donner des coups de bâton à ce coquin de Bautru qui vous a tant manqué au respect ? Je vis l'heure, avant-hier au soir, que le pauvre M. le cardinal lui en faisoit donner. » Je reçus tout cela avec un peu moins de sévérité que de respect. Elle me commanda ensuite d'aller voir le pauvre M. le cardinal, et pour le consoler et pour aviser avec lui de ce qu'il y avoit à faire pour ramener les esprits.

Je n'en fis, comme vous devez croire, aucune difficulté. Il m'embrassa avec des tendresses que je ne puis exprimer. Il n'y avoit que moi en France qui fût un homme de bien ; tous les autres n'étoient que des flatteurs infâmes, et qui avoient emporté la reine, malgré ses conseils et les miens. Il me déclara qu'il ne vouloit plus rien faire que par mes avis. Il me communiqua les dépêches étrangères. Enfin il me dit tant de fadaïses, que le bon homme Broussel, qu'il avoit aussi mandé et qui étoit entré dans sa chambre un peu après moi, s'éclata de rire en sortant, tout simple qu'il étoit, et en vérité jusqu'à l'innocence, et qu'il me confia ces paroles dans l'oreille : « Ce n'est là qu'un pantalon. »

Je revins chez moi très résolu, comme vous pouvez le croire, de penser à la sûreté du public et à la mienne particulière. J'en examinai les moyens et je n'en imaginai aucun qui ne me parût d'une exécution très difficile. Je connoissois le parlement pour un corps qui pousseroit trop sans mesure. Je voyois qu'au moment que je pensois, il délibéroit touchant les rentes de l'Hôtel-de-Ville, dont la cour avoit fait un commerce honteux ou plutôt un brigandage public. Je considérois que l'armée victorieuse à Lens revienendroit infailliblement prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Paris, et que l'on pouvoit très aisément investir et couper les vivres à la ville en un matin. Je ne pouvois pas ignorer que ce même parlement, qui poussoit la cour, ne fût très capable de faire le procès à ceux qui le seroient eux-mêmes de prendre des précautions pour l'empêcher d'être opprimé. Je

savois qu'il y avoit très peu de gens dans cette compagnie qui ne s'effarassent seulement de la proposition, et peut-être aussi ceux à qui il y eut sûreté de la confier. J'avois de grands exemples de l'instabilité des peuples, et beaucoup d'aversion naturelle aux moyens violents, qui sont souvent nécessaires pour le fixer.

Saint-Ibal, mon parent, homme d'esprit et de cœur, mais d'un grand travers et qui n'estimoit les hommes que selon qu'ils étoient mal à la cour, me pressa de prendre des mesures avec l'Espagne, avec laquelle il avoit de grandes habitudes, par le canal du comte de Fuensaldagne, capitaine général aux Pays-Bas sous l'archiduc (Léopold-Guillaume d'Autriche). Il m'en donna même une lettre pleine d'offres, que je ne reçus pas. J'y répondis par de simples honnêtetés, et après de grandes et de profondes réflexions, je pris le parti de faire voir par Saint-Ibal aux Espagnols, sans m'engager pourtant avec eux, que j'étois fort résolu à ne pas souffrir l'oppression de Paris, de travailler par mes amis à faire que le parlement mesurât un peu ses démarches et d'attendre le retour de M. le Prince, avec qui j'étois très bien, et auquel j'espérois faire connoître et la grandeur du mal et la nécessité du remède. Ce qui me donnoit le plus de lieu de croire que j'en pouvois avoir le temps, étoit que les vacations du parlement étoient fort proches; et je me persuadois, par cette raison, que la compagnie ne s'assemblant plus, et la cour, par conséquent, ne se trouvant plus pressée par les délibérations, l'on demeureroit de part et d'autre dans une espèce de repos qui, bien ménagé par M. le Prince que l'on attendoit de semaine en semaine, pourroit fixer celui du public et la sûreté des particuliers.

L'impétuosité du parlement rompit mes mesures; car aussitôt qu'il eut achevé de faire le règlement pour le paiement des rentes de l'Hôtel-de-Ville et des remontrances pour les décharges du quart entier des tailles, et du prêt à tous les officiers subalternes, il demanda, sous prétexte de la nécessité qu'il y avoit de travailler au tarif, la continuation de ses assemblées, même dans le temps des vacations; et la reine le lui accorda pour quinze jours, parce qu'elle fut très bien avertie qu'il l'ordonneroit de lui-même si l'on la lui refusoit. Je fis tous mes efforts pour empêcher ce coup, et j'avois persuadé Longueil et Broussel; mais Novion, Blancménil et Viole, chez qui nous nous étions trouvés à onze heures du soir, dirent que la compagnie tiendrait pour des traitres ceux qui lui feroient cette proposition, et comme j'in-

sistols, Novion entra en soupçon que je n'eusse moi-même du concert avec la cour. Je ne fis aucun semblant de l'avoir remarqué ; mais je me ressouvins du prédicant de Genève qui soupçonna l'amiral de Coligny, chef du parti huguenot, de s'être confessé à un cordelier de Niort. Je le dis en riant au sortir de la conférence au président le Coigneux, père de celui que vous voyez aujourd'hui. Cet homme, qui étoit fou, mais qui avoit beaucoup d'esprit et qui avoit été en Flandre ministre de Monsleür, avoit plus de connoissance du monde que les autres, me répondit : — « Vous ne connoissez pas nos gens, vous en verrez bien d'autres ! Gage que cet innocent (en me montrant Blancménéil) croit avoir été au sabbat, parce qu'il s'est trouvé ici à onze heures du soir. » Il eût gagné si j'eusse gagé contre lui, car Blancménéil, devant que de sortir, nous déclara qu'il ne vouloit plus de conférences, qu'elles sentoient la faction et le complot et qu'il falloit qu'un magistrat dît son avis sur les fleurs de lis sans en avoir communiqué avec personne ; que les ordonnances l'y obligeoient. Voilà le canevas sur lequel il broda maintes et maintes impertinences de cette nature, que j'ai dû toucher en passant pour vous faire connoître que l'on a plus de peine dans les partis à vivre avec ceux qui en sont qu'à agir contre ceux qui y sont opposés. C'est tout vous dire qu'ils firent si bien par leurs journées, que la reine, qui avoit cru que les vacations pourroient diminuer quelque degré de la chaleur des esprits, et qui, par cette considération, venoit d'assurer le prévôt des marchands que les bruits que l'on avoit fait courir qu'elle vouloit faire sortir le roi de Paris étoient faux ; que la reine, dis-je, s'impatienta et emmena le roi à Ruel. Je ne doutai point qu'elle n'eût pris le dessein de surprendre Paris, qui parut effectivement étonné de la sortie du roi (14 septembre) ; et je trouvai même le lendemain au matin de la consternation dans les esprits les plus échauffés du parlement. Ce qui l'augmenta fut que l'on eut avis en même temps que d'Erlac avoit passé la Somme avec quatre mille Allemands, et, comme dans les émotions populaires une mauvaise nouvelle n'est jamais seule, l'on en publia cinq ou six de même nature, qui me firent connoître que j'aurois plus de peine à soutenir les esprits que je n'en avois eu à les retenir.

Je ne me suis guère trouvé, dans tout le cours de ma vie, plus embarrassé que dans cette occasion. Je voyois le péril dans toute son étendue, et je ne voyois rien qui ne me parût affreux. Les



plus grands dangers ont leurs charmes pour peu que l'on aperçoive de gloire dans la perspective des mauvais succès ; les médiocres n'ont que des horreurs, quand la perte de la réputation est attachée à la mauvaise fortune. Je n'avois rien oublié pour faire que le parlement ne désespérât pas la cour, au moins jusqu'à ce que l'on eût pensé aux expédients de se défendre de ses insultes. Qui l'eût cru, si elle eût bien su prendre son temps, ou plutôt si le retour de M. le Prince ne l'eût empêchée de le prendre ? Comme on le croyoit retardé pour quelque temps, justement en celui où le roi sortit de Paris, je ne crus pas avoir celui de l'attendre, comme je me l'étois proposé ; et ainsi je me résolus à un parti qui me fit beaucoup de peine, mais qui étoit bon parce qu'il étoit l'unique.

Les extrêmes sont toujours fâcheux ; mais ils sont sages quand ils sont nécessaires. Ce qu'ils ont de consolatif est qu'ils ne sont jamais médiocres et qu'ils sont décisifs quand ils sont bons. La fortune favorisa mon projet. La reine fit arrêter Chavigny et elle l'envoya au Havre-de-Grâce. Je me servis de cet instant pour animer Viole, son ami intime, par sa propre timidité qui étoit grande. Je lui fis voir qu'il étoit perdu lui-même, que Chavigny ne l'étoit que parce que l'on s'étoit imaginé qu'il avoit poussé Viole à ce qu'il avoit fait ; qu'il étoit visible que le roi n'étoit sorti de Paris que pour l'attaquer ; qu'il voyoit comme moi l'abattement des esprits ; que si on les laissoit tout à fait tomber, ils ne se relèveroient plus ; qu'il les falloit soutenir ; que j'agissois avec succès dans le peuple ; que je m'adressois à lui comme à celui en qui j'avois le plus de confiance et que j'estimois le plus, afin qu'il agit de concert dans le parlement ; que mon sentiment étoit que la compagnie ne devoit point mollir dans ce moment, mais que comme il la connoissoit, il savoit qu'elle avoit besoin d'être éveillée dans une conjuncture où il sembloit que la sortie du roi eût un peu trop frappé et endormi ses sens ; qu'une parole portée à propos feroit infailliblement ce bon effet.

Ces raisons, jointes aux instances de Longueuil, qui s'étoit joint à moi, emportèrent après de grandes contestations le président Viole et l'obligèrent à faire, par le seul principe de la peur qui lui étoit très naturelle, une des plus hardies actions dont l'on ait peut-être jamais ouï parler. Il prit le temps où le président de Mesme présenta au parlement sa commission pour la chambre de justice, pour dire ce dont nous étions convenus, qui étoit qu'à

y avoit des affaires sans comparaison plus pressantes que celle de la chambre de justice ; que le bruit couroit que l'on vouloit assiéger Paris ; que l'on faisoit marcher des troupes ; que l'on mettoit en prison les meilleurs serviteurs du feu roi que l'on jugeoit devoir être contraires à ce pernicieux dessein ; qu'il ne pouvoit s'empêcher de représenter à la compagnie la nécessité qu'il croyoit qu'il y avoit à supplier très humblement la reine de ramener le roi à Paris, et d'autant que l'on ne pouvoit ignorer qui étoit l'auteur de tous ces maux, de prier M. le duc d'Orléans et les officiers de la couronne de se trouver au parlement pour y délibérer sur l'arrêt donné en 1617 à l'occasion du maréchal d'Ancre, par lequel il étoit défendu aux étrangers de s'immiscer dans le gouvernement du royaume. Cette corde nous avoit paru à nous-mêmes bien grosse à toucher ; mais il ne la falloir pas moindre pour éveiller ou plutôt pour tenir éveillés des gens que la peur eût très facilement jetés dans l'assoupissement. Cette passion ne fait pas pour l'ordinaire cet effet sur les particuliers ; j'ai observé qu'elle le fait sur les compagnies très souvent. Il y a même raison pour cela ; mais il ne seroit pas juste d'interrompre, pour la déduire, le fil de l'histoire.

Le mouvement que la proposition de Viole fit dans les esprits est inconcevable. Elle fit peur d'abord, elle réjouit ensuite, elle anima après. L'on n'envisagea plus le roi hors de Paris que pour l'y ramener ; l'on ne regarda plus les troupes que pour les prévenir. Blancménéil, qui m'avoit paru le matin comme un homme mort, nomma en propres termes le cardinal, qui n'avoit été jusque là désigné que sous le titre de ministre. Le président de Novion éclata contre lui avec des injures atroces ; et le parlement donna même avec galeté arrêt par lequel il étoit ordonné que très humbles remontrances seroient faites à la reine pour la supplier de ramener le roi à Paris et de faire retirer les gens de guerre du voisinage ; que l'on prieroit les princes et ducs et pairs d'entrer au parlement pour y délibérer sur les affaires nécessaires au bien de l'état, et que le prévôt des marchands et échevins seroient mandés pour recevoir les ordres touchant la sûreté de la ville.

Le premier président, qui parloit presque toujours avec vigueur pour les intérêts de sa compagnie, mais qui étoit dans le fond dans ceux de la cour, me dit un moment après qu'il fut sorti du palais : « N'admirez-vous pas ces gens-ci ? Ils viennent

de donner un arrêt qui peut très bien produire la guerre civile ; et parce qu'ils n'y ont pas nommé le cardinal comme Novion, Viole et Blaucménil le vouloient, ils croient que la reine leur en doit de reste. » Je vous rends compte de ces minuties parce qu'elles vous font mieux connoître l'état et le génie de cette compagnie que des circonstances plus importantes.

Le président le Coigneux, que je trouvai chez le premier président, me dit tout bas : « Je n'ai espérance qu'en vous ; nous serons tous pendus si vous n'agissez sous terre. » J'agissois effectivement, car j'avois travaillé toute la nuit avec Saint-Ibal à une instruction avec laquelle je faisois état de l'envoyer à Bruxelles pour traiter avec le comte de Fuensaldagne, et pour l'obliger à marcher à notre secours en cas de besoin avec l'armée d'Espagne. Je ne le pouvois pas assurer du parlement : mais je m'engageois, en cas que Paris fût attaqué et que le parlement pliât, de me déclarer et de faire déclarer le peuple. Le premier coup étoit sûr, mais il eût été très difficile à soutenir sans le parlement. Je le voyois bien, mais je voyois encore mieux qu'il y a des conjonctures où la prudence même ordonne de ne consulter que le chapitre des accidents.

Saint-Ibal étoit botté pour Paris quand M. de Châtillon arriva chez moi, qui me dit en entrant que M. le Prince qu'il venoit de quitter devoit être à Ruel le lendemain. Il ne me fut pas difficile de le faire parler, parce qu'il étoit mon parent et mon ami ; il laissoit de plus extrêmement le cardinal. Il me dit que M. le Prince étoit enragé contre lui, qu'il étoit persuadé qu'il perdrait l'état si on le laissoit faire, qu'il avoit en son particulier de très grands sujets de se plaindre de lui, qu'il avoit découvert à l'armée que le cardinal lui avoit débauché le marquis de Noirmoutiers avec lequel il avoit un commerce de chiffres pour être averti de tout à son préjudice. Enfin je connus par tout ce que me dit Châtillon que M. le Prince n'avoit nulles mesures particulières avec la cour. Je ne balançai pas, comme vous pouvez imaginer ; je fis débouter Saint-Ibal, qui faillit à enrager, et quoique j'eusse résolu de contrefaire le malade pour n'être point obligé d'aller à Ruel, où je ne croyois pas de sûreté pour moi, je pris le parti de m'y rendre un moment après que M. le Prince y seroit arrivé. Je n'appréhendois plus d'y être arrêté, et parce que Châtillon m'avoit assuré qu'il étoit fort éloigné de toutes les pensées d'extrémité, et parce que j'avois tout sujet de prendre confiance en

l'honneur de son amitié. Il m'avoit sensiblement obligé, comme vous avez vu, à propos du drap de pied de Notre-Dame, et je l'avois scrvi auparavant avec chalcure dans le démêlé qu'il eut avec Monsieur, touchant le chapeau de cardinal prétendu par M. son frère. La Rivière eut l'insolence de s'en plaindre, et le cardinal eut la foiblesse d'y balancer. J'offris à M. le Prince l'intervention en corps de l'église de Paris. Je vous marque cette circonstance que j'avois oubliée dans ce récit, et qui me donne la satisfaction à moi-même de penser qu'il n'y aura pas eu un point dans ma vie dont je n'aie eu celle de vous rendre compte ; c'est pour vous faire voir que je pouvois judicieusement aller à la cour.

La reine m'y traita admirablement bien ; elle faisoit collation auprès de la grotte. Elle affecta de ne donner qu'à madame la princesse la mère, à M. le Prince et à moi des poncires (gros citrons) d'Espagne qu'on lui avoit apportés. Le cardinal me fit des honnêtetés extraordinaires : mais je remarquai qu'il observoit avec application la manière dont M. le Prince me traiteroit. Il ne fit que m'embrasser en passant dans le jardin, et à un autre tour d'allée il me dit fort bas : « Je serai demain à sept heures chez vous, il y aura trop de monde à l'hôtel de Condé. »

Il n'y manqua pas ; et aussitôt qu'il fut dans le jardin de l'archevêché, il m'ordonna de lui exposer au vrai l'état des choses et toutes mes pensées. Je vous puis et dois dire pour la vérité que j'avois lieu de souhaiter que le discours que je lui fis, et que je lui fis beaucoup plus du cœur que de la bouche, fût imprimé et soumis au jugement des trois états assemblés ; l'on trouveroit beaucoup de défauts dans mes expressions, mais j'ose vous assurer que l'on n'en condamneroit pas les sentiments. Nous convinmes que je continuerois à faire pousser le cardinal par le parlement, que je mènerois la nuit, dans un carrosse inconnu, M. le Prince chez Longueville et chez Broussel pour les assurer qu'ils ne seroient pas abandonnés au besoin, que M. le Prince donneroit à la reine toutes les marques de complaisance et d'attachement, et qu'il répareroit même avec soin celles qu'il avoit laissé paroître de son mécontentement du cardinal, afin de s'insinuer dans l'esprit de la reine et de la disposer insensiblement à recevoir et à suivre ses conseils, qu'il feindroit au commencement de donner en tout dans son sens, et que peu à peu il essairoit de l'accoutumer à écouter les vérités auxquelles elle avoit toujours

fermé l'oreille : que l'animosité des peuples augmentant et les délibérations du parlement continuant, il feroit semblant de s'affaiblir contre sa propre inclination et par la pure nécessité ; et qu'en laissant ainsi couler le cardinal plutôt que tomber, il se trouveroit maître du cabinet par l'esprit de la reine, et arbitre du public et par l'état des choses et par le canal des serviteurs qu'il y avoit.

Il est constant que dans l'agitation où l'on étoit il n'y avoit que ce remède pour rétablir les affaires, et il ne l'est pas moins qu'il n'étoit pas moins facile que nécessaire. Il ne plut pas à la Providence de Dieu de le bénir, quoiqu'elle lui eût donné la plus belle ouverture qu'ait jamais pu avoir aucun projet. Vous en verrez la suite après que je vous aurai dit un mot de ce qui se passa immédiatement auparavant dans l'âme de M. le Prince.

Comme la reine n'étoit sortie de Paris que pour se donner lieu d'attendre avec plus de liberté le retour des troupes avec lesquelles elle avoit dessein d'insulter ou d'affamer la ville (il est certain qu'elle pensa à l'un et à l'autre) ; comme, dis-je, la reine n'étoit sortie qu'avec cette pensée, elle ne ménagea pas beaucoup le parlement à l'égard du dernier arrêt dont je vous ai parlé ci-dessus, et par lequel elle étoit suppliée de ramener le roi à Paris. Elle répondit aux députés qui étoient allés faire les remontrances, qu'elle en étoit fort surprise et fort étonnée, que le roi avoit accoutumé tous les ans de prendre l'air en cette saison, et que sa santé lui étoit plus chère qu'une vaine frayeur du peuple. M. le Prince qui arriva justement dans ce moment et qui ne donna pas dans la pensée que l'on avoit à la cour d'attaquer Paris, crut qu'il la falloit au moins satisfaire par les autres marques qu'il pouvoit donner à la reine de son attachement à ses volontés. Il dit au président et aux conseillers qui l'invitoient à venir prendre sa place selon la teneur de l'arrêt, qu'ils ne l'y trouveroient pas et qu'il obéiroit à la reine en dû-t-il périr. L'impétuosité de son humeur l'emporta dans la chaleur du discours plus loin qu'il n'eût été par réflexion, comme vous le jugez aisément par ce que je vous viens de dire de la disposition où il étoit, même devant que je lui eusse parlé. M. le duc d'Orléans répondit qu'il n'iroit point, et que l'on avoit fait dans la compagnie des propositions trop hardies et insoutenables. M. le prince de Conti parla au même sens.

Le lendemain les gens du roi apportèrent au parlement un ar-

rèt du conseil, qui portoit cassation de celui du parlement et défense de délibérer sur la proposition de 1617 contre le ministère des étrangers. La compagnie optna avec une chaleur inconcevable ; ordonna des remontrances par écrit ; manda le prévôt des marchands pour pourvoir à la sûreté de la ville ; commanda à tous les gouverneurs de laisser les passages libres ; et que dès le lendemain, toutes les affaires cessantes, l'on délibéreroit sur la proposition de 1617. Je fis l'impossible toute la nuit pour rompre ce coup, parce que j'avois lieu de craindre qu'il ne précipitât les choses au point d'engager M. le Prince malgré lui-même dans les intérêts de la cour. Longueil courut de son côté pour le même effet. Broussel lui promit d'ouvrir l'avis modéré ; les autres ou m'en assurèrent ou me le firent espérer. Ce ne fut plus cela le lendemain au matin. Ils s'échauffèrent les uns les autres devant que de s'asseoir. Ce maudit esprit de classe, dont je vous ai déjà parlé, les saisit : et ces mêmes gens qui deux jours avant trembloient de frayeur, et que j'avois eu tant de peine à rassurer, passèrent tout d'un coup, et sans savoir pourquoi, de la peur même bien fondée à l'aveugle fureur ; et telle qu'ils ne firent pas seulement réflexion que le général de cette même armée, dont le nom seul leur avoit fait peur, et qu'ils devoient plus appréhender que son armée, parce qu'ils avoient sujet de le croire très mal intentionné pour eux, comme ayant toujours été très attaché à la cour ; ils ne firent pas, dis-je, seulement réflexion que ce général venoit d'y arriver ; et ils donnèrent cet arrêt que je vous ai marqué ci-dessus, qui obligea la reine de faire sortir de Paris M. d'Anjou, tout rouge encore de la petite vérole, et madame la duchesse d'Orléans même malade ; et qui eût commencé la guerre civile dès le lendemain, si M. le Prince, avec lequel j'eus sur ce sujet une seconde conférence de trois heures, n'eût pris le parti du monde le plus saint et le plus sage, quoiqu'il fût très mal persuadé du cardinal, et à l'égard du public et au sien particulier, et quoiqu'il ne fût guère plus satisfait de la conduite du parlement, avec lequel l'on ne pouvoit prendre aucune mesure en corps, ni de bien sôres avec les particuliers. Il ne balança pas un moment à prendre la résolution qu'il crut la plus utile au bien de l'état. Il marcha sans hésiter, d'un pas égal entre le cabinet et le public, entre la faction et la cour, et il me dit ces propres paroles, qui me sont toujours demeurées dans l'esprit, même dans la plus grande chaleur de nos démêlés : — « Le Mazarin ne

sait ce qu'il fait, il perdrait l'état si l'on n'y prenait garde. Le parlement va trop vite, vous me l'aviez bien dit et je le vois. S'il se ménageait comme nous l'avions concerté, nous ferions nos affaires ensemble et celles du public. Il se précipite ; et si je me précipitois avec lui, je ferois peut-être mes affaires mieux que lui : mais je m'appelle Louis de Bourbon, et je ne veux pas ébranler la couronne. Ces diables de bonnets carrés sont-ils enragés de m'engager ou à faire demain la guerre civile ou à les étrangler eux-mêmes, et à mettre sur leur tête et sur la mienne un gredin de Sicile qui nous perdra tous à la fois. »

M. le Prince avoit raison dans la vérité d'être embarrassé et fâché ; car vous remarquerez que ce même Broussel, avec lequel il avoit pris lui-même des mesures, et qui m'avoit particulièrement promis d'être modéré dans cette délibération, fut celui qui ouvrit l'avis de l'arrêt, et qui m'en donna d'autre cause que l'emportement général qu'il avoit vu dans tous les esprits. Enfin la conclusion de notre conférence fut qu'il partirait au même moment pour Ruel ; qu'il s'opposeroit, comme il avoit déjà commencé, aux projets déjà concertés et résolus d'attaquer Paris, et qu'il proposeroit à la reine que M. le duc d'Orléans et lui écrivissent au parlement, et le priassent d'envoyer des députés pour conférer et pour essayer de remédier aux nécessités de l'état.

Je suis obligé de dire pour la vérité que ce fut lui qui me proposa cet expédient, qui ne m'étoit point venu dans l'esprit. Il est vrai qu'il me charma et qu'il me toucha au point que M. le Prince s'aperçut de mon transport et qu'il me dit avec tendresse : — « Que vous êtes éloigné des pensées que l'on vous croit à la cour ! Plût à Dieu que tous ces coquins de ministres eussent d'aussi bonnes intentions que vous ! » J'avois fort assuré M. le Prince que le parlement ne pouvoit qu'agréer extrêmement l'honneur que M. d'Orléans et lui lui feroient de lui écrire : mais j'avois ajouté que je doutois que, vu l'aigreur des esprits, il voulût conférer avec le cardinal ; que j'étois persuadé que si lui M. le Prince pouvoit faire en sorte d'obliger la cour à ne point se faire une affaire ni une condition de la présence de ce ministre, il se donneroit à lui-même un avantage très considérable, et en ce que tout l'honneur de l'accommodement, où Monsieur à son ordinaire ne serviroit que de figure, lui reviendrait, et en ce que l'exclusion du cardinal décrédirait au dernier point son ministère, et seroit un préalable utile aux coups que M. le Prince fai-

soit état de lui donner dans le cabinet. Il comprit très bien son intérêt; et le parlement ayant répondu à Cholsy, chancelier de Monsieur, et au chevalier de Rivière, gentilhomme de la chambre de M. le Prince, qui y avoient porté les lettres de leurs maîtres, que le lendemain les députés iroient à Saint-Germain, pour conférer avec MM. les princes seulement, M. le Prince se servit très habilement de cette parole pour faire croire au cardinal qu'il ne se devoit pas commettre, et qu'il étoit de sa prudence de se faire honneur de la nécessité. Cette atteinte fut cruelle à la personne d'un cardinal, reconnu depuis la mort du feu roi pour premier ministre; et la suite ne lui en fut pas moins honteuse. Le président Viole, qui avoit ouvert l'avis au parlement de renouveler l'arrêt de 1617 contre les étrangers, vint à Saint-Germain où le roi étoit allé de Ruel, sous la parole de M. le Prince, et il fut admis sans contestation à la conférence qui fut tenue chez M. le duc d'Orléans, accompagné de M. le Prince, de M. le prince de Conti et de M. de Longueville, à l'exclusion de tous les ministres.

L'on y traita presque tous les articles qui avoient été proposés à la chambre de Saint-Louis, et MM. les princes en avoient accordé beaucoup avec facilité. Le premier président s'étant plaint de l'emprisonnement de M. de Chavigny donna lieu à une contestation considérable; parce que la réponse qu'on lui fit que Chavigny n'étant pas du corps du parlement, cette action ne regardoit en rien la compagnie, il répondit que les ordonnances obligeoient à ne laisser personne plus de vingt-quatre heures sans l'interroger. Monsieur s'éleva avec chaleur à ce mot, qu'il prétendit donner des bornes trop étroites à l'autorité royale. Viole le soutint avec vigueur; les députés tout d'une voix y demeurèrent fermes, et en ayant fait le lendemain leur rapport au parlement, ils en furent loués; et la chose fut poussée avec tant de force et soutenue avec tant de fermeté, que la reine fut obligée de consentir que la déclaration portât que l'on ne pourroit plus tenir aucun, même particulier du royaume, en prison plus de trois jours sans l'interroger. Cette chose obligea la cour de donner aussitôt après la liberté à Chavigny, qu'il n'y avoit pas lieu d'interroger en forme. Cette question, que l'on appeloit celle de la sûreté publique, fut presque la seule qui reçut beaucoup de contradiction, le ministère ne se pouvant résoudre à s'astreindre à une condition aussi contraire à la pratique, et le parlement

n'ayant pas moins de peine à se relâcher d'une ancienne ordonnance accordée par nos rois, à la réquisition des États. Les vingt-trois autres propositions de la chambre de Saint-Louis passèrent avec plus de chaleur entre les particuliers, que de contestations pour leur substance. Il y eut cinq conférences à Saint-Germain. Il n'entra dans la première que MM. les princes. Le chancelier et le maréchal de la Meilleraye, qui avoit été fait surintendant en la place d'Emery, furent admis dans les quatre autres. Ce premier y eut de grandes prises avec le premier président, qui avoit un mépris pour lui qui alloit jusqu'à la brutalité. Le lendemain de chaque conférence, l'on opinoit sur le rapport des députés au parlement. Il seroit infini et ennuyeux de vous rendre compte de toutes les scènes qui y furent données au public, et je me contenterai de vous dire en général que le parlement, ayant obtenu ou plutôt emporté sans exception tout ce qu'il demandoit, c'est-à-dire le rétablissement des anciennes ordonnances, par une déclaration conçue sous le nom du roi, mais dressée et dictée par la compagnie, crut encore qu'il se relâcheroit beaucoup en promettant qu'il ne continueroit pas ses assemblées. Vous verrez cette déclaration tout d'une vue, s'il vous plaît de vous ressouvenir des propositions que je vous ai marqué, de temps en temps dans la suite de cette histoire, avoir été faites dans le parlement et dans la chambre de Saint-Louis.

Le lendemain qu'elle fut publiée et enregistrée, qui fut le 24 octobre 1648, le parlement prit les vacations, et la reine revint avec le roi à Paris bientôt après. J'en rapporterai les suites, après que je vous aurai rendu compte de deux ou trois incidents qui survinrent dans le temps de ces conférences.

Madame de Vendôme présenta requête au parlement, pour lui demander la justification de monsieur son fils, qui s'étoit sauvé le jour de la Pentecôte précédente de la prison du bois de Vincennes avec résolution et bonheur. Je n'oubliai rien pour la servir en cette occasion ; et madame de Nemours, sa fille, avoue que je n'étois pas méconnoissant.

Je ne me conduisis pas si raisonnablement dans une autre rencontre qui m'arriva. Le cardinal, qui eût souhaité avec passion de me perdre dans le public, avoit engagé le maréchal de la Meilleraye, surintendant des finances et mon ami, à m'apporter chez moi quarante mille écus que la reine m'envoyoit pour le paiement de mes dettes, en reconnoissance, disoit-il, des servi-

res que j'avois essayé de lui rendre le jour des barricades. Observez, je vous supplie, que lui qui m'avoit donné les avis les plus particuliers des sentiments de la cour sur ce sujet, les croyoit de la meilleure foi du monde changés pour moi, parce que le cardinal lui avoit témoigné une douceur sensible de l'injustice qu'il m'avoit faite, et qu'il avoit reconnu clairement du depuis. Je ne vous marque cette circonstance que parce qu'elle sert à faire connoître que les gens qui sont naturellement foibles à la cour, ne peuvent jamais s'empêcher de croire tout ce qu'elle prend la peine de leur vouloir faire croire. Je l'ai observé mille et mille fois, et que quand ils ne sont pas dupes, ce n'est que la faute du ministre. Comme la foiblesse à la cour n'étoit pas mon défaut, je ne me laissai pas persuader par le maréchal de la Meilleraye, comme le maréchal de la Meilleraye s'étoit laissé persuader par le Mazarin, et je refusai les offres de la reine avec toutes les paroles requises en cette occasion, moins sincères à proportion de la sincérité avec laquelle elles m'étoient faites.

Mais voici le point où je donnai dans le panneau. Le maréchal d'Etrées traitoit du gouvernement de Paris avec M. de Montbazou. Le cardinal l'obligea à faire semblant d'en avoir perdu la pensée, et à essayer de me l'inspirer comme une chose qui me convenoit fort, et dans laquelle je donnerois d'autant plus facilement, que le prince de Guémené à qui cet emploi n'étoit pas propre, en ayant la survivance et devant par conséquent toucher une partie du prix, les intérêts de la princesse que l'on savoit ne m'être pas indifférents, s'y trouveroient. Si j'eusse eu bien du bon sens, je n'aurois pas seulement écouté une proposition de cette nature, laquelle m'eût jeté, si elle eût réussi, dans la nécessité ou de me servir de la qualité de gouverneur de Paris contre les intérêts de la cour, ce qui n'eût pas été assurément de la bienséance, ou de préférer les devoirs d'un gouverneur à ceux d'un archevêque, ce qui étoit réellement et contre mon intérêt et contre ma réputation. Voilà ce que j'eusse prévu si j'eusse eu bien du bon sens : mais si j'en eusse eu un grain en cette occasion, je n'eusse pas au moins fait voir que j'eusse pensé à en recevoir l'ouverture, que je n'y eusse vu moi-même plus de jour. Je m'éblouis d'abord à la vue du bâton, qui me parut devoir être d'une figure plus agréable, quand il seroit croisé avec la crosse ; et le cardinal ayant fait son effet, qui étoit de m'endormir dans le public sur l'intérêt particulier, sur lequel il n'avoit pu jusque là

prendre sur moi le moindre avantage, rompit l'affaire par le moyen des difficultés que le maréchal d'Etrées, de concert avec lui, y fit naître. Je fis à ce moment une seconde faute presque aussi grande que la première : car au lieu d'en profiter comme je le pouvois, en deux ou trois manières, je m'emportai, et je dis tout ce que la rage fait dire à l'honneur du ministre, à Brancas, neveu du maréchal, et dont le défaut n'étoit pas dès ce temps-là de ne pas redire aux plus forts ce que les plus foibles disoient d'eux. Je ne pourrois pas vous dire encore à l'heure qu'il est les raisons, ou plutôt les déraison, qui me purent obliger à une aussi méchante conduite. Je cherche dans les replis de mon cœur le principe qui fait que je trouve une satisfaction plus sensible à vous faire une confession de mes fautes, que je n'en trouverois assurément dans le plus juste panégyrique. Je reviens aux affaires publiques.

La déclaration, à la publication de laquelle j'étois demeuré étranger, et le retour du roi à Paris, joint à l'inaction du parlement qui étoit en vacations, apaisèrent pour un moment le peuple qui étoit si échauffé, que deux ou trois jours avant que l'on eût enregistré la déclaration, il avoit été sur le point de massacrer le premier président et le président de Nesmond, parce que la compagnie ne délibéroit pas aussi vite que les marchands le prétendoient, sur un impôt établi à l'entrée du vin. Cette chaleur revint avec la Saint-Martin. Il semble que tous les esprits étoient surpris et enivrés de la fumée des vendanges ; et vous allez voir des scènes, au prix desquelles les passées n'ont été que des verdures et des pastourelles.

Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif, et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connoître et de prendre ce moment. Si on le manque dans la révolution des états, l'on court fortune ou de ne le pas retrouver, ou de ne le pas apercevoir. Il y en a mille et mille exemples. Les six ou sept semaines qui coulèrent depuis la publication de la déclaration jusqu'à la Saint-Martin de l'année 1648, nous en présentent un qui ne nous a été que trop sensible. Chacun trouvoit son compte dans la déclaration, c'est-à-dire chacun l'y eût trouvé si chacun l'eût bien entendu. Le parlement avoit l'honneur du rétablissement de l'ordre. Les princes le partageoient et en avoient le principal fruit, qui étoit la considération et la sûreté. Le peuple déchargé de plus de soixante millions, y trouvoit un soulagement

considérable ; et si le cardinal Mazarin eût été de génie propre à se faire honneur de la nécessité, qui est une des qualités des plus nécessaires à un ministre, il se fût par un avantage qui est toujours inséparable de la faveur, il se fût, dis-je, approprié dans la suite la plus grande partie du mérite des choses même auxquelles il s'étoit le plus opposé.

Voilà des avantages signalés pour tout le monde ; et tout le monde manqua ces avantages signalés par des considérations si légères, qu'elles n'eussent pas dû, dans les véritables règles du bon sens, en faire même perdre de médiocres. Le peuple, qui s'étoit animé par les assemblées du parlement, s'effaroucha dès qu'il les vit cesser sur l'approche de quelques troupes, desquelles dans la vérité il étoit ridicule de prendre ombrage, et par la considération de leur petit nombre et par beaucoup d'autres circonstances. Le parlement prit à son retour toutes les bagatelles qui sentoient le moins du monde l'inexécution de la déclaration, avec la même rigueur et avec les mêmes formalités qu'il auroit traité ou un défaut ou une forclusion. M. le duc d'Orléans vit tout le bien qu'il pouvoit faire, et une partie du mal qu'il pouvoit empêcher ; mais comme l'endroit par lequel il fut touché de l'un et de l'autre, ne fut pas celui de la peur, qui est sa passion dominante, il ne sentit pas assez le coup pour en être ému. M. le Prince connut le mal dans toute son étendue ; mais comme son courage étoit sa vertu la plus naturelle, il ne le craignit pas assez ; il voulut le bien, mais il ne le voulut qu'à sa mode : son âge, son humeur et ses victoires ne lui permirent pas de joindre la patience à l'activité ; et il ne conçut pas d'assez bonne heure cette maxime si nécessaire aux princes, de ne considérer les petits incidents que comme des victimes que l'on doit toujours sacrifier aux grandes affaires. Le cardinal, qui ne connoissoit en façon du monde nos manières, confondoit journellement les plus importantes avec les plus légères ; et dès le lendemain que la déclaration fut publiée, cette déclaration qui passoit dans cette chaleur des esprits pour une loi fondamentale de l'état, dès le lendemain, dis-je, qu'elle fut publiée, elle fut entamée et altérée sur des articles de rien, que le cardinal devoit même observer avec ostentation, pour colorer les contraventions qu'il pouvoit être obligé de faire aux plus considérables : et ce qui lui arriva de cette conduite fut et que le parlement, aussitôt après son ouverture, recommença à s'assembler, et que la chambre des

comptes et la cour des aides même, auxquelles on porta dans ce même mois de novembre la déclaration à vérifier, prirent la liberté d'y ajouter encore plus de modifications et de clauses que le parlement.

La cour des aides entre autres fit défense, sur peine de la vie, de mettre les tailles en parti. Comme elle eût été mandée pour ce sujet au Palais-Royal et qu'elle se fût relâchée en quelque façon de ce premier arrêt en permettant de faire des prêts sur les tailles pour six mois, le parlement le trouva très mauvais et s'assembla le 30 de décembre, tant sur ce fait que sur ce que l'on savoit qu'il y avoit une autre déclaration à la cour des comptes, qui autorisât pour toujours les mêmes prêts. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que, dès le 16 du même mois de décembre, M. le duc d'Orléans et M. le Prince avoient été au parlement pour empêcher les assemblées et pour obliger la compagnie à travailler seulement par députés à la recherche des articles de la déclaration, auxquels on prétendoit que le ministère avoit contrevenu; ce qui lui fut accordé, mais après une contestation fort aigre. M. le Prince parla avec beaucoup de chaleur, et l'on prétendit même qu'il avoit fait un signe du petit doigt par lequel il parut menacer. Il m'a dit souvent depuis qu'il n'en avoit pas eu la pensée. Ce qui est constant, est que la plupart des conseillers le crurent, que le murmure s'éleva, et que si l'heure n'eût sonné, les choses se fussent encore plus aigries.

Elles parurent le lendemain (31 décembre) plus douces, parce que la compagnie se relâcha, comme je vous ai dit ci-dessus, à examiner les contraventions faites à la déclaration par députés seulement et chez M. le premier président; mais cette apparence calme ne dura pas longtemps.

[1649.] Le parlement résolut, le 2 de janvier, de s'assembler pour pourvoir à l'exécution de la déclaration, que l'on prétendoit avoir été blessée particulièrement dans les huit ou dix derniers jours en tous ses articles; et la reine prit le parti de faire sortir le roi de Paris à quatre heures du matin, le jour des Rois, avec toute la cour. Les ressorts particuliers de ce grand mouvement sont assez curieux, quoiqu'ils soient fort simples.

Vous jugez suffisamment, par ce que je vous ai dit, de ceux qui faisoient agir la reine, conduite par le cardinal, et M. d'Orléans, gouverné par la Rivière qui étoit l'esprit le plus bas et le plus intéressé de son siècle. Voici ce qui m'a paru des motifs de

M. le prince. Les contre-temps du parlement, desquels je vous ai déjà parlé, commencèrent à le dégoûter presque aussitôt après qu'il eut pris des mesures avec Broussel et avec Longueuil ; et ce dégoût, joint aux caresses que la reine lui fit à son retour, aux soumissions apparentes du cardinal, à la pente naturelle qu'il tenoit de père et de mère de n'almer pas à se brouiller avec la cour, affoiblirent avec assez de facilité dans son esprit les raisons que son grand cœur y avoit fait naître. Je m'aperçus d'abord du changement ; je m'en affligeai pour moi, je m'en affligeai pour le public ; mais je m'en affligeai, en vérité, beaucoup plus pour lui-même. Je l'aimois autant que je l'honorais, et je vis d'un coup d'œil le précipice. Je vous ennuierois si je vous rendois compte de toutes les conversations que j'eus avec lui sur cette matière. Vous jugerez, s'il vous plait, des autres par celle dont je vous vais rapporter le détail. Elle se passa justement l'après-dîner du jour où l'on prétendit qu'il avoit menacé le parlement.

Je trouvai dans ce moment que le dégoût que j'avois remarqué déjà dans son esprit étoit changé en colère et même en indignation. Il me dit en jurant, qu'il n'y avoit plus de moyen de souffrir l'insolence et l'impertinence de ces bourgeois qui en vouloient à l'autorité royale ; que tant qu'il avoit cru qu'ils n'eussent en butte que le Mazarin, il avoit été pour eux ; que je lui avois moi-même confessé plus de trente fois qu'il n'y avoit aucunes mesures bien sûres à prendre avec des gens qui ne peuvent jamais se répondre d'eux-mêmes d'un quart d'heure à l'autre ; parce qu'ils ne peuvent jamais se répondre un instant de leur compagnie ; qu'il ne se pouvoit résoudre à devenir le général d'une armée de fous, n'y ayant pas un homme sage qui pût s'engager dans une cohue de cette nature ; qu'il étoit prince du sang, qu'il ne vouloit pas ébranler l'État ; que si le parlement eût pris la conduite dont on étoit demeuré d'accord, on l'eût redressé. Mais qu'agissant comme il le faisoit, il prenoit le chemin de le renverser. M. le Prince ajouta à cela tout ce que vous vous pouvez figurer de réflexions publiques et particulières. Voici en propres paroles ce que je lui répondis :

« Je conviens, monsieur, de toutes les maximes générales ; permettez-moi, s'il vous plait, de les appliquer au fait particulier. Si le parlement travaille à la ruine de l'État, ce n'est pas qu'il ait l'intention de le ruiner ; nul n'a plus d'intérêt au maintien de l'autorité royale que les officiers, et tout le monde en convient. Il faut donc reconnoître de bonne foi que lorsque les

compagnies souveraines font du mal, c'est parce qu'elles ne savent pas bien faire le bien même qu'elles veulent. La capacité d'un ministre qui sait ménager les particuliers et les corps, les tient dans l'équilibre où elles doivent être naturellement et dans lequel elles réussissent, par un mouvement qui balance ce qui est de l'autorité des princes et de l'obéissance des peuples. L'ignorance de celui qui gouverne aujourd'hui ne lui laisse ni assez de vue ni assez de force pour régler les poids de cette horloge. Les ressorts s'en sont mêlés. Ce qui n'étoit que pour modérer le mouvement veut le faire, et je conviens qu'il le fait mal, parce qu'il n'est pas lui-même fait pour cela : voilà où git le défaut de notre machine. Votre Altesse la veut redresser, et avec d'autant plus de raison qu'il n'y a qu'elle qui en soit capable ; mais pour la redresser, faut-il se joindre à ceux qui la veulent rompre ? Vous convenez des disparates du cardinal ; vous convenez qu'il ne pense qu'à établir en France l'autorité qu'il n'a jamais connue qu'en Italie. S'il y pouvoit réussir, seroit-ce le compte de l'État, selon ses bonnes et véritables maximes ? Seroit-ce celui des princes du sang en tous sens ? Mais de plus est-il en état d'y réussir ? N'est-il pas accablé de la haine publique, du mépris public ? Le parlement n'est-il pas l'idole des peuples ? Je sais que vous les comptez pour rien, parce que la cour est armée ; mais je vous supplie de me permettre de vous dire qu'on les doit compter pour beaucoup toutes les fois qu'ils se comptent eux-mêmes pour tout. Ils en sont là ; ils commencent eux-mêmes à compter vos armées pour rien, et le malheur est que leurs forces consistent dans leur imagination ; et l'on peut dire avec vérité que, à la différence des autres sortes de puissances, ils peuvent, quand ils sont arrivés à un certain point, tout ce qu'ils croient pouvoir. Votre Altesse me disoit dernièrement, monsieur, que cette disposition du peuple n'étoit qu'une fumée ; mais cette fumée si noire et si épaisse est entretenue par un feu qui est bien vif et bien allumé. Le parlement le souffle, et ce parlement, avec les plus simples intentions du monde, est très capable de l'enflammer à un point qui l'embrasera et qui le consumera lui-même, mais qui hasardera dans les intervalles plus d'une fois l'État. Les corps poussent toujours avec trop de vitesse les fautes des ministres quand ils ont tant fait que de s'y acharner, et ils ne ménagent presque jamais leurs imprudences, ce qui est, en de certaines occasions, capable de perdre un royaume. Si le parlement

cût répondu, quelque temps devant que vous revinssiez de l'armée, à la ridicule et pernicieuse proposition que le cardinal lui fit de déclarer s'il prétendoit mettre des bornes à l'autorité royale; si, dis-je, les plus sages du corps n'eussent éludé la réponse, la France, à mon opiûion, couroit fortune; parce que la compagnie se déclarant pour l'affirmative, comme elle en fut sur le point, elle déchiroit le voile qui couvre le mystère de l'État. Chaque monarchie a le sien. Celui de la France consiste dans cette espèce de silence religieux et sacré dans lequel on ensevelit, en obéissant presque toujours aveuglément aux rois, le droit que l'on ne veut erolre avoir de s'en dispenser que dans les occasions où il ne seroit pas même de leur service de leur plaire. Ce fut un miracle que le parlement ne levât pas dernièrement ce voile et ne le levât pas en forme et par arrêt, ce qui seroit bien d'une conséquence plus dangereuse et plus funeste que la liberté que les peuples ont prise depuis quelque temps de voir à travers. Si cette liberté, qui est déjà dans la salle du Palais, étoit passée jusque dans la grande chambre, elle feroit des lois révérees de ce qui n'est encore que question problématique et de ce qui n'étoit naguère qu'un secret, ou inconnu, ou du moins respecté. Votre Altesse n'empêchera pas par la force des armes les suites du malheureux état que je vous marque et dont nous ne sommes peut-être que trop proches. Elle voit que le parlement même a peline à retenir les peuples qu'il a éveillés; elle voit que la contagion se glisse dans les provinces; et la Guienne et la Provence donnent déjà très dangereusement l'exemple qu'elles ont reçu de Paris. Tout branle, et Votre Altesse seule est capable de fixer ce mouvement par l'éclat de sa naissance, par celui de sa réputation et par la persuasion générale où l'on est qu'il n'y a qu'elle qui y puisse remédier. L'on peut dire que la reine partage la haine que l'on a pour le cardinal, et que Monsieur partage le mépris qu'on a pour la Rivière. Si vous entrez par complaisance dans leurs pensées, vous entrez en part dans la haine publique. Vous êtes au dessus du mépris; mais la crainte que l'on aura de vous prendra sa place, et cette crainte empoisonnera si cruellement et la haine que l'on aura pour vous, et le mépris que l'on a déjà pour les autres, que ce qui n'est présentement qu'une plaie dangereuse à l'État lui deviendra peut-être mortelle et pourra mêler dans la suite de la révolution le désespoir du retour, qui est toujours, en ces matières, le dernier et le plus dangereux symptôme de la maladie. Je

n'ignore pas les justes raisons qu'a Votre Altesse d'appréhender les manières d'un corps composé de plus de deux cents têtes et qui n'est capable ni de gouverner ni d'être gouverné. Cet embarras est grand ; mais j'ose soutenir qu'il n'est pas insurmontable et qu'il n'est pas même difficile à démêler dans la conjoncture présente par des circonstances particulières. Quand le parti sera formé, quand vous serez à la tête de l'armée, quand les manifestes auroient été publiés, quand enfin vous serez général déclaré d'un parti dans lequel le parlement seroit entré, aurez-vous, monsieur, plus de peine à soutenir ce poids que messieurs votre aïeul et bisaïeul n'en ont eu à s'accommoder aux caprices des ministres de la Rochelle et des maires de Nîmes et de Montauban ? Et Votre Altesse trouveroit-elle plus de difficulté à ménager le parlement de Paris que M. du Maine n'en a trouvé dans le temps de la Ligue, c'est-à-dire dans le temps de la faction du monde la plus opposée à toutes les maximes du parlement ? Votre naissance et votre mérite vous élèvent autant au dessus de ce dernier exemple que la cause dont il s'agit est au dessus de celle de la Ligue ; et les manières n'en sont pas moins différentes. La Ligue fit une guerre où le chef du parti commença sa déclaration par une jonction ouverte et publique avec l'Espagne contre la couronne et la personne d'un des plus braves et des meilleurs rois que la France ait jamais eu ; et ce chef de parti, sorti d'une maison étrangère et suspecte, ne laissa pas de maintenir très longtemps dans ses intérêts ce même parlement dont la seule idée vous fait peine, dans une occasion où vous êtes si éloigné de le vouloir porter à la guerre, que vous n'y entrez que pour lui procurer la sûreté et la paix. Vous ne vous êtes ouvert qu'à deux hommes de tout le parlement, et encore vous ne vous y êtes ouvert que sous la parole qu'ils vous ont donnée l'un et l'autre de ne laisser pénétrer à personne du monde, sans exception, vos intentions. Comme est-il possible que Votre Altesse puisse prétendre que ces deux hommes puissent, par le moyen de cette connoissance intérieure et cachée, régler les mouvements de leur corps ? J'ose, monsieur, vous répondre que si vous voulez vous déclarer publiquement comme protecteur du public et des compagnies souveraines, vous en disposerez au moins pour très longtemps absolument et presque souverainement. Ce n'est pas votre vue, vous ne vous voulez pas brouiller à la cour ; vous aimez mieux le cabinet que la faction. Ne trouvez pas mauvais que des gens qui

ne vous voient que dans ce jour ne mesurent pas toutes leurs démarches selon ce qu'il vous conviendrait. C'est à vous à mesurer les vôtres avec les leurs, parce qu'elles sont publiques ; et vous le pouvez, parce que le cardinal, accablé par la haine publique, est trop foible pour vous obliger malgré vous aux éclats et ruptures prématurées. La Rivière, qui gouverne Monsieur, est l'homme du monde le plus timide : continuez à témoigner que vous cherchez à adoucir les choses et laissez-les aigrir selon votre premier plan ; un peu plus, un peu moins de chaleur dans le parlement doit-il être capable de vous le faire changer ? De quoi y va-t-il enfin en ce plus et en ce moins ? Le pis du pis est que la reine eroie que vous n'embrassez pas avec assez d'ardeur ses intérêts. N'y a-t-il pas des moyens pour suppléer à cet inconvénient ? N'y a-t-il pas des apparences à donner ? N'y a-t-il pas même de l'effectif ? Enfin, monsieur, je supplie très humblement Votre Altesse de me permettre de lui dire que jamais projet n'a été si beau, si innocent, si saint, ni si nécessaire que celui qu'elle a fait, et que jamais raisons n'ont été, au moins à mon opinion, si foibles que celles qui l'empêchent de l'exécuter. La moins forte de celles qui vous y portent, ou plutôt qui vous y devraient porter, est que si le cardinal Mazarin ne réussit pas dans les siens, il vous peut entraîner dans sa ruine, et que s'il y réussit, il se servira, pour vous perdre, de tout ce que vous aurez fait pour l'élever.

Vous voyez par le peu d'arrangement de ce discours qu'il fut fait sans méditation et sur-le-champ. Je le dictai à Laigues en revenant chez moi de chez M. le Prince ; et Laigues me le fit voir à mon dernier voyage de Paris. Il ne persuada point M. le Prince qui étoit déjà préoccupé ; il ne répondit à mes raisons particulières que par les générales, ce qui est assez de son caractère. Les héros ont leurs défauts ; celui de M. le Prince est de n'avoir pas assez de suite dans un des plus beaux esprits du monde. Ceux qui ont voulu croire qu'il avoit voulu dans les commencements aigrir les affaires par Longueil, par Broussel et par moi, pour se rendre plus nécessaire à la cour et dans la vue de faire pour le cardinal ce qu'il y fit depuis, font autant d'injustice et à sa vertu et à la vérité, qu'ils prétendent faire d'honneur à son habileté. Ceux qui croient que les petits intérêts, c'est-à-dire les intérêts de pension, de gouvernement, d'établissement, furent l'unique cause de son changement, ne se trompent guère moins. La vue d'être l'arbitre du cabinet y entra assurément, mais elle

ne l'eût pas emporté sur les autres considérations ; et le véritable principe fut qu'ayant tout vu d'abord également, il ne sentit pas tout également. La gloire de restaurateur du public fut sa première idée , celle de conservateur de l'autorité royale fut la seconde. Voilà le caractère de tous ceux qui ont dans l'esprit le défaut que je vous ai marqué ci-dessus. Quoiqu'ils voient très bien les inconvénients et les avantages des deux partis sur lesquels ils balancent à prendre leurs résolutions , et quoiqu'ils les voient même ensemble , ils ne les pèsent pas ensemble. Ainsi ce qui leur paroît aujourd'hui plus léger , leur paroît demain plus pesant. Voilà justement ce qui fit le changement de M. le Prince, sur lequel il faut confesser que ce qui n'a pas honoré sa vue, ou plutôt sa résolution , a bien justifié son intention. L'on ne peut nier que s'il eût conduit aussi prudemment qu'il l'eût pu la bonne intention qu'il avoit , certainement il eût redressé l'Etat peut-être pour des siècles ; mais l'on doit convenir que s'il l'eût eue mauvaise, il eût pu aller à tout dans un temps où l'enfance du roi, l'opiniâtreté de la reine, la foiblesse de Monsieur, l'incapacité du ministre , la licence du peuple, la chaleur des parlements, ouvroient à un jeune prince plein de mérite et couvert de lauriers, une carrière plus belle et plus vaste que celle que messieurs de Guise avaient courue.

Dans la conversation que j'eus avec M. le Prince, il me dit deux ou trois fois avec colère qu'il feroit bien voir au parlement, s'il continuoît à agir comme il avoit accoutumé, qu'il n'en étoit pas où il pensoit, et que ce ne seroit pas une affaire que de le mettre à la raison. Pour vous dire le vrai, je ne fus pas fâché de trouver cette ouverture à en tirer ce que je pourrois des pensées de la cour ; il ne s'en expliqua pas toutefois ouvertement ; mais j'en compris assez pour me confirmer dans celle que j'avois, qu'elle commençoit à reprendre ses premiers projets d'attaquer Paris. Pour m'en éclaircir encore davantage , je dis à M. le Prince que le cardinal se pouvoit fort facilement tromper dans ses mesures, et que Paris seroit un morceau de dure digestion ; à quoi il me répondit de colère : — « On ne le prendra pas comme Dunkerque, par des mines et par des attaques ; mais si le pain de Gonesse leur manquait huit jours... » Je me le tins pour dit , et je lui re-partis, beaucoup moins pour en savoir davantage que pour avoir lieu de me dégager d'avec lui , que l'entreprise de fermer les passages du pain de Gonesse pourroit recevoir des difficultés. —

« Quelles ? reprit-il brusquement ; les bourgeois sortiront-ils pour donner bataille ? » — « Elle ne seroit pas rude, monsieur, s'il n'y avoit qu'eux, » lui répondis-je. — « Qui sera avec eux ? reprit-il ; y serez-vous, vous qui parlez ? » — « Ce seroit mauvais signe, lui dis-je, cela sentiroit fort la procession de la Ligue. » Il pensa un peu, et puis il me dit : — « Ne raillons point ; seriez-vous assez fou pour vous embarquer avec ces gens ! » — « Je ne le suis que trop, lui répondis-je ; vous le savez, monsieur, et que je suis de plus coadjuteur de Paris, et par conséquent engagé et par honneur et par intérêts à sa conservation. Je servirai toute ma vie Votre Altesse en tout ce qui ne regardera pas ce point. » Je vis bien que M. le Prince s'émut à cette déclaration, mais il se contint et il me dit ses propres mots : — « Quand vous vous engagerez dans une mauvaise affaire je vous plaindrai, mais je n'aurai pas sujet de me plaindre de vous. Ne vous plaignez pas aussi de moi, et rendez-moi le témoignage que vous me devez, qui est que je n'ai rien promis à Longueil et à Broussel dont le parlement ne m'ait dispensé par sa conduite. » Il me fit ensuite beaucoup d'honnêtetés personnelles. Il m'offrit de me raccommo-der avec la cour. Je l'assurai de mes obéissances et de mon zèle en tout ce qui ne seroit pas contraire aux engagements qu'il savoit que j'avois pris. Je le fis souvenir de l'impossibilité d'en sortir et je sortis moi-même de l'hôtel de Condé, avec toute l'agitation d'esprit que vous vous pouvez imaginer.

Montrésor et Saint-Ibal arrivèrent chez moi justement dans le temps que j'achevois de dicter à Laigues la conversation que j'avois eue avec M. le Prince, et ils n'oublièrent rien pour m'obliger à envoyer dès ce moment à Bruxelles. Quoique je sentisse dans moi-même beaucoup de peine à être le premier qui eût mis dans nos affaires le grain de catholicon d'Espagne, je m'y résolus par la nécessité, et je commençai à en dresser l'instruction, qui devoit contenir plusieurs chefs, et dont la conclusion fut remise par cette raison au lendemain matin.

La fortune me présenta l'après-dinée un moyen plus agréable et plus innocent. J'allai par un pur hasard chez madame de Longueville, que je voyois fort peu parce que j'étois extrêmement ami de monsieur son mari, qui n'étoit pas l'homme de la cour le mieux avec elle. Je la trouvai seule ; elle tomba dans la conversation sur les affaires publiques qui étoient à la mode. Elle me parut enragée contre la cour. Je savois par le bruit pu-

ble qu'elle l'étoit au dernier point contre M. le Prince. Je joignis ce que l'on en disoit dans le monde , à ce que j'en tirois de certains mots qu'elle laissoit échapper. Je n'ignorais pas que M. le prince de Conti étoit absolument en ses mains. Toutes ces idées me frappèrent tout d'un coup l'imagination, et y firent naître celles dont je vous rendrai compte, après que je vous aurai un peu éclairci le détail que je vous viens de toucher.

Mademoiselle de Bourbon avoit eu l'amitié du monde la plus tendre pour M. son frère aîné; et madame de Longueville, quelque temps après son mariage, prit une rage et une fureur contre lui, qui passa jusques à un excès incroyable. Vous croyez aisément qu'il n'en falloit pas davantage dans le monde pour faire faire des commentaires fâcheux sur une histoire de laquelle l'on ne voyoit pas les motifs. Je ne les ai jamais pu pénétrer : mais j'ai été persuadé que ce qui s'en disoit dans la cour n'étoit pas véritable; parce que s'il eût été vrai qu'il y eût eu de la passion dans leur amitié, M. le Prince n'auroit pas conservé pour elle la tendresse qu'il y conserva toujours dans la chaleur même de l'affaire de Coligny. J'ai observé qu'ils ne se brouillèrent qu'après sa mort. Et je sais de science certaine que M. le Prince savoit que madame sa sœur aimoit véritablement Coligny. L'amour passionné du prince de Conti pour elle donna à cette maison un certain air d'inceste, quoique très injustement pour l'effet, que la raison au contraire que je viens de vous alléguer, quoiqu'à mon sens décisive, ne put dissiper. Je vous ai marqué ci-dessus que la disposition où je trouvois madame de Longueville me donna lieu de penser à préparer une défense pour Paris plus proche, plus naturelle et moins odieuse que celle d'Espagne. Je connoissois bien la foiblesse de M. le prince de Conti presque encore enfant; mais je savois en même temps que cet enfant étoit prince du sang. Je ne voulois qu'un nom pour animer ce qui sans un nom ne seroit que fantôme. Je me répondois de M. de Longueville, qui étoit l'homme du monde qui aimoit le mieux le commencement de toutes affaires. J'étois fort assuré que le maréchal de la Mothe, enragé contre la cour, ne se détacherait point de M. de Longueville, à qui il avoit été attaché vingt ans durant, par une pension qu'il avoit voulu même retenir par reconnaissance, encore après qu'il eût été fait maréchal de France. Je voyois M. de Bouillon très mécontent et presque réduit à la nécessité par le mauvais état de ses affaires de l'esti-

ques et par les injustices que la cour lui faisoit. J'avois considéré tous ces gens-là, mais je ne les avois considérés que dans une perspective éloignée, parce qu'il n'y en avoit aucun qui fût capable d'ouvrir la scène. M. de Longueville n'étoit bon que pour le second acte. Le maréchal de la Mothe, bon soldat, mais de très petit sens, ne pouvoit jamais jouer le premier personnage. M. de Bouillon l'eût pu soutenir : mais sa probité étoit plus problématique que son talent ; et j'étois bien averti de plus que madame sa femme, qui avoit un pouvoir absolu sur son esprit, n'agissoit en quoi que ce soit que par les mouvements d'Espagne. Vous ne vous étonnez pas sans doute de ce que je n'avois pas fixé des vucs aussi vagues et aussi embrouillés que celles-là, et de ce que je les rénnis pour ainsi dire en la personne de M. le prince de Conti, prince du sang, et qui par sa qualité concilioit et approchoit, pour ainsi parler, tout ce qui paroïssoit le plus éloigné à l'égard des uns et des autres.

Dès que j'eus ouvert à madame de Longueville le moindre jour du poste qu'elle pouvoit tenir en l'état où les affaires alloient tomber, elle y entra avec des emportements de joie que je ne vous puis exprimer. Je ménageois avec soin ces dispositions ; j'échauffai M. de Longueville, et par moi-même et par Varicardville, qui étoit son pensionnaire et auquel il avoit avec raison une parfaite confiance. Je me résolus de ne lier aucun commerce avec l'Espagne et d'attendre que les occasions, que je jugeois bien n'être que trop proches, donnassent lieu à une conjoncture où celui que nous y prendrions infailliblement parût plutôt venir des autres que de moi. Ce parti quoique très fortement contredit par Saint-Ibal et par Montrésor, fut le plus judicieux ; et vous verrez par les suites que je jugeai sagement, en jugeant qu'il n'y avoit plus lieu de précipiter ce remède, qui est doublement dangereux quand il est le premier appliqué. Il a toujours besoin de lénitifs qui y préparent.

La sincérité qui m'a obligé à vous faire une confession de ma faute en ce qui a touché madame de la Meilleraye, me force à vous faire en ce lieu mon éloge sur ce qui regarde madame de Longueville. La petite-vérole lui avoit ôté la première fleur de sa beauté ; mais elle lui en avoit laissé presque tout l'éclat ; et cet éclat joint à sa qualité, à son esprit et à sa langue, qui avoit en elle un charme particulier, la rendoit une des plus aimables personnes de France. J'avois le cœur du monde le plus propre pour

l'y placer entre madame de Guémené et madame de Pommereux. Je ne vous dirai pas qu'elle l'eût agréé ; mais je vous dirai bien que ce ne fut pas la vue de l'impossible qui m'en fit rejeter la pensée, qui fut même assez vive dans les commencements. Le bénéfice n'étoit pas vacant ; mais il n'étoit pas desservi. M. de la Rochefoucault étoit en possession, mais il étoit en Poitou. J'écrivois tous les jours trois ou quatre billets, et j'en recevois bien autant. Je me trouvois très souvent à l'heure du réveil pour parler plus librement d'affaires. Je concevois beaucoup d'avantages, parce que je n'ignorois pas que ce pourroit être l'unique moyen de m'assurer de M. le prince de Conti pour les suites. Je crus, pour ne vous rien celer, y entrevoir de la possibilité. La seule vue de l'amitié étroite que je professois avec le mari l'emporta sur le plaisir et sur la politique : et j'ai conçu à l'heure qu'il est autant de considérations de le croire, que j'en ai eu toute ma vie de douter du contraire.

Je ne laissai pas de prendre une grande liaison d'affaires avec madame de Longueville, et par elle un commerce avec M. de la Rochefoucault, qui revint trois semaines ou un mois après ce premier engagement. Il faisoit croire à M. le prince de Conti qu'il le servoit dans la passion qu'il avoit pour madame sa sœur ; et lui et elle de concert l'avoient tellement aveuglé, que plus de quatre ans après il ne se doutoit encore de quoi que ce soit.

Comme M. de la Rochefoucault n'avoit pas eu trop bon bruit dans l'affaire des Importants, dans laquelle on l'avoit accusé de s'être raccommoqué avec la cour à leurs dépens (ce que j'ai su toutefois depuis de science certaine n'être pas vrai), je n'étois pas trop content de le trouver en cette société. Il fallut pourtant s'en accommoder. Nous primes toutes nos mesures. M. le prince de Conti, madame de Longueville, M. son mari et le maréchal de la Mothe s'engagèrent de demeurer à Paris et de se déclarer si l'on attaquoit. Broussel, Longueil et Viole promirent au nom du parlement qui n'en savoit rien. M. de Retz fit les allées et venues entre eux et madame de Longueville, qui prenoit les eaux à Noisy avec M. le prince de Conti. Il n'y eut que M. de Bouillon qui ne voulut être nommé à personne sans exception ; il s'engagea avec moi uniquement. Je le voyois assez souvent la nuit, et madame de Bouillon y étoit toujours présente ; si cette femme eût eu autant de sincérité que d'esprit, de beauté, de douceur et de vertu, elle eût été une merveille accomplie. J'en fus très pi-

qué : mais je n'y trouvai pas la moindre ouverture ; et comme la piqure ne me fit pas mal fort longtemps, je crois que j'eusse parlé plus proprement si j'eusse dit que je crus en être très piqué.

Après que j'eus préparé assez à mon gré la défensive, je pris la pensée de faire, s'il étoit possible, en sorte que la cour ne portât pas les affaires à l'extrémité. Vous concevez facilement l'utilité de ce dessin et vous en avouerez la possibilité, quand je vous dirai que l'exécution n'en tint qu'à l'opiniâtreté qu'eut le ministre de ne pas agréer une proposition, qui m'avoit été suggérée par Launai-Graval, et qui de l'agrément même du parlement eût suppléé, au moins pour beaucoup, aux retranchements faits par cette compagnie. Cette proposition, dont le détail seroit trop long et trop ennuyeux, fut agitée chez Viole, où le Coigneux et beaucoup d'autres gens du parlement s'y trouvèrent. Elle fut approuvée ; et si le ministre eût été assez sage pour la recevoir de bonne foi, je suis persuadé et que l'État eût soutenu la dépense nécessaire et qu'il n'y auroit point eu de guerre civile.

Quand je vis que la cour ne vouloit même son bien qu'à sa mode, qui n'étoit jamais bonne, je ne songeai plus qu'à lui faire du mal, et ce ne fut que dans ce moment où je pris l'entière et pleine résolution d'attaquer personnellement le Mazarin ; parce que je crus que ne pouvant l'empêcher de nous attaquer, nous ferions sagement de l'attaquer nous-même, par des préalables qui donneroient dans le public un mauvais air à son attaque.

L'on peut dire avec fondement que les ennemis de ce ministre avoient un avantage contre lui très rare, et que l'on n'a presque jamais contre les gens qui sont dans sa place. Leur pouvoir fait pour l'ordinaire qu'ils ne sont pas susceptibles de la teinture du ridicule ; elle prenoit sur le cardinal parce qu'il disoit des sottises, ce qui n'est pas ordinaire à ceux même qui en font dans ces sortes de postes. Je lui attachai Marigny, qui revenoit tout à propos de Suède, et qui s'étoit comme donné à moi. Le cardinal avoit demandé à Bouqueval, député du grand conseil, s'il ne croiroit pas être obligé d'obéir au roi, en cas que le roi lui commandât de ne point porter de glands à son collet : et il s'étoit servi de cette comparaison assez sottement, comme vous voyez, pour prouver l'obéissance aux députés d'une compagnie souveraine. Marigny paraphrasa ce mot en prose et en vers, un mois ou cinq semaines devant que le roi sortit de Paris ; et l'effet que fit

cette paraphrase est inconcevable. Je pris cet instant pour mettre l'abomination dans le ridicule ; ce qui fait le plus dangereux et le plus irrémédiable de tous les composés.

Vous avez vu, ci-dessus, que la cour avoit entrepris d'autoriser les prêts par des déclarations, c'est-à-dire, à proprement parler, qu'elle avoit entrepris d'autoriser les usures par une loi vérifiée en parlement ; parce que ces prêts qui se faisoient au roi, par exemple sur les tailles, n'étoient jamais qu'avec des usures immenses. Ma dignité m'obligeoit à ne pas souffrir un mal et un scandale aussi général et aussi public. Je remplis très exactement et très pleinement mon devoir. Je fis une assemblée fameuse de curés, de chanoines, de docteurs, de religieux ; et sans avoir seulement prononcé le nom du cardinal dans toutes ces conférences, où je faisois au contraire toujours semblant de l'épargner, je le fis passer en huit jours pour le juif le plus convaincu qu'il fût en Europe. Le roi sortit de Paris justement à ce moment, et je l'appris à cinq heures du matin par l'argentier de la reine, qui me fit éveiller et qui me donna une lettre écrite de sa main, par laquelle elle me commandoit, en des termes fort honnêtes, de me rendre dans le jour à Saint-Germain. L'argentier ajouta de bouche que le roi venoit de monter en carrosse pour y aller, et que toute l'armée étoit commandée pour s'avancer. Je lui répondis simplement que je ne manquerois pas d'obéir. Vous me faites bien la justice d'être persuadée que je n'en eus pas la pensée.

Blancménénil entra dans ma chambre pâle comme un mort. Il me dit que le roi marchoit au Palais avec huit mille chevaux. Je l'assurai qu'il étoit sorti de la ville avec deux cents. Voilà la moindre des impertinences qui me furent dites depuis les cinq heures du matin jusqu'à dix. J'eus toujours une procession de gens effarés qui se croyoient perdus. Mais j'en prenois bien plus de divertissement que d'inquiétude, parce que j'étois averti de moment à autre, par les officiers des colonelles qui étoient à moi, que le premier mouvement du peuple à la première nouvelle, n'avoit été que de fureur, à laquelle la peur ne succède jamais que par degrés ; et je croyois avoir de quoi couper, devant qu'il ne fût nuit, ces degrés ; car, quoique M. le Prince, qui se défiloit de monsieur son frère, l'eût été prendre dans son lit et l'eût emmené avec lui à Saint-Germain, je ne doutois point, madame de Longueville étant demeurée à Paris, que nous le revisions bientôt ;

et d'autant plus que je savais que M. le Prince, qui ne le craignoit ni ne l'estimoit, ne pousseroit pas la défiance jusqu'à l'arrêter. J'avois de plus reçu la veille une lettre de M. de Longueville, datée de Rouen, par laquelle il m'assuroit qu'il arriveroit le soir de ce jour-là à Paris.

Aussitôt que le roi fut sorti (6 janvier), les bourgeois, d'eux-mêmes et sans ordre, se saisirent de la porte Saint-Honoré; et dès que l'argentier de la reine fut sorti de chez moi, je mandai à Brigallier d'occuper avec sa compagne celle de la Conférence. Le parlement s'assembla au même temps avec un tumulte de consternation; et je ne sais ce qu'ils eussent fait, tant ils étoient effarés, si l'on n'eût trouvé le moyen de les animer par leur propre peur. Je l'ai observé mille fois. Il y a des espèces de frayeurs qui ne se dissipent que par des frayeurs d'un plus haut degré. Je priaï Vedeau, conseiller, que je fis appeler dans le parquet des huissiers, d'avertir la compagnie qu'il y avoit à l'Hôtel-de-Ville une lettre du roi, par laquelle il donnoit part au prévôt des marchands et aux échevins des raisons qu'il avoient obligé à sortir de sa bonne ville de Paris, qui étoient en substance : que quelques officiers de son parlement avoient intelligence avec les ennemis de l'État, et qu'ils avoient même conspiré de se saisir de sa personne. Cette lettre jointe à la connoissance que l'on avoit que le président le Féron, prévôt des marchands, étoit tout à fait dépendant de la cour, émut toute la compagnie au point qu'elle se la fit apporter sur l'heure même, et qu'elle donna arrêt par lequel il fut ordonné que les bourgeois prendroient les armes; que l'on garderoit les portes de la ville; que le prévôt des marchands et le lieutenant civil pourvoiroient au passage des vivres, et que l'on délibéreroit le lendemain au matin sur la lettre du roi. Vous jugez par la teneur de cet arrêt bien interlocutoire, que la terreur du parlement n'étoit pas encore bien dissipée. Je ne fus pas touché de son irrésolution, parce que j'étois persuadé que j'aurois dans peu de quoi le fortifier.

Comme je croyois que la bonne conduite vouloit que le premier pas, au moins public, de désobéissance vint de ce corps, qui justifieroit celle des particuliers, je jugeai à propos de chercher une couleur au peu de soumission que je témoignois à la reine en n'allant pas à Saint-Germain. Je fis mettre mes chevaux au carrosse, je reçus les adieux de tout le monde; je rejetai avec une fermeté admirable toutes les instances que l'on me fit pour m'o-

bilger à demeurer, et par un malheur signalé je trouvai au bout de la rue Neuve-Notre-Dame du Buisson, marchand de bois, et qui avoit beaucoup de crédit sur les ports. Il étoit absolument à moi ; mais il se mit ce jour-là en mauvaise humeur. Il battit mon postillon et me rossa mon cocher. Le peuple accourant en foule renversa mon carrosse ; et les femmes du Marché-Neuf firent d'un étau une machine sur laquelle elles me rapportèrent pleurantes et hurlantes à mon logis. Vous ne doutez pas de la manière dont cet effort de mon obéissance fut reçu à Saint-Germain. J'écrivis à la reine et à M. le Prince, en leur témoignant la douleur que j'avois d'avoir si mal réussi dans ma tentative. La première répondit au chevalier de Sévigné, qui lui porta ma lettre, avec une hauteur de mépris. Le second ne put s'empêcher, en me plaignant, de témoigner de la colère. La Rivière éclata contre moi par des railleries, et le chevalier de Sévigné vit clairement que les uns et les autres étoient persuadés qu'ils nous auroient dès le lendemain la corde au cou. Je ne fus pas beaucoup ému de leurs menaces ; mais je fus très touché d'une nouvelle que j'appris le même jour, qui étoit que M. de Longueville, qui, comme je vous ai dit, revenoit de Rouen, où il avoit fait un voyage de dix ou douze jours, ayant appris la sortie du roi à six lieues de Paris, avoit tourné tout court à Saint-Germain. Madame de Longueville ne douta point que M. le Prince ne l'eût gagné et qu'ainsi M. le prince de Conti ne fût infailliblement arrêté. Le maréchal de la Mothe lui déclara en ma présence qu'il feroit sans exception tout ce que M. de Longueville voudroit, et contre et pour la cour. M. de Bouillon se prenoit à moi de ce que des gens dont je l'avois toujours assuré prenoient une conduite aussi contraire à ce que je lui en avois dit mille fois. Jugez, je vous supplie, de mon embarras, qui étoit d'autant plus grand que madame de Longueville me protestoît qu'elle n'avoit eu de tout le jour aucune nouvelle de M. de la Rochefoucault, qui étoit toutefois parti deux heures après le roi pour fortifier et pour ramener M. le prince de Conti.

Saint-Ibal revint encore à la charge pour m'obliger à l'envoyer sans différer au comte de Fuensaldagne. Je ne fus pas de son opinion, et je pris le parti de faire partir pour Saint-Germain le marquis de Noirmoutiers, qui s'étoit lié avec moi depuis quelque temps, pour savoir par son moyen ce que l'on pouvoit attendre de M. le prince de Conti et de M. de Longueville. Madame de

Longueville fut de ce sentiment, et Noirmoutiers partit sur les six heures du soir.

Le lendemain au matin, qui fut le lendemain de la fête des Rois, c'est-à-dire le 7 de janvier, la Sourdière, lieutenant des gardes-du-corps, entra dans le parquet des gens du roi et leur donna une lettre de cachet adressée à eux, par laquelle le roi leur ordonnoit de dire à la compagnie qu'il lui commandoit de se transporter à Montargis et d'y attendre ses ordres. Il y avoit aussi entre les mains de la Sourdière un paquet fermé pour le parlement et une lettre pour le premier président. Comme l'on n'avoit pas lieu de douter du contenu, que l'on devinoit assez par celui de la lettre écrite aux gens du roi, on crut qu'il seroit plus respectueux de ne point ouvrir un paquet auquel l'on étoit déterminé par avance de ne pas obéir. L'on le rendit tout fermé à la Sourdière et l'on arrêta d'envoyer les gens du roi à Saint-Germain pour assurer la reine de l'obéissance du parlement, et pour la supplier de lui permettre de se justifier de la calomnie qui lui avoit attiré la lettre écrite la veille au prévôt des marchands. Pour soutenir un peu la dignité l'on ajouta dans l'arrêt que la reine seroit très humblement suppliée de vouloir nommer les calomnieux pour être procédé contre eux selon la rigueur des ordonnances. La vérité est que l'on eut bien de la peine à y faire insérer cette clause, que toute la compagnie étoit fort consternée, et au point que Broussel, Charton, Viole, Loisel, Amelot et cinq autres des noms desquels je ne me souviens pas, qui ouvrirent l'avis de demander en forme l'éloignement du cardinal Mazarin, ne furent suivis de personne et furent même traités d'emportés. Vous observerez, s'il vous plaît, qu'il n'y avoit que la rigueur, dans cette conjecture, où l'on peut trouver même apparence de sûreté. Je n'en ai jamais vu où j'aie trouvé tant de faiblesse. Je courus toute la nuit et je ne gagnai que ce que je vous viens de dire.

La chambre des comptes eut le même jour une lettre de cachet par laquelle il lui étoit ordonné d'aller à Orléans, et le grand conseil reçut commandement d'aller à Mantes. La première députa pour faire des remontrances ; le second offrit d'obéir, mais la ville lui refusa des passeports. Il est aisé de concevoir l'état où je fus tout ce jour-là, qui effectivement me parut le plus affreux de tous ceux que j'eusse passés jusque là dans ma vie. Je dis jusque là, car j'en ai eu depuis de plus fâcheux. Je voyois le parle-

ment sur le point de mollir, et je me voyois par conséquent dans la nécessité ou de subir avec lui le joug du monde le plus honteux et même le plus dangereux pour mon particulier, ou de m'ériger purement et simplement en tribun du peuple, qui est le parti de tous le moins sûr et même le plus bas, toutes les fois qu'il n'est pas revêtu.

La foiblesse de M. le prince de Conti, qui s'étoit laissé emmener comme un enfant par monsieur son frère ; celle de M. de Longueville qui, au lieu de venir rassurer ceux avec lesquels il étoit engagé, avoit été offrir à la reine ses services ; la déclaration de MM. de Bouillon et de la Mothe avoient fort dégarni ce tribunal. L'imprudence du Mazarin le releva. Il fit refuser par la reine audience aux gens du roi : ils revinrent dès le soir à Paris, convaincus que la cour vouloit pousser toutes choses à l'extrémité.

Je vis mes amis toute la nuit ; je leur montrai les avis que j'avois reçus de Saint-Germain, qui étoient que M. le prince avoit assuré la reine qu'il prendroit Paris en quinze jours, et que M. le Tellier, qui avoit été procureur du roi au Châtelet, et qui par cette raison devoit avoir connoissance de la police, répondoit que la cessation de deux marchés affameroit la ville. Je jetai par là dans les esprits l'opinion de l'impossibilité de l'accommodement qui n'étoit dans la vérité que trop effective.

Les gens du roi firent le lendemain au matin (8 janvier) leur rapport du refus de l'audience ; le désespoir s'empara de tous les esprits, et l'on donna tout d'une voix à la réserve de celle de Bernai, plus cuisinier que conseiller, ce fameux arrêt du 8 de janvier 1649, par lequel le cardinal Mazarin fut déclaré ennemi du roi et de l'Etat, perturbateur du repos public et enjoint à tous les sujets du roi de lui courir sus.

L'après-dînée, l'on tint la police générale par les députés du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des aides, M. de Montbazou, gouverneur de Paris, le prévôt des marchands et échevins, et les communautés des six corps des marchands. Il fut arrêté que le prévôt des marchands et l'échevin donneroient des commissions pour lever quatre mille chevaux et dix mille hommes de pied. Le même jour la chambre des comptes et la cour des aides députèrent vers la reine, pour la supplier de ramener le roi à Paris. La ville députa aussi au même effet. Comme la cour étoit encore persuadée que le parlement foiblirait, parce

qu'elle n'avoit pas encore reçu la nouvelle de l'arrêt, elle répondit très fièrement à ces députations. M. le Prince s'emporta même beaucoup contre le parlement devant la reine en parlant à Amelot, premier président de la cour des aides, et la reine répondit à tous ces corps qu'elle ne rentreroit jamais à Paris, ni le roi ni elle, que le parlement n'en fût dehors.

Le lendemain au matin, qui fut le 9 de janvier, la ville reçut une lettre du roi par laquelle il lui étoit commandé de faire obéir le parlement et de l'obliger à se rendre à Montargis. M. de Montlazon, assisté de Fournier, premier échevin, d'un autre échevin et de quatre conseillers de ville, apportèrent la lettre au parlement, et ils lui protestèrent en même temps de ne recevoir d'autres ordres que ceux de la compagnie, qui fit même ce matin-là le fonds nécessaire pour la levée des troupes. L'après-dînée l'on tint la police générale, dans laquelle tous les corps de la ville et tous les colonels et capitaines des quartiers jurèrent une union pour la défense commune. Vous avez sujet de croire que j'en avois moi-même d'être satisfait de l'état des choses, qui ne me permettoit plus de craindre d'être abandonné; et vous en serez encore bien plus persuadée quand je vous aurai dit que le marquis de Noirmoutiers m'assura, dès le lendemain qu'il fut arrivé à Saint-Germain, que M. le prince de Conti et M. de Longueville étoient très bien disposés, et qu'ils eussent déjà été à Paris s'ils n'eussent cru assurer mieux leur sortie de la cour en se montrant quelques jours durant. M. de la Rochefoucault écrivoit au même sens à madame de Longueville.

Vous croyez sans doute toute cette affaire en bon état : vous allez toutefois avouer que cette même étoile qui a semé de pierres tous les chemins par où j'ai passé, me fit trouver dans celui qui paroissoit si glissant et si aplani un des plus grands obstacles et un des plus grands embarras que j'aie rencontrés dans tout le cours de ma vie.

L'après-dînée du jour que je vous viens de marquer, qui fut le 9 de janvier, M. de Brissac, qui avoit épousé ma cousine, mais avec qui j'avois fort peu d'habitude, entra chez moi et il me dit en riant : « Nous sommes de même parti, je viens servir le parlement. » Je crus que M. de Longueville, de qui il étoit parent proche à cause de sa femme, pouvoit l'avoir engagé, et pour m'en éclaircir j'essayai de le faire parler, sans m'ouvrir toutefois à lui à tout hasard. Je trouvai qu'il ne savoit quoi que ce soit ni

de M. de Longueville ni de M. le prince de Conti, qu'étant peu satisfait du cardinal et moins encore du maréchal de la Meilleraye, son beau-frère, il venoit chercher son aventure dans un parti où il crut que notre alliance pourroit ne lui être pas inutile. Après une conversation d'un demi-quart d'heure, il vit par la fenêtre que l'on mettoit mes chevaux à mon carrosse. « Ah mon Dieu dit-il, ne sortez pas ; voilà M. d'Elbeuf qui sera ici dans un moment. — Et que faire ? lui répondis-je ; n'est-il pas à Saint-Germain ? — Il y étoit, reprit froidement M. de Brissac, mais comme il n'y a pas trouvé à dîner, il vient voir s'il trouvera à souper à Paris. Il m'a juré plus de dix fois depuis le pont de Neuilly où je l'ai rencontré, jusqu'à la Croix-du-Tiroir, où je l'ai laissé, qu'il feroit mieux que son cousin, M. du Maine, ne fît à la Ligue. » Jugez, s'il vous plaît, de ma peine ! Je n'osois m'ouvrir à qui que ce soit que j'attendois M. le prince de Conti et M. de Longueville, de peur de les faire arrêter à Saint-Germain. Je voyois un prince de la maison de Lorraine dont le nom est toujours agréable à Paris, prêt à se déclarer et à être déclaré certainement général des troupes qui n'en avoient point, et qui en avoient un besoin pressant par les minutes. Je savois que le maréchal de la Mothe, qui se défiloit toujours de l'irrésolution naturelle à M. de Longueville, ne feroit pas un pas qu'il ne le vît ; et je ne pouvois douter que M. de Bouillon n'ajoutât encore la présence de M. d'Elbeuf, très suspect à tous ceux qui le connoissoient sur le chapitre de la probité, aux motifs qu'il trouvoit pour ne point agir dans l'absence de M. le prince de Conti. De remède, je n'en voyois point. Le prévôt des marchands étoit, dans le fond du cœur, passionné pour la cour, et je ne le pouvois ignorer. Le premier président n'en étoit pas esclave comme l'autre, mais l'intention certainement y étoit ; et de plus, quand j'eusse été aussi assuré d'eux que de moi-même, que leur eussé-je pu proposer dans une conjoncture où les peuples enragés ne pouvoient pas ne pas s'attacher au premier objet, et où ils eussent pris pour mensonge et pour trahison tout ce que l'on leur eût dit, au moins publiquement, contre un prince qui n'avoit rien du grand de ses prédécesseurs que les manières de l'affabilité, ce qui étoit justement ce que j'avois à craindre en ce moment. Sur le tout je n'osois me promettre tout à fait que M. le prince de Conti et M. de Longueville vinssent si tôt qu'ils me l'assuroient. J'avois écrit la veille au second, comme par un pressentiment, que je le suppliois de

considérer que les moindres instants étoient précieux, et quo le délai, même fondé, dans le commencement des grandes affaires est toujours dangereux. Mais je connoissois son irrésolution. Supposé même qu'ils arrivassent dans un demi-quart d'heure, ils arrivoient toujours après un homme qui avoit l'esprit du monde le plus artificieux, et qui ne manqueroit pas de donner toutes les couleurs qui pourroient jeter dans l'esprit des peuples la défiance, assez aisée à prendre dans les circonstances d'un frère et d'un beau-frère de M. le prince. Véritablement, pour me consoler, j'avois pour prendre mon parti sur ces réflexions peut-être deux moments, peut-être un quart d'heure pour le plus. Il n'étoit pas encore passé quand M. d'Elbeuf entra chez moi, qui me dit tout ce que la cajolerie de la maison de Guise lui put suggérer. Je vis ses trois enfants derrière lui, qui ne furent pas tout à fait si éloquents, mais qui me parurent avoir été bien sifflés. Je répondis à leurs honnêtetés avec beaucoup de respect et avec toutes les manières qui pouvoient couvrir mon jeu. M. d'Elbeuf me dit qu'il alloit de ce pas à l'Hôtel-de-Ville lui offrir son service ; à quoi lui ayant répondu que je croyois qu'il seroit plus obligeant pour le parlement qu'il s'adressât le lendemain directement aux chambres assemblées, il demeura fixé dans sa première résolution, quoiqu'il me vint d'assurer qu'il vouloit en tout suivre mes conseils.

Aussitôt qu'il fut monté en carrosse, j'écrivis un mot à Fournier, premier échevin, qui étoit de mes amis, qu'il prit garde que l'Hôtel-de-Ville renvoyât M. d'Elbeuf au parlement. Je mandai à ceux des curés qui étoient le plus intimement à moi de jeter la défiance, par leurs ecclésiastiques, dans l'esprit des peuples, de l'union qui avoit paru entre M. d'Elbeuf et l'abbé de la Rivière. Je courus toute la nuit, à pied et déguisé, pour faire connoître à ceux du parlement, auxquels je n'osois m'ouvrir touchant M. le prince de Conti et M. de Longueville, qu'ils ne se devoient pas abandonner à la conduite d'un homme aussi décrié sur le chapitre de la bonne foi, et qui leur faisoit bien connoître les intentions qu'il avoit pour leur compagnie, puisqu'il s'étoit adressé à l'Hôtel-de-Ville d'abord, sans doute en vue de le diviser du parlement. Comme j'avois eu celle de gagner du temps, en lui conseillant d'attendre jusqu'au lendemain pour lui offrir son service avant que de se présenter à la ville, je me résolus, dès que je vis qu'il ne prenoit pas mon conseil, de me servir

contre lui-même de celui qu'il suivoit ; et je trouvai effectivement que je faisais effet dans beaucoup d'esprits. Mais comme je ne pouvois voir que peu de gens dans le peu de temps que j'avois, et que de plus la nécessité d'un chef qui commandât les troupes ne souffroit point de délai, je m'apercevois que mes raisons touchoient beaucoup plus les esprits que les cœurs, et pour vous dire le vrai, j'étois fort embarrassé, et d'autant plus que j'étois bien averti que M. d'Elbeuf ne s'oublioit pas. Le président le Coigneux, avec qui il avoit été fort brouillé lorsqu'ils étoient tous deux avec Monsieur à Bruxelles, et avec qui il se croyoit raccommodé, me fit voir un billet qu'il lui avoit écrit de la porte Saint-Honoré, en entrant dans la ville, où étoient ces propres mots : « Il faut aller faire hommage au coadjuteur : dans trois jours il me rendra ses devoirs. » Le billet étoit signé, « l'ami du cœur. » Je n'avois pas besoin de cette preuve pour savoir qu'il ne m'aimoit pas. J'avois été autrefois brouillé avec lui, et je l'avois prié un peu brusquement de se taire dans un bal chez madame Perroche, dans lequel il me sembloit qu'il vouloit faire une raillerie de M. le comte, qu'il haïssoit fort, parce qu'ils étoient tous deux en ce temps-là amoureux de madame de Montbazon.

Après avoir couru la ville jusqu'à deux heures, je revins chez moi presque résolu de me déclarer publiquement contre M. d'Elbeuf, de l'accuser d'intelligence avec la cour, de faire prendre les armes et de le prendre lui-même, ou au moins de l'obliger à sortir de Paris. Je me sentois assez de crédit dans le peuple pour le pouvoir entreprendre judicieusement : mais il faut avouer que l'extrémité étoit grande par une infinité de circonstances, et particulièrement par celle d'un mouvement qui ne pouvoit être médiocre dans une ville investie et investie par son roi.

(10 janvier.) Comme je roulois toutes ces différentes pensées dans ma tête, qui n'étoit pas, comme vous vous pouvez imaginer, peu agitée, l'on me vint dire que le chevalier de la Chaise, qui étoit à M. de Longueville, étoit à la porte de ma chambre. Il me cria en entrant : « Levez-vous, monsieur, M. le prince de Conti et M. de Longueville sont à la porte Saint-Honoré, et le peuple qui crie et qui dit qu'ils viennent trahir la ville ne les veut pas laisser entrer. » Je m'habillai en diligence, j'allai prendre le bonhomme Broussel, je fis allumer huit ou dix flambeaux, et nous allâmes en cet équipage à la porte Saint-Honoré. Nous trouvâmes déjà tant de monde dans la rue, que nous eûmes peine à

percer la foule ; et il étoit grand jour quand nous fîmes ouvrir la porte, parce que nous employâmes beaucoup de temps à rassurer les esprits, qui étoient dans une défiance inimaginable. Nous haranguâmes le peuple, et nous amenâmes à l'hôtel de Longueville M. le prince de Conti et M. son beau-frère.

J'allai en même temps chez M. d'Elbeuf lui faire une manière de compliment qui ne lui eût pas plu ; car ce fut pour lui proposer de ne pas aller au Palais, ou au moins de n'y aller qu'avec les autres et après avoir conféré ensemble de ce qu'il y avoit à faire pour le bien du parti. La défiance générale que l'on avoit de tout ce qui avoit le moins du monde de rapport avec M. le prince nous obligeoit à ménager avec bien de la douceur ces premiers moments. Ce qui eût peut-être été facile la veille eût été impossible et même ruineux le matin du jour suivant ; et ce M. d'Elbeuf, que je croyois pouvoir chasser de Paris le 9, m'en eût chassé apparemment le 10, s'il eût su prendre son parti, tant le nom de Condé étoit suspect au peuple. Dès que je vis qu'il avoit manqué le moment dans lequel nous fîmes entrer M. le prince de Conti, je ne doutai point que comme le fond des cœurs étoit pour moi, je ne les ramenasse, avec un peu de temps, où il me plairoit ; mais il falloit ce peu de temps, et c'est pourquoi mon avis fut, et il n'y en avoit point d'autres, de ménager M. d'Elbeuf et de lui faire voir qu'il pouvoit trouver sa place et son compte en s'unissant avec M. le prince de Conti et avec M. de Longueville. Ce qui me fait croire que cette proposition ne lui auroit pas plu, comme je vous le disois à cette heure, est qu'au lieu de m'attendre chez lui comme je l'en avois envoyé prier, il alla au Palais. Le premier président, qui ne vouloit pas que le parlement allât à Montargis, mais qui ne vouloit point non plus de guerre civile, reçut M. d'Elbeuf à bras ouverts, précipita l'assemblée des chambres ; et quoi que pussent dire Broussel, Longueil, Viole, Blancheménil, Novion, le Cognieux, fit déclarer général M. d'Elbeuf, dans la vue, à ce que m'a depuis avoué le président de Mesme, qui se faisoit l'auteur de ce conseil, de faire une division dans le parti, qui n'eût pas été, à son compte, capable d'empêcher la cour de s'adoucir, et qui l'eût été toutefois d'affoiblir assez la faction pour la rendre moins dangereuse et moins durable. Cette pensée m'a toujours paru une de ces divisions dont la spéculation est belle et la pratique impossible ; la méprise en ces matières est toujours très périlleuse.

Comme je ne trouvai point M. d'Elbeuf, que ceux à qui j'avois donné l'ordre de l'observer me rapportèrent qu'il avoit pris le chemin du Palais, et que j'eus appris que l'assemblée des chambres avoit été avancée, je me le tins pour dit ; je ne doutai point de la vérité, et je revins en diligence à l'hôtel de Longueville, pour obliger M. le prince de Conti et M. de Longueville d'aller sur l'heure même au parlement. Le second n'avoit jamais hâte, et le premier, fatigué de sa mauvaise nuit, s'étoit mis au lit. J'eus toutes les peines du monde à le persuader de se relever. Il se trouvoit mal, et il tarda tant que l'on nous vint dire que le parlement étoit levé et que M. d'Elbeuf marchoit à l'Hôtel-de-Ville pour y prêter le serment et prendre le soin de toutes les commissions qui se délivroient. Vous concevez aisément l'amertume de cette nouvelle. Elle eût été plus grande si la première occasion que M. d'Elbeuf avoit manquée ne m'eût donné lieu d'espérer qu'il ne se serviroit pas mieux de la seconde. Comme j'appréhendois toutefois que le bon succès de cette matinée ne lui élevât le cœur, je crus qu'il ne lui falloit pas laisser trop le temps de se reconnoître, et je proposai à M. le prince de Conti de venir au parlement l'après-dinée, de s'offrir à la compagnie et d'en demeurer simplement et précisément dans ces termes, qui se pourroient expliquer plus et moins fortement, selon qu'il trouveroit l'air du bureau dans la grande chambre ; mais encore plus, selon que je le trouverois moi-même dans la salle, où, sous le prétexte que je n'avois pas encore de place au parlement, je faisois état de demeurer pour avoir l'œil sur le peuple.

M. le prince de Conti se mit dans mon carrosse, sans aucune suite que la mienne de livrée, qui étoit fort grande, et qui me faisoit par conséquent reconnoître de fort loin ; ce qui étoit assez à propos en cette occasion, et qui n'empêchoit pourtant pas que M. le prince de Conti ne fit voir aux bourgeois qu'il prenoit confiance en eux, ce qui n'y étoit pas moins nécessaire. Il n'y a rien où il faille plus de précautions qu'en tout ce qui regarde les peuples, parce qu'il n'y a rien de plus déréglé ; il n'y a rien où il les faille plus cacher, parce qu'il n'y a rien de plus défiant. Nous arrivâmes au palais devant M. d'Elbeuf ; l'on cria sur les degrés et dans la salle : « Vive le coadjuteur ! » mais à la réserve des gens que j'y avois fait trouver, personne ne cria vive Conti ! Et comme Paris fournit un monde plutôt qu'un nombre dans les émotious, quelque j'y eusse beaucoup de gens apostés, il me fut

aisé de juger que le gros du peuple n'étoit pas guéri de la défiance ; et je vous confesse que je fus bien aise quand j'eus tiré ce prince de la salle , et que je l'eus mis dans la grande chambre. M. d'Elbeuf arriva un moment après suivi de tous les gardes de la ville qui l'accompagnoient depuis le matin comme général. Le peuple éclatoit de toutes parts, criant : « vive Son Altesse ! vive Elbeuf ! » et comme on crioit en même temps vive le coadjuteur ! je l'abordai avec un visage riant , et je lui dis : — « Voici un écho, monsieur, qui m'est glorieux. » — « Vous êtes trop honnête, » me répondit-il, et en se tournant aux gardes il leur dit : — « Demeurez à la porte de la grande chambre. » Je pris cet ordre pour moi , et j'y demeurai pareillement avec ce que j'avois de gens le plus à moi, qui étoient en bon nombre. Comme le parlement fut assis, M. le prince de Conti prit la parole et dit : — « Qu'ayant connu à Saint-Germain les pernicious conseils que l'on donnoit à la reine , il avoit cru qu'il étoit obligé par sa qualité de prince du sang de s'y opposer. » Vous voyez assez la suite de ce discours. M. d'Elbeuf qui, selon le caractère de tous les foibles, étoit rauque et fier, parce qu'il se croyoit le plus fort, dit qu'il savoit le respect qu'il devoit à M. le prince de Conti, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de dire que c'étoit lui qui avoit rompu la glace ; qui s'étoit offert le premier à la compagnie, et qu'elle lui ayant fait l'honneur de lui confier le bâton de général, il ne le quitteroit jamais qu'avec la vie. La cohue du parlement qui étoit comme le peuple , en défiance de M. le prince de Conti , applaudit à cette déclaration qui fut ornée de mille périphrases très naturelles au style de M. d'Elbeuf. Toucheprés , capitaine de ses gardes , homme d'esprit et de cœur , les commenta dans la salle. Le parlement se leva après avoir donné arrêt, par lequel il enjoignoit, sous peine de crime de lèse-majesté, aux troupes de n'approcher Paris de vingt lieues , et je vis bien que je devois me contenter pour ce jour-là de ramener M. le prince de Conti sain et sauf à l'hôtel de Longueville. Comme la foule étoit grande il fallut que je le pris presque entre mes bras au sortir de la grande chambre. M. d'Elbeuf qui croyoit être maître de tout, me dit d'un ton de raillerie en entendant les cris du peuple qui par reprise nommoient son nom et le mien ensemble : — « Voilà , monsieur , un écho qui m'est bien glorieux. » A quoi je lui répondis : « Vous êtes trop honnête : » mais d'un ton un peu plus gai qu'il ne me l'avoit dit ; car quoiqu'il crût ses affaires

en fort bon état, je jugeai sans balancer que les miennes seroient bientôt dans une meilleure condition que les siennes, dès que je vis qu'il avoit encore manqué cette seconde occasion. Le crédit parmi les peuples, cultivé et nourri de longue main, ne manque jamais à étouffer, pour peu qu'il ait de temps pour germer, ces fleurs minces et naissantes de la bienveillance publique, que le pur hasard fait quelquefois pousser. Je ne me trompai pas dans ma pensée comme vous allez voir.

Je trouvai en arrivant à l'hôtel de Longueville, Quinceerot, capitaine de Navarre et qui avoit été nourri page du marquis de Ragni, père de madame de Lesdiguière. Elle me l'envoyoit de Saint-Germain où elle étoit, sous prétexte de répéter quelques prisonniers; mais dans le vrai pour m'avertir que M. d'Elbeuf, une heure après avoir appris l'arrivée de M. le prince de Conti et de M. de Longueville à Paris, avoit écrit à la Rivière ces propres mots : « Dites à la reine et à Monsieur que ce diable de coadjuteur perd tout ici; que dans deux jours je n'y aurai aucun pouvoir; mais que s'ils veulent me faire un bon parti, je leur témoignerai que je ne suis pas venu à Paris avec une aussi mauvaise intention qu'ils se le persuadent. » La Rivière montra ce billet au cardinal, qui s'en moqua, et qui le fit voir au maréchal de Villeroy. Je me servis très utilement de cet avis, sachant que tout ce qui a façon de mystère est bien mieux reçu dans les peuples, j'en fis un secret à quatre ou cinq cents personnes. Les curés de Saint-Eustache, de Saint-Roch, de Saint-Méry et de Saint-Jean me mandèrent, sur les neuf heures du soir, que la confiance que M. le prince de Conti avoit témoignée au peuple, d'aller tout seul et sans suite dans mon carrosse se mettre entre les mains de ceux-mêmes qui criaient contre lui, avoit fait un effet merveilleux.

Les officiers des quartiers, sur les dix heures, me firent tenir cinquante et plus de billets pour m'avertir que leur travail avoit réussi, et que les dispositions étoient sensiblement et visiblement changées. Je mis Marigny en œuvre, entre dix et onze, et il fit ce fameux couplet, l'original de tous les triolets : *M. d'Elbeuf et ses enfants*, que vous avez tant ouï chanter à Caumartin. Nous allâmes entre minuit et une heure, M. de Longueville, le maréchal de la Motte et moi, chez M. de Bouillon qui étoit au lit avec la goutte, et qui, dans l'incertitude des choses, faisoit grande difficulté de se déclarer. Nous lui fîmes voir notre plan et la facilité de l'exécution. Il la comprit et y entra. Nous

primes toutes nos mesures ; je donnai moi-même les ordres aux colonels et aux capitaines qui étoient de mes amis. Vous concevrez mieux notre projet par le récit de son exécution, sur laquelle je m'étendrai après que j'aurai encore fait cette remarque, que le coup le plus dangereux que je portai à M. d'Elbeuf dans tout ce mouvement, fut l'impression que je donnai par les habitués des paroisses, qui le criaient eux-mêmes, que je donnai, dis-je, au peuple, qu'il avoit intelligence avec les troupes du roi, qui, le soir du 9, s'étoient saisies du poste de Charenton. Je le trouvai au moment que ce bruit se répandoit sur les degrés de l'Hôtel-de-Ville, et il me dit : — « Que diriez-vous, qu'il y ait des gens assez méchants pour dire que j'ai fait prendre Charenton ? » Et je lui répondis : « Que diriez-vous qu'il y ait des gens assez scélérats pour dire que M. le prince de Conti est venu ici de concert avec M. le Prince ? » Je reviens à l'exécution du projet que je vous ai déjà touché ci-dessus.

Comme je vis l'esprit des peuples assez disposé et assez revenu de sa défiance pour ne pas s'intéresser pour M. d'Elbeuf, je crus qu'il n'y avoit plus de mesures à garder, et que l'ostentation seroit aussi à propos ce jour-là que la modestie avoit été de saison la veille.

(11 janvier.) M. le prince de Conti et M. de Longueville prirent un grand et magnifique carrosse de madame de Longueville, suivi d'une très grande quantité de livrées. Je me mis auprès du premier à la portière, et l'on marcha ainsi au Palais en pompe et au petit pas. M. de Longueville n'y étoit pas venu la veille, et parce que je croyois qu'en cas d'émotion, l'on auroit plus de respect et pour la tendre jeunesse et pour la qualité de prince du sang de M. le prince de Conti que pour la personne de M. de Longueville, qui étoit proprement la bête de M. d'Elbeuf ; et parce que M. de Longueville n'étant point pair, n'avoit point de séance au parlement, et qu'ainsi il avoit été de nécessité de convenir au préalable de sa place, que l'on lui donna au dessus du doyen, de l'autre côté des ducs et pairs. Il offrit d'abord à la compagnie ses services, Rouen, Caen, Dieppe et toute la Normandie, et il la supplia de trouver bon que, pour sûreté de son engagement, il fit loger à l'Hôtel-de-Ville madame sa femme, monsieur son fils et mademoiselle sa fille. Jugez, s'il vous plait, de l'effet que fit cette proposition. Elle fut soutenue et fortement et agréablement par M. de Bouillon, qui entra appuyé, à cause de ses

gouttes, sur deux gentilshommes. Il prit place au dessous de M. de Longueville, et il coula, selon que nous l'avions concerté la nuit, dans son discours qu'il serviroit le parlement avec beaucoup de joie sous les ordres d'un aussi grand prince que M. le prince de Conti. M. d'Elbeuf s'échauffa à ce mot, et il répéta ce qu'il avoit dit la veille, qu'il ne quitteroit qu'avec la vie le bâton de général. Le murmure s'éleva sur ce commencement de contestation dans lequel M. d'Elbeuf fit voir qu'il avoit plus d'esprit que de jugement. Il parla fort bien, mais ne parla pas à propos ; il n'étoit plus temps de contester, il falloit plier. Mais j'ai observé que les gens foibles ne plient jamais quand ils le doivent. Nous lui donnâmes à cet instant le troisième relai, qui fut l'apparition du maréchal de la Mothe, qui se mit au dessous de M. de Bouillon, et qui fit à la compagnie le même compliment que lui. Nous avions concerté de ne faire paroître sur le théâtre ces personnages que l'un après l'autre, parce que nous avons considéré que rien ne touche et n'émeut tant les peuples et même les compagnies, qui tiennent toujours beaucoup du peuple, que la variété des spectacles. Nous ne nous y trompâmes pas, et ces trois apparitions qui suivirent firent un effet sans comparaison plus prompt et plus grand qu'elles ne l'eussent fait si elles se fussent unies. M. de Bouillon, qui n'avoit pas été de ce sentiment, me l'avoua le lendemain, devant même que de sortir du Palais.

M. le premier président, qui étoit tout d'une pièce, demeura dans la pensée de se servir de cette brouillerie, pour affoiblir la faction, et proposa de laisser la chose indécise jusqu'à l'après-dinée, pour donner temps à ces messieurs de s'accommoder. Le président de Mesme, qui étoit pour le moins aussi bien intentionné pour la cour que lui, mais qui avoit plus de vue et plus de jointure, lui répondit à l'oreille, et je l'entendis : « Vous vous moquez, monsieur, ils s'accommoderoient peut-être aux dépens de notre autorité, mais nous en sommes plus loin : ne voyez-vous pas que M. d'Elbeuf est pris pour dupe, et que ces gens ici sont les maîtres ? » Le président le Coigneux, à qui je m'étois ouvert la nuit, éleva sa voix et dit : « Il faut finir devant que de diner, dussions-nous diner à minuit. Parlons en particulier à ces messieurs. » Il pria en même temps M. le prince de Conti et M. de Longueville d'entrer dans la quatrième des enquêtes, dans laquelle l'on entre de la grande chambre ; et M. de Novion et de Bellièvre, qui étoient de notre correspondance, menèrent M. d'El-

beuf, qui se faisoit encore tenir à quatre, dans la seconde. Comme je vis les affaires en pourparier, et la salle du Palais en état de n'en rien appréhender, j'allai en diligence prendre madame de Longueville, mademoiselle sa belle-fille et madame de Bouillon, avec leurs enfants, et je les menai avec une espèce de triomphe à l'Hôtel-de-Ville. La petite-vérole avoit laissé à madame de Longueville, comme je vous l'ai déjà dit en un autre lieu, tout l'éclat de la beauté, quoiqu'elle lui eût diminué la beauté; et celle de madame de Bouillon, bien qu'un peu effacée, étoit toujours très brillante. Imaginez-vous, je vous supplie, ces deux personnes sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, plus belles, en ce qu'elles paroissent négligées, quoiqu'elles ne le fussent pas. Elles tenoient chacune un de leurs enfants entre leurs bras, qui étoient beaux comme mères. La Grève étoit pleine de peuple jusqu'au dessus des toits; tous les hommes jetoient des cris de joie, toutes les femmes pleuroient de tendresse. Je jetai cinq cents pistoles par les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville; et après avoir laissé Noirmoutier et Miron auprès des dames, je retournai au Palais, et j'arrivai avec une foule innombrable de gens armés et non armés.

Toucheprés, capitaine des gardes de M. d'Elbeuf, dont il me semble vous avoir déjà parlé et qui m'avoit fait suivre, étoit entré un peu avant que je fusse dans la cour du Palais; étoit entré, dis-je, dans la seconde pour avertir son maître qui y étoit toujours demeuré, qu'il étoit perdu s'il ne s'accommodoit; ce qui fut cause que je le trouvai fort embarrassé et même fort abattu. Il le fut bien davantage quand M. de Bellière, qui l'avoit amusé à dessein, me demandant qu'est-ce que c'étoit que des tambours qui battoient, je lui répondis qu'il en alloit bien entendre d'autres, et que les gens de bien étoient las de la division que l'on essayoit de faire dans la ville. Je connus à cet instant que l'esprit dans les grandes affaires n'est rien sans le cœur. M. d'Elbeuf ne garda plus même les apparences. Il expliqua ridiculement tout ce qu'il avoit dit, il se rendit à plus que l'on ne voulut; et il n'y eut que l'honnêteté et le bon sens de M. de Bouillon, qui lui conservât la qualité de général et le premier jour, avec messieurs de Bouillon et de la Mothe, également généraux avec lui, sous l'autorité de M. le prince de Conti déclaré dès le même instant généralissime des armées du roi, sous les ordres du parlement.

Voilà ce qui se passa le matin du 11 de janvier. L'après-dînée, M. d'Elbeuf, à qui l'on avoit donné cette commission pour le consoler, somma la Bastille, et le soir il y eut une scène à l'Hôtel-de-Ville, de laquelle il est à propos de vous rendre compte, parce qu'elle eut beaucoup plus de suite qu'elle ne méritoit. Noirmoutier, qui avoit été fait la veille lieutenant-général, sortit avec cinq cents chevaux de Paris pour pousser les escarmoucheurs des troupes que nous appellons du Mazarin, qui venoient faire le coup de pistolet dans les faubourgs. Comme il revint descendre à l'Hôtel-de-Ville, il entra avec Matha, Laigues et Laboulaye, encore tout cuirassé, dans la chambre de madame de Longueville, qui étoit toute pleine de dames. Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons, qui étoient dans la salle, de trompettes qui étoient dans la place, donnoit un spectacle qui se voyoit plus souvent dans les romans qu'ailleurs. Noirmoutier, qui étoit grand amateur de l'Astrée, me dit : « Je m'imagine que nous sommes assiégés dans Marcellus. — Vous avez raison, lui répondis-je, madame de Longueville est aussi belle que Galatée : mais Marsillae (M. de la Rochefoucault le père n'étoit pas encore mort) n'est pas si honnête homme que Lindamor. Je m'aperçus en me retournant que le petit courtin, qui étoit dans une croisée, pouvoit m'avoir entendu : c'est ce que je n'ai jamais su au vrai, mais je n'ai pu aussi jamais deviner d'autres causes de la première haine que M. de la Rochefoucault a eue pour moi.

Je sais que vous aimez les portraits, et j'ai été fâché par cette raison de n'avoir pu vous en faire voir jusqu'ici presque aucun qui n'ait été de profil et qui n'ait été par conséquent fort imparfait. Il me semble que je n'avois pas assez de grand jour dans ce vestibule dont vous venez de sortir, et où vous n'avez vu que les peintures légères des préliminaires de la guerre civile. Voici la galerie où les figures vous paroîtront dans leur étendue, et où je vous présenterai les tableaux des personnages que vous verrez plus avant dans l'action. Vous jugerez par les traits particuliers que vous pourrez remarquer dans la suite, si j'en ai bien pris l'idée. Voici le portrait de la reine par lequel il est juste de commencer.

La reine avoit plus que personne que j'aie jamais vu de cette sorte d'esprit qui lui étoit nécessaire pour ne pas paroître sotte à ceux qui ne la connoissoient pas. Elle avoit plus d'algreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus

de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de pitié que de pitié, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus.

M. le duc d'Orléans avoit, à l'exception du courage, tout ce qui étoit nécessaire à un honnête homme : mais comme il n'avoit rien, sans exception, de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvoit rien dans lui-même qui pût ni suppléer ni même soutenir sa foiblesse. Comme elle régnoit dans son cœur par la frayeur et dans son esprit par l'irrésolution, elle salit tout le cours de sa vie. Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avoit pas la force de résister à ceux qui l'y entraînoient pour leur intérêt ; il n'en sortit jamais qu'avec honte, parce qu'il n'avoit pas le courage de les soutenir. Cet ombrage amortit dès sa jeunesse en lui les couleurs même les plus vives et les plus gaies, qui devoient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très bonne, dans un désintéressement complet et dans une facilité de mœurs incroyable.

M. le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola. Il a égalé le premier ; il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avoit fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue. La naissance ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes, qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu dès sa jeunesse par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante, il a fait des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt, non plus que lui, de foiblesse ; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'Etat, en de certaines occasions, aussi bien qu'il le devoit ; et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvoit. Il n'a pu rem-

plir son mérite, c'est un défaut : mais il est rare, mais il est beau.

M. de Longueville avoit, avec le beau nom d'Orléans, de la vivacité, de l'agrément, de la dépense, de la libéralité, de la valeur, de la grandeur, et il ne fut jamais qu'un homme médiocre, parce qu'il eut toujours des idées qui furent infiniment au dessus de sa capacité. Avec la grande qualité et les grands desseins, l'on n'est jamais compté pour rien ; qu'aud ou ne les soutient pas, l'on n'est pas compté pour beaucoup ; et c'est ce qui fait le médiocre.

M. de Beaufort n'en étoit pas jusqu'à l'idée des grandes affaires, il n'en avoit que l'intention. Il en avoit ouï parler aux Importants ; il en avoit un peu retenu du jargon. Celui-là, mêlé avec les expressions qu'il avoit tirées très fidèlement de madame de Vendôme, formoient une langue qui eût déparé le bon sens de Caton. Le sien étoit court et lourd, et d'autant plus qu'il étoit obscurci par la présomption. Il se croyoit habile, et c'est ce qui le faisoit paroître artificieux, parce que l'on connoissoit d'abord qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour être fin. Il étoit brave de sa personne, et plus qu'il n'appartenoit à un fanfaron. Il l'étoit en tout sans exception ; en rien plus faussement qu'en galanterie ; il parloit et il pensoit comme le peuple, dont il fut l'idole quelque temps. Vous en verrez les raisons.

M. d'Elbeuf n'avoit du cœur que parce qu'il est impossible qu'un prince de la maison de Lorraine n'en ait point. Il avoit tout l'esprit qu'un homme qui a beaucoup plus d'art que de bon sens peut avoir. C'étoit le galimathias du monde le plus fleuri. Il a été le premier prince que la pauvreté ait avili ; et peut-être jamais homme n'a eu moins que lui l'art de se faire plaindre dans sa misère. La commodité ne le releva pas ; et s'il fût parvenu jusqu'à la richesse, l'on l'eût envié comme un partisan, tant la gueuserie lui paroissoit propre et faite pour lui.

M. de Bouillon étoit d'une valeur éprouvée et d'un sens profond. Je suis persuadé, par ce que j'ai vu de sa conduite, que l'on a fait tort à sa probité quand on l'a décriée. Je ne sais si l'on n'a point fait quelque faveur à son mérite, en le croyant capable de toutes les grandes choses qu'il n'a point faites.

M. de Turenne a eu dès sa jeunesse toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune que celles dont il ne s'est pas avisé. Il avoit presque toutes les vertus comme naturelles ; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. On l'a cru plus capable d'être à la tête d'une

armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'étoit pas naturellement entreprenant. Mais toutefois qui le sait? Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne se sont jamais développées qu'à sa gloire.

Le maréchal de la Mothe avoit beaucoup de cœur. Il étoit capitaine de la seconde classe; il n'étoit pas homme de beaucoup de sens. Il avoit assez de douceur et de facilité dans la vie civile. Il étoit très utile dans un parti, parce qu'il étoit très commode.

J'oubliois presque M. le prince de Conti, ce qui est un bon signe pour un chef de parti. Je ne crois pas vous le pouvoir mieux dépeindre qu'en vous disant que ce chef de parti étoit un zéro, qui ne multiplioit que parce qu'il étoit prince du sang. Voilà pour le public. Pour ce qui étoit du particulier, la méchanceté faisoit eu lui ce que la foiblesse faisoit en M. le duc d'Orléans. Elle inondoit toutes les autres qualités, qui n'étoient d'ailleurs que médiocres et toutes semées de foiblesse.

Il y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de la Rochefoucault. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et dans un temps où il ne sentoit pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son foible; et où il ne connoissoit pas les grands, qui d'un autre sens n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi; car il avoit des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avoit pas. Sa vue n'étoit pas étendue, et il ne voyoit pas même tout ensemble ce qui étoit à sa portée; mais son bon sens, et très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devoit compenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fond de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connoissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile s'étoit tourné dans les affaires en air d'apologie.

Il croyoit toujours en avoir besoin ; ce qui joint à ses maximes, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu , et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y étoit entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connoître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli et pour le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

Madame de Longueville a naturellement bien du fond d'esprit, mais elle a encore plus le fin et le tour. Sa capacité, qui n'a pas été aidée par sa paresse, n'est pas allée jusqu'aux affaires dans lesquelles la haine contre M. le Prince l'a portée, et dans lesquelles la galanterie l'a maintenue. Elle avoit une langueur dans les manières qui touchoit plus que le brillant de celles mêmes qui étoient plus belles. Elle en avoit une même dans l'esprit qui avoit ses charmes, parce qu'elle avoit des réveils lumineux et surprenants. Elle eût eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea à ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en devint l'aventurière. La grâce a rétabli ce que le monde ne lui pouvoit rendre.

Madame de Chevreuse n'avoit plus même de reste de beauté quand je l'ai connue. Je n'ai jamais vu qu'elle en qui la vivacité suppléât au jugement. Elle lui donnoit même assez souvent des ouvertures si brillantes, qu'elles paroissent comme des éclairs ; et si sages, qu'elles n'eussent pas été désavouées par les plus grands hommes de tous les siècles. Ce mérite toutefois ne fut que d'occasion. Si elle fût venue dans un siècle où il n'y eût point eu d'affaires, elle n'eût pas seulement imaginé qu'il y en pût avoir. Si le prieur des chartreux lui eût plu, elle eût été solitaire de bonne foi. M. de Lorraine, qui s'y attacha, la jeta dans les affaires. Le duc de Buckingham et le comte de Holland l'y entretenrent ; M. de Châteauneuf l'y amusa. Elle s'y abandonna, parce qu'elle s'abandonnoit à tout ce qui plaisoit à celui qu'elle aimoit. Elle aimoit sans choix, et purement parce qu'il falloit qu'elle aimât quelqu'un. Il n'étoit pas même difficile de lui donner de partle faite un amant ; mais dès qu'elle l'avoit pris, elle l'aimoit uniquement et fidèlement. Elle nous a avoué, à madame de Rhodes et à moi, que par un caprice, se disoit-elle, de la fortune elle n'avoit jamais aimé le nûeux ce qu'elle avoit estimé le plus, à

la réserve toutefois, ajoutoit-elle, du pauvre Buckingham. Son dévouement à sa passion, que l'on pouvoit dire éternelle, quoiqu'elle changeât d'objet, n'empêchoit pas qu'une mouche lui donnoit quelquefois des distractions ; mais elle en revenoit toujours avec des emportemens qui les faisoient trouver agréables. Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs : elle ne reconnoissoit que celui de plaire à son amant.

Mademoiselle de Chevreuse , qui avoit plus de beauté que d'agrément, étoit sotte jusqu'au ridicule par son naturel. La passion lui donnoit de l'esprit et même du sérieux et de l'agréable, uniquement pour celui qu'elle aimoit ; mais elle le traitoit bientôt comme ses jupes ; elle les mettoit dans son lit quand elles lui plaisoient ; elle les brûloit, par une pure aversion, deux jours après.

Madame la Palatine estimoit autant la galanterie qu'elle en aimoit le solide. Je ne crois pas que la reine Elisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un état. Je l'ai vue dans le cabinet, et je lui ai trouvé partout également de la sincérité.

Madame de Montbason étoit d'une très grande beauté. La modestie manquoit à son air. Sa morgue et son jargon eussent suppléé dans un temps calme à son peu d'esprit. Elle eut peu de foi dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle n'aimoit rien que son plaisir et, au dessus de son plaisir, son intérêt. Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu.

Si ce n'étoit pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave et M. le Prince, je dirois que ça été Molé, premier président. Il s'en est fallu beaucoup que son esprit ait été si grand que son cœur. Il ne laissoit pas d'y avoir quelque rapport, par une ressemblance qui n'y étoit toutefois qu'en laid. Je vous ai déjà dit qu'il n'étoit pas congru dans sa langue, et il est vrai : mais il avoit une sorte d'éloquence qui, en charmant l'oreille, saisissoit l'imagination. Il vouloit le bien de l'état préférablement à toutes choses, même à celui de sa famille, quoiqu'il parût l'aimer trop pour un magistrat : mais il n'eut pas le génie assez élevé pour connoître d'assez bonne heure celui qu'il eût pu faire. Il pré-

suma trop de son pouvoir, et s'imagina qu'il modérerait la cour et sa compagnie ; il ne réussit ni à l'un ni à l'autre. Il se rendit suspect à tous les deux, et ainsi il fit du mal avec de bonnes intentions. La préoccupation y contribua beaucoup. Elle étoit extrême en tout, et j'ai même observé qu'il jugeoit toujours des actions par les hommes et presque jamais des hommes par les actions. Comme il avoit été nourri dans les formes du palais, tout ce qui étoit extraordinaire lui étoit suspect. Il n'y a guère de dispositions plus dangereuses en ceux qui se rencontrent dans les affaires où les règles ordinaires n'ont plus de lieu.

Le peu de part que j'ai eu dans celles dont il s'agit en ce lieu, me pourroit peut être donner la liberté d'ajouter ici mon portrait ; mais outre que l'on ne se connoit jamais assez bien pour se peindre raisonnablement soi-même, je vous confesse que je trouve une satisfaction si sensible à vous soumettre uniquement et absolument le jugement de tout ce qui me regarde, que je ne puis seulement me résoudre à m'en former, dans le plus intérieur de mon esprit, la moindre idée. Je reprends le fil de l'histoire.

Le commandement des armées ayant été réglé comme je vous l'ai dit ci-dessus, l'on continua à travailler aux fonds nécessaires (16 janvier) pour la levée et pour la subsistance des troupes. Toutes les compagnies et tous les corps se constituèrent, et Paris enfanta sans douleur une armée complète en huit jours. La Bastille se rendit, après avoir enduré pour la forme cinq ou six coups de canon. Ce fut un assez plaisant spectacle de voir les femmes à ce fameux siège porter leurs chaises dans le jardin de l'Arsenal où étoit la batterie, comme au sermon.

M. de Beaufort, qui depuis qu'il s'étoit sauvé du bois de Vincennes s'étoit caché dans le Vendômois, de maison en maison, arriva ce jour-là à Paris et il vint descendre chez Prudhomme. Montrésor, qu'il avoit envoyé quérir dès la porte de la ville, vint me trouver en même temps, pour me faire compliment de sa part, et pour me dire qu'il seroit dans un quart d'heure à mon logis. Je le prévins, j'allai chez Prudhomme : et je ne trouvai pas que la prison lui eût donné plus de sens. Il est toutefois vrai qu'elle lui avoit donné plus de réputation. Il l'avoit soutenue avec fermeté et en étoit sorti avec courage ; ce lui étoit même un mérite que de n'avoir pas quitté les bords de la Loire, dans un temps où il est vrai qu'il falloit et de l'adresse et de la fermeté

pour les tenir. Il n'est pas difficile de faire valoir dans le commencement d'une guerre civile celui de tous ceux qui sont mal à la cour. C'en est un grand que de n'y être pas bien. Comme il y avoit déjà quelque temps qu'il m'avoit fait assurer par Montrésor qu'il seroit très aise de prendre liaison avec moi, et que je prévoyois bien l'usage auquel je le pourrois mettre, j'avois jeté par intervalle et sans affectation dans le peuple des bruits avantageux pour lui. J'avois orné de mille belles couleurs une entreprise que le cardinal avoit fait faire sur lui par Duhamel. Montrésor, qui l'informoit avec exactitude des obligations qu'il m'avoit, avoit mis toutes les dispositions nécessaires pour une grande union entre nous. Vous croyez aisément qu'elle ne lui étoit pas désavantageuse en l'état où j'étois dans le parti ; et elle m'étoit comme nécessaire, parce que ma profession pouvant m'embarasser en mille rencontres, j'avois besoin d'un homme que je pusse dans les conjonctures mettre devant moi. Le maréchal de la Mothe étoit si dépendant de M. de Longueville, que je n'en pouvois pas répondre. M. de Bouillon n'étoit pas un sujet à être gouverné. Il me falloit un fantôme, mais il ne me falloit qu'un fantôme ; et par bonheur pour moi, il se trouva que ce fantôme fut petit-fils d'Henri-le-Grand ; qu'il parla comme on parle aux halles, ce qui n'est pas ordinaire aux enfants d'Henri-le-Grand, et qu'il eut de grands cheveux bien longs et bien blonds. Vous ne pouvez vous imaginer le poids de cette circonstance ; vous ne pouvez concevoir l'effet qu'ils firent dans le peuple.

Nous sortîmes ensemble de chez Prudhomme, pour aller voir M. le prince de Conti. Nous nous mimés en même portière. Nous nous arrêtâmes dans la rue Saint-Denis et dans la rue Saint-Martin. Je nommai, je montrai et je louai M. de Beaufort. Le feu se prit en moins d'un instant. Tous les hommes crièrent : vive Beaufort ! toutes les femmes le baisèrent : et nous eûmes sans exagération, à cause de la foule, peine de passer jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Il présenta le lendemain requête au parlement, par laquelle il demandoit à être reçu à se justifier de l'accusation intentée contre lui, d'avoir entrepris contre la personne du cardinal ; ce qui fut accordé et exécuté le jour d'après.

Messieurs de Luynes et de Vitry arrivèrent dans le même temps à Paris, pour entrer dans le parti ; et le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il ordonna que tous les deniers royaux, étant dans toutes les recettes générales et particulières du

royaume , seroient saisis et employés à la défense commune.

M. le Prince établit de sa part ses quartiers. Il porta le maréchal du Plessis à Saint-Denis ; le maréchal de Grammont à Saint-Cloud , et Palluau, qui a été depuis le maréchal de Clairesbault, à Sèvres. L'activité naturelle à M. le Prince fut encore merveilleusement allumée par la colère qu'il eut de la déclaration de M. le prince de Conti et de M. de Longueville, qui avoit jeté la cour dans une défiance si grande de ses intentions, que le cardinal ne doutant point d'abord qu'il ne fût de concert avec eux, fut sur le point de quitter la cour et ne se rassura point qu'il ne l'eût vu de retour à Saint-Germain du quartier où il étoit allé donner les ordres. Il éclata, en y arrivant, avec fureur contre madame de Longueville particulièrement, à qui madame la princesse la mère, qui étoit aussi à Saint-Germain, en écrivit le lendemain tout le détail. Je lus ces mots qui étoient dans la même lettre : « L'on est ici si déchainé contre le coadjuteur, qu'il faut que j'en parle comme les autres. Je ne puis toutefois m'empêcher de le remercier de ce qu'il a fait pour la pauvre reine d'Angleterre. » Cette circonstance est curieuse par la rareté du fait. Cinq ou six jours avant que le roi sortit de Paris, j'allai chez la reine d'Angleterre, que je trouvai dans la chambre de madame sa fille, qui a été depuis madame d'Orléans. Elle me dit d'abord : « Vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette. La pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui faute de feu. » Le vrai étoit qu'il y avoit six mois que le cardinal n'avoit fait payer la reine de sa pension ; que les marchands ne vouloient plus fournir, et qu'il n'y avoit pas un morceau de bois dans la maison. Vous me faites bien la justice d'être persuadée que madame d'Angleterre ne demeura pas le lendemain au lit, faute d'un fagot : mais vous croyez bien aussi que ce n'étoit pas ce que madame la princesse vouloit dire dans son billet. Je m'en ressouvins au bout de quelques jours. J'exagérai la honte de cet abandonnement ; et le parlement envoya quarante mille livres à la reine d'Angleterre. La postérité aura peine à croire qu'une fille d'Angleterre, et petite-fille de Henri-le-Grand, ait manqué d'un fagot pour se lever au mois de janvier dans le Louvre. Nous avons horreur, en lisant les histoires, de lâchetés moins monstrueuses que celle-là ; et le peu de sentiment que je trouvai dans la plupart des esprits sur ce fait m'a obligé de faire , je crois, plus de mille fois cette réflexion, que les exemples du passé touchent

sans comparaison plus les hommes que ceux de leur siècle. Nous nous accoutumons à tout ce que nous voyons ; et je vous ai dit quelquefois que je ne sais si le consulat du cheval de Caligula nous auroit autant surpris que nous nous l'imaginons.

Le parti ayant pris sa forme, il n'y manquoit plus que l'établissement du cartel, qui se fit sans négociation. Un cornette de mon régiment ayant été pris par un parti du régiment de la Villette, fut mené à Saint-Germain, et la reine commanda sur l'heure que l'on lui tranchât la tête. Le grand prévôt, qui ne doutoit point de la conséquence et qui étoit assez de mes amis, m'en avertit, et j'envoyai en même temps un trompette à Palluau, qui commandoit dans le quartier de Sèvres, avec une lettre très ecclésiastique, mais qui faisoit entendre les inconvénients de la suite, d'autant plus proches que nous avions aussi des prisonniers, et entre autres M. d'Olonne, qui avoit été arrêté comme il se vouloit sauver habillé en laquais.

Palluau alla sur l'heure à Saint-Germain, où il représenta les conséquences de cette exécution. L'on obtint de la reine, à toute peine, qu'elle fût différée jusqu'au lendemain ; l'on lui fit comprendre après l'importance de la chose ; l'on échangea mon cornette et ainsi le quartel s'établit insensiblement,

Je ne m'arrêterai pas à vous rendre compte du détail de ce qui se passa dans le siège de Paris, qui commença le 9 de janvier 1649 et qui fut levé le 1^{er} d'avril de la même année, et je me contenterai de vous en dater seulement les journées les plus considérables. Mais devant que de descendre à ce particulier, je crois qu'il est à propos de faire deux ou trois remarques qui méritent de la réflexion.

La première est qu'il n'y eut jamais ombre de mouvement dans la ville, quoique tous les passages des rivières fussent occupés par les ennemis, et que leurs partis courussent continuellement du côté de la terre. L'on peut dire même que l'on ne reçut presque aucune incommodité ; et l'on doit ajouter qu'il ne parut pas que l'on en eût seulement peur, que le 23 de janvier, et le 9 et 10 de mars, où l'on vit dans les marchés une petite étincelle d'émotion, plutôt causée par la malice et par l'intérêt des boulangers que par le manquement de pain.

La seconde est qu'aussitôt que Paris se fut déclaré, tout le royaume branla ; le parlement d'Aix, qui arrêta le comte d'Alais, gouverneur de Provence, s'unit à celui de Paris. Celui de

Rouen, où M. de Longueville étoit allé dès le 20 de janvier, fit la même chose. Celui de Toulouse fut sur le penchant et ne fut retenu que par la nouvelle de la conférence de Ruel, dont je vous parlerai dans la suite. Le prince d'Harcourt, qui est M. le duc d'Elbeuf d'aujourd'hui, se jeta dans Montreuil dont il étoit gouverneur, et prit le parti du parlement. Reims, Tours et Poitiers prirent les armes en sa faveur. Le duc de la Trémouille fit publiquement des levées pour lui ; le duc de Retz lui offrit son service et Belle-Isle. Le Mans chassa son évêque et toute la maison de Lavardin, qui étoit attachée à la cour ; et Bordeaux n'attendoit pour se déclarer que les lettres que le parlement de Paris avoit écrites à toutes les villes du royaume, pour les exhorter à s'unir avec lui contre l'ennemi commun. Ces lettres furent interceptées du côté de Bordeaux.

La troisième est que dans le cours de ces trois mois de blocus, pendant lesquels le parlement s'assembla réglément tous les matins et quelquefois même les après-dînées, l'on n'y traita, au moins pour l'ordinaire, que de matières si légères et si frivoles, qu'elles eussent pu être terminées par deux commissaires en un quart d'heure, à chaque matin. Les plus ordinaires étoient les avis que l'on recevoit à tous les instants des meubles ou de l'argent que l'on prétendoit être cachés chez les partisans et chez les gens de la cour. De mille il ne s'en trouva pas dix de fondés ; et cet entêtement pour des bagatelles, joint à l'acharnement que l'on avoit à ne se point départir des formes en des affaires qui y étoient directement opposées, me fit connoître de très bonne heure que les compagnies qui sont établies pour le repos ne peuvent jamais être propres au mouvement. Je reviens au détail.

Le 18 de janvier, je fus reçu conseiller au parlement pour y avoir place et voix délibérative en l'absence de mon oncle ; et l'après-dinée nous signâmes chez M. de Bouillon un engagement que les principales personnes du parti prirent ensemble. En voici les noms : MM. de Beaufort, d'Elbeuf, de Bouillon, de la Mothe, de Noirmoutiers, de Vltzy, de Brissac, de Soublise, de Rieux, de Maure, de Matha, de Cognac, de Barlerre, de Sillery, de la Rochefoucault, de Laigues, de Béthune, de Luynes, d'Estissac, de Chaumont, de Saint-Germain-d'Achon et de Fiesque.

Le 21 du même mois (janvier) on lut, l'on examina et l'on publia ensuite les remontrances par écrit que le parlement avoit

ordonné, en donnant l'arrêt contre le cardinal Mazarin, devoir être faites au roi. Elles étoient sanglantes contre le ministre, et elles ne servirent proprement que de manifeste, parce que l'on ne les voulut pas recevoir à la cour où l'on prétendoit que le parlement que l'on y avoit supprimé par une déclaration comme rebelle, ne pouvoit plus parler en corps.

Le 24, MM. de Beaufort et de la Mothe sortirent pour une entreprise qu'ils avoient formée sur Corbeil. Elle fut prévenue par M. le Prince qui y jeta des troupes.

Le 25, l'on saisit tout ce qui se trouva dans la maison du cardinal.

Le 29, M. de Vitry étant sorti avec un parti de cavalerie pour amener madame sa femme, qui venoit de Coubert à Paris, trouva dans la vallée de Fécan des Allemands du bois de Vincennes, qu'il poussa jusque dans les barrières du château. Tanerède, le prétendu fils de M. de Rohan qui s'étoit déclaré pour nous la veille, fut tué malheureusement en cette petite occasion.

Le 1^{er} de février, M. d'Elbeuf mit garnison dans Brie-Comte-Robert, pour favoriser le passage des vivres qui venoient de la Brie.

Le 8 du même mois, Talon, l'un des avocats-généraux, proposa au parlement de faire quelques pas de respect et de soumission vers la reine, et sa proposition fut appuyée par M. le premier président et par M. le président de Mesme. Elle fut rejetée de toute la compagnie même avec un fort grand bruit, parce qu'on la crut avoir été faite de concert avec la cour. Je ne le crois pas ; mais j'avoue que le temps de la faire n'étoit pas pris dans les règles de la bienséance. Aucun des généraux n'y étoit présent et je m'y opposai fortement par cette raison.

Le soir du même jour, Clanleu, que nous avions mis dans Charenton avec trois mille hommes, eut avis que M. d'Orléans et M. le Prince marchaient à lui avec sept mille hommes de pied et quatre mille chevaux et du canon. Je reçus en même temps un billet de Saint-Germain qui portoit la même nouvelle.

M. de Bouillon, qui étoit au lit de la goutte, ne croyant pas la place tenable, fut d'avis d'en retirer les troupes et de garder seulement le milieu du pont. M. d'Elbeuf, qui aimoit Clanleu et qui croyoit qu'il lui feroit acquérir de l'honneur à bon marché parce qu'il ne se persuadoit pas que l'avis fût véritable, ne fut pas du même sentiment : M. de Beaufort se piqua de brave. Le maré-

chal de la Mothe eut, à ce qu'il m'a avoué depuis, que M. le Prince ne hasarderait pas cette attaque à la vue de nos troupes, qui se pouvoient poster trop avantageusement. M. le prince de Conti se laissa aller au plus grand bruit, comme tous les hommes foibles ont accoutumé de faire. L'on manda à Clanleu de tenir, et l'on lui promit d'être à lui à la pointe du jour, mais l'on ne lui tint pas parole. Il fallut un temps infini pour faire sortir des troupes par les portes de Paris. L'on ne fut en bataille sur la hauteur de Fécan qu'à sept heures du matin, quoique l'on eût commencé à défilier dès les onze heures du soir. M. le prince attaqua Charenton à la pointe du jour, il l'emporta après avoir perdu M. de Châtillon, qui étoit lieutenant-général dans son armée. Clanleu se fit tuer ayant refusé quartier. Nous y perdîmes quatre-vingts officiers ; il n'y en eut que douze ou quinze de tués de l'armée de M. le Prince. Comme notre armée commençoit à marcher, elle vit la sienne sur deux lignes sur l'autre côté de la hauteur. Aucun des partis ne se pouvoit attaquer, parce qu'aucun ne se vouloit exposer à l'autre à la descente du vallon. L'on se regarda et l'on s'escarmoucha tout le jour, et Noirmoutier, à la faveur de ses escarmouches, fit un détachement de mille chevaux sans que M. le Prince s'en aperçût, et alla du côté d'Etampes pour quérir et escorter un fort grand convoi de toute sorte de bétail qui s'y étoit assemblé. Il est à remarquer que toutes les provinces accouroient à Paris, et parce que l'argent y étoit en abondance et parce que tous les peuples étoient presque également passionnés pour sa défense.

Le 10, M. de Beaufort et M. de la Mothe sortirent pour favoriser le retour de Noirmoutier, et ils trouvèrent le maréchal de Grammont dans la plaine de Ville-Juif, qui avoit deux mille hommes de pied des gardes suisses et françoises et deux mille chevaux. Nerlieu, cadet de Beauveau, bon officier qui commandoit la cavalerie des Mazarins, étant venu avec beaucoup de vigueur à la charge, fut tué par les gardes de M. de Beaufort dans la porte de Vitry. Briolle, père de celui que vous connoissez, arracha l'épée à M. de Beaufort. Les ennemis plièrent, leur infanterie même s'étonna, et il est constant que les piques des bataillons des gardes commençoient à se toucher et à faire un cliquetis, qui est toujours marqué de confusion, quand le maréchal de la Mothe fit faire halte et ne voulut pas exposer le convoi qui commençoit à paroître à l'incertitude d'un combat. Le maréchal de Grammont fut

trop heureux de se retirer, et le convoi rentra dans Paris, accompagné, je crois, de plus de cent mille hommes, qui étoient sortis en armes au premier bruit qui avoit couru que M. de Beaufort étoit engagé.

Le 11 de février, Brillac, conseiller des enquêtes et homme de réputation dans le parlement, dit en pleine assemblée des chambres qu'il falloit penser à la paix, que le bourgeois se lassoit de fournir à la subsistance des troupes, et que tout retomberoit à la fin sur la compagnie, qu'il savoit de science certaine que la proposition seroit très agréée par la cour. Le président Aubry, de la chambre des comptes, avoit parlé la veille au même sens dans le conseil de l'Hôtel-de-Ville ; et vous allez voir que l'on se servoit à Saint-Germain de la crédulité de ces deux hommes, dont le premier n'avoit de capacité que pour le Palais, et le second n'en avoit pour rien ; vous allez voir, dis-je, que l'on s'en servoit à Saint-Germain pour envahir une entreprise que l'on y avoit formée sur Paris. Le parlement s'échauffa beaucoup touchant la proposition. L'on contesta de part et d'autre assez longtemps ; et il fut enfin résolu que l'on en délibéreroit le lendemain au matin.

Le lendemain, qui fut le 12 de février, Michel, qui commandoit la garde de la porte Saint-Honoré, vint avertir le parlement qu'il s'y étoit présenté un héraut revêtu de sa cotte d'armes et accompagné de deux trompettes, qui demandoit de parler à la compagnie et qui avoit trois paquets : l'un pour elle, l'autre pour M. le prince de Conti, et l'autre pour l'Hôtel-de-Ville. Cette nouvelle arriva justement dans le moment que l'on étoit encore dans le feu de la grande-chambre, et que l'on étoit sur le point de s'asseoir ; tout le monde s'y entretenoit de ce qui étoit arrivé la veille à onze heures du soir dans les halles, où le chevalier de la Valette avoit été pris, semant des billets très injurieux pour le parlement et encore plus pour moi. Il fut amené à l'Hôtel-de-Ville et je le trouvai sur les degrés comme je descendois de la chambre de madame de Longueville. Comme je le connoissois extrêmement, je lui fis civilité, et je fis même retirer une foule de peuple qui le maltraitoit. Mais je fus bien surpris quand je vis qu'au lieu de répondre à mes honnêtetés il me dit d'un ton fier : « Je ne crains rien ; je sers mon roi. » Je fus moins étonné de sa manière d'agir quand l'on me fit voir ses placards, qui ne se fussent pas en effet accordés avec des compliments. Les bourgeois m'en mirent entre les mains cinq ou six cents copies qui avoient

été trouvées dans son carrosse. Il ne les désavoua point. Il continua à me parler hautement. Je ne changeai pas pour cela de ton avec lui. Je lui témoignai la douleur que j'avois de le voir dans ce malheur, et le prévôt des marchands l'envoya prisonnier à la Conciergerie. Cette aventure qui n'avoit pas déjà beaucoup de rapport avec ces bonnes dispositions de la cour à la paix, dont Brillac et le président Aubry s'étoient vantés d'être si bien et si particulièrement informés ; cette aventure, dis-je, jointe à l'apparition d'un héraut qui paroissoit comme sorti d'une machine à point nommé, ne marquoit que trop visiblement un dessein formé. Tout le parlement le voyoit comme tout le reste du monde : mais tout le parlement étoit tout propre à s'aveugler dans la pratique, parce qu'il est si accoutumé, par les règles de la justice ordinaire, à s'attacher aux formalités, que dans les extraordinaires il ne les peut jamais démêler de la substance. Il faut prendre garde à ce héraut, il ne vient pas pour rien ; voilà trop de circonstances ensemble ; l'on amuse par des propositions, l'on envoie des semeurs de billets pour soulever le peuple : un héraut paroît le lendemain ; il y a du mystère. Voilà ce que toute la compagnie disoit, et toute cette même compagnie ajoutoit : mais que faire ? Un parlement refuser d'entendre un héraut de son roi ! un héraut que l'on ne refuse même jamais de la part d'un ennemi. Tous parloient sur ce ton, et il n'y avoit de différence que le plus haut et le plus bas. Ceux qui étoient dévoués à la cour éclatoient, ceux qui étoient bien intentionnés pour le parti ne prononçoient pas si fermement les dernières syllabes. L'on envoya prier M. le prince de Conti et messieurs les généraux de venir prendre leurs places, et cependant que l'on attendoit les uns dans la grande-chambre, les autres dans la seconde, les autres dans la quatrième, je pris le bonhomme Broussel à part, et je lui ouvris un expédient qui ne me vint dans l'esprit qu'un quart d'heure avant que l'on eût pris séance.

Ma première vue, quand je connus que le parlement se disposoit à donner entrée au héraut, fut de faire prendre les armes au peuple et à toutes les troupes, de le faire passer dans les files en grande cérémonie, et de l'environner tellement, sous prétexte d'honneur, qu'il ne fût presque point vu et nullement entendu du peuple. La seconde fut meilleure et remédia beaucoup mieux à tout. Je proposai à Broussel, qui, comme des plus anciens de la grande chambre, opinoit des premiers, de dire qu'il ne concevoit pas l'em-

barras où l'on témoignoit être dans ce rencontre ; qu'il n'y avoit qu'un parti, qui étoit de refuser toute audience et même toute entrée au héraut, sur ce que ces sortes de gens n'étoient jamais envoyés qu'à des ennemis ou à des égaux ; que cet envoi n'étoit qu'un artifice très grossier du cardinal Mazarin, qui s'imaginoit qu'il aveugleroit assez et le parlement et la ville pour les obliger à faire le pas du monde le plus irrespectueux et le plus criminel sous prétexte d'obéissance. Le bonhomme Broussel, qui demeura persuadé de la force de ce raisonnement, quoiqu'il n'eût assurément qu'une apparence très légère, le poussa jusqu'aux larmes. Toute la compagnie s'émut. L'on comprit tout d'un coup que cette réponse étoit la naturelle. Le président de Mesme, qui voulut alléguer des exemples de vingt-cinq ou trente hérauts envoyés par des rois à leurs sujets, fut repoussé et sifflé comme s'il eût dit la chose du monde la plus extravagante ; l'on ne voulut presque pas écouter ceux qui opinèrent au contraire, et il passa à refuser l'entrée de la ville au héraut, et de charger messieurs les gens du roi d'aller à Saint-Germain rendre raison à la reine de ce refus. M. le prince de Conti et l'Hôtel-de-Ville se servirent du même prétexte pour ne pas entendre le héraut et pour ne pas recevoir les paquets qu'il laissa le lendemain sur la barrière de la porte Saint-Honoré. Cet incident, joint à la prise du chevalier de la Valette, fit que l'on ne se ressouvint pas seulement de la résolution que l'on avoit faite la veille de délibérer sur la proposition de Brillac. L'on n'eut que de l'horreur et de la défiance pour ces fausses lueurs d'accommodement, et l'on s'aigrit bien davantage quelques jours après, dans lesquels on apprit le détail de l'entreprise. Le chevalier de la Valette, esprit noir mais déterminé, et d'une valeur propre et portée à entreprendre, ce qui n'a pas été ordinaire à celle de notre siècle, avoit formé le dessein de nous tuer, M. de Beaufort et moi, sur les degrés du palais, et de se servir pour cet effet du trouble et de la confusion qu'il espéroit qu'un spectacle aussi extraordinaire que celui de ce héraut jetteroit dans la ville. La cour a toujours nié ce complot à l'égard de notre assassinat, car elle avoua et répéta même le chevalier de la Valette à l'égard des placards. Ce que je sais de science certaine est que Cohon, évêque de Dol, dit l'avant-veille à l'évêque d'Aire que M. de Beaufort et moi ne serions pas en vie dans trois jours.

Le 19, M. le prince de Conti dit au parlement qu'il y avoit au parquet des huissiers un gentilhomme envoyé de M. l'archiduc

Léopold, qui étoit gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne, et que ce gentilhomme demandoit audience à la compagnie. Les gens du roi entrèrent au dernier mot du discours de M. le prince de Conti, pour rendre compte de ce qu'ils avoient fait à Saint-Germain où ils avoient été reçus admirablement. La reine avoit extrêmement agréé les raisons pour lesquelles la compagnie avoit refusé l'entrée au héraut; elle avoit assuré les gens du roi que bien qu'en l'état où étoient les choses elle ne pût pas reconnoître les délibérations du parlement pour les arrêts d'une compagnie souveraine, elle ne laissoit pas de recevoir avec joie les assurances qu'elle lui donnoit de son respect et de sa soumission, et que pour peu que le parlement donnât d'effet à ses assurances, elle lui donneroit toutes les marques de sa bonté et même de sa bienveillance et en général et en particulier. Talon, avocat général, et qui parloit toujours avec dignité et avec force, fit ce rapport avec tous les ornements qu'il lui put donner, et il conclut par une assurance qu'il donna lui-même en termes fort pathétiques à la compagnie, que si elle vouloit faire une députation à Saint-Germain, elle y seroit très bien reçue et pourroit être d'un grand acheminement à la paix. Le premier président lui ayant dit ensuite qu'il y avoit à la porte de la grande chambre un envoyé de l'archiduc, Talon, qui étoit habile, en prit encore plus de sujet de fortifier son opinion. Il marqua que la providence de Dieu faisoit naître, ce lui sembloit, cette occasion pour avoir plus de lieu de témoigner encore davantage au roi la fidélité du parlement en ne donnant point d'audience à l'envoyé, et en rendant simplement compte à la reine du respect que l'on conservoit pour elle en la refusant. Comme cette apparition d'un député d'Espagne dans le parlement de Paris fait une scène qui n'est pas fort ordinaire dans notre histoire, je crois qu'il est à propos de la reprendre un peu de plus loin.

Vous avez déjà vu que Saint-Ihal, qui entretenoit toujours beaucoup de correspondance avec le comte de Fuensaldagne, m'avoit pressé de temps en temps de lier un commerce avec lui, et je vous ai rendu compte des raisons qui m'en avoient empêché. Comme je vis que nous étions assiégés, que le cardinal envoyoit Vautorte en Flandre pour commencer quelques négociations avec les Espagnols, et que je connus que notre parti étoit assez formé pour n'être pas chargé en mon particulier de l'union avec les ennemis de l'Etat, je ne fus plus si scrupuleux ni si délicat, et je fis écrire

par Montrésor à Saint-Ibal, qui n'étoit plus en France et qui étoit tantôt à la Haye et tantôt à Bruxelles, qu'en l'état où étoient les affaires, je croyois pouvoir écouter avec honneur les propositions que l'on me pourroit faire pour le secours de Paris; que je le priois toutefois de faire en sorte que l'on ne s'adressât pas à moi directement et que je ne parusse en rien de ce qui seroit public. Ce qui m'obligea d'écrire en ce sens à Saint-Ibal, ou plutôt de lui faire écrire, fut qu'il m'avoit fait dire lui-même par Montrésor que les Espagnols, qui savoient qu'il n'y avoit que moi à Paris qui fût proprement maître du peuple, et qui voyoient que je ne leur faisois point parler, commençoient à s'imaginer que je pouvois avoir quelques mesures à la cour qui m'en empêchoient, et qu'ainsi ne comptant rien à l'égard de Paris sur les autres généraux, ils pourroient bien donner dans les offres immenses que le cardinal leur faisoit faire tous les jours. Je connus par un mot que madame de Bouillon laissa échapper qu'elle en savoit autant que Saint-Ibal, et de concert avec monsieur son mari et avec elle, je fis le pas dont je viens de vous rendre compte. J'insinuai, de même concert, que l'on nous feroit plaisir de faire ouvrir la scène par M. d'Elbeuf. Comme il avoit été, dans le temps du cardinal de Richelieu, douze à quinze ans en Flandre à la pension d'Espagne, la voie paroissoit toute naturelle. Elle fut prise aussitôt qu'elle fut proposée. Le comte de Fuesalidagne fit partir dès le lendemain Arnolfini, moine bernardin, qu'il fit habiller en cavalier, sous le nom de dom Joseph de Illescas. Il arriva chez M. d'Elbeuf à deux heures après minuit et il lui donna un petit billet de créance; il la lui expliqua telle que vous vous le pouvez imaginer.

M. d'Elbeuf se crut le plus considérable homme du parti, et le lendemain, au sortir du palais, il nous mena tous dîner chez lui, c'est-à-dire tous ceux qui étoient les plus considérables du parti, en nous disant qu'il avoit une affaire importante à nous communiquer. M. le prince de Conti, MM. de Beaufort et de la Motte, et les présidents le Coigneux, de Bellièvre, de Nesmond, de Novion et Viole s'y trouvèrent. M. d'Elbeuf, qui étoit grand salimbanque de son naturel, commença la comédie par la tendresse qu'il avoit pour le nom françois, qui ne lui avoit pas permis d'ouvrir seulement un petit billet qu'il avoit reçu d'un lieu suspect. Ce lieu ne fut nommé qu'après deux ou trois circonlocutions toutes pleines de scrupules et de mystères, et le président de Nesmond, qui,

avec tout le feu d'un esprit gascon étoit l'homme du monde le plus simple, remplit la seconde scène d'aussi bonne foi qu'il y avoit eu d'art à la première. Il regarda ce billet que M. d'Elbeuf avoit jeté sur la table, très proprement recacheté, comme l'holocauste du sabbat. Il dit que M. d'Elbeuf avoit un grand tort d'appeler des membres du parlement à une action de cette nature. Enfin, le président le Coigneux, qui s'impatientait de toutes ces niaiseries, prit le billet qui avoit effectivement bien plus d'air d'un poulet que d'une lettre de négociation ; il l'ouvrit, et après avoir lu ce qu'il contenoit, qui n'étoit qu'une simple créance, et avoir entendu de la bouche de M. d'Elbeuf ce que le porteur de la créance lui avoit dit, nous fit une pantalonnade digne des premières scènes de la pièce. Il tourna en ridicule toutes les façons qui venoient d'être faites, il alla au devant de celles qui s'alloient faire, et l'on conclut d'une commune voix à ne pas rejeter le secours d'Espagne. La difficulté fut en la manière de le recevoir. Elle n'étoit pas dans la vérité médiocre par beaucoup de circonstances particulières. Madame de Bouillon, qui s'étoit ouverte avec moi la veille, du commerce quelle avoit avec l'Espagne, m'avoit expliqué les intentions de Fuensaldagne, qui étoient de s'engager avec nous, pourvu qu'il fût assuré de son côté que nous nous engageassions avec lui. Cet engagement ne se pouvoit prendre de notre part que par le parlement ou par moi. Il doutoit fort du parlement dont il voyoit les deux principaux chefs, le premier président et le président de Mesme, incapables d'aucune proposition. Le peu d'ouverture que je lui avois donnée jusque là à négocier avec moi faisoit qu'il ne fondoit guère davantage sur ma conduite que sur celle du parlement. Il n'ignoroit pas ni le peu de pouvoir ni le peu de sûreté de M. d'Elbeuf ; il savoit que M. de Beaufort étoit dans mes mains, et de plus que son crédit, à cause de son incapacité, n'étoit qu'une fumée. Les incertitudes perpétuelles de M. de Longueville et le peu de sens du maréchal de la Mothe ne l'accommodoient pas. Il se fût fié en M. de Bouillon, mais M. de Bouillon ne lui pouvoit pas répondre de Paris, il n'y avoit aucun pouvoir ; et même les gouttes, qui le tenoient dans le lit et qui l'empêchoient d'agir, avoient donné lieu aux gens de la cour à jeter des soupçons contre lui dans les esprits des peuples. Toutes ces considérations, qui embarrassoient Fuensaldagne, et qui le pouvoient fort naturellement obliger à chercher ses avantages du côté de Saint-Germain, où l'on appréhen-

doit avec raison sa jonction avec nous ; toutes ces considérations, dis-je, ne se pouvoient rectifier pour le bien du parti que par un traité du parlement avec Espagne, qui étoit de toutes les choses du monde la plus impossible, ou par un engagement que je prisse moi-même tout à fait positif. Saint-Ibal, qui se ressouvenoit qu'il avoit écrit sous moi une instruction par laquelle je proposois cet engagement positif, ne doutoit pas que je ne fusse encore dans la même disposition, puisque je m'étois résolu à écouter ; et quoique Fuensaldagne ne fût pas de son avis, par la raison que je vous ai tantôt marquée, il ne laissa pas de charger l'envoyé de le tenter et de me témoigner même qu'il ne feroit aucun pas pour nous sans ce préalable. Cet envoyé qui, devant que de voir M. d'Elbeuf, avoit eu jour des conférences avec M. et madame de Bouillon, s'en étoit clairement expliqué avec eux, et c'est ce qui avoit obligé la dernière à s'ouvrir encore davantage avec moi sur ce détail qu'elle n'avoit fait jusque là. Ce que la nécessité d'un secours prompt et pressant m'avoit fait résoudre autrefois de proposer par l'instruction dont je viens de vous parler n'étoit plus mon compte. Il ne pouvoit plus y avoir de secret dans le traité qui, de nécessité, devoit être en commun avec des généraux dont les uns m'étoient suspects et les autres m'étoient redoutables. J'avois commencé à m'apercevoir que M. de la Rochefoucault avoit fort altéré les bons sentimens de madame de Longueville pour moi, et que par conséquent je ne pouvois pas compter sur le prince de Conti. Je vous ai déjà expliqué le naturel de M. de Longueville et la force du maréchal de la Mothe. Je n'ai rien à vous dire de M. d'Elbeuf. Je considérois M. de Bouillon soutenu par l'Espagne, avec laquelle il avoit, par la considération de Sedan, les intérêts du monde les plus naturels, comme un nouveau duc du Maine qui en auroit mille autres au premier jour, tout à fait séparés de ceux de Paris, et qui pouvoit bien avec le temps, assisté de l'intrigue et de l'argent de Castille, chasser le coadjuteur de Paris, comme le vieux M. du Maine en avoit chassé à la Ligue le cardinal de Goudy, son grand oncle. Dans la conférence que j'eus avec M. et madame de Bouillon touchant l'envoyé, je ne leur cachai rien de mes raisons, sans en excepter même la dernière, que j'assaisonnai comme vous pouvez juger de toute la raillerie la plus douce et la plus honnête qui me fut possible. Madame de Bouillon, qui ne faisoit ou plutôt qui ne disoit jamais de galanterie que de concert avec son mari, n'oublia rien de toutes celles qui l'eût rendue l'une

des plus aimables personnes du monde, quand même elle eût été laide, pour me persuader que je ne devois point balancer à traiter; et que M. son mari et moi, joints ensemble par une liaison particulière, emporterions toujours si fort la balance, que les autres ne nous pourroient faire aucune peine.

M. de Bouillon, qui étoit fort habile, et qui connoissoit très bien que je pensois et que je parlois selon mes véritables intérêts, revint tout d'un coup à mon avis par une maxime qui devoit être très commune et qui est pourtant très rare. Je n'ai jamais vu que lui qui ne contestât jamais ce qu'il ne croyoit pas pouvoir obtenir. Il entra même obligeamment dans mes sentiments. Il dit à madame de Bouillon que je jouois le droit du jeu au poste où j'étois; que la guerre civile pourroit s'éteindre le lendemain; que j'étois archevêque de Paris pour toute ma vie; que j'avois plus d'intérêt que personne à sauver la ville; mais que je n'en avois pas un moindre à ne me point laisser de taches pour les suites; et qu'il convenoit, après ce que je venois de lui dire, que tout se pouvoit concilier. Il me fit pour cela une ouverture qui ne m'étoit point venue dans l'esprit, que je n'approuvai pas d'abord, parce qu'elle me parut impraticable, et à laquelle je me rendis à mon tour après l'avoir examinée. Ce fut d'obliger le parlement à entendre l'envoyé, ce qui feroit presque tous les effets que nous pouvions souhaiter. Les Espagnols, qui ne s'y attendoient point, seroient surpris fort agréablement; le parlement s'engageroit sans le croire, même les généraux auroient lieu de traiter après ce pas, qui pourroit être interprété dans les suites pour une approbation tacite que le corps auroit donnée aux démarches des particuliers. M. de Bouillon n'auroit pas de peine à faire concevoir à l'envoyé l'avantage que ce lui seroit en particulier, de pouvoir mander par son premier courrier à M. l'archiduc que le parlement des pairs de France auroit reçu une lettre et un député d'un général du roi d'Espagne dans les Pays-Bas. Il espéroit que par une fort ample dépêche en chiffres il feroit comprendre au comte de Fuensaldagne qu'il étoit de la bonne conduite de laisser quelqu'un dans le parti, qui de concert même avec lui parût n'entrer en rien avec l'Espagne, et qui par cette conduite pût parer à tout événement aux inconvénients qu'une liaison avec les ennemis de l'Etat emportoit nécessairement avec soi, dans un parti où la considération du parlement faisoit qu'il falloit garder des mesures sans comparaison plus juives sur ce point que sur tout

autre ; que ce personnage me convenoit préférablement, et par ma dignité et par ma profession, et qu'il se trouvoit par bonheur autant de l'intérêt commun que du mien propre. La difficulté étoit de persuader au parlement de donner audience au député de l'archiduc, et cette audience étoit toutefois la seule circonstance qui pouvoit suppléer, dans l'esprit de ce député, le défaut de ma signature sans laquelle il protestoit qu'il avoit ordre de ne rien faire : nous nous abandonnâmes en cette occasion, M. de Bouillon et moi, à la fortune ; et l'exemple que nous avions tout récemment du héraut exclus, sous le prétexte du monde le plus frivole, nous fit espérer que l'on ne refuseroit pas à l'envoyé l'entrée pour laquelle l'on ne manqueroit pas de raisons très solides.

Notre Bernardin, qui trouvoit beaucoup son compte à cette entrée, que l'on n'avoit pas seulement imaginée à Bruxelles, fut plus que satisfait de notre proposition. Il fit sa dépêche à l'archiduc telle que nous la pouvions souhaiter ; et il nous promit de faire par avance et sans en attendre la réponse tout ce que nous lui ordonnerions. Il usa de ces termes, et il avoit raison ; car j'ai su depuis que son ordre portoit de suivre en tout et pour tout, sans exception, les sentiments de M. et de madame de Bouillon.

Voilà où nous en étions quand M. d'Elbeuf nous montra comme une grande nouveauté le billet que le comte de Fuensaldagne lui avoit écrit ; et vous jugez facilement que je ne balançai pas à opiner qu'il falloit que l'envoyé présentât la lettre de M. l'archiduc au parlement. La proposition en fut reçue d'abord comme une hérésie ; et sans exagération, elle fut peu moins que sifflée par toute la compagnie. Je persistai dans mon avis, j'en alléguai les raisons qui ne persuadèrent personne. Le vieux président le Coigneux, qui avoit l'esprit plus vif et qui prit garde que je parlois de temps en temps d'une lettre de l'archiduc, de laquelle il ne s'étoit rien dit, revint tout d'un coup à mon avis, sans m'en dire toutefois la véritable raison, qui étoit qu'il ne douta point que je n'eusse vu le dessous de quelque carte, qui m'eût obligé à le prendre. Et comme la conversation se passoit avec assez de confusion, et que l'on alloit en disputant tout debout des uns aux autres, il me dit : — « Que ne parlez-vous à vos amis en particulier, l'on feroit ce que vous voudriez ; je vois bien que vous savez plus de nouvelles que celui qui croit nous les avoir apprises. » Je fus, pour vous dire le vrai, terriblement honteux de ma bêtise ; car je vis bien qu'il ne me pouvoit parler

ainsi que sur ce que j'avois dit de la lettre de l'archiduc au parlement, qui dans le vrai n'étoit qu'un blanc-signé, que nous avions rempli chez M. de Bouillon. Je serrai la main au président le Coigneux ; je fis signe à MM. de Beaufort et de la Mothe ; les présidents de Novion et de Bellièvre se rendirent à mon sentiment, qui étoit fondé uniquement sur ce que le secours d'Espagne, que nous étions obligé de recevoir comme un remède à nos maux, mais comme un remède que nous convenions être dangereux et empirique, seroit infailliblement mortel à tous les particuliers, s'il n'étoit au moins un peu passé par l'alanbic du parlement. Nous priâmes tous M. d'Elbeuf de faire trouver bon au Bernardin de conférer avec nous sur la forme seulement dont il auroit à se conduire. Nous le vîmes la même nuit chez lui, le Coigneux et moi. Nous lui dîmes en présence de M. d'Elbeuf, en grand secret, tout ce que nous voulions bien qui fût su ; et nous avions concerté dès la veille, chez M. de Bouillon, tout ce qu'il devoit dire au parlement. Il s'en acquitta très bien et en homme d'entendement. Je vous ferai un précis du discours qu'il y fit après que je vous aurai rendu compte de ce qui se passa lorsqu'il demanda audience, ou plutôt lorsque M. le prince de Conti la demanda pour lui.

Le président de Mesme, homme de très grande capacité dans sa profession, et oncle de celui que vous voyez aujourd'hui, mais attaché jusqu'à la servitude à la cour, et par l'ambition qui le dévorait, et par sa timidité qui étoit excessive ; le président de Mesme, dis-je, fit une exclamation au seul nom de l'envoyé de l'archiduc, éloquente et pathétique au dessus de tout ce que j'ai lu en ce genre dans l'antiquité ; et en se tournant avec les yeux noyés dans les larmes vers M. le prince de Conti : — « Est-il possible, monsieur, s'écria-t-il, qu'un prince du sang de France propose de donner séance sur les fleurs de lis à un député du plus cruel ennemi des fleurs de lis ! »

Comme nous avions bien prévu cette tempête, il n'avoit pas tenu à nous d'exposer M. d'Elbeuf à ces premiers coups ; mais il s'en étoit tiré assez adroitement, en disant que la même raison qui l'avoit obligé à rendre compte à son général de la lettre qu'il avoit reçue, ne lui permettoit pas d'en porter la parole en sa présence. Il falloit pourtant, de nécessité, quelqu'un qui préparât les voies et qui jetât dans une compagnie, où les premières impressions ont un merveilleux pouvoir, les premières idées de la

paix particulière et générale que cet envoyé venoit annoncer. La manière dont son nom frapperoit d'abord l'imagination des enquêtes, decidoit du refus ou de l'acceptation de son audience ; et tout bien pesé et considéré de part et d'autre, l'on jugea qu'il y avoit moins d'inconvénient, sans comparaison, à laisser croire un peu de concert, qu'à ne pas préparer par un canal ordinaire, non odieux et favorable, les drogues que l'envoyé d'Espagne nous alloit débiter. Ce n'est pas que la moindre ombre de concert dans ces compagnies que l'on appelle réglées, ne soit très capable d'y empoisonner les choses même et les plus justes et les plus nécessaires, je vous l'ai déjà dit quelquefois ; et cet inconvénient étoit plus à craindre en cette occasion qu'en toute autre. J'y admirai M. de Bouillon, chez qui la résolution se prit de faire faire l'ouverture par M. le prince de Conti. Il ne balança pas un moment ; et rien ne marque tant de jugement solide d'un homme que de savoir choisir entre les grands inconvénients. Je reviens au président de Mesme qui s'attacha à M. le prince de Conti et qui se tourna ensuite vers moi, en me disant ces propres paroles : — « Quoi, monsieur, vous refusez l'entrée au héraut de votre roi, sous le prétexte du monde le plus frivole..... » Comme je ne doutois point de la seconde partie de l'apostrophe, je la voulus prévenir, et je lui répondis : — « Vous me permettrez, monsieur, de ne pas traiter de frivoles des motifs qui ont été consacrés par un arrêt. »

La cohue du parlement s'éleva à ce mot qui releva celui du président de Mesme, qui étoit effectivement très imprudent, et il est constant qu'il servit fort contre son intention, comme vous pouvez eroire, à faciliter l'audience à l'envoyé. Comme je vis que la compagnie s'échauffoit et s'ameutoit contre le président de Mesme, je sortis sous je ne sais quel prétexte, et je dis à Quatresous, conseiller des enquêtes et le plus impétueux esprit qui fût dans le corps, d'entretenir l'escarmouche, et même de l'échauffer, parce que j'avois éprouvé plusieurs fois que le moyen le plus propre pour faire passer une affaire extraordinaire dans les compagnies, est d'échauffer la jeunesse contre les vieux. Quatresous s'acquitta dignement de cette commission ; il s'atêta au président de Mesme et au premier président sur le sujet d'un certain la Raillière, partisan fameux qu'il faisoit entrer dans tous ses avis, sur quelque matière où il pût opiner. Les enquêtes s'échauffèrent pour la défense de Quatresous, que les présidents,

qui à la fin s'impatientèrent de ces impertinences, voulurent piller. Il fallut délibérer sur le sujet de l'envoyé ; et malgré les conclusions des gens du roi et les exclamations des deux présidents et de beaucoup d'autres, il passa à l'entendre.

L'on le fit entrer sur l'heure même ; on lui donna place au bout du bureau ; on le fit asseoir et couvrir. Il présenta la lettre de l'archiduc au parlement, qui n'étoit que de créance, et il l'expliqua en disant : — « Que Son Altesse Impériale, son maître, lui avoit donné charge de faire part à la compagnie d'une négociation que le cardinal Mazarin avoit essayé de lier avec lui depuis le blocus de Paris ; que le roi Catholique n'avoit pas estimé qu'il fût sûr ni honnête d'accepter ses offres dans une saison où, d'un côté, l'on voyoit bien qu'il ne les faisoit que pour pouvoir plus aisément opprimer le parlement, qui étoit en vénération à toutes les nations du monde ; et où de l'autre tous les traités que l'on pouvoit faire avec un ministre condamné seroient nuls de droit , d'autant plus qu'ils seroient faits sans le concours du parlement, à qui seul il appartient de registrer et de vérifier les traités de paix pour les rendre sûrs et authentiques ; que le roi Catholique qui ne vouloit tirer aucun avantage des occasions présentes, avoit commandé à M. l'archiduc d'assurer messieurs du parlement qu'il savoit être attachés aux véritables intérêts de sa majesté Très-Chrétienne, qu'il les reconnoissoit de très bon cœur et avec joie pour arbitres de la paix ; qu'il se soumettroit à leur jugement, et que s'ils acceptoient d'en être les juges, il laissoit à leur choix de députer de leur corps en tel lieu qu'ils voudroient, sans en excepter même Paris ; et que le roi Catholique y enverroit incessamment ses députés seulement pour y représenter ses raisons ; qu'il avoit fait avancer en attendant leur réponse dix-huit mille hommes sur la frontière, pour les secourir en cas qu'ils en eussent besoin, avec ordre toutefois de ne rien entreprendre sur les places du roi Très - Chrétien , quoiqu'elles fussent la plupart comme abandonnées ; qu'il n'y avoit pas six cents hommes dans Péronne , dans Saint-Quentin et dans le Catelet ; mais qu'il vouloit témoigner en ce rencontre la sincérité de ses intentions pour le bien de la paix, et qu'il donnoit sa parole que dans le temps qu'elle se traiteroit il ne donueroit aucun mouvement à ses armées ; que si elles pouvoient être en attendant de quelque utilité au parlement , il n'avoit qu'à en disposer, qu'à les faire même commander par des officiers français , s'il le jugeoit à

propos, et qu'à prendre toutes les précautions qu'il croiroit nécessaire pour lever les ombrages que l'on peut toujours prendre, avec raison, de la conduite des étrangers. »

Devant que l'envoyé fût entré, ou plutôt devant que l'on eût délibéré sur son entrée, il y avoit eu beaucoup de contestations tumultueuses dans la compagnie ; et le président de Mesme n'avoit rien oublié pour jeter sur moi toute l'envie de la collusion avec les ennemis de l'Etat, qu'il relevoit de toutes les couleurs qu'il trouvoit assez vives et assez apparentes, dans l'opposition du héraut et du député. Il est vrai que la conjoncture étoit très fâcheuse ; et quand il en arrive quelque-une de cette nature, il n'y a de remède qu'à planer dans les moments où ce que l'on vous objecte peut faire plus d'impression que ce que vous pouvez répondre, et à se relever dans ceux où ce que vous pouvez répondre peut faire plus d'impression que ce que l'on vous objecte. Je suivis fort justement cette règle en cette rencontre, qui étoit délicate pour moi : car quoique le président de Mesme me désignât avec application et avec adresse, je ne pris rien pour moi, tant que je n'eus pour lui faire tête que ce que M. le prince de Conti avoit dit en général de la paix générale, dont il avoit été résolu qu'il parleroit en demandant audience pour le député, comme vous avez vu ci-dessus ; mais qu'il parleroit peu pour ne pas trop marquer de concert avec l'Espagne. Quand l'envoyé s'en fut expliqué lui-même aussi amplement et aussi obligeamment pour le parlement qu'il le fit, et quand je vis que la compagnie étoit chatouillée du discours qu'il venoit de lui tenir, je pris mon temps pour rembarquer le président de Mesme et je lui dis : — « Que le respect que j'avois pour la compagnie m'avoit obligé à dissimuler et à souffrir toutes ses piqueuries : que je les avois fort bien entendues, mais que je ne les avois pas voulu entendre ; et que je demeurerois encore dans la même disposition si l'arrêt qu'il n'est jamais permis de prévenir, mais qu'il est toujours ordonné de suivre, ne m'ouvroit la bouche : que cet arrêt avoit réglé contre son sentiment l'entrée de l'envoyé d'Espagne ; aussi bien que le précédent, qui n'avoit pas été non plus selon son avis, avoit permis l'exclusion du héraut : que je ne me pouvois imaginer qu'il voulût assujétir la compagnie à ne suivre jamais que ses sentiments ; que nul ne les honoroit et ne les estimoit plus que moi, mais que la liberté ne laissoit pas de se conserver dans l'estime même et dans le respect : que je suppliois messieurs de me permettre

de lui donner une marque de celui que j'avois pour lui, en lui rendant un compte, qui peut-être le surprendroit, de mes pensées sur les deux arrêts du héraut et de l'envoyé, sur lesquels il m'avoit donné tant d'attaques : que pour le premier, je confessois que j'avois été assez innocent pour avoir failli à donner dans le panneau ; et que si M. de Broussel n'eût ouvert l'avis auquel il avoit passé, je tombois, par un excès de bonne intention, dans une imprudence qui eût peut-être causé la perte de la ville, et dans un crime assez convaincu par l'approbation si solennelle que la reine venoit de donner à la conduite contraire : que pour ce qui étoit de l'envoyé, j'avouai que je n'avois été d'avis de lui donner audience que parce que j'avois bien connu, à l'air du bureau, que le plus de voix de la compagnie alloit à lui donner ; et que quoique ce ne fût pas mon sentiment particulier, j'avois cru que je ferois mieux de me conformer par avance à celui des autres, et de faire paroître, au moins dans les choses où l'on voyoit bien que la contestation seroit inutile, de l'union et de l'uniformité dans le corps. » Cette manière humble et modeste de répondre à cent mots aigres et piquants que j'avois essayés depuis douze ou quinze jours, et ce matin-là encore, et du premier président et du président de Mesme, fit un effet que je ne vous puis exprimer, et elle effaça pour assez longtemps l'impression que l'un et l'autre avoient commencé de jeter dans la compagnie, que je prétendois de la gouverner par mes cabales. Rien n'est si dangereux en toutes sortes de communautés ; et si la passion du président de Mesme ne m'eût donné lieu de déguiser un peu le manège qui s'étoit fait dans ces deux scènes assez extraordinaires du héraut et de l'envoyé, je ne sais si la plupart de ceux qui avoient donné à la réception de l'un et à l'exclusion de l'autre, ne se fussent pas repentis d'avoir été d'un sentiment qu'ils eussent cru leur avoir été inspiré par un autre. Le président de Mesme voulut repartir à ce que j'avois dit, mais il fut presque étouffé par la clameur qui s'éleva dans les enquêtes. Cinq heures sonnèrent ; personne n'avoit diné, beaucoup n'avoient pas déjeuné, et MM. les présidents eurent le dernier ; ce qui n'est pas avantageux en cette matière.

19 Février). L'arrêt qui avoit donné l'entrée au député de l'Espagne, portoit que l'on lui demanderoit copie signée de lui de ce qu'il auroit dit au parlement, qu'on la mettroit dans le registre et que l'on l'enverroit par une députation solennelle à la reine, en

Passurant de la fidélité du parlement, et en la suppliant de donner la paix à ses peuples et de retirer les troupes du roi des environs de Paris. Le premier président lit tous les efforts imaginables pour faire insérer dans l'arrêt que la feuille même, c'est-à-dire l'original du registre du parlement, seroit envoyé à la reine. Comme il étoit fort tard et que l'on avoit bon appétit, ce qui influoit plus que l'on ne se peut imaginer dans les délibérations, l'on fut sur le point de laisser mettre cette clause sans y prendre garde. Le président le Coigneux, qui étoit naturellement vif et pénétrant, s'aperçut le premier de la conséquence et il dit en se tournant vers un assez grand nombre de conseillers, qui commençoient à se lever : — « J'ai, messieurs, à parler à la compagnie ; je vous supplie de reprendre vos places ; il y va du tout pour toute l'Europe. » Tout le monde s'étant remis, il prononça d'un air froid et majestueux, qui n'étoit pas ordinaire à maître Gonin (l'on lui avoit donné ce sobriquet), ces paroles pleines de bon sens : — « Le roi d'Espagne nous prend pour arbitres de la paix générale : peut-être qu'il se moque de nous ; mais il nous fait toujours honneur de nous le dire. Il nous offre ses troupes pour les faire marcher à notre secours, et il est sûr que sur cet article il ne se moque pas de nous et qu'il nous fait beaucoup de plaisir. Nous avons entendu son envoyé ; et vu la nécessité où nous sommes nous n'avons pas eu tort. Nous avons résolu d'en rendre compte au roi et nous avons eu raison. L'on se veut imaginer que pour rendre ce compte il faut que nous envoyons la feuille de l'arrêt. Voilà le piège. Je vous déclare, monsieur, dit-il en se tournant vers le premier président, que la compagnie ne l'a pas entendu ainsi, et que ce qu'elle a arrêté est purement que l'on porte la copie et que l'original demeure au greffe. J'aurois souhaité que l'on n'eût pas obligé les gens à s'expliquer, parce qu'il y a des matières sur lesquelles il est sage de ne parler qu'à demi : mais puisque l'on m'y force, je dirai sans balancer que si nous portons la feuille, les Espagnols croiront que nous soumettons au caprice du Mazarin les propositions qu'ils nous font pour la paix générale, et même pour ce qui regarde notre secours : au lieu qu'en ne portant que la copie et en ajoutant en même temps, comme la compagnie l'a très sagement ordonné, de très humbles remontrances pour faire lever le siège, toute l'Europe connaîtra que nous nous tenons en état de faire ce que le véritable service du roi et le bien solide de l'État demandera de notre ministère,

si le cardinal est assez aveugle pour ne se pas servir de cette conjoncture, comme il le doit. »

Ce discours fut reçu avec une approbation générale ; l'on cria de tous parts que c'étoit ainsi que la compagnie l'entendoit. Messieurs des enquêtes donnèrent à leur ordinaire maintes bourrades à MM. les présidents. Martineaux, conseiller de requêtes, dit publiquement que le *reientum* de l'arrêt étoit que l'on feroit fort bonne chère à l'envoyé d'Espagne, en attendant la réponse de Saint-Germain, qui ne pouvoit être que quelque méchante ruse du Mazarin. Charton pria tout haut M. le prince de Conti de suppléer à ce que les formalités du parlement ne permettoient pas à la compagnie de faire. Pontcarré dit qu'un Espagnol ne lui faisoit pas tant de peur qu'un Mazarin. Enfin il est certain que les généraux en virent et en eurent assez pour ne pas appréhender que le parlement se fâchât des démarches qu'ils pourroient faire vers l'Espagne ; et que M. de Bouillon et moi n'en eûmes que trop pour satisfaire pleinement l'envoyé de l'archiduc, à qui nous fîmes valoir jusqu'aux moindres circonstances. Il en fut content au-delà de ses espérances et il dépêcha dès la nuit un second courrier à Bruxelles, que nous fîmes escorter jusqu'à dix lieues de Paris par cinq cents chevaux. Ce courrier portoit la relation de tout ce qui s'étoit passé au parlement ; les conditions que M. le prince de Conti et les autres généraux demandoient pour faire un traité avec le roi d'Espagne, et ce que je pouvois donner en mon particulier d'engagement. Je vous rendrai compte de ce détail et de sa suite après que je vous aurai raconté ce qui se passa le même jour, qui fut le 19 de février.

Cependant que toute cette pièce de l'envoyé d'Espagne se jouoit au Palais, Noirmoutier sortit avec deux mille chevaux pour amener à Paris un convoi de cinq cents charrettes de farines, qui étoit à Brie-Comte-Robert où nous avions garnison. Comme il eut avis que le comte, depuis maréchal de Grancey, venoit du côté de Lagny pour s'y opposer, il détacha M. de la Rochefoucault avec sept escadrons pour occuper un défilé par où les ennemis étoient obligés de passer. M. de la Rochefoucault, qui avoit plus de cœur que d'expérience, s'emporta de chaleur ; il n'en demeura pas à son ordre, il sortit de son poste qui lui étoit très avantageux, et il chargea les ennemis avec beaucoup de vigueur. Comme il avoit affaire à de vieilles troupes et qu'il n'en avoit que de nouvelles, il fut bientôt renversé ; il y fut blessé d'un fort grand

coup de pistolet dans la gorge. Il y perdit Rosan, frère de Duras ; le marquis de Sillery, son beau-frère, y fut pris prisonnier ; Ra-chiecourt, premier capitaine de mon régiment de cavalerie, y fut fort blessé, et le convoi étoit infailliblement perdu si Noirmoutier ne fût arrivé avec le reste des troupes. Il fit filer les charrettes du côté de Villeneuve-Saint-George, il marcha avec ses troupes en bon ordre par le grand chemin du côté de Gros-Bois, à la vue de Grancey, qui ne crut pas devoir hasarder de passer le pont Iblon devant lui. Il rejoignit son convoi dans la plaine de Cretcil, et il l'amena sans avoir perdu une charrette à Paris, où il ne rentra qu'à onze heures du soir. Vous avez déjà vu deux actes de ce même 19 de février ; en voici un troisième de la nuit qui le suivit, qui ne fut pas si public, mais duquel il est nécessaire que vous soyez informée en ce lieu, parce qu'il a trait à beaucoup de faits particuliers, que vous êtes sur le point de voir.

Je vous ai dit ci-dessus que M. de Bouillon et moi, de concert avec les autres généraux, fîmes dépêcher, par l'envoyé de l'archiduc, un courrier à Bruxelles, qui partit sur le minuit. Nous nous mîmes à table pour souper chez M. de Bouillon un moment après, lui, madame sa femme et moi. Comme elle étoit fort gaie dans le particulier, et que de plus le succès de cette journée lui avoit encore donné de la joie, elle nous dit qu'elle vouloit faire débauche. Elle fit retirer tous ceux qui servoient et elle ne retint que Riquemont, capitaine des gardes de monsieur son mari, à qui l'un et l'autre avoit confiance. La vérité est qu'elle vouloit parler en liberté de l'état des choses, qu'elle croyoit admirablement bon. Je ne la détrompai pas tant que l'on fut à table, pour ne point interrompre son souper ni celui de M. de Bouillon, qui étoit assez mal de la goutte. Comme l'on fut sorti de table, je changeai de ton, je leur représentai qu'il n'y avoit rien de plus délicat que le poste où nous nous trouvions, que si nous étions dans un parti ordinaire, qui eût la disposition de tous les peuples du royaume aussi favorable que nous l'avions, nous serions incontestablement maîtres des affaires, mais que le parlement qui faisoit d'un sens notre principale force, faisoit, en deux ou trois manières, notre principale foiblesse ; que bien qu'il parût de la chaleur et même qu'il y eût de l'emportement très souvent dans cette compagnie, il y avoit toujours un fonds d'esprit de retour, qui revenoit à toute occasion ; que, dans la délibération même du

Jour où nous parlions nous avions eu besoin de tout notre savoir-faire pour faire que le parlement ne se mit pas à lui-même la corde au cou ; que je convenois que ce que nous en avions tiré étoit utile pour faire croire aux Espagnols qu'il n'étoit pas si inabordable pour eux qu'ils se l'étoient figuré ; mais qu'il falloit convenir en même temps que si la cour se conduisoit bien elle en tireroit elle-même un fort grand avantage parce qu'elle se serviroit de la différence, au moins apparente, de la compagnie, qui lui rendoit compte de l'envoi du député, comme d'un motif capable de la porter à revenir avec bienfaisance de sa première hauteur ; et de la députation solennelle que le parlement avoit résolu de lui faire, comme d'un moyen très naturel pour entrer en quelque négociation ; je ne doutois point que le mauvais effet que le refus d'audience aux gens du roi envoyés à Saint-Germain, le lendemain de la sortie du roi, avoit produit contre les intérêts de la cour, ne fût un exemple assez instructif pour elle pour l'obliger à ne pas manquer l'occasion qui se présentoit ; quand je n'en serois pas persuadé par celui que nous avions de la manière si bonne et si douce dont elle avoit reçu les excuses que nous lui avions faites de l'exclusion du héraut, qu'elle ne pouvoit pas ignorer toutefois n'avoir pour fondement que le prétexte du monde le plus minime et le plus convaincu de frivole par tous les usages ; que le premier président et le président de Mesme, qui seroient assurément chefs de la députation, n'oublieroient rien pour faire connoître au Mazarin ses intérêts véritables dans cette conjoncture ; que ces deux hommes n'avoient dans la tête que ceux du parlement ; que, pourvu qu'ils se tirassent d'affaire, ils auroient même de la joie à nous y laisser, en faisant un accommodement qui stipuleroit notre sûreté sans nous la donner, et qui, en terminant la guerre civile, rétablirait la servitude.

Madame de Bouillon, qui joignoit à une douceur admirable une vivacité perçante, m'interrompit à ce mot, et elle me dit : « Voilà des inconvénients qu'il falloit prévoir ; ce me semble, devant l'audience de l'envoyé d'Espagne, puisque c'est elle qui les fait naître. » Monsieur son mari lui répondit brusquement : « Avez-vous perdu la mémoire de ce que nous dimes dernièrement sur cela en cette même place, et ne prévîmes-nous pas en général ces inconvénients ? Mais après les avoir balancés avec la nécessité que nous trouvâmes à mêler de quelque façon que ce pût être l'envoyé et le parlement, nous prîmes celui qui nous parut

le moindre, et je vois bien que M. le coadjuteur pense à l'heure qu'il est à remédier même à ce moindre. — Il est vrai, monsieur, lui répondis-je, et je vous proposerai le remède que je m'imagine quand j'aurai achevé de vous expliquer tous les inconvénients que je vois. Vous avez remarqué ces jours passés que Brillac, dans le parlement, et le président Aubry dans le conseil de l'Hôtel-de-Ville, firent des propositions de paix auxquelles le parlement faillit à donner presque à l'aveugle, et il crut beaucoup faire que de se résoudre à ne point délibérer sans les généraux. Vous voyez qu'il y a beaucoup de gens dans les compagnies qui commencent à ne plus payer leurs taxes, et beaucoup d'autres qui affectent de laisser couler du désordre dans la police. Le gros du peuple, qui est ferme, fait que l'on ne s'aperçoit pas encore de ce démanchement des parties, qui s'affoibliroient et se désuniroient en fort peu de temps si l'on ne travailloit avec application à les lier et à les consolider ensemble. La chaleur des esprits suffit pour faire cet effet au commencement. Quand elle s'alientit, il faut que la force y supplée ; quand je parle de la force, je n'entends pas la violence qui n'est presque jamais qu'un remède empirique, j'entends celle que l'on tire de la considération où l'on demeure auprès de ceux de la part desquels vous peut venir le mal auquel vous cherchez le remède. Ce que vous faites présentement avec Espagne commence à faire entrevoir au parlement qu'il ne se doit pas compter pour tout ; ce que nous pouvons M. de Beaufort et moi dans le peuple, lui doit faire connoître qu'il nous peut compter pour quelque chose. Mais ces deux vues ont leurs inconvénients comme leur utilité. L'union des généraux avec Espagne n'est pas assez publique pour jeter dans les esprits toute l'impression qui y seroit, d'un sens, nécessaire, et qui, de l'autre, si elle étoit plus déclarée seroit pernicieuse. Cette même union n'est pas assez secrète pour ne pas donner lieu à cette même compagnie d'en prendre avantage contre vous dans les occasions qu'elle prendroit toutefois encore plus fort si elle vous croyoit sans protection. Pour ce qui est du crédit que M. de Beaufort et moi avons dans le peuple, il est plus propre à faire du mal au parlement qu'à l'empêcher de nous en faire. Si nous étions de la lie du peuple, nous pourrions peut-être avoir la pensée de faire ce que Bussy le Clerc fit au temps de la Ligue, c'est-à-dire d'emprisonner, de saccager le parlement. Nous pourrions avoir en vue de faire ce que firent les Scize quand ils pendirent

le président Brisson, si nous voulions être aussi dépendants d'Espagne que les Seize l'étoient. M. de Beaufort est petit-fils d'Henri-le-Grand et je suis coadjuteur de Paris. Ce n'est ni notre honneur ni notre compte, et cependant il nous seroit plus aisé d'exécuter et ce que fit Bussy le Clere et ce que firent les Seize, que de faire que le parlement connoisse ce que nous pourrions faire contre lui assez distinctement pour l'empêcher de faire contre nous ce qu'il croit toujours facile jusqu'à ce que nous l'en ayons empêché, et voilà le destin et le malheur des pouvoirs populaires. Ils ne se font croire que quand ils se font sentir, et il est très souvent de l'intérêt et même de l'honneur de ceux entre les mains de qui ils sont, de les faire moins sentir que croire. Nous sommes en cet état. Le parlement penche ou plutôt tombe vers une paix et très peu sûre et très honteuse. Nous soulèverions demain le peuple si nous voulions, le devons-nous vouloir? Et si nous le soulevons, et si nous ôtons l'autorité au parlement, en quel abîme jetons-nous Paris dans les suites? Tournons le feuillet. Si nous ne le soulevons pas, le parlement croira-t-il que nous le puissions soulever, et ce même parlement s'empêchera-t-il de faire des pas vers la cour qui le perdront peut-être, mais qui nous perdront infailliblement devant lui? Vous direz bien, madame, encore avec plus de fondement à cette heure que tantôt, que je marque beaucoup d'inconvénients, mais que je marque peu de remèdes : à quoi je vous supplie de me permettre de vous répondre que je n'ai pas laissé de vous parler de ceux qui se trouvent déjà naturellement dans le traité que vous projetez avec Espagne, et dans l'application que nous avons M. de Beaufort et moi à nous maintenir dans l'esprit des peuples ; mais que comme je reconnois dans tous les deux de certaines qualités qui en affoiblissent la force et la vertu, j'ai cru être obligé, monsieur, de rechercher dans votre capacité et dans votre expérience ce qui y pourroit suppléer, et c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de vous rendre compte, monsieur, d'un détail que vous auriez vu d'un coup d'œil bien plus clairement et plus distinctement que moi si votre mal vous avoit permis d'assister seulement une fois ou à une assemblée du parlement ou à un conseil de l'Hôtel-de-Ville. »

M. de Bouillon qui ne croyoit nullement les affaires en cet état, me pria, un peu après l'interruption que je vous ai marqué quel me fit madame de Bouillon, de lui mettre par écrit tout ce que

j'avois commencé et tout ce que j'avois encore à lui dire. Je le fis sur l'heure même et il m'en rendit le lendemain une copie que j'ai encore, écrite de la main de son secrétaire, et sur laquelle je viens de copier ce que vous en voyez ici. L'on ne peut être plus étonné ni plus affligé que le furent monsieur et madame de Bouillon de ce que je venois de leur marquer de la disposition où étoient les affaires, et je n'avois pas été moins surpris qu'eux. Il ne s'est jamais rien vu de si subit. La réponse douce et honnête que la reine fit aux gens du roi touchant le héraut, la protestation de pardonner sincèrement à tout le monde, les couleurs dont Taion, avocat général, embellit cette réponse, tournèrent en un instant presque tous les esprits. Il y eut des moments, comme je vous l'ai dit, où ils revinrent à leurs emportements, ou par les accidents qui survinrent, ou par l'art de ceux qui les y ramenèrent ; mais le fond, pour le retour, y demeura toujours. Je le remarquai en tout et je fus bien aise de m'en ouvrir avec M. de Bouillon, qui étoit le seul homme de tête de sa profession qui fût dans ce parti, pour voir avec lui la conduite que nous aurions à prendre. Je fis bonne mine avec tous les autres ; je leur fis valoir les moindres circonstances presque avec autant de soin qu'à l'envoyé de l'archiduc. Le président de Mesmes qui, à travers toutes les bourrades qu'il venoit de recevoir dans les deux dernières délibérations, avoit connu que le feu qui s'y étoit allumé n'étoit que de paille, dit au président de Bellièvre que, pour ce coup, j'étois la dupe et que j'avois pris le frivole pour la substance. Le président de Bellièvre, à qui je m'étois ouvert, m'eût pu justifier s'il l'eût jugé à propos ; mais il fut lui-même la dupe et il railla le président de Mesmes comme un homme qui prenoit plaisir à se flatter soi-même.

M. de Bouillon ayant examiné tout le reste de la nuit jusqu'à cinq heures du matin le papler que je lui avois laissé à deux, et dont vous venez de voir la copie, m'écrivit le lendemain un billet par lequel il me prioit de me trouver chez lui à trois heures après minuit. Je ne manquai pas de m'y rendre et j'y trouvai madame de Bouillon pénétrée de douleur, parce que monsieur son mari l'avoit assurée et que ce que je marquois dans mon écrit n'étoit que trop bien fondé, supposé les faits dont il ne pouvoit pas croire que je ne fusse très bien informé, et qu'il n'y avoit à tout cela qu'un remède, que non pas seulement je ne prendrois pas, mais auquel même je m'opposerois. Ce remède étoit de laisser

agir le parlement pleinement à sa mode, de contribuer même sous main et sans que l'on pût s'en douter, à lui faire faire des pas odieux au peuple, de commencer dès cet instant à le discréditer dans l'esprit du peuple, de jouer le même personnage à l'égard de l'Hôtel-de-Ville dont le chef, qui étoit le président le Féron, prévôt des marchands, étoit déjà très suspect, et de se servir ensuite de la première occasion que l'on jugeroit la plus spécieuse et la plus favorable pour s'assurer, ou par l'exil ou par la prison, des personnes de ceux dont nous ne nous pourrions pas répondre à nous-même. Voilà ce que M. de Bouillon me proposa sans balancer, en ajoutant que Longueil, qui connoissoit mieux le parlement qu'homme du royaume et qu'il avoit été voir sur le midi, lui avoit confirmé tout ce que je lui avois dit la veille de la pente que ce corps prenoit sans s'en apercevoir soi-même, et que le même Longueil étoit convenu avec lui que l'unique remède efficace et non palliatif étoit de penser de bonne heure à le purger. Ce fut son mot, et je l'eusse reconnu à ce mot. Il n'y a jamais eu d'esprit si décisif ni si violent ; mais il n'y en a jamais eu un qui ait pallié ses décisions et ses violences par des termes plus doux. Quoique le même expédient que M. de Bouillon me proposoit me fût déjà venu dans l'esprit, et peut-être avec plus de raison qu'à lui, parce que j'en connoissois la possibilité plus que lui, je ne lui laissai aucun lieu de croire que j'y eusse seulement fait la moindre réflexion, parce que je savois qu'il avoit le foible d'aimer à avoir imaginé le premier ; et c'est l'unique défaut que je lui aie connu dans la négociation. Après qu'il m'eut bien expliqué sa pensée, je le suppliai d'agréer que je lui misse la mienne par écrit, ce que je fis sur le champ en ces termes :

• Je conviens de la possibilité de l'exécution ; mais je la tiens pernicieuse dans les suites et pour le public et pour les particuliers ; elle l'est, au moins à mon avis, pour le public, parce que ce même peuple dont vous vous serez servi pour abattre l'autorité des magistrats ne reconnoitra plus la vôtre dès que vous serez obligé de leur demander ce que les magistrats en exigent. Ce peuple a adoré le parlement jusqu'à la guerre ; il veut encore la guerre et il commence à n'avoir plus tant d'amitié pour le parlement. Il s' imagine lui-même que cette diminution ne regarde que quelques membres de ce corps qui sont Mazarin ; il se trompe, elle va à toute la compagnie ; mais elle y va comme insensiblement et par degrés. Les peuples sont las quelque temps devant

que de s'apercevoir qu'ils le sont. La haine contre le Mazarin soutient et couvre cette lassitude. Nous égayons les esprits par nos satires, par nos vers, par nos chansons ; le bruit des trompettes, des tambours et des timbales, la vue des étendards et des drapeaux réjouit les boutiques ; mais au fond paie-t-on les taxes avec la ponctualité avec laquelle on les a payées les premières semaines ? Y a-t-il beaucoup de gens qui nous ont imité, vous, M. de Beaufort et moi quand nous avons envoyé notre vaisselle à la monnaie ? N'observez-vous pas que quelques uns de ceux qui se croient encore très bien intentionnés pour la cause commune commencent à excuser dans les faits particuliers ceux qui le sont le moins ? Voilà les marques infaillibles d'une lassitude qui est d'autant plus considérables qu'il n'y a pas encore six semaines que l'on a commencé à courir. Jugez de celle qui sera causée par de plus longs voyages ! Le peuple ne sent presque pas encore la sienne ; il est au moins très certain qu'il ne la connoit pas. Ceux qui sont fatigués s'imaginent qu'ils ne sont qu'en colère, et cette colère est contre le parlement, c'est-à-dire contre un corps qui étoit, il n'y a qu'un mois, l'idole du public, et pour la défense duquel il a pris les armes. Quand nous nous serons mis en la place de ce parlement, quand nous aurons ruiné son autorité dans les esprits de la populace, quand nous aurons établi la nôtre, nous tomberons infailliblement dans les mêmes inconvénients, parce que nous serons obligés de faire les mêmes choses que fait aujourd'hui le parlement. Nous ordonnerons des taxes, nous lèverons de l'argent et il n'y aura qu'une différence qui sera que la haine et l'envie que nous contracterons dans le tiers de Paris, c'est-à-dire dans le plus gros bourgeois, attaché en je ne sais combien de manières différentes à cette compagnie, dès que nous l'aurons attaquée, diminuée ou abattue ; que cette haine, dis-je, et cette envie produiront et achèveront contre nous dans les deux autres tiers, en huit jours, ce que six semaines n'ont encore que commencé contre le parlement. Nous avons dans la Ligue un exemple fameux de ce que je vous viens de dire. M. du Maine trouvant dans le parlement cet esprit que vous lui voyez, qui va toujours à unir les contradictoires et à faire la guerre civile selon les conclusions des gents du roi, se lassa bientôt de ce pédantisme. Il se servit, quoique couvertement, des Seize, qui étoient quarteniers de la ville, pour abattre cette compagnie. Il fut obligé dans la suite de faire pendre quatre de ces Seize, qui

étoient trop attachés à l'Espagne. Ce qu'il fit en cette occasion pour se rendre moins dépendant de cette couronne, fit qu'il en eut plus de besoin pour se soutenir contre le parlement, dont les restes commençoient à se relever. Qu'arriva-t-il de tous ces mouvements ! M. du Maine, l'un des plus grands hommes de son siècle, fut obligé de faire un traité qui a fait dire à toute la postérité qu'il n'avoit su faire ni la paix ni la guerre : Voilà le sort de M. du Maine, chef d'un parti formé pour la défense de la religion, cimenté par le sang de MM. de Guise, tenus universellement pour les Machabées de leur temps ; d'un parti qui s'étoit déjà répandu dans toutes les provinces, et qui avoit déjà embrasé tout le royaume. En sommes-nous là ? La cour ne nous peut-elle pas ôter demain le prétexte de la guerre civile, et par la levée d'un siège de Paris et par l'expulsion, si vous le voulez, du Mazarin ? Les provinces commencent à branler, mais enfin le feu n'y est pas encore assez allumé pour ne pas continuer avec plus d'application que jamais à faire de Paris notre capitale. Et ces fondements supposés, est-il sage de songer à faire dans notre parti une division qui a miné celui de la Ligne, sans comparaison plus formé, plus établi et plus considérable que le nôtre ? Madame de Bouillon dira encore que je prône toujours les inconvénients sans en marquer les remèdes ; les voici :

« Je ne parlerai point du traité que vous projetez avec l'Espagne, ni du ménagement du peuple ; j'en suppose la nécessité. Il y en a un qui m'est venu dans l'esprit, qui est très capable, à mon opinion, de nous donner dans le parlement toute la considération qui nous y est nécessaire. Nous avons une armée dans Paris, qui, tant qu'elle sera dans l'enclos des murailles, ne sera considérée que comme peuple. Je me suis aperçu de ce que je vous ai dit peut-être plus de vingt fois depuis huit jours. Il n'y a pas un conseiller dans les enquêtes qui ne s'en croie le maître pour le moins autant que les généraux. Je vous disois, ce me semble, hier au soir, que le pouvoir que les particuliers prennent quelquefois dans les peuples, n'y est jamais cru que par les effets ; parce que ceux qui le doivent avoir naturellement par leur caractère en conservent toujours le plus longtemps qu'ils peuvent l'imagination, après qu'ils en ont perdu l'effectif. Faites réflexion, je vous supplie, sur ce que vous avez vu dans la cour sur ce sujet. Y a-t-il un ministre ni un courtisan qui jusqu'au jour des barricades n'ait tourné en ridicule tout ce qu'on lui disoit de la

disposition des peuples pour le parlement? Et il est pourtant vrai qu'il n'y avoit pas un seul courtisan ni un seul ministre qui n'eût déjà vu des signes infaillibles de la révolution. Il faut avouer que les barricades les devoient convaincre : l'ont-elles fait? Les ont-elles empêché d'assiéger Paris sur le fondement que le caprice du peuple, qui l'avoit porté à l'émotion, ne le pourroit pas pousser jusqu'à la guerre? Ce que nous faisons aujourd'hui, ce que nous faisons tous les jours, les pourroit, ce me semble, démentir de cette illusion : en sont-ils guéris? Ne dit-on pas tous les jours à la reive que le gros bourgeois est à elle, et qu'il n'y a dans Paris que la canaille achetée à prix d'argent qui soit au parlement? Je vous viens de marquer la raison pour laquelle les hommes ne manquent jamais de se flatter et de se tromper eux-mêmes en ces matières. Ce qui est arrivé à la cour arrive présentement au parlement. Il a dans ce mouvement tout le caractère de l'autorité; il en perdra bientôt la substance. Il le devroit prévoir et par les murmures qui commencent à s'élever contre lui, et par le redoublement de la manie du peuple pour M. de Beaufort et pour moi. Nullement; il ne le connoitra jamais que par une violence actuelle et positive que l'on lui fera, que par un coup qui l'abattra ou qui l'abaissera. Tout ce qu'il verra de moins lui paroitra une tentative que nous aurons faite contre lui, et dans laquelle nous n'aurons pu réussir. Il en prendra du courage, il nous poussera effectivement si nous plions, et il nous obligera par là à le perdre. Ce n'est pas notre compte, pour les raisons que je vous ai déduites ci-dessus; et au contraire notre intérêt est de ne lui point faire de mal, pour ne point mettre de division dans notre parti, et d'agir toutefois d'une manière qui lui fasse voir qu'il ne peut faire son bien qu'avec nous. Il n'y a point de moyen plus efficace à mon avis pour cela que de tirer notre armée de Paris, de la porter en quelque lieu où elle puisse être hors de l'insulte des ennemis, et d'où elle puisse toutefois favoriser nos convois; et de se faire demander cette sortie par le parlement même, afin qu'il n'en prenne ombrage que quand il sera bon pour nous qu'il en aie, pour l'obliger à y garder plus d'égards. Cette précaution, jointe aux autres que vous avez déjà résolues, fera que cette compagnie se trouvera, presque sans s'en être aperçue dans la nécessité d'agir de concert avec nous; et la faveur des peuples, par laquelle seule nous la pouvons véritablement retenir, ne lui paroitra plus une fumée, dès

qu'elle la verra arrivée et comme épaissie par une armée qu'elle ne croira plus entre ses mains. »

Voilà ce que j'écrivis avec précipitation sur la table du cabinet de madame de Bouillon. Je leur lus aussitôt après, et je remarquai qu'à l'endroit où je proposais de faire sortir l'armée de Paris, elle fit un signe à monsieur son mari, qui à l'instant que j'eus achevé ma lecture la tira à part. Il lui parla près d'un demi-quart d'heure, après quoi il me dit : « Vous avez une si grande connoissance de l'état de Paris et j'en ai si peu que vous me devez excuser si je ne parle pas juste sur cette matière. L'on ne peut répondre à vos raisons, mais je les vais fortifier par un secret que nous vous allons dire, pourvu que vous nous promettiez sur votre salut de nous le garder pour tout le monde sans exception, mais particulièrement à l'égard de mademoiselle de Bouillon. » Il continua en ces termes : « M. de Turcenne nous écrit qu'il est sur le point de se déclarer pour le parti ; qu'il n'y a plus que deux colonels dans son armée qui lui fassent peine ; qu'il s'en assurera d'une façon ou d'une autre, devant qu'il soit huit jours, et qu'à l'instant il marchera à nous. Il nous a demandé le secret pour tout le monde sans exception, hors pour vous. — Mais sa gouvernante (ajouta avec colère madame de Bouillon) nous l'a commandé pour vous comme pour les autres. » La gouvernante dont elle vouloit parler étoit la vieille mademoiselle de Bouillon, sa sœur, en qui il avoit une confiance abandonnée, et que madame de Bouillon haïssait de tout son cœur. M. de Bouillon reprit la parole et li me dit : « Qu'en dites-vous, ne sommes-nous pas les maîtres et de la cour et du parlement ? — Je ne serai pas ingrat, répondis-je à M. de Bouillon, je payerai votre secret d'un autre qui n'est pas si important, mais qui n'est pas peu considérable. Je viens de voir un billet d'Hocquincourt à madame de Monbazon, où il n'y a que ces deux mots : « Péronne est à la belle des belles ; » et j'en ai reçu un ce matin de Bussi-Lamet qui m'assure de Mézères.

Madame de Bouillon, qui étoit fort gaie dans le particulier, se jeta à mon cou, elle m'embrassa bien tendrement. Nous ne doutâmes plus de rien et nous concîûmes en un quart d'heure le détail de toutes ces précautions dont vous avez vu les propositions ci-dessus. Je ne puis omettre à ce propos une parole de M. de Bouillon. Comme nous examinâmes les moyens de tirer l'armée hors des murailles, sans donner de la défiance au parlement,

madame de Bouillon, qui étoit transportée de joie de tant de bonnes nouvelles, ne faisoit plus aucune réflexion sur ce que nous disions. M. son mari se tourna vers moi et il me dit presque en colère, parce qu'il prit garde que ce qu'il me venoit d'apprendre de M. de Turenne m'avoit touché et distrait : « Je le pardonne à ma femme, mais je ne vous le pardonne pas. Le vieux prince d'Orange disoit que le moment où l'on recevoit les plus grandes et les plus heureuses nouvelles étoit celui où il falloit redoubler son attention pour les petites. »

Le 24 de ce mois, qui étoit celui de février, les députés du parlement, qui avoient reçu leurs passeports la veille, partirent pour aller à Saint-Germain rendre compte à la reine de l'audience accordée à l'envoyé de l'archiduc. La cour ne manqua pas de se servir, comme nous l'avions jugé, de cette occasion pour entrer en traité. Quoiqu'elle ne traitât pas dans ses passeports les députés de présidents et de conseillers, elle ne les traita pas aussi de gens qui l'eussent été et qui en fussent déchus, elle se contenta de les nommer simplement par leurs noms ordinaires. La reine dit aux députés qu'il eût été plus avantageux pour l'État et plus honorable pour leur compagnie de ne point entendre l'envoyé; mais que c'étoit une chose faite; qu'il falloit songer à une bonne paix; qu'elle y étoit très disposée; et que M. le chancelier étant malade depuis quelques jours, elle donneroit dès le lendemain une réponse plus ample par écrit. M. d'Orléans et M. le Prince s'expliquèrent encore plus positivement, et promirent au premier président et au président de Mesme, qui eurent avec eux des conférences très particulières et très longues, de déboucher tous les passages aussitôt que le parlement auroit nommé des députés pour traiter.

Le même jour, 24 de février, nous eûmes avis que M. le Prince avoit fait dessein de jeter dans la rivière toutes les farines de Gonesse et des environs, parce que les paysans en apportent une fort grande quantité, à dos, dans la ville. Nous le prévinmes. L'on sortit avec toutes les troupes, entre neuf et dix heures du soir. L'on passa toute la nuit en bataille devant Saint-Denis, pour empêcher le maréchal du Plessis, qui y étoit avec huit cents chevaux, composés de la gendarmerie, d'incommoder notre convoi. L'on prit tout ce qu'il y avoit de chariots, de charrettes et de chevaux dans Paris. Le maréchal de la Mothe se détacha avec mille chevaux; il enleva tout ce qu'il trouva

dans Gonesse et dans le pays, et il entra dans la ville sans avoir perdu un seul homme ni un seul cheval. Les gendarmes de la reine donnèrent sur la queue du convoi ; mais ils furent repoussés par Saint-Germain d'Achon jusque dans la barrière de Saint-Denis.

Le même jour, Flamarin arriva à Paris pour faire un compliment de la part de M. le duc d'Orléans à la reine d'Angleterre, sur la mort du roi son mari, que l'on n'avoit apprise que trois ou quatre jours auparavant. Ce fut là le prétexte du voyage de Flamarin ; en voici la cause. La Rivière, de qui il étoit intime et dépendant, se mit dans l'esprit de lier un commerce, par son moyen, avec M. de la Rochefoucault, avec lequel Flamarin avoit beaucoup d'habitude. Je savois de moment à autre tout ce qui se passoit entre eux, parce que Flamarin, qui étoit passionnément amoureux de madame de Pommerœux, lui en rendoit un compte très fidèle. Comme M. le cardinal Mazarin faisoit croire à la Rivière que le seul obstacle qu'il trouvoit au cardinalat étoit M. le prince de Conti, Flamarin crut ne pouvoir rendre un service plus considérable à son ami, que de faire une négociation qui pût les disposer à quelque union. Il vit pour cet effet M. de la Rochefoucault, aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, et il n'eut pas beaucoup de peine à le persuader. Il le trouva au lit très incommodé de sa blessure et très fatigué de la guerre civile. Il dit à Flamarin qu'il n'y étoit entré que malgré lui, et que s'il fût revenu de Poitou deux mois avant le siège de Paris, il eût assurément empêché madame de Longueville d'entrer dans cette misérable affaire ; mais que je m'étois servi de son absence pour l'y embarquer, elle et M. le prince de Conti ; qu'il avoit trouvé les engagements trop avancés pour les pouvoir rompre ; que sa blessure étoit encore un nouvel obstacle à ses desseins, qui étoient et qui seroient toujours de réunir la maison royale : que ce diable de coadjuteur ne vouloit point de paix, qu'il étoit toujours pendu aux oreilles de M. le prince de Conti et de madame de Longueville pour en fermer toutes les voies ; que son mal l'empêchoit d'agir auprès d'eux comme il eût fait, et que sans cette blessure il feroit tout ce que l'on pourroit désirer de lui. Il prit ensuite avec Flamarin toutes les mesures qui obligèrent depuis, au moins à ce que l'on a cru, M. le prince de Conti à céder sa nomination au cardinalat à la Rivière. Je fus informé de tous ces pas par madame de Pommerœux, aussitôt

qu'ils forent faits. J'en tirai toutes les lumières qui me furent nécessaires, et je fis dire après, par le prévôt des marchands, à Flamarin de sortir de Paris, parce qu'il y avoit déjà quelques jours que le temps de son passeport étoit expiré.

Le 26, il y eut de la chaleur dans le parlement, sur ce qu'il y avoit eu nouvelle que Graucey avoit assiégé Brie-Comte-Robert avec cinq mille hommes de pied et trois mille chevaux; la plupart des conseillers vouloient ridiculement que l'on s'exposât à une bataille pour la secourir. Messieurs les généraux eurent toutes les peines imaginables à leur faire entendre raison. La place ne valoit rien, elle étoit inutile par deux ou trois considérations. Et M. de Bouillon, qui, à cause de sa goutte, ne pouvoit venir au Palais, les envoya par écrit à la compagnie, qui se montra plus peuple en cette occasion que ceux qui ne l'ont pas vu ne le peuvent croire. Bourgogne, qui étoit dans la place, se rendit ce jour-là même; et je ne sais, s'il eût tenu plus longtemps, si l'on se fût pu empêcher de faire, contre toutes les règles de la guerre, quelque tentative bizarre pour étouffer les criailleries impertinentes de ces ignorants. Je m'en servis, fort heureusement, pour leur faire désirer à eux-mêmes que notre armée sortît de Paris. J'apostai le comte de Maure, qui étoit proprement le replâtreux du parti, pour dire au président Charton qu'il savoit de science certaine que la véritable raison pour laquelle l'on n'avoit pas secouru Brie-Comte-Robert étoit l'impossibilité que l'on avoit trouvée à faire sortir assez à temps les troupes de la ville, et que ça avoit déjà été l'unique cause de la perte de Charenton. Je fis dire en même temps par Grécy au président de Mesme qu'il avoit appris de bon lieu que j'étois extrêmement embarrassé, parce que d'un côté je voyois que la perte de ces deux places étoit imputée par le public à l'opulâtreté que nous avions de tenir nos troupes resserrées dans l'enclos de nos murailles, et que de l'autre je ne me pouvois résoudre à éloigner seulement de deux pas de ma personne tous ces gens de guerre, qui étoient autant de criaillieurs à gages pour moi dans les rues et dans la salle du Palais. Je ne vous puis exprimer à quel point toute cette poudre prit feu. Le président Charton ne parla plus que de campements; le président de Mesme finissoit tous ses avis par la nécessité de ne pas laisser les troupes inutiles. Les généraux témoignèrent être embarrassés de cette proposition. Je fis semblant de la contrarier. Nous nous fîmes prier huit ou dix jours, après

lesquels nous fîmes, comme vous verrez, ce que nous souhaitions bien plus fortement encore que ceux qui nous en pressaient.

Noirmoutier sortit de Paris avec quinze cents chevaux, y amena ce jour-là de Dammartin et des environs une quantité immense de grains et de farines. M. le Prince ne pouvoit être partout ; il n'avoit pas assez de cavalerie pour occuper toute la campagne, et toute la campagne favorisoit Paris. L'on y apporta, dans ces deux derniers jours, plus de blé qu'il n'en eût fallu pour le maintenir six semaines. La police y manquoit par la friponnerie des boulangers et par le peu de soin des officiers.

Le 27, le premier président fit la relation au parlement de ce qui s'étoit passé à Saint-Germain, dont je vous ai déjà rendu compte, et l'on y résolut de prier messieurs les généraux de se trouver au Palais dès l'après-dinée, pour délibérer sur les offres de la cour. Nous eûmes grande peine, M. de Beaufort et moi, à retenir le peuple, qui vouloit entrer dans la grande chambre et qui menaçoit les députés de les jeter dans la rivière, en criant qu'ils les trahissoient et qu'ils avoient eu des conférences avec le Mazarin. Nous eûmes besoin de tout notre crédit pour l'apaiser ; et le bon est que le parlement croyoit que nous le soulevions. Le pouvoir dans les peuples est fâcheux en ce point qu'il vous rend responsable même de ce qu'ils font malgré vous. L'expérience que nous en fîmes, ce matin-là, nous obligea de prier M. le prince de Conti de mander au parlement qu'il n'y pourroit pas aller l'après-dinée, et qu'il le prioit de différer sa délibération jusqu'au lendemain matin ; et nous crûmes qu'il seroit à propos que nous nous trouvassions le soir chez M. de Bouillon, pour aviser plus particulièrement à ce que nous avions à dire et à faire dans une conjoncture où nous nous trouvions entre un peuple qui crioit la guerre, un parlement qui vouloit la paix, et les Espagnols qui pouvoient vouloir l'une et l'autre à nos dépens, selon leur intérêt. Nous ne fûmes guère moins embarrassés dans notre assemblée chez M. de Bouillon, que nous avions appréhendé de l'être dans celle du parlement. M. le prince de Conti, instruit par M. de la Rochefoucault, y parla comme un homme qui vouloit la guerre et y agit comme un homme qui vouloit la paix. Ce personnage, qu'il joua pitoyablement, joint à ce que je savois de Flamarin, ne me laissa aucun lieu de douter qu'il n'attendît quelque réponse de Saint-Germain. La moins forte pro-

position de M. d'Elbeuf fut de mettre tout le parlement en corps à la Bastille. M. de Bouillon n'osoit encore rien dire de M. de Turenne, parce qu'il ne s'étoit pas encore déclaré publiquement. Je n'osois m'expliquer des raisons qui me faisoient juger qu'il étoit nécessaire de couler sur tout généralement, jusqu'à ce que notre camp formé hors des murailles, l'armée d'Allemagne en marche, celle d'Espagne sur la frontière, nous missent en état de faire agir à notre gré le parlement. M. de Beaufort, à qui l'on ne se pouvoit ouvrir d'aucun secret important, à cause de madame de Montbazon, qui n'avoit point de fidélité, ne comprenoit pas pourquoi nous ne nous servions pas de tout le crédit que lui et moi avions parmi le peuple. M. de Bouillon étoit si persuadé que j'avois raison, qu'il ne m'avoit rien contesté dans le particulier, comme vous avez vu ci-dessus, de tout ce que j'avois inséré sur cette matière, dans l'écrit dont je vous ai parlé ; mais comme il n'eût pas été fâché que l'on eût passé par-dessus cette raison, parce qu'en son particulier il eût pu trouver mieux que personne ses intérêts dans le bouleversement, il ne m'aidoit qu'autant que la bienséance l'y forçoit à faire prendre le parti de la modération, c'est-à-dire à faire résoudre que nous ne troublussions la délibération que l'on devoit faire le lendemain au parlement par aucune émotion populaire. Comme l'on ne doutoit point que la compagnie n'embrassât même avec précipitation l'offre que la cour lui faisoit de traiter, l'on n'avoit presque rien à répondre à ceux qui disoient que l'unique moyen de l'en empêcher étoit d'aller au devant de la délibération par une sédition. M. de Beaufort, qui alloit toujours à ce qui paroissoit le plus haut, y donnoit à pleines voiles. M. d'Elbeuf, qui venoit de recevoir une lettre de la Rivière, pleine de mépris, faisoit le capitaine. Vous avez vu ci-dessus les raisons pour lesquelles cette voie, qui ne convient jamais guère à un homme de qualité, ne me convenoit pas pour plus de dix circonstances particulières, à moi moins qu'à tout autre. Je me trouvai dans l'embarras dont vous pouvez juger, en faisant réflexion sur les inconvénients qu'il y avoit pour moi, ou à ne pas prévenir une émotion qui me seroit infailliblement imputée, et qui seroit toutefois ma ruine dans les suites, ou à la combattre dans l'esprit des gens à qui je ne pouvois dire les raisons les plus solides que j'avois pour ne la pas approuver. Le premier parti que je pris fut d'appuyer imperceptiblement les incertitudes et les ambiguïtés de M. le prince de Conti. Mais comme je

vis que cette manière de galimatias pourroit bien empêcher que l'on ne prit la résolution fixe de faire l'émotion, mais qu'elle ne seroit pas capable de faire que l'on prit celle de s'y opposer, ce qui étoit pourtant absolument nécessaire, vu la disposition où étoit le peuple qu'un mot du moins accrédité de tous ceux que nous étions pouvoit enflammer, je crus qu'il n'y avoit point à balancer. Je me déclarai publiquement et clairement. J'exposai à toute la compagnie ce que vous avez vu ci-dessus que j'avois dit à M. de Bouillon. J'insistai pour que l'on n'innovât rien jusques à ce que nousussions positivement par la réponse de Fuensaldagne ce que nous pouvions attendre des Espagnols. Je suppléai, autant qu'il me fut possible, par cette raison et par d'autres que je n'osois dire, et que j'eusse tirées encore plus naturellement et plus aisément et du secours de M. de Turenne, et du camp que nous avions projeté auprès de Paris.

J'éprouvai en cette occasion que l'une des plus grandes incommodités des guerres civiles est qu'il faut encore plus d'application à ce que l'on ne doit pas dire à ses amis qu'à ce que l'on doit faire contre ses ennemis. Je fus assez heureux pour les persuader, parce que M. de Bouillon, qui dans le commencement avoit balancé, revint à mon avis, convaincu, à ce qu'il m'avoit le soir même, qu'une confusion telle qu'elle eût été dans la conjoncture, fût retombée avec un peu de temps sur ses auteurs. Mais ce qu'il me dit sur ce sujet, après que tout le monde s'en fut allé, me convainquit à mon tour qu'aussitôt que nos troupes seroient hors de Paris, que notre traité avec Espagne seroit conclu, et que M. de Turenne seroit déclaré, il étoit très résolu à s'affranchir de la tyrannie ou plutôt du pédantisme du parlement. Je lui répondis qu'avec la déclaration de M. de Turenne je lui promettois de me joindre à lui pour ce même effet ; mais qu'il jugeoit bien que jusque là je ne me pouvois séparer du parlement quand j'y verrois clairement et distinctement ma perte, parce que j'étois au moins assuré de conserver mon honneur en demeurant uni à ce corps, avec lequel il semble que les particuliers ne peuvent faillir ; au lieu que si je contribuois à le perdre sans avoir de quoi le suppléer par un parti dont le fonds fût françois et non odieux, je pourrois être réduit fort aisément à devenir dans Bruxelles une copie des exilés de la Ligue ; que pour lui, M. de Bouillon, il y trouveroit mieux son compte que moi, par sa capacité dans la guerre et par les établissemens que l'Espagne lui pourroit don-

ner ; mais qu'il devoit toutefois se ressouvenir de M. d'Aumàle, qui étoit tombé à rien dès qu'il n'avoit eu que la protection d'Espagne ; qu'il étoit nécessaire, à mon opinion, et pour lui et pour moi de faire un fonds certain au dedans du royaume devant que de songer à se détacher du parlement, et se résoudre même à en souffrir jusqu'à ce que nous eussions vu tout à fait clair à la marche de l'armée d'Espagne, au campement de nos troupes que nous avions projeté, et à la déclaration de M. de Turenne qui étoit la pièce importante et décisive en ce qu'elle donnoit au parti un corps indépendant des étrangers, ou plutôt parce qu'elle formoit elle-même un parti purement françois et capable de soutenir les affaires par son propre poids. Ce fut à mon avis cette dernière considération qui emporta madame de Bouillon qui étoit rentrée dans la chambre de M. son mari aussitôt que les généraux en furent sortis, et qui ne s'étoit jamais pu rendre à l'avis de laisser agir le parlement. Elle s'emporta même avec beaucoup de colère quand elle sut que la compagnie s'étoit séparée sans résoudre de s'en rendre maître, et elle dit à M. de Bouillon : « Je vous l'avois bien dit, que vous vous laisseriez aller à M. le coadjuteur. » Il répondit ces propres mots : « Voulez-vous, madame, que M. le coadjuteur hasarde pour nos intérêts de devenir l'aumônier de Fuensaldagne ? Et est-il possible que vous n'ayez pas compris ce qu'il vous prêche depuis trois jours ? » Je pris la parole sans émotion, en disant à madame de Bouillon : « Ne convenez-vous pas, madame, que nous prendrons des mesures plus certaines quand nos troupes seront hors de Paris, quand nous aurons la réponse de l'archiduc, et quand la déclaration de M. de Turenne sera publique ? » — « Oui, me repartit-elle ; mais le parlement fera demain des pas qui rendront toutes ces préalables que vous attendez fort inutiles. » — « Non, madame, lui répondis-je ; je conviens que le parlement fera demain des pas même très imprudents pour son propre compte vers la cour ; mais je soutiens que quelques pas qu'il fasse, nous demeurerons en état, pourvu que ces préalables réussissent, de nous moquer du parlement. » — « Me le promettez-vous ? » reprit-elle. — « Je m'y engage de plus, lui dis-je, et je vous le veux signer de mon sang. » — « Vous l'en signerez tout à l'heure, » s'écria-t-elle. — Elle me lia le pouce avec de la sole, quel que son mari lui pût dire, elle m'en tira du sang avec le bout d'une aiguille, et elle m'en fit signer un billet de cette teneur : « Je promets à madame la duchesse de Bouillon de

demeurer uni avec monsieur son mari contre le parlement en cas que M. de Turenne s'approche avec l'armée qu'il commande à vingt lieues de Paris, et qu'il se déclare pour la ville. » M. de Bouillon jeta cette belle promesse dans le feu, mais il se joignit avec moi pour faire connoître à sa femme, à qui dans le fond il ne se pouvoit résoudre de déplaire, que si nos préalables réussissoient, nous demeurerions sur nos pieds, quoi que pût faire le parlement; et que s'ils ne réussissoient pas, nous aurions jole par l'événement de n'avoir pas causé une confusion où la honte et la ruine, en mon particulier, m'étoient infaillibles, et où même l'avantage de la maison de Bouillon étoit fort problématique.

Comme la conversation finissoit, je reçus un billet du vicaire de Saint-Paul, qui me donnoit avis que Touchepré, capitaine des gardes de M. d'Elbeuf, avoit jeté quelque argent parmi les garçons de boutique de la rue Saint-Antoine, pour aller le lendemain crier contre la paix dans la salle du Palais. Et M. de Bouillon, de concert avec moi, écrivit sur l'heure à M. d'Elbeuf, avec lequel il avoit toujours vécu honnêtement, ces quatre ou cinq mots sur le dos d'une carte, pour lui faire voir qu'il avoit été lui-même bien pressé: « Il n'y a point de sûreté pour vous demain au Palais. »

M. d'Elbeuf vint en même temps à l'hôtel de Bouillon pour apprendre ce que ce billet vouloit dire; et M. de Bouillon lui dit qu'il venoit d'avoir avis que le peuple s'étoit mis dans l'esprit que M. d'Elbeuf et lui avoient intelligence avec le Mazarin, et qu'il ne croyoit pas qu'il fût judicieux de se trouver dans la foule que l'attente de la délibération attireroit infailliblement le lendemain dans la salle du Palais.

M. d'Elbeuf, qui savoit bien qu'il n'avoit pas la voix publique, et qui ne se tenoit pas plus en sûreté chez lui qu'ailleurs, témoigna qu'il appréhendoit que son absence dans une journée de cette nature ne pût être mal interprétée. Et M. de Bouillon, qui ne la lui avoit proposée que pour lui faire craindre l'émotion, prit l'ouverture de la difficulté qu'il lui en fit pour s'assurer encore plus de lui par une autre voie, en lui disant qu'il étoit persuadé effectivement, par la raison qu'il lui venoit d'alléguer, qu'il feroit mieux d'aller au Palais, mais qu'il n'y devoit pourtant pas aller comme une dupe; qu'il falloit qu'il y vint avec moi; qu'il le laissât faire et qu'il en trouveroit un expédient qui seroit naturel et comme imperceptible à moi-même. Vous croyez aisément que M. d'Elbeuf, qui me vint prendre à mon logis le lendemain au matin, ne s'aper-

eut pas que je fusse en concert de sa visite avec M. de Bouillon.

Le 28 février, qui fut le lendemain de tout ce manège, j'allai au palais avec M. d'Elbeuf, et je trouvai dans la salle une foule innombrable de peuple qui criait : Vive le coadjuteur ! Point de paix et point de Mazarin ! Comme M. de Beaufort entra en même temps par le grand degré, les échos de nos noms qui se répondoient faisoient croire aux gens que ce qui ne se reneontroit que par un pur hasard avoit été concerté pour troubler la délibération du parlement. Et comme en matière de sédition tout ce qui la fait croire l'augmente, nous faillimes à faire en un moment ce que nous travaillions depuis huit jours, avec une application incroyable, à empêcher. Je vous ai déjà dit que le plus grand malheur des guerres civiles est que l'on y est responsable même du mal que l'on n'y fait pas. Le premier président et le président de Mesme qui avoient supprimé, de concert avec les autres députés, la réponse par éerit que la reine leur avoit faite, pour ne point aigrir les esprits par des expressions un peu trop fortes à leur gré, qui y étoient contenues, ornèrent de toutes les couleurs qu'ils leur purent donner les termes obligeants avec lesquels elle leur avoit parlé. L'on opina ensuite ; et après quelques contestations sur le plus et le moins de pouvoir que l'on donneroit aux députés, l'on résolut de le leur donner plein et entier, de prendre pour la conférence tel lieu qu'il plairoit à la reine de choisir ; de nommer pour députés quatre présidents, deux conseillers de la grande chambre, un de chaque membre des enquêtes, un des requêtes et un maître des requêtes ; un ou deux de MM. les généraux, deux de chacune des compagnies souveraines, et le prévôt des marchands ; d'en donner avis à M. de Longueville et aux députés des parlements de Rouen et d'Aix, d'envoyer dès le lendemain les gens du roi demander l'ouverture des passages, conformément à ce qui avoit été promis par la reine. Le président de Mesme, surpris de ne trouver aucune opposition ni de la part des généraux ni de la mienne à tout ce qui avoit été arrêté, dit au premier président, à ce que le président de Bellièvre, qui assuroit l'avoir oui, me dit après : « Voilà un grand concert, et j'apprehende les suites de cette fausse modération. » Je crois qu'il fut encore plus étonné quand les huissiers étant venus dire que le peuple menaçoit de tuer tous ceux qui seroient d'avis d'une conférence devant que le Mazarin fût hors du royaume. Nous sortimes, M. de Beaufort et moi ; nous finies retirer les séditieux, et la compagnie sortit sans aucun

péril et même sans aucun bruit. Je fus surpris moi-même au dernier point de la facilité que nous y trouvâmes. Elle donna une audace au parlement qui faillit à le perdre. Vous le verrez dans la suite.

Le 2 de mars, Champlatreux, fils du premier président, apporta au parlement, de la part de son père qui s'étoit trouvé un peu mal, une lettre de M. le duc d'Orléans et une autre de M. le Prince, par lesquelles ils témoignoiént tous deux la joie qu'ils avoient du pas que le parlement avoit fait ; mais par lesquelles en même temps ils nioient positivement que la reine eût promis l'ouverture des passages. Je ne puis vous exprimer la chaleur et la fureur qui parut dans le corps et dans les particuliers à cette nouvelle. Le premier président, même, qui en avoit porté parole à la compagnie, fut piqué au dernier point de ce procédé. Il s'en expliqua avec beaucoup d'aigreur au président de Nesmond, que le parlement lui avoit envoyé pour le prier d'en écrire encore à messieurs les princes. L'on manda aux gens du roi, qui étoient partis le matin pour aller demander à Saint-Germain les passeports nécessaires aux députés, de déclarer que l'on ne vouloit entrer en aucune conférence que la parole donnée au premier président ne fût exécutée. Je confesse que, quoique je connusse assez parfaitement la pente que le parlement avoit à la paix, je fus assez dupe pour croire qu'une contravention de cette nature, dès le premier pas, pourroit en assurer un peu la précipitation. Je crus qu'il seroit à propos de prendre ce moment pour faire faire à la compagnie quelque pas qui marquât, au moins à la cour, que toute sa vigueur n'étoit pas éteinte. Je sortis de ma place, sous prétexte d'aller à la cheminée. Je priai Pelletier, frère de la Houssaye, que vous avez connu, de dire au bon homme Broussel de ma part de proposer, vu le peu de bonne foi que l'on voyoit dans la conduite de la cour, de continuer les levées et de donner de nouvelles commissions. La proposition fut reçue avec applaudissements. M. le prince de Conti fut prié de les délivrer, et l'on nomma même dix conseillers pour y travailler sous lui.

Le lendemain, qui fut le 3 de mars, le feu continua. L'on s'appliqua avec ardeur pour faire payer les taxes, auxquelles personne ne vouloit plus satisfaire, dans l'espérance que la conférence donneroit la paix, qui les acquitteroit toutes à la fois. M. de Beaufort ayant pris ce temps, de concert avec M. de Bouil-

lon, avec le maréchal de la Mothe et avec moi, pour essayer d'animer le parlement, parla à sa mode contre la contravention, et il ajouta qu'il répondoit, au nom de ses collègues et au sien, de déboucher dans quinze jours les passages, s'il plaisoit à la compagnie de prendre une ferme résolution de ne plus se laisser amuser par des propositions trompeuses, qui ne tenoient qu'à suspendre le mouvement de tout le royaume, qui sans ces bruits de négociations et de conférences se seroit déjà entièrement déclaré pour la capitale. Il est incroyable ce que ces vingt ou trente paroles, où il n'y eut pas ombre de construction, produisirent dans les esprits. Il n'y eût eu personne qui n'eût jugé que le traité alloit être rompu. Ce ne fut plus cela un moment après. Les gens du roi revinrent de Saint-Germain ; ils rapportèrent des passeports pour les députés, et un galimatias, à proprement parler, pour la subsistance de Paris ; car au lieu de l'ouverture des passages, on accorda de laisser passer cent muids de blé par jour pour la ville : encore affecta-t-on d'omettre dans le premier passeport qui en fut expédié le mot de par jour, pour s'en pouvoir expliquer selon les occurrences. Ce galimatias ne laissa pas de passer pour bon dans le parlement : l'on ne s'y ressouvint plus de ce qui s'y étoit dit et fait un instant auparavant, et l'on se prépara pour aller dès le lendemain à la conférence que la reine avoit assignée à Ruel.

Nous nous assemblâmes dès le soir même chez M. de Bouillon, M. le prince de Conti, M. de Beaufort, M. d'Elbeuf, M. le maréchal de la Mothe, M. de Brissac, le président de Bellièvre et moi, pour résoudre s'il étoit à propos que les généraux députassent. M. d'Elbeuf, qui avoit une très grande envie d'en avoir la commission, insista beaucoup pour l'affirmative. Il fut tout seul de son sentiment, parce que nous jugions qu'il seroit sans comparaison plus sage de demeurer pleinement dans la liberté de le faire ou de ne le pas faire, selon les diverses occasions que nous en aurions ; et de plus, y eût-il rien eu de plus malhonnête et même de moins judicieux que d'envoyer à la conférence de Ruel, dans le temps que nous étions sur le point de conclure un traité avec l'Espagne, et que nous disions à toutes les heures du jour à l'envoyé de l'archiduc que nous ne souffrions cette conférence que parce que nous étions très assurés que nous la romprions par le moyen du peuple, quand il nous plairoit. M. de Bouillon, qui commençoit depuis un jour ou deux à sortir, et qui

étoit allé ce jour-là même reconnoître le poste où il avoit pris le dessein de former un camp, nous en fit ensuite la proposition comme d'une chose qui ne lui étoit venue dans l'esprit que du matin. M. le prince de Conti n'eut pas la force d'y consentir, parce qu'il n'avoit pas consulté son oracle ; il n'eut pas la force d'y résister, parce qu'il n'osoit pas contester à M. de Bouillon une proposition de guerre. MM. de Beaufort, de la Mothe, de Brissac et de Beillièvre, que nous avions avertis, et qui savoient le dessous des chartes, y donnèrent avec approbation. M. d'Elbeuf s'y opposa par les plus méchantes raisons du monde. Je me joignis à lui pour mieux couvrir notre jeu, en représentant à la compagnie que le parlement se pouvoit plaindre de ce que l'on feroit un mouvement de cette sorte sans sa participation. M. de Bouillon me répondit d'un ton de colère qu'il y avoit plus de trois semaines que le parlement se plaignoit au contraire de ce que les généraux ni les troupes n'osoient montrer le nez hors des portes ; qu'il ne s'étoit pas ému de leurs crieries tant qu'il avoit cru qu'il y avoit du péril à les exposer à la campagne ; mais qu'ayant reconnu, par hasard plutôt que par réflexion, un poste où elles seroient autant en sûreté qu'à Paris, d'où elles pourroient agir encore plus utilement, il étoit raisonnable de satisfaire le public. Je me rendis, comme vous le pouvez juger, assez facilement à ces raisons, et M. d'Elbeuf sortit de l'assemblée très persuadé qu'il n'y avoit point de mystère dans la proposition de M. de Bouillon. Ce fut beaucoup, car les gens qui en font à tout en croient à tout.

Le lendemain, qui fut le 4 de mars, les députés sortirent pour Ruel, et notre armée sortit pour le camp formé entre Marne et Seine. L'infanterie fut postée à Villejuif et à Bicêtre, la cavalerie à Vitry et à Ivry. L'on fit un pont de bateau sur la rivière au Port-à-l'Anglois, défendu par des redoutes où il y avoit du canon. L'on ne se peut imaginer la joie qui parut dans le parlement de la sortie de l'armée ; ceux qui étoient bien intentionnés pour le parti, se persuadant qu'elle alloit agir avec plus de vigueur, et ceux qui étoient à la cour se figurant que le peuple qui ne seroit plus échauffé par les gens de guerre, en seroit bien plus souple et plus adouci. Saint-Germain même donna dans ce panneau ; et le président de Mesme y fit extrêmement valoir tout ce qu'il avoit dit en sa place à MM. les généraux, pour les obliger à prendre la campagne avec leurs troupes. Senneterre, qui étoit

sans contredit le plus habile de la cour, ne les laissa pas longtemps dans cette erreur. Il pénétra par son bon sens notre dessein. Il dit au premier président et au président de Mesme qu'ils avoient été pris pour dupes et qu'ils s'en aperecevoient au premier jour. Je crois que je dois à la vérité le témoignage d'une parole qui marque la capacité de cet homme. Le premier président, qui étoit tout d'une pièce et qui ne voyoit jamais deux choses à la fois, s'étant écrié sur le camp de Villejuif, avec un transport de joie, que le coadjuteur n'auroit plus tant de erieurs à gages dans la salle du Palais, et le président de Mesme ayant ajouté : ni tant de coupe-jarrets, Senneterre repartit à l'un et à l'autre : « L'intérêt du coadjuteur n'est pas de vous tuer, messieurs, mais de vous assujétir. Le peuple lui suffiroit pour le premier ; le camp lui est admirable pour le second. S'il n'est pas plus homme de bien que l'on ne le croit ici, nous avons pour longtemps la guerre civile. »

Le cardinal avoua, dès le lendemain, que Senneterre avoit vu clair ; car M. le prince convint d'une part que nos troupes, qui ne se pouvoient attaquer au poste qu'elles avoient pris, lui faisoient plus de peine que si elles étoient demeurées dans la ville, et nous commençâmes de l'autre à parler plus haut dans le parlement que nous ne l'avions accoutumé.

L'après-dînée du 4 nous en fournit une occasion assez importante. Les députés étant arrivés sur les quatre heures du soir à Ruel, apprirent que M. le cardinal Mazarin étoit un des nommés par la reine pour assister à la conférence. Ceux du parlement prétendirent qu'ayant été condamné par la compagnie, ils ne pouvoient conférer avec lui. M. le Tellier leur dit de la part de M. le duc d'Orléans que la reine trouvoit fort étrange que le parlement ne se contentât pas de traiter comme d'égal avec son roi, mais qu'il voulût encore borner son autorité jusqu'à se donner la licence d'exclure même les députés. Le premier président demeura ferme, et la cour persistant de son côté, l'on fut sur le point de rompre ; et le président le Coigneux et Longueil, avec lesquels nous avions un commerce secret, nous ayant donné avis de ce qui se passoit, nous leur mandâmes de ne se point rendre et de faire voir, même comme en confidence, au premier président, au président de Mesme et à Ménardeau, qui étoient tous deux très dépendans de la cour, un bout de lettre de moi à Longueil, dans lequel j'avois mis comme apostille ces paroles :

« Nous avons pris nos mesures, nous sommes en état de parler plus décisivement que nous avons cru le devoir jusqu'ici, et je viens encore, depuis ma lettre écrite, d'apprendre une nouvelle qui m'oblige à vous avertir que le parlement se perdra s'il ne s'y conduit très sagement. » Cela joint au discours que nous fîmes, le 5 au matin, devant le feu de la grande chambre, obligea les députés à ne se point relâcher sur la présence du cardinal à la conférence, qui étoit un chapitre si odieux au peuple, que nous enissions perdu tout crédit auprès de lui, si nous l'eussions souffert; et il est constant que si les députés eussent suivi sur cela leur inclination, nous eussions été forcés, par cette considération, de leur fermer les portes à leur retour. Vous avez vu ci-dessus les raisons pour lesquelles nous évitions, par toutes les voies possibles, d'être obligés à ces extrémités. Comme la cour vit que le premier président et ses collègues avoient demandé escorte pour revenir à Paris, elle se radoucit. M. le duc d'Orléans envoya quérir M. le premier président et le président de Mesme. L'on chercha des expédients, et l'on trouva celui de nommer deux députés de la part du roi et deux de la part de l'assemblée, qui conféreroient dans une des chambres de M. le duc d'Orléans sur les propositions qui seroient faites de part et d'autre, et qui en feroient ensuite le rapport aux autres députés et du roi et des compagnies. Ce tempérament, qui comme vous voyez, ne savoit pas au cardinal le chagrin de n'avoir pu conférer avec le parlement, et qui l'obligea effectivement de quitter Ruel et de s'en retourner à Saint-Germain, fut accepté avec joie et ouvrit la scène de la conférence très désagréablement pour le ministre. Je craindrois de vous ennuyer si je vous rendois un compte exact de ce qui se passa dans le cours de cette conférence, qui fut pleine de contestations et de difficultés. Je me contenterai de vous en marquer les principales délibérations, que je mêlerai par l'ordre des jours dans la suite de celles du parlement, et des autres incidents qui se trouveront avoir du rapport aux unes et aux autres.

Ce même jour, 5 de mars, dom Francisco Pizarro, second envoyé de l'archiduc, arriva à Paris avec les réponses que lui et le comte de Fuensaldagne faisoient aux premières dépêches de dom Joseph de Illescas; avec un plein pouvoir de traiter avec tout le monde; avec une instruction de quatorze pages de petites lettres pour M. de Bouillon; avec une lettre de l'archiduc fort obli-

geante pour M. le prince de Conti, et avec un billet pour moi très galant , mais très substantiel, du comte de Fuensaldagne. Il portoit que le roi son maître me déclaroit qu'il ne se vouloit point fier à ma parole, mais qu'il prendroit toute confiance en celle que je donnerois à madame de Bouillon. L'instruction me la témoignoit tout entière, et je connus la main de M. et de madame de Bouillon dans le caractère de Fuensaldagne.

Nous nous assemblâmes, deux heures après l'arrivée de cet envoyé, dans la chambre de M. le prince de Conti, à l'Hôtel-de-Ville, pour y prendre notre résolution, et la scène y fut assez curieuse. M. le prince de Conti et madame de Longueville, inspirés par M. de la Rochefoucault, vouloient se lier presque sans restriction avec l'Espagne, parce que les mesures qu'ils avoient cru prendre avec la cour, par le canal de Flaminin, ayant manqué, ils se jetoient à corps perdu à l'autre extrémité, ce qui est le caractère de tous les hommes qui sont foibles. M. d'Elbeuf qui ne cherchoit que de l'argent comptant, taupoit à tout ce qui lui en montroit. M. de Beaufort persuadé par Madame de Montbazou qui le vouloit vendre cher aux Espagnols, faisoit du scrupule de s'engager par un traité signé avec les ennemis de l'Etat. Le maréchal de la Mothe déclara ~~un~~ cette occasion comme en toute autre, qu'il ne pouvoit rien résoudre sans M. de Longueville, et madame de Longueville doutoit beaucoup que monsieur son mari y voulût entrer. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que toutes ces difficultés se faisoient par les mêmes personnes qui avoient conclu, comme vous avez vu, tout d'une voix, quinze jours devant, de demander à l'archiduc un plein pouvoir pour traiter avec lui, et qui en avoient sans comparaison plus besoin que jamais, parce qu'elles étoient beaucoup moins assurées du parlement. M. de Bouillon qui étoit dans un étonnement qui me parut presque un demi-quart d'heure durant aller jusques à l'extase, leur dit qu'il ne pouvoit concevoir que l'on pût seulement balancer à traiter avec Espagne, après les pas que l'on avoit faits vers l'archiduc; qu'il les prioit de se ressouvenir qu'ils avoient tous dit à son envoyé qu'ils n'attendoient que ses pouvoirs et ses propositions pour conclure avec lui; qu'il les envoyoit en la forme du monde la plus honnête et la plus obligeante; qu'il faisoit plus, qu'il faisoit marcher ses troupes sans attendre leur engagement; qu'il marchoit lui-même et qu'il étoit déjà sorti de Bruxelles; qu'il les supplioit de considérer que le

moindre pas en arrière après des avances de cette nature, pourroit faire prendre aux Espagnols des mesures aussi contraires à notre sûreté qu'elles le seroient à notre honneur ; que les démarches si peu concertées du parlement nous donnoient tous les jours de justes appréhensions d'en être abandonnés ; que j'avois ces jours passés avancé et justifié que le crédit que M. de Beaufort et moi avions dans le peuple étoit bien plus propre à faire du mal qu'il n'étoit pas de notre intérêt de faire , qu'à nous donner la considération dont nous avions présentement et uniquement besoin ; qu'il confessoit que nous en tirerions dorénavant de nos troupes davantage que nous n'en avions tiré jusqu'ici ; mais que ces troupes n'étoient pas encore assez fortes pour nous en donner à proportion de ce que nous en avions besoin , si elles n'étoient elles-mêmes soutenues par une protection puissante , particulièrement dans les commencements ; que toutes ces considérations lui faisoient croire qu'il ne falloit pas perdre un moment à traiter ni même à conclure avec l'archiduc , mais qu'elles ne le persuadoient toutefois pas qu'il y fallût conclure à toutes conditions ; que ces envoyés nous apportoit la carte blanche , mais que nous devions aviser avec bien de la circonspection à ce dont nous la devons et nous la pouvions remplir ; qu'ils nous promettoient tout , parce que dans les traités le plus fort peut tout promettre , mais que le plus foible s'y doit conduire avec beaucoup plus de réserve parce qu'il ne peut jamais tout tenir ; qu'il connoissoit les Espagnols ; qu'il avoit déjà eu des affaires avec eux ; que c'étoient les gens du monde avec lesquels il étoit le plus nécessaire de conserver , particulièrement à l'abord , de la réputation ; qu'il seroit au désespoir que leurs envoyés eussent seulement la moindre lueur du balancement de MM. de Beaufort et de la Mothe et de la facilité de messieurs de Conti et d'Elbeuf ; qu'il les conjuroit les uns et les autres de lui permettre de ménager pour les premiers jours les esprits de dom Joseph de Hiscas et de dom Francisco Pizarro ; et que comme il n'étoit pas juste que M. le prince de Conti et les autres s'en rapportassent à lui seul , qui pouvoit avoir en tout cela des intérêts particuliers , et pour sa personne et pour sa maison , il les prioit de trouver bon qu'il ne fit pas un pas que de concert avec le coadjuteur , qui avoit déclaré publiquement , dès le premier jour de la guerre civile , qu'il n'en tireroit jamais quoi que ce soit pour lui , ni dans le mouvement , ni dans l'accommodement ,

et que par cette raison il ne pouvoit être suspect à personne.

Ce discours de M. de Bouillon, qui étoit dans la vérité très sage et très judicieux, emporta tout le monde. L'on nous chargea lui et moi d'agiter la matière avec les envoyés d'Espagne, pour en rendre compte le lendemain à M. le prince de Conti et aux autres généraux.

J'allai au sortir de chez M. le prince de Conti chez M. de Bouillon, avec lui et avec madame sa femme, que nous ramenâmes aussi de l'Hôtel-de-Ville. Nous nous enfermâmes dans un cabinet, et nous consultâmes la manière dont nous devons agir avec les envoyés. Elle n'étoit pas sans embarras dans un parti dont le parlement faisoit le corps et dont la constitution présente étoit une conférence ouverte avec la cour. M. de Bouillon m'assuroit que les Espagnols n'entreroient point dans le royaume que nous ne nous fussions engagés à ne poser les armes qu'avec eux, c'est-à-dire qu'en traitant la paix générale. Et quelle apparence de prendre cet engagement dans une conjoncture où nous ne pouvions pas assurer que le parlement ne fit la particulière d'un moment à l'autre ? Nous avions de quoi chicaner et retarder ces démarches ; mais comme nous n'avions point encore de second courier de M. de Turenne, dont le dessein nous étoit bien plus connu que le succès qu'il pouvoit avoir eu, et comme d'ailleurs nous étions bien avertis que Anetauville, qui commandoit la compagnie de gendarmes de M. de Longueville, et qui étoit son négociateur en titre d'office, avoit déjà fait un voyage secret à Saint-Germain, nous ne voyions pas de fondement assez bon et assez solide pour y appuyer du côté de France le projet que nous avions pu faire de nous soutenir sans le parlement, ou plutôt contre le parlement. M. de Bouillon y eût pu trouver son compte, comme je vous l'ai déjà marqué en quelque autre lieu, mais j'observerai, encore à cette occasion, qu'il se faisoit justice dans son intérêt, ce qui est une des qualités du monde les plus rares ; et il répondit à madame de Bouillon qui n'étoit pas sur cela si juste que lui : — « Si je disposois, madame, du peuple de Paris, et que je trouvasse mes intérêts dans une conduite qui perdit M. le coadjuteur et M. de Beaufort, ce que je pourrois faire pour leur service et ce que je devrois faire pour mon honneur, seroit d'accorder, autant qu'il me seroit possible, ce qui seroit de mon avantage avec ce qui pourroit empêcher leur ruine. Nous ne sommes pas en cet état-là. Je ne puis rien dans le peuple, ils y

peuvent tout. Il y a quatre jours que l'on ne vous dit autre chose, si ce n'est que leur intérêt n'est pas de l'employer pour assujétir le parlement; et l'on vous le prouve en vous disant que l'un ne veut pas se charger dans la postérité de la honte d'avoir mis Paris entre les mains du roi d'Espagne, pour devenir lui-même l'aumônier du comte de Fuensaldagne; et que l'autre seroit encore beaucoup plus idiot qu'il n'est, ce qui est beaucoup dire, s'il se pouvoit résoudre à se naturaliser Espagnol, portant comme il le porte le nom de Bourbon. Voilà ce que M. le coadjuteur vous a répété dix fois depuis quatre jours, pour vous faire entendre que ni lui, ni M. de Beaufort ne veulent point opprimer le parlement par le peuple, parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne le pourroient maintenir que par la protection de l'Espagne, dont le premier soin dans la suite seroit de les décréditer eux-mêmes dans le public. » — « Ai-je bien compris votre sentiment ? » me dit M. de Bouillon en se tournant vers moi. Et puis il me dit en continuant : — « Ce qui nous convient, posé ce fondement, est d'empêcher que le parlement ne nous mette dans la nécessité, par ses contretemps, de faire ce qui n'est pas par ces raisons de votre intérêt. Nous avons pris pour cet effet des mesures, et nous avons lieu de penser qu'elles réussiront. Mais si nous nous trouvons trompés par l'événement, si le parlement n'est pas assez sage pour craindre ce qui ne lui peut faire du mal, et pour ne pas appréhender ce qui lui en peut faire effectivement, en un mot, s'il se porte malgré nous à une paix honteuse et dans laquelle nous ne rencontrons pas même notre sécurité, que ferons-nous ? je vous le demande, et je vous le demande d'autant plus instamment, que cette résolution est le préalable de celle qu'il faut prendre dans ce moment sur la manière dont il est à propos de conclure avec les envoyés de l'archiduc. » Je répondis à M. de Bouillon ces propres paroles, que je transcris en ce lieu sur ce que j'en écrivis un quart d'heure après les avoir dites, sur la table même du cabinet de madame de Bouillon :

« Si nous ne pouvons retenir le parlement par la considération et par les mesures que nous avons déjà tant rebattues depuis quelque temps, mon avis étoit que plutôt que de nous servir du peuple pour l'abattre nous le devrions laisser agir, suivre sa pente et nous abandonner à la sincérité de nos intentions. Je sais que le monde, qui ne juge que par les événements, ne leur fera pas justice ; mais je sais aussi qu'il y a beaucoup de rencontres où il

faut espérer uniquement de son devoir les bons événements. Je ne répéterai point ici les raisons qui marquent, ce me semble, si clairement les règles de notre devoir en cette conjoncture. La lettre y est grosse pour M. de Beaufort et pour moi ; il ne m'appartient pas d'y vouloir lire ce qui vous touche, mais je ne laisserai pas de prendre la liberté de vous dire que j'ai observé qu'il y a des heures dans chaque jour où vous avez aussi peu de disposition que moi à vous faire Espagnol. Il faut d'autre part se défendre, s'il se peut, de la tyrannie et de la tyrannie que nous avons cruellement irritée. Voici mon avis pour les motifs duquel j'emploie uniquement tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire à bâton rompu et en diverses fois depuis quinze jours. Il faut à mon sens que messieurs les généraux signent un traité dès demain avec Espagne, par lequel elle s'engage de faire entrer incessamment son armée en France jusqu'à Pont-à-Ver, et de ne lui donner de mouvement, au moins en deçà de ce poste, que celui qui sera concerté avec nous. »

Comme j'achevois de prononcer cette période, Riquemont entra, qui nous dit qu'il y avoit dans la chambre un courrier de M. de Turenne, qui avoit crié très haut en entrant dans la cour : bonnes nouvelles ! et qui ne s'étoit point voulu toutefois expliquer avec lui en montant les degrés. Le courrier, qui étoit un lieutenant du régiment de Turenne, voulut nous le dire avec apparat, et il s'en acquitta assez mal. La lettre de M. de Turenne à M. de Bouillon étoit très succincte ; un billet qu'il m'écrivoit n'étoit pas plus ample, et un papier plié en mémoire pour mademoiselle de Bouillon, sa sœur, étoit en chiffres. Nous ne lassâmes pas d'être très satisfaits, car nous en apprîmes assez pour ne pas douter qu'il ne fût déclaré ; que son armée, qui étoit la Weimarienne et sans contredit la meilleure qui fût en Europe, ne se fût engagée avec lui, et que d'Erlac, gouverneur de Brisach, qui avoit fait tous ses efforts au contraire, n'eût été obligé de se retirer dans sa place avec mille ou douze cents hommes, qui étoit tout ce qu'il avoit pu débaucher. Un quart d'heure après que le courrier fut entré, il se ressouvint qu'il avoit dans sa poche une lettre du vicomte de Lamet, qui servoit dans la même armée, mon parent proche et mon ami intime, qui me donnoit en son particulier toutes les assurances imaginables, et qui ajoutoit qu'il marchoit avec deux mille chevaux droit à nous, et que M. de Turenne le devoit joindre un tel jour et en un tel lieu avec le gros

C'est ce que M. de Turenne mandoit en chiffres à mademoiselle de Bouillon.

Permettez-moi, je vous supplie, une petite digression en ce lieu, qui n'est pas indigne de votre curiosité. Vous êtes surprise sans doute de ce que M. de Turenne, qui en toute sa vie n'avoit, je ne dis pas de parti, mais qui n'avoit jamais voulu ouïr parler d'intrigues, s'avise de se déclarer contre la cour étant général de l'armée du roi, et de faire une action sur laquelle je suis persuadé que le Balafre et l'amiral de Colligny auroient balancé. Vous serez bien plus étonnée quand je vous aurai dit que je suis encore à deviner son motif, que monsieur son frère et madame sa belle-sœur m'ont juré cent fois en leur vie que tout ce qu'ils en savoient étoit que ce n'étoit point à leur considération ; que je n'ai pu entendre quoi que ce soit à ce qu'il m'en a dit lui-même quoiqu'il m'en ait parlé plus de trente fois ; et que mademoiselle de Bouillon, qui étoit son unique confidente, ou n'en a rien su, ou en a toujours fait un mystère. La manière dont il se conduisit dans cette déclaration, qu'il ne soutint que quatre ou cinq jours, est aussi surprenante. Je n'en ai jamais pu rien tirer de clair ni de lui, ni de ceux qui le servirent, ni de ceux qui lui manquèrent. Il a fallu un mérite aussi éminent que le sien pour n'être pas obscurci par un événement de cette nature, et cet exemple nous apprend que la malignité des âmes vulgaires n'est pas toujours assez forte pour empêcher le crédit que l'on doit faire en beaucoup de rencontres aux extraordinaires.

Je reprends le fil de mon discours, c'est-à-dire de celui que je faisois à monsieur et à madame de Bouillon quand le courrier de M. de Turenne nous interrompit, avec la joie pour nous que vous pouvez imaginer.

« Mon avis est que les Espagnols s'engageant à s'avancer jusqu'à Pont-à-Ver et à n'agir, au moins en deçà de ce point, que, de concert avec nous, nous ne fassions aucune difficulté de nous engager à ne poser les armes que lorsque la paix générale sera conclue, pourvu qu'ils demeurent aussi dans la parole qu'ils ont fait porter au parlement, qu'ils s'en rapporteront à son arbitrage. Cette parole n'est qu'une chanson ; mais cette chanson nous est bonne, parce qu'il ne sera pas difficile d'en faire quelque chose qui sera très solide et très bonne. Il n'y a qu'un quart d'heure que mon sentiment n'étoit pas que nous allussions si loin avec les Espagnols ; et quand le courrier de M. de Turenne est entré,

j'étois sur le point de vous proposer un expédient qui les eût, à mon avis, satisfaits à beaucoup moins. Mais comme la nouvelle que nous venons de recevoir nous fait voir que M. de Turenne est assuré de ses troupes, et que la cour n'en a point qu'elle lui puisse opposer que celles qui nous assiègent, je suis persuadé que non seulement nous leur pouvons accorder ce point que vous dites qu'ils souhaitent, mais que nous devrions nous le faire demander s'ils ne s'en étoient pas avisés. Nous avons deux avantages et très grands et très rares dans notre parti. Le premier est que les deux intérêts que nous y avons, qui sont le public et le particulier, s'y accordent fort bien ensemble, ce qui n'est pas commun. Le second est que les chemins pour arriver aux uns et aux autres s'unissent et se retrouvent même d'assez bonne heure être les mêmes, ce qui est encore plus rare. L'intérêt véritable et solide du public est la paix générale; l'intérêt des peuples est le soulagement; l'intérêt des compagnies est le rétablissement de l'ordre; l'intérêt de vous, Monsieur, des autres et de moi est de contribuer à tous ceux que je vous viens de marquer, et d'y contribuer d'une telle sorte que nous en soyons et que nous en paroissions les auteurs. Tous les autres avantages sont attachés à celui-là; et pour les avoir il faut à mon opinion faire voir, que l'on les méprise. Je n'aurai pas la peine de tromper personne sur ce sujet. Vous savez la profession publique que j'ai faite de ne vouloir jamais rien tirer de cette affaire en mon particulier; je la tiendrai jusqu'au bout. Vous n'êtes pas en même condition. Vous voulez Sedan et vous avez raison. M. de Beaufort veut l'amirauté, et il n'a pas tort. M. de Longueville a d'autres prétentions, à la bonne heure. M. le prince de Conti et madame de Longueville ne veulent plus dépendre de M. le Prince, ils n'en dépendront plus. Pour venir à toutes ces fins, le premier préalable, à mon opinion, est de n'en avoir aucun, de songer uniquement à faire la paix générale; d'avoir effectivement dans l'intention de sacrifier tout à ce bien, qui est si grand que l'on ne peut jamais manquer d'y retrouver, sans comparaisons, davantage que ce que l'on lui immole; de signer dès demain, avec les envoyés, tous les engagements les plus positifs et les plus sacrés dont nous pourrions aviser; de joindre, pour plaire encore plus au peuple, à l'article de la paix celui de l'exclusion du cardinal Mazarin comme de son ennemi mortel; de faire avancer eu diligence l'archiduc à Pont-à-Ver et M. de Turenne en Champagne; d'aller, sans perdre un mo-

ment, proposer au parlement ce que don Joseph de Illescas lui a déjà proposé touchant la paix générale; le faire opiner à notre mode, à quoi il ne manquera pas en l'état dans lequel il nous verra, et d'envoyer ordre aux députés de Ruel ou d'obtenir de la reine un lieu pour la tenue de la conférence pour la paix générale, ou de revenir dès le lendemain reprendre leurs places au parlement. Je ne désespère pas que la cour, qui se verra à la dernière extrémité, n'en prenne le parti; auquel cas n'est-il pas vrai qu'il ne peut rien y avoir au monde de si glorieux pour nous? Et si elle s'y pouvoit résoudre, je sais bien que le roi d'Espagne ne nous en fera pas les arbitres, comme il nous le fait dire; mais je sais bien aussi que ce que je vous disois tantôt n'être qu'une chanson ne laissera pas d'obliger ses ministres à garder des égards qui ne peuvent être que très-avantageux à la France: que si la cour est assez aveugle pour refuser cette proposition, pourrat-elle soutenir ce refus deux mois durant? Toutes les provinces qui branlent déjà ne se déclareront-elles pas? Et l'armée de M. le Prince est-elle en état de tenir contre celle d'Espagne, contre celle de M. de Turenne et contre la nôtre? Ces deux dernières jointes ensemble nous mettent au dessus des appréhensions que nous avons eues et que nous avons dû avoir jusqu'ici des forces étrangères; elles dépendront beaucoup plus de nous que nous ne dépendrons d'elles; nous serons maîtres de Paris par nous-mêmes, et d'autant plus sûrement que nous le serons par le parlement, qui sera toujours le milieu par lequel nous tiendrons le peuple, dont l'on n'est jamais plus assuré que quand l'on ne le tient pas immédiatement, pour les raisons que je vous ai déjà dites deux ou trois fois. La déclaration de M. de Turenne est l'unique voie qui nous peut conduire à ce que nous n'eussions pas seulement osé imaginer, qui est l'union de l'Espagne et du parlement pour notre défense, en ce que la première proposition pour la paix générale devient solide et réelle par la déclaration de M. de Turenne. Elle met la possibilité à l'exécution, elle nous donne lieu d'engager le parlement, sans lequel nous ne pouvons rien faire qui soit solide, et avec lequel nous ne pouvons rien faire qui, au moins en un sens, ne soit bon: mais il n'y a que ce moment où cet engagement soit et possible et utile. Le premier président et le président de Mesme sont absents, et nous ferons passer ce qu'il nous plaira dans la compagnie, sans comparaison plus aisément que s'ils y étoient présents. S'ils exécutent

fidèlement ce que le parlement leur aura commandé par l'arrêt que nous lui aurons fait donner, duquel je vous ai parlé ci-devant, nous aurons notre compte et nous réunirons le corps par ce grand œuvre de la paix générale. Si la cour s'opiniâtre à rebuter notre proposition et que ceux des députés qui sont attachés à elle ne veuillent pas suivre notre mouvement, et refusent de courre notre fortune, comme il y en a qui s'en sont déjà expliqués, nous n'y trouverons pas moins notre avantage d'un autre sens ; nous demeurerons avec le corps du parlement dont les autres seront les déserteurs ; nous en serons encore plus les maîtres. Voilà mon avis que je m'offre de signer et de proposer au parlement, pourvu que vous ne laissiez pas échapper la conjoncture dans laquelle seule il est bon, car s'il arrivoit quelque changement du côté de M. de Turenne devant que je l'y eusse porté, je combattrais ce sentiment avec autant d'ardeur que je le propose. »

Madame de Bouillon, qui m'avoit trouvé jusque là trop modéré à son gré, fut surprise au dernier point de cette proposition ; et elle lui parut bonne parce qu'elle lui parut grande. M. son mari, que j'avois loué très souvent devant lui-même pour être très juste dans ses intérêts, me dit : — « Vous ne me louerez plus tant que vous avez accoutumé, après ce que je vous vais dire. Il n'y a rien de plus beau que ce que vous proposez ; je conviens même qu'il est possible, mais je soutiens qu'il est pernicieux pour tous les particuliers, et je vous le prouve en peu de paroles. L'Espagne nous promettra tout, elle ne nous tiendra rien, dès que nous lui aurons promis de ne traiter avec la cour qu'à la paix générale. Cette paix est son unique vue et elle nous abandonnera toutes les fois qu'elle la pourra avoir ; et si nous faisons tout d'un coup ce grand effet que vous proposez, elle la pourra avoir infailliblement dans quinze jours, parce qu'il sera impossible à la France de ne la pas faire même avec précipitation ; ce qui sera d'autant plus facile, que je sais de science certaine que les Espagnols la veulent en toute manière, et même avec des conditions si peu avantageuses pour eux, que vous en seriez étonnés. Cela supposé, en quel état nous trouverons-nous le lendemain que nous aurons fait ou plutôt procuré la paix générale ? Nous aurons de l'honneur, je l'avoue ; mais cet honneur nous empêchera-t-il d'être les objets de la haine et de l'exécration de notre cour ? La maison d'Autriche reprendra-t-elle les armes quand l'on nous arrêtera vous et moi quatre mois après ? Vous

me répondrez que nous pouvons stipuler des conditions avec l'Espagne, qui nous mettront à couvert de ses insultes : mais je crois avoir prévu cette objection en vous assurant par avance qu'elle est si pressée dans le dedans par ses nécessités domestiques, qu'elle ne balancera pas un moment à sacrifier à la paix toutes les promesses les plus solennelles qu'elle nous auroit faites ; et à cet inconvénient je ne trouve aucun remède ; d'autant moins que je ne vois pas même la perte du Mazarin assurée, ou que je l'y vois d'une manière qui ne nous donne aucune sûreté. Si l'Espagne nous manque dans la parole qu'elle nous aura donnée de son exclusion, où en sommes-nous ? Et la gloire de la paix générale récompensera-t-elle dans le peuple, dont vous savez qu'il est l'horreur, la conservation d'un ministre pour la perte duquel nous avons pris les armes ? Je veux que l'on nous tienne parole, et que l'on exclue du ministère le cardinal ; n'est-il pas vrai que nous demeurons toujours exposés à la vengeance de la reine, au ressentiment de M. le Prince et à toutes les suites qu'une cour outragée peut donner à une action de cette nature ? Il n'y a de véritable gloire que celle qui peut durer, la passagère n'est qu'une fumée : celle que nous tirerons de la paix est des plus légères, si nous ne la soutenons par des établissements qui joignent à la réputation de la bonne intention celle de la sagesse. Sur le tout j'admire votre désintéressement, et vous savez que je l'estime comme je dois : mais je suis assuré que vous n'approuveriez pas le mien, s'il alloit aussi loin que le vôtre. Votre maison est établie ; considérez la mienne, et jetez les yeux sur l'état où est cette dame et sur celui où sont le père et les enfants. »

Je répondis à ces raisons par toutes celles que je crus trouver en abondance dans la considération que les Espagnols ne pourroient s'empêcher d'avoir pour nous, en nous voyant maîtres absolus de Paris, de huit mille hommes de pied et de trois mille chevaux à sa porte, et de l'armée de l'Europe la plus aguerrie qui marchoit à nous. Je n'oubliai rien pour le persuader de mes sentiments, dans lesquels je le suis encore moi-même que j'étois bien fondé. Il fit tout ce qu'il put pour me persuader des siens, qui étoient de faire toujours croire aux envoyés de l'archiduc que nous étions tout à fait résolus de nous engager avec eux pour la paix générale ; mais de leur dire en même temps que nous croyons qu'il seroit beaucoup mieux d'y engager aussi le parlement ; ce qui ne se pouvoit faire que peu à peu et comme

insensiblement ; d'amuser par ce moyen les envoyés en signant avec eux un traité, qui ne seroit que comme un préalable de celui que l'on projetoit avec le parlement, lequel par conséquent ne nous obligeroit encore à rien de proche ni de tout à fait positif à l'égard de la paix générale, et lequel toutefois ne laisseroit pas de les contenter suffisamment pour faire avancer leurs troupes. — « Celles de mon frère, ajouta M. de Bouillon, s'avanceraient en même temps, la cour étonnée et abattue sera forcée de venir à un accommodement. Comme dans notre traité avec l'Espagne, nous nous laisserons toujours une porte de derrière ouverte, par la clause qui regardera le parlement, nous nous en servirons, et pour l'avantage du particulier et pour le nôtre particulier, si la cour ne se met à la raison. Nous éviterons aussi les inconvénients que je vous ai marqués ci-dessus, ou du moins nous demeurerons plus longtemps en état et en liberté de les pouvoir éviter. »

Ces considérations, quoique sages et même profondes, ne me convainquirent point, parce que la conduite que M. de Bouillon en inféroit me paroissoit impraticable ; je concevois bien qu'il amuseroit les envoyés de l'archiduc, qui avoient plus de confiance en lui qu'en tout ce que nous estimons ; mais je ne me figurois pas comme il amuseroit le parlement, qui traitoit actuellement avec la cour, qui avoit déjà ses députés à Ruel, et qui de toutes ces saillies retomboit toujours, même avec précipitation, à la paix. Je considérois qu'il n'y avoit qu'une déclaration publique qui le pût retenir en la pente où il étoit ; que selon les principes de M. de Bouillon, cette déclaration ne se pouvoit point faire, et que ne se faisant point, et le parlement par conséquent allant son chemin, nous tomberions, si quelque-une de nos cordes manquoit, dans la nécessité de recourir au peuple ; ce que je tenois le plus mortel de tous les inconvénients.

M. de Bouillon m'interrompit à ce mot, « si quelque-une de nos cordes manquoit, » pour me demander ce que j'entendois par cette parole. Et je lui répondis : — « Par exemple, monsieur, si M. de Turenne mouroit à l'heure qu'il est ; si son armée se révoltoit, comme il n'a pas tenu à d'Erlae que cela fût, que deviendrions-nous si nous n'avions pas engagé le parlement ? Des tribuns du peuple le premier jour ; et le second, les valets du comte de Fuensaldagne. C'est ma vieille chanson : tout avec le parlement, ou du moins avec la représentation du parlement ;

rien sans l'un ou sans l'autre. » Nous disputâmes sur ce ton trois ou quatre heures pour le moins ; nous ne nous persuadâmes point, et nous convinmes d'agiter le lendemain la question chez M. le prince de Conti, en présence de MM. de Beaufort, d'Eibcuf, de la Mothe, de Brissac, de Noirmoutier et de Beillièvre. Je sortis de chez lui fort embarrassé ; j'étois persuadé que son raisonnement dans le fond n'étoit pas solide, et je le suis encore. Je voyois que la conduite que ce raisonnement inspiroit, donnoit ouverture à toutes sortes de traités particuliers ; et sachant, comme je le savois, que les Espagnols avoient une très grande confiance en lui, je ne doutois point qu'il ne donnât à leurs envoyés toutes les lueurs et les jours qu'il lui plairoit. J'eus encore bien plus d'appréhension en rentrant chez moi : j'y trouvai une lettre en chiffres de madame de Lesdiguières, qui me faisoit des offres immenses de la part de la reine ; le paiement de mes dettes, des abbayes, la nomination au cardinalat. Un petit billet à part portoit ces paroles : « La déclaration de l'armée d'Allemagne met tout le monde ici dans la consternation. » Je jugeai que l'on ne manqueroit pas de faire des tentatives auprès des autres, comme l'on en faisoit auprès de moi, et je crus que puisque M. de Bouillon, qui étoit sans contestation la meilleure tête du parti, commençoit à songer aux petites portes, dans un temps où tout nous rioit, les autres auroient peine à ne pas prendre les grandes, que je ne doutois plus, depuis la déclaration de M. de Turenne, que l'on ne leur ouvrit avec soin. Ce qui m'affligeoit sans comparaison plus que tout le reste, étoit que je voyois le fonds de l'esprit et du dessein de M. de Bouillon. J'avois cru jusque-là l'un plus vaste et l'autre plus élevé qu'ils ne me paroissent en cette occasion, qui étoit pourtant la décisive, puisqu'il y alloit d'engager ou de ne pas engager le parlement. Il m'avoit pressé plus de vingt fois de faire ce que je lui offrois présentement. La raison qui me donnoit lieu de lui offrir ce que j'avois toujours rejeté, étoit la déclaration de monsieur son frère, qui, comme vous pouvez juger, lui donnoit encore plus de force qu'à moi. Au lieu de la prendre il s'affoiblit, parce qu'il croit que le Mazarin lui lâchera Sedan ; il s'attache dans cette vue à ce qui le lui peut donner purement ; il préfère ce petit intérêt à celui qu'il pouvoit trouver à donner la paix à l'Europe. Ce pas, auquel je suis persuadé que madame de Bouillon, qui avoit un fort grand pouvoir sur lui, eut beaucoup de part, m'a obligé de vous

dire que quoiqu'il eût de très grandes parties , je doute qu'il ait été aussi capable que l'on l'a eu des grandes choses qu'il n'a jamais faites. Il n'y a point de qualité qui dépare tant celles d'un grand homme, que de n'être pas juste à prendre le moment décisif de sa réputation. L'on ne le manque presque jamais que pour mieux prendre celui de sa fortune ; et c'est en quoi l'on se trompe pour l'ordinaire soi-même doublement. Il ne fut pas à mon avis habile en cette occasion , parce qu'il y voulut être fin. Cela arrive assez souvent.

Nous nous trouvâmes le lendemain chez M. le prince de Conti, ainsi que nous l'avions résolu la veille. Madame de Longueville qui étoit accouchée de monsieur son fils plus de six semaines auparavant , et dans la chambre de laquelle l'on avoit parlé plus de vingt fois d'affaires, ne se trouva point à ce conseil, et je crus du mystère à son absence. La matière y ayant été débattue par M. de Bouillon et par moi, sur les mêmes principes qui avoient été agités chez lui, M. le prince de Conti fut du sentiment de M. de Bouillon et avec des circonstances qui me firent juger qu'il y avoit de la négociation. M. d'Elbeuf fut doux comme un agneau, et il me parut qu'il eût enchéri s'il eut osé sur l'avis de M. de Bouillon.

Le chevalier de Fruges , frère de la vieille Ficque, scélérat, et qui ne servoit dans notre parti que de double espion, sous le titre toutefois de commandant du régiment d'Elbeuf, m'avoit averti, comme j'entrois dans l'Hôtel-de-Ville , qu'il croyoit son maître accommodé. M. de Beaufort fit assez connoître par ses manières que madame de Montbazou avoit essayé de modérer ses emportemens. Mais comme j'étois assuré que je l'emporterois toujours sur elle dans le fond du cœur, l'irrésolution qu'il témoignoit d'abord ne m'eût pas embarrassé ; et en joignant sa voix à celle de MM. de Brissac , de la Mothe , de Noirmontier et de Bellèvre, qui entrèrent tout à fait dans mon sentiment, j'eusse emporté de beaucoup la balance , si la considération de M. de Turenne, qui étoit dans ce moment la grosse corde du parti, et celle que M. de Bouillon avoit avec les Espagnols par les anciennes mesures qu'il avoit toujours conservées avec Fuensaldagne, ne m'eussent obligé de me faire honneur de ce qui n'étoit qu'un parti de nécessité. J'avois été la veille, au sortir de chez M. de Bouillon, chez les envoyés de l'archiduc, pour essayer de pénétrer s'ils étoient toujours aussi attachés à l'article de la paix générale

qu'ils me l'avoient toujours dit et que M. et madame de Bouillon me l'avoient prêché. Je les trouvai l'un et l'autre absolument changés, quoiqu'ils ne crussent pas l'être. Ils vouloient toujours un engagement pour la paix générale; mais ils le vouloient à la mode de M. de Bouillon, c'est-à-dire à deux fois. Il leur avoit mis dans l'esprit qu'il seroit bien plus avantageux pour eux en cette manière, parce que nous y engagerions le parlement. Enfin je reconnus la main de l'ouvrier, et je vis bien que ces raisons, jointes à l'ordre qu'ils avoient de se rapporter à lui de toutes choses, l'emporteroient de bien loin sur tout ce que je leur pourrois dire au contraire. Je ne m'ouvris point à eux par cette considération. J'allai entre minuit et une heure chez le président de Bellièvre pour le prendre et pour le mener chez Croissy pour être moins interrompus. Je leur exposai l'état des choses. Ils furent tous deux sans hésiter de mon sentiment; ils crurent que le contraire nous perdrait infailliblement. Ils convinrent qu'il falloit toutefois s'y accommoder pour le présent, parce que nous dépendions absolument dans cet instant et des Espagnols et de M. de Turenne, qui n'avoient encore de mouvements que ceux qui leur étoient inspirés par M. de Bouillon, et ils voulurent espérer ou que nous obligerions M. de Bouillon, dans le conseil qui se devoit le lendemain tenir chez M. le prince de Conti, de revenir à notre sentiment, ou que nous le persuaderions nous-mêmes à M. de Turenne quand il nous auroit joints. Je ne me flattai en façon du monde dans cette espérance, et d'autant moins, que ce que je craignois le plus vivement de cette conduite pouvoit très naturellement arriver devant que M. de Turenne pût être à nous. Croissy, qui avoit un esprit d'expédients, me dit: — « Vous avez raison; mais voici une pensée qui me vient. Dans ce traité préliminaire que M. de Bouillon veut que l'on signe avec les envoyés: signerez-vous? » — « Non, » lui répondis-je. — « Eh bien, reprit-il, prenez cette occasion pour faire entendre à ces envoyés les raisons que vous avez de ne pas signer. Ces raisons sont celles-là même qui feroient voir à Fuensaldagne, s'il étoit ici, que l'intérêt véritable de l'Espagne est la conduite que vous vous proposez. Peut-être que les envoyés y feront réflexion, peut-être qu'ils demanderont du temps pour en rendre compte à l'archiduc; et en ce cas j'ose répondre que Fuensaldagne approuvera votre sentiment, auquel il faudra par conséquent que M. de Bouillon se soumette. Il n'y a rien de plus naturel que ce

que je vous propose ; et les envoyés même ne s'apercevront d'aucune division dans le parti, parce que vous ne paroîtrez alléguer vos raisons que pour vous empêcher de signer, et non pas pour combattre l'avis de M. le prince de Conti et de M. de Bouillon. » Comme cet expédient avoit peu ou point d'inconvénients, je me résolus à tout hasard de le prendre, et je priai M. de Brissac dès le lendemain matin d'aller dîner chez madame de Bouillon et de lui dire sans affectation qu'il me voyoit un peu ébranlé sur le sujet de la signature avec Espagne. Je ne doutois point que M. de Bouillon, qui m'avoit toujours vu très éloigné de signer en mon particulier, jusques au jour que je lui proposai de le faire faire de gré ou de force au parlement, ne fût ravi de me voir balancer à l'égard du traité particulier des généraux ; qu'il ne m'en pressât et qu'il ne me donnât lieu de m'en expliquer en présence des envoyés.

Voilà la disposition où j'étois quand nous entrâmes en conférence chez M. le prince de Conti. Quand je connus que tout ce que nous disions, M. de Bellièvre et moi, ne persuadoit point M. de Bouillon, je fis semblant de me rendre à ses raisons et à l'autorité de M. le prince de Conti, notre généralissime ; et nous convînmes de traiter avec l'archiduc aux termes proposés par M. de Bouillon, qui étoient qu'il s'avanceroit jusques à Pont-à-Ver et plus loin même, lorsque les généraux le souhaiteroient ; et qu'eux n'oublieroient rien de leur part pour obliger le parlement à entrer dans le traité, ou plutôt à en faire un nouveau pour la paix générale ; c'est-à-dire pour obliger le roi à en traiter sous des conditions raisonnables, du détail desquels le roi catholique se remettroit même à l'arbitrage du parlement. M. de Bouillon se chargea de faire signer ce traité, aussi simple que vous le voyez, aux envoyés. Il ne me demanda pas seulement si je le signerois ou si je ne le signerois pas. Toute la compagnie fut très satisfaite d'avoir le secours d'Espagne à si bon marché et de demeurer dans la liberté de recevoir les propositions que la déclaration de M. de Turenne obligeoit la cour de faire à tout le monde avec profusion ; l'on prit heure à minuit pour signer le traité dans la chambre de M. le prince de Conti, à l'Hôtel-de-Ville. Les envoyés s'y trouvèrent à point nommé, et je pris garde qu'ils m'observèrent extraordinairement. Croissy, qui tenoit la plume pour dresser le traité, ayant commencé à l'écrire, le Bernardin, se retournant vers moi, me demanda si je ne le signerois

pas ; à quoi lui ayant répondu que M. de Fuensaldagne me l'avoit défendu de la part de madame de Bouillon, il me dit d'un ton sérieux que c'étoit toutefois un préalable absolument nécessaire, et qu'il avoit encore reçu depuis deux jours des ordres très exprès sur cela de M. l'archiduc. Je reconnus en cet endroit l'effet de ce que j'avois fait dire à madame de Bouillon par M. de Brissac. Monsieur son mari me pressa au dernier point. Je ne manquai pas cette occasion de faire connoître aux envoyés de l'Espagne leur intérêt solide, en leur prouvant que je trouvois si peu de sûreté pour moi-même aussi bien que pour tout le reste du parti, en la conduite que l'on prenoit, que je ne me pouvois résoudre à y entrer au moins par une signature en mon particulier. Je leur répétois l'offre que j'avois faite la veille de m'engager à tout sans exception, si l'on vouloit prendre une résolution finale et décisive. Je n'oubliai rien pour leur donner ombrage, sans paroître toutefois le marquer, des ouvertures que le chemin que l'on prenoit donnoit aux accommodemens particuliers.

Quoique je ne disse toutes ces choses que par forme de récit, et sans témoigner avoir aucun dessein de combattre ce qui avoit été résolu, elles ne laissèrent pas de faire une forte impression dans l'esprit du Bernardin, et au point que M. de Bouillon m'en parut assez embarrassé et qu'il eût bien voulu, à ce qu'il m'a confessé depuis, n'avoir point attaché cette escarmouche. Dom Francisco Pizarro, qui étoit un bon Castillan assez fraîchement sorti de son pays, et qui avoit encore apporté de nouveaux ordres de Bruxelles, de se conformer entièrement aux sentiments de M. de Bouillon, pressa son collègue de s'y rendre. Il y consentit sans beaucoup de résistance, je l'y exhortai moi-même quand je vis qu'il étoit résolu ; et j'ajoutai que pour lui lever tout le scrupule de la difficulté que je faisois de signer, je leur donnois ma parole, en présence de M. le prince de Conti et de MM. les généraux, que si le parlement s'accommodoit, je leur donnerois, par des expédients que j'avois en mains, tout le temps et tout le loisir nécessaires pour retirer leurs troupes. Je leur fis cette offre pour deux raisons : l'une parce que j'étois très persuadé que Fuensaldagne, qui étoit très habile homme, ne seroit nullement de l'avis de ses envoyés, et n'engageroit pas son armée dans le royaume, ayant aussi peu des généraux et rien de moi. L'autre considération, qui m'obligea à faire ce pas, fut que j'étois bien aise de faire même voir à nos généraux que j'étois si

résolu à ne point souffrir, au moins en ce qui seroit en moi, de perfidie, que je m'engageois publiquement à ne pas laisser accabler ni surprendre les Espagnols, en cas même d'accommodement du parlement, quoique dans la même conférence j'eusse protesté plus de vingt fois que je ne me séparerois point de lui ; et que cette résolution étoit l'unique cause pour laquelle je ne voulois pas signer un traité dont il n'étoit point.

M. d'Elbeuf, qui étoit malin et qui étoit en colère de ce que j'avois parlé des traités particuliers, me dit tout haut en présence même des envoyés : — « Vous ne pouvez trouver que dans le peuple les expédients dont vous venez de parler à ces messieurs. » — « C'est où je ne les chercherai jamais, lui répondis-je ; M. de Bouillon en répondra pour moi. » M. de Bouillon qui eût souhaité dans la vérité que j'eusse voulu signer avec eux, prit la parole : — « Je sais, ce dit-il, que ce n'est pas votre intention, mais je suis persuadé que vous faites contre votre intention sans le croire, et que nous gardons en signant plus d'égard avec le parlement que vous n'en gardez vous-même en ne signant pas : car... » Il abaissa la voix à cette dernière parole afin que les envoyés n'en entendissent pas la suite ; il nous mena M. d'Elbeuf et moi à un coin de la chambre et il continua en ces termes : — « Nous nous réservons une porte pour sortir d'affaire avec le parlement. » — « Il ouvrira cette porte, lui répondis-je, quand vous ne le voudrez pas, comme il y paroît déjà ; et vous la voudrez fermer quand vous ne le pourrez pas : l'on ne se joue pas avec cette compagnie, vous le verrez, monsieur, par l'événement. » M. le prince de Conti nous appela à cet instant. On lut le traité et on le signa. Voilà ce qui nous en parut. Dom Gabriel de Tolède, dont je vous parlerai incontinent, m'a dit depuis que les envoyés avoient donné deux mille pistoles à madame de Montbason et autant à M. d'Elbeuf.

Je revins chez moi fort touché de ce qui se venoit de passer ; et le président de Bellièvre et Montrésor, qui m'y attendoient, ne le furent pas moins que moi. Le premier, qui étoit de bon sens, me dit une parole que l'événement qui la justifia rend très digne de réflexion. — « Nous avons manqué aujourd'hui d'engager le parlement, moyennant quoi tout étoit sûr, tout étoit bon. Prions Dieu que tout aille bien : car si une seule de nos cordes nous manque, nous sommes perdus. » Comme M. de Bellièvre achevoit de parler, Noirmoutier entra dans ma chambre, qui nous

dit què depuis que j'étois sorti de l'Hôte-de-Ville un valet de chambre de Laigues y étoit arrivé qui me cherchoit et qui ne m'y ayant pas trouvé, étoit remonté à cheval sans avoir voulu parler à personne. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que Laigues, qui avoit une grande valeur mais peu de sens et beaucoup de présomption, et qui s'étoit fort lié avec moi depuis qu'il avoit vendu sa compagnie aux gardes, se mit en tête de rentrer en Flandre aussitôt que le Bernardin nous fut venu trouver. Il crut que cet emploi le rendroit considérable dans le parti. Il me le demanda; il m'en fit presser par Montrésor, qui le destina dès cet instant à la charge d'amant de madame de Chevreuse, qui étoit à Bruxelles. Il me représenta qu'elle pourroit ne m'être pas inutile dans les suites, que la place étoit vide, qu'elle se pouvoit remplir par un autre qui ne dépendroit pas de moi. Enfin, quoique j'eusse assez de répugnance à laisser aller à Bruxelles un homme qui avoit mon caractère, je me laissai aller à ses prières et à celles de Montrésor, et nous lui donnâmes la commission de résider auprès de l'archiduc. Ce valet de chambre qu'il m'envoyoit et qui entra dans ma chambre un demi-quart d'heure après Noirmoutier, m'apportoit une dépêche de lui qui me fit trembler. Elle ne parloit que des bonnes intentions de l'archiduc, de la sincérité de Fuensaldagne, de la confiance que nous devons prendre en eux, enfin, pour vous abréger, je n'ai jamais rien vu de si sot; et ce qui nous fit le plus de peine, fut que nous eûmes visiblement qu'il croyoit déjà gouverner Fuensaldagne. Jugez, je vous supplie, quel plaisir il y a d'avoir un négociateur de cette espèce dans une cour où nous devons avoir plus d'une affaire! Noirmoutier, qui étoit son ami intime, avoua que sa lettre étoit fort impertinente; mais il ne s'avisa pas qu'elle le rendoit lui-même fort impertinent; car il se mit dans la fantaisie d'aller aussi à Bruxelles, en disant qu'il confessoit qu'il y avoit de l'inconvénient à laisser Laigues; mais qu'il y auroit de la malhonneteté à le révoquer, et même à lui envoyer un collègue qui ne fût pas et son ami particulier et d'un grade tout à fait supérieur au sien. Voilà ce qu'il disoit : voici ce qu'il pensoit. Il espéroit qu'il se distingueroit beaucoup par cet emploi, qu'il mettroit dans la négociation sans le tirer de la guerre, qui lui donneroit toute la confiance du parti à l'égard de l'Espagne, et qui lui donneroit en même temps toute la considération de l'Espagne à l'égard du parti. Nous fîmes tous nos efforts pour lui

ôter cette pensée, et nous lui dîmes mille bonnes raisons pour l'en détourner; nous ne nous expliquâmes pas des plus fortes, qui étoient son peu de secret et son peu de jugement; belles qualités comme vous voyez pour suppléer aux défauts de Laigues. Il le voulut absolument et il le fallut. Il portoit le nom de la Trémouille, il étoit lieutenant-général, il brilloit dans le parti; il y étoit entré avec moi et par moi. Voilà le malheur des guerres civiles; l'on y fait souvent des fautes par bonne conduite.

Ce que je vous viens de raconter de nos conférences chez M. de Bouillon et à l'Hôtel-de-Ville, se passa le 5, le 6 et le 7 mars, il est nécessaire que je vous rende compte de ce qui se passa ces jours-là au parlement et à la conférence de Ruel.

Celle-ci commençoit aussi mal qu'il se pouvoit. Les députés prétendirent et avec raison que l'on ne tenoit point la parole qu'on leur avoit donnée de déboucher les passages, et qu'on ne laissoit pas même passer librement les cent muids de blé. La cour soutint qu'elle n'avoit point promis l'ouverture des passages, et qu'il ne tenoit pas à elle que les cent muids ne passassent. La reine demanda pour conditions préalables à la levée du siège que le parlement s'engageât à aller tenir sa séance à Saint-Germain, tant qu'il plairoit au roi, et qu'il promit de ne s'assembler de trois ans. Les députés refusèrent tout d'une voix ces deux propositions, sur lesquelles la cour se modéra dès l'après-dinée même. M. le duc d'Orléans ayant dit aux députés que la reine se relâchoit de la translation du parlement; qu'elle se contenteroit que lorsqu'on seroit d'accord de tous les articles, il allât tenir un lit de justice à Saint-Germain, pour y vérifier la déclaration qui contiendrait ces articles, et qu'elle modérât aussi les trois années de défenses de s'assembler, à deux. Les députés n'opinèrent pas le premier, ils ne se rendirent pas sur le second, en soutenant que le privilège de s'assembler étoit essentiel au parlement. Ces contestations, jointes à plusieurs autres, qui vous ennuiroient, et aux chicanes qui recommençoient de moment à autre touchant le passage des blés, irritèrent si fort les esprits, lorsqu'on les sut à Paris, que l'on ne parloit de rien moins, au feu de la grande chambre, que de révoquer le pouvoir des députés; et messieurs les généraux, qui se voyant recherchés par la cour, qui n'en avoit pas fait beaucoup de cas jusqu'à la déclaration de M. de Turenne, ne doutoient point qu'ils ne fissent

encore leurs conditions beaucoup meilleures lorsqu'elle seroit plus embarrassée, n'oublièrent rien pour faire crier le parlement et le peuple, et pour faire connoître au cardinal que tout ne dépendoit pas de la conférence de Ruel. Je contribuai de mon côté, dans la vue de régler ou plutôt de modérer un peu la précipitation avec laquelle le premier président et le président de Mesme couroient à tout ce qui paroissoit accommodement; et ainsi comme nous conspirions tous sur ce point à une même fin, quoique par différents principes, nous fâisions, de concert, les mêmes démarches.

Celle du 8 mars fut très considérable. M. le prince de Conti dit au parlement que M. de Bouillon, que la goutte avoit repris avec violence, l'avoit prié de dire à la compagnie que M. de Turenne lui offroit sa personne et ses troupes contre le cardinal de Mazarin, l'ennemi de l'État. J'ajoutai que comme je venois d'être averti que l'on avoit dressé la veille une déclaration à Saint-Germain, par laquelle M. de Turenne étoit déclaré criminel de lèse-majesté, je croyois qu'il étoit nécessaire de casser cette déclaration, d'autoriser ses armes par un arrêt solennel; d'enjoindre à tous les sujets du roi de lui donner passage et subsistance, et de travailler en diligence à lui faire un fonds pour le paiement de ses troupes et pour prévenir le mauvais effet que huit cent mille livres, que la cour venoit d'envoyer à d'Erlac pour les débaucher, y pourroit produire. Cette proposition passa toute d'une voix. La joie qui parut dans les yeux et dans les avis de tout le monde ne se peut exprimer. On donna ensuite un arrêt sanglant contre Courcelles, Lavardin et Amilly, qui faisoient des troupes pour le roi dans le pays du Maine. L'on permit aux communes de s'assembler au son du tocsin, et de courir sus à tous ceux qui en feroient sans ordre du parlement.

Ce ne fut pas tout. Le président de Bellièvre ayant dit à la compagnie qu'il avoit reçu une lettre du premier président, par laquelle il l'assuroit que ni lui ni les autres députés ne feroient rien qui fût indigne de la confiance qu'elle leur avoit témoignée, il s'éleva un cri ou plutôt une voix publique, qui ordonna au président de Bellièvre d'écrire expressément au premier président de n'entendre à aucune proposition nouvelle, ni même de ne résoudre quoi que ce soit sur les anciennes, jusqu'à ce que tous les arrérages du blé promis eussent été entièrement fournis et délivrés; que tous les passages eussent été débouchés et que

tous les chemins eussent été ouverts, aussi bien pour les courriers que pour les vivres.

Le 9, l'on passa plus outre, l'on donna arrêt de faire surseoir à la conférence jusqu'à l'entière exécution des promesses, et jusqu'à l'ouverture toute libre d'un passage, non pas seulement pour le blé, mais même pour toutes sortes de vituailles; et les plus modérés eurent grande peine à obtenir que l'on ajoutât cette clause à l'arrêté, que l'on attendroit pour le publier que l'on eût su de M. le premier président si les passeports pour les blés n'avoient point été expédiés depuis la dernière nouvelle que l'on avoit eue de lui.

M. le prince de Conti ayant dit le même jour au parlement que M. de Longueville l'avoit prié de l'assurer qu'il partiroit de Rouen sans remise, le 15 du mois, avec sept mille hommes de pied et trois mille chevaux et qu'il marcheroit droit à Saint-Germain, la compagnie en témoigna une joie incroyable, et pria M. le prince de Conti d'en presser encore M. de Longueville.

Le 10, Miron, député du parlement de Normandie, étant entré au parlement et ayant dit que M. de Longueville lui avoit donné charge de dire à la compagnie que le parlement de Rennes avoit reçu avec une extrême joie la lettre et l'arrêt de celui de Paris, et qu'il n'attendoit que M. de la Trémouille pour donner celui de jonction contre l'ennemi commun; Miron, dis-je, après avoir fait ce discours et ajouté que le Mans, qui s'étoit aussi déclaré pour le parti, avoit des envoyés auprès de M. de Longueville, fut remercié de toute la compagnie, comme lui ayant apporté des nouvelles extrêmement agréables.

Le 11, un envoyé de M. de la Trémouille demanda audience au parlement, à qui il offrit de la part de son maître huit mille hommes de pied et dix mille chevaux, qu'il prétendoit être en état de marcher en deux jours, pourvu qu'il plût à la compagnie permettre à M. de la Trémouille de se saisir des deniers royaux, dans les recettes générales de Poitiers, de Niort, et d'autres lieux dont il étoit déjà assuré. Le parlement lui fit de grands remerciements, lui donna arrêt d'union, lui donna plein pouvoir sur les recettes générales, et le pria d'avancer ses levées avec diligence.

L'envoyé n'étoit pas sorti du Palais, que le président de Bellièvre ayant dit à la compagnie que le premier président la supplioit de lui envoyer un nouveau pouvoir d'agir à la conférence,

parce que l'arrêt du jour précédent lui avoit ordonné et à lui et aux autres députés de surseoir, le président de Bellièvre, dis-je, n'eut autre réponse si ce n'est que l'on leur donneroit ce pouvoir quand la quantité du blé qui avoit été promise auroit été reçue.

Un instant après, Roland, bourgeois de Reims, qui avoit maltraité personnellement et chassé de la ville M. de la Vieuville, lieutenant du roi dans la province, parce qu'il s'étoit déclaré pour Saint-Germain, présenta requête au parlement contre les officiers qui l'avoient déferé à la cour pour cette action. Il en fut loué de toute la compagnie, et l'on l'assura de toutes sortes de protection.

Voilà bien de la chaleur dans le parti. Et vous croyez apparemment qu'il faudra au moins un peu de temps pour l'évaporer devant que la paix se puisse faire. Nullement; elle est faite et signée le même jour à Ruel, et elle est faite et signée le 11 de mars, par les députés qui avoient demandé le 10 de nouveaux pouvoirs, parce que l'ancien étoit révoqué, et par ces mêmes députés auxquels l'on avoit refusé ce nouveau pouvoir. Voici le dénouement de ce contre-temps que la postérité aura peine à croire, et auquel l'on s'accoutuma en quatre jours.

Aussitôt que M. de Turenne fut déclaré, la cour travailla à gagner les généraux, avec beaucoup plus d'application qu'elle n'avoit fait jusque là : mais elle n'y réussit pas, au moins à son gré. Madame de Montbazou, pressée par Vineuil en plus d'un sens, promettoit M. de Beaufort à la reine ; mais la reine voyoit bien qu'elle auroit beaucoup de peine à le livrer tant que je ne serois pas du marché. La Rivière ne témoignoit plus tant de mépris pour M. d'Elbeuf. Le maréchal de la Mothe n'étoit accessible que par M. de Longueville, duquel la cour ne s'assurait pas beaucoup davantage par la négociation d'Anetauville, que nous nous en assurions par la correspondance de Varicarville. M. de Bouillon faisoit paroître depuis l'éclat de M. son frère plus de pente à s'accommoder avec la cour, et Vassé, qui commandoit, ce me semble, un régiment de cavalerie, l'avoit insinué par des canaux différents à Saint-Germain : mais les conditions paroissoient bien hautes. Il en falloit de grandes pour les deux frères, qui au poste où ils se trouvoient n'étoient pas d'humeur à se contenter de peu de chose. Les incertitudes de M. de la Rochefoucault ne plaisoient pas à la Rivière, qui d'ailleurs considéroit, à ce que

Flamarin disoit à madame de Pommeux, que le compte que l'on faisoit avec M. le prince de Conti ne seroit jamais bien sûr pour les suites, s'il n'étoit aussi arrêté par M. le Prince, qui, sur l'article du cardinalat de monsieur son frère, n'étoit pas de trop facile composition. Ce que j'avois répondu aux offres que j'avois reçues par le canal de madame de Lesdiguières, ne donnoit pas de lieu à la cour de croire que je fusse aisé à ébranler.

Enfin M. le cardinal Mazarin trouvoit toutes les portes de la négociation, qu'il almoit passionnément, ou fermées ou embarrassées, dans une conjoncture où ceux mêmes qui n'y eussent pas eu d'inclination eussent été obligés de les chercher avec empressement; parce que dans la vérité il n'y avoit plus d'autres issues dans la disposition où étoit tout le royaume. Ce désespoir, pour ainsi parler, de négociation, fut par l'événement plus utile à la cour que la négociation la plus flue ne la lui eût pu être; car il ne l'empêcha pas de négocier, le cardinal ne s'en pouvant jamais empêcher par son naturel; et il fit toutefois que, contre son ordinaire, il ne se fia pas à sa négociation. Et ainsi il amusa nos généraux, cependant qu'il envoyoit huit cent mille livres, qui enlevèrent à M. de Turenne son armée, et qu'il obligeoit les députés de Ruel à signer une paix contre les ordres de leur corps. M. le Prince m'a dit que ce fut lui qui fit envoyer les huit cent mille livres, et je ne sais même s'il n'ajouta pas qu'il les avoit avancées; je ne m'en ressouviens pas précisément. Pour ce qui est de la conclusion de la paix de Ruel, le président de Mesmes m'a assuré plusieurs fois depuis qu'elle fut purement l'effet d'un concert qui fut pris la nuit d'entre le 8 et le 9 de mars, entre le cardinal et lui; et le cardinal lui ayant dit qu'il connoissoit clairement que M. de Bouillon ne vouloit négocier que quand M. de Turenne seroit à la portée de Paris et des Espagnols, c'est-à-dire en état de se faire donner la moitié du royaume, lui président de Mesmes lui avoit répondu: « Il n'y a de salut que de faire le coadjuteur cardinal; » que le cardinal lui ayant reparti: « Il est pis que l'autre, car l'on voit au moins au temps où l'autre négociera; mais celui-là ne traitera jamais que pour le général. » Lui, président de Mesmes, lui avoit dit: « Puisque les choses sont en cet état, il faut que nous payons de nos personnes pour sauver l'Etat; il faut que nous signons la paix; car après ce que le parlement a fait aujourd'hui, il n'y a plus de mesures et peut-être qu'il nous révoquera demain. Nous hasardons tout si nous

sommes désavoués ; l'on nous fermera les portes de Paris ; l'on nous fera notre procès ; l'on nous traitera de prévaricateurs et de traîtres ; c'est à vous de vous faire des conditions qui nous donnent lieu de justifier notre procédé. Il y va de votre intérêt, parce que si elles sont raisonnables nous les saurons bien faire valoir contre les factieux ; mais faites les telles qu'il vous plaira, je les signerai toutes, et je vais de ce pas dire au premier président que c'est mon sentiment et que c'est l'unique expédient pour sauver le royaume. S'il réussit nous avons la paix ; si nous sommes désavoués nous affaiblirons toujours la faction, et le mal n'en tombera que sur nous. » Le président de Mesme en me comptant ce que je viens de vous dire, ajoutait : « Que la commotion où le parlement avait été le 8, jointe à la déclaration de M. de Turenne, et à ce que le cardinal lui avait dit de la disposition de M. de Bouillon et de la mienne, lui avait inspiré cette pensée ; que l'arrêt donné le 9, qui ordonnoit aux députés de surseoir à la conférence jusqu'à ce que les blés promis eussent été fournis, l'y avoient confirmé ; que la chaleur qui avoit paru dans le peuple le 10, l'y avoit fortifié ; qu'il avoit persuadé, quoiqu'avec peine, le premier président de faire cette démarche. » Il accompagnoit ce récit de tant de circonstances, que je erois qu'il disoit vrai. Que M. le duc d'Orléans et M. le Prince, auxquels je l'ai demandé, m'ont dit que l'opiniâtreté avec laquelle le 8, et le 9 et le 10, le premier président et le président de Mesme défendirent quelques articles, n'avoit guère de rapport à cette résolution que le président de Mesme disoit avoir prise dès le 8. Longueil, qui étoit un des députés, étoit persuadé de la vérité de ce que disoit le président de Mesme, et tiroit même vanité de ce qu'il s'en étoit aperçu des premiers. Et M. le cardinal Mazarin, à qui j'en parlai depuis la guerre, me le confirma en se donnant pourtant la gloire d'avoir rectifié cet avis, « qui étoit, ajouta-t-il, de soi-même trop dangereux, si je n'eusse pénétré les intentions de M. de Bouillon et les vôtres. Je savois que vous ne vouliez pas perdre le parlement par le peuple, et que M. de Bouillon vouloit plutôt à toutes choses attendre son frère. » Voilà ce que me dit M. le cardinal Mazarin dans l'intervalle de l'un de ces accommodements fourrés que nous faisons quelquefois ensemble. Je ne sais s'il ne parloit point après coup, mais je sais bien que s'il eût plu à M. de Bouillon de me croire, nous n'eussions pas donné lieu, ni lui ni moi, à cette pénétration.

La paix fut donc signée après beaucoup de contestations, trop longues et trop ennuyeuses à rapporter, le 11 de mars, et les députés consentirent avec beaucoup de difficultés que M. le cardinal Mazarin y signât avec M. le duc d'Orléans, M. le Prince, M. le chancelier, M. de la Meilleraye et M. de Brissac, qui étoient les députés nommés par le roi. Les articles furent :

Que le parlement se rendra à Saint-Germain, où sera tenu un lit de justice, où la déclaration contenant les articles de la paix sera publiée ; après quoi il retournera faire ses fonctions ordinaires à Paris.

Ne sera faite aucune assemblée de chambres pour toute l'année 1649, excepté pour la réception des officiers et pour les mercuriales.

Que tous les arrêts rendus par le parlement, depuis le 6 de janvier, seront nuls à la réserve de ceux qui auront été rendus entre particuliers, sur faits concernant la justice ordinaire.

Que toutes les lettres de cachet, déclarations et arrêts du conseil, rendus au sujet des mouvements présents, seront nuls et comme non avenus.

Que les gens de guerre levés pour la défense de Paris seront licenciés aussitôt après l'accoumodement signé, et Sa Majesté fera aussi en même temps retirer ses troupes des environs de ladite ville.

Que les habitants poseront les armes, et ne les pourront reprendre que par ordre du roi.

Que le député de l'archiduc sera renvoyé incessamment sans réponse.

Que tous les papiers et meubles qui ont été pris aux particuliers et qui se trouveront en nature seront rendus.

Que M. le prince de Conti, princes, ducs et tous ceux sans exception qui ont pris les armes, n'en pourront être recherchés sous quelque prétexte que ce puisse être, en déclarant par les dessus dits, dans quatre jours, à compter de celui auquel les passages seront ouverts, et par M. de Longueville, en dix, qu'ils veulent bien être compris dans le présent traité.

Que le roi donnera une décharge générale pour tous les deniers royaux qui ont été pris, pour tous les meubles qui ont été vendus, pour toutes les armes et munitions qui ont été enlevées tant à l'Arsenal qu'ailleurs.

Que le roi fera expédier des lettres pour la révocation du se-

mestre du parlement d'Aix, conformément aux articles accordés entre les députés de Sa Majesté et ceux du parlement et pays de Provence, du 21 février.

Que la Bastille sera remise entre les mains du roi.

Il y eut encore quelques autres articles qui ne méritent pas d'être rapportés.

Je crois que vous ne doutez pas de la surprise de M. de Bouillon, lorsqu'il apprit que la paix étoit signée. Je le lui appris en lui faisant lire un billet que j'avois reçu de Longueil : au cinq ou sixième mot duquel madame de Bouillon, qui fit réflexion à ce que je lui avois dit cinquante fois, des inconvénients qu'il y avoit à ne pas engager pleinement et entièrement le parlement, s'écria en se jetant sur le lit de monsieur son mari : « Ah ! qui l'en dit ! Y avez-vous seulement jamais pensé ? — Non, madame, lui répondis-je, je n'ai pas cru que le parlement put faire la paix aujourd'hui ; mais j'ai cru comme bien savez, qu'il la feroit très mal si nous le laissions faire ; il ne m'a trompé qu'au temps. » M. de Bouillon prit la parole : « Il ne l'a que trop dit, il ne nous l'a que trop prédit, nous avons fait la faute toute entière. » Je vous confesse que ce mot de M. de Bouillon m'inspira une nouvelle espèce de respect pour lui : car il est à mon sens d'un plus grand homme de savoir avouer sa faute que de savoir ne la pas faire. Comme nous consultons ce qu'il y avoit à faire, M. le prince de Conti, M. d'Elbeuf, M. de Beaufort et M. le maréchal de la Mothe entrèrent dans la chambre, qui ne savoient rien de la nouvelle, et qui ne venoient chez M. de Bouillon que pour lui communiquer une entreprise que Saint-Germain-d'Achon avoit formée sur Lagny, où il avoit quelque intelligence. Ils furent surpris au-delà de ce que vous vous pouvez imaginer de la signature de la paix ; et d'autant plus que tous leurs négociateurs, selon le style ordinaire de ces sortes de gens, leur avoient fait voir, depuis deux ou trois jours, que la cour étoit persuadée que le parlement n'étoit qu'une représentation, et qu'au fond il falloit compter avec les généraux. M. de Bouillon m'a avoué plusieurs fois depuis que Vassé l'en avoit fort assuré, madame de Montbazou avoit reçu cinq ou six billets de la cour qui portoient la même chose ; et le maréchal de Villeroy, qui assurément ne trompoit pas madame de Lesdiguières, mais qui étoit trompé lui-même, lui disoit la même chose tous les jours. Il faut avouer que M. le cardinal Mazarin joua et couvrit très bien son jeu en cette occasion ; et qu'il

en est d'autant plus à estimer qu'il avoit à se défendre de l'imprudence de la Rivière, qui étoit grande, et de l'impétuosité de M. le prince, qui en ce temps-là n'étoit pas médiocre. Le propre jour que la paix fut signée, il s'emporta contre les députés d'une manière qui étoit très capable de rompre l'accoutumement. Je reviens au conseil que nous tinmes chez M. de Bouillon.

L'un des plus grands défauts des hommes est qu'ils cherchent presque toujours, dans les malheurs qui leur arrivent par leur faute, des excuses devant que de chercher des remèdes ; ce qui fait qu'ils y trouvent très souvent trop tard les remèdes qu'ils ne cherchent pas d'assez bonne heure. Voilà ce qui arriva chez M. de Bouillon. Je vous ai déjà dit qu'il ne balança pas un moment à reconnoître qu'il n'avoit pas jugé sainement de l'état des choses. Il le dit publiquement, comme il me l'avoit dit à moi seul. Il n'en fut pas ainsi des autres. Nous eûmes, lui et moi, le plaisir de remarquer qu'ils répondoient à leurs pensées plutôt qu'à ce qu'on leur disoit ; ce qui ne manque presque jamais en ceux qui savent que l'on leur peut reprocher quelque chose avec justice. Il ne tint pas à moi de les obliger à dire leur avis les premiers. Je suppliai M. le prince de Conti de considérer qu'il lui appartenoit, par toutes sortes de raisons, d'ouvrir et de fermer la scène. Il parla, et si obscurément, que personne n'y entendit rien. M. d'Elbeuf s'étendit beaucoup, et il ne conclut à rien. M. de Beaufort employa son lieu commun, qui étoit d'assurer qu'il iroit toujours son grand chemin. Les oraisons du maréchal de la Mothe n'étoient jamais que d'une demie période ; et M. de Bouillon dit que n'y ayant que moi dans la compagnie qui connût bien le fond et de la ville et du parlement, il croyoit qu'il étoit nécessaire que j'agitasse la matière sur laquelle il seroit après plus facile de prendre une bonne résolution. Voici la substance de ce que je dis. Je n'en puis rapporter les propres paroles, parce que je n'eus pas le soin de les écrire après, comme j'avois fait en quelque autre occasion.

« Nous avons tous fait ce que nous avons cru devoir faire ; il n'en faut point juger par les événements. La paix est signée par des députés qui n'ont plus de pouvoirs, elle est nulle. Nous n'en savons point encore les articles, au moins parfaitement ; mais il n'est pas difficile de juger, par ceux qui ont été proposés ces jours passés, que ceux qui auront été arrêtés ne seront ni honnêtes ni sûrs. C'est, à mon avis, sur ce fondement qu'il faut opiner ; le-

quel supposé, je ne balance point à croire que nous ne sommes pas obligés à tenir l'accommodement, et que nous sommes même obligés à ne le pas tenir par toutes les raisons et de l'honneur et du bon sens. Le président Viole me mande qu'il n'y est pas seulement fait mention de M. de Turenne, avec lequel il n'y a que trois jours que le parlement a donné un arrêt d'union. Il ajoute que messieurs les généraux n'ont que quatre jours pour déclarer s'ils veulent être compris dans la paix, et que M. de Longueville et le parlement de Rouen n'en ont que dix. Jugez, je vous supplie, si cette condition, qui ne donne le temps ni aux uns ni aux autres de songer seulement à leurs intérêts, n'est pas un pur abandonnement. L'on peut inférer de ces deux articles quels seront les autres et quelle infamie ce seroit que de les recevoir. Venons aux moyens de les refuser et de les refuser solidement et avantageusement pour le public et pour le particulier. Ils seront rejetés, dès qu'ils paroîtront dans le public, universellement de tout le monde, et ils le seront même avec fureur. Mais cette fureur est ce qui nous perdra, si nous n'y prenons garde, parce qu'elle nous amusera. Le fond de l'esprit du parlement est à paix, et vous pouvez avoir observé qu'il ne s'en éloigne jamais que par saillies. Celle que nous y verrons demain ou après-demain sera terrible ; si nous manquons de la prendre comme au bon, elle tombera comme les autres et d'autant plus dangereusement que la chute en sera décisive. Jugez, s'il vous plait, de l'avenir par le passé, et voyez à quoi se sont terminées toutes les commotions que vous avez vues jusqu'ici dans cette compagnie. Je reviens à mon ancien avis, qui est de songer uniquement à la paix générale, de signer, dès cette nuit, un traité sur ce chef avec les envoyés de l'archiduc, de se porter demain au parlement, d'y ignorer tout ce qui s'est passé aujourd'hui à la conférence, que nous pouvons très bien ne pas savoir, puisque le premier président n'en a point fait encore de part à personne, et d'y faire donner arrêt par lequel il soit ordonné aux députés de la compagnie d'insister uniquement sur ce point et sur celui de l'exclusion du cardinal Mazarin ; et, en cas de refus, de revenir à Paris prendre leurs places. Le peu de satisfaction que l'on y a du procédé de la cour et de la conduite même des députés, fait que ce que la déclaration de M. de Turenne toute seule rendoit, à mon opinion, très possible, sera très facile présentement, et si facile que nous n'avons pas besoin d'attendre, pour animer

davantage la compagnie, que l'on nous ait fait le rapport des articles qui l'aigriroient assurément. Cela avoit été ma première pensée ; et quand j'ai commencé à parler, j'avois fait dessein de vous proposer, monsieur (dis-je à M. le prince de Conti) de vous servir du prétexte de ces articles pour échauffer le parlement. Mais je viens de faire une réflexion qui me fait croire qu'il est plus à propos d'en prévenir le rapport pour deux raisons, dont la première est que le bruit que nous pouvons répandre cette nuit de l'abandonnement des généraux fera encore plus d'effet et jettera plus d'indignation dans les esprits que le rapport même que les députés déguiseront au moins de quelques méchantes couleurs. La seconde est que nous ne pouvons avoir ce rapport en forme que par le retour des députés, que je suis persuadé que nous ne devons point souffrir. »

Comme j'en étois là, je reçus un paquet de Ruel, dans lequel je trouvai une seconde lettre de Viole, avec un brouillon du traité contenant les articles que je vous ai cotés ci-dessus ; ils étoient si mal écrits que je ne les pus presque lire ; mais ils me furent expliqués par une autre lettre qui étoit dans le paquet de Lescury, maître des comptes, et qui étoit un des députés. Il ajoutoit, par un billet séparé, que le cardinal Mazarin y avoit signé. Toute la compagnie douta encore moins, depuis la lecture de ces lettres et de ces articles, de la facilité qu'il y auroit à animer et à enflammer le parlement. « J'en conviens, leur dis-je, mais je ne change pas pour cela de sentiment, et au contraire, j'en suis encore plus persuadé qu'il ne faut, en façon du monde, souffrir le retour des députés, si l'on se résout à prendre le parti que je propose, en voici la raison. Si vous leur donnez le temps de revenir à Paris avant que de vous déclarer pour la paix générale, il faut nécessairement que vous leur donniez aussi le temps de faire leur rapport contre lequel vous ne vous pouvez pas empêcher de déclamer ; et j'ose vous assurer que si vous joignez la déclamation contre eux, à ce grand éclat de la proposition de la paix générale dont vous allez éblouir toutes les imaginations, il ne sera pas en votre pouvoir d'empêcher que le peuple ne déchire à vos yeux et le premier président et le président de Mesme. Vous passerez pour les auteurs de cette tragédie, quelques efforts que vous ayez pu faire pour l'empêcher ; vous serez formidables le premier jour, vous serez odieux le second. »

M. de Beaufort, à qui Brillet, qui étoit tout à fait dépendant de

madame de Montbazon, venoit de parler à l'oreille, m'interrompit à ce mot, et il me dit : « Il y a un bon remède ; il leur faut fermer les portes de la ville ; il y a plus de quatre jours que tout le peuple ne crie autre chose. » — « Ce n'est pas mon sentiment , lui répondis-je ; vous ne leur pouvez fermer les portes sans vous faire passer, dès demain, pour les tyrans du parlement, dans les esprits de ceux mêmes de ce corps qui auront été d'avis aujourd'hui que vous les leur fermiez. » — « Il est vrai, reprit M. de Bouillon ; le président de Bellièvre me le disoit encore cette après-dinée, et qu'il est nécessaire, pour les suites, de faire en sorte que le premier président et le président de Mesme soient les déserteurs et non les exilés du parlement. » — « Il a raison, ajoutai-je, car, en la première qualité, ils y seront abhorrés toute leur vie, et en la seconde, ils y seroient plaints dans deux jours et ils y seroient regrettés dans quatre. » — « Mais l'on peut tout concilier, dit M. de Bouillon, qui fut bien aise de brouiller les espèces et de prévenir la conclusion de ce que j'avois commencé ; laissons entrer les députés, laissons les faire leur rapport sans nous emporter ; ainsi, nous n'échaufferons pas le peuple qui, par conséquent, n'ensanglantera pas la scène. Vous convenez que le parlement ne recevra pas les conditions qu'ils apporteront ; et il n'y aura rien de si aisé que de les renvoyer pour essayer d'en obtenir de meilleures. En cette manière, nous ne précipiterons rien, nous nous donnerons du temps pour prendre nos mesures, nous demeurerons sur nos pieds et en état de réunir ce que vous proposez avec d'autant plus d'avantage que les trois armées de M. l'archiduc, de M. de Longueville et de M. de Turenne seront plus avancées. »

Dès que M. de Bouillon commença à parler sur ce ton, je me le tins pour dit ; je ne doutai point qu'il ne fût retombé dans l'appréhension de voir tous les intérêts particuliers confondus et anéantis dans celui de la paix générale, et je me ressouvins d'une réflexion que j'avois déjà faite, il y avoit quelque temps, sur une autre affaire : qu'il est bien plus ordinaire aux hommes de se repentir en spéculation d'une faute qui n'a pas eu un bon événement, que de revenir dans la pratique de l'impression qu'ils ne manquent jamais de recevoir du motif qui les a portés à la commettre. M. de Bouillon, qui s'aperçut bien que j'observois la différence de ce qu'il venoit de proposer et de ce qu'il avoit dit une heure avant, n'oublia rien pour insinuer, sans affectation, qu'il n'y

avoit rien de contraire, quoique la diversité des circonstances y fit paroître quelque apparence de changement. Je fis semblant de prendre pour bon tout ce qu'il lui plut de dire sur ce détail, quoique, à dire le vrai, je n'y entendisse rien, et je me contentai d'insister sur le fond en faisant voir les inconvénients qui étoient inséparables du délai; l'agitation du peuple, qui pouvoit à tous les quarts d'heure nous précipiter à ce qui nous déshonoreroit et nous perdrait; l'instabilité du parlement, qui recevoit peut-être dans quatre jours les articles qu'il déchireroit demain si nous le voulions; la facilité que nous aurions de procurer à toute la chrétienté la paix générale, ayant quatre armées en campagne, dont les trois étoient à nous et indépendantes de l'Espagne; à quoi j'ajoutai que cette dernière qualité détruisoit, à mon opinion, ce que M. de Bouillon avoit dit ces jours passés de la crainte qu'il avoit qu'elle ne nous abandonnât aussitôt qu'elle auroit lieu de croire que nous aurions forcé le cardinal Mazarin à désirer sincèrement la paix avec elle. Je m'étendis beaucoup sur ce point, parce que j'étois assuré que c'étoit celui-là seul et unique qui retiendrait M. de Bouillon, et je conclus mon discours par l'offre que je fis de sacrifier de très bon cœur la coadjutorerie de Paris au ressentiment de la reine et à la passion du cardinal, si l'on vouloit prendre le parti que je proposois. Je l'eusse fait dans la vérité avec beaucoup de joie, par un aussi grand honneur qu'en eût été celui de pouvoir contribuer en quelque chose à la paix générale. Je ne fus pas fâché, de plus, de faire un peu de honte aux gens touchant les intérêts particuliers, dans une conjoncture où il est vrai qu'ils arrétoient la plus glorieuse, la plus utile et la plus éclatante action du monde. M. de Bouillon combattit mes raisons par toutes celles par lesquelles il les avoit déjà combattues la première fois, et il finit par cette protestation qu'il fit à mon opinion de très bonne fol : « Je sais que la déclaration de mon frère peut faire croire que j'ai de grandes vues et pour lui, et pour moi et pour toute ma maison, et je n'ignore pas que ce que je viens de dire présentement de la nécessité que je crois qu'il y a de le laisser avancer avant que nous prenions un parti définitif, doit confirmer tout le monde dans cette pensée. Je ne désavoue pas même que je ne l'aie et que je ne sois persuadé qu'il m'est permis de l'avoir; mais je consens que vous me publiez tous pour le plus lâche et le plus scélérat de tous les hommes, si je m'accorde jamais avec la cour, en quelque considération que nous

nous puissions trouver, mon frère et moi, que vous ne m'ayez tous dit que vous êtes satisfaits ; et je prie M. le coadjuteur, qui, ayant toujours protesté qu'il ne veut rien en son particulier, sera toujours un témoin fort irréprochable, de me déshonorer si je ne demeure fidèlement dans cette parole.»

Cette déclaration ne nuisit pas à faire recevoir de toute la compagnie l'avis de M. de Bouillon, que vous avez vu ci-dessus dans la réponse qu'il fit au mien, et il agréa à tout le monde avec d'autant plus de facilité, qu'en laissant le mien pour la ressource, il laissoit la porte ouverte aux négociations que chacun avoit ou espéroit en sa manière. La source la plus commune des imprudences est la vue que l'on a de la possibilité des ressources. J'eusse emporté, si j'eusse voulu, M. de Beaufort et M. le maréchal de la Mothe : mais comme la considération de l'armée de M. de Turenne et celle de la confiance absolue que les Espagnols avoient en M. de Bouillon, faisoient qu'il y eût en de la folie à se figurer seulement que l'on put faire quelque chose de considérable malgré lui, je pris le parti de me rendre avec respect et à l'autorité de M. le prince de Conti, et à la pluralité des voix ; et l'on résolut très prudemment, à mon avis au moins sur ce dernier point, que l'on ne s'expliqueroit point du détail le lendemain au matin au parlement, et que M. le prince de Conti y diroit seulement en général, que le bruit commun portant que la paix avoit été signée à Ruel, il avoit résolu de députer, pour ses intérêts et pour ceux de MM. les généraux. M. de Bouillon jugea qu'il seroit à propos de parler ainsi, pour ne pas témoigner au parlement que l'on fût contraire à la paix en général, et pour se donner à soi-même plus de lieu de trouver à redire aux articles en détail ; que l'on satisferoit le peuple par le dernier, que l'on contenteroit par le premier le parlement, dont la pente étoit à l'accommodement, même dans les temps où il n'en approuvoit pas les conditions ; et qu'ainsi nous mitonnerions les choses, ce fut son mot, jusques à ce que nous vissions le moment propre à les décider. Il se tourna vers moi en finissant, pour me demander si je n'étois pas de ce sentiment. — « Il ne se peut rien de mieux, lui répondis-je, supposé ce que vous faites ; mais je crois toujours qu'il se pourroit quelque chose de mieux que ce que vous faites. » — « Non, reprit M. de Bouillon, vous ne pouvez être de cet avis, supposé que mon frère puisse être dans trois semaines à nous. » Il ne sert de rien de disputer, lui répliquai-je,

il y a arrêté ; mais il n'y a que Dieu qui nous puisse assurer qu'il y soit de sa vie. » Je dis ce mot si à l'aventure, que je fis même réflexion un moment après sur quoi je l'avois dit, parce qu'il est vrai qu'il n'y avoit rien qui parut plus certain que la marche de M. de Turenne. Je ne laissois pas d'en avoir toujours quelque sorte de doute dans l'esprit, ou par un pressentiment que je n'ai toutefois jamais connu qu'en cette occasion, ou par l'appréhension et vive et continuelle que j'avois, de nous voir manquer la seule chose par laquelle nous pouvions engager et fixer le parlement. Nous sortîmes à trois heures après minuit de chez M. de Bouillon où nous étions entrés à onze, un moment après que j'eus reçu la première nouvelle de la paix, qui ne fut signée qu'à 9 heures à Ruel.

Le lendemain, qui fut le 12, M. le prince de Conti dit au parlement en douze ou quinze paroles ce qui avoit été résolu chez M. de Bouillon. M. d'Elbeuf le paraphrasa, et M. de Beaufort et moi, qui affectâmes de ne nous expliquer de rien, trouvâmes, à ce que les femmes nous crièrent des boutiques et dans les rucs, que ce que j'avois prédit du mouvement du peuple n'étoit que trop bien fondé. Miron, que j'avois prié d'être alerte eut peine à le contenir dans la rue Saint-Honoré, à l'entrée des députés, et je me repentis plus d'une fois d'avoir jeté dans le monde, comme j'avois fait dès le matin, et les plus odieux des articles et la circonstance de la signature du cardinal Mazarin. Vous avez vu ci-dessus la raison pour laquelle nous avions jugé à propos de les faire savoir, mais il faut avouer que la guerre civile est une de ces maladies compliquées, dans lesquelles le remède que vous destinez pour la guérison d'un symptôme en aggrave quelquefois trois et quatre autres.

Le 13, les députés de Ruel étant entrés au parlement, qui étoit extrêmement ému, M. d'Elbeuf, désespéré d'un paquet qu'il avoit reçu à onze heures du soir de Saint-Germain, la veille, à ce que le chevalier de Fruges me dit depuis, leur demanda fort brusquement, contre ce qui avoit été arrêté chez M. de Bouillon, s'ils avoient traité de quelques intérêts des généraux ? Et le premier président ayant voulu répondre par la lecture du procès-verbal de ce qui s'étoit passé à Ruel, il fut presque accablé par un bruit confus, mais uniforme de toute la compagnie, qui s'écrioit qu'il n'y avoit point de paix ; que le pouvoir des députés avoit été révoqué ; qu'ils avoient abandonné lâchement et les généraux et

tous ceux auxquels la compagnie avoit accordé arrêt d'union. M. le prince de Conti dit assez doucement qu'il avoit beaucoup de lieu de s'étonner que l'on eût conclu sans lui, sans MM. les généraux : à quoi M. le premier président ayant reparti qu'ils avoient toujours protesté qu'ils n'avoient jamais d'autres intérêts que ceux de la compagnie, et que de plus il n'avoit tenu qu'à eux d'y députer. M. de Bouillon, qui recommença de ce jour-là à sortir de son logis, parce que sa goutte l'avoit quitté, dit que le cardinal Mazarin demeurant premier ministre, il demandoit pour toute grâce au parlement de lui obtenir un passe-port pour pouvoir sortir en sûreté du royaume. Le premier président lui répondit que l'on avoit eu soin de ses intérêts ; qu'il avoit insisté de lui-même sur la récompense de Sedan, et qu'il en auroit satisfaction : et M. de Bouillon lui ayant témoigné et que ses discours n'étoient qu'en l'air, et de plus qu'il ne se sépareroit jamais des autres généraux, le bruit recommença avec une telle fureur que M. le président de Mesme, que l'on chargeoit d'opprobres, particulièrement sur la signature du Mazarin, en fût épouvanté, et au point qu'il trembloit comme la feuille. MM. de Beaufort et de la Mothe s'échauffèrent par le grand bruit, nonobstant toutes nos premières résolutions, et le premier dit en mettant la main sur la garde de son épée : — « Vous avez beau faire, messieurs les députés, celle-ci ne tranchera jamais pour le Mazarin. » Vous voyez si j'avois raison quand je disois chez M. de Bouillon, que dans le mouvement où seroient les esprits au retour des députés, nous ne pourrions pas répondre d'un quart d'heure à l'autre. Je devois ajouter que nous ne pourrions pas répondre de nous-mêmes.

Comme le président le Coigneux commençoit à proposer que le parlement renvoyât les députés pour traiter des intérêts de MM. les généraux, et pour faire réformer les articles qui ne plaisoient pas à la compagnie, ce que M. de Bouillon lui avoit inspiré, la veille, à onze heures du soir, l'on entendit un fort grand bruit dans la salle du Palais qui fit peur à *maître Conin* (le président le Coigneux), et qui l'obligea de se taire ; le président de Bellièvre, qui étoit de ce qui avoit été résolu chez M. de Bouillon, ayant voulu appuyer la proposition du Coigneux, fut interrompu par un second bruit encore plus grand que le premier. L'huisnier, qui étoit à la porte de la grande chambre, entra et dit avec une voix tremblante, que le peuple demandoit M. de

Beaufort. Il sortit ; il harangua de sa manière la populace , et il l'apaisa pour un moment. Le fracas recommença aussitôt qu'il fut rentré ; et le président de Novion , qui étoit bien voulu pour s'être signalé dans les premières assemblées des chambres contre la personne du Mazarin , étant sorti du parquet des huissiers pour voir ce que c'étoit , y trouva un certain du Boisle , méchant avocat et si peu connu que je ne l'avois oui nommer , qui , à la tête d'un nombre infini de peuple , dont la plus grande partie avoit le poignard à la main , lui dit qu'il vouloit que l'on lui donnât les articles de la paix pour faire brûler par la main d'un bourreau , dans la Grève , la signature du Mazarin ; que si les députés avoient signé cette paix de leur bon gré , il les falloit pendre ; que si l'on les y avoit forcés à Ruel , il la falloit désavouer. Le président de Novion fort embarrassé , comme vous pouvez juger , représenta à du Boisle que l'on ne pouvoit brûler la signature du cardinal sans brûler celle de M. le duc d'Orléans ; mais que l'on étoit sur le point de renvoyer les députés pour faire réformer les articles à la satisfaction du public. L'on n'entendoit cependant dans la salle , dans les galeries et dans la cour du Palais , que des voix confuses et effroyables : Point de paix ! et point de Mazarin ! Il faut aller à Saint-Germain querir notre bon roi ; il faut jeter dans la rivière tous les Mazarin. Vous m'avez quelquefois oui parler de l'intrépidité du premier président ; elle ne parut jamais plus complète ni plus achevée qu'en ce rencontre. Il se voyoit l'objet de la fureur et de l'exécration du peuple , il le voyoit armé ou plutôt hérissé de toutes sortes d'armes , en résolution de l'assassiner ; il étoit persuadé que M. de Beaufort et moi avions ému la sédition avec la même intention. Je l'observai et je l'admirai. Je ne lui vis jamais un mouvement dans le visage , je ne dis pas qui marquât de la frayeur , mais je dis qu'il ne marquât une fermeté inébranlable et une présence d'esprit presque surnaturelle , qui est encore quelque chose de plus grand que la fermeté , quoiqu'elle en soit au moins en partie l'effet. Elle fut au point qu'il prit les voix , avec la même liberté d'esprit qu'il avoit dans les audiences ordinaires , et qu'il prononça du même ton et du même air l'arrêt formé sur la proposition de M. le Coigneux et de Bellièvre , qui portoit que les députés retourneroient à Ruel pour y traiter des prétentions et des intérêts de MM. les généraux , et de tous les autres qui étoient joints au parti , et pour obtenir que M. le cardinal de Mazarin ne

signât point dans le traité qui se feroit tant sur ce chef que sur les autres qui se pourroient remettre en négociation.

Cette délibération assez informe ne s'expliqua pas pour ce jour-là plus distinctement et parce qu'il étoit plus de cinq heures du soir quand elle fut achevée, quoique l'on fût au Palais dès les sept heures du matin, et parce que le peuple étoit si animé que l'on appréhenda, et avec fondement, qu'il ne forçât les portes de la grande chambre. L'on proposoit même à M. le premier président de sortir par les greffes, par lesquels il se pourroit retirer en son logis sans être vu, à quoi il répondit ces propres mots : — « La cour ne se cache jamais. Si j'étois assuré de périr, je ne commettrai pas cette lâcheté qui, de plus, ne serviroit qu'à donner de la hardiesse aux séditieux. Ils me trouveront bien dans ma maison s'ils croyoient que je les eusse appréhendé ici. » Comme je le priois de ne se point exposer au moins que je n'eusse fait mes efforts pour adoucir le peuple, il se tourna vers moi d'un air moqueur et il me dit cette mémorable parole que je vous ai racontée plus d'une fois : — « Ha ! mon bon seigneur, dites le bon mot. » Je vous confesse que, quoiqu'il me témoignât assez par là qu'il me croyoit l'auteur de la sédition, en quoi il me faisoit une horrible injustice, je ne me sentis touché d'aucun mouvement que de celui qui me fit admirer l'intrépidité de cet homme que je laissai entre les mains de Caumartin, afin qu'il le retint jusqu'à ce que je revinsse à lui. Je priai M. de Beaufort de demeurer à la porte du parquet des huissiers pour empêcher le peuple d'entrer et le parlement de sortir. Je fis le tour par la buvette, et quand je fus dans la grande salle, je montai sur un banc de procureur, et, ayant fait un signe de la main, tout le monde cria silence pour m'écouter. Je dis tout ce que je m'imaginai être le plus propre à calmer la sédition ; et du Boisie s'avançant et me demandant avec audace si je répondois que l'on ne tiendrait pas la paix qui avoit été signée à Ruel, je lui répondis que j'en étois très assuré, pourvu que l'on ne fit point d'émotion, laquelle continuant, seroit capable d'obliger les gens les mieux intentionnés pour le parti à chercher toutes les voies d'éviter de pareils inconvénients. Il me fallut jouer en un quart d'heure trente personnages tous différents. Je menaçai, je caressai, je commandai, je suppliai ; enfin comme je crus me pouvoir au moins assurer de quelques instants, je revins dans la grande chambre où je pris M. le premier président que je mis devant

moi en l'embrassant. M. de Beauport en usa de la même manière avec M. le président de Mesme, et nous sortîmes ainsi avec le parlement en corps, les huissiers à la tête. Le peuple fit de grandes clameurs ; nous entendîmes même quelques voix qui criaient : république ! Mais l'on n'attenta rien, et ainsi finit l'histoire. M. de Bouillon, qui courut en cette journée plus de périls que personne, ayant été conché en joue par un misérable de la lie du peuple qui s'était imaginé qu'il était Mazarin, me dit l'après-dinée que je ne pouvois pas dire dorénavant qu'il n'eût au moins bien jugé pour cette fois du parlement et que je voyois bien que nous aurions tout le temps d'attendre M. de Turenne. Et je lui répondis qu'il attendit lui-même à juger du parlement, parce que je ne doutois point que le péril où il s'était vu lui-même n'aidât encore beaucoup à la pente qu'il avoit déjà très naturelle à l'accommodement.

Il y parut dès le lendemain, qui fut le 14, car l'on arrêta, après de grandes contestations (à la vérité, qui durèrent jusqu'à trois heures après midi), l'on arrêta, dis-je, que l'on feroit le lendemain lecture de ce même procès-verbal de la conférence de Ruel et de ces mêmes articles, dont l'on n'avoit pas seulement voulu entendre parler la veille.

Le 15, ce procès-verbal et ces articles furent lus, ce qui ne se passa pas sans beaucoup de chaleur (mais beaucoup moindre toutefois que celle des deux premiers jours). L'on arrêta enfin, après une infinité de paroles de picoteries qui furent dites de part et d'autre, de concevoir l'arrêt en ces termes :

• La cour a accepté l'accommodement et le traité et a ordonné que les députés du parlement retourneront à Saint-Germain pour faire instance et obtenir la réformation de quelques articles, savoir : de celui d'aller tenir un lit de justice à Saint-Germain ; de celui qui défend l'assemblée des chambres, que Sa Majesté sera très humblement suppliée de permettre en certains cas ; de celui qui permet les prêts, qui est le plus dangereux pour le public, à cause des conséquences ; et les députés y traiteront aussi des intérêts de messieurs les généraux et de tous ceux qui se sont déclarés pour le parti, conjointement avec ceux qu'il leur plaira de nommer pour aller traiter particulièrement en leur nom. »

Le 16, comme on lisoit cet arrêt, Machaut, conseiller, remarqua que, au lieu de mettre *faire instance et obtenir*, l'on y avoit écrit *faire instance d'obtenir*, et il soutint que le sentiment de

la compagnie avoit été que les députés fissent *instance et obtinsent*, et non pas seulement qu'ils fissent instance d'obtenir. Le premier président et le président de Mesme opiniâtèrent le contraire. La chaleur fut grande dans les esprits, et comme l'on étoit sur le point de délibérer, Saintot, lieutenant des cérémonies, demanda à parler au premier président en particulier, et lui rendit une lettre de M. le Tellier, qui lui témoignoit la satisfaction que le roi avoit de l'arrêté du jour précédent et qui lui envoyoit des passe-ports pour les députés des généraux. Cette petite pluie, qui parut douce, abattit le grand vent qui s'étoit élevé dans le commencement de l'assemblée. L'on ne parla plus de la question ; l'on ne se ressouvint plus seulement qu'il y eût différence entre faire instance et obtenir et faire instance d'obtenir. Miron, conseiller et député du parlement de Rouen, qui, dès le 13, s'étoit plaint en forme au parlement de ce que l'on avoit fait la paix sans appeler sa compagnie, et qui y revint encore le 16, fut à peine écouté, et le premier président lui dit simplement que s'il avoit les mémoires concernant les intérêts de son corps, il pouvoit aller à la conférence. L'on se leva ensuite, et les députés partirent dès l'après-dînée pour se rendre à Ruel.

Vous les y retrouverez après que je vous aurai rendu compte de ce qui se passa à l'Hôtel-de-Ville le soir même, 16. Je crois même que pour vous faire bien entendre le motif de ce qui y fut résolu, il est nécessaire de vous expliquer, comme par préalable, un détail qui est curieux par sa bizarrerie et qui est de la nature de ces sortes de choses qui ne tombent dans l'imagination que par la pratique. Le bruit qu'il y eut dans le Palais le 13, obligea le parlement à faire garder les portes du Palais par les compagnies des colonelles de la ville, qui étoient encore plus animées contre la paix Mazarine (c'est ainsi qu'elles l'appeloient) que la canaille ; mais que l'on ne redoutoit pourtant pas si fort, parce que l'on savoit qu'au moins les bourgeois, dont elles étoient composées, ne vouloient pas le pillage. Celles que l'on établit ces trois jours-là à la garde du Palais furent choisies du voisinage, comme les plus intéressées à l'empêcher, et il se trouva qu'elles étoient en effet très dépendantes de moi, parce que je les avois toujours ménagées avec un soin très particulier, comme étant fort proches de l'archevêché, et qu'elles étoient en apparence attachées à M. de Champlâtreux, fils de M. le premier président, parce qu'il étoit leur colonel. Ce rencontre m'étoit très fâcheux,

parce que le pouvoir que l'on savoit que j'y avois faisoit que l'on avoit lieu de m'attribuer le désordre dont elles menaçoient quelquefois, et que l'autorité que M. de Champlâtreux y eut dû avoir par sa charge lui pouvoit donner par l'événement l'honneur du mal qu'elles empêchoient toujours. Cet embarras est rare et cruel, et c'est peut-être un des plus grands où je me sois trouvé de ma vie. Ces gardes si bien choisies furent dix fois sur le point de faire des insultes au parlement, et ils en firent d'assez fâcheuses à des conseillers et à des présidents en particulier, jusqu'au point d'avoir mené le président de Thoré sur le quai proche de l'horloge pour le jeter dans la rivière. Je ne dormis ni nuit ni jour tout ce temps-là pour empêcher le désordre. Le premier président et ses adhérents prirent une telle audace de ce qu'il n'en arrivoit point, qu'ils en prirent même avantage contre nous-mêmes et qu'ils pilèrent, pour ainsi parler, les généraux et par des plaintes et par des reproches dans des moments où, si les généraux eussent reparti assez haut pour se faire entendre du peuple, le peuple eût infailliblement déchiré malgré eux le parlement. Le président de Mesme les picota sur ce que les troupes n'avoient pas agi avec assez de vigueur; et Payen, conseiller de la grande chambre, dit sur le même sujet des impertinences ridicules à M. de Bouillon qui, par la crainte de jeter les choses dans la confusion, les souffrit avec une modération merveilleuse; mais elle ne l'empêcha pas d'y faire une sérieuse et profonde réflexion et de me dire, au sortir du Palais, que j'en connoissois mieux le terrain que lui; de venir le soir à l'Hôtel-de-Ville et de faire à M. le prince de Conti et aux autres généraux le discours dont voici la substance :

« J'avoue que je n'eusse jamais cru ce que je vois du parlement. Il ne veut point, le 13, ouïr seulement nommer la paix de Ruel, et il la reçoit le 15, à quelques articles près. Ce n'est pas tout : il fait partir le 16, sans limiter ni régler leur pouvoir, ces mêmes députés qui ont signé la paix, non pas seulement sans pouvoir, mais contre ses ordres. Ce n'est pas assez, il nous charge de reproches et d'opprobres parce que nous prenons la liberté de nous plaindre de ce qu'il traite sans nous, et de ce qu'il abandonne M. de Longueville et M. de Turenne. C'est peu : il ne tient qu'à nous de les laisser étrangler; il faut qu'au hasard de nos vies nous sauvions la leur, et je conviens que la bonne conduite le veut. Ce n'est pas, monsieur, dit-il en se tournant vers moi, pour blâ-

mer ce que vous avez toujours dit sur ce sujet, au contraire, c'est pour condamner ce que je vous y ai toujours répondu. Je conviens, monsieur (en s'adressant à M. le prince de Conti), qu'il n'y a qu'à périr avec cette compagnie si on la laisse en l'état où elle est. Je me rends, en tout et pour tout, à l'avis que M. le coadjuteur ouvrit dernièrement chez moi, et je suis persuadé que si Votre Altesse diffère à le prendre et à l'exécuter, nous aurons dans deux jours une paix plus honteuse et moins sûre que la première. »

Comme la cour, qui avoit de moment à autre des nouvelles de toutes les démarches du parlement, ne doutoit presque plus qu'il ne se rendit bientôt, et que par cette raison elle se refroidissoit beaucoup à l'égard des négociations particulières, le discours de M. de Bouillon les trouva dans une disposition assez propre à prendre feu. Ils entrèrent sans peine dans son sentiment, et l'on n'agit plus que la manière. Je ne la répéterai point ici, parce que je l'ai déjà expliquée très amplement dans la proposition que j'en fis chez M. de Bouillon. L'on convint de tout; et il fut résolu que dès le lendemain à trois heures l'on se trouverait chez M. de Bouillon, où l'on seroit plus en repos qu'à l'Hôtel-de-Ville, pour y concerter la forme dont nous porterions la chose au parlement. Je me chargeai d'en conférer dès le soir avec le président de Bellièvre, qui avoit toujours été, sur cet article, de mon sentiment. Comme nous étions sur le point de nous séparer, M. d'Elbeuf reçut un billet de chez lui, qui portoit que dou Gabriel de Tolède y étoit arrivé. Nous ne doutâmes pas qu'il n'apportât la ratification du traité que MM. les généraux avoient signé, et nous l'allâmes voir dans le carrosse de M. d'Elbeuf, M. de Bouillon et moi. Il apportoit effectivement la ratification de M. l'archiduc; mais il venoit particulièrement pour essayer de renouer le traité pour la paix générale que j'avois proposée. Et comme il étoit de son naturel assez impétueux, il ne se put empêcher de témoigner même un peu aigrement à M. d'Elbeuf, que j'ai su depuis avoir touché de l'argent des envoyés, et assez sèchement à M. de Bouillon, que l'on n'étoit pas fort satisfait d'eux à Bruxelles. Il leur fut aisé de le contenter en lui disant que l'on venoit de prendre la résolution de revenir à ce traité, qu'il étoit venu tout à propos pour cela, et que dès le lendemain il en verroit des effets. Il vint souper avec madame de Bouillon qu'il avoit fort connue autrefois lorsqu'elle étoit dame du palais de l'infante, et il lui dit en

confiance que l'archiduc lui seroit fort obligé si elle pouvoit faire en sorte que je reçusse dix mille pistoles que le roi d'Espagne l'avoit chargé de me donner de sa part. Madame de Bouillon n'oublia rien pour me le persuader; mais elle ne réussit pas, et je m'en démêlai avec beaucoup de respect; mais d'une manière qui fit connoître aux Espagnols que je ne prendrois pas aisément de leur argent. Ce refus m'a coûté cher depuis, non pas par lui-même en cette occasion, mais par l'habitude qu'il me donna à prendre la même condition dans des conjectures où il eût été de bon sens de recevoir ce qu'on m'offroit, quand même je l'eusse dû jeter dans la rivière. Ce n'est pas toujours jeu sûr de refuser de plus grands que soi. Comme nous étions en conversation après souper dans le cabinet de madame de Bouillon, Riquemont, dont je vous ai déjà parlé, y entra avec son visage consterné. Il la tira à part et il ne lui dit qu'un mot à l'oreille. Elle fondit d'abord en larmes, et en se tournant vers don Gabriel de Tolède et vers moi: « Hélas ! s'écria-t-elle, nous sommes perdus ; l'armée a abandonné M. de Turenne. » Le courrier entra au même instant, qui nous conta succinctement l'histoire qui étoit que tous les corps avoient été gagnés par l'argent de la cour et que toutes les troupes lui avoient manqué, à la réserve de deux ou trois régiments, que M. de Turenne avoit fait beaucoup que de n'être pas arrêté ; et qu'il s'étoit retiré, lui, cinq ou sixième, chez madame de Landgrave de Hesse, sa parente et son amie.

M. de Bouillon fut atterré de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, et j'en fus presque aussi touché que lui. Je ne sais s'il me parut que don Gabriel de Tolède n'en fut pas trop affligé, soit qu'il crût que nous n'en serions que plus dépendants d'Espagne, soit que son humeur, qui étoit fort gaie et enjouée, l'emportât sur l'intérêt du parti. M. de Bouillon ne fut pas si fort abattu de cette nouvelle qu'il ne pensât, une demi-quart d'heure après l'avoir reçue, aux expédients de la réparer ; nous envoyâmes chercher le président de Bellièvre, qui venoit de recevoir un billet de M. le maréchal de Villeroy qui la lui mandoit de Saint-Germain ; et ce billet portoit que le premier président et le président de Mesme avoient dit à un homme de la cour, du nom duquel je ne me ressouviens pas et qu'ils avoient trouvé sur le chemin de Ruel, que si les affaires ne s'accommodoient, ils ne retourneroient plus à Paris. M. de Bouillon qui, ayant perdu sa principale considération dans la perte de l'armée de M. de Turenne, jugeoit

bien que les vastes espérances qu'il avoit conçues d'être l'arbitre du parti n'étoient plus fondées, revint tout d'un coup à sa première disposition de porter les choses à l'extrémité, et il y prit sujet de ce billet du maréchal de Villeroy pour nous dire, comme naturellement et sans affectation, que nous pouvions juger, par ce que le premier président et le président de Mesme avoient dit, que ce que nous avions projeté la veille ne recevrait pas grande difficulté dans son exécution.

Je reconnois de bonne foi que je manquai beaucoup en cet endroit de la présence d'esprit qui y étoit nécessaire ; car au lieu de me tenir couvert devant don Gabriel de Tolède et de me réserver à m'ouvrir à M. de Bouillon, quand nous serions demeurés, le président de Bellièvre et moi, seuls avec lui, je lui répondis que les choses étoient bien changées et que la désertion de l'armée de M. de Turenne faisoit que ce qui la veille étoit facile dans le parlement, y seroit le lendemain impossible et même ruineux. Je m'étendis sur cette matière, et cette imprudence, de laquelle je ne m'aperçus que quand il ne fut plus temps d'y remédier, me jeta dans des embarras que j'eus bien de la peine de démêler. Don Gabriel de Tolède, qui avait ordre, à ce que madame de Bouillon m'a dit depuis, de s'ouvrir avec moi, s'en cacha au contraire avec soin dès qu'il me vit changer sur la nouvelle de M. de Turenne, et il fit parmi les généraux des cabales qui me donnèrent beaucoup de peine. Je vous expliquerai ce détail après que je vous aurai rendu compte de la suite de la conversation que nous eûmes ce soir-là chez M. de Bouillon.

Comme il se sentoit et qu'il ne se pouvoit pas nier à lui-même que ses délais n'eussent mis les affaires où elles étoient tombées, il coula dans le commencement d'un discours qu'il adressoit à don Gabriel, comme pour lui expliquer le passé, il coula, dis-je, que c'étoit au moins une espèce de bonheur que la nouvelle de la désertion des troupes de M. de Turenne fut arrivée avant que l'on eût exécuté ce que l'on avoit résolu de proposer au parlement, parce que, ajouta-t-il, le parlement, voyant que le fondement sur lequel on l'eût engagé lui eût manqué, auroit tourné tout à coup contre nous ; au lieu que nous sommes présentement en état de fonder de nouveau la proposition, et c'est sur quoi nous avons, ce me semble, à délibérer. Ce raisonnement, qui étoit très subtil et qui est très spécieux, me parut dès l'abord très faux, parce qu'il supposoit pour certain qu'il y eût une nouvelle

proposition à faire, ce qui étoit toutefois le fond de la question. Je n'ai jamais vu homme qui entendit cette figure, approchant de M. de Bouillon. Il m'avoit souvent dit que le comte Maurice (de Nassau, prince d'Orange) avoit accoutumé de répondre à Barneveldt, à qui il fit depuis trancher la tête, qu'il renverseroit la Hollande en donnant toujours le change aux États par la supposition certaine de ce qui faisoit la question. J'en fis ressouvenir en riant M. de Bouillon au moment dont il s'agit, et je lui soutins qu'il n'y avoit plus rien qui pût empêcher le parlement de faire la paix, que tous les efforts par lesquels l'on prétendoit l'arrêter l'y précipiteroient, et que j'étois persuadé qu'il falloit délibérer sur ce principe. La contestation s'échauffant, M. de Bellièvre proposa d'écrire ce qui se droit de part et d'autre. Voici ce que je lui dis-
tai et que j'avois encore de sa main cinq ou six jours avant que je fusse arrêté. Il en eut quelque scrupule, il me le demanda, je le lui rendis, et ce fut un grand bonheur pour lui, car je ne sais si cette paperasse, qui eût pu être prise, ne lui eût point nui quand l'on le fit premier président. En voici le contenu :

« Je vous ai dit plusieurs fois que toute compagnie est peuple, et que tout par conséquent dépend des instants; vous l'avez éprouvé peut être plus de cent fois depuis deux mois; et si vous aviez assisté aux assemblées du parlement, vous l'auriez observé plus de mille. Ce que j'y ai remarqué de plus, est que les propositions n'y ont qu'une fleur, et que telle qui y plait merveilleusement aujourd'hui y déplaît demain à proportion. Ces raisons m'ont obligé jusqu'ici de vous presser de ne pas manquer l'occasion de la déclaration de M. de Turenne, pour engager le parlement et pour l'engager d'une manière qui le put fixer. Rien ne pouvoit produire cet effet, que la proposition de la paix générale, qui est de soi-même le plus grand et le plus plausible de tous les biens; et qui nous donnoit lieu de demeurer armés dans le temps de la négociation.

« Quoique don Gabriel ne soit pas François, il sait assez nos manières, pour ne pas ignorer qu'une proposition de cette nature, qui va à faire la paix à son roi malgré tout son conseil, demande de grands préalables dans un parlement, au moins quand on la veut porter jusques à l'effet. Lorsqu'on ne l'avance que pour amuser les auditeurs, ou pour donner un prétexte aux particuliers d'agir avec plus de liberté, comme nous le fîmes dernièrement quand don Joseph de Illescas eut son audience du parle-

ment, on la peut hasarder plus légèrement, parce que le pis du pis est qu'elle ne fasse point son effet : mais quand on pense à la faire effectivement réussir, et quand même l'on s'en veut servir en attendant qu'elle réussisse à fixer une compagnie que rien autre chose ne peut fixer, je mets en fait qu'il y a encore plus de perte à la manquer en la proposant légèrement, qu'il n'y a d'avantage à l'emporter en la proposant à propos. Le seul nom et l'armée de Weymar étoit capable d'éblouir le premier jour le parlement. Je vous le dis ; vous eûtes vos raisons pour différer : je les crus bonnes et je m'y suis soumis. Le nom et l'armée de M. de Turenne l'eût encore apparemment emporté il n'y a que trois ou quatre jours. Je vous le représentois ; vous eûtes vos considérations pour attendre ; je les crois justes et je m'y suis rendu. Vous revintes hier à mon sentiment et je ne m'en départis pas, quoique j'y connusse très bien que la proposition dont il s'agissoit avoit déjà beaucoup perdu de sa fleur : mais je crus, comme je le crois encore, que nous l'eussions fait réussir si l'armée de M. de Turenne ne lui eût pas manqué, non pas peut-être avec autant de facilité que les premiers jours, mais au moins avec la meilleure partie de l'effet qui nous étoit nécessaire. Ce n'est plus cela. Qu'est-ce que nous avons pour appuyer dans le parlement la proposition de la paix générale ? Nos troupes ? vous voyez ce qu'ils vous en ont dit eux-mêmes aujourd'hui dans la grande chambre. L'armée de M. de Longueville ? vous savez ce que c'est ; nous la disons de sept mille hommes de pied et de trois mille chevaux, et nous ne disons pas vrai de plus de moitié ; et vous n'ignorez pas que nous l'avons tant promise et que nous l'avons si peu tenue, que nous n'en oserions presque plus parler. A quoi nous servira donc de faire au parlement la proposition de la paix générale, qu'à lui faire croire et dire que nous n'en parlons que pour rompre la particulière, ce qui sera le vrai moyen de la faire désirer à ceux qui ne la veulent point. Voilà l'esprit des compagnies, et plus de celle-là, au moins à ce qui m'en a paru, que de toute autre, sans excepter celle de l'université. Je tiens pour constant que si nous exécutons ce que nous avons résolu, nous n'aurons pas quarante voix qui aillent à ordonner aux députés de revenir à Paris, en cas que la cour refuse ce que nous lui proposons ; tout le reste n'est que paroles qui n'engageront à rien le parlement, dont la cour sortira aussi par des paroles qui ne lui coûteront rien, et tout ce que nous ferons sera de faire croire a

tout Paris et à tout Saint-Germain que nous avons un très grand et très particulier concert avec Espagne. »

M. de Bouillon, qui sortit du cabinet de madame sa femme, avec elle et avec don Gabriel, sous prétexte d'aller écrire ces pensées dans le sien, nous dit, au président de Bellièvre et à moi, lorsque nous eûmes fini notre écrit dans lequel le président de Bellièvre avoit mis beaucoup du sien : qu'il avoit si grand mal de tête, qu'il avoit été obligé de quitter la plume à la seconde ligne. La vérité étoit qu'il avoit demeuré en conférence avec don Gabriel, dont les ordres portoient de se conformer entièrement à ses sentiments. Je le sus en retournant chez moi, où je trouvai un valet de chambre de Laigues, qu'il m'envoyoit de l'armée d'Espagne qui s'étoit avancée, avec une dépêche de dix-sept pages de chiffres. Il n'y avoit que deux ou trois lignes en lettres ordinaires, qui me marquoient que quoique Fuensaldagne fut bien plus satisfait de l'avis dont j'avois été, à propos du traité des généraux, que de celui de M. de Bouillon, néanmoins la confiance que l'on avoit à Bruxelles en madame sa femme faisoit que l'on le croyoit plus que moi. Je vous rendrai compte de la grande dépêche en chiffre, après que j'aurai achevé ce qui se passa chez M. de Bouillon.

M. le président de Bellièvre ayant lu notre écrit en présence de M. et de madame de Bouillon, et de M. de Brissac, qui revenoit du camp, nous nous aperçûmes en moins de rien que don Gabriel de Tolède, qui y étoit aussi présent, n'avoit pas plus de connoissance de nos affaires que nous en pouvions avoir de celles de Tartarie. De l'esprit, de l'agrément, de l'enjouement, peut-être même de la capacité, qui avoit au moins paru en quelque chose dont il se mêla, à l'égard de feu M. le comte, mais je n'ai guère vu d'ignorance plus crasse au moins par rapport aux matières dont il s'agissoit. C'est une grande faute que d'envoyer de tels négociateurs. J'ai observé qu'elle est commune. Il nous parut que M. de Bouillon ne contesta notre écrit qu'autant qu'il fut nécessaire pour faire voir à don Gabriel qu'il n'étoit pas de notre avis, » dont je ne suis pas en effet, me dit-il à l'oreille, mais dont il m'est important que cet homme tel me croie pas, et, ajouta-t-il un moment après, je vous en dirai demain la raison. »

Il étoit deux heures après minuit sonnées, quand je retournai chez moi, et je trouvai, pour rafraîchissement, la lettre de Laigues dont je vous ai parlé ; je passai le reste de la nuit à la dé-

chiffrer, et je n'y rencontrai pas une syllabe qui ne me donnât une mortelle douleur. La lettre étoit écrite de la main de Laigues, mais elle étoit en commun de Noirmoutier et de lui, et la substance de ces dix-sept pages étoit que nous avions eu tous les torts du monde de souhaiter que les Espagnols ne s'avancassent pas dans le royaume : que tous les peuples étoient si animés contre le Mazarin et si bien intentionnés pour la défense de Paris, qu'ils venoient de toutes parts au-devant d'eux ; que nous ne devions point appréhender que leurs marches nous fissent tort dans le public ; que M. l'archiduc étoit un saint, qui mourroit plutôt de mille morts que de prendre des avantages desquels l'on ne seroit point convenu ; que M. de Fuensaldagne étoit un homme net, de qui, dans le fond, il n'y avoit rien à craindre. La conclusion étoit que le gros de l'armée d'Espagne seroit tel jour à Vandencourt, l'avant-garde tel jour à Pont-à-Ver ; qu'elle y séjourneroit quelques autres jours, car je ne me souviens pas précisément du nombre, après quoi l'archiduc faisoit état de se venir poster à Dammartin ; que le comte de Fuensaldagne leur avoit donné des raisons si pressantes et si solides de cette marche, qu'ils ne s'étoient pas pu défendre d'y donner les mains et même de l'approuver ; qu'il les avoit priés de m'en donner part en mon particulier, et de m'assurer qu'il ne feroit jamais rien que de concert avec moi. Il n'étoit plus heure de se coucher quand j'eus déchiffré cette lettre ; mais quand même j'eusse été dans le lit, je n'y eusse pas assurément reposé, dans la cruelle agitation qu'elle me donna, et cette agitation étoit aigrie par toutes les circonstances qui la pouvoient envenimer. Je voyois le parlement plus éloigné que jamais de s'engager dans la guerre, à cause de la désertion de l'armée de M. de Turenne ; je voyois les députés à Ruel beaucoup plus hardis que la première fois, par le succès de leur prévarication. Je voyois le peuple de Paris aussi disposé à faire entrée à l'archiduc, qu'il l'eût pu être à recevoir M. le duc d'Orléans. Je voyois que ce prince, avec son chapelet qu'il avoit toujours à la main, et que Fuensaldagne, avec son argent, y auroient en huit jours plus de pouvoirs que nous tous que nous étions. Je voyois que le dernier, qui étoit un des plus habiles hommes du monde, avoit tellement mis la main sur Noirmoutier et sur Laigues, qu'il les avoit comme enchantés. Je voyois que M. de Bouillon, qui venoit de perdre la considération de l'armée d'Allemagne, retombolt dans ses premières propositions de porter

toutes les choses à l'extrémité. Je voyois que la cour, qui se croyoit assurée du parlement, y précipitoit nos généraux, par le mépris qu'elle recommençoit d'en faire depuis les deux dernières délibérations du Palais. Je voyois que toutes ces dispositions nous conduisoient naturellement et infailliblement à une sédition populaire qui étrangleroit le parlement, qui mettroit les Espagnols dans le Louvre, qui renverseroit peut-être et même apparemment l'Etat, et je voyois sur le tout que le crédit que j'avois dans le peuple, et par moi et par M. de Beaufort, et les noms de Noirmoutiers et de Laigues, qui avoient mon caractère, me donneront, sans que je m'en pusse défendre, le triste et funeste honneur de ces fameux exploits, dans lesquels le premier soin du comte de Fuensaldagne seroit de m'anéantir moi-même.

Vous voyez assez, par toutes ces circonstances, l'embarras où je me trouvois, et, ce qui en étoit encore de plus fâcheux, est que je n'avois presque personne à qui je m'en pusse ouvrir, que le président de Beillièvre, homme de bon sens, mais qui n'étoit ferme que jusqu'à un certain point; et il n'y a que l'expérience qui puisse faire concevoir les égards qu'il faut observer avec les gens de ce caractère. Il n'y a peut-être rien de plus embarrassant, et je ne jugeai pas qu'il fut à propos par cette raison que je me découvrisse tout à fait à lui de ma peine, qu'il ne voyoit pas par lui-même dans toute son étendue. Je fus tout le matin dans ces pensées, et je me résolus de les aller communiquer à mon père, qui étoit retiré depuis plus de vingt ans dans l'Oratoire, et qui n'avoit jamais voulu entendre parler de toutes mes intrigues. Il me vint une pensée entre la porte Saint-Jacques et Saint-Magloire, qui fut de contribuer sous main de tout ce qui seroit en moi à la paix pour sauver l'Etat, qui me paroissoit sur le penchant de sa ruine, et de m'y opposer en apparence pour me maintenir avec le peuple, et pour demeurer toujours à la tête d'un parti non armé, que je pourrais armer ou ne pas armer dans les suites, selon les occasions. Cette imagination, quoique non digérée, tomba d'abord dans l'esprit de mon père, qui étoit naturellement fort modéré, ce qui commença à me faire croire qu'elle n'étoit pas si extrême qu'elle me l'avoit paru d'abord. Après l'avoir discutée, elle ne nous parut pas même si hasardeuse à beaucoup près, et je me ressouvins de ce que j'avois observé quelquefois, que tout ce qui paroît hasardeux et ne l'est pas est presque toujours sage. Ce qui me confirma encore dans mon opinion fut que mon père, qui

avoit reçu deux jours auparavant beaucoup d'offres avantageuses pour moi du côté de la cour, par la voix de M. de Liancour qui étoit à Saint-Germain, convenoit que je n'y pouvois trouver aucune sûreté. Nous dégrossîmes notre proposition, nous la revêtîmes de ce qui lui pouvoit donner et de la couleur et de la force, et je me résolus de prendre ce parti et de l'inspirer, s'il m'étoit possible, dès l'après-dînée, à MM. de Bouillon, de Beaufort et de la Mothe-Houdancourt, avec lesquels nous faisons état de nous assembler.

M. de Bouillon, qui vouloit laisser le temps aux envoyés d'Espagne de gagner messieurs les généraux, s'en excusa sur ce qu'il ne savoit quel prétexte, et remit l'assemblée au lendemain. Je confesse que je ne me doutai point de son dessein et que je ne m'en aperçus que le soir, où je trouvai M. de Beaufort très persuadé que nous n'avions plus rien à faire qu'à fermer les portes de Paris aux députés de Ruel, qu'à chasser le parlement, qu'à se rendre maître de l'Hôtel-de-Ville, et qu'à faire avancer l'armée d'Espagne dans nos faubourgs.

Comme le président de Bellièvre me venoit d'avertir que madame de Moutbazon lui avoit parlé dans les mêmes termes, je me le tins pour dit, et je commençai là à reconnoître la sottise que j'avois faite de m'ouvrir au point que je m'étois ouvert en présence de don Gabriel de Tolède chez M. de Bouillon. J'ai su depuis par lui-même qu'il avoit été quatre ou cinq heures la nuit suivante chez madame de Montbazon, à qui il avoit promis vingt mille écus comptant et une pension de six mille, en cas qu'elle portât M. de Beaufort à ce que M. l'archiduc désiroit de lui. Il n'oublia pas les autres. Il eut à bon marché M. d'Elbeuf ; il donna des lueurs au maréchal de la Mothe de lui faire trouver des accommodements touchant le duché de Cardonne. Enfin je connus, le jour que nous nous assemblâmes, M. de Beaufort, M. de Bouillon, le maréchal de la Mothe et moi, que le catholicon d'Espagne n'avoit pas été épargné dans les drogues qui se débitèrent dans cette conversation. Tout le monde m'y parut persuadé que la désertion des troupes de M. de Turenne ne nous laissoit plus de choix pour les partis qu'il y avoit à prendre, et que l'unique étoit de se rendre, par le moyen du peuple, maître du parlement et de l'Hôtel-de-Ville. Je suis très persuadé que je vous ennuirois si je rebattois ici les raisons que j'alléguai contre ce sentiment, parce que ce furent les mêmes que je vous ai déjà, ce me semble, exposées plus d'une fois. M. de Bouillon qui, ayant perdu l'armée d'Allemagne et

ne se voyant plus par conséquent assez de considération pour tirer de grands avantages du côté de la cour, ne craignoit plus de s'engager pleinement avec Espagne, ne voulut point concevoir ce que je disois. Mais j'en portai MM. de Beaufort et de la Mothe, auxquels je fis comprendre assez aisément qu'ils ne trouveroient pas une bonne place dans un parti qui seroit réduit dans quinze jours à dépendre en tout et pour tout du conseil d'Espagne. Le maréchal de la Mothe n'eut aucune peine à se rendre à mon sentiment ; mais comme il savoit que don Francisco Pizarro étoit parti la veille pour aller trouver M. de Longueville, avec lequel il étoit intimement lié, il ne s'expliquoit pas tout à fait décidivement. M. de Beaufort ne balança point, quoique je reconnusse à mille choses qu'il avoit été bien catéchisé par madame de Montbazou, dont je remarquai de certaines expressions toutes coplées. M. de Bouillon, très embarrassé, me dit avec émotion : « Mais si nous enissions engagé le parlement comme vous le voulez dernièrement et que l'armée d'Allemagne nous eût manqué comme elle a fait, et comme cet engagement du parlement ne l'en eût pas empêché, n'aurions-nous pas été dans le même état où nous sommes ? Et vous faisiez pourtant votre compte en ce cas de soutenir la guerre avec nos troupes, avec celles de M. de Longueville, avec celles qui se font présentement pour nous dans toutes les provinces du royaume. — Ajoutez, s'il vous plaît, monsieur, lui répondis-je, avec le parlement de Paris déclaré et engagé pour la paix générale, car ce même parlement, qui ne s'engagera pas sans M. de Turenne, tiendrait fort bien sans M. de Turenne s'il avoit une fois été engagé, et il eût été aussi judicieux en ce temps-là de fonder sur lui, qu'il l'est à mon avis à cette heure de n'y rien compter. Les compagnies vont toujours devant elles quand elles ont été jusqu'à un certain point, et leur retour n'est point à craindre quand elles sont fixées. La proposition de la paix générale l'eût fait à mon opinion, dans le moment de la déclaration de M. de Turenne ; nous avons manqué ce moment ; je suis convaincu qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté-là, et je erois même, monsieur, dis-je en m'adressant à M. de Bouillon, que vous en êtes persuadé comme moi. La seule différence est, au moins à mon sens, que vous croyez que nous pouvons soutenir l'affaire par le peuple, et je crois que nous ne le devons pas ; c'est la vieille question qui a été déjà agitée plusieurs fois. »

M. de Bouillon, qui ne voulut point la remettre sur le tapis

parce qu'il avoit reconnu de bonne foi avec moi, en deux ou trois occasions, que mes sentiments étoient raisonnables sur ce chef, tourna tout court et il me dit : « Ne contestons point. Supposez qu'il ne se faille point servir du peuple dans cette conjoncture, que faut-il faire ? quel est votre avis ? — Il est bizarre et extraordinaire, lui répliquai-je ; le voici : je vous le vais expliquer en peu de paroles, et je commencerai par ses fondements. Nous ne pouvons empêcher la paix sans ruiner le parlement par le peuple ; nous ne saurions soutenir la guerre par le peuple sans nous mettre dans la dépendance de l'Espagne ; nous ne saurions avoir la paix avec Saint-Germain, que nous ne consentions à voir le cardinal Mazarin dans le ministère ; nous ne pouvons trouver aucune sûreté dans ce ministère. » M. de Bouillon qui, avec la physionomie d'un bœuf, avoit la perspicacité d'un aigle, ne me laissa pas achever. « Je vous entends, me dit-il, vous voulez laisser faire la paix et vous voulez en même temps n'en point être. — Je veux faire plus, lui répondis-je ; car je veux m'y opposer, mais de ma voix simplement et de celle des gens qui voudront bien hasarder la même chose. — Je vous entends encore, reprit M. de Bouillon ; voilà une grande et belle pensée ; elle vous convient, elle peut même convenir à M. de Beaufort, mais elle ne convient qu'à vous deux. — Si elle ne convenoit qu'à nous deux, lui répartis-je, je me couperois plutôt la langue que de la proposer. Elle vous convient plus qu'à personne, si vous voulez jouer le même personnage que nous, et si vous ne croyez pas le devoir, celui que nous jouerons ne vous conviendra pas moins, parce que vous vous en pouvez très bien accommoder. Je m'explique. Je suis persuadé que ceux qui persisteront à demander pour condition de l'accommodement l'exclusion du Mazarin demeureront les maîtres des peuples encore assez longtemps pour profiter des occasions que la fortune fait toujours naître dans des temps qui ne sont pas encore remis et rassurés. Qui peut jouer ce rôle avec plus de dignité et avec plus de force que vous, monsieur, et par votre réputation et par votre capacité ? Nous avons déjà la faveur des peuples, M. de Beaufort et moi ; vous l'aurez demain comme nous par une déclaration de cette nature ; nous rendrons réelle par notre union cette chimère du public. Nous serons regardés de toutes les provinces comme les seuls sur qui l'espérance publique se pourra fonder. Toutes les fautes du ministère nous tourneront à compte : notre considération en sau-

vera quelques nues au public ; les Espagnols en auront une très grande pour nous ; le cardinal ne pourra s'empêcher de nous en donner lui-même, parce que la pente qu'il a à toujours négocier fera qu'il ne pourra s'empêcher de nous rechercher. Tous ces avantages ne me persuadent pas que ce parti que je vous propose soit fort bon ; j'en vois tous les inconvénients, et je n'ignore pas que dans le chapitre des accidents, auxquels je conviens qu'il faut s'abandonner en suivant ce chemin, nous pouvons trouver des abîmes ; mais il est, à mon opinion, nécessaire de les hasarder quand l'on est assuré de rencontrer encore plus de précipices dans les voies ordinaires. Nous n'avons déjà que trop rebattu ceux qui sont inévitables dans la guerre, et ne voyons-nous pas d'un clin d'œil ceux de la paix sous un ministère outragé, et dont le rétablissement parfait ne dépendra que de notre ruine ? Ces considérations me font croire que ce parti nous convient à tous pour le moins aussi justement qu'à moi ; mais je maintiens que quand il ne vous conviendrait pas de le prendre, il vous conviendrait toujours que je le prenne, parce qu'il facilitera beaucoup votre accommodement, et qu'il le facilitera en deux manières, et en vous donnant plus de temps pour le traiter avant que la paix se conclue, et en tenant après qu'elle le sera, le Mazarin en état d'avoir plus d'égards pour ceux dont il pourra appréhender la réunion avec moi. »

M. de Bouillon, qui avoit toujours dans la tête qu'il pourroit trouver sa place dans l'extrémité, sourit à ces dernières paroles, et il me dit : « Vous m'avez tantôt fait la guerre de la figure de rhétorique de Barneveldt, et je vous le rends ; car vous supposez par votre raisonnement, qu'il faut laisser faire la paix, et c'est ce qui est en question, car je maintiens que nous pouvons soutenir la guerre, en nous rendant, par le moyen du peuple, maître du parlement. — Je ne vous ai parlé, monsieur, lui répondis-je, que sur ce que vous m'avez dit qu'il ne falloit plus contester sur ce point, et que vous désiriez simplement d'être éclairci du détail de mes vues sur la proposition que je vous faisois. Vous revenez présentement au gros de la question, sur laquelle je n'ai rien à vous répondre que ce que je vous ai déjà dit vingt ou trente fois. » — « Nous ne nous sommes pas persuadés, reprit-il, et ne voulez-vous pas bien vous en rapporter au plus de voix ? » — « De tout mon cœur, lui répondis-je, et il n'y a rien de plus juste. Nous sommes dans le même vaisseau, il faut périr ou se sauver

ensemble. Voilà M. de Beaufort qui est assurément dans le même sentiment ; et quand lui et moi serions encore plus maîtres du peuple que nous ne le sommes, je erois que lui et moi mériterions d'être déshonorés, si nous nous servions de notre crédit, je ne dis pas pour abandonner, mais je dis pour forcer le moindre homme du parti à ce qui ne seroit pas de son avantage. Je me conformerai à l'avis commun, je le signerai de mon sang, à condition toutefois que vous ne serez pas dans la liste de ceux à qui je m'engagerai, car je le suis assez comme vous savez, par le respect et par l'amitié que j'ai pour vous. » M. de Beaufort nous réjouit sur cela de quelques apophthegmes qui ne manquoient jamais dans les occasions où ils étoient les moins requis.

M. de Bouillon qui savoit bien que son avis ne passeroit pas à la pluralité, et qui ne m'avoit proposé de l'y mettre que parce qu'il croyoit que j'en appréhenderois la commise, qui découvroit à trop de gens le jeu dont la plus grande finesse étoit de le bien cacher, me dit et sagement et honnêtement : — « Vous savez bien que ce ne seroit ni votre compte ni le mien que de discuter ce détail dans le moment où nous sommes, en présence de gens qui seroient capables d'en abuser. Vous êtes trop sage, et je ne suis pas assez fou pour leur porter cette matière aussi crue et aussi peu digérée qu'elle l'est encore. Approfondissons-la, je vous supplie, devant qu'ils puissent seulement s'imaginer que nous la traitions. Votre Intérêt n'est pas, à ce que vous prétendez, de vous rendre maître de Paris par le peuple ; le mien, au moins comme je le conçois, n'est pas de laisser faire la paix sans m'accommoder. Demandez, ajouta-t-il, à M. de la Mothe, si mademoiselle de Toucy y consentiroit pour lui. » J'entendis ce que M. de Bouillon vouloit dire. M. de la Mothe étoit fort amoureux de mademoiselle de Toucy, et l'on croyoit même en ce temps-là qu'il l'épouserait encore plus tôt qu'il ne fit. Et M. de Bouillon qui me vouloit marquer que la considération de madame sa femme ne lui permettoit pas de prendre pour lui le parti que je lui avois proposé, et qui ne vouloit pas le marquer aux autres, se servit de cette manière pour me l'insinuer, et pour m'empêcher de l'en presser davantage devant ceux auxquels il n'avoit pas la même confiance qu'il avoit en moi. Il me l'expliqua ainsi un moment après, auquel il eut le moyen de me parler seul, parce que mademoiselle de Longueville, dans la chambre de où cette conversation se passa, à l'Hôtel-de-Ville, revint de ses visites et nous

obligea d'aller chercher un autre lieu pour continuer notre discours. Comme M. de Beaufort et M. de la Mothe étoient après pour faire ouvrir une espèce de bureau qui répond sur la salle, M. de Bouillon eut le temps de me dire que je ne devois pas avoir tous les gants de ma proposition ; qu'elle lui étoit venue dans l'esprit dès qu'il avoit appris la désertion de M. son frère ; que ce parti étoit l'unique bon , qu'il avoit même le moyen de l'améliorer encore beaucoup davantage , en le faisant goûter aux Espagnols ; qu'il avoit été sur le point , cinq ou six fois dans un jour , de me le communiquer , mais que madame sa femme s'y étoit toujours opposée avec une telle fermeté , avec tant de larmes , avec une si vive douleur , qu'elle lui avoit enfin fait donner parole de n'y plus penser , et de s'accommoder à la cour ou de prendre parti avec Espagne. « Je vois bien , ajouta-t-il , que vous ne voulez pas du second ; aidez-moi du premier , je vous en conjure ; vous voyez la confiance parfaite que j'ai en vous. »

M. de Bouillon me dit tout cela en confusion et en moins de paroles que je ne vous le viens d'exprimer , et comme MM. de Beaufort et de la Mothe nous rejoignirent avec le président de Bellièvre qu'ils avoient trouvé sur le degré , je n'eus le temps que de serrer la main à M. de Bouillon , et nous entrâmes tous ensemble dans le bureau. Il y expliqua en peu de mots à M. de Bellièvre le commencement de notre conversation ; il témoigna ensuite qu'il ne pouvoit en son particulier prendre le parti que je lui avois proposé , parce qu'il risquoit pour jamais toute sa maison à laquelle il seroit responsable de sa ruine ; qu'il devoit tout en cette conjoncture à M. son frère , dont les intérêts ne comportoient pas apparemment une conduite de cette nature ; qu'il nous pouvoit au moins assurer par avance qu'elle étoit bien éloignée de son honneur et de ses maximes ; enfin il n'oublia rien pour persuader particulièrement au président de Bellièvre , qu'il y avoit le droit du jeu de ne pas entrer dans ma proposition. Je le remarquai et je vous en dirai tantôt la raison. Il revint tout d'un coup après s'être beaucoup étendu , même jusques à la digression , et il dit en se tournant vers M. de Beaufort et vers moi : — « Mais entendons-nous , comme vous l'avez tantôt proposé. Ne consentez à la paix , au moins par votre voix dans le parlement , que sous la condition de l'exclusion du Mazarin. Je me joindrai à vous , je tiendrai le même langage. Peut-être que notre fermeté donnera plus de force que nous ne croyons nous-

mêmes au parlement. Si cela n'arrive pas, et même dans le doute que cela n'arrive pas, qui n'est que trop violent, agréez que je cherche à sauver ma maison, et que j'essaye d'en trouver les voies par les accommodements qui ne peuvent pas être fort bons en l'état où sont les choses, mais qui pourront peut-être le devenir avec le temps. »

Je n'ai guère eu en ma vie de plus sensible joie que celle que je reçus à cet instant. Je pris la parole avec précipitation, et je répondis à M. de Bouillon que j'avois tant d'impatience de lui faire connoître à quel point j'étois son serviteur, que je ne me pouvois empêcher de manquer même au respect que je devois à M. de Beaufort, et de prendre même la parole avant lui, pour lui dire que non seulement je lui rendrois en mon particulier toutes les paroles d'engagements qu'il avoit pris avec moi, mais que je lui donnois de plus la mienne que je ferois, pour faciliter son accommodement, tout ce qu'il lui plairoit sans exception; qu'il se pouvoit servir et de moi et de mon nom pour donner à la cour toutes les offres qui lui pourroient être bonnes, et que comme dans le fond je ne voulois pas m'accommoder avec le Mazarin, je le rendois maître, avec une sensible joie, de toutes les apparences de ma conduite, desquelles il se pourroit servir pour ses avantages.

M. de Beaufort, dont le naturel étoit de renchérir toujours sur celui qui avoit parlé le dernier, lui sacrifia avec emphase tous les intérêts passés, présents et à venir de la maison de Vendôme. Le maréchal de la Mothe lui fit son compliment et le président de Bellièvre lui fit son éloge. Nous convînmes en un quart d'heure de tous nos faits. M. de Bouillon se chargea de faire agréer aux Espagnols cette conduite, pourvu que nous lui donnassions parole de ne leur point témoigner qu'elle eût été concertée auparavant avec nous. Nous prîmes le soin, le maréchal de la Mothe et moi, de proposer à M. de Longueville, en son nom, en celui de M. de Beaufort et au mien, le parti que M. de Bouillon prenoit pour lui; et nous ne doutâmes point qu'il ne l'acceptât, parce que tous les gens irrésolus prennent toujours avec facilité et même avec joie toutes les ouvertures qui les mènent à deux chemins, et qui par conséquent ne les pressent pas d'opter. Nous crûmes que par cette raison M. de la Rochefoucault ne nous feroit point d'obstacle, ni auprès de M. le prince de Conti ni auprès de madame de Longueville; et ainsi nous résolûmes que M. de Bouillon en feroit dès le soir même la proposition à M. le

prince de Conti, en présence de tous les généraux, à l'exception de M. d'Elbeuf, qui étoit au camp, et auquel M. de Bellièvre se chargea de faire agréer ce que nous ferions, au moins en cette matière, qui étoit tout à fait de son genre. Il fut toutefois de la conférence, parce qu'il revint plus tôt qu'il ne le croyoit. Cette conférence fut curieuse en ce que M. de Bouillon ne proféra pas un mot par lequel l'on se peut plaindre qu'il eût seulement songé à tromper personne et qu'il n'en omit pas un seul qui pût couvrir son véritable dessein. Je vous rapporterai son discours syllabe à syllabe et tel que je l'écrivis une heure après qu'il l'eut fait, après que je vous aurai rendu compte de ce qu'il me dit en sortant du bureau, où nous avions eu une partie de notre conversation de l'après-dînée. « Ne me plaignez-vous pas, me dit-il, de me voir dans la nécessité où vous me voyez de ne pouvoir prendre l'unique parti où il y ait de la réputation pour l'avenir et de la sécurité pour le présent? Je conviens que c'est celui que vous avez choisi ; et s'il étoit en mon pouvoir de le suivre, je crois sans vanité que je mettrois un grain qui ajouteroit un peu au poids. Vous avez tantôt remarqué que j'avois peine à m'ouvrir tout à fait des raisons que j'ai d'agir comme je fais devant le président de Bellièvre, et il est vrai ; et vous avouerez que je n'ai pas tort, quand je vous aurai dit que ce bourgeois me déchira avant hier, une heure avant, sur la déférence que j'ai pour les sentiments de ma femme. Je veux bien vous l'avouer à vous, qui êtes une âme vulgaire, qui compatirez à ma foiblesse, et je suis même assuré que vous me plaindrez, mais que vous ne me blâmez pas de ne pas exposer une femme que j'aime autant, et huit enfants qu'elle aime plus que soi-même, à un parti aussi hasardeux que celui que vous prenez et que je prendrois de très bon cœur avec vous si j'étois seul. »

Je fus touché et du sentiment de M. de Bouillon et de sa confiance au point que je le devois ; et je lui répondis que j'étois bien éloigné de le blâmer, que je l'en honorerois toute ma vie davantage, et que sa tendresse pour madame sa femme, qu'il venoit d'appeler une foiblesse, étoit une de ces sortes de choses que la politique condamne et que la morale justifie, parce qu'elles sont une marque infaillible de la bonté d'un cœur qui ne peut être supérieur à la politique qu'il ne le soit en même temps à l'intérêt. Je ne trompois pas assurément M. de Bouillon en lui parlant ainsi, et vous savez que je vous ai dit plus d'une fois qu'il y a de

certain défauts qui marquent plus une bonne âme que de certaines vertus.

Nous entrâmes un moment après chez M. le prince de Conti qui soupait, et M. de Bouillon le pria qu'il lui pût parler en présence de madame de Longueville, de messieurs les généraux et des principales personnes du parti. Comme il falloit du temps pour rassembler tous ces gens-là, l'on remit la conversation à onze heures du soir, et M. de Bouillon alla en attendant chez les envoyés d'Espagne, auxquels il persuada que la conduite que nous venions de résoudre ensemble, et qu'il ne leur disoit pas pourtant avoir concerté avec nous, leur pouvoit être très utile, et parce que la fermeté que nous conservions contre le Mazarin pourroit peut-être rompre la paix, et parce que, supposé même qu'elle se fit, ils pourroient toujours tirer un fort grand avantage dans les suites du personnage que j'avois pris la résolution de jouer. Il assaisonna ce tour, que je ne fais que toucher, de tout ce qui les pouvoit persuader que l'accommodement de M. d'Elbeuf avec Saint-Germain leur étoit fort bon, parce qu'il les déchargeroit d'un homme qui leur coûteroit de l'argent et qui leur seroit fort inutile; que le sien particulier, supposé même qu'il se fit, dont il doutoit fort, leur pouvoit être utile, parce que le peu de foi du Mazarin lui donnoit lieu par avance de garder avec eux ces anciennes mesures; qu'il n'y avoit aucune sûreté en tout ce qu'ils négocioient avec M. le prince de Conti, qui n'étoit qu'une girouette; qu'il n'y en avoit qu'une très médiocre avec M. de Longueville, qui traitoit toujours avec les deux partis; que MM. de Beaufort, de Brissac, de Vitry et autres ne se sépareroient pas de moi, et qu'ainsi la pensée de se rendre maîtres du parlement étoit devenu impraticable par l'opposition que j'y avois. Ces considérations, jointes à l'ordre que les envoyés avoient de se rapporter en tout aux sentiments de M. de Bouillon, les obligèrent de donner les mains à tout ce qu'il lui plut. Il n'eut pas plus de peine à persuader à son retour à l'Hôtel-de-Ville messieurs les généraux, qui furent charnés d'un parti qui leur feroit faire tous les matins les braves au parlement et qui leur laisseroit la liberté de traiter tous les soirs avec la cour. Ce que je trouvois de plus fin et de plus habile dans son discours fut qu'il y mêla des circonstances, comme imperceptibles, dont le tour différent qu'on leur pourroit donner en cas de besoin ôteroit, quand il seroit nécessaire, toute créance au mauvais usage que l'on pourroit faire,

du côté des Espagnols et du côté de la cour, de ce qu'il nous disoit. Tout le monde sortit content de la conférence qui ne dura pas plus d'une heure et demie. M. le prince de Conti nous assura même que M. de Longueville, à qui l'on dépêcha à l'instant, l'agrèroit au dernier point, et il ne se trompoit pas, comme vous le verrez dans la suite. Je retournai avec M. de Bouillon chez lui, et je trouvai les envoyés d'Espagne qui l'y attendoient, comme il me l'avoit dit. Je m'aperçus aisément et à leurs manières et à leurs paroles que M. de Bouillon leur avoit fait valoir, et pour lui et pour moi, la résolution que j'avois prise de ne me pas accommoder. Ils me firent toutes les honnêtetés et toutes les offres imaginables. Nous convinmes de tous nos faits, ce qui fut bien aisé, parce qu'ils approuvoient tout ce que M. de Bouillon proposoit. Il leur fit un pont d'or pour retirer leurs troupes avec bienséance et sans qu'il parut qu'ils le fissent par nécessité. Il leur fit trouver bon par avance tout ce que les occasions lui pouvoient inspirer de leur proposer; il prit vingt dates différentes et même quelquefois contraires, pour les pouvoir appliquer dans les suites, selon qu'il le jugeroit à propos. Je lui dis aussitôt qu'ils furent sortis que je n'avois jamais vu personne qui fut si éloquent que lui pour persuader aux gens que fièvres quartaines leur étoient bonnes. « Le malheur est, me répondit-il, qu'il faut pour cette fois que je me le persuade aussi à moi-même. » Je ne puis encore m'empêcher de vous répéter ici que dans les scènes de ce jour aussi difficiles qu'elles étoient importantes, il ne dit pas un mot que l'on lui peut reprocher avec justice quoiqu'il arrivât, et qu'il n'en omit pourtant pas un qui peut être utile à son dessein. M. de Bellièvre, qui l'avoit remarqué comme moi dans la conversation que nous eûmes l'après-dinée chez M. le prince de Conti, me louoit sur cela son esprit, et je lui répondis : « Il faut que le cœur y ait beaucoup de part. Les fripons ne gardent jamais que la moitié des brèves et des longues. Je l'ai observé en plus d'une occasion et à l'égard de la plupart de ceux qui ont passé pour être les plus fins dans la cour. » J'en suis persuadé, et que M. de Bouillon n'eût pas été capable d'une perfidie.

Comme je fus retourné chez moi, je trouvai Varicarville, qui venoit de Rouen de la part de M. de Longueville; et je crois être obligé de vous faire excuse en ce lieu de ce que vous rendant compte de la guerre civile, je n'ai touché jusqu'ici que très légèrement un de ses principaux actes qui se joua ou plutôt qui se

dut jouer en Normandie. Comme j'ai toujours été persuadé que tout ce qui s'écrit sur la fol d'autrui est incertain, je n'ai fait état dès le commencement de cet ouvrage que de ce que j'ai vu par moi-même, et si je me croyois encore, j'en demeurerois précisément en ces termes. Puisque toutefois je trouve en cet endroit Varicarville, qui a été à mon sens le gentilhomme de son siècle le plus véritable, je ne me dois pas, ce me semble, empêcher de vous faire un récit succinct de ce qui se passa de ce côté là depuis le 20 de janvier, que M. de Longueville partit de Paris pour y aller.

Vous avez vu ci-dessus que le parlement et la ville de Rouen se déclarèrent pour lui ; messieurs de Matignon et de Beuvron firent la même chose avec tout le corps de la noblesse. Les châteaux et les villes de Dieppe et de Caen étoient en sa disposition. Lisieux le suivit avec son évêque, et tous les peuples passionnés pour lui contribuèrent avec joie à la cause commune. Tous les deniers du roi furent saisis dans toutes les recettes ; l'on fit des levées jusqu'au nombre, à ce que l'on publioit, de sept mille hommes de pied et de trois mille chevaux, et jusqu'au nombre, dans la vérité, de quatre mille hommes de pied et de quinze cents chevaux. M. le comte d'Harcourt, que le roi y envoya avec un petit camp volant, tint toutes ces villes, toutes ces troupes et tous ces peuples en haleine, au point qu'il les resserra presque toujours dans les murailles de Rouen et que l'unique exploit qu'ils firent à la campagne fut la prise de Harfleur, place non tenable, et de deux ou trois petits châteaux qui ne furent point défendus. Varicarville, qui étoit mon ami très particulier et qui me parloit très confidemment, n'attribuoit cette pauvre et misérable conduite ni au défaut de cœur de M. de Longueville, qui étoit très soldat, ni même au défaut d'expérience, quoiqu'il ne fût pas grand capitaine ; il en accusoit uniquement son incertitude naturelle qui lui faisoit continuellement chercher des ménagements. Il me semble que je vous ai dit qu'Anctauville, qui commandoit sa compagnie de gendarmes, étoit son négociateur en titre d'office, et j'avois été averti de Saint-Germain par madame de Lesdiguières que dès le deuxième mois de la guerre il avoit fait un voyage secret à Saint-Germain ; mais comme je connoissois M. de Longueville pour un esprit qui ne se pouvoit empêcher de traiter dans les temps même où il avoit le moins d'intention de s'accommoder, je ne fus pas de cet avis ; et d'autant moins que

Varicarville, à qui j'en écrivis, me mauda que je devois connoître le terrain qui n'étoit jamais ferme ; mais que je serois informé à point nommé lorsqu'il s'amolliroit davantage.

Dès que je connus que Paris penchoit à la paix au point de nous y emporter nous-mêmes, je crus être obligé de le faire savoir à M. de Longueville ; en quoi Varicarville soutenoit que j'avois fait une faute, parce qu'il disoit à M. de Longueville même qu'il falloit que ses amis le traitassent comme un malade et le servissent en beaucoup de choses sans lui. Je ne crus pas devoir user de cette liberté dans une conjoncture où les contretemps du parlement pouvoient faire une paix fourrée à tous les quarts d'heure, et je m'imaginai que je remédierois à l'inconvénient que je voyois bien qu'un avis de cette nature pourroit produire dans un esprit aussi vacillant que celui de M. de Longueville ; je m'imaginai, dis-je, que je remédierois à cet inconvénient en avertissant en même temps Varicarville d'être sur ses gardes et de tenir de près M. de Longueville, afin de l'empêcher de faire au moins de méchants traités particuliers, auxquels il avoit toujours beaucoup de pente. Je me trompai en ce point, parce que M. de Longueville avoit autant de facilité à croire Anetauville dans la fin des affaires qu'il en avoit à croire Varicarville dans les commencements. Le premier le portoit continuellement dans les sentiments de la cour, à laquelle M. de Longueville retournoit toujours de son naturel, aussitôt après qu'il en étoit sorti, et le second, qui aimoit sa personne tendrement et qui le vouloit faire vivre à l'égard des ministres avec dignité, l'engageoit le plus facilement du monde dans les occasions qui pouvoient flatter un cœur où tout étoit bon, et un esprit où rien n'étoit mauvais que le défaut de fermeté.

Il y avoit six semaines qu'il étoit dans la guerre civile, quand je lui donnai l'avis dont je vous ai parlé, et je vis bien par la réponse de Varicarville qu'Anetauville étoit sur le point de servir son quartier. Il fit effectivement quelque temps après un voyage secret à Saint-Germain, que je vous ai marqué ci-dessus, auquel Varicarville me dit depuis qu'il ne trouva ni son compte ni celui de son maître, ce qui obligea M. de Longueville de reprendre la grande voie et de se servir de l'occasion publique de la conférence de Ruel pour entrer dans un traité. Et comme il n'approuvoit pas mes pensées sur tout ce détail dont je lui avois toujours fait part très soigneusement par le canal de Varicarville, il me

l'envoya pour me faire agréer les siennes, sous prétexte de me faire savoir les tentatives que don Francisco Pizarro lui étoit allé faire de la part de l'archiduc. Nous connûmes, M. de Bouillon et moi, par ce que Varicarville m'expliquoit fort amplement ce soir-là que le gentilhomme que nous venions de dépêcher à Rouen y donneroit la plus agréable nouvelle du monde à M. de Longueville en lui apprenant que l'on ne prétendoit plus le contraindre sur la matière des traités ; et Varicarville, qui étoit un des hommes de France des plus fermes, me témoigna même de l'impatience que l'on obtint des passe-ports pour Anctauville, qui étoit celui que M. de Longueville destinoit pour la conférence, tant il étoit persuadé (me dit-il en particulier) que son maître feroit autant de foiblesses qu'il demeurerait de moments dans un parti qu'il n'avoit pas la force de soutenir. « — Je n'y serai jamais pris, ajouta-t-il, Anctauville a raison, et je serai toute ma vie de son avis. » Ce qui est admirable est que ce M. de Longueville de qui Varicarville disoit cela et avec beaucoup de justice, avoit déjà été de quatre ou cinq guerres civiles. Je reviens à ce qui se passa et au parlement et à la conférence.

Je vous ai dit ci-dessus que les députés retournèrent à Ruel le 16 de mars ; ils allèrent dès le lendemain à Saint-Germain, où la seconde conférence se devoit tenir à la chancellerie ; et ils ne manquèrent pas de lire d'abord les propositions que tous ceux du parti avoient faites avec un empressement merveilleux pour leurs intérêts particuliers et que MM. les généraux, qui ne s'y étoient pas oubliés, avoient toutefois stipulé ne devoir être faites qu'après que les intérêts du parlement seroient ajustés. Le premier président fit tout le contraire, sous prétexte de leur témoigner que leur intérêt étoit plus cher à la compagnie que les siens propres, mais dans la vérité pour les décrier dans le public. Je l'avois prévu et j'avois insisté, par cette considération, qu'ils ne donnassent leurs mémoires qu'après que l'on seroit demeuré d'accord des articles dont le parlement demandoit la réformation. Mais le premier président les enchanta, et au point que du moment que l'on sut que les généraux avoient pris la résolution de se laisser entendre sur leurs intérêts, il n'y eut pas un officier dans l'armée qui ne crût être en droit de s'adresser au premier président pour ses intentions. Celles qui parurent en ce temps-là furent d'un ridicule que l'on auroit peine à s'imaginer.

C'est tout vous dire que le chevalier de Fruges en eut de gran-

des, que la Boulaye en eut de considérables et que le marquis d'Alluye en eut d'immenses.

M. de Bouillon m'avoua qu'il n'avoit pas assez pesé cet inconvénient qui jeta un grand air de ridicule sur tout le parti, et si grand que M. de Bouillon, qui savoit qu'il en étoit la véritable cause, en eut une véritable honte. Je fis des efforts inconcevables pour obliger M. de Beaufort et M. le maréchal de la Mothe à ne pas donner dans ce panneau, et l'un et l'autre me l'avoient promis. Le premier président et Viole enjolèrent le second par des espérances frivoles. M. de Vendôme envoya en forme sa malédiction à son fils, s'il n'obtenoit au moins la surintendance des mers, qui lui avoit été promise à la régence pour récompense du gouvernement de Bretagne. Les plus désintéressés s'imaginèrent qu'ils seroient les dupes des autres s'ils ne se mettoient aussi sur les rangs. M. de Retz, qui sut que M. de la Trémouille, son voisin, y étoit pour le comté de Roussillon et qu'il avoit même envie d'y être pour le royaume de Naples, ne m'a pas encore pardonné de ce que je n'entrepris pas de lui faire rendre la généralité des galères. Enfin je ne trouvai que M. de Brissac qui voulut bien n'entrer point en prétention; et encore Matha, qui n'avoit guère de cervelle, lui ayant dit qu'il se faisoit tort, il se mit dans l'esprit qu'il le falloit réparer par un emploi que vous verrez dans la suite. Toutes ces démarches, qui n'étoient nullement bonnes, me firent prendre la résolution de me tirer du pair, et m'obligèrent de me servir de l'occasion de la déclaration que M. le prince de Conti fit faire au parlement, qu'il avoit nommé pour son député à la conférence le comte de Maure, pour y en faire une autre à mon nom le même jour, qui fut le 19 de mars, par laquelle je suppliai la compagnie d'ordonner à ses députés de ne me comprendre en rien de tout ce qui pourroit regarder ou directement ou indirectement aucun intérêt. Ce pas, auquel je fus forcé pour n'être pas chargé dans le public de la glissade de M. de Beaufort, joint au mauvais effet que cette nuée de prétentions ridicules y avoit produit, avança de quelques jours la proposition que MM. les généraux avoient résolu de faire contre la personne de Mazarin, que dans les moments où ils jugeroient qu'elle leur pourroit servir pour donner chaleur, par la crainte qui lui étoit fort naturelle, aux négociations qu'il avoit par différents canaux avec chacun d'eux.

M. de Bouillon nous assembla dès le soir de ce même 19 chez M. le prince de Conti, et il y fit résoudre que M. le prince de

Conti droit dès le lendemain au parlement qu'il n'avoit donné ni lui ni les autres généraux les mémoires de leurs prétentions que par la nécessité où ils s'étoient trouvés de chercher leurs sûretés, en cas que le cardinal Mazarin demeurât dans le ministère; mais qu'il protestoit, et en son nom et en celui de toutes les personnes de qualité qui étoient entrées dans le parti, qu'aussitôt qu'il en seroit exclu ils renonceroient à toutes sortes d'intérêts sans exception.

Le 20, cette déclaration se fit en beaux termes; et M. le prince de Conti s'expliqua même et plus amplement et plus fermement qu'il n'avoit accoutumé. Je suis même persuadé que si elle eût été faite devant que les généraux et les subalternes eussent fait éclore cette fourmilière de prétentions, comme il avoit été concerté entre M. de Bouillon et moi, elle eût sauvé plus de réputation au parti et donné plus d'appréhension à la cour que je ne me l'étois imaginé; parce que Paris et Saint-Germain eussent eu lieu de croire que la résolution que les généraux avoient prise de parler de leurs intérêts et d'envoyer des députés pour en traiter, n'étoit que la suite du dessein qu'ils avoient formé de sacrifier ces mêmes intérêts à l'exclusion du Mazarin. Mais comme cette pièce ne se joua qu'après que l'on eut étalé un détail de prétentions trop chimériques d'une part et trop solides de l'autre pour n'être que des prétextes, Saint-Germain ne les appréhenda point, voyant bien par où il en sortiroit; et Paris, à la réserve du plus menu peuple, n'en perdit pas la mauvaise impression que cette démarche lui avoit donnée. Cette faute est la plus grande à mon sens que M. de Bouillon ait jamais commise; et elle est si grande qu'il ne l'a jamais avouée à moi-même, qui savois très bien qu'il l'avoit faite. Il la rejetoit sur la précipitation que M. d'Elbeuf avoit eue de mettre ses mémoires entre les mains du premier président. Mais M. de Bouillon étoit toujours la première cause de cette faute, parce qu'il avoit le premier lâché la main à cette conduite; et qui, dans les grandes affaires, donne lieu aux manquements des autres, est très souvent plus coupable qu'eux. Voilà donc une grande faute de M. de Bouillon.

Voici une des plus signalées sottises que j'aie faites dans tout le cours de ma vie. Je vous ai dit ci-dessus que M. de Bouillon avoit promis aux envoyés de M. l'archiduc de leur faire un pont d'or pour se retirer dans leur pays, en cas que nous fissions la paix. Et ces envoyés, qui n'entendoient tous les jours

parier que de députations et de conférences, ne laissent pas, au travers de toute la confiance qu'ils avoient en M. de Bouillon, de me sommer de temps en temps de la parole que je leur avois donnée de ne les pas laisser surprendre ; comme j'avois de ma part raison particulière pour cela outre mon engagement, à cause de l'amitié que j'avois pour Noirmoutier et pour Laigues, qui trouvoient très mauvais que je n'eusse pas approuvé les raisons qu'ils m'avoient alléguées pour me faire consentir à l'approche des Espagnols ; comme, dis-je, j'étois doublement pressé par ces considérations de sortir nettement de cet engagement, qui ne me paroissoit plus même honnête en l'état où étoient les affaires, je n'oubliois rien pour faire que M. de Bouillon, pour qui j'avois respect et amitié, trouvât bon que nous ne différassions pas davantage à leur faire ce pont d'or, duquel il s'étoit ouvert à moi. Je voyois bien qu'il remettoit de jour à autre, et il ne m'en cachoit pas la raison, qui étoit que négociant comme il faisoit avec la cour, par l'entremise de M. le Prince, pour la récompense de Sedan, il lui étoit très bon que l'armée d'Espagne ne se retirât pas encore. Sa probité et mes raisons l'emportèrent, après quelques jours de délais, sur son intérêt. Je dépêchai un courrier à Noirmoutier. Nous parlâmes clairement et décisivement aux envoyés de l'archiduc. Nous leur fîmes voir que la paix se pouvoit faire en un quart d'heure, et que M. le Prince pourroit être à portée de leur armée en quatre jours ; que celle de M. de Turenne avançoit sous le commandement d'Erlac, dépendant en tout et par tout du cardinal ; et M. de Bouillon acheva de construire dans cette conversation le pont d'or qu'il leur avoit promis. Il leur dit que son sentiment étoit qu'ils remplissent un blanc de M. l'archiduc ; qu'ils en fissent une lettre de lui à M. le prince de Conti, par laquelle il lui mandât que pour faire voir qu'il n'étoit entré en France que pour procurer à la chrétienté la paix générale, et non pas pour profiter de la division qui étoit dans le royaume, il offroit d'en retirer ses troupes dès le moment qu'il auroit plu au roi de nommer un lieu d'assemblée et les députés pour la traiter. Il est constant que cette proposition, qui ne pouvoit plus avoir d'effet solide dans la conjoncture, étoit assez d'usage pour ce que M. de Bouillon s'y proposoit, parce qu'il n'y avoit pas lieu de douter que la cour, qui verroit aisément que cette offre ne pouvoit plus aller à rien pour le fond de la

chose qu'autant qu'il lui plairoit, n'y donnât les mains, au moins en apparence, et ne donnât par conséquent aux Espagnols un prétexte honnête pour se retirer sans déchet de leur réputation. Le Bernardin ne fut pas si satisfait de ce pont d'or, qu'il ne me dit après en particulier qu'il en eût aimé beaucoup mieux un de bois sur la Marne ou sur la Seine. Ils donnèrent toutefois les uns et les autres à tout ce que M. de Bouillon désira d'eux, parce que leur ordre le portoit; et ils écrivirent sans contester la lettre qu'il leur dicta.

M. le prince de Conti, qui étoit malade ou qui le faisoit, ce qui lui arrivoit assez souvent parce qu'il craignoit fort les séditions de Palais, me chargea d'aller faire de sa part au parlement le rapport de cette prétendue lettre, que les envoyés de l'archiduc lui apportèrent en grande cérémonie; et je fus assez innocent pour recevoir cette commission, qui donnoit lieu à mes ennemis de me faire passer pour un homme tout à fait concerté avec l'Espagne, dans le même moment que j'en refusois toutes les offres pour mes avantages particuliers et que je lui rompois toutes ses mesures pour ne point blesser le véritable intérêt de l'État. Il n'y a peut-être jamais eu de bêtise plus complète; et ce qui est de merveilleux est que je la fis sans réflexion. M. de Bouillon en fut fâché pour l'amour de moi, quoi qu'il y trouvât assez son compte; et je la préparai en quelque manière de concert avec lui, en ajoutant au rapport que je fis dans le parlement le 22, qu'en cas que l'archiduc ne tint pas exactement ce qu'il promettoit, et M. le prince de Conti et MM. les généraux m'avoient chargé d'assurer la compagnie qu'ils joindroient sans délai et sans condition toutes leurs troupes à celles du roi.

Je vous viens de dire que M. de Bouillon trouvoit assez son compte à ce que cette proposition eût été faite par moi; parce que le cardinal, qui me croyoit tout à fait contraire à la paix, voyant que j'en avois pris la commission presque en même temps que le comte de Maure avoit porté à la conférence celle de son exclusion, ne douta point que ce ne fût une partie que j'eusse liée. Il l'appréhenda plus qu'il ne devoit. Il fit répondre aux députés du parlement qui la firent à la conférence, par ordre de la compagnie, d'une manière que vous verrez dans la suite, et qui marqua qu'il en avoit pris l'alarme bien chaude; et comme ses frayeurs ne se guérissent pour l'ordinaire que par la négociation qu'il aimoit fort, il donna plus de jour à celle que M. le

Princee avoit entamée pour M. de Bouillon, parce qu'il le crut de concert avec moi dans la démarche que je venois de faire au parlement. Quand il vit qu'elle n'avoit point de suite, il s'imagina que nous avions manqué notre coup, et que la compagnie n'ayant pas pris le feu que nous lui avions voulu donner, il n'avoit qu'à nous pousser.

M. le Prince, qui dans la vérité étoit très bien intentionné pour l'accommodement de M. de Bouillon et de M. de Turenne, dans la vue de s'attirer des gens d'un aussi grand mérite, manda au premier, par un billet qu'il me fit voir, qu'il avoit trouvé le cardinal changé absolument sur son sujet du soir au matin et qu'il ne s'en pouvoit imaginer la raison. Nous la connûmes fort aisément, M. de Bouillon et moi, et nous résolûmes de donner au Mazarin ce que M. de Bouillon appelloit un hausse-pied, c'est-à-dire de l'attaquer encore personnellement, ce qui le mettoit au désespoir, dans un temps où le bon sens lui eût du donner assez d'insensibilité pour ces tentatives, qui au fond ne lui faisoient pas grand mal; mais elles nous étoient bonnes à M. de Bouillon et à moi, quoiqu'en différentes manières. M. de Bouillon croyoit qu'il en avanceroit toutes les négociations; et il étoit tout à fait de mon intérêt de me signaler contre la personne du Mazarin à la veille de la conclusion d'un traité qui donneroit peut-être la paix à tout le monde, hors à moi. Nous travaillâmes donc sur ce fondement, M. de Bouillon et moi, et avec tant de succès que nous obligeâmes M. le prince de Conti, qui n'en avoit aucune envie, de proposer au parlement d'ordonner à ses députés de se joindre au comte de Maure touchant l'expulsion du Mazarin. M. le prince de Conti fit cette proposition le 27; et comme nous avions eu deux ou trois jours pour tourner les esprits, il passa de quatre-vingt deux voix contre quarante que l'on manderoit dès le jour même aux députés d'insister. J'ajoutai en opinant : *et persister*, en quoi je ne fus suivi que de vingt-cinq voix, et je n'en fus pas surpris. Vous avez vu ci-dessus les raisons pour lesquelles il me convenoit de me distinguer sur cette matière.

Il faudroit bien des volumes pour vous raconter tous les embarras que nous eûmes dans les temps dont je viens de vous parler; je me contenterai de vous dire que dans les moments où j'étois le seul fixement résolu à ne me point accommoder avec la cour, je faillis à me décréditer dans le public et passer pour mazarin dans le peuple, parce que le 13 de mars j'avois empêché

que l'on ne massacraît le premier président; parce que le 23 et le 24 je m'étois opposé à la vente de la bibliothèque du cardinal, ce qui eût été à mon sens une barbarie sans exemple; et parce que le 25 je ne me pus empêcher de sourire sur ce que les conseillers s'avisèrent de dire en pleine assemblée de chambres qu'il fallait raser la Bastille. Je me remis en honneur dans la salle du Palais et parmi les emportés du parlement, en prônant fortement contre le comte de Grancey, qui avoit été assez insolent pour piller une maison de M. Coulon; en insistant le 24 que l'on donnât permission au prince d'Harcourt de prendre les deniers royaux dans les recettes de Picardie; en pestant, le 25, contre une trêve qu'il étoit ridicule de refuser dans le temps d'une conférence; et en m'opposant à celle que l'on fit le 30, quoique je susse que la paix étoit faite. Ces remarques, trop légères par elles-mêmes, ne sont dignes de l'histoire que parce qu'elles marquent très naturellement l'extravagance de ces sortes de temps où tous les sots deviennent fous, et où il n'est pas permis aux plus sensés de parler et d'agir toujours en sage. Je reviens à la conférence de Saint-Germain.

Vous avez vu ci-dessus que les députés la commencèrent malignement par les prétentions particulières. La cour les entretenoit adroitement par des négociations secrètes avec les plus considérables, jusques à ce que se voyant assurée de la paix, elle en éluda au moins la meilleure partie par une réponse qui fut certainement fort habile. Elle distingua ces prétentions sous le titre de celles de justice et de celles de grâce. Elle expliqua cette distinction à sa mode; et comme le premier président et le président de Mesme s'entendirent avec elle contre les députés des généraux, quoiqu'ils fissent mine de les apprécier, elle en fut quitte à très bon marché, et il ne lui en coûta, à proprement parler, presque rien de comptant; il n'y eut presque que des paroles que M. le cardinal de Mazarin comptoit pour rien. Il se faisoit un grand mérite de ce qu'il avoit fait évanouir (c'étoient ses termes) avec un peu de poudre d'alchimie cette nuée de prétentions. Vous verrez par la suite qu'il eût fait sagement d'y mêler un peu d'or.

La cour sortit encore plus aisément de la proposition faite par l'archiduc sur le sujet de la paix générale. Elle répondit qu'elle l'acceptoit avec joie, et elle envoya dès le jour même M. de Brienne au nonce et à l'ambassadeur de Venise pour conférer avec

eux comme médiateurs de la manière de la traiter. Nous n'en avions attendu ni plus ni moins, et nous ne fûmes pas trompés.

Pour ce qui regardoit l'exclusion de Mazarin, que le comte de Maure demanda d'abord au nom de M. le prince de Conti, comme vous avez vu ci-devant, que M. de Brissac, à qui Matha persuada de se mettre à la tête de cette députation, pressa conjointement avec M. de Barrière et de Grécy, député des généraux, et sur laquelle les députés du parlement insistèrent de nouveau, au moins en apparence, comme il leur avoit été ordonné par leur compagnie; pour ce qui regardoit, dis-je, cette exclusion, la reine, M. le duc d'Orléans et M. le Prince demeurèrent également fermes, et ils déclarèrent également, uniformément et constamment qu'ils ne consentiroient jamais.

L'on contesta quelque temps avec beaucoup de chaleur touchant les intérêts du parlement de Normandie, qui avoit envoyé ses députés à la conférence avec Anctauville, député de M. de Longueville; mais enfin l'on convint.

L'on n'eut presque point de difficulté sur les articles dont le parlement de Paris avoit demandé la réformation. La reine se relâcha de faire tenir un lit de justice à Saint-Germain; elle consentit que la défense au parlement de s'assembler le reste de l'année 1649 ne fût pas insérée dans la déclaration, à condition que les députés en donnassent leur parole sur celle que la reine leur donneroit aussi que telles et telles déclarations accordées ci-devant seroient invariablement observées. La cour promit de ne point presser la restitution de la Bastille, et elle s'engagea même de parole à la laisser entre les mains de Louvière, fils de M. de Broussel, qui y fut établi gouverneur par le parlement lorsqu'elle fut prise par M. d'Elbeuf.

L'ammistie fut accordée dans tous les termes que l'on demanda, et pour plus grande sûreté l'on y comprit nommément MM. le prince de Conti, de Longueville, de Beaufort, d'Elbeuf, d'Harcourt, de Rieux, de Lislebonne, de Bouillon, de Turenne, de Brissac, de Vitry, de Duras, de Matignon, de Beuvron, de Noirmoustier, de Sévigné, de la Trémouille, de la Rochefoucault, de Retz, d'Estissac, de Montrésor, de Matha, de Saint-Germain d'Apchon, de Sauvebœuf, de Saint-Ibal, de la Sauvetat, de Laigues, de Chavagnac, de Chaumont, de Caumesni, de Moreuil, de Fiesque, de la Feillière, de Montaison, de Cugnac, de Grécy, d'Allion et de Barrière.

Il y eut quelque difficulté touchant Noirmoustier et Laigues, la cour ayant affecté de leur vouloir donner une abolition comme étant plus criminels que les autres, parce qu'ils étoient publiquement encore dans l'armée d'Espagne ; et M. le chancelier même fit voir aux députés du parlement un ordre par lequel le premier ordonnoit, comme lieutenant général de l'armée du roi commandée par M. le prince de Conti, aux communautés de Picardie d'apporter des vivres au camp de l'archiduc ; et une lettre du second par laquelle il sollicitait Bridieu, gouverneur de Guise, de remettre sa place aux Espagnols, sous promesse de la liberté de M. de Guise, qui avoit été pris à Naples. M. de Brissac soutint que toutes ces paperasses étoient supposées, et le premier président se joignant à lui, parce qu'il ne douta point que nous ne nous rendrions jamais sur cet article, il fut dit que l'un et l'autre seroient compris dans l'amnistie sans distinction.

Le président de Mesme, qui eût été ravi de me pouvoir noter, affecta de dire, à l'instant que l'on parloit de Noirmoustier et de Laigues, qu'il ne concevoit pas pourquoi l'on ne me nommoit pas expressément dans cette amnistie, et qu'un homme de ma dignité et de ma considération ne devoit pas être compris avec le commun. M. de Brissac, qui étoit bien plus homme du monde que de négociation, n'eut pas l'esprit assez présent, et il répondit qu'il falloit savoir sur cela mes intentions. Il m'envoya un gentilhomme à qui je donnai un billet dont voici le contenu : « Comme je n'ai rien fait dans le mouvement présent que ce que j'ai cru être du service du roi et du véritable intérêt de l'État, j'ai trop de raisons de souhaiter que sa majesté en soit bien informée à sa majorité, pour ne pas supplier MM. les députés de ne pas souffrir que l'on me comprenne dans l'amnistie. » Je signalai ce billet, et je priai M. de Brissac de le donner à MM. les députés du parlement et des généraux, en présence de M. le duc d'Orléans et de M. le Prince. Il ne le fit pas à la prière de M. de Liancourt, qui crut que cet éclat aigrirait encore plus la reine contre moi ; mais il en dit la substance, et l'on ne me nomma point dans la déclaration. Vous ne pouvez croire à quel point cette bagatelle aida à me soutenir dans le public.

Le 30, les députés du parlement retournèrent à Paris.

Le 31, ils firent leur relation au parlement, sur laquelle M. de Bouillon eut des paroles assez fâcheuses avec MM. les présidents. Les négociations particulières lui avoient manqué ; celles que le

parlement avoit faites pour lui ne le satisfaisoient pas, parce que ce n'étoit que la confirmation du traité que l'on avoit fait autrefois avec lui pour la récompense de Sedan, dont il ne voyoit pas de garanties bien certaines. Il lui revint le soir quelque pensée de troubler la fête par une sédition qu'il croyoit aisée à ébranler dans la disposition où il voyoit le peuple ; mais il la perdit aussitôt qu'il eut fait réflexion sur mille et mille circonstances, qui faisoient que même, selon ses principes, elle ne pouvoit plus être de saison. Une des moindres étoit que l'armée d'Espagne étoit déjà retirée.

Madame de Bouillon me fit une pitié inroyable ce soir-là. Comme elle étoit persuadée que c'étoit elle qui avoit empêché M. son mari de prendre le bon parti, elle versa des torrents de larmes. Elle en eût répandu encore davantage, si elle eût connu aussi bien que moi que toute la faute ne venoit pas d'elle. Il y a eu des moments où M. de Bouillon a manqué des coups décisifs par lui-même et par le pur esprit de négociation. Ce défaut, qui m'a paru en lui un peu trop naturel, m'a fait quelquefois douter, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il eût été capable de tout ce que ses grandes qualités ont fait croire de lui.

Le 1^{er} d'avril, qui fut le Jeudi saint de l'année 1649, la déclaration de la paix fut vérifiée en parlement. Comme je fus averti la nuit qui précéda cette vérification, que le peuple s'étoit attroupé en quelques endroits pour s'y opposer, et qu'il menaçoit même de forcer les gardes qui servoient au Palais, et comme il n'y avoit rien que j'appréhendasse davantage pour toutes les raisons que vous avez remarquées ci-dessus, j'affectai de finir un peu tard la cérémonie des saintes huiles, que je faisois à Notre-Dame, pour me tenir en état de marcher au secours du parlement, s'il étoit attaqué. L'on me vint dire comme je sortois de l'église, que l'émotion commençoit sur le quai des Orfèvres ; et comme j'étois en chemin pour y aller, je trouvai un page de M. de Bouillon qui me donna un billet de lui, par lequel il me conjuroit d'aller prendre ma place au parlement, parce qu'il craignoit que le peuple ne m'y voyant pas n'en prît sujet de se soulever, en disant que c'étoit marque que je n'approuvois pas le parti. Je ne trouvai effectivement dans les rues que des gens qui crioient : point de Mazarin ! point de paix ! Je dissipai ce que je trouvai d'assemblée au Marché-Neuf et sur le quai des Orfèvres, en leur disant que les mazarins vouloient diviser le peuple du par-

lement, qu'il falloit bien se garder de donner dans le panneau ; que le parlement avoit ses raisons pour agir comme il faisoit, mais qu'il n'en falloit rien craindre à l'égard du Mazarin ; et qu'ils m'en pouvoient bien croire, parce que je leur donnois ma foi et ma parole que je ne m'accommoderois jamais avec lui. Cette protestation rassura tout le monde. J'entrai dans le Palais où je trouvai les gardes aussi échauffés que le reste du peuple. M. de Vitry, que je rencontrai dans la grande salle où il n'y avoit presque personne, me dit qu'ils lui avoient offert de massacrer ceux qu'il leur renverroit comme mazarins. Je leur parlai comme j'avois fait aux autres, et la délibération n'étoit pas encore achevée lorsque je pris ma place dans la grande chambre. Le premier président en me voyant entrer dit : « Il vient de faire des huiles qui ne sont pas sans salpêtre. » Je l'eutendis et je ne fis pas semblant, dans un instant où si j'eusse relevé cette parole et qu'elle eût été portée dans la grande salle, il n'eût pas été en mon pouvoir de sauver peut-être un seul homme du parlement. M. de Bouillon, à qui je le dis au lever de l'assemblée, en fit honte dès l'après-dînée, à ce qu'il m'a dit depuis, au premier président.

Cette paix, que le cardinal se vantoit d'avoir achetée à fort bon marché, ne lui valut pas aussi tout ce qu'il en espéroit. Il me laissa un levain de mécontents qu'il m'eût pu ôter avec assez de facilité, et je me trouvai très bien de son reste. M. le prince de Conti et madame de Longueville allèrent faire leur cour à Saint-Germain, après avoir vu M. le Prince à Chaillot pour la première fois, de la manière du monde la plus froide de part et d'autre. M. de Bouillon, à qui, le jour de l'enregistrement de la déclaration, le premier président avoit donné des assurances nouvelles de sa récompense pour Sedan, fut présenté au roi par M. le Prince, qui affecta de le protéger dans ses prétentions : et le cardinal n'oublia rien de toutes les honnêtetés possibles à son égard. Comme je m'aperçus que l'exemple commençoit à opérer, je m'expliquai plus tôt que je n'avois résolu de le faire sur le peu de sûreté que je trouvois à aller à la cour où mon ennemi capital étoit encore le maître. Je m'en déclarai ainsi à M. le Prince, qui fit un petit tour à Paris huit ou dix jours après la paix, et que je vis chez madame de Longueville. M. de Beaufort et M. le maréchal de la Mothe parlèrent de même ; M. d'Elbeuf en eut envie, mais la cour le gagna par je ne sais quelle mesure, je ne m'en ressouvins pas précisément. MM. de Brissac, de Retz,

de Vitry, de Fiesque, de Fontrailles, de Montrésor, de Noirmoustier, de Matha, de la Boulaye, de Cammesnil, de Morenil, de Laigues, d'Annery, demeurèrent unis avec nous ; et nous fîmes une espèce de corps, qui, avec la faveur du peuple, n'étoit pas un fantôme. Le cardinal l'en traita toutefois d'abord et avec tant de hauteur, que M. de Beaufort, M. de Brissac, M. le maréchal de la Mothe et moi, ayant prié chacun un de nos amis d'assurer la reine de nos très humbles obéissances, elle nous répondit qu'elle en recevoit les assurances après que nous aurions rendu nos devoirs à M. le cardinal.

Madame de Chevreuse, qui étoit à Bruxelles, revint dans ce temps-là à Paris. Laigues, qui l'avoit précédée de huit ou dix jours, nous avoit préparé à son retour. Il avoit fort bien suivi son instruction ; il s'étoit attaché à elle, quoiqu'elle n'eût pas d'abord d'inclination pour lui. Mademoiselle de Chevreuse m'a dit depuis qu'elle disoit qu'il ressembloit à Bellerose, qui étoit un comédien qui avoit la mine du monde la plus fade ; qu'elle changea de sentiment devant que de partir de Bruxelles, et qu'elle en fut contente en toutes manières à Cambrai. Ce qui me parut de tout cela au retour de Laigues à Paris fut qu'il l'étoit pleinement d'elle ; il nous la prêta comme une héroïne à qui nous eussions eu l'obligation de la déclaration de M. de Lorraine en notre faveur, si la guerre eût continué, et à qui nous avions celle de la marche de l'armée d'Espagne. Montrésor, qui avoit été pour ses intérêts quinze mois à la Bastille, faisoit ses éloges, et j'y donnois avec joie dans la vue et d'enlever à madame de Montbazou M. de Beaufort, par le moyen de mademoiselle de Chevreuse, du mariage de laquelle avec lui l'on avoit parlé autrefois, et de m'ouvrir un nouveau chemin pour aller aux Espagnols en cas de besoin. Madame de Chevreuse en fit plus de la moitié pour venir à moi. Noirmoustier et Laigues, qui ne doutoient pas que je ne lui fusse très nécessaire, et qui craignirent que madame de Guéméné, qui la haïssoit mortellement quoique sa belle-sœur, ne m'empêchât d'être autant de ses amis qu'ils le souhaitoient, me tendirent un panneau pour m'y engager, dans lequel je donnai. Dès l'après-dinée du jour dont elle arriva le matin, ils me firent tenir avec mademoiselle sa fille un enfant de la duchesse de Luynes, qui vint au monde tout à propos. Mademoiselle de Chevreuse se para, comme l'on fait à Bruxelles en ces sortes de cérémonies, de tout ce qu'elle avoit de pierre-

ries qui étoient fort riches et en quantité. Elle étoit belle ; j'étois très en colère contre madame la princesse de Guémené, qui dès le deuxième jour du siège de Paris s'en étoit allée d'effroi en Anjou. Il arriva dès le lendemain du baptême une occasion qui lui donna de la reconnaissance pour moi, et qui commença à m'en faire espérer de l'amitié. Madame de Chevreuse venoit de Bruxelles, et elle en venoit sans permission. La reine se fâcha et elle lui envoya un ordre de sortir de Paris dans vingt-quatre heures. Laigues me le vint dire aussitôt. J'allai avec lui à l'hôtel de Chevreuse, et je trouvai la belle à sa toilette, dans les pleurs. J'eus le cœur tendre et je priai madame de Chevreuse de ne point obéir que je n'eusse eu l'honneur de la revoir. Je sortis en même temps pour chercher M. de Beaufort, à qui je pris la résolution de persuader qu'il n'étoit ni de notre honneur ni de notre intérêt de souffrir le rétablissement des lettres de cachet, qui n'étoient pas le moins odieux des moyens desquels on s'étoit servi pour opprimer la liberté publique. Je jugeois bien que nous n'étions pas trop bons et lui et moi pour relever une affaire de cette nature, qui quoique dans les lois et dans le vrai importante à la sûreté publique, ne laissoit pas d'être délicate le lendemain d'une paix, et particulièrement en la personne de la dame du royaume la plus convaincue de faction et d'intrigue. Je croyois que par cette raison il étoit de la bonne conduite que cette escarmouche, que nous ne pouvions ni ne devons effectivement éviter, quoiqu'elle eût ses Inconvénients, s'attachât plutôt par M. de Beaufort que par moi. Il s'en défendit avec opiniâtreté par une infinité de méchantes raisons. Il n'oublia que la véritable, qui étoit que madame de Montbazou l'eût dévoré. Ce fut donc à moi de me charger de cette commission, parce qu'il falloit assurément qu'elle fût au moins exécutée par l'un de nous deux, pour faire quelque effet dans l'esprit du premier président. J'y allai en sortant de chez M. de Beaufort ; et comme je commençois à lui représenter la nécessité qu'il y avoit pour le service du roi et pour le repos de l'Etat à ne pas aigrir les esprits par l'infraction des déclarations si solennelles, il m'arrêta tout court en me disant : « C'est assez, mon bon seigneur, vous ne voulez pas qu'elle sorte, elle ne sortira pas. » A quoi il ajouta en s'approchant de mon oreille : « Elle a les yeux trop beaux. » La vérité est que, quoiqu'il eût exécuté son ordre, il avoit écrit dès la veille à Saint-Germain que la tentative en seroit

inutile, et que l'on commettoit légèrement l'autorité du roi.

Je retournai triomphant à l'hôtel de Chevreuse ; je n'y fus pas mal reçu. Je trouvai mademoiselle de Chevreuse aimable ; je me liai intimement avec madame de Rhodes, bâtarde du feu cardinal de Guise, qui étoit bien avec elle ; je fis chemin, je ruinai dans son esprit le duc de Brunswick de Zell, avec qui elle étoit comme accordée. Laigues, qui étoit une manière de pédant, me fit quelque obstacle au commencement ; la résolution de la fille et la facilité de la mère le levèrent bientôt. Je la voyois tous les jours chez elle, et très souvent chez madame de Rhodes, qui nous laissoit en toute liberté. Nous nous en servîmes, je l'aimai, ou plus fort je la crus almer, car je ne laissai pas de continuer mon commerce avec madame de Pommereux.

La société de messieurs de Brissac, de Vitry, du Matha, de Fontrailles, qui étoient demeurés en union avec nous, n'étoit pas dans ces temps-là un bénéfice sans charge. Ils étoient cruellement débauchés, et la licence publique leur donnoit encore plus de liberté ; ils s'emportoient tous les jours dans des excès qui alloient jusqu'au scandale. Ils revenoient un jour d'un dîner qu'ils avoient fait chez Coulon ; ils virent venir un convoi, et ils le chargèrent l'épée à la main en criant au crucifix : « Voilà l'ennemi ! » Une autre fois ils maltraitèrent en pleine rue un valet de pied du roi, en marquant même fort peu de respect pour les livrées. Les chansons de table n'épargnoient pas toujours le bon Dieu : je ne vous puis exprimer la peine que toutes ces folies me donnèrent. Le premier président les savoit très bien relever, le peuple ne les trouvoit nullement bonnes, les ecclésiastiques s'en scandalisoient au dernier point. Je ne les pouvois contraindre, je ne les osois excuser, et elles retomboient nécessairement sur la Fronde. Ce mot me remet dans la mémoire ce que je crois avoir oublié de vous expliquer dans le premier volume de cet ouvrage. C'est son étymologie, qui n'est pas de grande importance, mais qui ne se doit pas toutefois omettre dans un récit où il n'est pas possible qu'elle ne soit nommée plusieurs fois.

Quand le parlement commença à s'assembler pour les affaires publiques, M. le duc d'Orléans et M. le Prince y vinrent assez souvent, comme vous avez vu, et y adoucirent quelquefois les esprits. Ce calme n'y étoit que par intervalle. La chaleur y revenoit au bout de deux jours, et l'on s'assembloit avec la même ardeur que le premier moment. Bachaumont s'avisa de dire un

jour en badinant que le parlement faisoit comme les écoliers qui frondent dans les fossés de Paris , qui se séparent dès qu'ils voient le lieutenant civil et qui se rassemblent dès qu'il ne paraît plus. Cette comparaison, qui fut trouvée assez plaisante, fut célébrée par les chansons, et elle reflurit particulièrement lorsque, la paix étant faite entre le roi et le parlement , l'on trouva lieu de l'appliquer à la faction particulière de ceux qui ne s'étoient pas accommodés avec la cour. Nous y donnâmes nous-mêmes assez de cours , parce que nous remarquâmes que cette distinction de nom échauffe les esprits. Le président de Bellièvre n'ayant dit que le premier président prenoit avantage contre nous de ce quolibet, je lui fis voir un manuscrit de Saint-Aldégonde, un des premiers fondateurs de la république de Hollande, où il étoit remarqué que Briderode se fâchant de ce que , dans les premiers commencements de la révolte des Pays-Bas, l'on les appelloit les gueux, le prince d'Orange, qui étoit l'âme de la faction, lui écrivit qu'il n'entendoit pas son véritable intérêt, qu'il en devoit être très aise, et qu'il ne manquât pas même de faire mettre sur leurs manteaux de petits bissaes en broderie , en forme d'ordre. Nous résolûmes dès ce soir-là de prendre des cordons de chapeaux qui eussent quelque forme de fronde. Un marchand affidé nous en fit une quantité qu'il débita à une infinité de gens qui n'y entendoient aucune finesse. Nous n'en portâmes que les derniers pour ne point faire paraître d'affectation qui en eût gâté tout le mystère. L'effet que cette bagatelle fit est incroyable. Tout fut à la mode de la Fronde , le pain, les chapeaux, les canons, les gants, les manchons, les éventails, les garnitures; et nous fûmes nous-mêmes à la mode encore plus par cette sottise que par l'essentiel. Nous avions certainement besoin de tout pour nous soutenir, ayant toute la maison royale sur les bras; car quoique j'eusse vu M. le prince chez madame de Longueville, je ne me croyois que fort médiocrement raccommodé. Il m'avoit traité civilement mais froidement ; et je savois même qu'il étoit persuadé que je m'étois plaint de lui, comme ayant manqué aux paroles qu'il m'avoit fait porter à des particuliers du parlement. Comme je ne l'avois pas fait, j'avois sujet de croire que l'on eût affecté de me brouiller personnellement avec lui. Je joignois cela à quelques circonstances particulières, et je trouvois que la chose venoit apparemment de M. le prince de Conti qui étoit naturellement très malin, et qui d'ailleurs me haïssoit sans savoir pourquoi et sans que

je le pusse deviner moi-même. Madame de Longueville ne m'aimoit guère davantage , Et j'en découvris un peu après la raison que je vous dirai dans la suite. Je me détlois avec beaucoup de fondement de madame de Montbazon, qui n'avoit pas à beaucoup près tant de pouvoir que moi sur l'esprit de M. de Beaufort, mais qui en avoit plus qu'il n'en falloit pour lui tirer tous ses secrets. Elle ne me pouvoit pas aimer , parce qu'elle savoit que je lui ôtois la meilleure partie de la considération qu'elle en eût pu tirer à la cour. J'eusse pu aisément m'accommoder avec elle, car jamais femme n'a été de si facile composition ; mais comme accommoder cet accommodement avec mes autres engagements qui me plaisoient davantage , et avec lesquels il y avoit en effet sans comparaison plus de sûreté ? Vous en voyez assez pour connoître que je n'étois pas sans embarras. Il ne tint pas au comte de Fuensaldagne de me soulager ; il n'étoit pas content de M. de Bouillon , qui à la vérité avoit manqué le moment décisif de la paix générale. Il l'étoit beaucoup moins de ses envoyés, qu'il appelloit des taupes ; et il étoit fort satisfait de moi , et parce que j'avois toujours insisté pour la paix des couronnes , et parce que je n'avois eu aucun intérêt dans la particulière , et que je n'étois pas même accommodé avec la cour. Il m'envoya don Antonio Pimentel pour m'offrir tout ce qui étoit au pouvoir du roi son maître, et pour me dire que sachant l'état où j'étois avec le ministre , il ne pouvoit pas douter que je n'eusse besoin d'assistance ; qu'il me prioit de recevoir cent mille écus que don Antonio Pimentel m'apportoit en trois lettres de change , dont l'une étoit pour Bâle, l'autre pour Strasbourg, l'autre pour Francfort ; qu'il ne me demandoit pour cela aucun engagement, et que le roi Catholique seroit très satisfait de n'en tirer d'autre avantage que celui de me protéger. Vous ne doutez pas que je ne reçusse avec un profond respect cette honnêteté, j'en témoignai toute la reconnaissance imaginable ; je n'éloignai point du tout les vues de l'avenir , mais je refusai pour le présent, en disant à don Antonio que je me croirois absolument indigne de la protection du roi Catholique , si je recevois des gratifications de lui n'étant pas en état de le servir ; que j'étois né Français et attaché encore plus particulièrement qu'un autre par ma dignité à la capitale du royaume ; que mon malheur m'avoit porté à me brouiller avec le premier ministre de mon roi, mais que mon ressentiment ne me porteroit jamais à chercher de l'appui parmi

ses ennemis que lorsque la nécessité de la défense naturelle m'y obligeroit; que la providence de Dieu qui connoissoit la pureté de mes intentions, m'avoit mis dans Paris en un état où je me soutiendrois apparemment par moi-même; que si j'avois besoin d'une protection je savois que je n'en pouvois jamais trouver ni de si puissante ni de si glorieuse que celle de Sa Majesté Catholique, à laquelle je tiendrois toujours à gloire de recourir. Fuensaldagne fut très content de ma réponse, qui lui parut, à ce qu'il dit depuis à Saint-Ibal, d'un homme qui se croyoit de la force, qui n'étoit pas âpre à l'argent, et qui avec le temps en pourroit recevoir. Il me renvoya don Antonio Pimentel sur-le-champ même, avec une grande lettre pleine d'honnêtetés, et un petit billet de M. l'archiduc, qui me mandoit qu'il marcheroit sur un mot de ma main, « con todas las fuerças del rei so sennor. »

Il m'arriva justement le lendemain du départ de don Antonio Pimentel une petite intrigue qui me fâcha plus qu'une plus grande. Laigues me vint dire que M. le prince de Conti étoit dans une colère terrible contre moi; qu'il disoit que je lui avois manqué au respect; qu'il périroit lui et toute sa maison, ou qu'il s'en ressentiroit; et Sarazin, que je lui avois donné pour secrétaire et qui n'en avoit pas beaucoup de reconnaissance, entra un moment après, qui me confirma la même chose, en ajoutant qu'il falloit que l'offense fût terrible, parce que ni M. le prince de Conti ni madame de Longueville ne s'expliquoient point du détail, quoiqu'ils parussent outrés en général. Jugez, je vous supplie, à quel point un homme qui ne se sent rien sur le cœur est surpris d'un éclat de cette espèce. Je n'en fus en récompense que très peu touché, parce qu'il s'en falloit beaucoup que j'eusse autant de respect pour la personne de M. le prince de Conti que j'en avois pour sa qualité. Je priai Laigues de lui aller rendre de ma part ce que je lui devois; lui demander avec respect le sujet de sa colère, l'assurer qu'il n'en pouvoit avoir aucun qui pût être fondé à mon égard. Laigues revint très persuadé qu'il n'y avoit point eu de colère effective; qu'elle étoit toute affectée et toute contrefaite à dessein d'avoir une manière d'éclaircissement, qui fit ou au moins qui fît paroître un accommodement; et ce qui lui donna cette pensée fut qu'aussitôt qu'il eut fait mon compliment à M. le prince de Conti, il fut reçu avec joie, et remis pour tant pour la réponse à madame de Longueville, comme à la

principale intéressée. Elle fit beaucoup d'honnêtetés à Laigues pour moi, et elle le pria de me mener le soir chez elle. Elle me reçut admirablement, en disant toutefois qu'elle avoit de grands sujets de se plaindre de moi ; que c'étoient de ces choses qui ne se disoient point, mais que je les savois bien. Voilà tout ce que j'en pus tirer pour le fond, car j'en eus toutes les honnêtetés possibles et toutes les avances même pour rentrer en union avec moi, disoit-elle, et avec mes amis. En disant cette dernière parole, qu'elle prononça un pen bas, elle me donna sur le visage de l'un de ses gants qu'elle tenoit à la main et elle me dit en souriant : « Vous m'entendez bien. » Elle avoit raison ; et voici ce que j'entendis. M. de la Rochefoucault avoit, à ce que l'on prétendoit, beaucoup négocié avec la cour, et ce qui me le fait croire est que longtemps devant que Dumvilliers, bonne place sur la frontière de Champagne, fût donnée à M. le prince de Conti, qui la lui confia, le bruit en fut grand, qui n'étoit pas vraisemblablement une prophétie. Comme il n'y avoit aucune assurance aux paroles du cardinal, M. de la Rochefoucault crut qu'il ne seroit pas mal à propos ou de les solliciter, ou de les fixer par un renouvellement de considération à M. le prince de Conti, à qui M. le Prince en donnoit peu. Et parce que l'on savoit qu'il le méprisoit parfaitement, et parce qu'il paroissoit en toutes choses que leur réconciliation n'étoit pas fort sincère, il eût souhaité, par cette raison, de se remettre au moins en apparence à la tête de la Fronde, de laquelle il s'étoit assez séparé les premiers jours de la paix, et même dès les derniers jours de la guerre, et par des railleries dont il n'étoit pas maître, et par un rapprochement à la cour qui, contre toute sorte de bon sens, avoit été encore plus apparent qu'effectif. M. de la Rochefoucault s'imagina, à mon opinion, que l'on ne pouvoit revenir plus naturellement du refroidissement qui avoit paru, que par un accommodement, qui d'ailleurs feroit éclat et donneroit par conséquent ombrage à la cour ; ce qui alloit à ses fins. Je lui ai demandé depuis, une fois ou deux, la vérité de cette intrigue, dont il ne me parut pas qu'il se ressouvint en particulier. Il me dit seulement en général qu'ils étoient en ce temps-là persuadés, dans leur cabale, que je rendois de mauvais offices sur son sujet à madame de Longueville auprès de monsieur son mari. C'est de toutes les choses du monde celle dont j'ai été toute ma vie le moins capable, et je ne crois pas que ce soupçon fût la cause de

L'éclat que M. le prince de Conti fit contre moi ; parce qu'aussitôt que j'eus fait faire par Lalgues mon premier compliment, je fus reçu à bras ouverts, et qu'aussitôt que madame de Longueville s'aperçut que je ne répondis, à ce qu'elle me dit de ses amis, qu'en termes généraux, elle retomba dans une froideur qui passa en fort peu de temps jusqu'à la haine. Il est vrai que comme je savois que je n'avois rien fait qui me pût attirer, avec justice, l'éclat que M. le prince de Conti avoit fait contre moi, et que je m'imaginal être affecté pour en faire servir l'accommodement à des intérêts particuliers, je demeurai fort froid à ce mot de mes amis, et plus que je ne le devois. Elle se le tint pour dit ; et cela joint au passé dont je vous ai déjà parlé et dont je ne sais pas encore le sujet, eut des suites qui nous ont dû apprendre aux uns et aux autres qu'il n'y a point de petits pas dans les grandes affaires.

M. le cardinal Mazarin, qui avoit beaucoup d'esprit, mais qui n'avoit point d'âme, ne songea, dès que la paix fut faite, qu'à se défendre, pour ainsi parler, des obligations qu'il avoit à M. le Prince qui, à la lettre, l'avoit tiré de la potence ; et l'une de ses premières vues fut de s'allier avec la maison de Vendôme qui, dès le commencement de la régence, s'étoit trouvée en deux ou trois rencontres tout à fait opposée aux intérêts de l'hôtel de Condé. Il s'appliqua, par le même motif, avec soin, à gagner l'abbé de la Rivière, et il eut même l'imprudence de laisser voir à M. le Prince qu'il lui faisoit espérer la charge destinée à M. le prince de Conti.

Quelques chanoines de Liège ayant jeté les yeux sur le même prince de Conti pour cet évêché, le cardinal, qui affectoit de témoigner à la Rivière qu'il eût souhaité de le dégoûter de sa profession, y trouva des obstacles, sous le prétexte qu'il n'étoit pas de l'intérêt de la France de se brouiller avec la maison de Bavière, qui y avoit des prétentions naturelles et déclarées.

J'omets une infinité de circonstances qui marquèrent à M. le Prince et la méconnoissance et la méfiance du cardinal. Il étoit trop vif et encore trop jeune pour songer à diminuer la dernière ; il l'augmenta par la prétention qu'il donna à Chavigny, qui étoit la bête du Mazarin, et pour qui il demanda et obtint la liberté de revenir à Paris ; par le soin qu'il prit des intérêts de M. de Bouillon, qui s'étoit fort attaché à lui depuis la paix, et par les ménagements qu'il avoit de son côté pour la Rivière, qui n'étoient pas

secrets. Il ne faut point jouer avec ceux qui ont en main l'autorité royale ; quelques défauts qu'ils aient, ils ne sont jamais assez foibles pour ne pas mériter ou que l'on les ménage, ou que l'on les perde. Leurs ennemis ne les doivent jamais mépriser, parce qu'il n'y a au monde que ces sortes de gens à qui il convienne quelquefois d'être méprisé.

Ces indispersions, qui croissent toujours dès qu'elles ont commencé, firent que M. le Prince ne se pressa pas, comme il avoit accoutumé, de prendre, cette campagne, le commandement des armées. Les Espagnols avoient pris Saint-Venant et Ypres ; et le cardinal se mit dans l'esprit de prendre Cambray. M. le Prince, qui ne jugea pas l'entreprise praticable, ne s'en voulut pas charger. Il laissa cet emploi à M. le comte d'Harcourt qui y échoua ; et il partit pour aller en Bourgogne, au même temps que le roi s'avança à Compiègne, pour donner chaleur au siège de Cambray.

Ce voyage, quoique fait avec la permission du roi, fit peine au cardinal, et l'obligea à faire couler à M. le Prince des propositions indirectes de rapprochement. M. de Bouillon me dit en ce temps-là qu'il savoit de science certaine qu'Arnauld, qui avoit été maître de camp des carabins et qui étoit fort attaché à M. le Prince, s'en étoit chargé. Je ne sais pas si M. de Bouillon en étoit bien informé, et aussi peu, quelle suite ces propositions purent avoir. Ce qui me parut fut que Mazerolles, qui étoit une manière de négociateur de M. le Prince, vint à Compiègne en ce temps-là, et qu'il y eut des conférences particulières avec M. le cardinal ; qu'il lui déclara, au nom de son maître, que si la reine se défaisoit de la surintendance des mers, qu'elle avoit prise pour elle à la mort de M. de Brézé, son beau-frère, il prétendoit que ce fût en sa faveur et non pas en celle de M. de Vendôme, comme le bruit en couroit. Madame de Bouillon, qui croyoit être bien avertie, me dit que le cardinal avoit été fort étonné de ce discours, auquel il n'avoit répondu que par un galimatias, « que l'on lui fera bien expliquer, ajouta-t-elle, quand l'on le tiendra à Paris. » Je remarquai ce mot que je lui fis moi-même expliquer, sans faire semblant toutefois d'en avoir curiosité ; et j'appris que M. le Prince faisoit état de ne pas demeurer longtemps en Bourgogne, et d'obliger, à son retour, la cour de revenir à Paris, où il ne doutoit pas qu'il ne dût trouver le cardinal bien plus souple qu'ailleurs. Cette parole faillit me coûter la vie, comme vous le

verrez par la suite. Il est nécessaire de parler auparavant de ce qui se passa à Paris, cependant que M. le Prince fut en Bourgogne.

La licence y étoit d'autant plus grande que nous ne pouvions donner ordre à celle même qui ne nous convenoit pas. C'est le plus irrémédiable de tous les inconvénients qui sont attachés à la faction ; et il est très grand en ce que la licence qui ne lui convient pas, lui est presque toujours funeste, en ce qu'elle la décrie. Nous avions intérêt de ne pas étouffer les libelles ni les vaudevilles qui se faisoient contre le cardinal, mais nous n'en avions pas un moindre à supprimer ceux qui se faisoient contre la reine et quelquefois même contre la religion et contre l'Etat. L'on ne peut imaginer la peine que la chaleur des esprits nous donna sur ce sujet. La Tournelle condamna à la mort deux imprimeurs convaincus d'avoir mis au jour deux ouvrages très dignes du feu. Ils s'avisèrent de crier, comme ils étoient sur l'échelle, qu'on les faisoit mourir parce qu'ils avoient débité des vers contre le Mazarin ; le peuple les enleva à la justice avec une fureur inconcevable. Je ne touche cette petite circonstance que comme un échantillon, qui vous peut faire connoître l'embarras où sont les gens sur le compte desquels l'on ne manque jamais de mettre tout ce qui se fait contre les lois : et ce qui est encore de plus fâcheux est qu'il ne tint cinq ou six fois le jour qu'à la fortune de corrompre, par des contretemps plus naturels à ces sortes d'affaires qu'à aucune autre, les meilleures et les plus sages productions du bon sens. En voici un exemple.

Jerzai, qui étoit en ce temps-là fort attaché au cardinal Mazarin, se mit en tête d'accoutumer, se disoit-il, les Parisiens à son nom ; et il s'imagina qu'il y réussiroit admirablement en brillant avec tous les autres jeunes gens de la cour qui avoient ce caractère, dans les Tuileries, où tout le monde avoit pris fantaisie de se promener tous les soirs. Messieurs de Candale, de Bouteville, de Souvré, de Saint-Mesgrain et je ne sais combien d'autres, se laissèrent persuader à cette folie, qui ne laissa pas de leur réussir au commencement. Nous n'y fîmes point de réflexion, et comme nous nous sentions les maîtres du pavé, nous crûmes même qu'il étoit de l'honnêteté de vivre civilement avec des gens de qualité à qui l'on devoit de la considération, quoiqu'ils fussent de parti contraire. Ils en prirent avantage. Ils se vantèrent à Saint-Germain que les frondeurs ne leur faisoient pas quitter

le haut des allées dans les Tuileries. Ils affectèrent de faire de grands soupers sur la terrasse du jardin de Renard, d'y mener les violons et d'y boire publiquement à la santé de son Eminence à la vue de tout le peuple qui s'y assembloit pour y entendre la musique. Je ne vous puis exprimer à quel point cette extravagance m'embarrassa. Je savois d'un côté qu'il n'y a rien de si dangereux que de souffrir que nos ennemis fassent devant les peuples ce qui nous doit déplaire, parce que les peuples ne manquent jamais de s'imaginer qu'ils le peuvent puisque l'on le souffre. Je ne voyois autre part de moyens pour l'empêcher que la violence, qui n'étoit pas honnête contre des particuliers, parce que nous étions trop forts, et qui n'étoit pas sage parce qu'elle commettoit à des querelles particulières qui n'étoient pas de notre compte et par lesquelles le Mazarin eût été ravi de nous donner le change. Voici l'expédient qui me vint en l'esprit. J'assembiai chez moi MM. de Beaufort, le maréchal de la Motte, de Brissac, de Retz, de Vitry et de Fontrailles : devant que de m'ouvrir, je les fis jurer de se conduire à ma mode dans une affaire que j'avois à leur proposer. Je leur fis voir les inconvénients de l'inaction sur ce qui se passoit dans les Tuileries ; je leur exagérai les inconvénients, qui iroient même jusqu'au ridicule, des procédés particuliers ; et nous convinmes que dès le soir M. de Beaufort, accompagné de ceux que je viens de vous nommer, et de cent ou six vingts gentilshommes se trouveroient chez Renard, comme il sauroit que ces messieurs seroient à table, et après avoir fait compliment à M. de Candale et aux autres, il dit à Jerzai que sans leur considération il l'auroit jeté du rempart pour lui apprendre à se vanter, etc. A quoi j'ajoutai qu'il seroit bien aussi de faire casser quelques violons lorsque la bande s'en retourneroit, et qu'elle ne seroit plus en lieu où les personnes qu'on ne vouloit point offenser y pussent prendre part. Le pis du pis de cette affaire, c'étoit un procédé de Jerzai qui ne pouvoit point avoir de mauvaises suites, parce que sa naissance n'étoit pas fort bonne ; ils me promirent tous de ne recevoir aucune parole de lui et de se servir de ce prétexte pour en faire purement une affaire de parti. Cette résolution fut très mal exécutée. M. de Beaufort, au lieu de faire ce qui avoit été résolu, s'emporta de chaleur. Il tira d'abord la nappe, il renversa la table, l'on coiffa d'un potage le pauvre Vincville qui n'en pouvoit mais, et qui se trouva de hasard attablé avec eux. Le pauvre commandeur de Jars eut la

même aventure. L'on cassa les instruments sur la tête des violons. Moreuil, qui étoit avec M. de Beaufort, donna trois ou quatre coups de plat d'épée à Jerzaf. M. de Candale et M. de Bouville, qui est aujourd'hui M. de Luxembourg, mirent l'épée à la main, et sans Coménil, qui se mit au devant d'eux, ils eussent couru fortune dans la foule des gens qui l'avoient tous hors du fourreau.

Cette aventure, qui ne fut pourtant pas sanglante, ne laissa pas de me donner une cruelle douleur et aux partisans de la cour la satisfaction d'en jeter sur moi le blâme dans le monde. Il ne fut pas de longue durée, et parce que l'application que j'eus à en empêcher les suites, à quoi je réussis, fit assez connoître mon intention, et parce qu'il y a de certains temps où de certaines gens ont toujours raison. Par celle des contraires, Mazarin avoit toujours tort. Nous ne manquâmes pas de célébrer, comme nous le devons, la levée du siège de Cambrai ; le bon accueil fait à Servien pour le fruit de la rupture de la paix de Munster, le bruit du rétablissement d'Emery, qui courut aussitôt après que M. de la Millaraye se fut défait de la surintendance des finances, et qui se trouva véritable peu de jours après. Enfin nous nous trouvions en état d'attendre avec sécurité et même avec dignité ce que pourroit produire le chapitre des accidents, dans lequel nous commençons à entrevoir de grandes indispositions de M. le Prince pour le cardinal, et du cardinal pour M. le Prince.

Ce fut dans ce moment où madame de Bouillon me découvrit que M. le Prince avoit pris la résolution d'obliger le roi de revenir à Paris, et M. de Bouillon me l'ayant confirmé, je pris celle de me donner l'honneur de ce retour, qui étoit dans la vérité très souhaité du peuple, et qui d'ailleurs nous donneroit dans la suite beaucoup plus de considération quoiqu'il parût d'abord nous en ôter. Je me servis pour cet effet de deux moyens, l'un fut de faire insinuer à la cour que les frondeurs appréhendoient ce retour au dernier point ; l'autre, qui servoit aussi à donner cette opinion au cardinal, fut d'écouter les négociations qu'il ne manquoit jamais de hasarder de huit jours en huit jours par différents canaux pour lui lever tous soupçons : il y eut de l'art de notre côté. Je fis ce que je pus pour faire agir en cela M. de Beaufort sous son nom, parce que, sans vaine, je croyois que le Mazarin s'imagineroit qu'il trouveroit plus de facilité à le tromper que

moi. Mais comme M. de Beaufort, ou plutôt comme la Boulaye à qui M. de Beaufort s'en ouvrit, vit que la suite de la négociation alloit à faire le voyage de Compiègne, il ne voulut point que M. de Beaufort y entrât, soit qu'en effet il crût, comme il le disoit, qu'il y eût trop de péril pour lui, soit que sachant que je ne faisois pas état que celui qui iroit de nous deux y vît le cardinal Mazarin, il ne pût se résoudre à laisser faire un pas à M. de Beaufort aussi contraire aux espérances que madame de Montbazon, à qui la Boulaye étoit dévoué, donnoit continuellement à la cour de son accommodement. Cette ouverture de M. de Beaufort à la Boulaye me donna une inquiétude effroyable, parce qu'étant très persuadé de son infidélité et de celle de son amie, je ne voyois pas seulement la fausse négociation que je projetois avec la cour inutile, mais en ce que je la considérois même comme très dangereuse. Elle étoit pourtant nécessaire, car vous jugez bien de quel inconvénient il nous étoit de laisser l'honneur du retour du roi ou au cardinal ou à M. le Prince, qui n'eussent pas manqué, selon toutes les règles, de s'en faire une preuve de ce qu'il avoit toujours dit que nous nous y opposions. Le président de Bellèvre, à qui j'avois communiqué mon embarras, me dit que puisque M. de Beaufort m'avoit manqué au secret sur un point qui me pouvoit perdre, je pouvois bien lui en faire un de mon côté sur un point qui le pouvoit sauver lui-même; qu'il y alloit de tout pour le parti, qu'il falloit tromper M. de Beaufort pour son salut, que je le laissasse faire et qu'il me donnoit sa parole que devant qu'il fût nuit il raccommoderoit tout le mal que le manquement de secret de M. Beaufort avoit causé. Il me prit dans son carrosse, il m'emmena chez madame de Montbazon, où M. de Beaufort passoit toutes les soirées. Il y arriva un moment après nous; et M. de Bellèvre fit si bien qu'il répara effectivement ce qui étoit gâté. Il leur fit croire qu'il m'avoit persuadé qu'il falloit songer tout de bon à s'accommoder; que la bonne conduite ne vouloit pas que nous laissassions venir le roi à Paris, sans avoir au moins commencé à négocier, qu'il étoit nécessaire par la circonstance du retour du roi que la négociation se fît par nous-même en personne, c'est-à-dire par M. de Beaufort ou par moi. Madame de Montbazon, qui prit feu à cette première ouverture et qui crut qu'il n'y auroit plus de péril en ce voyage, puisqu'on vouloit bien y négocier effectivement, avança, même avec précipitation, qu'il seroit mieux que M. de Beaufort y allât. Le prési-

dent de Bellière alléguâ douze ou quinze raisons dont il n'y en avoit pas une qu'il entendit lui-même, pour lui prouver que cela ne serait pas à propos; et je remarquai en cette occasion que rien ne persuade tant les gens qui ont peu de sens, que ce qu'ils n'entendent pas. Le président de Bellière leur laissa même entrevoir qu'il seroit peut-être à propos que je me laissasse persuader, quand je serois là, de voir le cardinal. Madame de Montbazon qui entretenoit des correspondances ou plutôt qui croyait en entretenir avec tout le monde, par les différents canaux qu'elle avoit avec chacun, se fit honneur par celui du maréchal d'Albret, à ce qu'on m'a dit depuis, de ce projet à la cour; et ce qui me le fait assez croire est que Servien recommença fort justement, et comme à point nommé, ses négociations avec moi. J'y répondis à tout hasard, comme si j'étais assuré que la cour en eût été avertie par madame de Montbazon. Je ne m'engageai pas de voir à Compiègne le cardinal de Mazarin, parce que j'étais très résolu de ne l'y point voir; mais je lui fis entendre, plutôt qu'autrement, que je l'y pourrois voir, parce que je reconnus clairement que si le cardinal n'eût eu l'espérance que cette visite me discréditeroit dans le peuple, il n'eût point consenti à un voyage qui pouvoit faire croire au peuple que j'eusse part au retour du roi; que je jugeai plutôt à la mine qu'aux paroles de Servien n'être pas éloigné de l'inclination du cardinal, que l'on le croyait à Paris et même à la cour. Vous croyez facilement que j'oubliois de dire à Servien que je n'étais pas en état de parler à la reine sur ce retour. Il alla annoncer le mien à Compiègne avec une joie merveilleuse: mais elle ne fut pas si grande parmi mes amis, quand je leur eus communiqué ma pensée; j'y trouvai une opposition merveilleuse, parce qu'ils crurent que j'y courrois un grand péril. Je leur fermai la bouche en leur disant que tout ce qui est nécessaire n'est jamais hasardeux. J'allai coucher à Liancourt, où le maître et la maîtresse de la maison firent de grands efforts pour m'obliger de retourner à Paris; et j'arrivai le lendemain à Compiègne au lever de la reine.

Comme je montois l'escalier, un petit homme habillé de noir, que je n'avois jamais vu et que je n'ai jamais vu depuis, me coula un billet en la main où ces mots étoient écrits en lettres majuscules: SI VOUS ENTREZ CHEZ LE ROI VOUS ÊTES MORT. J'y étois; il n'étoit plus temps de reculer. Comme je vis que j'avois passé la salle des gardes sans être tué, je me crus sauvé. Je témoignai à

la reine, qui me reçut très bien, que je venois l'assurer de mes obéissances très humbles, et de la disposition où étoit l'église de Paris de rendre à Leurs Majestés tous les services auxquels elle étoit obligée. J'insinuai dans la suite de mon discours tout ce qui étoit nécessaire pour pouvoir dire que j'avois beaucoup insisté pour le retour du roi. La reine me témoigna beaucoup de bonté et même beaucoup d'agrément sur tout ce que je lui disois : mais quand elle fut tombée sur ce qui regardoit le cardinal, et qu'elle eut vu que, quoiqu'elle fit beaucoup d'instances à le voir, je persistois à lui répondre que cette visite me rendroit inutile à son service, elle ne se put plus contenir, elle rougit beaucoup ; et tout le pouvoir qu'elle eut sur elle fut, à ce qu'elle a dit depuis, de ne me rien dire de fâcheux.

Servien racontoit un jour au maréchal de Clairambault que l'abbé Fouquet proposa à la reine de me faire assassiner chez Servien où je dinois ; et il ajouta qu'il étoit arrivé à temps pour empêcher ce malheur. M. de Vendôme, qui vint au sortir de table chez Servien, me pressa de sortir, en me disant qu'on tenoit de fâcheux conseils contre moi : mais quand cela n'auroit pas été, M. de Vendôme l'auroit dit ; il n'y a jamais eu un imposteur pareil à celui-là.

Je revins à Paris, ayant fait tous les effets que je souhaitois. J'avois effacé le soupçon que les frondeurs fussent contraires au retour du roi ; j'avois jeté sur le cardinal toute la haine du délai ; je m'étois assuré l'honneur principal du retour ; j'avois bravé le Mazarin dans son trône ; il y eut dès le lendemain un libelle qui mit tous ces avantages dans leur jour. Le président de Bellièvre fit voir à madame de Montbazou que les circonstances particulières que j'avois trouvées à Compiègne m'avoient forcé de changer de résolution touchant la visite du cardinal. J'en persuadai assez aisément M. de Beaufort, qui fut d'ailleurs chatouillé du succès que cette démarche eut dans le peuple. Hoquincourt, qui étoit de nos amis, fit le même jour je ne sais quelle bravade au cardinal, du détail de laquelle je ne me ressouviens point, que nous relevâmes de mille couleurs. Enfin nous connûmes visiblement que nous avions de la provision encore pour longtemps dans l'imagination du public ; ce qui fait le tout en ces sortes d'affaires.

M. le Prince étant revenu à Compiègne, la cour prit on déclara la résolution de revenir à Paris. Elle fut reçue comme les rois

l'ont toujours été et le seront toujours, c'est-à-dire avec acclamations qui ne signifient rien que pour ceux qui prennent plaisir à se flatter. Un petit procureur du roi du Châtelet, qui était une manière de fou, apposta pour de l'argent douze ou quinze femmes, qui, à l'entrée du faubourg, crièrent : Vive son Eminence ! qui étoit dans le carrosse du roi : et son éminence crut qu'il étoit maître de Paris. Il s'aperçut au bout de quatre jours qu'il s'étoit trompé lourdement. Les libelles continuèrent. Marigny redoubla de force pour les chansons ; les frondeurs parurent plus fiers que jamais. Nous marchions quelquefois seuls, M. de Beaufort et moi, avec un page derrière notre carrosse ; nous marchions quelquefois avec cinquante livrées et cent gentilshommes. Nous diversifions la scène selon que nous jugions devoir être du goût des spectateurs. Les gens de la cour, qui nous blâmoient depuis le matin jusqu'au soir, ne laissoient pas de nous imiter à leur mode. Il n'y en avoit pas un qui ne prît avantage sur le ministre des *frottades* que nous lui donnions, c'étoit le mot du président de Bellière ; et M. le Prince, qui en faisoit trop ou trop peu à son égard, continua à le traiter de haut en bas, et plus à mon opinion qu'il ne convient de traiter un homme qu'on veut laisser dans le ministère. Comme M. le Prince n'étoit pas content du refus que l'on lui avoit fait de la surintendance des mers, qui avoit été à son beau-frère, le cardinal pensoit toujours à le radoucir par des propositions de quelques autres accommodements, qu'il eût été bien aise toutefois de ne lui donner qu'en apparence. Il lui proposa que le roi lui achèteroit le comté de Montbéliar, souveraineté assez considérable qui est frontière entre l'Alsace et la Franche-Comté, et il donna charge à Herbulle de ménager cette affaire avec le propriétaire, qui est un des cadets de la maison de Wurtemberg. On prétendit en ce temps-là que Herbulle même avoit averti M. le Prince que sa commission secrète étoit de ne pas réussir dans sa négociation. Je ne sais si ce bruit étoit bien fondé et j'ai toujours oublié de le demander à M. le Prince, quoique je l'aie eu vingt fois à la pensée : ce qui est constant est que M. le Prince n'étoit pas content du cardinal, et qu'il ne continua pas seulement depuis son retour à traiter fort bien M. de Chavigny, qui étoit son ennemi capital, mais qu'il affecta même de se radoucir beaucoup à l'égard des frondeurs. Il me témoigna en mon particulier bien plus d'amitié et plus d'ouverture qu'il n'avoit fait dans les premiers jours de la paix ; il ménagea beaucoup

davantage que par le passé monsieur son frère et madame sa sœur. Il me semble même que ce fut en ce temps-là, quoiqu'il ne m'en souviennne pas assez pour l'assurer, qu'il remit M. le prince de Conti dans la fonction du gouvernement de Champagne, dont jusque-là il n'en avoit eu que le titre. Il s'attacha l'abbé de la Rivière, en souffrant que M. son frère, qu'il prétendoit pouvoir faire cardinal par pure recommandation, lui laissât la nomination pour laquelle le chevalier d'Elbelle fut dépêché à Rome. Tous ces pas ne dimnuoient pas les défiances du cardinal, qui étoient fort augmentées par l'attachement que M. de Bouillon, mécontent et d'un esprit profond, avoit pour M. le Prince; mais elles étoient encore particulièrement aigries par l'imagination qu'il avoit prise que M. le Prince favorisât le mouvement de Bordeaux, qui, tyrannisé par M. d'Espéron, esprit violent et incapable, avoit pris les armes par l'autorité du parlement, sous le commandement de Chambret et depuis sous celui de Sauvebeuf. Ce parlement avoit dépêché à celui de Paris un de ses conseillers appelé Guyonnet, qui ne bougeoit de chez M. de Beaufort, à qui tout ce qui paroissoit grand paroissoit bon et tout ce qui paroissoit mystérieux paroissoit sage. Il ne tint plus à moi d'empêcher ces apparences, qui ne servoient à rien et qui pouvoient nuire par mille raisons; ce que je marque sur un sujet dans lequel il s'agit de M. le Prince, parce qu'il me parla même avec aigreur de ces conférences de Guyonnet avec M. de Beaufort; ce qui fait voir qu'il étoit bien éloigné de fomenter les désordres de la Guyenne. Mais le cardinal le croyoit parce que M. le Prince, qui avoit toujours de très bonnes et très sincères intentions pour l'Etat, penchoit à l'accommodement, et n'étoit pas d'avis que l'on hasardât une province aussi importante et aussi remnante que la Guyenne, pour le caprice de M. d'Espéron. L'un des plus grands défauts du cardinal Mazarin est qu'il n'a jamais pu croire que personne lui parloit avec bonne intention.

Comme M. le Prince avoit voulu se réunir toute sa maison, il crut qu'il ne pourroit satisfaire pleinement M. de Longueville qu'il n'eût obligé le cardinal à lui tenir la parole qu'on lui avoit donnée à la paix de Ruel, de lui mettre entre les mains le Pont-de-l'Arche, qui, joint au vieux palais de Rouen, à Caen et à Dieppe, ne convenoit pas mal à un gouverneur de Normandie. Le cardinal s'opiniâtra à ne le pas faire, et jusqu'au point qu'il s'en expliqua à qui le voulut entendre. M. le Prince, se trouvant

un jour au eccele et voyant qu'il faisoit le fier plus qu'à l'ordinaire, lui dit en sortant du cabinet de la reine, d'un ton assez haut : « ADIEU MARS. » Cela se passa à onze heures du soir et un peu devant le souper, je le sus un demi-quart d'heure après comme tout le reste de la ville. Et comme j'allois le lendemain sur les sept heures du matin à l'hôtel de Vendôme pour y chercher M. de Beaufort, je le trouvai sur le Pont-Neuf dans le carrosse de M. de Nemours, qui le menoit chez madame sa femme, pour qui M. de Beaufort avoit une grande tendresse. M. de Nemours étoit encore en ce temps-là dans les intérêts de la reine ; et comme il savoit l'éclat du soir précédent, il se mit en l'esprit de persuader à M. de Beaufort de se déclarer pour elle en cette occasion. M. de Beaufort s'y trouvoit tout à fait disposé, et d'autant plus que madame de Montbazon l'avoit prêché jusqu'à deux heures après minuit sur le même ton. Le connoissant comme je faisois, je ne devois pas être surpris de son peu de vue ; j'avoue toutefois que je le fus au dernier point. Je lui représentai, avec toute la force qui me fut possible, qu'il n'y avoit rien au monde qui fût plus opposé au bon sens ; qu'en nous offrant à M. le Prince, nous ne hasarderions rien ; qu'en nous offrant à la reine, nous hasardions tout ; que dès que nous aurions fait ce pas, M. le Prince s'accommoderoit avec le Mazarin, qui le recevoit à bras ouverts, et par sa propre considération et par l'avantage qu'il trouveroit à faire coïnoître au peuple qu'il devoit sa conservation aux frondeurs, ce qui nous discréditeroit absolument dans le public ; que le pis du pis, en nous offrant à M. le Prince, seroit de demeurer comme nous étions, avec la différence que nous aurions acquis un nouveau mérite à l'égard du public par le nouvel effort que nous aurions fait pour ruiner son ennemi. Ces raisons, auxquelles il n'y avoit à la vérité rien à répondre, emportèrent M. de Beaufort. Nous allâmes dès l'après-dinée à l'hôtel de Longueville, où nous trouvâmes M. le Prince dans la chambre de madame sa sœur. Nous lui offrîmes nos services. Nous fûmes reçus comme vous le pouvez imaginer, et nous soupâmes avec lui chez Prudhomme où le panégyrique du Mazarin ne manqua d'aucune de ses figures.

Le lendemain au matin, M. le Prince me fit l'honneur de me venir voir, et il continua à me parler du même air dont il m'avoit parlé la veille. Il reçut même avec plaisir la ballade en *nan, ne, ni, no, nu*, que Marion lui présenta comme il descendoit les

degrés. Il m'écrivit le soir sur les onze heures un petit billet par lequel il m'ordonnoit de me trouver le lendemain à quatre heures chez lui avec Noirmoutier. Nous l'éveillâmes comme il nous l'avoit mandé. Il nous parut d'abord assez embarrassé; il nous dit qu'il ne pouvoit se résoudre à faire la guerre civile; que la reine étoit si attachée au cardinal qu'il n'y avoit que ce moyen de l'en séparer; qu'il ne croyoit pas qu'il fût de sa conscience et de son honneur de le prendre, et qu'il étoit d'une naissance à laquelle la conduite des Balafre ne convenoit pas. Ce furent ses propres paroles, et je les remarquai. Il ajouta qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il nous avoit; qu'en s'accommodant, il nous accommoderoit aussi avec la cour, si nous le voulions; que si nous ne croyions pas qu'il fût de nos intérêts, il ne laisseroit pas, si la cour nous vouloit attaquer, de prendre hautement notre protection. Nous lui répondîmes que nous n'avions prétendu, en lui offrant nos services, que l'honneur et la satisfaction de le servir; que nous serions au désespoir que notre considération eût arrêté un moment son accommodement avec la reine; que nous le supplions de nous permettre de demeurer comme nous étions avec le cardinal de Mazarin, et que cela n'empêcheroit pas que nous ne demeurassions toujours dans les termes et du respect et du service que nous avions voué à Son Altesse.

Les conditions de cet accommodement de M. le Prince avec le cardinal n'ont jamais été publiques, parce qu'il ne s'en est su que ce qu'il plut au cardinal, dans ce temps-là, de jeter dans le monde. Je me ressouviens en général qu'il l'affecta; j'en ai oublié le détail et je ne l'ai pas trouvé, quoique j'aie cherché pour vous en rendre compte. Ce qui en parut fut la remise du Pont-de-l'Arche entre les mains de M. de Longueville.

Les affaires publiques ne m'occupoient pas si fort que je ne fusse obligé de vaquer à des particulières qui me donnèrent bien de la peine. Madame de Guéméné, qui s'en étoit allée d'effroi, comme je crois vous avoir déjà dit, dès les premiers jours du siège de Paris, revint de colère à la première nouvelle qu'elle eut de mes visites à l'hôtel de Chevreuse. Je fus assez fou pour la prendre à la gorge sur ce qu'elle m'avoit lâchement abandonné; elle fut assez folle pour me jeter un chandelier à la tête sur ce que je ne lui avois pas gardé fidélité à l'égard de mademoiselle de Chevreuse. Nous nous accordâmes un quart d'heure après ce fracas, et dès le lendemain je fis pour son service ce que vous allez voir.

Cinq ou six jours après que M. le Prince fut accommodé, il m'envoya le président Viole pour me dire qu'on le déchiroit dans Paris comme un homme qui avoit manqué de parole aux frondeurs ; qu'il ne pouvoit pas croire que ces bruits-là vinssent de moi ; qu'il avoit des lumières que M. de Beaufort et madame de Montbazon y contribuoient beaucoup, et qu'il me prioit d'y donner ordre. Je montai aussitôt en carrosse avec le président Viole ; j'allai avec lui chez M. le Prince et je lui témoignai, ce qui étoit de la vérité, qui étoit en effet que j'avois toujours parlé comme j'avois dû sur son sujet. J'excusai autant que je pus M. de Beaufort et madame de Montbazon, quoique je n'ignorasse pas que la dernière particulièrement n'eût dit que trop de sottises. Je lui insinuai dans le discours qu'il ne devoit pas trouver étrange que dans une ville aussi ennemie et aussi enragée contre le Mazarin l'on se fût fort plaint de son accommodement qui le remettoit pour la seconde fois sur le trône. Il se fit justice ; il comprit que le peuple n'avoit pas besoin d'instigateurs pour être échauffé sur cette matière. Il entra bonnement avec moi sur les raisons qu'il avoit eues de ne pas pousser les affaires ; il fut satisfait de celle que je pris la liberté de lui dire pour justifier ma conduite ; il m'assura de son amitié très obligeamment ; je l'assurai très sincèrement de mes services, et la conversation finit d'une manière assez ouverte et même assez tendre pour me donner lieu de croire qu'il me tenoit pour son serviteur et qu'il ne trouveroit pas mauvais que je me mêlasse d'une affaire qui étoit arrivée justement la veille de ce que je vous viens de raconter.

M. le Prince s'étoit engagé, à la prière de Meille, cadet de Foix, qui étoit fort attaché à lui, de faire donner le tabouret de la comtesse de Fleix ; et le cardinal, qui y avoit grande aversion, suscita toute la jeunesse de la cour pour s'opposer à tous les tabourets qui n'étoient pas fondés sur des brevets. M. le Prince, qui vit tout d'un coup une manière d'assemblée de noblesse, à la tête de laquelle même le maréchal de l'Hospital s'étoit mis, ne voulut pas s'attirer la clameur publique pour des intérêts qui lui étoient, dans le fond, assez indifférents, et il crut qu'il feroit assez pour la maison de Foix s'il renversoit les tabourets des autres maisons privilégiées. Celle de Rohan étoit la première de ce nombre ; et jugez, s'il vous plaît, de quel dégoût étoit un échec de cette nature aux dames de ce nom. La nouvelle leur en fut apportée le soir même que madame la princesse de Guéméné revint d'Anjou.

Mesdames de Chevreuse, de Rohan et de Montbazou se trouvèrent le lendemain chez elle. Elles prétendirent que l'affront qu'on leur vouloit faire n'étoit qu'une vengeance qu'on vouloit prendre de la Fronde. Nous résolûmes une contre-assemblée de noblesse pour soutenir le tabouret de la maison de Rohan. Mademoiselle de Chevreuse eût eu assez de plaisir qu'on l'eût distinguée par la de celle de Lorraine ; mais la considération de madame sa mère fit qu'elle n'osa contredire le sentiment commun. Il fut d'essayer d'ébranler M. le Prince devant que de venir à l'éclat. Je me chargeai de la commission que la conversation que j'avois eue avec lui aida à me faire croire pouvoir être d'un succès plus possible. J'allai chez lui dès le soir même ; je pris mon prétexte sur la parenté que j'avois avec la maison de Guéméné. M. le Prince, qui n'entendit à demi-mot, me répondit ces propres paroles : — « Vous êtes bon parent, il est juste de vous satisfaire. Je vous promets que je ne choquerai point le tabouret de la maison de Rohan ; mais je vous demande une condition sans laquelle il n'y a rien de fait, c'est que vous disiez dès aujourd'hui à madame de Montbazou que le seul article que je désire pour notre accommodement est que lorsqu'elle coupera je ne sais quoi à M. de la Rochefoucault, elle ne l'envoie pas dans un bassin d'argent à ma sœur, comme elle l'a dit à vingt personnes depuis dix jours.

J'exécutai fidèlement et exactement l'ordre de M. le Prince ; j'allai de chez lui droit à l'hôtel de Guéméné, où je trouvai toute la compagnie assemblée ; je suppliai mademoiselle de Chevreuse de sortir du cabinet, et je fis rapport en propres termes de mon ambassade aux dames, qui en furent beaucoup édifiées. Il est si rare qu'une négociation finisse en cette manière, que celle-là m'apparut n'être pas indigne de l'histoire.

Cette complaisance, que M. le Prince eut pour moi (et qu'il n'eut assurément que pour moi), déplut fort au cardinal, qui avoit tous les jours de nouveaux sujets de chagrin. Le vieux duc de Chaulnes, gouverneur d'Auvergne, lieutenant du roi en Picardie et gouverneur d'Amiens, mourut en ce temps-là. Le cardinal, à qui la citadelle d'Amiens eût assez plu pour lui-même, eût bien voulu que le vidame lui en eût cédé le gouvernement dont il avoit la survivance, pour avoir celui d'Auvergne. Ce vidame, qui étoit frère aîné de M. de Chaulnes que vous voyez aujourd'hui, se fâcha, écrivit une lettre très haute au cardinal, et il s'attacha à M. le Prince. M. de Nemours fit la même chose, parce que l'on

balança à lui donner le gouvernement d'Auvergne. Miossans, qui est présentement le maréchal d'Albret, et qui étoit à la tête des gendarmes du roi, s'accoutuma et accoutuma les autres à menacer le ministre. Il augmenta la haine publique qu'on avoit eontre lui par le rétablissement d'Emery, extrêmement odieux à tout le royaume; mais ce rétablissement, duquel nous ne manquâmes pas de nous servir, nous fit d'autre part un peu de peine, parce que cet homme, qui ne manquoit pas d'esprit, et qui eounoissoit mieux Paris que le cardinal, y jeta de l'argent, et qu'il l'y jeta même assez à propos. C'est une science particulière, et laquelle bien ménagée fait autant de bons effets dans un peuple qu'elle en produit de mauvais quand elle n'est pas bien entendue; elle est de la nature de ces choses qui sont nécessairement ou toutes bonnes ou toutes mauvaises.

Cette distribution, qu'il fit sagement et sans éclat dans les commencements de son rétablissement, nous obligea à songer encore avec plus d'application à nous incorporer pour ainsi dire avec le public; et comme nous en trouvâmes une occasion qui étoit sainte en elle-même, ce qui est toujours un avantage signalé, nous ne la manquâmes pas; si on m'eût cru, toutefois nous ne l'eussions pas prise sitôt; nous n'étions pas encore pressés, et il n'est jamais sage de faire dans les factions où l'on n'est que sur la défensive ce qui n'est pas pressé; mais l'inquiétude des subalternes est la chose du monde la plus incommode en ce rencontre. Ils croient que l'on est perdu dès que l'on n'agit pas. Je les préchois tous les jours qu'il falloit planer; que les pointes étoient dangereuses; que j'avois remarqué en plusieurs occasions que la patience avoit de plus grands effets que l'activité. Personne ne comprenoit cette vérité qui est pourtant incontestable, et l'impression que fit à ce propos dans les esprits un méchant mot de la princesse de Guémené est incroyable: elle se ressouvint d'un vaudeville que l'on avoit fait autrefois sur un certain régiment de Bruslon, où l'on disoit qu'il n'y avoit que deux dragons et quatre tambours. Comme elle haïssoit la Fronde pour plus d'une raison, elle me dit un jour chez elle en me raillant que nous n'étions plus que quatorze de notre parti, qu'elle compara ensuite au régiment de Bruslon. Noirmoustier, qui étoit éveillé mais étourdi, et Laigues, qui étoit lourd mais présomptueux, furent touchés de cette raillerie qui leur parut bien fondée, et au point qu'ils inurmuraient depuis le matin jusqu'au soir de ce que

je ne m'accommodois pas, ou de ce que je ne poussois pas les affaires jusqu'à l'extrémité. Comme les chefs dans les factions n'en sont maîtres qu'autant qu'ils savent prévenir ou apaiser les murmures, il fallut en venir malgré moi à agir, quoiqu'il n'en fût pas encore temps, et je trouvai, par bonne fortune, une manière qui eût rectifié et même consacré l'imprudence, pour peu qu'il eût plu à ceux qui l'avoient causée de ne la pas outrer.

L'on peut dire avec vérité que les rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris sont particulièrement le patrimoine de tous ceux qui n'ont que médiocrement du bien. Il est vrai qu'il y a des maisons riches qui y ont part, mais il est encore plus vrai qu'il semble que la providence de Dieu les ait encore plus destinées pour les pauvres; ce qui bien entendu et bien ménagé pourrait être très avantageux au service du roi, parce que ce seroit un moyen sûr, et d'autant plus efficace qu'il seroit imperceptible, d'attacher à sa personne un nombre infini de familles médiocres, qui sont toujours les plus redoutables dans les révolutions. La licence du dernier siècle a donné quelquefois des atteintes à ce fond sacré.

L'ignorance de Mazarin ne garda point de mesure dans sa puissance. Il recommença aussitôt après la paix à rompre celles par lesquelles et les arrêts du parlement et les déclarations du roi avoient pourvu aux désordres. Les officiers de l'Hôtel-de-Ville dépendants du ministère y contribuèrent par leurs prévarications. Les rentiers s'émurent par eux-mêmes et sans aucune suscitation; ils s'assemblèrent en grand nombre en l'Hôtel-de-Ville. La chambre des vacations donna arrêt par lequel elle défendit ces assemblées. Quand le parlement fut rentré, à la Saint-Martin de l'année 1549, la grande chambre confirma cet arrêt qui étoit juridique en soi, parce que les assemblées sans l'autorité du prince ne sont jamais légitimes, mais qui autorisoient toutefois le mal en ce qu'il en empêchoit le remède.

Ce qui obligea la grande chambre à donner un second arrêt fut que, nonobstant celui qui avoit été rendu par la chambre des vacations, les rentiers assemblés au nombre de plus de trois mille hommes, tous bons bourgeois et vêtus de noir, avoient créé douze syndics pour veiller, ce disoient-ils, sur les prévarications du prévôt des marchands. Cette nomination des syndics fut inspirée à ces bourgeois par cinq ou six personnes, qui avoient en effet quelque intérêt dans les rentes, mais que j'avois jetées dans l'assemblée pour la diriger aussitôt que je la vis formée. Je suis

encore très persuadé que je rendis en cette occasion un très grand service à l'État, parce que si je n'eusse réglé, comme je fis, cette assemblée, qui entraînait après elle presque tout Paris, il y eût eu assurément une fort grande sédition. Tout s'y passa au contraire avec un très grand ordre. Les rentiers demeurèrent dans le respect pour quatre ou cinq conseillers du parlement, qui parurent à leur tête et voulurent bien accepter le syndicat. Ils y persistèrent avec force quand ils surent par les mêmes conseillers que nous leur donnions, M. de Beaufort et moi, notre protection. Ils nous firent une députation solennelle, que nous reçûmes comme vous pouvez l'imaginer. Le premier président, qui se le devoit tenir pour dit, voyant cette démarche, s'emporta et donna ce second arrêt dont je vous viens de parler. Les syndics prétendirent que leur syndicat ne pouvoit être cassé que par le parlement en corps et non par la grande chambre. Ils se plaignirent aux enquêtes, qui furent du même avis après en avoir opiné dans leurs chambres, et qui allèrent ensuite chez M. le premier président, accompagnées d'un très grand nombre de rentiers.

La cour, qui crut devoir faire un coup d'autorité, envoya des archers chez Parain-des-Coutures, capitaine des quartiers, et qui étoit un des douze syndics. Ils furent assez heureux pour ne le pas trouver chez lui. Le lendemain les rentiers s'assemblèrent en très grand nombre en l'Hôtel-de-Ville, et y résolurent de présenter requête au parlement, et d'y demander justice de la violence que l'on avoit voulu faire à l'un de leurs syndics.

Jusque là nos affaires alloient à souhait. Nous nous étions enveloppés dans la meilleure et la plus juste affaire du monde, et nous étions sur le point de nous reprendre et de nous recoudre, pour ainsi dire, avec le parlement, qui étoit sur le point de demander l'assemblée des chambres et de sanctifier par conséquent tout ce que nous avions fait. Le diable monta à la tête de nos subalternes : ils crurent que cette occasion tomberoit si nous ne la relevions par un grain qui fût de plus haut goût que les formes du Palais. Ce furent les propres mots de Montrésor, qui, dans un conseil de fronde, qui fut tenu chez le président de Bellière, proposa qu'il falloit faire tirer un coup de pistolet à l'un des syndics, pour obliger le parlement à s'assembler ; parce que autrement, dit-il, le premier président n'accordera jamais l'assemblée des chambres qu'il a prétexte de refuser, puisqu'il l'a promis à la paix ; au lieu que, si nous faisons une émotion, les enquêtes

prendroient leurs places tumultuairement et feroient ainsi l'assemblée des chambres, qui nous est absolument nécessaire, parce qu'elle nous rejoint naturellement au parlement, dans une conjoncture où nous serons avec le parlement les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, et où nous ne sommes sans le parlement que des séditieux et des tribuns du peuple. Il n'y a, ajouta-t-il, qu'à faire tirer un coup de pistolet dans la rue à l'un des syndics, qui ne sera pas assez connu du peuple pour faire une trop grande émotion, et qui la fera toutefois suffisante pour produire l'assemblée des chambres, qui nous est si nécessaire.

Je m'opposai à ce dessein avec toute la force qui fut en mon pouvoir. Je représentai que nous aurions infailliblement l'assemblée des chambres sans cet expédient qui avoit mille et mille inconvénients. J'ajoutai qu'une supposition étoit toujours odieuse. Le président de Bellièvre traita mon scrupule de pauvreté ; il me pria de me ressouvenir de ce que j'avois mis autrefois dans la vie de César, que dans les affaires publiques la morale a plus d'étendue que dans les particulières. Je le priai à mon tour de se ressouvenir de ce que j'avois mis à la fin de la même vie ; qu'il est toujours judicieux de ne se servir qu'avec d'extrêmes précautions de cette licence, parce qu'il n'y a que le succès qui la justifie. « Et qui peut répondre du succès ? ajoutois-je, puisque la fortune peut jeter cent et cent incidents dans une affaire de cette nature, qui couronnent l'abominable par le ridicule, quand elle ne réussit pas. » Je ne fus pas écouté, quoiqu'il semblât que Dieu m'avoit inspiré ces paroles, comme vous le verrez par l'événement : MM. de Beaufort, de Brissac, de Noirmoutier, de Laigues, de Bellièvre, de Montrésor se mirent tous contre moi ; et il fut résolu qu'un gentilhomme qui étoit à Noirmoutier tireroit un coup de pistolet dans le carrosse de Joly, que vous avez vu depuis à moi, et qui étoit un des syndics des rentiers ; que Joly se feroit une égratignure pour faire croire qu'il auroit été blessé ; qu'il se mettrait au lit et qu'il donneroit sa requête au parlement. Je vous confesse que cette résolution me donna une telle inquiétude toute la nuit que je n'en fermai pas l'œil, et que je dis le lendemain au matin au président de Bellièvre ces deux vers d'Horace :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Le maréchal de la Mothe, à qui nous communiquâmes ce bel exploit, y eut presque autant d'aversion que moi. Enfin, il s'exécuta le 11 décembre, et la fortune ne manqua pas d'y jeter le plus cruel de tous les incidents que l'on se fût pu imaginer. Le marquis de la Boulaye, soit de sa propre folie, soit de concert avec le cardinal, dont je suis persuadé par une preuve qui est convaincante, voyant que sur l'émotion causée dans la place Maubert par ce coup de pistolet, et sur la plainte du président Charton, l'un des syndics, qui se voulut imaginer qu'on avoit pris Joly pour lui, le parlement s'étoit assemblé, se jeta comme un insensé et comme un démoniaque au milieu de la salle du Palais, suivi de quinze ou vingt coquins, dont le plus honnête homme étoit un misérable savetier. Il cria aux armes ; il n'oublia rien pour en faire prendre dans les rues voisines ; il alla chez le bonhomme Broussel, il lui fit une réprimande à sa mode ; il vint chez moi, où je le menaçai de le faire jeter par la fenêtre, et où le gros Comény, qui s'y trouva, le traita comme un valet. Je vous rendrai compte de la suite de cette aventure, quand je vous aurai expliqué la raison que j'ai de croire que ce marquis de la Boulaye, père de la Mark, que vous avez vu, agissoit de concert avec le cardinal.

Il étoit attaché à M. de Beaufort, qui le traitoit de parent, mais il tenoit encore davantage auprès de lui par madame de Montbazon, de qui il étoit tout à fait dépendant. J'avois découvert que ce misérable avoit des conférences secrètes avec madame d'Empuce, concubine en titre d'office d'Ondédci et espionne avérée du Mazarin. Il n'avoit pas tenu à moi d'en détromper M. de Beaufort, à qui j'avois même fait jurer sur les Evangiles qu'il ne lui droit jamais rien de tout ce qui me regardoit. Laigues, qui n'étoit pas un imposteur, m'a dit, encore un peu de temps avant sa mort, que le cardinal, en mourant, le recommanda au roi comme un homme qui l'avoit toujours très fidèlement servi. Vous remarquerez, s'il vous plait, que ce même homme avoit toujours été frondeur de profession.

Je reviens à Joly. Le parlement étant assemblé, l'on ordonna qu'il seroit informé de cet assassinat. La reine, qui vit que la Boulaye n'avoit pas réussi dans sa tentative de la sédition, alla à son ordinaire, car c'étoit un samedi, à la messe de Notre-Dame. Le prévôt des marchands l'alla assurer, à son retour, de la fidélité de la ville. L'on affecta de publier au Palais-Royal que les fron-

deurs avoient voulu soulever le peuple et qu'ils avoient manqué leur coup. Tout cela ne fut que douceur au prix de ce qui arriva le soir. La Boulaye, qui étoit en défiance, s'il n'étoit pas d'intelligence avec la cour, ou qui voulut achever la pièce qu'il avoit commencée, s'il étoit de concert avec le Mazarin, posa une espèce de corps de garde de sept à huit cavaliers devant la place Dauphine, cependant que lui, à ce qu'on m'a assuré depuis, étoit chez une fille de joie du voisinage. Il y eut je ne sais quelle rumeur entre ces cavaliers et les bourgeois du guet ; et l'on vint dire au Palais-Royal qu'il y avoit de l'émotion en ce quartier. Servien, qui s'y trouva, eut ordre d'envoyer savoir ce que c'étoit, et l'on prétend qu'il grossit beaucoup, par son rapport, le nombre des gens qui y étoient. L'on observa même qu'il eut une assez longue conférence avec le cardinal dans la petite chambre grise de la reine, et que ce ne fut qu'après cette conférence qu'il vint dire, tout échauffé, à M. le Prince, qu'il y avoit assurément quelque entreprise contre sa personne. Le premier mouvement de M. le Prince fut de s'en aller éclaircir lui-même, la reine l'en empêcha ; et ils convinrent d'envoyer seulement le carrosse de M. le Prince avec quelques carrosses de suite, comme ils avoient accoutumé, pour voir si on l'attaqueroit. Comme ils arrivèrent sur le Pont-Neuf, ils trouvèrent force gens en armes, parce que les bourgeois les avoient prises à la première rumeur, et il n'arriva rien au carrosse de M. le Prince. Il y eut un valet blessé d'un coup de pistolet dans celui de Duras, qui le suivoit, dit-on. On ne sait point trop comme cela arriva : s'il est vrai, comme on disoit en ce temps-là, que deux cavaliers eussent tiré ce coup de pistolet, après avoir regardé dans le carrosse de M. le Prince, où ils ne trouvèrent personne. Il y a apparence que ce jeu fut la continuation de celui du matin. Un boucher, très homme de bien, me dit huit jours après, et il me l'a redit vingt fois depuis, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de ce qui s'étoit dit de ces deux cavaliers ; que ceux de la Boulaye n'y étoient plus quand les carrosses passèrent, et que les coups de pistolet qui se tirèrent, en ce temps-là, ne furent qu'entre des bourgeois ivres et ses camarades bouchers, qui revenoient de Poissy et qui n'étoient pas à jeun. Ce boucher, appelé le Houte, père du chartreux dont vous avez ouï parler, disoit qu'il étoit dans la compagnie.

Quoi qu'il en soit, il faut avouer que l'artifice de Servien rendit un grand service au cardinal en ce rencontre, parce qu'il lui réu-

nit M. le Prince par la nécessité où il se trouva de pousser les frondeurs, qu'il erut l'avoir voulu assassiner. L'on a blâmé M. le Prince d'avoir donné dans ce panneau, et en mon opinion on l'en a dû plaindre ; il étoit difficile de s'en défendre dans un moment où tout ce qu'il y a de gens qui sont le plus à un prince croyoient qu'ils ne lui témoigneroient pas leur zèle s'ils ne lui exagéroient son péril. Les flatteurs du Palais-Royal confondirent avec empressement et avec joie l'entreprise du matin avec l'aventure du soir ; l'on broda sur ce canevas tout ce que la plus lâche complaisance, tout ce que la plus noire imposture, tout ce que la crédulité la plus sottise purent figurer ; et nous nous trouvâmes le lendemain matin éveillés par le bruit répandu par toute la ville que nous avions voulu enlever la personne du roi et la mener en l'Hôtel-de-Ville ; que nous avions résolu de massacrer M. le Prince, et que les troupes d'Espagne s'avançoient vers la frontière de concert avec nous. La cour fit le soir même une peur effroyable à madame de Montbazon, que l'on savoit être la patronne de la Boulaye. Le maréchal d'Albret, qui se vantoit d'en être aimé, lui portoit tout ce qu'il plaisoit au cardinal d'aller jusqu'à elle. Vigneuil, qui en étoit effectivement aimé, à ce qu'on disoit, lui inspiroit tout ce que M. le Prince lui vouloit faire eroire. Elle fit voir les enfers ouverts à M. de Beaufort, qui me vint éveiller à cinq heures du matin, pour me dire que nous étions perdus et que nous n'avions qu'un parti à prendre : qui étoit à lui de se jeter dans Péronne, où Hoquincourt le recevroit ; et à moi de me retirer à Mézières, où je pouvois disposer de Bussy la Met. Je crus, aux premiers mots de cette proposition, que M. de Beaufort avoit fait avec la Boulaye quelque sottise avec lui. Comme il m'eût fait mille et mille serments qu'il en étoit aussi innocent que moi, je lui dis que les partis qu'il proposoit étoient pernicieux ; qu'ils nous feroient paroître coupables aux yeux de tout l'univers ; il n'y en avoit point d'autre que de nous envelopper dans notre innocence, que de faire bonne mine, ne rien prendre pour nous de tout ce qui ne nous attaqueroit pas directement, et de nous résoudre de ce que nous aurions à faire, selon les occasions. Comme il se piquoit aisément de tout ce qui lui paroissoit audacieux, il entra sans peine dans mes raisons. Nous sortîmes ensemble sur les huit heures pour nous faire voir au peuple et pour voir moi-même la contenance du peuple que l'on m'avoit mandé de différents quartiers être beaucoup consterné. Cela nous

parut effectivement ; et si la cour nous eût attaqués dans ce moment, je ne sais si elle n'aurait point réussi. J'eus trente billets sur le midi, qui me firent croire qu'elle en avoit le dessein, et trente autres qui me firent appréhender qu'elle le pût avoir avec succès.

MM. de Beaufort, de la Mothe, de Brissac, de Noirmoutier, de Laigues, de Fiesque, de Fontrailles et de Matha vinrent dîner chez moi. Il y eut après dîner une grande contestation ; la plupart vouloient que nous nous missions sur la défensive, ce qui eût été très ridicule, parce qu'ainsi nous nous fussions reconnus coupables avant que d'être accusés. Mon avis l'emporta, qui fut que M. de Beaufort marchât seul dans les rues avec un page derrière son carrosse, et que j'y marchasse de même manière de mon côté avec un aumônier ; que nous allassions séparément chez M. le Prince dire que nous étions très persuadés qu'il ne nous faisoit pas l'injustice de nous confondre dans les bruits qui couroient.

Je ne pus trouver après dîner M. le Prince chez lui ; et M. de Beaufort ne l'y ayant pas rencontré non plus, nous nous trouvâmes sur les six heures chez madame de Montbazon, qui vouloit à toute force que nous prissions des chevaux de poste pour nous enfuir. Nous eûmes sur cela une contestation qui ouvrit une scène, où il y eut bien du ridicule, quoiqu'il ne s'y agit que du tragique. Madame de Montbazon soutenant qu'au personnage que nous jouions, M. de Beaufort et moi, il n'y avoit rien de plus aisé que de se défaire de nous, puisque nous nous mettions entre les mains de nos ennemis : Je lui répondis qu'il étoit vrai que nous hasardions notre vie ; mais que si nous agissions autrement, nous perdriens certainement notre honneur. Elle se leva à ce mot de dessus son lit où elle étoit, et elle me dit, après m'avoir mené vers la cheminée : — « Avouez le vrai, ce n'est pas ce qui vous tient, vous ne sauriez quitter vos nymphes. Emmenons l'innocente avec nous : Je crois que vous ne vous souciez plus guère de l'autre. » Comme j'étois accoutumé à ces manières, je ne fus pas surpris de ce discours. Je le fus davantage quand je la vis effectivement dans la pensée de s'en aller à Péronne, et si effrayée, qu'elle ne savoit ce qu'elle disoit. Je trouvois que ses deux amants lui avoient donné plus de frayeur qu'apparemment ils n'eussent voulu. J'essayai de la rassurer ; et sur ce qu'elle me témoigna quelques défiances que je ne fusse

pas de ses amis, à cause de la liaison que j'avois avec mesdames de Chevreuse et de Guémené, je lui dis tout ce que celle que j'avois avec M. de Beaufort pouvoit demander de moi dans cette conjoncture. A quoi elle me répondit brusquement : — « Je veux que l'on soit de mes amis pour l'amour de moi-même : ne le mérité-je pas bien ? » Je lui fis là dessus son panégyrique, et de propos en propos, qui continuèrent assez longtemps, elle tomba sur les beaux exploits que nous aurions faits si nous nous étions trouvés unis ensemble, à quoi elle ajouta qu'elle ne concevoit pas comme je m'amusois à une vieille qui étoit plus méchante que le diable, et à une jeune qui étoit encore plus sotte à proportion. — « Nous nous disputons tout le jour cet innocent, reprit-elle en montrant M. de Beaufort qui jouoit aux échecs ; nous nous donnons bien de la peine, nous gâtons toutes nos affaires ; accordons-nous ensemble, allons-nous-en à Péronne. Vous êtes maître de Mézières, le cardinal nous enverra demain des négociateurs. »

Ne soyez pas surprise, s'il vous plaît, de ce qu'elle parlait ainsi de M. de Beaufort ; c'étoient ses termes ordinaires, et elle disoit à qui vouloit l'entendre qu'il étoit impuissant, ce qui étoit vrai ou presque vrai ; qu'il ne lui avoit jamais demandé le bout du doigt ; qu'il n'étoit amoureux que de son âme ; et en effet, il me paroissoit au désespoir quand elle mangeoit les vendredis de la viande, ce qui lui arrivoit très souvent. J'étois accoutumé à ces dits, mais comme je ne l'étois pas à ces douceurs, j'en fus touché, quoiqu'elles me fussent suspectes, vu la conjoncture. Elle étoit fort belle ; je n'avois pas de dispositions naturelles à perdre de telles occasions ; je radoucis beaucoup ; l'on ne m'arracha pas les yeux ; je proposai d'entrer dans le cabinet, mais l'on me proposa pour préalable de toutes choses d'aller à Péronne : ainsi nos amours. Nous rentrâmes dans la conversation ; l'on se remit à contester sur la conduite. Le président de Bellièvre, que madame de Montbazou envoya consulter, répondit qu'il n'y avoit pas deux partis ; que l'unique étoit de faire toutes les démarches de respect vers M. le Prince, et, si elles n'étoient reçues, de se soutenir par son innocence et par sa fermeté.

M. de Beaufort sortit de l'hôtel de Montbazou pour aller chercher M. le Prince qu'il trouva à table, ou chez Prudhomme, ou chez le maréchal de Grammont, je ne m'en ressouviens pas précisément. Il lui fit son compliment avec respect. M. le Prince, qui se trouva surpris, lui demanda s'il se vouloit mettre à table.

Il s'y mit ; il soutint la conversation sans s'embarrasser et il sortit d'affaire avec une audace qui ne déborda pas. J'ai oui dire à beaucoup de gens que cette démarche de M. de Beaufort avoit touché l'esprit du Mazarin à un tel point, qu'il fut quatre ou cinq jours à ne parler d'autre chose avec ses confidens. Je ne sais ce qui se passa depuis ce souper jusques au lendemain matin, mais je sais bien que M. le Prince, qui n'avoit pas paru algrî, comme vous voyez, ce soir-là, parut fort envenimé contre nous le lendemain.

J'allai chez lui avec Noirmoutier ; et quoique toute la cour y fût pour lui faire compliment sur son prétendu assassinat, et qu'il les fit tous entrer les uns après les autres dans son cabinet, le chevalier de Rivière, qui étoit gentilhomme de la chambre, m'y laissa toujours, en me disant qu'il n'avoit pas ordre de me faire entrer. Noirmoutier, qui étoit fort vif, s'impatientoit ; j'affectois la patience publique ; je demeurai dans la chambre trois heures entières et je n'en sortis qu'avec les derniers. Je ne me contentai pas de cette avance ; j'allai chez madame de Longueville, qui me reçut assez froidement ; après quoi je descendis chez M. son mari, qui étoit arrivé à Paris depuis peu, et le pria de témoigner à M. le Prince, etc. Comme il étoit fort persuadé que tout ce qui se passoit n'étoit qu'un piège que la cour tendoit à M. le Prince, il me fit connoître qu'il avoit un mortel déplaisir de ce qu'il voyoit : mais comme il étoit naturellement foible, qu'il étoit fraîchement raccommo'dé avec lui et qu'il avoit fait tout de nouveau une je ne sais quelle liaison avec la Rivière, il demeura dans les termes généraux, et je m'aperçus même que contre son ordinaire il évitoit le détail.

Tout ce que je viens de vous dire se passa le onzième et le douzième de décembre 1649. Le treizième, M. le duc d'Orléans, accompagné de M. le Prince et de MM. de Bouillon, de Vendôme, de Saint-Simon, d'Elbeuf et de Mercœur, vint au parlement, où, sur une lettre de cachet envoyée par le roi, par laquelle il ordonnoit que l'on informât des auteurs de la sédition, il fut arrêté que l'on travailleroit à cette affaire avec toute l'application que méritoit une conjuration contre l'État.

Le quatorzième, M. le Prince en la même compagnie, fit plainte et demanda qu'il fût informé de l'attentat qu'on avoit voulu commettre contre sa personne.

Le quinzième, l'on ne s'assembla pas, parce que l'on voulut

donner du temps à MM. Charton et Doujat, pour achever les informations pour lesquelles ils avoient été commis.

Le dix-huitième, le parlement ne s'étant pas assemblé pour la même raison, Joly présenta requête à la grande chambre pour être renvoyé à la Tournelle, prétendant que son affaire n'étoit que particulière et ne devoit pas être traitée dans l'assemblée des chambres, puisqu'elle n'avoit aucun rapport à la sédition. Le premier président, qui ne vouloit faire qu'un procès de tout ce qui s'étoit passé l'onzième, renvoya la requête à l'assemblée des chambres.

Le dix-neuvième, il n'y eut point d'assemblées.

Le vingtième, Monsieur et M. le Prince vinrent au Palais, et toute la séance se passa en contestations, si le président Charton, qui avoit fait sa plainte le jour du prétendu assassinat de Joly, opineroit ou n'opinerait pas. Il fut exclus, et avec justice.

Le vingt-unième, le parlement ne s'assembla pas.

Vous pouvez croire que la Fronde ne s'endormoit pas en l'état où étoient les choses. Je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit servir au rétablissement de nos affaires, qui étoient dans un prodigieux décréditement. Presque tous nos amis étoient désespérés, tous étoient affoiblis. Le maréchal de la Mothe même se laissa toucher à l'honnêteté que M. le Prince lui fit de le tirer du pair, et s'il ne nous abandonna pas, il mollit beaucoup. Je suis obligé de faire en cet endroit l'éloge de M. Caumartin. Il étoit mon allié; Escry, qui étoit mon cousin-germain, ayant épousé une de ses tantes. Il avoit déjà quelque amitié pour moi, mais nous n'étions en nulle confiance. Et quand il ne se fût pas signalé en cette occasion, je n'eusse pas seulement songé à me plaindre de lui. Il s'unit entièrement avec moi le lendemain de l'éclat de la Boulaye. Il entra dans mes intérêts lorsque l'on me croyoit abîmé à tous les quarts d'heure. Je lui donnai ma confiance par reconnaissance, je la lui continuai, au bout de huit jours, par l'estime que j'eus pour sa capacité qui passoit son âge. Il fut, après trois mois d'intrigues, plus habile, sans comparaison, que tout ce que vous voyez. Je suis assuré que vous me pardonnerez bien cette petite digression. Ce que je trouvai de plus ferme à Paris dans la consternation furent les curés. Ils travaillèrent ces sept ou huit jours-là parmi le peuple avec un zèle incroyable pour moi; et celui de Saint-Gervais, qui étoit frère de l'avocat général Talon, m'écrivit dès le cinquième : « Vous remontez; sauvez-vous de l'assassinat;

devant qu'il soit huit jours vous serez plus fort que vos ennemis. »

Le 21, à midi, un officier de chancellerie me fit avertir que M. Meillan, procureur général, avoit été enfermé deux heures le matin avec M. le chancelier et avec M. de Chavigny, et qu'il avoit été résolu, par l'avis du premier président, que le vingt-deuxième il prendroit ses conclusions contre M. de Beaufort, contre M. de Broussel et contre moi ; qu'on avoit longtemps contesté sur la forme, que l'on étoit convenu à la fin ; qu'il concluroit à ce que nous serions assignés pour être ouïs, ce qui est une manière d'ajournement personnel un peu mitigé.

Nous tinmes après dîner un grand conseil de Fronde chez Longueil, dans lequel il y eut de grandes contestations. L'abattement qui paroissoit encore dans le peuple faisoit craindre que la cour ne se servit de cet instant pour nous faire arrêter sous quelque formalité de justice que Longueil prétendoit être éoulée dans la procédure par l'adresse du président de Mesme et soutenue par la hardiesse du premier président. Ce sentiment de Longueil, qui étoit l'homme du monde qui entendoit le mieux le parlement, me faisoit peine comme aux autres ; mais je ne pouvois pourtant me rendre à l'avis des autres, qui étoit de hasarder un soulèvement. Je savois comme eux et mieux qu'eux que le peuple revenoit à nous, mais je n'ignorois pas non plus qu'il n'y étoit pas encore revenu ; je ne doutois pas que nous ne manquassions notre coup si nous l'entreprenions ; mais je doutois encore moins que quand même nous y réussirions nous serions perdus, et parce que nous n'en pourrions pas soutenir les suites, et parce que nous nous ferions convaincre nous-mêmes de trois crimes capitaux et très odieux. Ces raisons sont, comme vous voyez, assez bonnes pour toucher des esprits qui n'ont pas peur. Mais ceux qui sont prévenus de cette passion ne sont susceptibles que du sentiment qu'elle leur inspire ; et je me suis ressouvenu mille fois peut-être en ma vie de ce que j'observai dans cette conversation, qui fut que lorsque la frayeur est jusqu'à un certain point, elle produit les mêmes effets que la témérité. Longueil, qui étoit un fort grand poltron, opina en cette occasion à investir le Palais-Royal. Après que je les eus laissés longtemps battre l'eau pour leur donner lieu de refroidir leur imagination, qui ne se rend jamais quand elle est échauffée, je leur proposai ce que j'avois résolu de leur dire devant que d'entrer chez Longueil, qui étoit que mon avis étoit,

que comme nous aurions le lendemain Monsieur et MM. les princes au Palais, M. de Beaufort y allât suivi de son écuyer; que j'y entrasse en même temps par l'autre degré avec un simple aumônier; que nous allassions prendre nos places et que je dise en son nom et au mien qu'ayant appris par le bruit commun qu'on nous impliquait dans la sédition, nous venions porter nos têtes au parlement pour être punis si nous étions coupables, et pour demander justice contre les calomnieux si nous nous trouvions innocents; et que bien qu'en mon particulier je ne me tinsse pas justiciable de la compagnie, je renonçois à tous les privilèges pour avoir la satisfaction de faire paroître mon innocence à un corps pour lequel j'avois eu toute ma vie autant d'attachement et autant de vénération. « Je sais bien, messieurs, ajoutai-je, que le parti que je vous propose est un peu délicat, parce qu'on nous peut tuer au Palais; mais si on manque de nous tuer, demain nous sommes les maîtres du pavé. Et il est si beau à des particuliers de l'être dès le lendemain d'une accusation si atroce, qu'il n'y a rien qu'il ne faille hasarder pour cela. Nous sommes innocents, la vérité est forte; le peuple et nos amis ne sont abattus que parce que les circonstances malheureuses que le caprice de la fortune a rassemblées dans un certain point les font douter de notre innocence; notre sécurité ramènera le parlement, ramènera le peuple. Je maintiens que nous sortirons du Palais, si nous n'y demeurons pas, plus accompagnés que nos ennemis. Voici les fêtes de Noël, il n'y a plus d'assemblées que demain et après demain; si les choses se passent comme je vous le marque et comme je l'espère, je les soutiendrai dans le peuple par un sermon que je projette de prêcher le jour de Noël dans Saint-Germain-l'Auxerrois, qui est la paroisse du Louvre. Nous les soutiendrons après les fêtes par nos amis que nous aurons le temps de faire venir des provinces. »

Tout le monde se rendit à cet avis, l'on nous recommanda à Dieu, parce qu'on ne doutoit point que nous ne dussions courir grande fortune lorsqu'on nous verroit prendre un parti de cette nature, et chacun retourna chez soi avec fort peu d'espérance de nous revoir.

Je trouvai, en arrivant chez moi, un billet de madame de Lesdiguières, qui me donnoit avis que la reine, qui avoit prévu que nous pourrions prendre résolution d'aller au Palais, parce que les conclusions que le procureur général y devoit prendre s'étoient

assez répandues dans le monde, avoit écrit à M. de Paris qu'elle le conjuroit d'aller prendre sa place dans le parlement, dans la vue de n'empêcher d'y aller ; parce que M. de Paris y étant, je n'y avois plus de séance, et la cour eût été bien aise de n'avoir pour défenseur de notre cause que M. de Beaufort, qui étoit encore un plus méchant orateur que moi.

J'allai dès les trois heures du matin chercher MM. de Brissac et de Retz, et je les menai aux capucins du faubourg Saint-Jacques, où M. de Paris avoit couché, pour le prier en corps de famille de ne point aller au Palais. Mon oncle n'avoit point de sens, et le peu qu'il en avoit n'étoit point droit ; il étoit foible et timide jusques à la dernière extrémité ; il étoit jaloux de moi jusques au ridicule. Il avoit promis à la reine qu'il iroit prendre sa place, il ne fut pas en notre pouvoir d'en tirer que des impertinences et des vanteries ; qu'il me défendrait bien mieux que je ne me défendrois moi-même. Et vous remarquerez, s'il vous plait, que quoiqu'il causât comme une linotte en particulier, il étoit toujours muet comme un poisson en public. Je sortis de sa chambre désespéré ; un chirurgien qu'il avoit me pria d'aller attendre de ses nouvelles aux Carmélites qui étoient tout proche, et il me revint trouver un quart d'heure après avec ces bonnes nouvelles. Il me dit qu'aussitôt que nous étions sortis de la chambre de M. de Paris, il y étoit entré ; qu'il l'avoit beaucoup loué de la fermeté avec laquelle il avoit résisté à ses neveux, qui le vouloient enterrer tout vif ; qu'il l'avoit exhorté ensuite de se lever en diligence pour aller au Palais ; qu'aussitôt qu'il fut hors du lit, il lui avoit demandé d'un ton effaré comme il se portoit. Que M. de Paris lui avoit répondu : « Qu'il se portoit fort bien. » Qu'il lui avoit dit : « Cela ne se peut, vous avez trop mauvais visage. » Qu'il lui avoit tâté le pouls ; qu'il l'avoit assuré qu'il avoit la fièvre, et d'autant plus à craindre qu'elle paroissoit moins ; que M. de Paris l'avoit cru ; qu'il s'étoit remis au lit, et que tous les rois et toutes les reines ne l'en feroient sortir de quinze jours. Cette bagatelle est assez plaisante pour n'être pas omise.

Nous allâmes au Palais, MM. de Beaufort, de Brissac, de Retz et moi, seuls et séparément. MM. les princes avoient assurément plus de mille gentilshommes avec eux, et on peut dire que toute la cour généralement y étoit. Comme j'étois en rochet et camail, je passai la grande salle le bonnet à la main, et je trouvai peu de gens assez honnêtes pour me rendre le salut, tant l'on étoit per-

suadé que j'étois perdu. La fermeté n'est pas commune en France, mais une lâcheté de cette espèce y est encore plus rare. Je vois encore tout d'une vue plus de trente hommes de qualité, qui se disoient et qui se disent de mes amis, qui m'en donnèrent cette marque. Comme j'entrai dans la grande chambre devant que M. de Beaufort y fût arrivé, et que je surpris par conséquent la compagnie, j'entendis un petit bruit sourd pareil à ceux que vous avez entendus quelquefois à des sermons à la fin d'une période qui a plu, et j'en augurai bien. Je dis, après avoir pris ma place, ce que j'avois projeté la veille chez Longueil, que vous avez vu ci-dessus. Ce petit bruit recommença après mon discours, qui fut fort court et fort modeste. Un conseiller ayant voulu à ce moment rapporter une requête pour Joly, le président de Mesme prit la parole et dit : Qu'il falloit préalablement à toutes choses lire les informations qui avoient été faites contre la conjuration publique, dont il avoit plu à Dieu de préserver l'État et la maison royale. Il dit en finissant ces paroles quelque chose de celle d'Amboise, qui me donna, comme vous verrez, un terrible avantage sur lui. J'ai observé mille fois qu'il étoit aussi nécessaire de choisir les mots dans les grandes affaires qu'il est superflu de les affecter dans les petites.

L'on lut les informations dans lesquelles l'on ne trouva pour témoins qu'un appelé Canto, qui avoit été condamné d'être pendu à Pau ; Pichon qui avoit été mis sur la roue en effigie au Mans ; Sociando, contre lequel il y avoit preuve de fausseté à la Tour-nelle ; Lacomette, Marcassez, Gorgibus, filous fléflés. Je ne crois pas que vous ayez vu dans les petites lettres de Port-Royal (les *Provinciales* de Pascal) de noms plus saugrenus que ceux-là ; et Gorgibus vaut bien Tambouren. La seule déposition de Canto dura quatre heures à lire. En voici la substance : Qu'il s'étoit trouvé en plusieurs assemblées des rentiers à l'Hôtel-de-Ville, où il avoit ouï dire que M. de Beaufort et M. le coadjuteur vouloient tuer M. le Prince ; qu'il avoit vu la Boulaye chez M. de Broussel le jour de la sédition ; qu'il l'avoit vu aussi chez M. le coadjuteur ; que le même jour le président Charton avoit crié aux armes ; que Joly avoit dit à l'oreille à lui Canto, quoiqu'il ne l'eût jamais ni vu ni connu que cette fois-là, qu'il falloit tuer le prince et la grande barbe (Molé). Les autres témoins confirmèrent cette déposition. Comme le procureur général, que l'on fit entrer après la lecture des informations, eut pris ses conclusions, qui furent de nous

assigner pour être ouïs, M. de Beaufort, M. de Broussel et moi, j'étais mon bonnet pour parler; et le premier président m'en ayant voulu empêcher, en disant que ce n'étoit pas l'ordre et que je parlerois à mon tour, la sainte cohue des enquêtes s'éleva, et faillit étouffer le président. Voici précisément ce que je dis :

« Je ne crois pas, messieurs, que les siècles passés aient vu des ajournemens personnels donnés à des gens de notre qualité sur des oui-dire; mais je crois aussi peu que la postérité puisse souffrir, ni même ajouter foi à ce que l'on ait seulement à écouter ces oui-dire de la bouche des plus infâmes scélérats qui soient jamais sortis des cachots. Canto, messieurs, a été condamné à la corde à Pau; Pichon a été condamné à la roue au Mans; Sociendo est encore sur vos registres criminels. » (Vous remarquerez, s'il vous plait, que M. l'avocat général Bignon m'avoit envoyé à deux heures après minuit ces mémoires, et parce qu'il étoit mon ami particulier, et parce qu'il croyoit le pouvoir faire avec confiance, n'ayant point été appelé aux conclusions). « Jugez, s'il vous plait, de leur témoignage par leurs étiquettes et par leur profession, qui est de filous avérés. Ce n'est pas tout, messieurs, ils ont une autre qualité qui est bien plus relevée et bien plus rare; ils sont témoins à brevet. Je suis au désespoir que la défense de notre honneur, qui nous est commandée par toutes les lois divines et humaines, m'oblige de mettre au jour, sous le plus innocent des rois, ce que les siècles les plus corrompus ont détesté dans les plus grands égaremens des anciens empereurs. Oui, messieurs, Canto, Sociando, Gorgibus ont des brevets pour nous accuser. Ces brevets sont signés de l'auguste nom qui ne devoit être employé que pour consacrer encore davantage les lois les plus saintes. M. le cardinal Mazarin, qui ne reconnoît que celle de la vengeance qu'il médite contre les défenseurs de la liberté publique, a forcé M. le Tellier, secrétaire d'état, de contresigner les infâmes brevets, desquels nous vous demandons justice; mais nous ne vous la demandons toutefois qu'après vous avoir très humblement suppliés de la faire à nous-même la plus rigoureuse que les ordonnances les plus sévères prescrivent contre les révoltés, s'il se trouve que nous ayons ni directement ni indirectement contribué à ce qui a été du dernier mouvement. Est-il possible, messieurs, qu'un petit-fils d'Henri-le-Grand, qu'un sénateur de l'âge et de la probité de M. de Broussel, qu'un coadjuteur de Paris, soient

seulement soupçonnés d'une sédition, où on n'a vu qu'un écervelé à la tête de quinze misérables de la lie du peuple ? Je suis persuadé qu'il me seroit honteux de s'étendre sur ce sujet. Voilà, messieurs, ce que je sais de la moderne conjuration d'Amboise. »

Je ne vous puis exprimer l'exultation des enquêtes. Il y eut beaucoup de voix qui s'élevèrent sur ce que j'avois dit des témoins à brevet. Le bonhomme Doujat, qui étoit un des rapporteurs, et qui m'en avoit fait avertir par l'avocat général Talon, de qui il étoit et parent et ami, l'avoua en faisant semblant de l'adoucir. Il se leva comme en colère et il dit très finement : « Ces brevets, monsieur, ne sont pas pour vous accuser comme vous le dites. Il est vrai qu'il y en a, mais ils ne sont que pour découvrir ce qui se passe dans les assemblées des rentiers. Comment le roi seroit-il informé, s'il ne promettoit l'impunité à ceux qui lui donnent des avis pour son service, et qui sont quelquefois obligés, pour les avoir, de dire des paroles qu'on leur pourroit tourner en crime ? Il y a bien de la différence entre des brevets de cette façon et des brevets qu'on auroit donnés pour vous accuser. »

Vous pouvez croire comme la compagnie fut radoucie par ce discours ; le feu monta au visage de tout le monde ; il parut encore plus dans les exclamations que dans les yeux. Le premier président, qui ne s'étonnoit pas du bruit, prit sa longue barbe avec la main, qui étoit son geste ordinaire quand il se mettoit en colère. « Patience, messieurs, dit-il, allons d'ordre. MM. de Beaufort, coadjuteur, et de Broussel, vous êtes accusés ; il y a des conclusions contre vous, sortez de vos places. » Comme M. de Beaufort et moi voulûmes en sortir, M. de Broussel nous retint en disant : « Nous ne devons, messieurs, ni vous ni moi, sortir, jusques à ce que la compagnie nous l'ordonne ; et d'autant moins que M. le premier président, que tout le monde sait être notre partie, doit sortir si nous sortons. » Et j'ajoutai : « Et M. le Prince ; » qui entendant que je le nommois, dit avec la fierté que vous lui connoissez, et pourtant avec un ton moqueur : « Moi, moi ! » A quel je lui répondis : « Oui, monsieur, la justice égale tout le monde. » Le président de Mesme prit la parole, et lui dit : « Non, monsieur, vous ne devez point sortir, à moins que la compagnie ne l'ordonne. Si M. le coadjuteur le souhaite, il faut qu'il le demande par une requête. Pour lui, il est accusé,

Il est de l'ordre qu'il sorte ; mais puisqu'il en fait difficulté, il en faut opiner. » L'on étoit si échauffé contre cette accusation et contre ces témoins à brevet, qu'il y eut plus de quatre-vingts voix à nous faire demeurer dans nos places, quoiqu'il n'y eût rien au monde de plus contraire aux formes. Il passa enfin à ce que nous nous retirassions ; mais la plupart des avis furent des panégyriques pour nous, des satires contre le ministère, des anathèmes contre les brevets.

Nous avions des gens dans les lanternes qui ne manquoient pas de jeter des bruits de ce qui se passoit dans la salle ; nous en avions dans la salle qui les répandent dans les rues. Les curés et les habitués des paroisses ne s'oublioient pas. Le peuple accourut en foule de tous les quartiers de la ville au Palais. Nous y étions entrés à sept heures du matin, nous n'en sortîmes qu'à cinq heures du soir. Dix heures donnent un grand temps de s'assembler. L'on se portoit dans la grande salle, l'on se portoit dans la galerie, l'on se portoit sur le degré, l'on se portoit dans la cour ; il n'y avoit que M. de Beaufort et moi qui ne portassions personne et qui fussions portés. L'on ne manqua point de respect ni à Monsieur ni à M. le Prince ; mais on n'observa pas toutefois tout celui qu'on leur devoit, parce qu'en leur présence une infinité de voix s'élevoient qui criaient : « Vive Beaufort ! vive le coadjuteur ! »

Nous sortîmes ainsi du Palais et nous allâmes dîner à six heures du soir chez moi, où nous eûmes peine à aborder à cause de la foule du peuple. Nous fûmes avertis sur les onze heures du soir que l'on avoit pris résolution au Palais-Royal de ne pas assembler les chambres le lendemain ; et le président de Bellèvre à qui nous le fîmes savoir, nous conseilla de nous trouver dès sept heures au Palais pour en demander l'assemblée. Nous n'y manquâmes pas.

M. de Beaufort dit au premier président que l'Etat et la maison royale étoient en péril ; que les moments étoient précieux ; qu'il falloit faire un exemple des coupables. Enfin, il lui répéta les mêmes choses que le premier président avoit dites la veille avec exagération et emphase. Il conclut par la nécessité d'assembler à l'instant la compagnie. Le bonhomme Broussel attaqua personnellement le premier président, et même avec emportement. Huit ou dix conseillers des enquêtes entrèrent incontinent dans la grande chambre pour témoigner l'étonnement où ils étoient

qu'après une conjuration aussi furieuse on demeurait les bras croisés sans en poursuivre la punition. MM. Bignon et Talon, avocats généraux, avoient merveilleusement échauffé les esprits, parce qu'ils avoient dit au parquet des gens du roi qu'ils n'avoient eu aucune part aux conclusions et qu'elles étoient ridicules. Le premier président répondit très sagement à toutes les paroles les plus piquantes qui lui furent dites, et il les souffrit toutes avec une patience inenroyable, dans la vue qu'il eut, et qui étoit bien fondée, que nous eussions été bien aises de l'obliger à quelque repartie qui eût pu fonder ou appuyer une récusation.

Nous travaillâmes dès l'après-dînée à envoyer chercher nos amis dans les provinces, ce qui ne se faisoit pas sans dépense, et M. de Beaufort n'avoit pas un sou. Lozier, duquel je vous ai déjà parlé à propos des bulles de la coadjutorerie de Paris, m'apporta trois mille pistoles, qui suppléèrent à tout. M. de Beaufort espéroit de tirer du Vendômois et du Blaisois soixante gentils-hommes et quarante des environs d'Anet ; il n'en eut en tout que cinquante-quatre. J'en tirai de Brie quatorze, et Annery m'en emmena quatre-vingts du Vexin, qui ne voulurent jamais prendre un double de moi, qui ne souffrirent pas que je payasse dans les hôtelleries, et qui demeurèrent dans tout le cours de ce procès attachés et assidus auprès de ma personne, comme s'ils dussent être mes gardes. Ce détail n'est pas de grande considération, mais il est remarquable, parce qu'il est très extraordinaire que des gens qui ont leurs maisons à dix ou quinze et à vingt lieues de Paris aient fait une action aussi hardie et aussi constante contre les intérêts de toute la cour et de toute la maison royale unie. Annery pouvoit tout sur eux, et je pouvois tout sur Annery, qui étoit un des hommes du monde des plus fermes et des plus fidèles. Vous verrez à la suite à quel usage nous destinions cette noblesse.

Je prêchai le jour de Noël dans Saint-Germain-l'Auxerrois. J'y traitai particulièrement ce qui regarde la charité chrétienne, et je ne touchai quoi que ce soit de ce qui pouvoit avoir le moindre rapport aux affaires présentes. Toutes les bonnes femmes pleurèrent, en faisant réflexion sur l'injustice de la persécution que l'on faisoit à un archevêque, qui n'avoit que de la tendresse pour ses propres ennemis. Je connus au sortir de la chaire, par les bénédictions qui me furent données, que je ne m'étois pas trompé dans la pensée que j'avois eue que ce sermon feroit un bon

effet. il fut inroyable, et il passa de bien loin mon imagination.

Il arriva à propos de ce sermon un incident très ridicule pour moi, mais dont je ne me puis empêcher de vous rendre compte, pour avoir la satisfaction de n'avoir rien omis. Madame de Brissac, qui étoit revenue trois ou quatre mois à Paris, avoit une petite incommodité que M. son mari lui avoit communiquée à dessein, à ce qu'elle m'a dit depuis, et par la haine qu'il avoit pour elle. Je crois sans raillerie que, par le même principe, elle se résolut à m'en faire part. Je ne la cherchois nullement : elle me rechercha. Je ne fus pas cruel. Je m'aperçus que j'eusse mieux fait de l'être, justement quatre ou cinq jours avant que le procès criminel commençât. Mon médecin ordinaire se trouvant par malheur à l'extrémité, et un chirurgien domestique que j'avois venant de sortir de chez moi parce qu'il avoit tué un homme, je crus que je ne me pouvois mieux adresser qu'au marquis de Noirmoutier, qui étoit mon ami intime, et qui en avoit un très bon et très affidé ; et quoique je le connusse assez pour n'être pas secret, je ne pus pas m'imaginer qu'il pût être capable de ne l'être pas en cette occasion. Comme je sortis de chaire, mademoiselle de Chevreuse dit : « Voilà un bon sermon. » Noirmoutier qui étoit auprès d'elle lui répondit : « Vous le trouveriez bien plus beau si vous saviez qu'il est si malade à l'heure qu'il est, qu'un autre que lui ne pourroit pas seulement ouvrir la bouche. » Il lui fit entendre la maladie à laquelle j'avois été obligé l'avant-veille, en parlant à elle-même, de donner un autre tour. Vous pouvez juger du bel effet que cette indiscretion ou plutôt que cette trahison produisit. Je me raccommodai bientôt avec la demoiselle, mais je fus assez idiot pour me raccommoder avec le cavalier, qui me demanda tant de pardons et qui me fit tant de protestations, que j'excusai ou sa passion ou sa légèreté. Mademoiselle de Chevreuse croyoit la première, dont elle fut très peu reconnoissante, je crois plutôt la seconde. La mienne ne fut pas moindre de lui confier, après un tour pareil à celui-là, une place aussi considérable que le Mont-Olympe. Vous verrez ce détail dans la suite, et comme il fit justice à mon impertinence, car il m'abandonna et me trompa pour la seconde fois. L'inclination naturelle que nous avons pour quelqu'un se glisse imperceptiblement dans le pardon des offenses sous le titre de générosité ; Noirmoutier étoit fort aimable pour la vie commune, commode et enjoué.

Je ne continuerai pas par la date des journées la suite de la procédure qui fut faite au parlement contre nous, parce que je vous ennuirois par des répétitions fort inutiles, n'y ayant eu, depuis le 29 de décembre 1649 qu'elle recommença, jusqu'au 18 de janvier 1650 qu'elle finit, rien de considérable que quelques circonstances que je vous remarquerai succinctement, pour pouvoir venir plus tôt à ce qui se passa dans le cabinet, où vous trouverez plus de divertissement que dans les formalités de la grande chambre.

Ce 29, que je vous viens de marquer, nous entrâmes au Palais avant que messieurs les princes y fussent arrivés, et nous y vinmes ensemble, M. de Beaufort et moi, avec un corps de noblesse qui pouvoit faire trois cents gentilshommes. Le peuple, qui étoit revenu jusqu'à la fureur dans sa chaleur pour nous, nous donnoit assez de sûreté, mais la noblesse nous étoit bonne, tant pour faire paroître que nous ne nous traitions pas simplement des tribuns du peuple, que parce que, faisant état de nous trouver tous les jours au Palais, dans la quatrième chambre des enquêtes, qui répondoit à la grande, nous étions bien aises de n'être exposés, dans un lieu où le peuple ne pouvoit pas entrer, à l'insulte des gens de la cour qui y étoient pêle-mêle avec nous. Nous étions en conversation les uns avec les autres, nous nous faisons civilités, et nous étions huit ou dix fois tous les matins sur le point de nous étrangler, pour peu que les voix s'élevassent dans la grande chambre; ce qui arrivoit assez souvent par la contestation, dans la chaleur où étoient les esprits. Chacun regardoit le mouvement de chacun, parce que tout le monde étoit dans la défiance. Il n'y avoit personne qui n'eût un poignard dans sa poche. Et je crois pouvoir dire sans exagération que, sans excepter les conseillers, il n'y avoit pas vingt hommes dans le Palais qui n'en fussent garnis. Je n'en avois point voulu porter : et M. de Brissac m'en fit prendre un presque par force, un jour où il paroissoit qu'on pourroit s'échauffer plus qu'à l'ordinaire. Cette arme, qui à la vérité étoit peu convenable à ma profession, me causa un chagrin qui me fut plus sensible qu'un plus grand. M. de Beaufort, qui étoit fort iourd, voyant la garde du stylet dont le bout paroissoit un peu hors de ma poche, le montra à Arnault, à la Moussaye, à de Roche, capitaine des gardes de M. le Prince, en leur disant : « Voilà le bréviaire de M. le coadjuteur. » J'entendis la raillerie, mais je ne la soutins jamais de bon cœur.

Nous présentâmes requête au parlement pour récuser le premier président comme notre ennemi, ce qu'il ne soutint pas avec toute la fermeté d'âme qui lui étoit naturelle. Il en parut touché et même abattu.

La délibération pour admettre ou ne pas admettre la récusation dura plusieurs jours. L'on opina d'apparat et il est constant que cette matière fut épuisée. Il passa enfin de quatre-vingt-dix-huit voix à soixante et deux qu'il demeureroit juge ; et je suis persuadé que l'arrêt étoit juste, au moins dans les formes du Palais. Mais je suis persuadé en même temps que ceux qui n'étoient point de cette opinion avoient raison dans le fond, ce magistrat témoignant autant de passion qu'il en faisoit voir dans cette affaire ; mais il ne la connoissoit pas par lui-même. Il étoit préoccupé, mais son intention étoit bonne.

[1650.] Le temps qui se passa depuis le jugement de cette récusation, qui fut le quatrième de janvier, ne fut employé qu'à des chicanes que Charton, qui étoit l'un des rapporteurs et qui étoit tout à fait dépendant du premier président, faisoit autant qu'il pouvoit pour différer et pour voir si l'on ne tireroit point quelques lumières de la prétendue conjuration par un certain Rocquemont, qui avoit été lieutenant de la Boulaye en la guerre civile, et par un nommé Belot, syndic des rentes, qui étoit prisonnier en la Conclergerie.

Ce Belot, qui avoit été arrêté sans décret, faillit à être la cause du bouleversement de Paris. Le président de la Grange remontra qu'il n'y avoit rien de plus opposé à la déclaration pour laquelle on avoit fait de si grands efforts autrefois. M. le premier président soutenant l'emprisonnement de Belot, Daurat, conseiller de la troisième, lui dit qu'il s'étonnoit qu'un homme pour l'exclusion duquel il y avoit eu soixante-deux voix, se pût résoudre à violer les formes de la justice à la vue du soleil. Le premier président se leva de colère en disant qu'il n'y avoit plus de discipline, et qu'il quittoit sa place à quelqu'un pour qui l'on auroit plus de considération que pour lui. Ce mouvement fit une commotion et un trépidement dans la grande chambre, qui furent entendus dans la quatrième et qui firent que ceux des deux partis qui y étoient se démêlèrent avec précipitation les uns d'avec les autres pour se remettre ensemble. Si le moindre laquais eût tiré l'épée en ce moment dans le Palais, Paris étoit confondu.

Nous pressions toujours notre jugement et on le différoit tou-

jours tant qu'on pouvoit, parce que l'on ne se pouvoit empêcher de nous absoudre et de condamner les témoins à brevet. Tantôt l'on prétendoit que l'on étoit obligé d'attendre un certain Desmartineau que l'on avoit arrêté en Normandie, pour avoir crié contre le ministère dans les assemblées des rentiers et que je ne connoissois pas seulement ni de visage ni de nom en ce temps-là ; tantôt l'on incidentoit sur la manière de nous juger, les uns prétendant que l'on devoit juger ensemble tous ceux qui étoient nommés dans les informations, les autres ne pouvant souffrir que l'on confondit nos noms avec ceux de ces sortes de gens que l'on avoit impliqués en cette affaire. Il n'y a rien de si aisé qu'à couler des matinées sur des procédures où il ne faut qu'un mot pour faire parler cinquante hommes. Il falloit à tout moment relire ces misérables informations où il n'y avoit pas assez d'indices, je ne dis pas de preuves, pour faire donner le fouet à un crocheteur. Voilà l'état du parlement jusqu'au 18 de janvier 1650 ; voilà ce que tout le monde voyoit ; voici ce que personne ne savoit, que ceux qui étoient dans la machine.

Notre première apparition au parlement, jointe au ridicule des informations qui avoient été faites contre nous, changea si fort tous les esprits que tout le public fut persuadé de notre innocence, et que je crois même que ceux qui ne la vouloient pas croire ne pouvoient pas s'empêcher de trouver bien de la difficulté à nous faire du mal. Je ne sais laquelle des deux raisons obligea M. le Prince à s'adoucir cinq ou six jours après la lecture des informations. M. de Bouillon m'a dit depuis plus d'une fois que le peu de preuve qu'il avoit trouvé à ce que la cour lui avoit fait voir comme clair et comme certain, lui avoit donné de bonne heure de violents soupçons de la tromperie de Servien et de l'artifice du cardinal ; et que lui, M. de Bouillon, n'avoit rien oublié pour le confirmer dans cette pensée. Il ajoutoit que Chavigny, quoique ennemi du Mazariu, ne l'aidoit pas en cette occasion, parce qu'il ne vouloit pas que M. le Prince se rapprochât des frondeurs. Je ne puis accorder cela avec l'avance que Chavigny me fit faire en ce temps-là par Dugué-Bagnols, père de celui que vous connoissez, son ami et le mien. Il nous fit voir la nuit chez lui, où M. de Chavigny me témoigna qu'il se seroit cru le plus heureux homme du monde s'il eût pu contribuer à l'accommodement. Il me témoigna que M. le Prince étoit fort persuadé que nous n'avions point eu de desseins contre lui ; mais qu'il étoit

engagé et à l'égard du monde et à l'égard de la cour : que pour ce qui étoit de la cour, l'on eût pu trouver des tempéraments ; mais qu'à l'égard du monde, il étoit difficile d'en trouver qui pussent satisfaire un premier prince du sang auquel on disputoit le pavé publiquement et les armes à la main, à moins que je ne me résolusse de le lui quitter au moins pour quelque temps. Il me proposa en conséquence l'ambassade ordinaire de Rome, l'extraordinaire à l'Empire, dont on parloit à propos de je ne sais quoi. Vous jugez bien quelle put être ma réponse. Nous ne convinmes de rien, quoique je n'oubliai rien pour faire connoître à M. de Chavigny la passion extrême que j'avois de rentrer dans les bonnes grâces de M. le Prince. Je demandai un jour à M. le Prince à Bruxelles le dénouement de ce que M. de Bouillon m'avoit dit et de cette négociation de Chavigny, et je ne me puis remettre ce qu'il me répondit.

Ma conférence avec M. de Chavigny fut le 30 de décembre. Le premier janvier, madame de Chevreuse, qui revoyoit la reine depuis le retour du roi à Paris, et qui avoit conservé même dans ses disgrâces une espèce d'habitude incompréhensible avec elle, alla au Palais-Royal ; et le cardinal, la tirant dans une croisée du petit cabinet de la reine, lui dit : « — Vous aimez la reine ? est-il possible que vous ne puissiez lui donner vos amis ? » — « Le moyen ? lui répondit-elle. La reine n'est plus reine : elle est très humble servante de M. le Prince. » — « Mon Dieu ! reprit le cardinal en se frottant le front, si l'on se pouvoit assurer des gens, l'on feroit bien des choses ; mais M. de Beaufort est à madame de Montbazon, et madame de Montbazon est à Vigneul ; et le coadjuteur.... » En me nommant il se prit à rire : « Je vous entends, dit madame de Chevreuse, je vous réponds de lui et d'elle. » Voilà comme cette conversation s'entama. Le cardinal fit un signe de tête à la reine, qui fit voir à madame de Chevreuse que la proposition avoit été concertée. Elle en eut une assez longue dès le soir même avec la reine, qui lui donna un billet écrit et signé de sa propre main.

« Je ne puis croire, nonobstant le passé et présent, que mon-
« sieur le coadjuteur ne soit à moi. Je le prie que je le puisse
« voir sans que personne le sache que madame et mademoiselle
« de Chevreuse. Ce nom sera sa sûreté, »

« ANNE. »

Madame de Chevreuse me trouva chez elle au retour du Palais-Royal, et je m'aperçus d'abord qu'elle avoit quelque chose à me dire, parce que mademoiselle de Chevreuse, à qui elle avoit donné le mot en carrosse en revenant, me tâta beaucoup dans les dispositions où je serois en cas que le Mazarin voulût un accommodement avec moi. Je ne fus pas longtemps dans le doute de la tentative, parce que mademoiselle de Chevreuse, qui n'osoit me parler ouvertement devant sa mère, me serra la main en faisant semblant de raniasser le mouchoir pour me faire connoître qu'elle ne me parloit pas d'elle-même. Ce qui faisoit craindre à madame de Chevreuse que je n'y voulusse pas donner, étoit que quelque temps auparavant j'avois rompu malgré elle une négociation qu'Ondédéi avoit fait proposer à Noirmoutier par madame d'Empusse; et Laigues, qui en avoit été en colère contre moi, me dit six jours après que j'avois admirablement bien fait et qu'il savoit de science certaine que si Noirmoutier eût été la nuit chez la reine, comme Ondédéi le lui proposoit, la partie étoit faite pour faire mettre derrière une tapisserie le maréchal de Grammont, afin qu'il pût faire voir à M. le Prince que les frondeurs, qui lui rendoient leurs devoirs et qui l'assuroient tous les jours en leurs services, étoient des trompeurs. Il n'y avoit que cinq ou six semaines que cette comédie avoit été préparée, et vous jugez aisément que, par la même considération par laquelle madame de Chevreuse appréhendoit que j'en craignisse le second acte, je pouvois avoir peine à le jouer. Je n'y balançai toutefois pas, après en avoir pesé toutes les circonstances entre lesquelles celle qui me persuada le plus qu'il y avoit de la sincérité en la colère de la reine contre M. le Prince, fut que je savois de science certaine qu'elle se prenoit à M. le Prince, et, à mon opinion, avec fondement, d'une galanterie que Jarzay avoit voulu faire croire à tout le monde avoir avec elle. Il ne tint pas à mademoiselle de Chevreuse de m'empêcher de tenter l'aventure dans laquelle elle croyoit que l'on me feroit périr; et quoiqu'elle n'eût pas voulu d'abord témoigner son sentiment devant madame sa mère, elle ne se put contenir après. Je l'obligeai enfin à y consentir et je fis cette réponse à la reine :

« Il n'y a jamais eu de moment dans ma vie dans lequel je n'aie été également à Votre Majesté. Je serois trop heureux de mourir pour son service, pour songer à ma sûreté. Je me rendrai où elle me commandera. »

J'enveloppai son billet dans le mien. Madame de Chevreuse lui porta ma réponse le lendemain, qui fut reçue admirablement. L'on prit heure, et je me trouvai à minuit au cloître de Saint-Honoré, où Gabouri, porte-manteau de la reine, vint me prendre et me mena par un escahier dérobé au petit oratoire où elle étoit seule enfermée. Elle me témoigna toutes les bontés que la haine qu'elle avoit contre M. le Prince lui pouvoit inspirer, et que l'attachement qu'elle avoit pour M. le cardinal Mazarin lui pouvoit permettre. Le dernier me parut encore au dessus de l'autre. Je crois qu'elle me répéta vingt fois ces paroles : « Le pauvre M. le cardinal ! » en me parlant de la guerre civile et de l'amitié qu'il avoit pour moi. Il entra une demi-heure après. Il supplia la reine de lui permettre qu'il manquât au respect qu'il lui devoit pour m'embrasser devant elle. Il fut au désespoir de ce qu'il ne pouvoit pas me donner sur l'heure même son bonnet et me parla tant de grâce, de récompenses et de bienfaits que je fus obligé de m'expliquer, quoique j'eusse résolu de ne le pas faire pour la première fois, n'ignorant pas que rien ne jette plus de défiance dans les réconciliations nouvelles que l'aversion que l'on témoigne à être obligé à ceux avec lesquels on se réconcille. Je répondis à M. le cardinal que l'honneur de servir la reine faisoit la récompense la plus signalée que je dusse jamais espérer, quand même j'aurois sauvé la couronne ; que je la suppliois très humblement de ne me donner jamais que celle-là, afin que j'eusse au moins la satisfaction de lui faire connoître qu'elle étoit la seule que j'estimois et qui me pût être sensible.

M. le cardinal prit la parole, et supplia la reine de me commander de recevoir ma nomination au cardinalat, « que la Rivière, ajouta-t-il, a arrachée avec insolence, et qu'il a reconnue par une perfidie. » Je m'en excusai, en disant que je m'étois promis à moi-même, par une espèce de vertu, de n'être jamais cardinal par aucun moyen qui pût avoir le moindre rapport à la guerre civile, dans laquelle la seule nécessité m'avoit jeté ; que j'avois trop d'intérêt de faire connoître à la reine même qu'il n'y avoit point d'autre motif qui m'eût séparé de son service. Je me défis sur ce même fondement de toutes les autres propositions qu'il me fit pour le payement de mes dettes, pour la charge de grand aumônier, pour l'abbaye d'Orkan. Et comme il insista, soutenant toujours que la reine ne pouvoit pas s'empêcher de faire quelque chose pour moi qui fût d'éclat, dans le service con-

sidérable que j'étois sur le point de lui rendre, je lui dis : « Il y a un point, monsieur, sur lequel la reine me peut faire plus de bien que si elle me donnoit la tiare. Elle me vient de dire qu'elle veut faire arrêter M. le Prince : la prison ne peut ni ne doit être éternelle à un homme de son rang et de son mérite. Quand il en sortira, envenimé contre moi, ce me sera un malheur : mais j'ai quelque lieu d'espérer que je le pourrai soutenir par ma dignité. Il y a beaucoup de gens de qualité qui sont engagés avec moi et qui serviront la reine en cette occasion. S'il plaisait, madame, à Votre Majesté de confier à l'un deux quelque place de considération, je lui serois sans comparaison plus obligé que de dix chapeaux de cardinal. » Le cardinal ne balança pas, il dit à la reine qu'il n'y avoit rien de plus juste, et que le détail en étoit à concerter entre lui et moi. La reine me demanda ensuite ma parole de ne me point ouvrir avec M. de Beaufort du dessin d'arrêter M. le Prince, jusqu'au jour de l'exécution, parce que madame de Montbazou, à qui il le découvrirait assurément, ne manqueroit jamais de le dire à Vigneul, qui étoit de l'hôtel de Condé. Comme madame de Chevreuse m'avoit déjà fait le même discours par l'ordre de la reine, je m'y étois préparé. Je lui répondis qu'un secret de cette nature, fait à M. de Beaufort, dans une occasion où nos intérêts étoient si unis, me déshonoreroit dans ce monde si je n'en récompensois le manquement par quelque service signalé ; que je suppliois Sa Majesté de me permettre de lui dire que la surintendance des mers, qui avoit été promise à cette maison dès les premiers jours de la régence, feroit un merveilleux effet dans le monde. M. le cardinal reprit le mot brusquement, en me disant : « Elle a été promise au père et au fils aîné. » A quoi je lui repartis « que le cœur me disoit que le fils aîné feroit une alliance qui le mettroit beaucoup au dessus de la surintendance des mers. » Il sourit et dit à la reine qu'il accommoderoit encore cette affaire avec moi. J'eus une seconde conférence avec la reine et avec lui au même lieu, et à la même heure à laquelle je fus introduit par M. de Lionne. J'en eus trois avec lui seul dans son cabinet, au Palais-Royal, dans lesquelles Noirmoutier et Laigues se trouvèrent, parce que madame de Chevreuse affecta d'y faire entrer le second et qu'il eût été ridicule pour toute raison de l'y mettre sans le premier. L'on convint, dans ces conversations, que M. de Vendôme auroit la surintendance des mers ; que M. de Beaufort en auroit la surveillance ;

que M. de Noirmoutier auroit le gouvernement de Charleville et de Mont-Olympe, dont vous connoîtrez l'importance dans la suite ; qu'il auroit aussi des lettres de duc ; que M. de Laigues seroit capitalne des gardes de Monsieur ; que M. le chevalier de Sévigné auroit vingt-deux mille livres ; que M. de Brissac auroit pour récompense le gouvernement d'Anjou, à tel prix et avec un brevet de retenue pour toute la somme. Il fut résolu que l'on arrêteroit M. le Prince, M. le prince de Conti et M. de Longueville. Quoique ce dernier ne m'eût pas rendu dans la dernière occasion de ce procès criminel tous les bons offices auxquels je croyois qu'il étoit obligé, je n'oubliai rien pour le tirer du pair ; je m'offris d'être sa caution, je contestai jusqu'à l'opiniâtreté, et je ne me rendis qu'après que le cardinal m'eût montré un billet écrit de la main de la Rivière à Flamarin, où je lus ces mots :

« Je vous remercie de votre avis, mais je suis aussi assuré de M. de Longueville que vous l'êtes de M. de la Rochefoucault ; les paroles sacramentales sont dites. »

Le cardinal s'étendit à ce propos sur l'infidélité de la Rivière, dont il nous dit un détail qui en vérité faisoit horreur. « Cet homme croit, ajouta-t-il, que je suis la plus grosse bête du monde et qu'il sera demain cardinal. J'ai eu le plaisir de lui faire aujourd'hui essayer des étoffes rouges qu'on m'a apporté d'Italie, et de les approcher de son visage, pour voir ce qui y revenoit le mieux, ou de la couleur de feu, ou de nacarat. » J'ai su depuis, à Rome, que quelque perfidie que la Rivière eût faite au cardinal, celui-ci n'étoit pas en reste. Le propre jour qu'il l'eut fait nommer par le roi, il écrivit au cardinal Sachetti une lettre que j'ai vue, bien plus capable de jaunir son chapeau que de le rougir. Cette lettre étoit toutefois toute pleine de tendresse pour lui, ce qui étoit le vrai moyen de le perdre auprès d'Innocent X, qui haïssoit si mortellement le cardinal, qu'il avoit même de l'horreur pour tous ses amis.

Dans la seconde conférence que nous eûmes en présence de la reine, l'on agita fort les moyens de faire consentir Monsieur à la prison de MM. les princes. La reine disoit qu'il n'y auroit nulle peine : qu'il en étoit terriblement fatigué, qu'il étoit de plus très las de la Rivière, parce qu'il étoit fort bien informé qu'il s'étoit donné corps et âme à M. le Prince. Le cardinal n'étoit pas tout à fait si persuadé que la reine des dispositions de Mon-

sieur. Madame de Chevreuse se chargea de le sonder. Il avoit naturellement inclination pour elle. Elle trouva jour, elle s'en servit habilement ; elle lui fit croire que la reine ne pouvoit être emportée que par lui à une résolution de cette nature, quoique dans le fond elle fût très mal satisfaite de M. le Prince. Elle lui exagéra le grand avantage que ce lui seroit de ramener au service du roi une faction aussi puissante que celle de la Fronde ; elle lui marqua comme insensiblement et sans affectation l'effroyable péril où l'on étoit tous les jours de voir Paris à feu et à sang. Je suis persuadé, et elle le fut aussi bien que moi, que cette dernière le toucha pour le moins autant que les autres, car il trembloit de peur toutes les fois qu'il venoit au Palais ; et il y eut des journées où il fut impossible à M. le Prince de l'y mener. L'on appelloit cela *les accès de la colique de Son Altesse Royale*. Sa frayeur n'étoit pas toutefois sans sujet. Si un laquais se fût avisé de tirer l'épée, nous eussions tous été tués en moins d'un quart d'heure ; et ce qui est rare, est que si cette occasion fût arrivée entre le premier jour de janvier et le 18, ceux qui nous eussent égorgés eussent été ceux-là mêmes avec lesquels nous étions d'accord, parce que tous les officiers de la maison du roi, de celle de la reine, de celle de Monsieur étoient persuadés qu'ils faisoient très bien leur cour, d'accompagner réglément tous les jours MM. les princes au Palais.

Je n'ai jamais pu m'imaginer la raison pour laquelle le cardinal lanterna proprement les cinq ou six jours qui précédèrent cette exécution. Laigues et Noirmoutier se mirent dans la tête qu'il le faisoit à dessein, dans l'espérance que nous nous massacrerions, M. le Prince et nous, dans le Palais : mais outre que s'il eût eu cette pensée, il lui eût été très facile de la faire réussir, en apostant deux hommes qui eussent commencé la noise, je crois qu'il l'appréhendoit pour le moins autant que nous ; parce qu'il ne pouvoit pas douter qu'il n'y avoit point d'asile assez sacré pour le sauver lui-même d'une pareille catastrophe. J'ai toujours attribué, en mon particulier, à son irrésolution naturelle ce délai, que je confesse avoir pu et dû même produire de grands inconvénients. Ce secret qui fut gardé entre dix-sept personnes est un de ceux qui me persuadent de ce que je vous ai dit quelquefois et de ce que j'ai déjà marqué en cet ouvrage, que parler trop n'est pas le défaut le plus commun des gens qui sont accoutumés aux grandes affaires. Ce qui me donna une grande

inquiétude en ce temps-là, fut que je connoissois Noirmoutier pour l'homme du monde le moins secret.

Le 18 de janvier, Laigues ayant pressé au dernier point Lyonne pour l'exécution, dans une conférence qu'il eut la nuit avec lui, le cardinal la résolut à midi. Il avoit fait croire dès la veille à M. le Prince qu'il avoit un avis certain que Parain-des-Coutures, qui avoit été un des syndics des rentiers, étoit caché dans une maison ; et il fit en sorte que lui-même donna aux gendarmes et aux cheval-légers du roi les ordres qui étoient nécessaires pour le mener au bois de Vincennes, sous le prétexte de régler ce qu'il falloit pour la prison de ce misérable. MM. les princes vinrent au conseil : Guittaut, capitaine des gardes de la reine, arrêta M. le Prince ; Comminges, lieutenant, arrêta M. le prince de Conti, et Cressy, enseigne, arrêta M. de Longueville. J'avois oublié de vous dire qu'après que madame de Chevreuse eut fait agréer à Monsieur qu'elle fit ses efforts auprès de la reine pour l'obliger à prendre quelque résolution contre M. le Prince, il lui demanda pour condition préalable que je m'engageasse par écrit à le servir, et qu'aussitôt qu'il eut mon billet il le porta à la reine en croyant lui avoir rendu un très grand service.

Aussitôt que M. le Prince fut arrêté, M. de Bouteville, qui est à présent M. de Luxembourg, passa sur le pont Notre-Dame à toute bride, en criant au peuple que l'on venoit d'enlever M. de Beaufort. L'on prit les armes, que je fis poser en un moment, en marchant avec cinq ou six flambeaux devant moi par les rues. M. de Beaufort s'y promena pareillement et l'on fit partout des feux de joie.

Nous allâmes ensemble chez Monsieur, où nous trouvâmes la Rivière en la grande salle, qui faisoit bonne mine, et qui racontoit aux assistants le détail de ce qui s'étoit passé au Palais-Royal. Il ne pouvoit pourtant pas douter qu'il ne fût perdu, Monsieur ne lui ayant rien dit de cette affaire. Il demanda son congé et il l'eut ; mais il ne tint pas à M. le cardinal qu'il ne demeurât. Il m'envoya Lyonne sur le minuit pour me le proposer et pour me le persuader par les plus méchantes raisons du monde. J'en avois de bonnes pour m'en défendre. Lyonne me dit, il y a cinq ou six ans, que ce mouvement de conserver la Rivière fut inspiré au cardinal par M. le Tellier, qui appréhendoit que les frondeurs ne s'infiltrassent dans l'esprit de Monsieur.

La reine envoya incontinent après une lettre du roi au parle-

ment, par laquelle il expliquoit les raisons de la détention de M. le Prince, qui ne furent ni fortes ni bien colorées. Nous eûmes notre arrêt d'absolution; nous allâmes au Palais-Royal, où la badauderie des courtisans m'étonna beaucoup plus que n'avoit fait celle des bourgeois. Ils étoient montés sur tous les bancs des chambres qu'on avoit apportés comme au sermon. L'on publia quelques jours après une amnistie de tout ce qui s'étoit fait et dit dans Paris pendant les assemblées des rentiers.

Mesdames les princesses eurent ordre de se retirer à Chantilly. Madame de Longueville sortit de Paris, aussitôt qu'elle eut la nouvelle, pour tirer du côté de la Normandie, où elle ne trouva pas d'asile. Le parlement de Rouen l'envoya prier de sortir de la ville: M. le duc de Richelieu, qui par les avis de M. le Prince avoit épousé, peu de jours auparavant, madame de Pons, ne la voulut pas recevoir dans le Havre; elle se retira à Dieppe, où vous verrez par la suite qu'elle ne put pas demeurer longtemps.

M. de Bouillon, qui s'étoit fort attaché à M. le Prince depuis la paix, alla en diligence à Turenne. M. de Turenne, qui avoit pris la même conduite depuis son retour en France, se jeta dans Stenay, bonne place que M. le Prince avoit confiée à la Mousaye. M. de la Rochefoucault, qui étoit encore en ce temps-là le prince de Marsillac, s'en alla chez lui en Poitou; et le maréchal de Brézé, beau-père de M. le Prince, gagna Saumur dont il étoit gouverneur.

L'on publia et l'on enregistra au parlement une déclaration contre eux, par laquelle il leur fut ordonné de se rendre dans quinze jours auprès de la personne du roi, à faute de quoi ils étoient dès à présent déclarés perturbateurs du repos public et criminels de lèse-majesté. Le roi partit en même temps pour faire un tour en Normandie, où l'on craignoit que madame de Longueville, qui avoit été reçue dans le château de Dieppe par Montigny, domestique de monsieur son mari, et Chamboy, qui commandoit pour lui dans le Pont-de-l'Arche, ne fissent quelque mouvement; car Beuvron, qui avoit le vieux palais de Rouen, et la Croisette, qui commandoit dans celui de Caen, avoient déjà assuré le roi de leur fidélité. Tout plia devant la cour. Madame de Longueville se sauva par mer en Hollande, d'où elle alla à Arras pour sonder le bonhomme la Tour, pensionnaire de monsieur son mari, qui lui offrit sa personne, mais qui lui refusa

sa place. Elle se rendit à Stenay, où M. de Turenne la vint joindre avec ce qu'il avoit pu ramasser, depuis son départ de Paris, des amis et des serviteurs de MM. les princes. La Bachellerie se rendit maître de Danvilliers, ayant révolté la garnison dont il avoit été autrefois lieutenant du roi, contre le chevalier de La Rochefoucault, qui y commandoit pour son frère. Le maréchal de la Ferté se saisit de Clermont sans coup férir. Les habitants de Mouzon chassèrent le comte Grampré, leur gouverneur, parce qu'il leur proposa de se déclarer pour les princes. Le roi qui, après son retour de Normandie, alla en Bourgogne, y établit en Normandie M. le comte d'Harcourt en la place de M. de Longueville. Le château de Dijon se rendit à M. de Vendôme. Bellegarde, défendue par M. de Tavannes, de Bouteville et de Saint-Micaut, fit peu de résistance au roi, qui revint à Paris de ces deux voyages de Normandie et de Bourgogne, tout couvert de lauriers. La senteur en entêta un peu trop le cardinal, et il parut à tout le monde, à son retour, beaucoup plus fier qu'il n'avoit paru devant son départ. Voici la première marque qu'il en donna.

Dans le temps de l'absence du roi, madame la princesse douairière vint à Paris, et elle présenta requête au parlement par laquelle elle demandoit d'être mise en la sauvegarde de la compagnie, pour pouvoir demeurer à Paris, et demander justice de la détention injuste de messieurs ses enfants. Le parlement ordonna que madame la princesse se mit chez M. de la Grange, maître des comptes, dans la cour du Palais, cependant que l'on iroit prier M. le duc d'Orléans de venir prendre sa place.

M. le duc d'Orléans répondit aux députés de la compagnie que madame la princesse ayant ordre du roi d'aller à Bourges, comme il étoit vrai qu'elle l'avoit reçu depuis quelques jours, il ne croyoit pas devoir aller au Palais pour opiner sur une affaire sur laquelle il n'y avoit qu'à obéir aux ordres supérieurs. Il ajouta qu'il seroit bien aise que M. le premier président l'allât trouver sur les cinq heures. Il y alla, et il fit connoître à Monsieur qu'il étoit nécessaire qu'il allât le lendemain au Palais pour assoupir par sa présence un commencement d'affaire, qui pouvoit grossir par la commisération très naturelle vers une grande princesse affligée et par la haine contre le cardinal, qui n'étoit pas éteinte. Monsieur le crut. Il trouva à l'entrée de la grande chambre madame la princesse qui se jeta à ses pieds. Elle de-

manda à M. de Beaufort sa protection, elle me dit qu'elle avoit l'honneur d'être ma parente. M. de Beaufort fut fort embarrassé ; je faillis à mourir de honte. Monsieur dit à la compagnie que le roi avoit commandé à madame la princesse de sortir de Chantilly, parce que l'on avoit trouvé un de ses valets de pied chargé de lettres pour celui qui commandoit dans Saumur ; qu'il ne la pouvoit souffrir à Paris, puisqu'elle y étoit venue contre les ordres du roi ; qu'elle en sortit pour témoigner son obéissance et pour mériter que le roi, qui seroit de retour dans deux ou trois jours, pût avoir égard à ce qu'elle alléguoit de sa mauvaise santé. Elle partit dès le soir même et elle alla coucher à Berni, d'où le roi, qui arriva un jour ou deux après, lui donna ordre d'aller à Valeri. Elle demeura malade à Angerville.

Je ne vois pas que Monsieur se pût conduire plus justement pour le service du roi. Le cardinal prétendit qu'il avoit trop ménagé madame la princesse ; et dès le jour du retour du roi, il nous dit à M. de Beaufort et à moi que c'étoit en cette occasion où nous avions dû signaler le pouvoir que nous avions sur le peuple. Il étoit naturellement vétillieux et grondeur, ce qui est un grand défaut à des gens qui ont affaire à beaucoup de monde.

Je m'aperçus deux jours après de quelque chose de pis. Comme il y avoit eu beaucoup de particuliers qui avoient fait du bruit dans les assemblées de l'Hôtel-de-Ville, à cause de l'intérêt qu'ils avoient dans les rentes, ils appréhendoient d'en pouvoir être recherchés dans les temps, et ils souhaitèrent pour cette raison, un peu après que M. le Prince fut arrêté, que j'obtinsse une amnistie. J'en parlai à M. le cardinal, qui ne fit aucune difficulté, et qui me dit même dans le grand cabinet de la reine, en me montrant le cordon de son chapeau qui étoit à la Fronde : « Je serai moi-même compris dans cette amnistie. »

Au retour de ces voyages ce ne fut plus cela. Il me proposa de donner une abolition dont le titre seul eût noté cinq ou six officiers du parlement, qui avoient été syndics, et peut-être mille et deux mille des plus notables bourgeois de Paris. Je lui représentai ces considérations qui paroisoient n'avoir point de réplique ; il contesta, il remit, il éluda, il fit ces deux voyages de Normandie et de Bourgogne sans rien conclure ; et quoique M. le Prince eût été arrêté dès le 18 de janvier, l'amnistie ne fut publiée et enregistrée au parlement que le 12 de mai. Et encore ne fut-elle obtenue que sur ce que je laissai entendre que si on ne

l'accordoit pas , je poursuivrois à toute rigueur la justice contre les témoins à brevet ; ce que l'on appréhendoit au dernier point , parce que dans le fond il n'y avoit rien de si honteux. Ils étoient si convaincus , que Canto et Pichon avoient disparu , même devant que M. le Prince fût arrêté.

Nous eûmes presque au même temps un autre démêlé sur le sujet des rentes de l'Hôtel-de-Ville , où M. d'Emery , qui ne vécut pas longtemps après , n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit altérer les rentes , même sur des articles si légers et où le roi trouvoit si peu de profit , que j'eus sujet d'être persuadé qu'il n'agissoit ainsi que pour leur faire voir que leurs protecteurs les avoient abandonnés depuis leur accommodement avec la cour.

Je fus averti d'ailleurs que l'abbé Fouquet cabaloit contre moi dans le menu peuple , qu'il y jetoit de l'argent et tous les bruits qui me pouvoient rendre suspect.

La vérité est que tous les subalternes sans exception , qui appréhendoient une unlon véritable du cardinal et de moi , et qui croyoient qu'elle seroit facile par le mariage de l'ainé Manchini , qui avoit du cœur et du mérite , avec mademoiselle de Retz , qui est présentement religieuse , ne songèrent qu'à nous brouiller dès le lendemain que nous fûmes raccommodés ; et ils y trouvèrent toute sorte de facilité , et parce que d'un côté les ménagements que j'étois obligé de garder avec le public pour ne m'y pas perdre , leur donnoient tout lieu de les interpréter à leur mode auprès du Mazarin , et parce que la confiance que le duc d'Orléans prit en moi , aussitôt après la prison de M. le Prince , devoit par elle-même produire dans son esprit une défiance très naturelle. Goulas , secrétaire des commandements de Monsieur et constable dans sa maison , par la disgrâce de la Rivière qu'il en avoit chassé , contribua beaucoup à la lui donner , par l'intérêt qu'il avoit à affoiblir , par le moyen de la cour , ma faveur naissante auprès de son maître , qui seul , à ce qu'il s'imaginait , traversoit la sienne. Vous remarquerez , s'il vous plaît , que je n'avois nullement recherché cette faveur pour deux raisons ; dont l'une étoit que je la connoissois très fragile et même périlleuse , par l'humeur de Monsieur ; et l'autre , que je n'ignorois pas que l'ombre d'un cabinet dont l'on ne peut pas empêcher les foiblesses n'est jamais bonne à un homme dont la principale force consiste dans la réputation publique. Ma pensée avoit été

de lui produire le président de Bellièvre, parce qu'il lui falloit toujours quelqu'un qui le gouvernât ; mais il ne prit pas le change, parce qu'il avoit aversion à sa mine trop fine et trop bourgeoise (ce disoit-il). Le cardinal, qui croyoit, et avec raison, Goulas trop dépendant de Chavigny, balançoit trop au choix ; car si d'abord il eût soutenu Béloy, ami de La Boulaye, je crois qu'il eût réussi. Quoi qu'il en soit, le sort tomba sur moi, et j'en fus presque aussi fâché que la cour ; et par les raisons que je vous viens de marquer, et parce que cette sujétion contraignoit mon libertinage, qui étoit extrême et hors de raison.

Voici un autre incident qui me brouilla encore avec M. le cardinal. Le comte de Montross, Ecossais, et chef de la maison de Graham, étoit le seul homme du monde qui m'ait jamais rapporté l'idée de certains héros que l'on ne voit que dans les vies de Plutarque. Il avoit soutenu le parti du roi d'Angleterre dans son pays, avec une grandeur qui n'a point eu de pareille dans ce siècle ; il battit les parlementaires quoiqu'ils fussent victorieux partout ailleurs, et il ne désarma qu'après que le roi son maître se fut jeté lui-même entre les mains de ses ennemis. Il vint à Paris un peu avant la guerre civile, et je le connus par un Ecossais qui étoit à moi et qui étoit un peu son parent ; je fus assez heureux pour trouver lieu de le servir dans son malheur ; il prit de l'amitié pour moi, et elle l'obligea de s'attacher à la France plutôt qu'à l'Empire, quoiqu'il lui offrit l'emploi de feld-maréchal, qui étoit très considérable. Je fus l'entremetteur des paroles que M. le cardinal lui donna, et qu'il n'accepta que pour le temps où le roi d'Angleterre n'auroit point besoin de son service. Il fut redemandé quelques jours après par un billet de sa main ; il le porta au cardinal qui le loua de son procédé et qui lui dit en termes formels que l'on demeureroit fidèlement dans les engagements qui avoit été pris.

M. de Montross repassa en France deux ou trois mois après que M. le Prince eut été arrêté, et il amena avec lui près de cent officiers, la plupart gens de qualité et tous de service. M. le cardinal ne le connut plus. Ne trouvez-vous pas que je n'avois pas sujet d'être satisfait ?

Toutes ces indispositions jointes ensemble n'étoient pas des ingrédients bien propres à consolider une plaie qui étoit fraîchement fermée ; je vous puis toutefois assurer pour la vérité,

qu'elles ne me firent pas faire un pas contre les intérêts du parti dans lequel je venois de rentrer. Je travaillai de très bonne foi à suppléer dans le parlement et dans le peuple les fausses démarches que l'ignorance du Mazarin et l'insolence de Servien leur firent faire en plus de dix rencontres. J'en couvris la plupart ; s'il eût plu à la cour de se ménager, le parti de M. le Prince eût eu, au moins pour assez longtemps, beaucoup de peine à se relever ; mais il n'y a rien de plus rare ni de plus difficile aux ministres que ce ménagement, dans le calme qui suit immédiatement les grandes tempêtes, parce que la flatterie y redouble et que la défiance n'y est pas éteinte.

Ce calme ne pouvoit toutefois porter ce nom que par la comparaison du passé ; car le feu commençoit à s'allumer de bien des côtés. Le maréchal de Brézé, homme de très petit mérite, s'étoit étonné à la première déclaration qui fut enregistrée au parlement, et il envoya assurer le roi de sa fidélité ; mais il mourut aussitôt après ; et Dumont que vous voyez à M. le Prince, qui commandoit sous lui dans Saumur, et qui crut qu'il étoit de son honneur de ne pas abandonner les Intérêts de madame la princesse, fille de son maître, se déclara pour le parti, dans l'espérance que M. de la Rochefoucault, qui sous prétexte des funérailles de monsieur son père avoit fait une grande assemblée de noblesse, le secourroit. Loudun, dont il avoit fait dessein de se rendre maître, lui ayant manqué, et cette noblesse s'étant dissipée, Dumont rendit la place à Comminges, à qui la reine en avoit donné le gouvernement.

Madame de Longueville et M. de Turenne firent un traité avec les Espagnols, et ce dernier joignit leur armée qui étoit en Picardie et qui assiégeoit Guise, après avoir pris le Catelet. Bridieu, qui en étoit gouverneur, la défendit très bien ; et le comte de Clermont, cadet de Tonnerre, s'y signala. Le siège dura dix-huit jours, et le manquement de vivre obligea l'archiduc à le lever. M. de Turenne avoit fait quelques troupes avec l'argent que les Espagnols lui avoient accordé par son traité, les avoit grossies du débris de celles qui avoient été dans Bellegarde ; et la plupart des officiers de celles qui étoient sous le nom de MM. les princes, l'avoient joint avec MM. de Boutville, de Coligny, de Lanques, de Duras, de Rochefort, de Tavannes de Persan, de la Monssaye, de la Suze, de Saint-Ibal, de Guignac, de Chavagnac, de Guitaut, de Mailly, de Meille, les cheva-

liers de Foix et de Grammont, et plusieurs autres dont je ne me souviens pas.

Cette nuée qui grossissoit devoit faire faire réflexion à M. le cardinal Mazarin sur l'état de la Guienne, où la pitoyable conduite de M. d'Epemon avoit jeté les affaires dans une confusion que rien ne pouvoit démêler que son éloignement. Mille démêlés particuliers, dont la moitié ne venoit que de la ridicule chimère de sa roturière principauté, l'avoient brouillé avec le parlement et avec les magistrats de Bordeaux, qui, pour la plupart, n'étoient pas plus sages que lui ; et le Mazarin, qui, à mon sens, fut encore en cela plus fou que tous les deux, prit sur le compte de l'autorité royale tout ce qu'un habile ministre eût pu imputer, sans aucun inconvénient et même avec l'avantage du roi, aux deux partis.

Un des plus grands malheurs que l'autorité despotique des ministres du dernier siècle ait produit dans l'Etat est la pratique que l'imagination de leurs intérêts particuliers mal entendus y a introduite, de soutenir toujours le supérieur contre l'inférieur. Cette maxime est de Machiavel, que la plupart des gens qui le lisent n'entendent pas, et que les autres croient avoir été toujours habile, parce qu'il a toujours été méchant. Il s'en faut beaucoup ; il s'est très souvent trompé, en nul endroit, à mon opinion, plus qu'en celui-ci. M. le cardinal l'étoit sur ce point d'autant plus aisément qu'il avoit une passion effrénée pour l'alliance de M. de Candale, qui n'avoit rien de grand que les canons ; et M. de Candale, dont le génie étoit au dessous du médiocre, étoit gouverné par l'abbé présentement cardinal d'Etrées, qui a été, dès son enfance, l'esprit du monde le plus visionnaire et le plus inquiet ; tous ces caractères différents faisoient une espèce de galimatias inexplicable dans les affaires de la Guienne, pour le débrouillement desquelles le bon sens des Jeannin et des Ville-roy, infusé dans la cervelle du cardinal de Richelieu, n'eût pas été trop bon. M. le duc d'Orléans, qui étoit fort clairvoyant, connut de très bonne heure la suite de cette confusion ; il m'en parla un jour en se promenant dans le jardin de Luxembourg avant que je lui en eusse ouvert la bouche ; et il me pressa d'en parler à M. le cardinal, dont je m'excusai, sur ce qu'il voyoit comme moi qu'il n'y avoit entre nous que les apparences. Je lui conseillai d'essayer de lui faire ouvrir les yeux par le maréchal d'Etrées et par Scunneterre. Il les trouva absolument dans les

mêmes sentimens que lui, bien qu'ils fussent tout à fait attachés à la cour; et même Senneterre, très aise de ce que Monsieur l'assuroit que j'y étois comme lui-même, avec les plus sincères et les meilleures intentions du monde, entreprit de me raccommoder avec le cardinal, avec lequel d'ailleurs je n'avois pas rompu ouvertement. Il m'en parla et il me trouva très disposé, parce que je voyois clairement que notre division grossiroit en moins d'un rien le parti de M. le Prince et jetteroit les choses dans une confusion où la conduite n'auroit plus de part, parce que l'on ne pourroit prendre son parti qu'avec précipitation. C'est de tous les états celui qu'il faut toujours éviter avec le plus d'application. J'allai donc avec M. de Senneterre chez M. le cardinal, qui m'embrassa avec des tendresses qu'il faudroit un bon cœur comme le sien pour vous les exprimer. Il mit son cœur sur la table, c'étoit son terme; il m'assura qu'il me parleroit comme à son fils, et je n'en crus rien; je l'assurai que je lui parlerois comme à mon père et je lui tins parole. Je lui dis que je le suppliois de me permettre de m'expliquer pour une bonne fois avec lui; que je n'avois au monde aucun intérêt personnel que celui de sortir des affaires publiques sans aucun avantage; mais qu'aussi, par la même raison, je me sentois plus obligé qu'un autre à en sortir avec dignité et avec honneur; que je le suppliois de faire réflexion sur mon âge, qui, joint à mon incapacité, ne lui pouvoit donner aucune jalousie à l'égard de la première place; que je le conjurois en même temps de considérer que la dignité que j'avois dans Paris étoit plus avilie qu'elle n'étoit honorée par cette espèce de tribunal de peuple que la seule nécessité rendoit supportable; et qu'il devoit juger que cette considération toute seule seroit capable de me donner impatience de sortir de la faction, quand il n'y en auroit pas eu mille autres qui en faisoient naître le dégoût à tous les instans; que pour ce qui étoit du cardinalat, qui lui pouvoit faire quelque ombrage, je lui allois découvrir avec sincérité quels avoient été et quels étoient mes mouvemens sur cette dignité; que je m'étois mis follement dans la tête qu'il seroit plus glorieux de l'abattre que de la posséder; qu'il n'ignoroit pas que j'avois fait paroître quelque étincelle de cette vision dans les occasions; que M. d'Agén m'en avoit guéri, en me faisant voir par de bonnes raisons qu'elle étoit impraticable et qu'elle n'avoit jamais réussi à ceux qui l'avoient entreprise; que cette circonstance lui faisoit au moins connoître

que l'avidité pour la pourpre n'avoit pas été grande en moi dès mes plus jeunes années ; que je le pouvois assurer qu'elle étoit encore assez modérée, que j'étois persuadé qu'il étoit assez difficile qu'elle manquât dans les temps à un archevêque de Paris ; mais que je l'étois encore davantage que la facilité qu'il y avoit à l'obtenir dans les formes, et pour les actions purement de sa profession, lui tourneroit à honte les autres moyens qu'il emploieroit pour se la procurer ; que je serois au désespoir que l'on pût seulement s'imaginer qu'il y eût sur ma pourpre une seule goutte du sang qui a été répandu dans la guerre civile, et que j'étois résolu de sortir absolument et entièrement de tout ce qui s'appella intrigue avant que de faire ni souffrir un pas qui y eût seulement le moindre rapport ; qu'il savoit que par la même raison je ne voulois ni argent ni abbayes ; et qu'ainsi j'étois engagé, par les déclarations publiques que j'avois faites sur tous ces chefs, à servir la reine sans intérêt ; que le seul qui me restoit en cette disposition étoit de finir avec honneur et de rentrer dans les emplois purement spirituels de ma profession avec sûreté ; que je ne lui demandois pour cet effet que l'accomplissement de ce qui étoit encore plus du service du roi que de mon avantage particulier ; qu'il savoit que dès le lendemain que M. le Prince fut arrêté il m'avoit fait porter aux rentiers de telles et telles paroles ; le détail vous en ennuleroit, et c'est par cette considération que je n'en ai pas même parlé dans son lieu ; que je voyois qu'au préjudice de ces paroles l'on affectoit tout ce qui pouvoit persuader à ces gens-là que j'étois de concert avec la cour pour les tromper ; que j'étois très bien averti qu'Ondédét avoit dit à telle et à telle lieure, chez madame d'Ampus, que le pauvre M. le cardinal avoit failli à se laisser enjoler par le coadjuteur ; mais que l'on lui avoit bien ouvert les yeux et que l'on lui tailloit une besogne à laquelle il ne s'attendoit pas ; que je ne doutois point que l'accès que j'avois auprès de Monsieur ne lui fit peine ; mais que je n'ignorois pas aussi qu'il pouvoit et qu'il devoit être informé que je ne l'avois recherché en façon du monde, que j'en voyois les Inconvénients. Je m'étendis beaucoup en cet endroit, parce que c'est celui qui étoit le plus difficile à comprendre à un homme de cabinet ; et ces sortes de gens en sont toujours si entêtés que l'expérience même ne leur peut ôter de l'imagination que toute la considération n'y consiste. Il faudroit un volume particulier pour vous rendre compte de la suite de cette conversation, qui

dura depuis trois heures après midi jusqu'à dix heures du soir : je sais bien que je ne dis pas un mot dont je me puisse repentir à l'article de la mort. La vérité jette, lorsqu'elle est à un certain carat, une manière d'éclat auquel l'on ne peut résister ; je n'ai jamais vu un homme qui en fit si peu d'état que le Mazarin. Elle le toucha en cette occasion et au point que M. de Senneterre, qui fut présent à tout ce qui se passa, en fut étonné au delà de l'imagination ; et comme il étoit homme de très bon sens et qu'il voyoit très bien les dangereuses suites des mouvements de Guienne, il me pressa de prendre ce moment de lui en parler ; et je le fis avec toute la force qui fut en mon pouvoir. Je lui représentai que s'il s'opiniâtroit à soutenir M. d'Epéron, le parti de MM. les princes ne manqueroit pas cette occasion ; que si le parlement de Bordeaux s'y engageoit, nous perdriens, par une conséquence infaillible, peu à peu celui de Paris ; après un aussi grand embrasement, le feu ne pouvoit pas être assez éteint pour ne pas craindre qu'il n'y en eût encore beaucoup sous la cendre, et où les factieux auroient un aussi beau champ de faire appréhender le contre-coup du châtimement d'un corps coupable d'un crime dont la cour ne nous tenoit nous-mêmes purgés que depuis deux ou trois mois. Senneterre appuya mon sentiment avec vigueur, et il est constant que nous ébraulâmes le cardinal, qui avoit été averti la veille que M. de Bouillon commençoit à remuer en Limosin, où M. de la Rochefoucault l'avoit joint avec ses troupes ; qu'il avoit enlevé à Brives la compagnie des gardes de M. le prince Thomas, et qu'il avoit tenté d'en faire autant aux troupes qui étoient dans Tulle. Ces nouvelles, qui étoient considérables à cause de leurs suites, firent impression sur son esprit, et elles l'obligèrent d'en faire sur ce que nous lui disions. Il nous parut fort ébranlé ; et M. le maréchal d'Etrées, qui le vit un quart d'heure après nous, dit à l'un et à l'autre le lendemain au matin qu'il l'avoit trouvé convaincu de ma bonne foi et de ma sincérité, et qu'il lui avoit répété à diverses reprises : « Ce garçon, dans le fond, veut le bien de l'Etat. » Ces dispositions donnèrent lieu à ces deux hommes, qui étoient fort corrompus, mais qui cherehoient leur repos particulier dans le public, parce qu'ils étoient fort vieux, de songer à chercher les moyens de nous unir intimement le cardinal et moi ; et ils lui proposèrent pour cet effet le mariage de son neveu, duquel je vous ai déjà parlé, avec ma nièce. Il y donna de tout son cœur. Je m'en étois

gnal à proportion, et parce que je ne me pouvois résoudre à ensevelir ma maison dans celle de Mazarin, et parce que je n'ai jamais assez estimé la grandeur pour l'acheter par la haine publique. Je répondis civilement aux oublieux. On les appeloit ainsi, parce qu'ils alloient d'ordinaire, entre huit et neuf heures du soir, dans les maisons où ils négocioient quelque chose, et ils négocioient toujours. Je leur répondis, dis-je, civilement, mais négativement. Comme ils ne souhaitoient pas la rupture entre nous, ils colorèrent si adroitement le refus qu'il ne produisit pas l'aigreur qui lui étoit naturelle; et comme ils avoient tiré de moi que j'aurois une grande joie d'être employé à la paix générale, ils firent si bien que le cardinal, de qui l'enthousiasme pour moi dura douze ou quinze jours, me le promit comme de lui-même de la meilleure grâce du monde.

Le maréchal d'Etrées se servit fort habilement de ce bon intervalle pour le rétablissement de M. de Châteauneuf, dans la commission de garde des sceaux, qui en avoit été dépossédé par M. le cardinal de Richelieu, et retenu prisonnier treize ans dans le château d'Angoulême. Cet homme étoit vieilli dans les emplois, et il y avoit acquis une réputation à laquelle sa longue disgrâce donna beaucoup d'éclat. Il étoit parent fort proche et ami fort particulier de M. le maréchal de Villeroy. Le commandeur de Jars avoit été sur l'échafaud de Troyes pour ses démêlés avec le cardinal de Richelieu; il avoit été amant de madame de Chevreuse, et il ne l'avoit pas été sans succès. Il avoit soixante et douze ans; mais sa santé forte et vigoureuse, sa dépense splendide, son désintéressement parfait en tout ce qui ne passoit pas le médiocre, son humeur brusque et féroce, qui paroissoit franche, suppléaient à son âge et faisoient que l'on ne le regardoit pas encore comme un homme hors d'œuvre. Le maréchal d'Etrées, qui vit que le cardinal se mettoit dans l'esprit de se rétablir dans le public en accommodant les affaires de Bordeaux et en remettant l'ordre dans les rentes, prit le temps de cette verve, qui ne dureroit pas longtemps, ce nous disoit-il, pour lui persuader qu'il falloit couronner ces beaux ouvrages par la dégradation du chancelier, odieux au public, ou plutôt méprisé, à cause de sa servitude naturelle, qui obscurcissoit la grande capacité qu'il avoit pour ce métier, et par l'installation de M. de Châteauneuf, dont le seul nom honorerait le choix. Je ne fus jamais plus étonné que quand le maréchal d'Etrées nous vint dire à M. de

Bellièvre, qui étoit une manière de fils adoptif de M. de Châteauneuf, et à moi, qu'il voyoit jour à ce changement. Je ne connoissois M. de Châteauneuf que par sa réputation ; mais je ne me pouvois figurer que la jalousie d'un Italien lui pût permettre de mettre en place une figure aussi bien faite pour un ministre ; et ma surprise, qui n'eut d'autre cause que celle que je vous viens de dire, fut interprétée par le maréchal comme l'effet d'une appréhension que j'eusse eu qu'elle ne fut pas moins bien faite pour un cardinal. Il ne m'en témoigna rien, mais il le dit le soir à M. le président de Bellièvre qui, sachant mes intentions, l'assura fort du contraire. Il n'en fut pas persuadé ; et si peu, qu'il n'eut point de cesse que pour lever l'obstacle qu'il eut peur que je fisse à son ami, il ne m'eût apporté une lettre de lui, par laquelle il m'assuroit de ne jamais songer au cardinalat devant que je l'eusse moi-même. Je faillis à tomber de mon haut d'un compliment de cette nature, que je ne m'étois nullement attiré. On l'ornoit d'une période à chaque mot que je disois pour m'en défendre. On le fit pour moi à madame de Chevreuse, à Noirmoutier, à Laigues et à douze ou quinze autres. Vous en verrez et en admirerez la suite. Le bonhomme s'aida ainsi vers tout le monde, tout le monde l'aida, et le cardinal le fit garde des sceaux, non pas pour couronner, comme le maréchal d'Etrées lui avoit dit, les deux grands desseins de l'accommodement de Bordeaux et du rétablissement des rentes, mais au contraire pour autoriser par un nom de cette réputation la conduite toute opposée qu'il avoit prise par la persuasion des subalternes, qui appréhendoient sur toute chose notre union, et de pousser le parlement de Guienne et de discréditer dans Paris les frondeurs. Il crut d'ailleurs que ce nom lui serviroit et à réparer un peu, à l'égard du public, le tort qu'il s'y faisoit en donnant la surintendance des finances, vacante par la mort d'Emery, au président de Maison, dont la probité étoit moins que problématique, et il m'opposer, en cas de besoin, un rival illustre pour le cardinalat. Senneterre, qui étoit tout à fait attaché à la cour, et même au cardinal, me dit ces propres mots : — « Cet homme se perdra et peut-être l'État pour les beaux yeux de M. de Candale. »

Le jour que M. de Senneterre prononça cet oracle, les nouvelles arrivèrent que MM. de Bouillon et de la Rochefoucault avoient fait entrer dans Bordeaux madame la princesse et M. le duc, que le cardinal avoit laissé entre les mains de madame sa mère, au

lieu de le faire nourrir auprès du roi, comme Servien le lui avoit conseillé. Ce parlement, dont le plus sage et le plus vieux en ce temps-là, jouoit gaïement tout son bien en un soir, sans faire tort à sa réputation, eut deux spectacles en une même année extraordinaires. Il vit un prince et une princesse du sang à genoux au bureau, lui demandant justice, et il fut assez fou, si l'on peut parler ainsi d'une compagnie en corps, pour faire apporter sur le même bureau une hostie consacrée que des soldats des troupes de M. d'Epernon avoient laissé tomber d'un ciboire qui avoit été volé.

Le parlement de Bordeaux ne fut pas fâché de ce que le peuple avoit donné entrée à M. le duc ; mais il garda pourtant beaucoup plus de mesure qu'il n'appartenoit au climat et à l'humeur où il étoit contre M. d'Epernon. Il ordonna que madame la princesse et M. le duc, et MM. de Bouillon et de la Rochefoucault auroient liberté de demeurer dans Bordeaux, à condition qu'ils donneroient leur parole de ne rien entreprendre contre le service du roi ; et que cependant la requête de madame la princesse seroit envoyée à Sa Majesté, et que très humbles remontrances lui seroient faites sur la détention de MM. les princes. Le président de Gourgues, qui étoit un des principaux du corps, et qui eut souhaité que l'on eût évité les extrémités, dépêcha un courrier à Senneterre, qui étoit son ami, avec une lettre de treize pages de chiffres, par laquelle il lui mandoit que son parlement n'étoit pas si emporté que, si le roi vouloit révoquer M. d'Epernon, il ne demeurât dans la fidélité ; qu'il lui en donnoit sa parole ; que ce qu'il avoit fait jusques-là n'étoit qu'à cette intention ; mais que si l'on différoit, il ne répondoit plus de la compagnie et beaucoup moins du peuple qui, ménagé et appuyé comme il l'étoit par le parti de MM. les princes, se rendroit même dans peu maître du parlement. Senneterre n'oublia rien pour faire que le cardinal profitât de cet avis. M. de Châteauneuf fit des merveilles, et voyant qu'il ne gagnoit rien, et que le cardinal ne répondoit à ses raisons que par des exclamations contre l'insolence du parlement de Bordeaux, qui avoit donné retraite à des gens condamnés par une déclaration du roi, il lui dit brusquement : — « Partez demain, monsieur, si vous ne vous accommodez aujourd'hui ; vous devriez être déjà sur la Garonne. » Le succès fit voir que M. de Châteauneuf avoit raison de conseiller le radoucissement, mais qu'il eût mieux fait de ne pas

tant presser l'exécution ; car, quoiqu'il y eût de la chaleur dans le parlement de Bordeaux, qui alloit jusques à la fureur et jusques à la folie, il résista longtemps aux emportemens du peuple, suscité et animé par M. de Bouillon, et jusques au point de donner arrêt pour faire sortir de la ville don Joseph Osorio, qui étoit venu d'Espagne avec MM. de Sillery et de Baste, que M. de Bouillon y avoit envoyés pour traiter. Il fit plus, il défendit qu'aucun de son corps ne rendit plus aucune visite à aucun de ceux qui avoient commerce avec les Espagnols, pas même à madame la princesse. La populace ayant entrepris de les faire opiner de force pour l'union avec les princes, il arma les jurats, qui les firent retirer du Palais à coups de mousquet. Je ne prends pas plaisir à insérer dans cet ouvrage ce détail que je n'ai point vu, parce que je me suis fait une espèce de serment à moi-même de n'y mettre quoi que ce soit dont la vérité ne me soit pleinement connue ; mais ce particulier est si nécessaire à cet endroit de l'histoire, que j'ai été obligé de m'en dispenser en cette occasion. Et je le fais avec d'autant moins de peine que cette résistance du parlement de Bordeaux, que tout le monde presque a traité de simulée, m'a été confirmée pour véritable et même pour sincère par M. de Bouillon, qui m'a dit plusieurs fois depuis que si la cour n'eût point poussé les choses, l'on eût eu bien de la peine à les porter à l'extrémité. Ce qui est de certain, c'est que l'on crut ou que l'on voulut croire à la cour, que tout ce que faisoit ce parlement n'étoit que grimace ; qu'au retour de Compiègne, où le roi étoit allé dans le temps du siège de Guise, pour donner chaleur à son armée commandée par le maréchal du Plessis-Praslin, l'on prit la résolution d'aller en Guienne ; que ceux qui en représentèrent les conséquences passèrent dans l'esprit des courtisans pour des factieux, qui ne vouloient pas que l'on fit exemple de leurs semblables, et qui avoient correspondance avec ceux de Bordeaux ; que tout ce que l'on dit des suites prochaines et immédiates que ce voyage auroit dans le parlement de Paris passa pour fable ou au moins pour une prédiction du mal que l'on vouloit faire et auquel l'on ne pourroit pas réussir ; et que quand Monsieur s'offrit à aller lui-même à l'accommodement, pourvu que l'on lui donnât parole de révoquer M. d'Épernon, on lui dit pour toute réponse qu'il étoit de l'honneur du roi de le maintenir dans son gouvernement.

Vous avez vu par ce que je viens de vous dire que la tendresse

que M. le cardinal prit pour moi ne dura pas longtemps. Senneterre, qui étoit grand rhabilleur de son naturel, ne voulut pas laisser partir la cour sans mettre un peu d'onction (c'étoit son mot) à ce qui n'étoit ce, disoit-il, qu'un pur mal entendu. La vérité est que M. le cardinal ne se pouvoit plaindre de moi, et que je ne voulois encore moins plaindre de lui, quoique j'en eusse assurément beaucoup de sujets. L'on se raccommode bien plus aisément quand l'on est disposé à ne se point plaindre que quand on l'est à se plaindre, quoique l'on n'en ait pas de sujet. Je l'éprouvai en ce rencontre. Senneterre dit au premier président qu'un mot que la reine avoit dit à M. le cardinal, à la louange de sa fermeté, lui avoit frappé l'esprit d'une telle manière qu'il n'en reviendrait jamais. Je n'ai su ce détail que fort longtemps après par madame de Pommereux, à qui Salute-Croix, fils du premier président, le redit. Il ne laissa pas de me témoigner toutes les amitiés imaginables devant que de partir pour la Guienne ; il affecta même de me laisser le choix d'un prévôt des marchands, ce qui fut honnête en apparence et liabile en effet, parce qu'il avoit reconnu que le précédent, qui y avoit été mis de sa main, lui avoit été de tout point inutile. Il n'oublia rien le même jour pour nous brouiller, M. de Beaufort et moi, sur un détail qu'il est nécessaire de reprendre de plus haut.

Vous avez vu que la reine avoit désiré de moi que je ne m'ouvrissse point avec M. de Beaufort du dessein qu'elle avoit d'arrêter MM. les princes. Le jour qu'il fut exécuté sur les six heures du soir, madame de Chevreuse nous envoya querir sur le midi, lui et moi, et elle nous le découvrit comme un grand secret que la reine lui eût commandé à l'issue de sa messe de nous communiquer. M. de Beaufort le prit pour bon. Je le menai dîner chez moi, je l'amusai toute l'après-dinée à jouer aux échecs ; je l'empêchai d'aller chez madame de Montbazou quoi qu'il en eût grande envie, et M. le Prince fut arrêté devant qu'elle en eût le moindre soupçon. Elle en fut en colère. Elle dit à M. de Beaufort tout ce qui lui pouvoit faire croire qu'il avoit été joué. Il s'en plaignit à moi ; je m'en éclaircis avec lui devant elle ; je lui tirai de ma poche les patentes de l'amirauté. Il m'embrassa, madame de Montbazou m'en baisa cinq ou six fois bien tendrement, et ainsi finit l'histoire.

M. le cardinal prit en gré de la renouveler deux ou trois jours après, devant qu'il partit pour Bordeaux. Il témoigna des amitiés

merveilleuses à madame de Montbazon ; il lui fit des confiances extraordinaires, et après de grands circuits, tout aboutit à lui exagérer la mortelle douleur qu'il avoit eu d'avoir été obligé, par les instances de madame de Chevreuse et du coadjuteur, à lui faire finesse de la prison de MM. les princes. M. de Beaufort, à qui le président de Bellièvre fit voir que cette fausse confidence de Mazarin n'étoit qu'un artifice, me dit, en présence de madame de Montbazon : « Soyez alerte ; je gage que l'on se voudra bientôt servir de mademoiselle de Chevreuse pour nous brouiller. »

Le roi partit pour son voyage de Guienne dans les premiers jours de juillet, et M. le cardinal Mazarin eut la satisfaction d'apprendre un peu avant son départ que le bruit de ce voyage avoit produit par avance tout ce que l'on lui en avoit prédit : que le parlement de Bordeaux avoit accordé l'union avec MM. les princes, et qu'il avoit député vers le parlement de Paris ; que ce député, qui s'étoit trouvé tout porté à Paris, avoit ordre de ne voir ni le roi ni les ministres ; que MM. de la Force et de Saint-Simon étoient sur le point de se déclarer (ils ne persistèrent pas), et que toute la province étoit prête à se soulever. La consternation du cardinal fut extrême. Il se recommanda jusques au moindre frondeur avec des bassesses que je ne vous puis exprimer. Monsieur demeura à Paris avec le commandement ; la cour lui laissa M. le Tellier pour surveillant. M. le garde des sceaux de Châteauneuf entroit au conseil : l'on m'y offrit place, que je ne jugeai pas à propos d'accepter, comme vous le jugez facilement ; et tout le monde sans exception s'y trouva fort embarrassé, parce que nous y demeurâmes tous en un tas où il étoit impossible de ne pas broucher d'un côté ou d'autre à tous les pas. Vous en verrez le détail après que je vous aurai dit un mot du voyage de Guienne.

Aussitôt que le roi fut à la portée, M. de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, qui avoit branlé, vint à la cour ; et M. de la Force, avec lequel M. de Bouillon avoit aussi traité, demeura dans l'inaction ; mais Dognon, qui commandoit dans Brouage, et qui devoit toute sa fortune au feu due de Brezé, s'en excusa sous prétexte de la goutte. Les députés du parlement de Bordeaux furent au devant de la cour à Libourne. On leur commanda avec hauteur d'ouvrir leurs portes pour y recevoir le roi avec toutes ses troupes. Ils répondirent que l'un de leurs privilèges étoit de garder la personne des rois quand ils étoient dans leur ville. Le maréchal de la Meilleraye s'avança entre la Dordogne et la Garonne. Il prit le

château de Vaire, où Pichon commandoit trois cents hommes pour les Bordelois, et le cardinal le fit pendre à Libourne à cent pas du logis du roi. M. de Bouillon fit pendre par représailles Canolle, officier dans l'armée de M. de la Meilleraye. Il attaqua ensuite l'île de Saint-George, qui fut peu défendue par la Mothe de Las, et où le chevalier de la Valette fut blessé à mort. Il assiégea après Bordeaux dans les formes; il l'emporta après un grand combat dans le faubourg de Saint-Surin, où Saint-Mesgrin et Roquelaure, qui étoient lieutenants généraux dans l'armée du roi, firent très bien. M. de Bouillon n'oublia rien de tout ce que l'on pouvoit attendre d'une sage politique et d'un grand capitaine. M. de la Rochefoucault signala son courage dans tout le cours du siège, et particulièrement à la défense de la demi-lune, où il y eut assez de carnage; mais il fallut enfin céder au plus fort. Le parlement et le peuple ne voyant point paraître le secours d'Espagne, qui témoigna en cette occasion beaucoup de foiblesse, obligèrent les gens de guerre à capituler, ou pour mieux dire à faire une paix, plutôt qu'une capitulation comme vous l'allez voir. Gourville, qui alla trouver de la part des assiégés la cour qui s'étoit avancée à Bourg, et les députés du parlement convinrent de ces conditions : que l'amnistie générale seroit accordée à tous ceux qui avoient pris les armes et négocié avec Espagne sans exception; que tous les gens de guerre seroient licenciés, à la réserve de ceux qu'il plairait au roi de retenir à sa solde; que madame la princesse, avec M. le duc, demeureroient ou en Anjou en l'une de ses maisons, ou à Montron, à son choix, à condition que si elle choisissait Montron, qui étoit fortifié, elle n'y pourroit pas tenir plus de deux cents hommes de pied et soixante chevaux, et que M. d'Espèron seroit révoqué du gouvernement de Guienne, et un gouverneur mis à sa place.

Madame la princesse vit le roi et la reine, et dans cette entrevue il y eut de grandes conférences de MM. de Bouillon et de la Rochefoucault avec M. le cardinal. Vous verrez dans la suite ce qui s'en dit à Paris en ce temps-là, je ne sais ce qui en fut. Comme je n'ai point été de cela non plus que de tout ce qui se passe en Guienne, je ne l'ai touché que pour vous pouvoir mieux faire entendre ce qui se trouve avoir un rapport nécessaire à ces faits dans les matières que je vais traiter. J'ajouterai seulement ici que ce qui obligea le cardinal, au moins à ce que l'on a cru, à ne pas s'opiniâtrer à une réduction plus pleine et plus en-

tière de Bordeaux, fut l'impatience extrême qu'il eût de revenir à Paris. Vous en allez voir la raison.

Les coups de canon que l'on tira à Bordeaux avoient porté jusqu'à Paris, devant même que l'on y eût mis le feu. Aussitôt que le roi fut parti, Voisin, conseiller et député de ce parlement, demanda audience à celui de Paris. L'on pria Monsieur de venir prendre sa place, et comme j'étois averti qu'il y auroit bien du feu à l'apparition de ce député, je dis à Monsieur que je croyois qu'il scroit à propos qu'il concertât ce qu'il auroit à dire à la compagnie avec M. le garde des sceaux et avec M. le Tellier. Il les envoya quérir à l'heure même, et il me commanda de demeurer avec eux dans le cabinet. Le garde des sceaux ne put ou ne voulut concevoir que le parlement pût seulement songer à délibérer sur une proposition de cette nature. Je considérois sa sécurité comme une hauteur d'un ministre accoutumé au temps du cardinal de Richelieu. Vous verrez par la suite qu'elle avoit un autre principe. Quand je m'aperçus que M. le Tellier, qui n'étoit plus en école, parloit sur le même ton, je me modérai, je fis mine d'être ébranlé de ce que l'un et l'autre disoient, et Monsieur, qui connoissoit mieux le terrain, s'en mettant en colère contre moi, je lui proposai de prendre les sentiments de M. le premier président. Il y envoya sur-le-champ M. le Tellier, qui revint très convaincu de mon opinion, et qui dit nettement à Monsieur que celle du premier président étoit qu'il passeroit du bonnet à entendre le député. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que lorsque les députés de la compagnie avoient été recevoir les commandements du roi à son départ, M. le garde des sceaux leur avoit dit en sa présence que ce député n'étoit qu'un envoyé des séditieux et non pas du parlement.

Il se trouva le lendemain que l'avis de M. le premier président étoit le bon. Quoique M. d'Orléans eût dit d'abord que le roi avoit commandé à M. d'Epemon de sortir de la Guienne, et de venir au devant de lui sur son passage, dans la vue de porter les affaires à la douceur, et d'agir en père plutôt qu'en roi, il n'y eut pas dix voix à ne pas recevoir le député. On le fit entrer à l'heure même. Il présenta la lettre du parlement de Bordeaux ; il harangua et avec éloquence, il mit sur le bureau les arrêts rendus par sa compagnie, et il conclut par la demande de l'union. L'on opina deux ou trois jours de suite sur cette affaire, et il passa à faire registre de ce que M. d'Orléans avoit dit touchant l'ordre du roi à

M. d'Épernon ; que le député de Bordeaux donneroit sa créance par écrit, laquelle seroit portée au roi par des députés du parlement de Paris, qui suppleroient très humblement la reine de donner la paix à la Guienne. La délibération fut assez sage, l'on ne s'emporta point : mais ceux qui connoissoient le parlement virent clairement dans l'air plutôt que dans les paroles, que celui de Paris ne vouloit pas la perte de celui de Bordeaux. Monsieur me dit dans son carrosse, au sortir du Palais : « Les flatteurs du cardinal lui manderont que tout va bien, et je ne sais s'il n'auroit pas été à propos qu'il eût paru aujourd'hui plus de chaleur. » Il devina : car le garde des sceaux me dit à moi-même l'après-dinée que ce que le président avoit mandé à Monsieur la veille, n'étoit qu'un effet de la passion qu'il avoit de se faire valoir dans les moindres choses. Il ne le connoissoit pas, ce n'étoit pas là son foible.

Le garde des sceaux fit le même jour une faute plus considérable que celle-là. La lettre du parlement de Bordeaux contenoit une plainte contre les violences de Foulé, maître des requêtes, qui étoit intendant de justice en Limousin, et la compagnie ordonna sur cet article que Foulé seroit ouï. Le garde des sceaux crut qu'il y alloit de l'autorité du roi de le soutenir au moins indirectement. Il apostâ Menardeau, conseiller de la grande-chambre, habile homme, mais décrié à cause du mazarinisme, pour présenter une requête de récusation contre le bonhomme Broussel, qui en avoit rapporté une d'un nommé Chambret. Ce Chambret récusâ de sa part Menardeau. Ces contestations, dont les noms n'étoient pas également favorables, tinrent les chambres assemblées cinq ou six jours. Les esprits qui se calment presque toujours dans le cours ordinaire de la justice, ne manquent jamais à s'éveiller et à s'échauffer dans ces assemblées, où la moindre vétille peut avoir trait à la plus grande affaire, et il me parut que cette étincelle alluma beaucoup de feu, qui ne fut pas si vif que nous l'avions vu le 7 de juillet, mais qui fut bien plus violent que nous ne l'avions même imaginé le 5 d'août. M. d'Orléans ayant appris que le président de Gourguès étoit arrivé à Paris avec un conseiller appelé Guionnet, envoyé par sa compagnie pour chef de la députation, le voulut voir, de l'avis de M. le Tellier, qui connoissoit mieux que tous ce qui étoit à la cour la conséquence des mouvements de Guienne, et qui me paroissoit même en ce temps-là en souhaiter avec passion l'accommode-

ment. Je m'imagine, car je ne l'ai jamais su au vrai, qu'il avoit reçu quelques ordres secrets de la cour qui lui donnoient lieu de conseiller à Monsieur ce que vous allez voir : car je doute de l'humeur dont il est, qu'il eût été assez hardi pour l'oser faire de lui-même. Il l'assuroit pourtant, je m'en rapporte à ce qui en est. Il dit donc à Monsieur, en ma présence, que son avis seroit que Son Altesse Royale assurât dès le lendemain les députés que le roi avoit envoyé M. d'Epéron à Loches, que l'on lui ôteroit même le gouvernement de Guienne pour satisfaire l'aversion du peuple ; que l'on donneroit une amnistie générale même à MM. de Bouillon et de la Rochefoucault ; qu'il souhaitoit qu'ils écrivissent à leur compagnie les propositions qu'il leur faisoit et qu'ils l'assurassent qu'il iroit lui-même, si elle le désiroit, les négocier à la cour. Monsieur me commanda d'aller conférer de sa part avec M. le premier président, qui m'embrassa comme si je lui eusse apporté la nouvelle de son salut, et qui ne douta pas plus que moi que le cardinal Mazarin, selon sa bonne coutume, ne courut après son étoffe, et que les difficultés qu'il trouvoit en Guienne ne l'eussent obligé à prendre le parti de faire faire ces propositions par Monsieur, afin de couvrir et son imprudence et sa légèreté. Il me parut très persuadé, comme je l'étois aussi, qu'elles adouciroient beaucoup le parlement. Et comme il sut que M. d'Orléans les avoit faites aux députés de Bordeaux, comme il est vrai qu'il les leur fit du moment que je lui eus rapporté les sentiments du premier président, il envoya les gens du roi dans les chambres des enquêtes dire, au nom de Son Altesse Royale, qu'elle les avoit mandées le matin pour leur ordonner de dire à la compagnie qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle s'assemblât, parce qu'elle étoit en traité avec les députés du parlement de Bordeaux. Ce procédé, qui eût plu dans un temps où les humeurs n'eussent pas été échauffées par les assemblées de chambre, choqua les enquêtes ; elles prirent leurs places tumultueusement dans la grande-chambre, et le plus ancien de leur président dit à M. le premier président que l'ordre n'étoit pas de faire porter des paroles aux chambres par les gens du roi, et que quand il y avoit une proposition elle devoit être faite en pleine assemblée du parlement. Le premier président surpris ne la put pas refuser ; et pour la différer au moins jusqu'au lendemain, il prit le prétexte de Monsieur, sans lequel il n'étoit pas du respect d'opiner, ni même de la possibilité, puisqu'ils'agissoit d'une proposition qui avoit été faite par lui.

Il y eut le soir une scène chez Monsieur qui mérite votre attention. Il nous assembla M. le garde des sceaux, M. le Tellier, M. de Beaufort et moi, pour savoir nos sentiments sur la conduite qu'il auroit à tenir dans le parlement le lendemain au matin. Le garde des sceaux soutint d'abord et sans balancer, qu'il falloit que Monsieur ou n'y allât point et défendit l'assemblée, ou du moins qu'il n'y demeurât qu'un moment; et qu'après avoir dit à la compagnie ses intentions il sortit pour peu qu'il y trouvât d'opposition. Cette proposition, qui eût tourné en moins d'un demi-quart d'heure toute la compagnie du côté du Prince, si elle eût été exécutée, n'y trouva aucune approbation; mais elle ne fut toutefois vivement contredite que par M. de Beaufort et par moi, parce que M. le Tellier, qui en voyoit le ridicule tout comme nous, ne s'y voulut pas opposer avec force, et pour laisser échauffer la contestation entre le garde des sceaux et moi, qu'il étoit fort aise de brouiller, et pour faire sa cour au cardinal en lui faisant voir qu'il alloit aux avis les plus vigoureux pour son service. Je connus clairement dans la même conversation que le garde des sceaux méloit dans son humeur brusque et sauvage, et dans ses anciennes maximes qu'il ne pouvoit accommoder au temps, je connus, dis-je, qu'il y mêloit de l'art pour faire aussi sa cour à mes dépens, et faire paroître à la reine qu'il se détachoit des frondeurs, où il s'agissoit de l'autorité royale. Je voyois qu'en me roidissant contre leurs sentiments je donnois lieu à eux et à tous ceux qui vouloient plaire à la cour de me traiter d'esprit dangereux qui cabaloit auprès de Monsieur pour l'en aliéner et qui avoit intelligence avec les rebelles de Bordeaux. Je considérois d'autre part que si Monsieur suivoit leurs conseils, il donneroit en peu de semaines, je ne dis pas de mois, le parlement de Paris à M. le Prince; que Monsieur, dont je connoissois la foiblesse, s'y redonneroit lui-même dès qu'il verroit que le public y courroit; que le cardinal, dont je n'estimois pas la force, le pourroit même prévenir, et qu'ainsi je courrois risque de périr par les fautes d'autrui, et par celles-là mêmes sur lesquelles je ne pouvois me défendre de m'attirer ou la défiance ou la haine de la cour en m'y opposant, ou l'aversion publique et la honte des mauvais succès en y consentant. Jugez, je vous supplie, de mon embarras. Je ne trouvai de recours qu'à me remettre au jugement de M. le premier président. M. le Tellier y alla de la part de Monsieur, et il en revint très persuadé que l'on perdrait tout si l'on

ne ménageoit le parlement avec beaucoup d'adresse, dans une conjoncture où les serviteurs de M. le Prince n'oublioient rien pour faire appréhender les conséquences de la perte de Bordeaux.

Je fus encore persuadé, au retour de M. le Tellier, que la complaisance qu'il avoit eue pour M. le garde des sceaux n'étoit qu'un effet des raisons que je vous ai déjà marquées ; car aussitôt qu'il en eut assez dit pour pouvoir mander à la cour qu'il n'avoit pas tenu à lui que l'on eût fait des merveilles, et qu'il m'avoit commis avec le garde des sceaux, il revint à mon avis, sous prétexte de se rendre à celui du premier président, avec une précipitation que Monsicur remarqua, qui l'obligea de me dire dès le soir même que le Tellier n'avoit jamais été, dans le cœur, d'un autre avis que de celui auquel il disoit seulement être revenu.

Monsieur proposa dès le lendemain dans le parlement ce qu'il avoit offert aux députés de Bordeaux, en ajoutant qu'il souhaitoit que ses offres fussent acceptées dans dix jours, à faute de quoi il retirait sa parole. Vous comprenez aisément que M. le Tellier, non pas seulement n'eût pas fait une proposition de cette nature, mais qu'il n'y eût pas même consenti, s'il n'eût eu un ordre bien exprès du cardinal ; et vous concevrez encore plus facilement l'importance dont il est de ne faire jamais des propositions, même les plus favorables, que bien à propos. Celle de la destitution de M. d'Epéron eût désarmé la Guienne peut-être pour toujours et eût imposé silence pour très longtemps aux partisans de M. le Prince dans le parlement de Paris, si elle y eût été faite seulement huit jours avant le départ du roi, qui eut lieu le premier jour de juillet. Et elle ne fut pas comptée pour beaucoup le 8 et le 9 d'août : l'on se contenta d'ordonner, après des contestations très froides, que l'on en donneroit avis au président de Baillet et aux autres députés de la compagnie, qui étoient partis pour aller à la cour ; et elle n'empêcha pas que, bien que M. d'Orléans menaçât à tous moments de se retirer si l'on méloit dans les opinions des matières qui ne fussent pas du sujet de la délibération, elle n'empêcha pas, dis-je, qu'il n'y eût beaucoup de voix concluantes à demander à la reine l'élargissement de MM. les princes et l'éloignement du cardinal Mazarin. Le président Viole, passionné partisan de MM. les princes, ouvrit l'avis, non pas qu'il espéroit de le faire passer, car il savoit bien que sa partie n'étoit pas assez bien faite et que nous étions encore bien plus forts que lui en nombre de voix ; mais il savoit aussi

qu'il en tireroit l'avantage de nous embarrasser, M. de Beaufort et moi, sur un sujet sur lequel toutefois nous ne pouvions nous taire sans nous faire, en quelque façon, passer pour mazarins. Il faut confesser que le président Viole servit admirablement M. le Prince en cette occasion, dans laquelle le Bourdet, brave et déterminé soldat qui avoit été capitaine aux gardes et qui du depuis s'étoit attaché à M. le Prince, fit une action qui ne lui réussit pas et qui ne laissa pas de donner beaucoup d'audace à son parti. Il s'habilla en maçon avec quatre-vingts officiers de ses troupes qui s'étoient coulés dans Paris, et ayant ramassé des gens de la lie du peuple auxquels on avoit distribué quelque argent, il vint droit à Monsieur qui sortoit et qui étoit déjà au milieu de la salle du Palais en criant : « Point de Mazarin ! vivent les princes ! » Monsieur, à cette vision et à deux coups de pistolet que le Bourdet tira en même temps, tourna brusquement et s'enfuit dans la grande chambre, quelques efforts que M. de Beaufort et moi fissions pour le retenir. J'eus un coup de poignard dans mon rochet, et M. de Beaufort ayant fait ferme avec les gardes de Monsieur et nos gens, repoussa le Bourdet et le renversa jusque sur les degrés du Palais. Il y eut deux gardes de Monsieur de tués en ce petit fracas.

Ceux de la grande chambre étoient un peu plus dangereux. L'on s'y assembloit presque tous les jours à cause de l'affaire de Foulé dont je vous ai déjà parlé, et il n'y avoit point d'assemblée où l'on ne donnât des bourrades au cardinal et où ceux du parti de M. le Prince n'eussent le plaisir deux ou trois fois le jour de nous faire voir au peuple comme des gens qui étoient dans une parfaite union avec lui. Et ce qui étoit encore plus admirable est que dans ces mêmes moments le cardinal et ses adhérents nous accusoient d'avoir intelligence avec le parlement de Bordeaux, parce que nous soutenions que si l'on ne s'accommodoit avec lui nous donnerions infailliblement celui de Paris à M. le Prince. M. le Tellier le voyoit comme nous, et il nous disoit qu'il l'écrivoit tous les jours à la cour. Je ne saurois vous dire ce qu'il en étoit. Le grand prévôt, qui étoit à la cour, me dit, quand elle fut revenue, que le Tellier disoit vrai et qu'il le savoit de science certaine. Lyonne m'a dit depuis plusieurs fois tout le contraire ; qu'il étoit vrai que le Tellier avoit pressé le retour du roi à Paris, mais pour obvier, se disoit-il, aux cabales que j'y faisais contre le service du roi. Si j'étois à l'article de la mort, je ne me confes-
serois pas sur ce point. J'agis dans tous ces temps-là avec toute

la sincérité que j'y eusse pu avoir si j'eusse été neveu du cardinal Mazarin. Ce n'étoit pas pour l'amour de lui, car il ne m'y avoit nullement obligé depuis notre réconciliation; mais je me croyois obligé par la bonne conduite de m'opposer aux progrès que la faction de M. le Prince faisoit de moment en moment par la mauvaise conduite de ses propres ennemis; et, pour m'y opposer avec effet, je me trouvois dans la nécessité de combattre avec autant d'application la flatterie des partisans du ministre que les efforts des serviteurs de M. le Prince. Les uns me décrioient comme mazarin dès que je m'opposois à leurs pratiques, les autres me décrioient comme factieux dès que je ménageois les moindres écarts pour conserver mon crédit dans le peuple.

Paris demeura en cet esprit jusqu'au troisième de septembre. Le président de Bailleul revint avec les autres députés. Il fit la relation de son voyage à la cour, dans le parlement, dont la substance fut : Que la reine les avoit remerciés des bons sentiments que la compagnie lui avoit témoignés et qu'elle leur avoit commandé de l'assurer de sa part qu'elle étoit très bien disposée pour donner la paix à la Guienne, et qu'elle l'auroit déjà fait, si M. de Bouillon, qui avoit traité avec les Espagnols, ne se fût rendu maître de Bordeaux et n'eût empêché les effets de la bonté et de la clémence du roi.

Les députés du parlement de Bordeaux entrèrent en même temps dans la grande chambre, et ils y firent leurs plaintes en forme de ce que l'on avoit donné si peu de temps de négocier à ceux de Paris, que l'on ne leur avoit pas seulement permis de demeurer deux jours à Libourne, que l'on les en avoit laissés trois à Angoulême sans leur donner aucune réponse, qu'ils avoient été obligés de revenir avec aussi peu d'éclaircissement qu'ils en avoient lorsqu'ils étoient partis de Paris. Ce procédé, qui répondoit si peu à ce que Monsieur avoit annoncé et assuré à la compagnie peu de jours auparavant, l'eût portée à un grand éclat, si Monsieur, qui l'avoit prévu et qui en avoit conféré la veille avec le garde des sceaux, avec le premier président et avec le Tellier, n'eût pris très sagement le parti d'étouffer le plus petit bruit par le plus grand, en disant au parlement qu'il avoit reçu une lettre de M. l'archiduc, qui lui faisoit savoir que le roi d'Espagne lui ayant envoyé un plein pouvoir de faire la paix, il souhaitoit avec passion de la pouvoir traiter avec lui. Après la lecture de cette lettre, il n'y eut aucun qui n'en montrât des signes de

joie et qui ne fût de l'avis de Monsieur, qui étoit de la réponse à l'archiduc; elle lui fut envoyée dès le lendemain, quatrième du mois, par le baron de Verderonne, l'un de ses domestiques. Monsieur ajouta toutefois qu'il n'avoit point voulu faire de réponse que par l'avis de la compagnie.

Cette rosée fit tomber le vent qui commençoit de s'élever dans la grande chambre, et l'on résolut de s'assembler le lundi suivant pour délibérer sur une proposition aussi importante.

La veille que Monsieur la porta au parlement, elle fut extrêmement discutée dans son cabinet, et l'on convint que, selon toutes les apparences, elle n'étoit pas faite de bonne foi par les Espagnols. Ils venoient de prendre la Capelle; M. de Turenne les avoit joints, avec ce qu'il avoit pu ramasser des officiers et des troupes de MM. les princes. Le maréchal du Plessis, qui commandoit l'armée du roi, n'étoit pas en état de leur faire tête. Ils mêlèrent même dans leurs offres des circonstances peu pacifiques, et qui marquoient beaucoup plus de mauvaises intentions que de bonnes. Le trompette qui apporta la lettre de l'archiduc à Monsieur, datée du camp de Bazoches, auprès de Reims, fit une chamada à la Croix-du-Tirouer, et tint même des discours fort séditieux au peuple. L'on trouva dès le lendemain cinq ou six placards affichés en différents endroits de la ville, au nom de M. de Turenne, par lesquels il assuroit que l'archiduc ne venoit qu'avec un esprit de paix, et dans l'un des placards ces paroles étoient contenues : « C'est à vous, peuple de Paris, à solliciter vos faux tribuns, devenus enfin pensionnaires et protecteurs du cardinal Mazarin, et qui se jouent depuis si longtemps de vos fortunes et de votre repos, et qui vous ont tantôt excités et tantôt alentis, tantôt poussés et tantôt retenus, selon leur caprice et les différents progrès de leur ambition. »

Je ne vous marque ces paroles que pour vous faire voir l'état où étoient les frondeurs dans une conjoncture où ils ne pouvoient faire un pas qui ne fût contre eux. Monsieur, qui fut extrêmement piqué de la manière dont les députés du parlement de Paris avoient été traités à la cour, me parla le soir dont le trompette de l'archiduc étoit arrivé l'après-dînée, avec une aigreur très grande contre le cardinal, ce qu'il n'avoit jamais fait jusquelà. Il me dit qu'il croyoit qu'il lui avoit fait proposer par le Tellier ce qu'il avoit avancé à la compagnie pour le décréditer; qu'un disparat pareil ne pouvoit pas être un effet de la pure im-

prudence, et qu'il falloit de nécessité qu'il y eût de la mauvaise intention ; qu'il me vouloit découvrir un secret sur lequel il ne s'étoit jamais expliqué ; que le cardinal lui avoit fait deux perfidies terribles en sa vie ; qu'il y en avoit une de laquelle il ne s'ouvreroit jamais à personne ; que celle qu'il me vouloit bien confier étoit que dans l'accommodement qu'il fit avec M. le Prince, touchant le Pont-de-l'Arche, il y étoit expressément porté que s'il arrivoit que lui Monsieur eût quelque chose à démêler avec M. le Prince, il se déclareroit contre lui, et qu'il ne maricroit même aucune de ses nièces sans le consentement de M. le Prince. Monsieur ajouta encore deux ou trois conditions aussi engageantes, que j'ai oubliées, avec des opprobres contre la Rivière, qui le trahissoit, me dit-il, pour les deux autres, et qui les trahissoit pourtant tous trois. Je ne me ressouviens pas assez du particulier, mais je sais que j'en eus horreur. Monsieur continua à s'emporter contre le cardinal, jusques au point de me dire qu'il perdrait l'état en se perdant soi-même ; qu'il nous perdrait tous avec lui, qu'il remettroit M. le Prince sur le trône.

Je vous assure que s'il m'eût plu, dès ce jour-là, de pousser Monsieur, je n'eusse pas eu peine à lui faire prendre au moins des vues peu favorables à la cour. Je me crus obligé à la conduite contraire, parce que dans l'éloignement où elle étoit la moindre apparence qu'il eût donnée de son mécontentement eût été capable de l'empêcher de se rapprocher et peut-être même de la porter à se raccommoder avec M. le Prince. Je répondis donc à Monsieur que je n'excusais pas le procédé de M. le cardinal, qui étoit insoutenable, mais que j'étois persuadé toutefois qu'il n'avoit pas un si mauvais principe que celui qu'il lui donnoit ; que je croyois que son premier dessein avoit été, connoissant que la présence du roi n'avoit pas produit à Bordeaux tout l'effet que l'on en avoit attendu, que son premier dessein, dis-je, avoit été de penser sérieusement à l'accommodement, et qu'il avoit donné sur cela ses ordres au le Tellier ; que voyant depuis que les Espagnols ne faisoient pas pour le secours de cette ville ce qu'il en avoit dû craindre lui-même, il avoit changé d'avis, dans la vue et dans l'espérance de la réduire ; que je ne prétendois pas faire son panégyrique en l'excusant ainsi, mais que je concevois pourtant que l'on devoit faire une notable différence entre une faute de cette espèce et celle dont Son Altesse Royale le soupçonnoit. Voilà par où je commençai son apologie ; je la continuai par tout ce que

le meilleur de ses amis eût pu dire pour sa défense ; et je la finis par l'explication de la maxime, qui nous ordonne de ne nous pas si fort éloquer des fautes de ceux qui sont unis avec nous, que nous en donnions de l'avantage à ceux contre lesquels nous agissions. Cette dernière considération toucha beaucoup Monsieur, qui revint à lui presque tout d'un coup, et qui me dit : « Je l'avoue, il n'est pas encore temps de n'être pas mazarin. » Je remarquai cette parole, quoique je n'en fisse pas semblant, et je la dis le soir au président de Bellièvre, qui me redit : « Alerte ! cet homme nous peut échapper à tous les moments. »

Comme cette conversation avec Monsieur finissoit, M. le garde des sceaux, M. le premier président, M. d'Avaux et les présidents le Coigneux le père et de Bellièvre, qu'il avoit envoyé quérir, entrèrent dans sa chambre avec M. le Tellier ; et comme ils le trouvèrent encore tout ému de l'emportement où il avoit été contre le cardinal, et que le premier mot qu'il dit au Tellier fut un reproche du pas auquel il l'avoit engagé et qui avoit été si mal secondé par M. le cardinal, toute la compagnie, qui m'avoit trouvé seul avec lui, ne douta pas que je ne l'eusse échauffé, et quoique je me joignisse de très bonne foi à ceux qui le supplioient d'attendre, devant que de se plaindre, le retour de du Coudray-Montpensier, qu'il avoit envoyé à la cour et à Bordeaux, touchant les offres qui lui avoient été inspirées par le Tellier ; personne, à la réserve du président de Bellièvre, qui savoit mes pensées, ne douta que ce que je disois ne fût un jeu tout pur. Ce qui le faisoit encore croire davantage est que je faisois de temps en temps de certains signes à Monsieur, pour le faire ressouvenir de ce qu'il me venoit de confesser lui-même, qu'il n'étoit pas temps d'éclater contre le cardinal. L'on prenoit ces signes au sens contraire, parce que Monsieur ne s'en aperçut pas et qu'il continua à pester ; de sorte que quand il revint et qu'il se radoucît, ce qu'il avoit résolu devant que ces messieurs fussent entrés, et ce que la seule colère l'avoit empêché de faire, ils crurent que la force de leurs raisons l'avoit emporté sur la fureur de mes conseils ; et dès le soir ils s'en firent honneur et ils l'écrivirent avec tous les ornements à la cour. Madame de Lesdiguières m'en fit voir une relation très habilement et très malicieusement circonstanciée, quinze jours ou trois semaines après. Elle ne me voulut point dire de qui elle la tenoit, mais elle me jura que ce n'étoit pas du maréchal de Villeroy. Je crus qu'elle

étoit de Vardes, qui étoit en ce temps-là un peu épris d'elle.

Il arriva par hasard que M. de Beaufort vint à cet instant chez Monsicur, qui, s'impatientant d'entendre assez souvent, à travers les acclamations accoutumées, des voix qui nous reprochoient notre union avec le Mazarin, dit assez brusquement à M. le Tellier qu'il ne concevoit pas pourquoi M. le cardinal avoit affecté de renvoyer, comme il avoit fait, les députés du parlement de Paris, et qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour donner le parlement entier à M. le Prince. Comme je craignois l'impétuosité de l'éloquence de M. de Beaufort, je voulus dire un mot pour la modérer, et le garde des sceaux s'approchant de l'oreille du premier président, lui dit : « Voilà le bon et le mauvais soldat. » Ornano, maître de la garde-robe de Monsieur, qui l'ouït, me le dit un quart d'heure après.

Le reste de la soirée ne raccommoda pas ce qu'il sembloit que la fortune prit peine à gâter. L'on parla de la lettre de l'archiduc, sur laquelle le premier président prononça hardiment, et devant même que l'on lui en eût demandé son avis. « Il la faut prendre pour bonne, dit-il, si par hasard elle l'est, ce que je ne crois pas ; si elle n'est pas sincère, il est important d'en faire connoître l'artifice aux François et aux étrangers. » Vous avouerez qu'un homme de bien et un homme sage ne pouvoit pas être d'un autre avis. Le garde des sceaux le combattit avec une force qui passa jusqu'à la brutalité, et il soutint qu'il étoit du respect que l'on devoit à l'autorité souveraine de ne point faire de réponse et de renvoyer le tout à la reine. Le Tellier, qui connoissoit comme nous que si l'on prenoit ce parti l'on donneroit lieu aux partisans de M. le Prince de rejeter sur nous la rupture de la paix générale, parce qu'il étoit public que le cardinal avoit rompu celle de Munster ; le Tellier, dis-je, n'appuya l'avis du garde des sceaux qu'autant qu'il fut nécessaire pour nous commettre encore davantage ensemble. Dès qu'il eut fait son effet il tourna tout court, comme l'autre fois. Il se rendit au sentiment de M. d'Avaux, qui fut encore plus fort que celui du premier président et que le mien ; car, au lieu que nous n'avions fait que proposer que Monsieur écrivit à l'archiduc et lui mandât seulement en général qu'il avoit reçu ses offres avec joie, et qu'il le prioit de lui faire savoir son intention plus en particulier pour la manière de traiter ; au lieu, dis-je, de prendre ce parti qui donnoit beaucoup plus de temps d'attendre des nouvelles de la reine, il soutint que Mou-

sieur devoit dépêcher dès le lendemain au matin à l'archiduc un gentilhomme pour lui en proposer lui-même la manière : « Ce qui, ajouta-t-il, abrégera de beaucoup, et fera connoître aux Espagnols que la proposition, qu'ils ne font peut-être à mauvaise intention que parce qu'ils sont persuadés que nous ne voulons pas la paix, pourra produire un meilleur effet qu'ils ne se sont eux-mêmes imaginé. » M. le Tellier s'avança encore davantage, car en appuyant le sentiment de M. d'Avaux, il dit à Monsieur qu'il le pouvoit assurer que la reine ne désapprouveroit pas cette démarche; qu'il supplioit Son Altesse Royale de lui dépêcher un courrier, et que ce même courrier lui apporteroit assurément à son retour un plein et absolu pouvoir de traiter et de conclure la paix générale.

Le baron de Verderonne, homme de bon esprit, fut envoyé dès le lendemain à M. l'archiduc, avec une lettre par laquelle Monsieur faisoit réponse à la sienne, en lui demandant le lieu, le temps et les personnes que l'Espagne y vouloit employer, et en l'assurant qu'au jour et au lieu préfixé, il enverroit sans délai un pareil nombre Verderonne étant près de partir, Monsieur à qui il vint quelque scrupule de la réponse que le Tellier avoit donnée, nous envoya tous querir, c'est-à-dire les mêmes qui s'étoient trouvés à la conversation du soir précédent, et il nous en fit faire la lecture. Le premier président remarqua que Monsieur ne répondoit pas à l'article dans lequel l'archiduc lui proposoit de traiter personnellement avec lui; et il me le dit tout bas, en ajoutant : « Je ne sais si je dois relever l'omission. » M. d'Avaux ne lui en laissa pas le temps, car il en parla même avec véhémence. Le Tellier s'excusa sur ce que la veille l'on ne s'en étoit pas distinctement expliqué. M. d'Avaux insista, que cette clause y étoit entièrement nécessaire : le premier président se joignit à lui; MM. le Coigneux et de Bellière furent de même avis; je les suivis. Le garde des sceaux et le Tellier prétendirent que Monsieur ne pouvoit s'engager à un colloque personnel avec l'archiduc, sans un agrément exprès et même sans un commandement positif du roi; et qu'il y avoit bien de la différence entre une réponse générale sur un traité de paix que Son Altesse Royale savoit bien ne pouvoir jamais être refusé par la cour, et une conférence personnelle d'un fils de France avec un prince de la maison d'Autriche. Monsieur, qui étoit naturellement foible, se rendit ou aux raisons ou à la faveur de M. le

Tellier , et sa lettre demeura simplement comme elle étoit. M. d'Avaux , qui étoit un très homme de bien , ne put s'empêcher de s'emporter contre le faux Caton, c'est ainsi qu'il appela le garde des sceaux, et il me témoigna être très satisfait de ce que j'avois dit à Monsieur en cette occasion. Nous nous connoissions peu ; et comme il étoit frère de M. le président de Mesme, avec lequel j'étois fort brouillé à cause toutefois des affaires publiques, le peu d'habitude que nous avions eu ensemble devant les troubles étoit comme perdue. La sincérité avec laquelle je parlai à Monsieur contre les sentiments du Tellier lui plut et lui donna lieu d'entrer en matière avec moi sur la paix , pour laquelle je suis persuadé qu'il eût donné sa vie du meilleur de son cœur. Il le fit bien voir à Munster, où, si M. de Longueville eût eu la fermeté nécessaire il l'eût donnée à la France, malgré les artifices du ministre, avec plus de gloire et plus d'avantage pour la couronne que dix batailles ne lui en eussent pu apporter. Il me trouva , dans la conversation dont je vous parle , si conforme à ses sentiments, qu'il m'en aima toujours depuis et qu'il eut même très souvent sur ce point des contestations avec ses frères.

Verderonne revint et il ramena avec lui don Gabriel de Tolède, avec une lettre de l'archiduc à Monsieur, par laquelle il le prioit que l'assemblée se fit entre Reims et Rhétel , et que Monsieur et lui y traitassent personnellement , en choisissant toutefois ceux qu'ils leur plairoit de part et d'autre pour les assister. Le courrier dépêché à la cour pour savoir les intentions de la reine arriva juste ; et il sembloit que le ciel étoit sur le point de bénir ce grand ouvrage , quand toutes les espérances s'évanouirent de la manière la plus surprenante.

La cour fut très surprise et très affligée de la proposition de l'archiduc, et parce que dans la vérité Servien avoit corrompu l'esprit du cardinal à l'égard de la paix générale à un point qui ne se peut imaginer , et parce que le désir que je lui avois témoigné, lorsque je m'étois accommodé la dernière fois avec lui, d'en être un des plénipotentiaires, lui fit croire que cette proposition étoit un jeu joué , et que j'avois été de concert avec M. de Turenne pour le faire faire à l'archiduc. Il ne l'osa pourtant refuser, M. le Tellier lui ayant mandé que tout Paris se souleveroit si seulement il y balançoit ; et le grand prévôt me dit au retour qu'il savoit de science certaine que Servien avoit fait tous les efforts possibles pour l'obliger à ne pas envoyer à Monsieur le

plein pouvoir, et pour faire qu'il ne se rendit pas particulièrement sur le point de la conférence personnelle de Monsieur et de l'archiduc.

Les patentes arrivèrent assez à propos pour les faire voir à don Gabriel de Tolède. Elles donnoient à Monsieur plein et entier pouvoir de traiter et conclure la paix à telles conditions qu'il trouveroit raisonnables et avantageuses au service du roi ; et elles lui joignoient, avec subordination, mais toutefois aussi avec le titre d'ambassadeur extraordinaire et de plénipotentiaires, MM. Molé, premier président, et d'Avaux.

Vous êtes surprise de ne me pas trouver en tiers après les engagements dont je vous ai parlé ci-dessus. Je le fus encore beaucoup davantage que vous ne pouvez l'être. Je n'éclatai pourtant pas, et j'empêchai même Monsieur, qui n'en étoit guère moins en colère que moi, de faire paroître mes sentiments, parce que je ne crus pas qu'il fût de la bienséance de donner la moindre lueur d'aucun intérêt particulier dans les préalables d'un bien aussi grand et aussi général. Je m'en expliquai en ces termes à tout le monde, et j'ajoutai que tant qu'il y auroit espérance de le faire réussir, je lui sacrifierois de tout mon cœur le ressentiment que je pouvois et que devois avoir de l'injure que l'on m'avoit faite. Madame de Chevreuse, qui en appréhenda les suites d'autant plus que je paroissais modéré, obligea le Tellier d'en écrire à la cour. Elle en écrivit elle-même très fortement. Le cardinal s'effraya ; il m'envoya la commission d'ambassadeur extraordinaire comme aux deux autres ; et M. d'Avaux, qui en fut transporté de joie, parce qu'il connut à fond la sincérité de mes intentions en deux ou trois communications que nous eûmes par rencontre chez Monsieur, m'obligea à parler à don Gabriel de Tolède en particulier, et à l'assurer de sa part et de la mienne que si les Espagnols se vouloient réduire à des conditions raisonnables, nous ferions la paix en deux jours. Ce que M. d'Avaux me dit sur ce sujet est remarquable. Je faisais quelque difficulté, venant de recevoir la commission de plénipotentiaire, de conférer sur cette matière, quoique légèrement et superficiellement, avec un ministre d'Espagne. Il me dit : « J'eus cette foiblesse à Munster, dans une occasion où elle a peut-être coûté la paix à l'Europe. Monsieur est lieutenant général de l'Etat et le roi est mineur. Vous lui ferez agréer ce que je vous propose ; parlez-lui en, je consens que vous lui disiez que je vous l'ai conseillé. »

J'entrai sur-le-champ dans le cabinet des livres où Monsieur arrangeoit ses médailles ; je lui fis la proposition de M. d'Avaux. Il le fit entrer, et après l'avoir fait parler plus d'un quart d'heure sur ce détail, il me commanda de trouver moyen de dire ou de faire dire à dom Gabriel de Tolède, qu'il disoit être homme à argent, que si la paix se faisoit dans la conférence qui avoit été proposée, il lui donneroit cent mille écus, et qu'il le prioit pour toute condition de dire à l'archiduc que si les Espagnols en proposoient de raisonnables il les accepteroit, les signeroit et les feroit enregistrer au parlement avant que le Mazarin en eût seulement le premier avis.

M. d'Avaux fut de sentiment que j'écrivisse au même sens à M. de Turenne, et il se chargea de lui faire rendre ma lettre en main propre. La lettre fut honnêtement folle, pour être écrite sur un sujet aussi sérieux. Elle commençoit par ces paroles : « Il vous sied bien, maudit Espagnol, de nous traiter de tribuns du peuple ! » Elle ne finissoit pas plus sagement ; car je lui faisois la guerre d'une petite grisette qu'il aimoit de tout son cœur, dans la rue des Petits-Champs. Le milieu de la dépêche étoit substantiel et lui faisoit voir solidement que nous étions très bien intentionnés pour la paix. Je parlai à dom Gabriel de Tolède, chez Monsieur, d'une manière qui parut si peu affectée qu'elle ne fut pas remarquée, et qui ne laissa pas de lui expliquer suffisamment ce que j'avois à lui dire. Il le reçut avec une sensible joie, à ce qui me parut, et il ne fit même ni le fier ni le délicat sur la proposition des cent mille écus. Il étoit intimement avec Fuensaldagne, qui avoit inclination pour lui, et qui, pour excuser de certaines fautes particulières auxquelles il étoit sujet, disoit que c'étoit le plus sage fou qu'il eût jamais vu. J'ai remarqué plus d'une fois que ces sortes d'esprits persuadent peu, mais qu'ils insinuent bien ; et le talent d'insinuer est plus d'usage que celui de persuader, parce que l'on peut insinuer à tout le monde et que l'on ne persuade presque jamais personne. Dom Gabriel n'insinua ni ne persuada Fuensaldagne, ce que l'on avoit espéré ; car le nonce du pape et le ministre qui, en l'absence de l'ambassadeur, résidoit à Paris pour la république de Venise, l'ayant suivi de fort près avec M. d'Avaux, et étant allés coucher à Nanteuil, pour attendre de plus près les passeports qu'ils demandèrent à l'archiduc pour concerter en détail ce que dom Gabriel de Tolède n'auroit touché que fort en général, ils eurent

pour toute réponse que Son Altesse Impériale ayant assigné le lieu et le jour comme elle avoit fait, n'avoit rien à dire de nouveau ; que le mouvement des armées ne lui permettoit pas d'attendre plus longtemps que le 18 ; vous remarquerez, s'il vous plait, que don Gabriel, qui avoit donné ce jour, n'étoit arrivé à Paris que le 12, qu'il n'étoit aucun besoin de médiateurs, et que toutes les fois que la conjoncture pourroit permettre de traiter de la paix, elle y apporteroit toutes les facilités imaginables. Vous voyez que l'on ne peut sortir d'affaire, je ne dis pas seulement plus malhonnêtement, mais encore plus grossièrement, que les Espagnols en sortirent en cette occasion. Ils y agirent contre leur intérêt, contre leur réputation, contre la bienséance ; et je n'ai jamais trouvé personne qui m'en ait pu dire la raison. Je l'ai demandée depuis au cardinal Trivulce, à Caracene, à M. de Turenne, à don Antonio Pimentel, et ils ne m'en ont pas paru beaucoup plus savants que moi. Cet événement est, à mon sens, l'un des plus rares et des plus extraordinaires de notre siècle.

En voici un d'une autre nature qui ne l'est pas moins. Le roi d'Angleterre, qui venoit de perdre la bataille de Worcester, arriva à Paris le propre jour du départ de don Gabriel de Tolède (13 septembre 1650), et il y arriva avec milord Taff, qui lui servoit de grand chambellan, de valet de chambre, d'écuyer de cuisine et de chef du gobelet. L'équipage étoit digne de la cour ; il n'avoit pas changé de chemise depuis l'Angleterre. Milord Germain lui en donna une des siennes en arrivant ; mais la reine sa mère n'avoit pas assez d'argent pour lui donner de quoi en acheter une autre pour le lendemain. Monsieur l'alla voir aussitôt qu'il fut arrivé, mais il ne fut pas en mon pouvoir de l'obliger à offrir un sou au roi son neveu, parce que, se disoit-il, peu n'est pas digne de lui, et beaucoup m'engageroit à trop pour la suite. Voilà ses propres paroles : je vous supplie de me permettre de faire une petite digression qui aura rapport à beaucoup de faits particuliers qui se rencontreront dans le cours de cette histoire. Il n'y a rien de si fâcheux que d'être le ministre d'un prince dont l'on n'est pas le favori, parce qu'il n'y a que la faveur qui donne le pouvoir sur le petit détail de sa maison, dont l'on ne laisse pas d'être responsable au public, lorsque tout le monde voit que l'on a ce pouvoir sur des choses bien plus considérables que les domestiques ; la faveur de M. le duc d'Orléans ne s'acqueroit point, mais elle se conquéroit. Comme il savoit qu'il étoit tou-

jours gouverné, il affectoit toujours d'éviter de l'être ou plutôt de paroître l'éviter; et jusqu'à ce qu'il fût dompté, pour ainsi parler, il donnoit des saecades. J'avois trouvé qu'il me convenoit assez d'entrer dans les grandes affaires, mais je n'avois pas cru qu'il me convint d'entrer dans les petites. La figure qu'il y eût fallu faire m'eût trop donné l'air de courtisan, qui ne m'étoit pas bon, parce qu'il ne se fût pas bien accordé avec l'homme du public dont je tenois le poste, et plus beau et même plus sûr que celui de favori de M. le duc d'Orléans. Vous vous étonnerez peut-être de ce que je dis plus sûr, à cause de l'instabilité du peuple; mais il faut avouer que celui de Paris se fixe plus aisément qu'aucun autre; et M. de Villeroy, qui a été le plus habile homme de son siècle, et qui en a parfaitement connu le naturel dans tout le cours de la ligue, où il le gouverna sous M. du Maine, a été de ce sentiment. Ce que j'en éprouvois moi-même me le persuadoit, et fit que bien que Montrésor, qui avait été longtemps à Monsieur, me pressât de prendre au palais d'Orléans l'appartement de la Rivière, que Monsieur m'avoit offert et m'offroit cinq ou six fois par jour, et qu'il m'assuroit que j'aurois des dégoûts tant que je ne me serois pas érigé moi-même en favori. Bien que madame m'en pressât très souvent elle-même; bien qu'il n'y eût rien de si facile, parce que Monsieur joignoit à l'estime qu'il avoit pour ma personne une très grande considération pour le pouvoir que j'avois dans le public; je demeurai toujours ferme dans ma première résolution, qui étoit bonne dans le fond, mais qui ne laissa pas d'avoir des inconvénients que vous verrez dans la suite: par exemple, celui sur le sujet duquel je vous ai fait cette remarque. Si je me fusse logé au palais d'Orléans, et que j'eusse vu les comptes du trésorier de Monsieur, j'eusse donné la partie de son apanage à qui il m'eût plu; et quand même il l'eût trouvé mauvais, il ne m'en eût osé rien dire. Je ne me voulus pas mettre sur ce pied. Il ne fut pas en mon pouvoir de l'obliger à assister de mille pistoles le roi d'Angleterre. J'en eus honte pour lui, j'en eus honte pour moi; j'en empruntai quinze cents de M. de Morangis, oncle de celui que vous connoissez, et je les portai au milord Talb, pour le roi son maître. Il ne tint qu'à moi d'en être remboursé dès le lendemain, et en monnoies même de son pays; car en retournant chez moi sur les onze heures du soir, je trouvai un certain Fildin, Anglois, que j'avois connu autrefois à Rome, qui me dit que Vaine, grand parlementaire et très confident de

Cromwell, venoit d'arriver à Paris, et qu'il avoit ordre de me voir. Je me trouvai un peu embarrassé; je ne crus pas toutefois devoir refuser cette entrevue dans une conjoncture où nous n'avions point de guerre avec l'Angleterre, et dans laquelle même le cardinal faisoit des avances et basses et continuelles au protecteur. Vainc me donna une petite lettre de sa part, qui n'étoit que de créance. La substance du discours fut que les sentiments que j'avois fait paroître pour la défense de la liberté publique, joint à ma réputation, avoient donné à Cromwell le désir de faire une amitié avec moi. Ce fond fut orné de toutes les honnêtetés, de toutes les offres, de toutes les vœux que vous vous pouvez imaginer. Je répondis avec tout le respect possible, mais je ne dis ni ne fis assurément quoi que ce soit qui ne fût digne et d'un véritable catholique et d'un bon François; Vainc me parut d'une capacité surprenante; vous verrez par la suite qu'il ne me séduisit pas. Je reviens à ce qui se passa le lendemain chez Monsieur.

Laigues, qui avoit eu le matin une longue conférence avec M. le Tellier, m'aborda avec une contenance assez embarrassée, et je connus qu'il avoit quelque chose à me communiquer; je le lui dis; il me répondit : — « Il est vrai, mais me donnerez-vous votre parole de me garder le secret ? » Je l'en assurai. Ce secret étoit que le Tellier avoit ordre positif du cardinal de tirer MM. les princes du bois de Vincennes (1), si les ennemis se mettoient à

(1) Voici les ordres envoyés par la reine à cette époque au sujet des princes. Ils sont la plupart de sa main et presque tous en chiffres.

I.

La Roïne prie M. le Tellier de déchiffrer cecy lui-même.

« Monsieur le Tellier, je vous fais cette lettre, qui est le véritable subiect de l'envoy de ce courrier, pour vous dire que si à son arrivée les ordres que j'ay envoyés par la Tivolière de transférer au Havre les princes prisonniers n'auroient pas esté exécuté, et que vous vissiez qu'il y eut péril que mon frere le duc d'Orléans, à l'instigation des personnes qui l'approchoient, les voulut faire ramener à la Bastille, ou que leur conduite au Havre fut tirée en longueur, ce qui eschaufferoit et rendroit plus dangereuses les pratiques et caballes qui se font en divers lieux pour leur liberté, mon intention est que vous vous serviez de toutes raisons possibles pour disposer mon frere de trouver bon qu'on les conduise au Havre dans plus de bref délai. Mais si vous n'y pouvez l'obliger à y donner les mains promptement, je désire qu'après avoir communiqué ces lettres à

portée d'en pouvoir approcher ; de ne rien oublier pour y faire consentir Monsieur, mais de l'exécuter quand même il n'y consentiroit point ; d'essayer de me gagner sur ce point par le moyen de madame de Chevreuse, qui n'étoit pas encore tout à fait payée des quatre-vingt mille livres que la reine lui avoit données de la rançon du prince de Ligne, qui avoit été pris à la bataille de Lens, et qu'il croyoit, par cette considération et par plusieurs autres, être plus dépendante de la cour. Laigues ajouta toutes les raisons qu'il put trouver dans lui-même, pour me prouver la nécessité et même l'utilité de cette translation. Je l'arrêtai tout court, et je lui répondis que je serois bien aise de lui parler devant M. le Tellier. Nous l'attendîmes chez Monsieur ; nous le primes sur le degré, d'où nous le menâmes dans la chambre du vicomte d'Autel, et je l'assurai que je n'avois en mon particulier aucune aversion à la translation de MM. les princes ; que je ne croyois pas y avoir aucun intérêt ; que j'étois même persuadé que Monsieur n'y en avoit aucun véritable, et que s'il me faisoit l'honneur de m'en demander mon sentiment, je n'estimerois pas parler contre ma conscience en lui parlant ainsi ; mais que mon opinion étoit, en même temps, qu'il n'y avoit rien de plus contraire au service du roi ; parce que cette translation étoit de la nature des choses dont le fond n'est pas bon et dont les apparences sont mauvaises, et qui, par cette rai-

M. le garde des sceaux et concerté avec lui bien ponctuellement les précautions dont il faudra user, vous écriviez au sieur de Bar de partir sans délai et de conduire les princes au Havre, vous servant à cet effet du billet ci-joint que j'escrips au dit de Bar, par lequel je luy mande de faire tout ce que vous luy direz ou escrirez, en envoyant en même temps les ordres nécessaires pour cela à ceux qui commandent l'escorte, par le moyen des blancs signés de M. de Guénégaud, dont je présume que vous vous serez bien assurés. Je m'assure qu'exécutant ce que dessus, il y a deux précautions principales à prendre. La première dans l'ordre qui sera donné aux troupes de l'escorte, qu'elles y satisferont sans déférer à tout autre qui pourroit leur être envoyé au contraire, antérieur ou postérieur de quelque personne qui le puisse estre, sans exception ; la seconde, que ma cousine la duchesse d'Aiguillon sorte de Paris quelques heures auparavant, pour quelques jours, afin d'éviter les entreprises qu'on pourroit faire sur sa personne, pour l'obliger à écrire à Sainte-Mauri de ne pas recevoir Bar et lesdits princes, ne luy représentant point le péril qu'il y peut avoir pour elle jusques à ce qu'on ait en main les avis qu'elle aura donnés au dit Sainte-Mauri. Je ne vous parle pas des autres précautions qu'on avoit résolu de prendre, comme de loger en des lieux bien sûrs, faire venir à la

son, sont toujours très dangereuses. — « Je m'explique, ajoutai-je : il faudroit que les Espagnols eussent gagné une bataille pour venir à Vincennes; et quand ils l'auroient gagnée, il faudroit qu'ils eussent des escadrons volants pour l'investir devant que l'on eût eu le temps d'en tirer MM. les princes. Je suis convaincu, par cette raison, que la translation n'est pas nécessaire : et je soutiens que dans les matières qui ne sont pas favorables par elles-mêmes, tout changement qui n'est pas nécessaire est pernicieux, parce qu'il est odieux. Je le tiens encore moins nécessaire du côté de Monsieur et du côté des frondeurs que de celui des Espagnols. Supposez que Monsieur ait toutes les plus méchantes intentions du monde contre la cour; supposez que M. de Beaufort et moi voulions enlever MM. les princes, comment s'y pourroit-on prendre? Bar, qui les garde, n'est-il pas en votre disposition? Toutes les compagnies qui sont dans le château ne sont-elles pas au roi? Monsieur a-t-il des troupes pour assiéger Vincennes? Et les frondeurs, quelque fous qu'ils puissent être, exposeroient-ils le peuple de Paris à un siège que deux mille chevaux détachés de l'armée du roi, qui n'en est pas à trois journées, feroient lever, en moins d'un quart d'heure, à cent mille bourgeois? Je conclus que la translation n'est point bonne dans le fond. Examinons-en les apparences : ne seront-elles pas que M. le cardinal se sera voulu rendre maître, sous le prétexte des

rencontre M. le comte d'Harcourt et autres, me reposant entièrement sur votre prévoyance et affection dans une rencontre si importante. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, M. le Tellier, en sa sainte garde. Eserit à Bourg, le 12 septembre 1650.

« Co que dessus est mon intention.

« ANNE. »

II.

« Monsieur de Bar, ayant eu avis que le séjour des princes à Marcoussy et le dessein qu'il s'étoit publié de les conduire de là au Havre a donné lieu à une assemblée de quatre cents gentilshommes vers Sens, et à une autre en Normandie pour tenter de les mettre en liberté durant leur marche, je vous eseris cette lettre de ma main pour vous dire que mon intention est que vous ne laissiez point sortir lesdits princes de Marcoussy, jusques à ce que je sois de retour par delà et que je puisse moi-même donner de tels ordres que le transport puisse être fait en toute sûreté. De quoy me reposant entièrement sur votre affection et fidélité, dont j'ay chaque jour des marques si signalées, je me contenterai de vous assurer que je ne seray point satisfaite que je ne vous en aye témoigné ma grati-

Espagnols, des personnes de MM. les princes, pour en disposer à sa mode et comme il lui conviendra dans les occasions? Qui vous peut répondre que Monsieur n'en prenne pas lui-même de l'ombrage? Qui vous peut répondre que quand il n'en prendroit pas de l'ombrage, et qu'il fût persuadé, comme je le suis, de l'indifférence de la chose en soi, il ne se choque pas d'une action que le commun ne peut au moins s'empêcher de croire lui être désavantageuse? Mais qui vous peut répondre du soulèvement de tous les esprits, que vous réunissez de tous les partis, contre vous, en moins d'un quart d'heure? Le peuple, qui est généralement frondeur, croira que vous lui ôtez M. le Prince, qu'il croit présentement en ses mains, quand il le voit sur le haut du donjon; et que vous le lui ôtez pour lui rendre sa liberté quand il vous plaira, et pour venir assiéger Paris pour une seconde fois avec lui. Les partisans de M. le Prince se serviront très utilement pour échauffer les esprits de la commisération que le seul spectacle de trois princes enchainés et promenés de eachot en eachot produira dans les imaginations. Je vous ai dit, en commençant ce discours, qu'en mon particulier je n'avois aucun intérêt en cette translation, je me suis trompé: je m'y en trouve un très grand que je ne m'étois pas imaginé; tout le peuple criera, et dans ce peuple je compte tout le parlement. Je se-

tude par quelques effets proportionnés aux services que vous me rendez et à l'état, priant Dieu, cependant, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« ANNE. »

III.

« Monsieur de Bar, envoyant mes ordres et mes intentions au sieur le Tellier sur le sujet des princes prisonniers que j'ay commis à votre garde, je vous écris ce mot de ma main pour vous dire que vous suiviez et exécutiez sans difficulté tout ce généralement que le dit sieur le Tellier vous dira ou écrira de ma part, et m'en reposerai entièrement sur votre fidélité et affection dont j'ai vu déjà de si bonnes preuves. Asseurez-vous du souvenir et de la reconnaissance que j'en veux avoir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, M. de Bar, en sa sainte garde. Écrit à Bourg ce 12 septembre 1650.

« ANNE. »

IV.

« Monsieur de Bar, je ne vous écris ce mot de ma main que pour vous dire que si le sieur le Tellier vous dit de ma part qu'il faut ramener les

rai obligé, pour ne me point perdre, de dire que je n'ai pas approuvé la résolution. L'on mandera à la cour que je la blâme, et l'on mandera le vrai; l'on ajoutera que je la blâme pour émouvoir le peuple et pour discréditer M. le cardinal, cela ne sera pas vrai; mais comme l'effet s'en ensuivra, cela sera cru; et ainsi il m'arrivera ce qui m'est arrivé au commencement des troubles, et ce que j'éprouve encore aujourd'hui sur les affaires de Guyenne. J'ai fait les troubles parce que je les ai prédits; je fomente la révolte de Bordeaux, parce que je me suis opposé à la conduite qui l'a fait naître. Voilà ce que j'ai à vous dire sur ce que vous me proposez, voilà ce que j'écrirai si vous voulez, dès aujourd'hui, à M. le cardinal et même à la reine, voilà ce que je signerai de mon sang. »

Le Tellier, qui avoit son ordre et qui avoit dans l'esprit de l'exécuter, ne prit de mon discours que ce qui en facilitoit son dessein. Il me remercia au nom de la reine de la disposition que je témoignois à ne m'y point opposer. Il exagéra l'avantage que ce me seroit d'effacer, par cette complaisance aux frayeurs, quoique non raisonnables, si je voulois, de la reine, les ombres que l'on lui avoit voulu donner de ma conduite auprès de Monsieur; et je connus en cette conversation ce que l'on m'avoit dit il y avoit longtemps du Tellier, que l'une des figures de sa rhétorique étoit souvent de ne pas justifier celui qu'il vouloit servir. Je ne me rendis pas à ces raisons, qui certainement n'étoient pas solides; mais je m'étois rendu par avance à celles que je vous ai déjà touchées sur cet autre sujet, et qui étoient tirées de la nécessité qui nous obligeoit à ne pas outrer le cardinal, dans une conjoncture où il pouvoit à tous les moments s'accommoder avec M. le Prince. Je promis à M. le Tellier, par cette considération, tout ce qu'il lui plut sur ce fait, et je le lui tins fidèlement: car aussitôt qu'il en eut fait la proposition à Monsieur de la part de la reine, je pris la parole, non pas pour le soutenir sur ce qu'il disoit de la nécessité de la translation, de laquelle je ne

princes au bois de Vincennes, vous exécutiez la chose sans delay, nonobstant l'ordre que je vous avais ci-devant envoyé de les conduire au Havre. Je m'assure que vous en luy prendrez si bien vos mesures et vos précautions qu'il n'arrivera point d'inconvénient dans ce transport. Soyez certain cependant de mon affection et de ma reconnaissance, au plus haut point qu'il se peut, et je prie Dieu qu'il vous ait, M. de Bar, en sa sainte garde.

« ANNE. »

me pus résoudre à convenir, mais pour faire voir à Monsieur qu'elle lui étoit indifférente en son particulier, et que supposé que la reine la voulût absolument, il y devoit consentir. M. de Beaufort, qui pensoit et qui parloit toujours comme le peuple, et qui croyoit être maître de la personne de M. le Prince, parce qu'en se promenant dans le bois de Vincennes il voyoit la tour où il étoit enfermé, s'opposa avec fureur à la proposition du Tellier, et jusques au point d'offrir à Monsieur de charger leurs gardes quand on les transféreroit. Je ne manquai pas de bonnes raisons pour combattre son opinion, et il se rendit de lui-même de bonne foi et de bonne grâce à la dernière que je lui alléguai, qui est que je savois de la propre bouche de la reine que Bar lui avoit offert, lorsqu'elle partit pour aller en Guienne, de tuer lui-même M. le Prince s'il arrivoit une occasion où il crût ne le pouvoir empêcher de se sauver. Je m'étonnai beaucoup de la confiance, et j'en jugeai qu'il falloit que le Mazarin lui eût mis dès ce temps-là des soupçons dans l'esprit, que les frondeurs pensassent à se saisir de la personne de M. le Prince : je n'y avois de ma vie songé. Monsieur comprit l'inconvénient affreux qu'il y auroit à une action qui pourroit avoir une suite aussi funeste, et dont les auteurs pouvoient demeurer par l'événement fort problématiques. M. de Beaufort en conçut l'horreur, et l'on convint que Monsieur donneroit les mains à la translation, et que M. de Beaufort et moi ne dirions pas dans le public que nous l'eussions approuvé. Le Tellier me témoigna qu'il étoit fort satisfait de mon procédé, quand il sut que dans la vérité j'avois appuyé mon avis auprès de Monsieur. Servien me dit depuis qu'il avoit écrit à la cour tout le contraire, et qu'il s'y étoit fait valoir comme ayant emporté Monsieur contre les frondeurs. Je ne sais ce qui en est.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'égayer un peu ces matières, qui sont assez sérieuses, par deux petits contes qui sont très ridicules et qui ne laisseront pas de contribuer à vous faire connoître le génie des gens avec lesquels j'avois à agir. M. le Tellier, proposant à madame de Chevreuse la translation de MM. les princes, lui demanda si elle se pouvoit assurer de moi sur ce point, et il lui répéta cette demande trois ou quatre fois, même après qu'elle lui eut répondu qu'elle en étoit persuadée. Elle comprit à la fin ce qu'il entendoit et elle lui dit : « Je vous entends : oul je suis assurée et de lui et d'elle ; il y est plus attaché

que jamais, et j'agis de si bonne foi en tout ce qui regarde la reine et M. le cardinal que quand cela finira ou diminuera je vous en avertirai fidèlement. » Le Tellier la remercia bonnement, et de peur d'être soupçonné d'ingratitude en son endroit en cachant l'obligation qu'il lui avoit, il en fit la confidence une heure après à Vassé, qu'il trouva apparemment en son chemin plus tôt que les trompettes de l'Hôtel-de-Ville.

Le propre jour que madame de Chevreuse fit cette amitié à M. le Tellier, elle m'en fit une autre qui me surprit pour le moins autant qu'il l'avoit été. Elle me mena dans le cabinet de l'appartement bas de l'hôtel de Chevreuse ; elle ferma les verrous sur elle et sur moi et elle me demanda si je n'étois pas effectivement de ses amis. Vous vous attendez sans doute à un éclaircissement : nullement. Ce fut pour me prier, avec bien de la tendresse, qu'il n'arrivât point d'accident de ce que je savois bien et que je considérasse l'horrible embarras dont nous seroit une aventure pareille. J'assurai de ma prudence ; elle en prit ma parole, elle me dit du fond du cœur : Lagues est quelquefois insupportable. Cette parole, jointe aux réprimandes impertinentes qu'il faisoit de temps en temps avec un rechargement de beau-père à la fille, et aux liaisons un peu trop étroites qu'il me paroissoit prendre avec le Tellier, m'obligea à tenir un conseil dans le cabinet de madame de Rhodes, où nous résolûmes, elle, mademoiselle de Chevreuse et moi, de donner un autre amant à la mère. Nous ne consultâmes pas sur la possibilité. Haqueville fut mis sur les rangs, qui commençoit en ce temps-là à venir très souvent à l'hôtel de Chevreuse et qui avoit aussi renoué depuis peu avec moi une ancienne amitié de collège. Il m'a dit plusieurs fois qu'il n'auroit pas accepté la commission ; je m'en rapporte. Je n'en pressai pas l'expédition, parce que je n'eus pas la force sur moi-même de solliciter la destitution de l'autre. Je ne m'en trouvais pas mieux ; mais ce ne fut pas la première fois que je m'aperçus que l'on paie souvent les dépens de sa bonté.

Le jour que MM. les princes furent transférés à Mareoussy, maison de M. d'Antragues, bonne à un coup de main et située à six lieues de Paris d'un côté où les Espagnols n'eussent pu aborder à cause des rivières, le président de Bellièvre parla fortement au garde des sceaux et il lui déclara en termes formels que s'il continuoît à agir à mon égard comme il avoit commencé, il seroit obligé, pour son honneur, de rendre le témoignage qu'il

devoit à la vérité. Le garde des sceaux lui répondit assez brutalement : « Les princes ne sont plus à la vue de Paris, il ne faut plus que le coadjuteur parle si haut. » Vous verrez tantôt que j'ai eu raison de prendre une date de cette parole. Il est temps de retourner au parlement.

Le Coudray-Montpensier étant revenu de la cour et de Bordeaux, où Monsieur l'avoit envoyé porter les conditions que vous avez vues ci-dessus et qui lui avoient été inspirées par M. le Tellier, n'en rapporta pas beaucoup plus de satisfaction que les députés du parlement de Paris. Il fit en pleine assemblée de chambre la relation de ce qu'il avoit négocié en l'une et en l'autre, dont la substance étoit que lui, Coudray-Montpensier, étant arrivé à Libourne, où étoit le roi, avoit envoyé deux trompettes à Bordeaux et deux courriers pour y proposer la cessation d'armes pour dix jours; que huit de ces jours étant écoulés devant qu'il pût être à Bordeaux pour avoir sa réponse, ceux de ce parlement avoient désiré que cette cessation d'armes ne fût comptée que du jour que lui, Coudray-Montpensier, retourneroit à Bordeaux, du voyage qu'ils le prioient de faire à Libourne pour obtenir du roi cette prolongation; qu'ayant jugé cette condition raisonnable, il étoit sorti de la ville pour la venir proposer à la cour; qu'étant à moitié chemin, il avoit reçu un ordre du roi pour renvoyer l'escorte et le tambour de M. de Bouillon, et que le lendemain, comme et lui et ceux de la ville s'attendoient à une réponse favorable, ils avoient vu paroître sur la montagne de ce nom le maréchal de la Meilleraie, qui les croyoit surprendre et qui étoit venu attaquer la Bastille, dont il avoit été repoussé. Voilà la vérité de la relation de du Coudray-Montpensier. Je ne sais si le peu de commotion qu'elle causa dans les esprits le jour qu'il la porta dans l'assemblée des chambres se doit attribuer ou aux couleurs dont nous la déguisâmes tout le soir de la veille chez Monsieur, ou à des influences bénignes et douces qui adouciissent en certains jours tous les esprits d'une compagnie : elle devoit être tout en feu; je ne l'ai jamais ouïe plus modérée. L'on n'y nomma presque pas le cardinal et elle passa sans contestation à l'avis de Monsieur, qui avoit été concerté la veille avec le Tellier et qui fut d'envoyer deux députés de la compagnie et le Coudray-Montpensier à Bordeaux savoir, pour la dernière fois, si le parlement vouloit la paix ou non, et d'inviter même deux députés de Bordeaux d'y accompagner ceux de Paris.

Cinq ou six jours après, le parlement de Toulouse ayant écrit à celui de Paris touchant les mouvements de la Guienne, dont une partie est de sa juridiction, et lui ayant demandé en termes exprès l'union, Monsieur éluda avec beaucoup d'adresse ce rencontre qui étoit très important, et fit par insinuation plutôt que par autorité que la compagnie ne répondit à la proposition que par des civilités et par des expressions qui ne signifioient rien. Il ne se trouva pas à la délibération pour mieux couvrir son jeu. Le président de Bellièvre, qui servit très habilement en cette occasion, me dit l'après-dinée : « Quel plaisir y auroit-il à faire ce que nous faisons pour des gens qui seroient capables de se connoître ? » Il avoit mission, et vous le connoîtrez lorsque je vous aurai dit que nous fûmes, lui et moi, une partie du soir chez Monsieur avec le Tellier, qui ne nous en dit pas seulement une parole.

Ce calme du parlement n'étoit pas si parfait qu'il n'y eût toujours beaucoup plus d'agitation qu'il n'étoit nécessaire pour faire connoître à des gens qui eussent été bien sages qu'il ne dureroit pas longtemps. Tantôt il donnoit arrêt pour interroger les prisonniers d'État qui étoient dans la Bastille ; tantôt il en sortoit à propos de rien comme un tourbillon de voix, qui sembloit être mêlé d'éclairs et de foudres contre le nom de Mazarin ; tantôt on se plaignait du divertissement des fonds destinés pour les rentes. Nous avions assurément beaucoup de peine à parer aux coups ; et il eût été impossible de tenir plus longtemps contre les vagues, si la nouvelle de la paix de Bordeaux ne fût arrivée. Elle fut enregistrée à Bordeaux le 1^{er} jour d'octobre 1650. Meunier et Bitault, députés du parlement de Paris, la mandèrent à la compagnie par une lettre qui y fut lue le 11. Cette nouvelle abattit extrêmement les partisans de M. le Prince ; ils n'osèrent presque plus ouvrir la bouche, et les assemblées des chambres cessèrent de ce jour, 11 d'octobre, pour ne recommencer qu'après la Saint-Martin. La nouvelle de Bordeaux fit que l'on ne proposa pas même la continuation du parlement dans les vacations, ce qui n'eût pas manqué d'être résolu tout d'une voix sans cette considération. L'avarice sordide et infâme d'Ondedèi couvrit et entretenit le feu qui étoit sous la cendre. Montreuil, secrétaire de M. le prince de Conti, ce me semble, ou peut-être de M. le Prince, je ne m'en ressouvrens pas précisément, et qui étoit un des plus jolis garçons que j'aie jamais connus, rallioit par son zèle et par son appli-

cation tous les serviteurs de M. le Prince qui étoient dans Paris, et il en fit un corps invisible qui est assez souvent, en ces sortes d'affaires, plus à redouter que des bataillons. Comme j'étois fort bien informé de ses menées, j'en avertis la cour d'assez bonne heure, qui ne me donna aucun ordre. J'en fus surpris au point que je crus assez longtemps que le cardinal en savoit plus que moi et qu'il l'avoit peut-être gagné. Comme je fus raccommodé avec M. le Prince; Montreuil, qui agissoit tous les jours ou pût toutes les nuits avec moi, me dit que c'étoit lui-même qui avoit gagné Ondédel en lui donnant mille écus par an pour l'empêcher d'être chassé de Paris. Il y servit admirablement MM. les princes, et son activité, réglée par la conduite de madame la Palatine et soutenue par Arnaut, par Viole et par Croissi, conserva toujours dans Paris un levain de parti qu'il n'est jamais sage de souffrir. Je m'aperçus même en ce temps-là que les grands noms, quoique peu remplis et mêmes vides, sont toujours dangereux.

M. de Nemours étoit moins que rien pour la capacité; il ne laissa pas de faire figure et, en de certaines conjonctures, de nous incommoder. Les frondeurs ne pouvoient faire quitter le pavé à cette cabale que par une violence, qui n'est presque jamais honnête à des particuliers, et dont l'exemple de ce qui étoit arrivé chez Renard m'avoit corrigé. La petite finesse qui infectoit toujours la politique, quoique habile, de M. le cardinal Mazarin, lui donnoit du goût à laisser devant nos yeux, et comme entre lui et nous, des gens avec lesquels il se pût raccommoder contre nous-mêmes. Ces mêmes gens l'amusoient continuellement par des négociations; il les croyoit tromper à tous les instants par la même voie. Ce qui en arriva fut qu'il s'en forma et qu'il s'en grossit une nuée dans laquelle les frondeurs s'enveloppèrent eux-mêmes à la fin; mais ils y enflammèrent les exhalaisons et ils y forgèrent même des foudres.

Le roi ne demeura que dix jours en Guienne après la paix; et M. le cardinal, enflé de la réduction, ou, pour parler plus proprement, de la pacification de cette province, ne songea qu'à venir couronner son triomphe par le châtimement des frondeurs, qui s'étoient servis, se disoit-il, de l'absence du roi pour éloigner Monsieur de son service, pour favoriser la révolte de Bordeaux, pour travailler à se rendre maîtres de la personne de MM. les princes. Voilà ce qu'il publioit à la cour; il faisoit dire au

même instant à la Palatine qu'il avoit horreur de la haine que j'avois dans le cœur pour M. le Prince , et que je lui faisois faire tous les jours des propositions sur son sujet, qui étoient indignes, non pas seulement d'un ecclésiastique , mais d'un chrétien. Il faisoit inspirer un moment après à Monsieur par Beloy, qui étoit à lui quoique domestique de Monsieur , que je faisois de grandes avances vers lui pour me raccommo-der à la cour ; mais qu'elle ne pouvoit prendre aucune confiance en moi, parce qu'elle étoit très bien informée que je traitois depuis le matin jusques au soir avec les partisans de M. le Prince. Je n'ignorois pas, devant même que la paix fût faite à Bordeaux, que le cardinal n'oublioit rien pour me récompenser en cette manière de ce que j'avois fait dans l'absence de la cour pour le service de la reine, avec une application incroyable, et la vérité me force de le dire , avec une sincérité qui a peu d'exemple. Je ne parle pas du péril que je crois y avoir couru deux fois par jour , plus grand que dans des batailles. Faites réflexion , je vous supplie, ce que c'étoit pour moi que d'essuyer l'envie et de soutenir la haine d'un nom aussi odieux que l'étoit celui du Mazarin, dans une ville où il ne travailloit lui-même qu'à me perdre auprès d'un prince dont les deux qualités essentielles étoient d'avoir toujours peur et de ne se fier jamais à personne ; et avec des gens qui mettoient leur intérêt à me ruiner, ou dont le caprice les portoit à la même conduite qu'ils eussent suivie s'ils en eussent eu le dessein.

Je passai, sans balancer, dans tout le cours du siège de Bordeaux par dessus toutes ces considérations ; je m'enveloppai dans mon devoir ; et je vous puis dire, avec beaucoup de vérité, que je n'y fis pas un pas qui ne fût ce que l'on appelle d'un bon citoyen. Cette pensée, que je m'étois imprimée dans l'esprit, et l'aversion horrible que j'avois à tout ce qui avoit la moindre apparence de girouetterie, m'eussent, je crois, conduit insensiblement par le chemin de la patience dans le précipice, s'il n'eût plu à M. le cardinal Mazarin de m'en arracher comme par force et de me rejeter malgré moi dans celui de la faction.

L'éclat qu'il fit après la paix de Bordeaux , et dans lequel il ne garda aucune mesure , me revint de tous côtés. Madame de Lesdiguières me fit voir une lettre de M. le maréchal de Villcroy, par laquelle il lui mandoit que je serois très sagement de me retirer , et de ne pas attendre le retour du roi. Le grand prévôt

m'écrivit la même chose. Ce n'étoit plus un secret ; et dès qu'une chose de cette nature n'a plus de forme de secret , elle est irrémédiable. Remarquez , je vous supplie , qu'il y a beaucoup de différence entre le secret et la forme du secret. J'ai observé en plus d'une occasion que ce n'est pas la même chose.

Madame de Chevreuse, qui conçut que j'aurois peine à me laisser opprimer tout à fait comme une bête, et qui eût souhaité avec passion que la Fronde n'eût pas quitté le service de la reine, auprès de laquelle elle commençoit à retrouver beaucoup d'agrément, songea avec application à empêcher les suites que la conduite du cardinal lui faisoit prévoir ; et elle trouva beaucoup de secours pour son dessein dans les dispositions de la plupart de ceux de notre parti, qui n'en avoient aucune à retourner à celui de M. le Prince. Ils se joignirent presque tous à elle, non pas pour me persuader, car ils me faisoient justice et ils savoient comme moi qu'il eût été ridicule de m'endormir, mais pour détromper la cour, et pour faire connoître au cardinal la netteté de mon procédé et ses propres intérêts. Je me souviens d'un endroit de la lettre que madame de Chevreuse lui écrivit. Après lui avoir exagéré tout ce que j'avois fait pour contenir le peuple, elle ajoutoit ces propres paroles : « Est-il possible qu'il y ait des gens assez scélérats pour vous oser mander que le coadjuteur ait eu commerce avec ceux de Bordeaux ? Je suis témoin que quand il étoit votre ennemi déclaré, il avoit peine à garder les mesures nécessaires avec leurs députés, et qu'un jour je l'en grondois, parce qu'il me sembloit qu'il étoit bon pour la Fronde de les ménager, et que je lui reprochois qu'il étoit mieux avec ceux de Provence : il me répondit que les Provençaux n'étoient que frivoles, dont l'on peut quelquefois tirer parti, et que les Gascons étoient toujours fous, avec lesquels il n'y avoit jamais que des impertinences à faire. » Madame de Chevreuse avoit raison, et elle me faisoit justice. Mais elle ne put jamais persuader au cardinal de me la faire, soit qu'il fût trompé lui-même par le garde des sceaux et par le Tellier, comme Lyonne me l'a dit depuis, ou qu'il voulût faire semblant de l'être dans la vue et dans l'espérance de ne pas manquer l'occasion de me pousser.

Madame de Rhodes, de qui le bon homme garde des sceaux étoit beaucoup plus amoureux qu'elle ne l'étoit de lui, et qui étoit dans une grande liaison avec moi par le commerce de mademoiselle de Chevreuse, trouvoit dans la disposition où étoient

les affaires, une matière bien ample à satisfaire son humeur, qui aimoit naturellement l'intrigue. Elle ne se brouilloit point avec le garde des sceaux en contribuant à me brouiller avec la cour, non pas par aucune pièce qu'elle me fit, elle n'étoit pas capable de perfidie, mais en entrant dans les moyens de m'en éloigner. Elle avoit toujours été assez amie de madame de Longueville, et elle l'étoit encore beaucoup davantage de madame la Palatine, qui la pressoit extrêmement de me faire des propositions pour la liberté de MM. les princes. Ces propositions dont elle ne se cacha point à l'hôtel de Chevreuse, alarmèrent toute la cabale de ceux du parti, qui ne regardant que leurs petits intérêts particuliers qu'ils trouvoient avec la cour, eussent été bien aises de ne s'en pas détacher. De ce nombre étoient madame de Chevreuse, Noirmoutier et Laigues. Le reste étoit subdivisé en deux bandes, dont les uns vouloient la sûreté et l'honneur du parti, qui sont toujours les véritables citoyens, comme M. de Montrésor, M. de Vitri, M. de Bellièvre, M. de Brissac, à sa mode paresseuse, M. de Caumartin. Les autres ne savoient proprement ce qu'ils vouloient. M. de Beaufort madame de Montbazon, et ne vouloient proprement rien à force de tout vouloir; et ces sortes d'esprits rassemblent toujours dans leur imagination les contradictoires. Je disois à M. de Montbazon que je serois très satisfait de sa femme, pourvu qu'il lui plût de ne changer d'idées que deux fois le jour entre M. le Prince et M. le cardinal. Pour comble d'embarras, j'avois affaire à Monsieur, qui étoit un des hommes du monde le plus foible, et tout ensemble le plus déflant et le plus couvert. Il n'y a que l'expérience qui puisse faire concevoir à quel point l'union de ces deux qualités dans un même homme rend son commerce difficile et épineux. Comme j'étois fort résolu à ne point prendre de parti que de concert avec tous ceux avec lesquels j'étois uni, je fus bien aise de m'en expliquer à fond avec eux; et tous par différents intérêts conclurent au même avis, qui leur fut toutefois inspiré habilement et finement par Caumartin. Il y avoit longtemps qu'il combattoit l'opiniâtreté que j'avois de ne vouloir pas songer à la pourpre, et il m'avoit représenté plusieurs fois que la déclaration que j'avois faite sur ce sujet avoit été plus que suffisamment remplie et soutenue, par le désintéressement que j'avois témoigné en tant et en tant d'occasions; qu'elle ne devoit et ne pouvoit avoir lieu tout au plus que pour le temps de la guerre de Paris, sur laquelle je pouvois avoir pris

quelque fondement de parler et d'agir ainsi ; qu'il ne s'agissoit plus de cela ; qu'il ne s'agissoit plus de la défense de Paris, qu'il ne s'agissoit plus du sang du peuple ; que la brouillerie qui étoit présentement dans l'Etat étoit proprement une intrigue de cabinet entre un prince du sang et un ministre , et que la réputation qui , dans la première affaire , consistoit dans le désintéressement , tournoit en celle - ci sur l'habileté ; qu'il y alloit de passer pour un sot ou pour un habile homme ; que M. le Prince m'avoit cruellement offensé par l'accusation qu'il avoit intentée contre moi ; que je l'avois outragé par sa prison ; que je voyois par le procédé du cardinal avec moi , qu'il étoit aussi blessé des services que je rendois à la reine qu'il l'avoit été de ceux que j'avois rendus au parlement ; que ces considérations me devoient faire comprendre la nécessité où je me trouvois de songer à me mettre à couvert du ressentiment d'un prince et de la jalousie d'un ministre, qui pouvoient à tous les instants s'accorder ensemble ; qu'il n'y avoit que le chapeau de cardinal qui pût m'égalier à l'un ou à l'autre par la dignité, et que la mitre de Paris ne pouvoit, avec tous ses brillants , faire cet effet , qui est toutefois nécessaire pour se soutenir, particulièrement dans les temps calmes , contre ceux auxquels la supériorité du rang donne presque toujours autant de considération et de force que de pompe et d'éclat.

Voilà ce que M. de Caumartin et ceux qui m'aimoient véritablement me prêchoient depuis le soir jusques au matin, et ils avoient raison : car il est constant que si M. le Prince et M. le cardinal se fussent réunis, et qu'ils m'eussent opprimé par leur poids, ce qui paroisoit désintéressement dans le temps que je me soutenois, eût passé pour duperie en celui où j'eusse été abattu. Il n'y a rien de si louable que la générosité, mais il n'y a rien qui se doive moins outrer. J'en ai eue et cent exemples. Caumartin, par amitié, et le président de Bellièvre, par intérêt, de ne me pas laisser tomber, m'avoient assez ébranlé, au moins quant à la spéculation, depuis que je m'étois aperçu que je me perdois à la cour même par mes services ; mais il y a bien loin d'être persuadé à l'être assez pour agir dans les choses qui sont contre notre inclination. Lorsque l'on se trouve en cet état, que l'on peut appeler mitoyen, l'on prend les occasions, mais on ne les cherche pas. La fortune m'en présenta deux en six semaines ou tout au plus deux mois avant que la cour revint de Guienne. Il est nécessaire de les reprendre de plus haut.

M. le cardinal de Mazarin avoit été autrefois secrétaire de Pancirole, nonce extraordinaire pour la paix d'Italie; il avoit trahi son maître et il fut même convaincu d'avoir rendu compte de ses dépêches au gouverneur de Milan. Le pape Innocent n'en a dit le détail qui vous ennuiroit. Pancirole, ayant été créé cardinal et secrétaire d'état de l'église, n'oublia pas la perfidie de son secrétaire, à qui le pape Urbain avoit donné le chapeau par les instances du cardinal de Richelieu, et il n'aida pas à adoucir l'aigreur envenimée que le pape Innocent conservoit contre lui depuis l'assassinat de l'un de ses neveux, dont il croyoit qu'il avoit été complice avec le cardinal Anthoine (Barbérini). Pancirole, qui crut qu'il ne lui pouvoit faire un déplaisir plus sensible que de me porter au cardinalat, le mit dans l'esprit du pape Innocent, qui agréa qu'il prît commerce avec moi. Il se servit pour cet effet du vicaire général des Augustins, qui lui étoit très confident, et qui passoit à Paris pour aller en Espagne. Il me donna une lettre de lui; il m'expliqua sa créance, il m'assura que si j'obtenois la nomination, le pape feroit la promotion sans aucun délai. Ces offres ne firent pas que je me résolusse à la demander, ni même à la prendre; mais elles firent que quand les autres considérations que je vous ai rapportées ci-dessus tombèrent sur le point de l'éclat que la cour fit contre moi, après la paix de Bordeaux, je m'y laissai emporter sans comparaison plus facilement que je n'eusse fait si je ne me fusse cru assuré de Rome; car l'une des raisons qui me donnoit autant d'aversion pour la prétention du chapeau étoit la difficulté de fixer la nomination, parce qu'elle peut toujours être révoquée; et je ne sache rien de plus fâcheux, en ce que la révocation met toujours le prétendant au dessous de ce qu'il étoit devant que d'avoir prétendu; elle a aveuglé la Rivière, qui étoit méprisable par lui-même, et il est certain qu'elle nuit à proportion de l'élévation.

Quand je fus persuadé que je devois penser au chapeau, je serai les mesures que j'avois jusque-là plutôt reçues que prises. Je dépêchai un courrier à Rome, je renouvelai les engagements; Pancirole me donna toutes les assurances imaginables. Je trouvais même une seconde protection qui ne me fut pas inutile. Madame la princesse de Rossanne étoit depuis peu raccommodée avec le pape, dont elle avoit épousé le neveu, après avoir été mariée en premières noces au prince de Sulmone. Elle étoit fille et héritière de la maison des Aldobrandins, avec lesquels la mienne

a eu dans tous les temps, en Italie, beaucoup d'union et beaucoup d'alliances. Elle se joignit pour mes intérêts à Pancirole, et vous en verrez le succès.

Comme je ne m'endormois pas du côté de Rome, Caumartin ne s'endormoit pas du côté de Paris. Il donnoit tous les matins à madame de Chevreuse quelque nouvelle couleur de mon accomodement avec MM. les princes, « qui nous perdra tous (ce disoit-il) en nous entraînant dans un parti dont le ressentiment sera toujours plus à craindre que la reconnaissance à espérer. » Il insinuoit tous les soirs à Monsieur le peu de sûreté qu'il y avoit à la cour et les inconvénients que l'on trouveroit avec les princes ; et il employoit fort habilement la maxime qui ordonne de faire voir à ceux qui sont naturellement foibles toutes sortes d'abîmes, parce que c'est le vrai moyen de les obliger à se jeter dans le premier chemin que l'on leur ouvre. M. de Bellièvre, qui, de concert avec moi, entretenoit une correspondance très particulière avec madame de Montbazon, lui donnoit à tous moments sur le même principe des frayeurs de l'infidélité de la cour, et il lui faisoit en même temps des images affreuses du retour dans la faction. Toutes ces différentes espèces, qui se brouilloient les unes dans les autres cinq ou six fois par jour, formèrent presque tout d'un coup, dans tous les esprits, l'idée de se défendre de la cour par la cour même, et de tenter au moins de diviser le cabinet devant que de se résoudre à rentrer dans la faction.

J'ai déjà remarqué en quelque endroit de cet ouvrage que tout ce qui est interlocutoire parait sage aux esprits irrésolus, parce que leur inclination les portant à ne point prendre de résolution finale, ils flattent d'un beau titre leur propre sentiment. Caumartin trouva cette facilité dans le tempérament des gens à qui il avoit affaire, et il leur fit naître à eux-mêmes presque imperceptiblement la pensée qu'il leur vouloit effectivement inspirer. Monsieur faisoit en toutes choses comme font la plupart des hommes quand ils se baignent : ils ferment les yeux en se jetant dans l'eau. Caumartin, qui connoissoit son humeur, me conseilla, et très à propos, dès qu'il m'eût résolu à pousser au cardinalat, de les lui tenir toujours ouverts par des peurs modérées mais successives, et entre lesquelles je ne laissasse guère d'intervalle. J'avoue que cette pensée ne m'étoit point venue dans l'esprit, et que comme le défaut de Monsieur étoit la timidité, j'avois toujours cru qu'il étoit bon de lui inspirer incessamment la hardiesse. Caumartin

me démontra le contraire, et je me trouvai très bien de son avis, non pas seulement à l'égard de mes intérêts particuliers, mais pour son service à lui-même, par la raison que je vous ai marquée ci-dessus. Il seroit ennuyeux de vous raconter par le détail les tours qu'il donna à cette intrigue, dans laquelle il est vrai que bien que je fusse persuadé que la pourpre m'étoit absolument nécessaire, je n'avois pas toute l'activité requise par un reste de scrupule assez impertinent. Il réussit enfin, et au point que Monsieur crut qu'il étoit de son honneur et de son intérêt de me procurer le chapeau ; que madame de Chevreuse ne douta point qu'elle ne fit autant pour la cour que pour moi, en rompant ou du moins en retardant les mesures que l'on me pressoit de prendre avec MM. les princes ; que madame de Montbazou fut ravie d'avoir de quoi se faire valoir des deux côtés, les négociations des uns donnant toujours du poids à celle des autres ; et que M. de Beaufort, que le président de Bellièvre piqua de reconnaissance, se piqua aussi d'honneur de me rendre, au moins en ce qu'il pouvoit touchant le cardinalat, ce que je lui avois effectivement donné touchant la surintendance des mœurs. Nous jugions bien qu'avec tout ce concours, le coup ne seroit pas sûr, mais nous le tenions possible, vu l'embarras où le cardinal se trouveroit ; et l'on doit hasarder le possible toutes les fois que l'on se sent en état de profiter même du manquement des succès. Il étoit tout à fait de mon intérêt de mener mes amis à M. le Prince en cas que je prisse son parti, et le peu d'incination, ou pour parler plus véritablement, l'aversion qu'ils avoient tous, et les subalternes particulièrement, à y aller, n'y pouvoit être plus naturellement conduite que par un engagement d'honneur qu'ils prissent avec moi sur un point où la manière dont j'avois agi pour leurs intérêts les déshonorait, s'ils ne couvroient aussi à leur tour ma fortune. Voilà proprement ce qui me détermina à courir la chance, et, sans comparaison, davantage que les autres raisons que j'ai déjà alléguées, parce que, dans le fond, je ne fus jamais persuadé que le cardinal se pût résoudre, je ne dis pas à me donner le chapeau, mais même à le laisser tomber sur ma tête. C'étoit le terme de Caumartin, et dont il disoit que le Mazarin étoit capable, quoique contre son inclination. Nous n'oublîâmes pas de cerner autant que nous pûmes le garde des sceaux par madame de Rhodes, afin qu'il ne nous fit pas au moins tout le mal que ses manières nous donnoient lieu d'en appréhender. Mais comme l'union de ma-

dame de Rhodes avec mademoiselle de Chevreuse, avec Caumartin et avec moi l'avoit fâché, il n'avoit plus à beaucoup près tant de confiance en elle. Il s'étoit adonné à une petite madame de Bois-Dauphin ; il joua madame de Rhodes, et il ne lui dit que justement ce qu'il falloit pour n'empêcher de prendre les précautions nécessaires contre ses atteintes.

Toutes les dispositions dont je vous viens de parler étant prises, madame de Chevreuse ouvrit la tranchée, ce qu'elle étoit capable de faire au dessus de tous les hommes que j'ai jamais connus. Elle dit au Tellier qu'il ne pouvoit ignorer les cruelles injustices que l'on m'avoit faites, et qu'elle ne vouloit pas aussi lui celer le juste ressentiment que j'en avois ; que l'on publioit à la cour qu'elle venoit avec la résolution de me perdre, et que je disois assez publiquement dans Paris que je me mettois en état de me défendre ; qu'il voyoit comme elle que le parti de M. le Prince, qui n'étoit pas mort, quoiqu'il parût endormi, ne manqueroit pas de se réveiller à cette lueur, qui commençoit à lui donner de grandes espérances ; qu'elle savoit de science certain que l'on me faisoit des partis immenses ; que la plupart de mes amis étoient déjà gagnés ; que ceux qui tenoient encore bon comme elle, Notrmontier, Laigues, ne savoient que me répondre quand je leur disois : « Qu'ai-je fait ? quel crime ai-je commis ? où est ma sûreté, je ne dis pas ma récompense ? » Que jusque-là je ne m'étois que plaint, parce que l'on m'amusoit ; mais qu'étant à la reine au point qu'elle y étoit, et amie véritable du cardinal, elle ne pouvoit pas lui celer que l'on ne pouvoit plus amuser l'amuseuse, et que l'amuseuse même commençoit fort à douter de son pouvoir au moins sur ce point ; que je m'expliquois peu, mais que l'on voyoit bien à ma contenance que je sentoie ma force ; que je me relevois à la proportion des menaces ; qu'elle ne savoit pas précisément où j'en étois avec Monsieur, mais qu'il lui avoit dit depuis deux jours que jamais homme n'avoit servi plus fidèlement le roi, et que la conduite que la cour prenoit à mon égard étoit d'un pernicieux exemple. Que M. de Beaufort avoit juré devant tout ce qui étoit dans l'antichambre de Monsieur, la veille, que si l'on continuoit encore huit jours durant à agir comme l'on faisoit, il commenceroit à se préparer à soutenir un second siège dans Paris, sous les ordres de Son Altesse Royale ; et que j'avois répondu : « Ils ne sont pas en état de nous assiéger, et nous sommes en état de les combat-

tre. » Qu'elle ne se pouvoit pas figurer que ces sortes de discours se fissent à deux pas de Monsieur, si ceux qui les faisoient n'étoient bien assurés de ses intentions; que celles qui lui paroissent à elle être dans nos esprits et même dans nos cœurs, n'étoient pas mauvaises dans le fonds; que nous nous croyons outragés à la vérité par le cardinal, ou plutôt par Servien, mais que la considération de la reine étoufferoit en moins d'un rien ce ressentiment, si la défiance ne l'envenimoit; que c'étoit à quoi il falloit remédier. Vous voyez la chute du discours qui tomba incontinent après sur le chapeau. La contestation fut vive.

Le Tellier refusa d'en faire la proposition à la cour; madame de Chevreuse le chargeant des conséquences, il y consentit, à condition que madame de Chevreuse en écriroit de son côté, et mandât qu'elle l'y avoit comme forcé. La cour reçut ces agréables dépêches comme elle étoit en chemin à son retour de Bordeaux, et le cardinal en rendit la réponse à Fontainebleau.

Le garde des sceaux, qui ne vouloit nullement que je fusse cardinal, parce qu'il vouloit l'être, et qui vouloit perdre le Mazarin, parce qu'il vouloit aussi être ministre, crut qu'il feroit coup double s'il faisoit voir à Monsicur que son avis n'étoit pas qu'il exposât sa personne au caprice du Mazarin, qui avoit témoigné si publiquement ne pas approuver la conduite que Monsieur avoit tenue dans l'absence de la cour. Comme il étoit persuadé qu'il étoit de son intérêt que ce voyage se fit, parce qu'une déclaration de Monsicur présent pourroit beaucoup appuyer sa prétention, il s'imagina que je ne manquerois pas de le conseiller; et qu'ainsi il lui feroit sa cour aux dépens du cardinal et aux dépens même du coadjuteur, en marquant à Son Altesse beaucoup plus d'égards et beaucoup plus de soins pour sa personne; que lui au reste il jouoit ce personnage à jeu sûr, car il en faisoit faire la proposition par Fremont, secrétaire des commandemens de Monsieur, l'homme de toute sa maison du caractère le plus propre à être désavoué.

Comme je connoissois parfaitement le personnage, qui n'étoit pas trop fin et qui étoit d'ailleurs assez de mes amis, je connus dès le premier mot que je lui tirai de la bouche qu'il avoit été sifflé; et je me résolus de parler comme lui, tant pour ne point donner dans le panneau qui m'étoit tendu par l'endroit que Monsieur avoit le plus foible, que parce que, dans la vérité, j'appréhendois pour sa personne. Tous mes amis se moquoient de

moi sur cet article, ne pouvant seulement s'imaginer qu'en l'état où étoit le royaume l'on osât penser à m'arrêter ; mais j'avoue que je ne me pouvois rassurer sur ce point, et que bien que je visse très clairement que mon intérêt étoit qu'il allât à Fontainebleau, et qu'il l'étoit en plus d'un sens, je ne me pus jamais résoudre à le lui conseiller, parce qu'il me sembloit et qu'il me semble encore que si l'on eût été assez hardi pour cela à la cour, le cardinal eût pu trouver dans les suites des issues pour le moins aussi sûres que celles qu'il pouvoit espérer par l'autre voie. Je sais bien que ce coup eût fait une commotion générale dans les esprits, je sais bien que le parti de MM. les princes, joint avec les frondeurs, en eût pris d'abord autant de force que de prétexte ; mais je sais bien aussi que Monsieur et MM. les princes étant arrêtés , le parti contraire à la cour n'ayant plus à sa tête que leurs noms, dont on eût tous les jours affaibli la considération, parce que chacun s'en fût voulu servir à sa mode, on se fût bientôt divisé, on fût devenu populaire, ce qui eût été un grand malheur pour l'État, mais qui étoit toutefois d'une nature à n'être pas prévue par le Mazarin, et à ne pouvoir par conséquent lui servir de motif pour l'empêcher d'entreprendre sur la liberté de Monsieur. Sur le tout, je fus tout seul de mon avis en ce temps-là, et si seul, que j'en avois quelque sorte de honte. J'ai su depuis que je n'avois pas tout à fait tort, et M. de Lyonne me dit à Saint-Germain, un an ou deux devant qu'il mourût, que Servien l'avoit proposé au cardinal deux jours devant qu'il arrivât à Fontainebleau, en présence de la reine ; que la reine y avoit consenti de tout son cœur ; et que le Mazarin avoit rejeté la proposition comme folle. Ce qui est vrai est que l'appréhension que j'en eus ne parut fondée à personne, et qu'elle fut même interprétée en un autre sens ; l'on crut qu'elle n'étoit qu'un prétexte de celle que je pouvois avoir apparemment, que Monsieur ne se laissât gagner par la reine. Je connoissois la portée de sa faiblesse, et j'avois beaucoup de raisons pour être convaincu qu'elle n'iroit pas jusque-là. Mais ce qui m'étonna fut que bien que Fremont eût essayé, comme je vous ai déjà dit, de lui faire peur du voyage de la cour, il n'en fut point du tout touché ; et je me souviens qu'il dit à Madame, qui balançoit un peu : « Je ne l'aurois pas hasardé avec le cardinal de Richelieu, mais il n'y a point de péril avec Mazarin. » Il ne laissa pas de témoigner au Tellier, adroitement et sans affectation, plus de

bonnes dispositions qu'à l'ordinaire pour la cour et pour le cardinal en particulier. Il affecta même, de concert avec moi, de raientir un peu le commerce que j'avois avec lui, et il résolut, par mon avis, de consentir à la translation de MM. les princes au Havre-de-Grâce, que je sus la veille qu'il partit lui devoir être proposée par la reine à Fontainebleau. Je ne me ressouviens plus d'où je tenois ce secret, mais je sais bien que j'en fus informé à n'en pouvoir douter. Il étonna Monsieur jusques au point de le faire balancer au voyage, parce que le murmure qui s'étoit élevé au consentement qu'il avoit donné pour Mareoussy, lui faisoit appréhender celui qu'il prévoyoit encore plus grand et plus infaillible sur le Hèvre. Mon avis fut que s'il prenoit le parti d'aller à la cour, il ne devoit s'opposer à la translation qu'autant qu'il seroit nécessaire pour donner plus d'agrément au consentement qu'il y donneroit. Vous avez vu ci-dessus les raisons pour lesquelles j'étois persuadé qu'il étoit dans le fond très indifférent et à lui et aux frondeurs, en quel lieu fussent MM. les princes, parce que la cour étoit également maîtresse de tous. Si elle eût su ce que M. le Prince m'a dit depuis, qui est que si on ne l'eût tiré de Mareoussy il s'en seroit immanquablement sauvé par une entreprise qui étoit sur le point d'éclorre, je ne m'étonnerois pas que le cardinal eût eu impatience de l'en faire sortir; mais comme il l'y croyoit fort en sûreté, je n'ai jamais pu concevoir la raison qui le pouvoit obliger à une action qui ne lui servoit de rien et qui aigrissoit contre lui tous les esprits. Je l'ai demandé depuis au Teller, à Servien, à Lyonne, et il ne m'a pas paru qu'ils en sussent eux-mêmes une bonne. Cette translation tenoit toutefois si fort au cœur de M. le cardinal Mazarin, que nous sûmes après qu'il fut transporté de joie quand il trouva, à Fontainebleau, que Monsieur n'en étoit pas si éloigné qu'il le pensoit, et que sa joie avoit éclaté jusques au ridicule quand on lui eut mandé de Paris que les frondeurs étoient au désespoir de cette translation, car nous la jouâmes très bien, nous l'ornâmes de toutes les couleurs; l'on vit deux jours après une estampe sur le Pont-Neuf et dans les boutiques des graveurs, qui représentoit M. le comte de Harcourt, armé de toutes pièces, menant en triomphe M. le Prince. Vous ne pouvez croire l'effet que cette estampe, dont l'original n'étoit que trop vrai, pour l'honneur du comte d'Harcourt, qui fit le prévôt en cette occasion; vous ne sauriez, dis-je, vous imaginer la commisération qu'elle excita

parmi le peuple. Nous tirâmes Monsieur du pair, parce que du moment qu'il fut revenu de Fontainebleau, nous publiâmes et qu'il avoit fait ses efforts pour empêcher la translation, et qu'il n'y avoit donné les mains à la fin que parce qu'il ne se croyoit pas lui-même en sûreté. Il faut avouer que l'on ne peut mieux jouer son personnage qu'il le joua à Fontainebleau. Il n'y fit pas un pas qui ne fût digne d'un fils de France ; il n'y dit pas une parole qui en dégénérait ; il parla sagement, fermement, honnêtement. Il n'oublia rien pour faire sentir à la reine la vérité, il n'omit rien pour la faire connoître au cardinal ; quand il vit qu'il étoit tombé en sens réproché, il se tira d'affaire habilement. Il revint à Paris, et il me dit en descendant de carrosse ces propres mots : « Madame de Chevreuse a été repoussée à la barrière sur votre sujet, et le cardinal m'a traité, sur le même article, du haut en bas, comme sur tous les autres. J'en suis ravi ; ce misérable nous auroit amusés, et nous auroit tous fait périr avec lui : il n'est bon qu'à pendre. »

Voici ce qui s'étoit passé à la cour sur mon sujet. Madame de Chevreuse dit à la reine et au Mazarin tout ce qu'elle avoit vu de sa conduite pendant l'absence du roi, et ce qu'elle avoit vu étoit assurément un tissu de services considérables que j'avois rendus à la reine. Elle retoniba ensuite sur les injustices que l'on m'avoit toujours faites, sur le mépris que l'on m'avoit témoigné quelquefois et sur les justes sujets de méfiance que jé ne pouvois pas m'empêcher de prendre à chaque instant. Elle conclut par la nécessité de les lever et par l'impossibilité d'y réussir que par le chapeau. La reine s'emporta, le cardinal s'en défendit, non pas par le refus, parce qu'il me l'avoit offert trop souvent ; mais par la proposition du délai, qu'il fonda sur la dignité de la conduite d'un grand monarque qui ne doit jamais être forcé. Monsieur, venant à la charge pour soutenir madame de Chevreuse, ébranla, au moins en apparence, le Mazarin, qui lui voulut marquer par ces paroles le respect et la considération qu'il avoit pour lui. Madame de Chevreuse, qui vit qu'on parlementoit, ne douta point du succès de la capitulation, et d'autant moins que la reine, à qui le cardinal avoit donné le mot, se radoucit beaucoup et dit même qu'elle donnoit à Monsieur tout son ressentiment et qu'elle feroit ce que le conseil jugeroit raisonnable. Ce conseil, qui étoit un nom spécieux, fut réduit à M. le cardinal, à M. le garde des sceaux, au Tellier et à Servien.

Monsieur se moqua de cet expédient, jugeant très sagement qu'il n'étoit proposé que pour me faire refuser la nomination par les formes. Laigues, qui étoit très grossier, se laissa enjoler par le Mazarin, qui lui fit croire que ce moyen étoit nécessaire pour vaincre l'opiniâtreté de la reine. Madame de Chevreuse, à qui j'avois mandé que cette scène étoit ridicule, m'écrivit qu'elle voyoit les choses de plus près que moi. Le cardinal proposa l'affaire au conseil, et il conclut sa proposition par une prière très humble qu'il fit à la reine de condescendre à la demande de M. le duc d'Orléans et à ce que le mérite et les services de M. le coadjuteur demandoient encore avec plus d'instance : ce furent ses propres paroles. Elles furent relevées avec une hauteur et une fermeté que l'on ne trouve pas souvent dans les conseils, quand il s'agit de combattre les avis des premiers ministres. Le Tellier et Servien se contentèrent de ne pas lui applaudir, mais le garde des sceaux lui perdit tout respect : il l'accusa de prévarication et de foiblesse, il mit un genou en terre devant la reine pour la supplier, au nom du roi son fils, de ne pas autoriser par un exemple qu'il appela funeste l'insolence d'un sujet qui vouloit arracher les grâces l'épée à la main. La reine fut émue, le pauvre M. le cardinal eut honte de sa mollesse et de sa trop grande bonté, et madame de Chevreuse et Laigues eurent tout sujet de reconnoître que j'avois bien jugé et qu'ils avoient été cruellement joués. Il est vrai que j'en avois aussi donné de ma part une occasion très belle et très naturelle. J'ai fait beaucoup de sottises en ma vie ; voici à mon sens la plus signalée.

J'ai remarqué plusieurs fois que quand les hommes ont balancé longtemps à entreprendre quelque chose par la crainte de n'y pas réussir, l'impression qui leur reste de cette crainte fait pour l'ordinaire qu'ils vont trop vite dans la conduite de leur entreprise. Voilà justement ce qui m'arriva. J'avois eu toutes les peines du monde à me résoudre à prétendre au cardinalat, parce que la prétention sans la certitude du succès me paroissoit au dessous de moi. Dès que l'on m'y eut engagé, le reste de cette idée m'obligea, pour ainsi dire, à me précipiter de peur de demeurer trop longtemps en cet état, et au lieu de laisser agir madame de Chevreuse auprès du Tellier, comme nous l'avions concerté, je lui parlai moi-même deux ou trois jours après elle, et je lui dis familièrement et en bonne amitié que j'étois bien fâché que l'on m'eût réduit malgré moi dans une condition où je ne

pouvois plus être que chef de parti ou cardinal, que c'étoit à M. Mazarin à opter. M. le Tellier rendit un très fidèle compte de cet apophthegme, qui servit de thème à l'opinion de M. le garde des sceaux. Il le devoit assurément laisser prendre à un autre après l'obligation qu'il m'avoit, et après les engagements qu'il avoit pris avec moi malgré moi-même. Mais je confesse aussi qu'il y avoit bien de l'étourderie de mon côté de l'avoir donné. Il est moins imprudent d'agir en maître que de ne pas parler en sujet. Le cardinal ne fut pas beaucoup plus sage dans l'apparat qu'il donna au refus de ma nomination, que je ne l'avois été dans ma déclaration au Tellier. Il crut me faire beaucoup de tort en faisant voir au public que j'avois un intérêt, quoique j'eusse toujours fait profession de n'en point avoir. Il ne distinguoit pas les temps ; il ne faisoit pas réflexion qu'il ne s'agissoit plus, comme disoit Caumartin, de la défense de Paris et de la protection des peuples, où tout ce qui paroît particulier est suspect ; il ne me nuisit point par sa scène dans le public, où ma prétention paroissoit fort ordinaire et fort nécessaire, et il m'engagea par cette même scène à ne pouvoir jamais recevoir de tempérament sur cette même promotion. Pour vous dire le vrai, il n'y en avoit point dont j'eusse été capable, mais enfin sa conduite en cela ne fut pas prudente, et le maréchal de Retz, mon aïeul, qui a passé pour le plus habile courtisan de son temps, disoit que l'une des plus nécessaires observations de la vie civile étoit celle de cacher autant qu'il se peut les refus que l'on est quelquefois obligé de faire à des gens de qui l'on peut craindre ou espérer.

Le cardinal revint quelque temps après à Paris avec le roi. Il offrit pour moi à madame de Chevreuse Ocrean, Saint-Lucien, le payement de mes dettes, la charge de grand aumônier, et il ne tint pas à elle et à Laigues que je n'en prisse le parti. Je l'aurois refusé s'il y eût ajouté douze chapeaux. J'étois engagé, et Monsieur, qui s'étoit défait de la pensée d'ériger autel contre autel, par l'impossibilité qu'il avoit trouvée à Fontainebleau de diviser le cabinet et de me mettre en perspective vis-à-vis du Mazarin avec le bonnet rouge ; Monsieur, dis-je, avoit pris la résolution de faire sortir de prison MM. les princes. Tout le monde a cru que j'avois eu beaucoup de peine à lui inspirer cette pensée et l'on s'est trompé. Il y avoit très longtemps que je lui en voyois des velléités. Je vous ai marqué de certains mots de temps en temps que j'avois observés, et qui me faisoient juger que la

bonne conduite vouloit même que nous eussions une attention très particulière sur ses mouvements. Mais il est vrai que ces velléités fussent demeurées longtemps stériles et infructueuses si je ne les eusse cultivées et échauffées. Il est vrai encore qu'il ne les avoit jamais que comme son pis-aller, parce qu'il craignoit naturellement M. le Prince et comme offensé et comme supérieur, sans proportion, en gloire, en courage et en génie, ce qui faisoit qu'il perdrait ou du moins qu'il mettroit à part ces velléités dès qu'il verroit le moindre jour à se pouvoir tirer par une autre voie de l'embarras où les contre-temps du cardinal le jetoient à tous les instants à l'égard du public, dont Monsieur ne vouloit en façon du monde perdre l'amour. Caumartin, qui n'ignoroit pas ce qu'il avoit dans l'âme sur ce point, et qui savoit d'ailleurs qu'il étoit fort rebuté de la guerre civile et qu'il la craignoit beaucoup, se servit fort habilement de ces lumières pour lui proposer ma promotion comme une voie mitoyenne entre l'abandonnement au cardinal et le renouvellement de la faction. Monsieur la prit avec joie, parce qu'il crut qu'elle ne seroit qu'une intrigue de cabinet, que l'on pourroit appliquer et pousser dans les suites selon qu'il conviendrait. Dès qu'il vit que le cardinal avoit fermé cette porte, il ne balança pas sur la liberté de MM. les princes. Je conviens que comme tous les hommes qui sont irrésolus de leur naturel ne se déterminent que difficilement pour les moyens, quoiqu'ils le soient pour la fin, il auroit été longtemps à porter sa résolution jusqu'à la pratique, si je ne lui en eusse ouvert et facilité le chemin. Je vous rendrai compte de ce détail après vous avoir parlé de deux aventures assez bizarres que j'eus en ce temps-là.

M. le cardinal Mazarin étant revenu à Paris, ne songea qu'à diviser la Fronde, et les manières de madame de Chevreuse lui en donnoient assez d'espérance : car quoiqu'elle connût très bien qu'elle tomberoit à rien si elle se séparoit de moi, et que par cette raison elle fut très résolue de ne le pas faire, elle ne laissoit pas de se ménager soigneusement à toutes fins avec la cour et de lui laisser croire qu'elle étoit bien moins attachée à moi par elle-même que par l'opiniâtreté de mademoiselle sa fille. Le cardinal qui étoit persuadé qu'il m'affoiblirait beaucoup auprès de Monsieur s'il m'ôtoit madame de Chevreuse, pour qui il est vrai qu'il avoit une inclination naturelle, pensa qu'il feroit un grand coup pour lui s'il me pouvoit braver avec mademoi-

selle de Chevreuse, et il crut qu'il n'y en auroit point de moyen plus sûr que de me donner un rival qui lui fût plus agréable. Je crois que je vous ai parlé dans le premier volume de la tentative qu'il avoit déjà faite par M. de Candale. Il s'imagina qu'il réussiroit mieux par M. d'Annale, qui étoit dans la vérité en ce temps-là beau comme un ange, et qui pouvoit aisément convenir à la demoiselle par sa sympathie. Il s'étoit donné entièrement au cardinal contre les intérêts mêmes de M. de Nemours son aîné, et il se sentit très obligé et très honoré de la commission que l'on lui donna. Il s'attacha à l'hôtel de Chevreuse, et il se conduisit d'abord si bien et même si délicatement, que je ne balançai pas à croire qu'il ne fût envoyé pour jouer le second acte de la pièce qui n'avoit pas réussi à M. de Candale. J'observai avec soin toutes ses démarches, je me confirmai dans mon opinion, je m'en ouvris à mademoiselle de Chevreuse, je ne trouvai pas qu'elle me répondit à ma mode. Je me fâchai, l'on me rapaisa. Je me remis en colère, et mademoiselle de Chevreuse me disant devant lui pour me plaire et pour le picoter, qu'elle ne concevoit pas comme l'on pouvoit souffrir un impertinent, j'en répondis : « pardonnez-moi, mademoiselle, l'on fait souvent grâce à l'impertinence en faveur de l'extravagance. » Le seigneur étoit de notoriété publique l'un et l'autre. Le mot fut trouvé bon et bien appliqué. L'on se défit de lui dans peu de jours à l'hôtel de Chevreuse, mais il se voulut aussi défaire de moi. Il apostâ un illou appelé Grandmaisons pour m'assassiner. Le filou, au lieu de l'exécuter, m'en donna avis. Je le dis à l'oreille à M. d'Annale que je trouvai chez Monsieur, en y ajoutant ces paroles : « J'ai trop de respect pour le nom de Savoie pour ne pas tenir le cas secret. » Il me nia le fait, mais d'une manière qui me le fit croire, parce qu'il me conjura de ne le pas publier. Je le lui promis, et je lui ai tenu ma parole, et je n'y manque aujourd'hui que parce que je me suis fait vœu à moi-même de ne vous celer quoi que ce soit, et parce que je suis persuadé que vous aurez la bonté de n'en jamais parler à personne.

L'autre aventure fut encore plus rare que celle-là et à proprement parler beaucoup plus fallotte. Vous jugez aisément par ce que vous avez déjà vu de madame de Guéméné qu'il devoit y avoir beaucoup de démêlés entre nous. Il me semble que Caumartin vous en comptoit un soir chez vous le détail, qui vous divertit un quart d'heure. Tantôt elle s'alloit plaindre à mon père-

comme une bonne parente de la vie scandaleuse que je menois avec sa nièce, tantôt elle en parloit à un chanoine de Notre-Dame, qui étoit homme de grande piété, qui m'en importunoit beaucoup. Tantôt elle s'emportoit publiquement avec des injures atroces contre la mère, contre la fille et contre moi. Quelquefois le ménage se rétablissoit pour quelques jours, pour quelques semaines. Voici le comble de la folie. Elle fit très proprement accommoder une manière de cave ou plutôt de serre d'oranger, qui répond dans son jardin et qui est justement sous son petit cabinet, et elle proposa à la reine de me prendre, en lui promettant qu'elle lui en donneroit les moyens pourvu qu'elle lui donnât sa parole de me laisser sous sa garde enfermée dans la serre. La reine me l'a dit depuis, madame de Guéméné me l'a confessé. Le cardinal ne le voulut pas, parce que si je fusse disparu, le peuple s'en seroit pris certainement à lui. De bonne fortune pour moi, elle ne s'avisa point de ce bel expédient que dans le temps que le roi étoit à Paris. Si c'eût été en celui du voyage de Guienne, j'étois perdu ; car, comme j'allois quelquefois chez elle la nuit et seul, elle m'eût très facilement livré. Je reviens à Monsieur.

Je vous ai dit qu'il avait pris la résolution de faire sortir de prison MM. les princes, mais il n'y avoit rien de plus difficile que la manière dont il seroit à propos de s'y prendre. Ils étoient entre les mains du cardinal, qui pouvoit par conséquent en un quart d'heure se donner, au moins par l'événement, le mérite de tous les efforts que Monsieur pourroit faire en des années ; et la plus petite assurance de ces efforts étoit capable de lui en faire prendre la résolution en un instant. Nous résolûmes sur ces réflexions de nous tenir couverts avec toute la précaution possible sur le fond de notre dessein, de réunir, sans considérer les offenses et les intérêts particuliers, tous ceux qui en auroient un commun à la perte du ministre, de jeter des apparences d'intention non droite et non sincère pour la liberté de MM. les princes, non pas seulement parmi les gens de la cour, mais parmi ceux mêmes de leur parti qui étoient les moins bien disposés pour les frondeurs, de donner des lueurs de division entre nous, et d'en fortifier de temps en temps le soupçon par des accommodements avec M. le Prince, dont nous serions séparés successivement les uns après les autres, de réserver Monsieur pour le coup décisif, et au moment de ce coup de pousser tous ensemble le ministre et le ministère, les uns par le cabinet et les autres par le parlement ;

et sur le tout de s'entendre d'abord uniquement avec une personne du parti des princes qui en eût la confiance et la clef. Voilà bien des ressorts, mais il n'y en avoit pas un qui ne fût nécessaire. Vous en voyez sans doute l'usage d'un coup d'œil. Ce qui fut d'heureux et même de merveilleux est qu'il n'y en eût aucun qui manquât ; que toutes les pièces eurent avec justesse le mouvement auquel on les avoit destinées, et que les seules roues de la machine qui allèrent un peu plus vite que l'on ne l'avoit projeté, se remirent dans leur équilibre presque au moment de leur dérèglement. Je m'explique. Madame de Rhodes, conservoit toujours beaucoup d'habitude avec le garde des sceaux, lui donna une grande joie en lui faisant voir qu'elle auroit assez de pouvoir auprès de moi par le moyen de mademoiselle de Chevreuse, pour m'obliger à ne pas rompre avec lui sur le dernier tour qu'il m'avoit fait. Il avoit fait son coup. Il m'avoit ôté, à ce qu'il pensoit, le chapeau ; il se croyoit très heureux de trouver une bonne amie qui me dorât une pillule de cette espèce, et qui lui donnât lieu de demeurer lié à une cabale qui poussoit le Mazarin, ce qui étoit son compte, et dont il avoit paru toutefois absolument détaché, ce qui étoit aussi son jeu. Il nous étoit d'une si grande conséquence de ne pas unir au cardinal le garde des sceaux, qui connoissoit notre manœuvre comme ayant été des nôtres, et comme y ayant même encore beaucoup de part, hors en ce qui regardoit mon chapeau, que je pris ou feignis de prendre pour bon, mais avec joie, tout ce qu'il lui plut de me dire de la comédie de Fontainebleau. Il joua fort bien, je ne jouai pas mal. Je trouvai qu'il lui eût été impossible de se défendre d'en user comme il en avoit usé vu les circonstances. Mademoiselle de Chevreuse, qui l'appeloit son papa, fit des merveilles : nous soupâmes chez lui. Il nous donna la comédie en tout sens, et je ne souviens entre autres que comme il étoit extrêmement bijoutier, et qu'il avoit tous les doigts pleins de petites bagues, nous fûmes une partie du soir à raisonner sur les mesures qu'il falloit qu'il gardât pour ne pas blesser, en certaines occasions, mademoiselle de Bois-Daupin. Vous verrez que ces folies ne nous furent pas inutiles et qu'elles coûtèrent cher à Mazarin. Il s'imagina que madame de Rhodes, qu'il croyoit beaucoup plus au garde des sceaux qu'à moi, m'amusoit par mademoiselle de Chevreuse, à qui il se figuroit qu'elle faisoit croire tout ce qu'elle vouloit. Il ne pouvoit douter, après ce qu'il avoit vu à Fontaine-

beau, que le garde des sceaux et moi nous ne fussions intimement mal, et je sais que quand il connut, après sa sortie de la cour, que nonobstant tout ce démêlé nous nous étions accommodés pour le chasser; je sais, dis-je, qu'il dit en jurant que rien ne l'avoit jamais tant surpris de tout ce qui lui étoit arrivé en sa vie.

Madame de Rhodes ne nous fut pas moins utile du côté de madame la Palatine. Je vous ai déjà dit qu'elle en avoit été extrêmement recherchée, et vous pouvez juger comme elle en fut reçue. Elle ménagea avec elle fort adroitement tous les préliminaires. Je la vis la nuit et je l'admirai. Je la trouvai d'une capacité étonnante, ce qui me parut particulièrement, en ce qu'elle savoit se fixer. C'est une qualité très rare particulièrement parmi les femmes, et qui marque autant un esprit éclairé au dessus du commun. Elle fut ravie de me voir aussi inquiet que je l'étois sur le secret, parce qu'elle ne l'étoit pas moins que moi en son particulier. Je lui dis nettement que nous appréhendions que ceux du parti de MM. les princes ne nous montrassent au cardinal pour le presser de s'accorder avec eux. Elle m'avoua franchement que ceux du parti de MM. les princes craignoient que nous ne les montrassions au cardinal pour le forcer de s'accorder avec nous, sur quoi lui ayant répondu que je lui engageois ma fol et ma parole que nous ne recevions aucune proposition de la cour, je la vis dans un transport de joie que je ne vous puis exprimer; et elle me dit qu'elle ne nous pouvoit pas donner la même parole, parce que M. le Prince étoit en un état où il étoit obligé de recevoir tout ce qui lui pouvoit donner sa liberté; mais qu'elle m'assuroit que si je voulois traiter avec elle, la première condition seroit que quoi qu'elle pût promettre à la cour ne pourroit jamais l'engager au préjudice de ce dont nous serions convenus. Nous entrâmes ensuite en matière, je lui communiquai mes vues, elle s'ouvrit des siennes, et après deux heures de conférence dans lesquelles nous convinmes de tout, elle me dit : « Je vois bien que nous serons bientôt de même parti, si nous n'en sommes déjà. » Il faut vous tout dire. Elle tira en même temps de dessous son chevet, car elle étoit au lit, huit ou dix liasses de chiffres, de lettres, de blancs signés; elle prit confiance en moi de la manière du monde la plus obligeante. Nous fîmes un petit mémoire de tout ce que nous aurions à faire de part et d'autre; et voici ce que nous avions à faire.

Madame la Palatine devoit dire à M. de Nemours, au président Viole, à Arnaut et à Croissy que les frondeurs étoient ébranlés pour servir M. le Prince, mais qu'elle doutoit extrêmement que l'intention du coadjuteur ne fût de se servir de son parti pour abattre le cardinal et non pas pour lui rendre la liberté; que celui qui lui avoit fait des avances et qui ne vouloit pas être nommé lui avoit parlé si ambiguement qu'elle en étoit entrée en défiance, qu'à tout hasard il falloit écouter, mais qu'il étoit nécessaire d'être fort alerte, parce que les coups doubles étoient fort à craindre. Madame la Palatine avoit jugé qu'il falloit qu'elle pariât ainsi, d'abord pour deux raisons, dont la première étoit qu'il lui importoit même pour le service de MM. les princes d'effacer de l'esprit de beaucoup de gens de son parti l'opinion qu'ils avoient qu'elle étoit trop aliénée de la cour, et l'autre de répandre dans le même parti un air de défiance des frondeurs qui allât jusqu'à la cour, et qui l'empêchât de prendre l'alarme si chaude de leur réunion.

« Si j'étois, me dit madame la Palatine, de l'avis de ceux qui croient que le Mazarin se pourra résoudre à rendre la liberté à M. le Prince, je le servirois très mal en prenant cette conduite; mais comme je suis convaincue, par tout ce que j'ai vu de la sienne depuis la prison, qu'il n'y consentira jamais, je suis persuadée qu'il n'y a qu'à se mettre entre vos mains, et que nous ne nous y mettrions qu'à demi, si nous ne vous donnions nous-mêmes lieu de vous défendre des pièges que ceux des amis de M. le Prince, qui ne sont pas de mon sentiment, vous croiront tendre et qu'ils tendront par l'événement à M. le Prince même. Je sais bien que je hasarde et que vous pouvez abuser de ma confiance, mais je sais bien qu'il faut hasarder pour servir M. le Prince; et je sais même de plus que l'on ne le peut servir dans la conjoncture présente sans hasarder précisément ce que je hasarde. Vous m'en montrez l'exemple, vous êtes ici sur ma parole, vous êtes ici entre mes mains. »

J'avois naturellement de l'inclination à servir M. le Prince, pour qui j'avois eu toute ma vie et respect et tendresse particulière; mais je vous avoue que je crois que le procédé et si net et si habile de la Palatine m'y eût engagé quand je n'y aurois pas été aussi porté que je l'y étois par moi-même. Je commençai à l'aimer; car elle eut autant de bonté à me confier les raisons de ses sentiments qu'elle avoit eu d'habileté à me les persuader. Dès

qu'elle vit que je répondois à sa franchise, non plus seulement par des honnêtetés sur les faits, mais encore par des ouvertures sur les motifs, elle quitta la plume avec laquelle elle écrivoit son mémoire, elle me fit le plan de son parti; elle me dit que le premier président vouloit la liberté de M. le Prince et par lui-même et encore plus par Champlâtreux; mais qu'il l'espéroit par la cour, et qu'il ne la vouloit en façon du monde par la guerre. Que le maréchal de Gramont la souhaitoit plus qu'homme de France, mais qu'elle n'en connoissoit pas un plus propre à serrer ses liens, parce qu'il seroit toute sa vie la dupe du cabinet. Que madame de Montbazon leur faisoit tous les jours espérer M. de Beaufort, mais que l'on comptoit sa foi pour rien et son pouvoir pour peu de chose. Qu'Arnaut et Viole vouloient la liberté de MM. les princes par la cour, pour leurs intérêts particuliers, et que leur avidité toute seule soutenoit leur espérance. Que Croissy étoit persuadé qu'il n'y avoit rien à faire qu'avec moi; mais qu'il étoit si emporté qu'il n'étoit pas encore temps de s'en ouvrir avec lui. Que M. de Nemours n'étoit qu'un fantôme agréable, que le seul homme à qui elle se découvroit et par qui elle négocieroit avec moi seroit Montreuil, duquel je vous ai tantôt parlé. Elle reprit en cet endroit son mémoire pour le continuer.

Vous en avez vu le premier article. Le second fut que quand on jugeroit nécessaire ou pour empêcher ceux du parti des princes de courir trop vite au Mazarin, ce qui leur arrivoit souvent à la moindre lueur qu'il leur faisoit paroître de bonne intention pour leur liberté ou pour quelque autre sujet que ce pût être; le second article, dis-je, fut que quand on jugeroit à propos de faire paroître la Fronde, nous commencerions par madame de Montbazon, qui croiroit si bien elle-même avoir entraîné M. de Beaufort, que j'aurois toutefois disposé auparavant, que si le cardinal en étoit averti, comme il étoit impossible qu'il ne le fût pas de tout ce qui se faisoit dans un parti aussi divisé d'intérêts et de sentiments que celui des princes, il ne douteroit pas lui-même que la Fronde ne se fût divisée, ce qui, au lieu de l'intimider, lui donneroit encore plus d'audace. Le troisième article fut qu'elle ne s'ouvriroit, sur mon sujet, à qui que ce soit, jusqu'à ce qu'elle eût vu tous les esprits de sa faction disposés à recevoir ce que l'on leur voudroit faire savoir. Nous nous jurâmes après cela un concert entier et parfait, et nous nous tinmes fidèlement et exactement parole.

Monsieur approuva en tout et partout ma négociation, qui n'étoit que le p'lan de notre conduite, et ce qui étoit pourtant le plus pressé, parce qu'il n'y avoit pas un instant où on ne la pût déconcerter par des pas contraires. Nous avions remis à la nuit suivante la discussion des conditions par lesquelles l'on commence d'ordinaire, et par lesquelles nous ne fîmes point difficulté de finir en cette occasion, parce que la Fronde avoit la carte blanche et qu'il ne s'agissoit que de combattre d'honnêteté. Monsieur ne vouloit point d'autres conditions que l'amitié de M. le Prince, le mariage de mademoiselle d'Alençon avec M. le duc, et la renonciation à la prétention de la connétablerie. L'on m'offroit les abbayes de M. le prince de Conti, et vous croyez aisément que je ne les voulois pas. M. de Beaufort étoit bien aise que l'on ne le troublât point dans la possession de l'amirauté, et ce n'étoit pas une affaire. Mademoiselle de Chevreuse n'étoit pas fâchée de devenir princesse du sang, par le mariage de M. le prince de Conti; et ce fut la première offre que madame la Palatine fit à madame de Rhodes. Tout cela fut réglé dès la seconde conférence, mais il fut réglé en même temps qu'il ne s'en écrirait rien qu'à mesure que les traités particuliers se feroient, et cela pour la même raison pour laquelle il avoit été résolu de n'en point faire de général. Vous l'avez vu ci-dessus. Madame la Palatine me pressa beaucoup de recevoir en forme la parole de MM. les princes de ne point traverser mon cardinalat. Je vous rendrai tantôt compte de la raison que j'eus pour ne la pas accepter en ce temps-là. La postérité aura peine à croire la justesse avec laquelle toutes ces mesures se gardèrent. Je ne puis encore la concevoir moi-même. Il est vrai que je trouvai un moyen sûr de remédier à ce qui les pouvoit rompre le plus facilement, qui étoit le peu de secret et l'infidélité de madame de Montbazon; car quand nous jugeâmes, madame la Palatine et moi, qu'il étoit temps que M. de Beaufort s'ouvrit encore plus qu'il n'avoit fait jusque-là avec les amis de M. le Prince, je lui fis voir que le secret qu'il garderoit sur le sujet de Monsieur et sur le mien à madame de Montbazon lui donneroit un très grand mérite auprès d'elle, et feroit cesser les reproches qu'il m'avoit qu'elle lui faisoit continuellement du pouvoir que j'avois sur son esprit. Il conçut ce que je lui disois, il en fut ravi. Arnant crut avoir fait un miracle en faveur de son parti d'avoir gagné M. de Beaufort par madame de Montbazon. Madame de Nemours, sa

bonne sœur, prétendoit cette gloire. Madame la Palatine, qui étoit aussi plaisante qu'habile, s'en donnoit toutes les nuits la comédie et à elle et à moi. Le prodige est que ce traité de M. de Beaufort demeura très secret contre toute sorte d'apparence, qu'il ne nuisit à rien et qu'il ne produisit justement que l'effet que l'on en vouloit, qui étoit de faire connoître à ceux qui gouvernoient à Paris les affaires de M. le Prince, que l'unique ressource ne consistoit pas dans le Mazarin. Un des articles du traité de M. de Beaufort portoit qu'il feroit tous ses efforts pour obliger Monsieur à prendre la protection de MM. les princes, et qu'il romproit même avec le coadjuteur s'il persistoit dans l'opiniâtreté qu'il avoit témoignée jusque là contre leur service.

Madame de Montbazon avoit été négligée dans les derniers temps par la cour, qui n'estimoit ni sa fidélité ni sa capacité, et qui de plus connoissoit son peu de pouvoir. Cette circonstance ne nous fut pas inutile. Je ne sais si je ne vous ai point déjà dit en quelque endroit de cet ouvrage que ce qui est même méprisable n'est pas toujours à mépriser.

Quand madame la Palatine eut donné le temps à son parti de se détromper des fausses lueurs avec lesquelles la cour l'amusoit, et qu'elle eut mis les esprits au point où Monsieur les vouloit, je me laissai pénétrer beaucoup davantage que je n'avois accoutumé à Arnaut et à Viole, qui se pressèrent extrêmement de lui en apprendre la bonne nouvelle. Croissy, qui m'avoit toujours sollicité, fut l'entremetteur de notre entrevue. Elle se fit la nuit chez madame la Palatine. Nous conférâmes, nous signâmes le traité, et M. de Beaufort le signa aussi bien que moi, pour faire voir au parti des princes notre union, et que celui qui avoit signé auparavant tout seul n'étoit pas le bon. Nous convinmes que ce traité seroit mis en dépôt entre les mains de Blancménéil, qui, tel que vous le connoissez, faisoit en ce temps-là quelque figure, à cause qu'il avoit été des premiers à déclamer dans le parlement contre le cardinal. Ce traité est, à l'heure qu'il est, en original, entre les mains de Caumartin, qui, étant avec moi à Joigny il y a huit ou dix ans, le trouva abandonné dans une vieille armoire de garde-robe. Ce qu'il y eut de plaisant dans cette conférence fut que, de concert avec la Palatine, je leur fis le fin des intentions de Monsieur, ce qui étoit la grosse corde, et qui, par toutes raisons, ne se devoit toucher que la dernière, et qu'eux parcellément me firent aussi les fins de ce qu'ils en savoient d'ailleurs

par le même concert. La différence est qu'elle vouloit bien que je susse le dessous des cartes, parce qu'elle voyoit que je ne gâterois rien au jeu, et qu'elle le leur cachoit effectivement le plus qu'il lui étoit possible, pour la raison que je vous vas expliquer.

Monsieur, qui étoit l'homme du monde le plus incertain, ne se résolvait jamais que très difficilement aux moyens, quoiqu'il fût résolu à la fin. Ce défaut est une des sources des plus empoisonnées des fausses démarches des hommes. Il vouloit la liberté de MM. les princes, mais il y avoit des moments où il la vouloit par la cour. Cela ne se pouvoit, parce que si la cour y eût donné son premier soin, c'eût été d'en exclure Monsieur, ou du moins de ne l'y admettre qu'après coup et comme une représentation. Il le jugeoit très bien, et il me l'avoit dit cent fois lui-même. Mais comme il étoit foible, et que les gens de ce caractère ne distinguent jamais assez ce qu'ils veulent de ce qu'ils voudroient, il se laissoit aller quelquefois à M. le maréchal de Gramont, qui se laissoit amuser du matin au soir par le Mazarin, et qui lui persuadoit, une fois ou deux par semaine, que la cour étoit disposée à agir de bonne foi avec lui, pour donner la liberté à MM. les princes.

Je m'aperçus bientôt de l'effet des longues conversations de M. le maréchal de Gramont; mais comme il me sembloit que j'en effacerois toujours les impressions par une ou deux paroles, je n'y faisois pas beaucoup de réflexion, et d'autant moins que je ne pouvois pas m'imaginer que Monsieur, qui m'avoit témoigné des appréhensions mortelles du manquement de secret, fût capable de se laisser entamer par l'homme du monde qu'il connoissoit pour en avoir le moins en toutes choses sans exception. Je me trompois toutefois, car Monsieur, qui véritablement ne lui avoit pas avoué qu'il traitât avec le parti des princes par les frondeurs, avoit fait presque pis en lui découvrant que les frondeurs y traitoient pour eux-mêmes; qu'ils l'avoient voulu persuader de faire la même chose; qu'il l'avoit refusé, et qu'au fond il ne vouloit entrer que conjointement avec la cour, dans l'opinion que la cour y marcheroit de bon pied.

Le premier président et le maréchal de Gramont, qui agissoient de concert, ne manquèrent pas de se faire honneur de cette importante nouvelle auprès de Viole, de Croissy et d'Arnaut, pour les empêcher de prendre aucune confiance aux frondeurs, dont enfin la principale considération consistoit en Monsieur. Jugez de l'effet

de ce contre-temps, si les mesures que j'avois prises avec madame la Palatine ne l'eussent sauvé. Elle s'en servit très finement cinq ou six jours durant pour brouiller les espèces que l'impétuosité de Viole avoit un peu trop éclaircies; et quand elle eut fait ce qu'elle désiroit, et qu'elle crut que *comœdia in comœdia* n'étoit plus de saison, elle se servit encore plus utilement du dénouement de la pièce que vous allez voir.

Nous jugeâmes à propos, madame la Palatine et moi, que je m'expliquasse à Monsieur pour empêcher qu'une autre fois de pareils malentendus n'arrivassent, qui eussent été capables de déconcerter les mesures du monde les mieux prises. Je lui parlai avec liberté, je me plaignis avec ressentiment. Il eut honte, il eut regret; il me paya d'abord d'une fausse monnaie en me disant qu'il n'avoit pas dit cela et cela au maréchal de Gramont; mais qu'il étoit vrai qu'il avoit estimé qu'il étoit bon de lui faire croire qu'il n'étoit pas si fort passionné pour les frondeurs que la reine se le vouloit persuader. Enfin je n'en pus tirer que de méchantes raisons, qui me persuadèrent à moi-même que l'appréhension qu'il avoit que la cour ne donnât tout d'un coup, sans sa participation, la liberté à MM. les princes, lui avoit fait faire ce faux pas. Comme je lui en eus fait voir la conséquence et pour lui-même et pour nous, il m'offrit avec empressement de faire tout ce qui seroit nécessaire pour y remédier. Il écrivit une lettre antidatée de Limours, où il alloit assez souvent, par laquelle il me faisoit des railleries même fort plaisantes des négociations que le maréchal de Gramont prétendoit avoir avec lui. Ces railleries étoient si bien circonstanciées selon les instructions que la Palatine m'avoit données, que les négociations du maréchal n'en paroisoient plus que chimériques. Madame la Palatine fit voir cette lettre, comme en grande confiance, à Viole, à Arnaut et à Croissy. Je fis semblant d'en être fâché. Je me radoucis, j'entrai dans la raillerie, et de ce jour le maréchal de Gramont et le premier président furent joués jusqu'à celui de la liberté de MM. les princes, d'une manière qui en conscience me faisoit quelquefois pitié.

Nous eûmes encore un petit embarras, qui se peut appeler domestique dans ce temps-là. Le garde des sceaux, qui comme vous avez vu, s'étoit réuni avec nous pour la perte du Mazarin, appréhendoit extrêmement la liberté de M. le Prince, quoiqu'il ne s'en expliquât pas ainsi en nous parlant; mais comme l'al-

gues ne s'y étoit rendu que parce qu'il n'avoit pas eu la force de me résister, il se servit de lui pour essayer de retarder nos efforts par madame de Chevreuse. Je m'en aperçus, et j'eus bientôt abattu cette fumée par le moyen de mademoiselle de Chevreuse, qui fit tant de honte à sa mère du balancement qu'elle témoignoit pour son établissement, qu'elle revint à nous, et qu'elle ne nous fut pas même d'un médiocre usage auprès de Monsieur, dans la foiblesse duquel il y avoit bien des étages. Il y avoit très loin de la vellété à la volonté, de la volonté à la résolution, de la résolution au choix des moyens, du choix des moyens à l'application. Mais (ce qui étoit de plus extraordinaire) il arrivoit même assez souvent qu'il demouroit tout court au milieu de l'application. Madame de Chevreuse nous aida sur ce point, et Laigues même, voyant l'affaire trop engagée, ne nous y nuisit pas. Madame de Rhodes ne s'oublia pas non plus auprès du garde des sceaux, qui n'osa d'ailleurs tout à fait se déclarer. Enfin Monsieur signa son traité, mais d'une manière qui vous marquera mieux son génie que tout ce que je vous ai dit.

Caumartin l'avoit dans sa poche avec une écriture de l'autre côté, il l'attrapa entre deux portes, il lui mit une plume entre les doigts et il signa (à ce que mademoiselle de Chevreuse disoit en ce temps-là), comme il auroit signé la cédule du sabbat, s'il avoit eu peur d'y être surpris par son bon ange. Le mariage de mademoiselle de Chevreuse avec M. le prince de Conti fut stipulé dans ce traité, car vous croyez bien qu'il n'en avoit pas été fait de mention dans le mien ; et la promesse de ne point s'opposer à ma promotion y fut aussi insérée, mais par rapport à l'article du mariage, et en marquant expressément que Monsieur ne m'avoit pu faire consentir à recevoir pour moi cette parole de M. le Prince qu'après m'avoir fait voir que le changement de profession de monsieur son frère ne lui laissoit plus aucun lien d'y prétendre pour lui. MM. les princes étoient de toutes ces négociations, comme si ils eussent été en pleine liberté. Nous leurs écrivîmes, ils nous faisoient réponse ; et le commerce de Paris à Lyon n'a jamais été plus réglé. Bar, qui les gardoit, étoit homme de peu de sens, et de plus les plus fins y sont trompés. M. le Prince dit, après qu'il fut sorti de prison, les moyens dont il s'étoit servi pour avoir des lettres, je ne m'en ressouviens pas. Il me semble qu'il en recevoit quelques unes dans des pièces de quarante-huit francs qui étoient creuses. Cette invention ne

m'eût pas été d'usage dans ma prison, parce que l'on ne m'y laissoit toucher aucun argent.

M. le cardinal Mazarin, qui avoit pris goût pour la seconde fois aux acclamations du peuple, quand le roi étoit revenu de Guienne, éprouva aussi bientôt pour la seconde que cette nourriture, quoique assaisonnée avec beaucoup de soin par la flatterie des courtisans, n'étoit pas d'une substance tout à fait solide : il s'en lassa dans peu de jours. Les frondeurs n'en tinrent pas moins le pavé, je n'en étois pas moins souvent à l'hôtel de Chevreuse, et qui est à présent l'hôtel de Longueville ; et qui, comme vous savez, n'est qu'à cent pas du Palais-Royal où le roi logeoit. J'y allois tous les soirs, et mes vedettes se posoient réglément à vingt pas des sentinelles des gardes. J'en ai encore honte quand j'y pense ; mais ce qui m'en faisoit dans le fond du cœur dès ce temps-là, paroissoit grand au vulgaire, parce qu'il étoit haut et excusable, même aux autres, parce qu'il étoit nécessaire. L'on pouvoit dire qu'il n'étoit pas nécessaire que j'allasse à l'hôtel de Chevreuse, mais personne presque ne le disoit, tant l'habitude a de force, particulièrement dans la faction, en faveur de ceux qui ont gagné les cœurs. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous ai dit dans le premier volume de cet ouvrage sur ce sujet. Il n'y avoit rien de si contraire à tout ce qui se passoit à l'hôtel de Chevreuse que les confirmations, les conférences de Saint-Magloire et autres telles occupations. J'avois trouvé l'art de les concilier ensemble, et cet art justifie, à l'égard du monde, ce qu'il concilie.

Le cardinal fatigué, à mon opinion, des alarmes que l'abbé Fouquet commençoit à lui donner à Paris, pour se rendre nécessaire auprès de lui, et entêté de plus de sa capacité pour le gouvernement d'une armée (il m'en a parlé dix fois en sa vie en faisant un galimatias de la distinction qu'il mettoit entre le gouvernement et la conduite d'une armée), le cardinal, dis-je, sortit en ce temps-là assez brusquement de Paris pour aller en Champagne, et pour reprendre Rethel et Château-Portien, que ses ennemis avoient occupés, et dans lesquelles M. de Turenne prétendoit d'hiverner. L'archiduc, qui s'étoit rendu maître de Mouzon après un siège assez opiniâtre, lui avoit donné un corps fort considérable de troupes, qui jointes avec celles qu'il avoit ramassées de tous ceux qui étoient attachés à MM. les princes, formoit une juste et belle armée. Le cardinal lui en opposa une

qui n'étoit pas moins forte : car il joignoit à celle que le maréchal du Plessi commandoit déjà dans la province les troupes que le roi avoit ramenées de Guienne , et d'autres encore que Villequier et Hocquincourt avoient maintenues et même grossies tout l'été. Je vous rendrai compte des exploits de ces deux armées, après que vous aurez vu ceux qui se firent dans le parlement un peu après que le cardinal fut parti.

Nous résolûmes dans un conseil, qui fut tenu chez madame la Palatine, de ne le pas laisser respirer, et de l'attaquer dès le lendemain de l'ouverture du parlement. M. le premier président, qui étoit dans le fond très bien intentionné pour M. le Prince, avoit fait témoigner à ses serviteurs qu'il le serviroit avec zèle en tout ce qui seroit purement des voies de justice ; mais que si l'on prenoit celle de la faction, il n'en pouvoit jamais être. Il s'en expliqua même ainsi au président Viole, en ajoutant que le cardinal voyant que le parlement ne pourroit pas s'empêcher de faire enfin justice à deux princes du sang qui la demandoient, et contre lesquels il n'y avoit aucune accusation intentée, se rendroit infailliblement, pourvu que l'on ne lui donnât aucun lieu de croire que l'on eût des mesures avec les frondeurs, et que le moindre soupçon de correspondance avec eux feroit qu'il n'y auroit aucune extrémité dont il ne fût capable, plutôt que d'avoir la moindre pensée pour leur liberté. Voilà ce que la reine, le cardinal et tous les subalternes disoient à tous les moments ; voilà ce que le premier président et le maréchal de Gramont se persuadoient être bon et sincère, et voilà ce qui eût tenu M. le Prince, peut-être pour toute la vie du Mazarin, dans les fers, sans le bon sens et sans la fermeté de madame la Palatine. Vous voyez par cette circonstance, encore plus que par toutes les autres, que je vous ai marquées jusqu'ici, de quelle nécessité il étoit de couvrir notre jeu dans une conjoncture ou au moins pour l'ouverture de la scène. La contenance du premier président nous étoit très considérable. Il faut avouer qu'il n'y a jamais eu de comédie si bien exécutée.

Monsieur fit croire au maréchal de Gramont qu'il vouloit la liberté des princes, mais qu'il ne la vouloit que par la cour (1), et

(1) Le duc d'Orléans étoit l'époux de la Reine par le traité suivant qu'ils avoient signé tous les deux au sujet de la détention des princes.

« La Reine considérant qu'en l'état présent des affaires du royaume et

parce qu'il n'y avoit qu'elle qui la pût donner sans guerre civile, et parce qu'il avoit découvert que les frondeurs ne la vouloient pas dans le fond. Les amis de M. le Prince firent voir au premier président que comme nous les voulions tromper en nous servant d'eux pour pousser le Mazarin, sous le prétexte de servir M. le Prince, ils se vouloient servir de nous pour donner la liberté à M. le Prince, sous prétexte de pousser le Mazarin. Je donnois par mes manières toutes les apparences possibles et à ces discours et à ces soupçons. Cette conduite fit tous les effets que nous désirions. Elle échauffa pour le service de MM. les princes et M. le premier président et tous ceux du corps qui avoient de l'indisposition contre la Fronde; elle empêcha que le cardinal ne se précipitât dans quelque résolution qui ne nous plût pas, parce qu'elle lui donna lieu d'espérer qu'il détruiroit les deux partis l'un par l'autre, et elle couvrit si bien notre marche, que l'on ne faisoit pas seulement de réflexion sur les avis

dans les factions et révoltes qui s'élevèrent contre l'autorité du Roy sous prétexte de la liberté de MM. les princes de Condé et de Cony et duc de Longueville, Il n'y a rien de plus important que d'assurer la continuation de la détention des dits princes, en telle sorte que l'on puisse garantir le royaume du mal qu'ils y auraient pu causer si le Roy ne se fut assuré de leurs personnes, et qu'ils pourroient faire avec plus d'animosité et d'effect que jamais s'ils venoient à être mis en liberté.

« La Reyne, délibérant sur une manière de cette conséquence avec M. le duc d'Orléans, et Sa Majesté prenant une entière confiance en l'affection que mon dit sieur le duc d'Orléans a témoigné en toutes rencontres depuis sa régence pour le bien du Royaume, ayant exposé sa propre personne aux périls de la guerre contre les ennemis de cette couronne, tant pour maintenir les conquêtes faites par le feu Roy de glorieuse mémoire que pour les augmenter comme il a fait notablement, et pour contenir toutes choses au dedans de l'Estat, et fait enguaindre qu'il n'a rien plus à cœur que de se conserver dans la même amitié avec la Reyne que Sa Majesté a de tout tems eue pour luy, et ne doutant pas qu'il n'ayt toujours les mêmes bonnes intentions pour le service du Roy et les mêmes sentimens d'affection envers la Reyne.

« Sa Majesté et Monsieur, après avoir bien examiné toutes choses, sont convenus de ce qui en suit.

« Qu'il ne sera point souffert par la Reyne ny par Monsieur qu'il soit fait aucune proposition par qui que ce soit et pour quelque cause que ce puisse estre, de mettre MM. les princes de Condé et Cony et duc de Longueville ni aucun d'eux en liberté durant le tems qui reste à expirer de la régence.

« Et d'autant qu'il pourroit arriver qu'on expedieroit par surprise quelque

qui venoient de toutes parts à la cour contre nous. L'on y croyoit savoir le dessous des cartes. Le premier président ne pouvoit quelquefois s'empêcher de dire à sa place de certaines paroles équivoques, qu'il croyoit que nous n'entendions pas, et qui nous avoient été expliquées la veille chez la Palatine. Nous nous y réjouissions de M. le maréchal de Gramont, qui croyoit et disoit que les frondeurs seroient bientôt pris pour dupes. Il y eut sur ce détail mille et mille farces dignes sans exagération du ridicule de Molière. Revenons au parlement.

La Saint-Martin de l'année 1650 arriva : le premier président et l'avocat général Talon exhortèrent la compagnie à demeurer dans la tranquillité, pour ne point donner d'avantage aux ennemis de l'État. Deslandes-Payen, conseiller de la grande chambre, dit qu'il avoit été chargé la veille, à neuf heures du soir, d'une requête de madame la princesse. Elle fut lue, et elle concluait à ce que MM. les princes fussent amenés au Louvre ; qu'ils y fussent gardés par un officier de la maison du roi ; que le procureur général fût mandé pour déclarer s'il y avoit quelque chose à proposer contre leur innocence ; et que, faute de ce faire, il fût incessamment pourvu à leur liberté. Ce qui fut d'assez plaisant à l'égard de cette requête, fut qu'elle fut concertée l'avant-veille chez madame la Palatine, entre Croissy, Viole et moi, et qu'elle

lettre ou ordre du Roy pour la liberté des dits princes ou d'aucun d'eux, Sa Majesté veut et entend que le sieur de Bar qui a présentement la garde des dits princes, ou celui qui en sera chargé, ne puisse les mettre en liberté qu'il n'ait une lettre signée de la Reyne et de Monsieur pour cet effet qui accompagne la lettre ou l'ordre du Roy.

« Que comme il est très important à l'État que les dits princes ne soient point mis en liberté jusques à ce que le Roy soit en un âge de gouverner luy-même ses affaires :

« La Reyne et Monsieur sont convenus ensemble que quand le Roy sera majeur ils s'emploieront auprès de Sa Majesté pour lui faire agréer que les dits princes continuent d'être détenus au moins pendant les quatre premières années de sa majorité. Qu'en quelque tems que ce soit qu'on vienne à faire proposition pour la liberté des dits princes, il n'en sera point traité par la Reyne ni autre personne dépendante d'elle, qu'avec la participation de Monsieur et de son consentement ; et qu'aussi Monsieur n'en traitera point de sa part et ne souffrira pas qu'il en soit traité par aucuns des siens sans la participation et le consentement de la Reyne.

« En témoin de quoy la Reyne et M. le duc d'Orléans ont signé de leurs propres mains le présent acte. A Paris le 3^e jour de juillet 1650.

« ANNE. GASTON. »

fut minutée la veille chez le premier président qui disoit aux deux autres : — « Voilà servir M. le Prince dans les formes et en gens de bien, et non pas comme des factieux. » L'on mit le soir même sur la requête ce qui étoit de la forme ; elle fut renvoyée au parquet, et l'on prit jour pour délibérer au mercredi d'après, qui étoit le septième de décembre.

Ce jour-là, les chambres étant assemblées, Talon, avocat général, qui avoit été mandé pour prendre ses conclusions sur la requête, dit que la reine avoit mandé la veille les gens du roi, pour leur ordonner de faire entendre à la compagnie que son intention étoit que le parlement ne prit aucune connoissance de la requête présentée par madame la princesse, parce que tout ce qui regardoit la prison de MM. les princes n'appartenoit qu'à l'autorité royale. Les conclusions de Talon, au nom du procureur général, furent que le parlement renvoyât par une députation la requête à la reine, et la suppliât d'y avoir quelque égard.

Talon n'eut pas plus tôt achevé de parler, que Crespin, doyen de la grande chambre, rapporta une autre requête de mademoiselle de Longueville, par laquelle elle demandoit et la liberté de M. son père et la permission de demeurer à Paris pour la solliciter.

Aussitôt que la requête eut été lue, les huissiers vinrent avertir que Desroches, capitalne des gardes de M. le Prince, étoit à la porte, qui demandoit qu'il plût à la compagnie de le faire entrer pour lui présenter une lettre des trois princes. L'on lui donna audience. Il dit qu'un cavalier des troupes qui avoit conduit M. le Prince au Havre, lui avoit apporté cette lettre. Elle fut lue ; elle demandoit que l'on fit leur procès ou que l'on leur donnât leur liberté.

Le vendredi 9, le parlement s'étant assemblé pour délibérer, Saintot, lieutenant des cérémonies, apporta à la compagnie une lettre de cachet, par laquelle le roi ordonnoit de surseoir à toute délibération, jusques à ce qu'elle eût député vers lui pour apprendre ses volontés.

L'on députa dès l'après-dinée. La reine reçut ses députés dans le lit, où elle leur dit qu'elle se portoit fort mal. Le garde des sceaux ajouta que l'intention du roi, qui se trouva présent, étoit que le parlement ne s'assemblât pour quelque affaire que ce pût être, que la santé de la reine, sa mère, ne fût un peu rétablie, afin qu'elle pût elle-même travailler avec plus d'application à tout ce qui seroit de leur satisfaction.

Le 10, le parlement résolut de ne donner de délai que jusques au 14 ; et ce fut ce jour-là que Crespin, doyen du parlement, ne sachant quel avis prendre, porta celui de demander à M. l'archevêque une processon générale, pour demander à Dieu la grâce de n'en former que de bons.

Le 14, l'on eut une lettre de cachet pour empêcher que l'on ne délibérât. Elle portoit que la reine donneroit assurément au plus tôt satisfaction sur l'affaire de MM. les princes. L'on n'eut aucun égard à cette lettre de cachet, et l'on commença la délibération. Le Nain, conseiller de la grande chambre, fut d'avis d'inviter M. le duc d'Orléans de venir prendre sa place, et il passa à cet avis au plus de volx. Vous jugez assez, par tout ce que vous avez vu ci-dessus, qu'il n'étoit pas encore temps que Monsieur parût. Il répondit aux députés qu'il ne se trouveroit point à l'assemblée, que l'on y faisoit trop de bruit ; que ce n'étoit plus qu'une cohue, qu'il ne concevoit pas ce que le parlement prétendoit, qu'il étoit inouï qu'il eût pris connoissance de semblables affaires, qu'il n'y avoit qu'à renvoyer les requêtes à la reine. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cette réponse, qui avoit été résolue chez la Palatine, dès nos premières conférences, parut, par l'adresse de Monsieur, lui avoir été inspirée par la cour : car il ne répondit à Doujat et à Menardeau, qui lui avoient été députés, qu'après en avoir conféré avec la reine, à qui il tourna son absence du parlement d'une manière si délicate, qu'il se la fit demander. Ce qu'il dit aux députés acheva de confirmer la cour dans l'opinion que le maréchal de Gramont voyoit clair et juste dans ses véritables intentions ; et le premier président en fut encore plus persuadé que les frondeurs demeureroient les dupes de l'intrigue ; comme il ne l'étoit pas lui-même du Mazarin à beaucoup près tant que M. le maréchal de Gramont, il n'étoit pas fâché que le parlement lui donnât des coups d'éperons ; et quoiqu'il fit toujours semblant de les rabattre de temps en temps, il n'étoit pas difficile à connoître, et par lui-même quelquefois, et toujours par ceux qui dépendoient de lui dans la compagnie, qu'il vouloit la liberté de MM. les princes, quoiqu'il ne la voulût pas par la guerre.

Le 15, l'on continua la délibération.

Le 17 de même, avec cette différence toutefois que Deslandes-Payen, rapporteur de la requête de MM. les princes, ayant été interrogé par le premier président s'il n'auroit rien à ajouter à

son avis qu'il avoit porté dès le 14 et répété le 15, y ajouta que si la compagnie jugeoit à propos de joindre aux remontrances qu'elle feroit de vive voix et par écrit pour la liberté des princes, une plainte en forme contre la conduite du cardinal Mazarin, il ne s'en éloigneroit pas. Broussel opina encore plus fortement contre lui. Je n'ai pu pénétrer la raison pour laquelle le premier président s'attira, même un peu contre les formes, cette répétition d'avis du rapporteur que je viens de marquer ; mais je sais bien que l'on lui en voulut du mal au Palais-Royal, et d'autant plus que le cardinal fut nommé dans cette répétition.

Le 18, la nouvelle arriva que M. le maréchal du Plessi avoit gagné une grande bataille contre M. de Turenne ; que ce dernier qui venoit au secours de Rhétel, et qui l'avoit trouvée déjà rendue au maréchal du Plessi par Liponti qui y commandoit la garnison espagnole, s'étant voulu retirer, avoit été forcé de combattre dans la plaine de Saumepuis, qu'il s'étoit sauvé à toute peine, lui cinquième, après y avoir fait des merveilles, qu'il avoit perdu plus de deux mille hommes tués sur la place, du nombre desquels étoit un des frères de l'électeur palatin, et six colonels ; et près de quatre mille prisonniers, entre lesquels étoient don Stevan de Gamarre, la seconde personne de l'armée ; Bouteville, qui est aujourd'hui M. de Luxembourg, le comte de Bossu, le comte de Quintin-Haucour, Sensy, le chevalier de Jarzay et tous les colonels. L'on ajoutoit que l'on avoit pris vingt drapeaux et treute-quatre étendards. Vous ne doutez pas de la consternation du parti des princes, mais vous ne vous la pouvez pas figurer. Je n'eus toute la nuit chez moi que des pleureux et des désespérés ; je trouvai Monsieur atterré.

Le 19, j'allai au Palais où les chambres se devoient assembler ; le peuple me parut dans les rues, morne, abattu, effrayé. Je connus dans ce moment encore plus clairement que je n'avois fait jusqu'à-là, que le premier président étoit bien intentionné pour MM. les princes ; car M. de Rhodes, grand-maitre des cérémonies, étant venu commander au parlement de la part du roi, de se trouver le lendemain à Notre-Dame, au *Te Deum* de la victoire, le premier président se servit naturellement et sans affectation de cette occasion pour faire qu'il n'y eût que peu de gens qui opinassent, dans un temps où il voyoit bien que personne n'opineroit apparemment que foiblement. Il n'y eut en effet que quinze ou seize conseillers qui parlèrent. Le premier

président ayant trouvé moyen de consumer le temps, ils allèrent pour la plupart aux remontrances pour la liberté des princes , mais simplement, timidement, sans chaleur , sans parler contre le Mazarin, et il n'y eut que Menardeau-Champré qui le nomma, mais avec des éloges, en lui donnant tout l'honneur de la bataille de Rhétel, en disant, comme il étoit vrai, qu'il avoit forcé le maréchal du Plessy à la donner, et en avançant avec une effronterie inconcevable, que la compagnie ne pouvoit mieux faire que de supplier la reine de remettre MM. les princes à la garde de ce bon et sage ministre, qui en auroit le même soin qu'il avoit eu jusque-là de l'État. Ce qui me surprit et m'étonna, fut que cet homme, non pas seulement ne fut pas sifflé dans l'assemblée des chambres, mais que même en passant dans la salle , où il y avoit une foule innombrable de peuple, il ne s'éleva pas une seule voix contre lui. Cette circonstance qui me fit voir le fond de l'abattement du peuple , jointe à tout ce qui me parut l'après-dinée dans la vicille et dans la nouvelle Fronde (celle-ci étoit le parti des princes), me fit prendre la résolution de me déclarer dès le lendemain pour relever les courages. Jugez de la nécessité que je trouvai à cette conduite , par ce que vous avez vu jusques ici , de l'intérêt que j'avois à ne me pas découvrir.

Le tempérament que j'y apportai fut de laisser dans mon avis, par lequel je parlois favorable à MM. les princes en général , une porte , laquelle et le Mazarin et le premier président pussent croire que je me tinsse ouverte à dessein , pour ne me pas engager à les servir en particulier pour leur liberté. Je connoissois le premier président pour un homme tout d'une pièce ; et les gens de ce caractère ne manquent jamais de gober avec avidité toutes les apparences qui les confirment dans la première impression qu'ils ont prise. Je connoissois le cardinal pour un esprit qui n'eût pas pu s'empêcher de croire qu'il n'y eût une arrière-boutique partout où il y avoit de la place pour la bâtir ; et c'est presque jeu sûr, avec les hommes de cette humeur, de leur faire croire que l'on veut tromper ceux que l'on veut servir. Je me résolus sur ces fondements d'opiner le lendemain fortement contre les désordres de l'État , et de prendre mon thème sur ce que Dieu ayant béni les armes du roi et éloigné les ennemis de la frontière par la victoire de M. le maréchal du Plessy, nous donnoit le moyen de penser sérieusement aux maladies internes , qui étoient les plus dangereuses. A quoi je fis dessein d'ajouter que

je me croyois obligé d'ouvrir la bouche sur l'oppression des peuples, dans un moment où la plainte ne pouvoit plus donner aucun avantage aux Espagnols, atterrés par la dernière défaite; que l'unc des ressources de l'Etat, et même la plus assurée et la plus infaillible, étoit la conservation des membres de la maison royale; que je ne pouvois voir qu'avec une extrême douleur MM. les princes dans un air aussi mauvais que celui du Havre; et que je croyois que l'on devoit faire de très humbles remontrances au roi pour les en tirer, et pour les mettre en lieu où il n'y eût au moins rien à craindre pour leur santé. Je ne crus pas devoir nommer le Mazarin, afin de lui donner lieu à lui-même et au premier président de croire que ce ménagement pouvoit être l'effet de quelque arrière-pensée que j'avois peut-être de me raccommoier avec lui plus facilement, après avoir ameuté et échauffé contre lui le parti de MM. les princes, par une dernière déclaration, qui n'étant point pour la liberté, ne m'engageoit à rien dans les suites. Je communiquai cette pensée qui ne m'étoit venue qu'en dinant avec madame de Lesdiguières, à Monsieur, à madame la Palatine, à madame de Chevreuse, à Violé, à Arnant, à Croissy, au président de Bellièvre et à Caumartin. Il n'y eut que le dernier qui l'approuvât, tout le monde disant qu'il falloit laisser remettre les esprits, qui ne se fussent jamais remis. Je l'emportai en lui par mon opiniâtreté, mais je l'emportai d'une telle manière, que je connus clairement que si je ne réussissois pas je serois désavoué par quelqu'uns et blâmé par tous. Le coup étoit si nécessaire que je crus en devoir prendre le hasard.

Le lendemain qui fut le 20, je le pris, je parlai comme je viens de vous le marquer. Tout le monde reprit cœur; l'on conçut que tout n'étoit pas perdu, et qu'il falloit que j'eusse vu le dessous des cartes. Le premier président ne manqua de donner à ce que j'avois espéré, et de dire au président le Cogneux, au lever de l'assemblée, que mon avis avoit été fort artificieux, mais qu'on voyoit au travers mon animosité contre MM. les princes.

Le président de Mesme seul et unique ne donna pas dans le panneau. Il jugea que j'étois raccommoier avec M. le Prince, et il s'en affligea à un point qu'il y a des gens qui ont eu que sa douleur contribua à sa mort, qui arriva aussitôt après. Il y eut fort peu de gens qui opinassent ce jour-là, parce qu'il fallut aller au *Te Deum*; mais on vit l'air des esprits et des visages sensiblement changé. La salle du Palais instruite par ceux qui étoient dans les

lanternes, rentra dans sa première *humeur* ; elle retentit, quand nous sortîmes, des acclamations accoutumées, et j'eus ce jour-là trois cents carrosses chez moi, ou je n'en eus pas un.

Le 22, l'on continua la délibération, et l'on s'aperçut de plus en plus que le parlement ne suivoit pas le char de triomphe du Mazarin. Son imprudence à avoir hasardé tout le royaume dans la dernière bataille, y fut relevée de toutes les couleurs que l'on peut croire capables de ternir celles de sa victoire.

Le 30 couronna l'ouvrage. Il produisit l'arrêt par lequel il fut ordonné que très humbles remontrances seroient faites à la reine pour demander la liberté de MM. les princes et le séjour de mademoiselle de Longueville à Paris. Il fut aussi arrêté de députer un président et deux conseillers vers M. le duc d'Orléans, pour le prier d'employer pour le même effet son autorité. Il ne seroit pas juste que j'oubliaisse en ce lieu l'original de la fameuse chanson :

Il y a trois points dans cette affaire.

J'avois recordé jusques à deux heures après minuit M. de Beaufort chez madame de Montbazon, pour le faire parler au moins un peu juste dans une occasion aussi délicate, et dans laquelle l'on prendroit plaisir de m'attribuer ce qu'il pourroit dire mal à propos ; j'y réussis, comme vous le voyez par la chanson, qui, dans la vérité, est rendue en vers mot à mot de la prose. Admirez, s'il vous plait, la force de l'imagination ! Le vieux Machaut, doyen du conseil, et qui n'étoit rien moins qu'un sot, me dit à l'oreille, en entendant cet avis : « L'on voit bien que cela n'est pas de son cru. » Et ce qui est encore de plus merveilleux, est que les gens de la cour y entendirent finesse ; quand je demandai à M. de Beaufort pourquoi il avoit parlé dans son avis de celui de M. d'Orléans, qui ne pouvoit pas opiner puisqu'il n'étoit pas présent, il me répondit qu'il l'avoit fait pour embarrasser le premier président. Cette repartie vaut la chanson.

Les gens du roi ayant demandé audience pour les remontrances, la reine les remit à huitaine, sous prétexte des remèdes qui lui avoient été ordonnés par les médecins. Monsieur répondit au président de Novion, qui lui avoit été député, d'une manière ambiguë et conforme à la conduite qui avoit été résoluë. Les remèdes de la reine durèrent huit ou dix jours de plus que ce

qu'elle avoit eue, ou plutôt de ce qu'elle avoit dû, et les remontrances du parlement ne se firent que le 20 de janvier 1651. Elles furent fortes, et le premier président n'oublia rien de tout ce qui les pouvoit rendre efficaces.

(1651). Le 21, il en fit la relation, c'est-à-dire il la voulut faire, car il en fut empêché par un bruit confus qui s'éleva tout d'un coup des bancs des enquêtes, pour l'obliger à remettre cette relation, dans laquelle il ne s'agissoit que de la liberté de deux princes du sang, et du repos ou du bouleversement du royaume, et pour délibérer sur une entreprise que l'on prétendoit que le garde des sceaux avoit faite sur la juridiction du parlement en la personne d'un secrétaire du roi. Cette bagatelle tint toute la matinée, et obligea M. le premier président à ne faire sa relation que le 23. Il la finit en disant que la reine avoit répondu qu'elle feroit réponse dans peu de jours.

Nous fûmes avertis dans ce temps-là que le cardinal qui n'étoit revenu à Paris après la bataille de Rhetel que parce qu'il ne douta point qu'elle ne dût attérer tous ses ennemis ; nous fûmes, dis-je, avertis que se voyant déchu de cette espérance, il pensoit à en faire sortir le roi ; et nous sûmes même que Beloy, qui étoit à lui quoique domestique de Monsieur, le lui conseilloit et l'assuroit que Monsieur, qui ne vouloit point dans le fond la guerre civile, suivroit certainement la cour. Madame du Fretoy dit à Fremont, à qui elle ne se cachoit pas, parce qu'il lui prêtoit de l'argent, que son mari, qui étoit à Madame et en cabale avec Beloy, étoit de ce sentiment, et qu'il ne l'avoit pas pris sans fondement. Nous ne la croyions pas bien informée ; mais comme l'on ne pouvoit jamais s'assurer pleinement de l'esprit de Monsieur, et comme d'ailleurs nous considérions que le parlement étoit si engagé à la liberté de MM. les princes, et que le premier président même s'étoit si hautement déclaré qu'il n'y avoit plus lieu de craindre qu'ils pussent ni l'un ni l'autre faire le pas en arrière ; nous crûmes qu'il n'y avoit plus de péril que Monsieur s'ouvrit, ou du moins que le peu de péril qui y restoit ne pouvoit pas contrepeser la nécessité que nous trouvions à engager Monsieur lui-même. Car supposé que le roi sortit de Paris, nous étions très assurés que Monsieur ne le suivroit pas s'il avoit rompu publiquement avec le cardinal, au lieu que nous ne nous en pouvions pas répondre si la cour prenoit cette résolution dans le temps qu'il y gardoit encore des mesures. Nous nous servîmes

de ce disparte du parlement, dont je vous viens de parler à propos d'un secrétaire du roi, pour faire appréhender à Monsieur que cet exemple n'instruisit la cour et ne lui donnât la pensée de faire de cette sorte de diversions dont elle avoit mille moyens dans les conjonctures où les moments étoient précieux et où il ne falloit qu'un instant pour déceuerter les plus sages résolutions du monde. Nous employâmes deux ou trois jours à persuader Monsieur que le temps de dissimuler étoit passé. Il le connoissoit et il le sentoit comme nous ; mais les esprits irrésolus ne suivent presque jamais ni leur vue ni leur sentiment, tant qu'il leur reste une excuse pour ne se pas déterminer. Celle qu'il nous alléguoit étoit que s'il se déclaroit le roi sortiroit de Paris, et qu'ainsi nous ferions la guerre civile. Nous lui répondions qu'il ne tenoit qu'à lui, étant lieutenant général de l'Etat, de faire que le roi ne sortit pas de Paris, et que la reine ne pourroit pas refuser, dans une minorité, les assurances que l'on lui demanderoit sur cela. Monsieur levoit les épaules. Il remettoit du matin à l'après-dinée, de l'après-dinée au soir. L'un des plus grands embarras que l'on ait auprès des princes, est que l'on est souvent obligé par la considération de leur propre service de leur donner des conseils dont l'on ne leur peut dire la véritable raison. Celle qui nous faisoit parler étoit le doute ou plutôt la connoissance que nous avions de sa foiblesse, et c'étoit justement celle que nous n'osions lui témoigner. De bonne fortune pour nous, celui contre qui nous agissions eut encore plus d'imprudence que celui pour lequel nous agissions eut de foiblesse ; car justement trois ou quatre jours devant que la reine répondit aux remontrances du parlement, il dit à Monsieur des choses assez fortes devant la reine, sur la confiance qu'il avoit en moi. Le propre jour de la réponse, qui fut le dernier de janvier, il haussa de ton. Il parla à Monsieur, dans la petite chambre grise de la reine, du parlement, de M. de Beaufort et de moi comme de la chambre basse de Londres, de Fairfax et de Cromwell. Il s'emporta jusqu'à l'exclamation en s'adressant au roi. Il fit peur à Monsieur, qui fut si aise d'être sorti du Palais-Royal sain et sauf, qu'en montant dans son carrosse il dit à Jouy, qui étoit à lui, qu'il ne se remettroit jamais entre les mains de cet enragé et de cette furie ; il appela ainsi la reine parce qu'elle avoit reuehéri sur ce que le cardinal avoit dit au roi. Jouy, qui étoit de mes amis, m'avertit de la disposition où étoit Monsieur ; je ne la lais-

sai pas refroidir. Nous nous joignîmes , M. de Beaufort et moi, pour l'obliger à se déclarer, dès le lendemain, dans le parlement. Nous lui fîmes voir qu'après ce qui s'étoit passé il n'y avoit plus aucune sûreté pour lui dans le tempérament ; que si le roi sortoit de Paris nous tomberions dans une guerre civile, où il demeureroit apparemment seul avec Paris, parce que le cardinal qui tenoit MM. les princes en ses mains feroit avec eux ses conditions. Qu'il savoit mieux que personne que nous l'avions plutôt retenu qu'échauffé, tant que nous avions cru pouvoir amuser le Mazarin ; mais que la chose étant dans sa maturité, nous le tromperions, et nous serions des serviteurs infidèles, si nous ne lui disions qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, à moins qu'il ne se résolût à perdre lui-même toute créance dans le parti de MM. les princes, qui commençoit à entrer en défiance de son inaction ; qu'il falloit que le cardinal fût le plus aveugle de tous les hommes pour n'avoir déjà pris ces instants pour négocier avec eux et pour se donner le mérite de leur liberté, qui paroîtroit par l'événement avoir été appréhendée par Monsieur ; que tout ce qui auroit été dit et fait par les frondeurs ne passeroit en ce cas que pour un artifice ; que nous ne doutions point que la cour ne fût sur le point de prendre ce parti ; que ce qu'elle venoit de répondre au parlement en étoit une marque assurée, parce qu'elle lui promettoit la liberté de MM. les princes aussitôt après que leur parti seroit désarmé ; que sa réponse étoit captieuse, mais qu'elle étoit fine ; qu'elle engageoit nécessairement, et sans qu'il y eût même prétexte de s'en défendre, à une négociation avec le parti des princes , que le cardinal éluderoit facilement si Monsieur ne la pressoit pas, ou qu'il tourneroit contre Monsieur même si Monsieur ne la pressoit qu'à demi ; qu'il seroit également honteux et périlleux à Son Altesse Royale ou de laisser MM. les princes dans les fers après avoir traité avec eux, ou de laisser les moyens au cardinal de leur faire croire à eux-mêmes qu'il auroit été le véritable auteur de leur liberté ; qu'il ne s'agissoit de rien moins dans le délai que de ces deux inconvénients ; que l'assemblée du lendemain en décideroit peut-être, parce que la décision dépendroit de la manière dont le parlement prendroit la réponse de la reine ; que cette manière n'étoit pas problématique si Monsieur y vouloit paroître, parce que sa présence assureroit la liberté de MM. les princes, et lui en donneroît l'honneur.

Nous fûmes depuis huit heures jusqu'à minuit sonné à haranguer Monsieur sur ce ton. Madame, que nous avions fait avertir par le vicomte d'Autel, capitaine des gardes de Monsieur, fit des efforts incroyables pour le persuader. Il ne fut pas en son pouvoir. Elle s'emporta, elle lui parla avec aigreur : ce qu'elle n'avoit jamais fait, à ce qu'elle nous dit, et comme il éleva sa voix en disant que s'il alloit au Palais se déclarer contre la cour, le cardinal emmèneroit le roi, elle se mit à crier de son côté : « Qui êtes-vous, monsieur ? n'êtes-vous pas lieutenant général de l'Etat ? ne commandez-vous pas les armées ? n'êtes-vous pas maître du peuple ? je réponds que moi seule je l'en empêcherai. » Monsieur demeura ferme, et ce que nous en pûmes tirer fut que je dirois le lendemain, en son nom et de sa part, dans le parlement ce que nous désirions qu'il y allât dire lui-même. En un mot, il voulut que j'éprouvasse l'aventure qu'il tenoit fort incertaine, parce qu'il croyoit que le parlement n'auroit rien à dire contre la réponse de la reine ; et son raisonnement étoit qu'il auroit l'honneur et le fruit de ma proposition si elle réussissoit ; et que si le parlement se contentoit de la réponse de la reine, il en seroit quitte pour expliquer ce que j'aurois dit de sa part, c'est-à-dire pour me désavouer un peu honnêtement. Je connus très bien son intention, mais elle ne me fit pas balancer, car il y alloit du tout ; et si je n'eusse porté, comme je fis le lendemain, la déclaration de Monsieur au parlement, je suis encore persuadé que le cardinal eût éludé pour très longtemps la liberté de MM. les princes, et que la fin eût été une négociation avec eux contre M. le duc d'Orléans. Madame, qui vit que je m'exposois pour le bien public, eut pitié de moi ; et elle fit tout ce qu'elle put pour faire que Monsieur me commandât de dire au parlement ce que le cardinal avoit dit au roi de la chambre basse de Londres, de Cromwell et de Fairfax. Elle crut que ce discours, rapporté au nom de Monsieur, l'engageroit encore davantage ; et elle avoit raison. Il me le défendit expressément, à mon avis, par la même considération, ce qui me fit encore plus juger qu'il attendoit l'événement. Je courus tout le reste de la nuit pour avertir que l'on grondât, au commencement de la séance, contre la réponse de la reine, qui étoit dans la vérité spécieuse, et qui portoit que bien qu'il n'appartint pas au parlement de prendre connoissance de cette affaire, la reine vouloit bien, par un excès de bonté, avoir égard à ses supplications et donner la liberté à MM. les princes.

Elle contenoit de plus une promesse positive d'abolition pour tous ceux qui avoient pris les armes. Il n'y avoit pour tout cela qu'une petite condition préalable, qui étoit que M. de Turenne eût posé les armes, que madame de Longueville eût renoncé à son traité avec l'Espagne, et que Stenay et Mouzon fussent évacués. J'ai su depuis que cette réponse avoit été inspirée au Mazarin par le garde des sceaux. Il est constant qu'elle éblouit le premier président, qui la vouloit faire passer pour bonne au parlement, le dernier de janvier, qui est le jour auquel il fit la relation de ce qui s'étoit passé la veille au Palais-Royal; que le maréchal de Gramont, qui la croyoit telle, l'avoit si bien déguisée à Monsieur, qu'il ne se pouvoit persuader qu'elle se pût seulement contrarier; que le parlement y donna, ce même jour que je vous viens de marquer, presque aussi à l'aveugle que le premier président.

Et il n'est pas moins constant que le lendemain, qui fut le mercredi premier jour de février, tout le monde revint de cette illusion en s'étonnant de soi-même. Les enquêtes commencèrent par un murmure sourd. L'on demanda après à M. le premier président si la déclaration étoit expédiée, et comme il eût répondu que M. le garde des sceaux avoit demandé un jour ou deux pour la dresser, Viole dit que la réponse qu'on avoit faite au parlement n'étoit qu'un panneau qu'on avoit tendu à la compagnie pour l'amuser; que devant que l'on pût avoir celle de madame de Longueville et de M. de Turenne, le terme que l'on disoit être pris pour le sacre du roi, au 12 de mars, seroit échu; que quand la cour seroit hors de Paris l'on se moqueroit du parlement. Les deux frondes s'élevèrent à ce discours, et quand je les vis bien échauffées je fis signe de mon bonnet, et je dis que Monsieur m'avoit commandé d'assurer la compagnie que la considération qu'il avoit pour tous ses sentiments l'ayant confirmé dans ceux qu'il avoit toujours eus naturellement pour MM. ses cousins, il étoit résolu de concourir avec elle pour leur liberté et d'y contribuer en tout ce qui seroit en son pouvoir. Vous ne sauriez concevoir l'effet de ces trente ou quarante paroles: il me surprit moi-même. Les plus sages parurent aussi fous que le peuple, le peuple me parut plus fou que jamais, et les acclamations passèrent tout ce que vous vous en pouvez figurer. Il n'en fallut pas moins pour rassurer Monsieur, « qui avoit accouché toute la nuit, bien plus douloureusement (me dit madame le matin) que je n'ai jamais accouché de tous mes enfants. » Je le trouvai dans

la galerie entouré de trente ou quarante conseillers qui l'accablaient de louanges ; ils les prenoit tous à part les uns après les autres pour se bien informer et assurer du succès ; et à chaque éclaircissement qu'il en tiroit, il diminuoit le bon traitement qu'il avoit fait tout le matin à M. d'Elbeuf, qui, depuis la paix de Paris, s'étoit livré corps et âme au cardinal, et qui étoit un de ses négociateurs auprès de Monsieur.

Quand il se fut tout à fait éclairci de l'applaudissement que sa déclaration avoit eu, il ne le regarda plus, il m'embrassa cinq ou six fois devant tout le monde, et M. le Tellier étant venu lui demander de la part de la reine s'il avouait ce que j'avois dit de sa part au parlement, « Oni, lui répondit-il, je l'avoue, et je l'avouerai toujours de tout ce qu'il fera et de tout ce qu'il dira pour moi. » Nous crûmes après une aussi grande déclaration que celle-là, que Monsieur ne feroit aucune difficulté de prendre ses précautions pour empêcher que le cardinal n'emmenât le roi, et madame lui proposa de faire garder les portes de la ville, sous prétexte de quelque tumulte populaire. Il ne fut pas en son pouvoir de le lui persuader, et il avoit scrupule, à ce qu'il disoit, de tenir son roi prisonnier.

Comme ceux du parti de MM. les princes l'en pressoient extrêmement, en lui disant que de là dépendoit leur liberté, il leur dit qu'il alloit faire une action qui lèveroit la défiance qu'ils témoignent avoir de lui, et il envoya querir sur-le-champ M. le garde des sceaux, M. le maréchal de Villeroy et M. le Tellier. Il leur commanda de dire à la reine qu'il n'iroit jamais au Palais-Royal tant que le cardinal y seroit, et qu'il ne pouvoit plus traiter avec un homme qui perdoit l'Etat. Il se tourna ensuite vers le maréchal de Villeroy, en lui disant : « Je vous charge de la personne du roi, vous m'en répondrez. » J'appris cette belle expédition un quart d'heure après, et j'en fus très fâché, parce que je la considérai comme le moyen le plus propre pour faire sortir le roi de Paris ; ce qui étoit uniquement ce que nous esayions. Je n'ai jamais pu savoir ce qui obligea le cardinal à s'y tenir après cet éclat, il faut que la tête lui eût tout à fait tourné, et Servien, à qui je l'ai demandé depuis, en convenoit. Il me disoit que le Mazarin, ces douze ou quinze jours, n'étoit plus un homme. Cette scène se passa au palais d'Orléans, le second jour de février.

Le 3, il y en eut une autre au parlement. Monsieur, qui ne gardoit plus de mesures avec le cardinal, et qui se résolut de

le pousser personnellement et même de le chasser, me commanda de donner part à la compagnie, en son nom, de la comparaison du parlement à la chambre basse et des particuliers à Fairfax et Cromwell. Je l'alléguai comme la cause de l'éciat que Monsieur avoit fait la veille, et je l'enbellis de toutes ses couleurs. Je puis dire sans exagération qu'il n'y a jamais eu plus de feu en lieu du monde qu'il y en eut dans tous les esprits à cet instant. Il y eut des avis à décréter contre le cardinal ajournement personnel. Il y en eut à le mander sur l'heure même pour venir rendre compte de son administration. Les plus doux furent de faire très humbles remontrances pour demander à la reine son éloignement. Vous ne doutez pas de l'abattement du Palais-Royal à ce coup de foudre. La reine envoya prier Monsieur d'agréer qu'elle lui menât M. le cardinal. Il répondit qu'il appréhendoit qu'il n'y eût pas de sûreté pour lui dans les rues. Elle offrit de venir seule au palais d'Orléans : il s'en excusa avec respect, mais il s'en excusa. Il envoya une heure après faire défense aux maréchaux de France de ne reconnoître que ses ordres, comme lieutenant général de l'Etat, et aux prévôts des marchands de ne pas prendre les armes que sous son autorité. Vous vous étonnerez sans doute de ce qu'après ces pas l'on ne fit pas celui de s'assurer des portes de Paris pour empêcher la sortie du roi. Madame, qui trembloit de peur de cette sortie, redoubla tous les jours tous ses efforts, et ils ne servirent qu'à faire voir qu'un homme foible de son naturel n'est jamais fort en tout.

Le 4, Monsieur vint au Palais, et il assura la compagnie d'une correspondance parfaite pour travailler ensemble au bien de l'Etat et à la liberté de MM. les princes, et à l'éloignement du cardinal. Comme Monsieur achevoit de parler, les gens du roi entrèrent qui dirent que M. de Rhodes, grand maître des cérémonies, demandoit à présenter une lettre de cachet du roi. L'on balança un peu à lui donner audience, sur ce que Monsieur dit qu'étant lieutenant général de l'Etat, il ne croyoit pas que dans une minorité l'on pût faire écrire le roi au parlement sans sa participation. Comme il ajouta toutefois qu'il ne laissoit pas que d'être de sentiment de la recevoir, l'on fit entrer M. de Rhodes. L'on lut la lettre ; elle portoit ordre de quitter l'assemblée et d'aller par députés, au plus grand nombre qu'il se pourroit, au Palais-Royal pour y entendre les volontés du roi. L'on résolut d'obéir et d'envoyer sur l'heure même les députés, mais de ne point

désemparer, et d'attendre en corps, dans la grande chambre, les députés. Je reçus, comme on se levait pour aller auprès du feu, un billet de madame de Lesdignières qui me mandoit que la veille Servien avoit concerté avec le garde des sceaux et avec le premier président toute la pièce qui s'alloit jouer, qu'elle n'en avoit pu découvrir le détail, mais qu'elle étoit contre moi. Je dis à Monsieur ce que je venois d'apprendre ; il me répondit qu'il n'en doutoit point à l'égard du premier président, qui ne vouloit la liberté de MM. les princes que par la cour ; mais que si le vieux Pantalon (il appeloit de ce nom le garde des sceaux de Châteauneuf, parce qu'il avoit toujours une jaquette fort courte et un fort petit chapeau) étoit capable de cette folie et de cette perfidie tout ensemble, il méritoit d'être pendu de l'autre côté du Mazarin. Il le méritoit donc, car il avoit été l'auteur de la comédie que vous allez voir.

Aussitôt que les députés furent arrivés au Palais-Royal, M. le premier président dit à la reine que le parlement étoit sensiblement affligé de voir que nonobstant les paroles qu'il avoit plu à Sa Majesté de donner pour la liberté de MM. les princes, l'on n'avoit point reçu la déclaration que tout le public attendoit de sa bonté et de sa promesse. La reine répondit que le maréchal de Gramont étoit parti pour faire sortir de prison MM. les princes, en prenant d'eux les sûretés nécessaires pour l'État. Je vous parlerai tantôt de ce voyage ; que ce n'étoit pas sur ce sujet qui étoit consommé qu'elle les avoit mandés, mais sur un autre qui leur seroit expliqué par M. le garde des sceaux. Il fit semblant de l'expliquer ; mais il parla si bas, sous prétexte d'un rhume, que personne ne l'entendit, pour avoir plus de lien, à mon avis, de donner par écrit un sanglant manifeste contre moi, que M. du Plessis eut bien de la peine à lire ; mais la reine le soulageoit en disant de temps en temps ce qui étoit sur le papier. En voici le contenu : « Que tous les rapports que le coadjuteur avoit faits au parlement étoient tous faux et controuvés par lui, qu'il en avoit menti. Voilà la seule parole que la reine ajouta à l'écrit : « que c'étoit un méchant et dangereux esprit, qui donnoit de pernicieux conseils à Monsieur ; qu'il vouloit perdre l'État, parce que l'on lui avoit refusé le chapeau ; qu'il s'étoit vanté publiquement qu'il mettroit le feu aux quatre coins du royaume, et qu'il se tiendrait auprès avec cent mille hommes qui étoient engagés avec lui, pour casser la tête à ceux qui se présenteroient pour l'étouffer. »

L'expression eût été un peu forte et je vous assure que je n'avois rien fait qui en approchât ; mais elle étoit assez propre pour grossir la nuée que l'on vouloit faire fondre sur moi, en la détournant de dessus la tête du Mazariu. L'on voyoit le parlement assemblé pour donner arrêt en faveur de MM. les princes ; l'on voyoit Monsieur dans la grande-chambre déclaré personnellement contre le cardinal ; et l'on s'imagina que la diversion, qui étoit nécessaire, se rendroit possible par une nouveauté aussi surprenante que seroit celle qui mettroit en quelque façon le coadjuteur sur la sellette en l'exposant, sans que le parlement eût aucun lieu de se plaindre de la forme, à tous les brocards qu'il plairoit au moindre de la compagnie de lui donner. L'on n'oublia rien de tout ce qui pouvoit inspirer du respect pour l'attaque et de tout ce qui pouvoit affaiblir la défense. L'écrit fut signé des quatre secrétaires d'état ; et afin d'avoir plus de lieu de pouvoir étouffer tout d'un coup ce que je dirois apparemment pour ma justification, l'on fit suivre de fort près les députés par M. le comte de Brienne, avec ordre de prier Monsieur de vouloir bien aller conférer avec la reine du peu qui restoit pour consommer l'affaire de MM. les princes. Vous verrez par la suite que le garde des sceaux de Châteauneuf avoit inventé cet expédient, dans lequel il avoit deux fins, dont l'une étoit d'éloigner par de nouveaux incidents la délibération qui alloit directement à la liberté de M. le Prince, et l'autre de tirer de la cour une déclaration si publique contre mon cardinalat, que la dignité même de la parole royale se trouvât engagée à mon exclusion. Voilà l'intérêt du garde des sceaux. Servien, qui porta cette proposition au premier président, fut reçu à bras ouverts, parce que le premier président, qui ne vouloit point que M. le Prince se trouvât uni avec Monsieur et avec les frondeurs en sortant de prison, ne cherchoit qu'une occasion pour remettre sa liberté qu'il tenoit infailible de toutes les façons, pour la remettre, dis-je, à une conjoncture où il ne leur eût pas l'obligation aussi pure et aussi entière qu'il la leur auroit en celle-ci. Menardeau, à qui le dessein fut communiqué, poussa plus loin ses espérances et celles de la cour ; car M. de Lyonne m'a dit depuis qu'il l'avoit prié, ce jour-là, d'assurer la reine qu'il ouvriroit l'avis de donner, sur une plainte aussi authentique, commission au procureur général d'informer contre moi, — « ce qui, ajouta-t-il, sera d'une grande utilité, et en décréditant le coadjuteur par une procédure qui le mettra *in*

reatu, et en changeant la carte à l'égard de M. le cardinal. »

Les députés revinrent entre onze heures et midi au Palais, où Monsieur avoit mangé un morceau à la buvette, afin de pouvoir achever la délibération ce jour-là. Le premier président affecta de commencer sa relation par la lecture de l'écrit qui lui avoit été donné contre moi ; et il crut qu'il surprendroit ainsi les esprits. Effectivement il réussit quant à ce point, et la surprise parut dans tous les visages ; quoique je fusse averti, je ne l'étois pas du détail, et j'avoue que la forme de la machine ne m'étoit pas venue dans l'esprit. Dès que je la vis, j'en connus et j'en conçus la conséquence, et je la sentis encore plus vivement quand j'entendis M. le premier président, qui se tournant froidement à gauche dit : — « Votre avis, monsieur le doyen. » Je ne doutai point que la partie ne fût faite, je ne me trompois pas : car il est vrai qu'elle avoit été faite. Mais Menardeau, qui devoit ouvrir la tranchée, eut peur de la salve qu'il appréhenda du côté de la salle. Il y trouva une si grande foule de peuple entrant, tant d'acclamations à la Fronde, tant d'imprécations contre le Mazarin, qu'il n'osa s'ouvrir, et qu'il se contenta de déplorer pathétiquement la division qui étoit dans l'État et celle particulièrement qui paroissoit dans la maison royale. Je ne puis vous dire de quel avis furent tous les conseillers de la grande chambre, et je crois qu'eux-mêmes ne l'eussent pu dire si l'on les en eût pressés à la fin de leur discours. L'un fut de sentiment de faire des prières de quarante heures ; l'autre de prier M. d'Orléans de prendre soin du public. Le bonhomme Broussel même oublia que l'assemblée avoit été résolue et indiquée pour y traiter de l'affaire de MM. les princes, et il ne parla qu'en général contre les désordres de l'État. Ce n'étoit pas mon compte, parce que je n'ignorois pas que tant que la délibération ne se fixeroit pas, elle pourroit toujours retomber sur ce qui ne me convenoit pas.

La place dans laquelle j'opinois, qui étoit justement entre la grande chambre et les enquêtes, me donna le temps de faire mes réflexions et de prendre mon parti, qui fut de traiter l'écrit qui avoit été lu contre moi de pièce dressée par le cardinal, de le mépriser sous le titre de satire et de libelle, d'éveiller par quelque passage court et curieux l'imagination des auditeurs, et de remettre ensuite la délibération dans son véritable sujet. Comme ma mémoire ne me fournit rien dans l'antiquité qui eût rapport

à mon dessein, je fis un passage d'un latin le plus pur et le plus approchant des anciens qui fût en mon pouvoir, et je formai mon avis en ces termes :

« Si le respect que j'ai pour MM. les préopinants ne me fermoit la bouche, je ne pourrois m'empêcher de me plaindre de ce qu'ils n'ont pas relevé l'indignité de cette paperasse que l'on vient de lire, contre toutes les formes, dans cette compagnie, et que l'on voit formée dans des mêmes caractères qui ont profané le sacré nom du roi pour animer des témoins à brevet. Je m'imagine qu'ils ont cru que ce libelle, qui n'est qu'une saillie de la fureur de M. le cardinal Mazarin, étoit trop peu au dessous d'eux et de moi, je n'y répondrai, messieurs, pour m'accommoder à leur sentiment, que par un passage d'un ancien qui me vient dans l'esprit : dans les mauvais temps, je n'ai point abandonné la ville; dans les bons, je n'ai point eu d'intérêt; dans les désespérés, je n'ai rien craint. Je demande pardon à la compagnie de la liberté que j'ai prise de sortir, par ce peu de paroles, du sujet de la délibération. Mon avis est, messieurs, de faire très humbles remontrances au roi, et de le supplier d'envoyer incessamment une lettre de cachet pour la liberté de MM. les princes et une déclaration d'innocence en leur faveur, et d'éloigner de sa personne et de ses conseils M. le cardinal Mazarin. Mon sentiment est aussi, messieurs, que la compagnie résolve, dès aujourd'hui, de s'assembler lundi pour recevoir la réponse qu'il aura plu à Sa Majesté de faire à MM. les députés. »

Les frondeurs applaudirent à mon opinion. Le parti des princes la reçut comme l'unique voie pour leur liberté; l'on opta avec chaleur, et il passa tout d'une voix, ce me semble, à mon avis. J'assurerois au moins qu'il n'y en eut pas trois de contraires.

L'on cherchera longtemps mon passage, qui en latin a une toute autre grâce et même une autre force qu'en françois. M. le premier président, qui ne s'étonnoit de rien, parla de la nécessité de l'éloignement du cardinal selon toute la force de l'arrêt, et avec autant de vigueur que s'il avoit été proposé par lui-même, mais habilement et finement, et d'une manière qui lui donna même lieu de l'alléguer à Monsieur comme un motif d'accorder à la reine l'entrevue qu'elle demandoit par M. de Brienne. Monsieur s'en excusant sur le peu de sûreté qui y seroit pour lui, le premier président insista même avec larmes, et comme il vit Monsieur un peu ébranlé, il manda les gens du roi. Talon, avo-

cat général, fit une des plus belles actions qui se soit jamais faite en ce genre. Je n'ai jamais rien ouï ni lu de plus éloquent : il accompagna ses paroles de tout ce qui leur put donner de la force. Il invoqua les mânes de Henri-le-Grand ; il recommanda la France, un genou en terre, à saint Louis. Vous vous imaginez peut-être que vous auriez ri à ce spectacle ; vous en auriez été ému comme toute la compagnie le fut, et si fort que je m'aperçus que les clameurs des enquêtes commençoient à s'affoiblir. Le premier président qui s'en aperçut comme moi s'en voulut servir, et il proposa à Monsieur d'en prendre l'avis de la compagnie. Je me souviens que Barillon vous racontoit un jour cet endroit. Comme je vis que Monsieur s'ébranloit, et qu'il commençoit à dire qu'il feroit ce que le parlement lui conselleroit, je pris la parole, et je dis que le conseil que Monsieur demandoit n'étoit pas s'il iroit ou s'il n'iroit pas au Palais-Royal, puisqu'il s'étoit déjà déclaré plus de vingt fois sur cela ; mais qu'il vouloit seulement savoir de la compagnie la manière dont elle jugeroit à propos qu'il s'excusât vers la reine. Monsieur m'entendit bien ; il comprit qu'il s'étoit trop avancé ; il avoua mon explication, et M. de Brienne fut renvoyé avec cette réponse, que Monsieur rendroit à la reine ses très humbles devoirs aussitôt que MM. les princes seroient en liberté et que M. le cardinal Mazarin seroit éloigné de la personne et des conseils du roi.

Nous appréhendions, dans la vérité, un coup de désespoir et de la reine et du Mazarin si Monsieur fût appelé au Palais-Royal ; mais l'on eût pu trouver des tempéraments et des sûretés si nous n'eussions eu que cette considération. Nous craignions beaucoup davantage sa foiblesse, et avec d'autant plus de sujet que nous avions remarqué que les délais et les défaites du cardinal pour ce qui regardoit la liberté de MM. les princes, n'avoient d'autre fondement que l'espérance qu'il ne pouvoit perdre que la reine regagneroit Monsieur ; et c'étoit dans cette vue qu'il avoit fait partir le maréchal de Gramont et Lyonne pour le Havre-de-Grâce, comme pour aller prendre avec MM. les princes les sûretés nécessaires pour leur liberté. Monsieur crut, par cette considération, l'affaire si avancée qu'il se laissa aller à envoyer avec eux Goulas, secrétaire de ses commandements. Il s'y engagea dès le premier du mois avec le maréchal de Gramont ; il en fut bien fâché le second au matin, parce que je lui en fis connoître la conséquence, qui étoit de donner à croire au parlement que l'inten-

tion du cardinal fût sincère pour la liberté des princes. Il se trouva par l'événement que j'avois bien jugé; car le maréchal de Gramont, qui partit le même jour pour aller au Havre et qui dit publiquement dans la cour du Luxembourg que MM. les princes avoient leur liberté et sans les frondeurs, n'eut que le plaisir de leur rendre une visite. Il partit sans instruction; l'on lui promit de les lui envoyer. Quand l'on vit que Monsieur avoit retiré le pied du panneau, l'on prit d'autres vues, et le pauvre maréchal, avec les meilleures intentions du monde, joua un des plus ridicules personnages qu'homme de sa qualité ait jamais joué.

Vous allez voir dans peu la preuve convaincante que toutes les démarches, ou plutôt toutes les démonstrations que le cardinal donnoit depuis quelque temps de vouloir la liberté des princes, n'étoient que dans la vue de détacher Monsieur de leurs intérêts, sous prétexte de le réunir à la reine. Je vous ai déjà dit que cette grande scène et des remontrances pour l'éloignement du cardinal et du refus fait à M. de Brienne se passa le 9 de février. Elle ne fut pas la seule. Le vieux bonhomme de la Vieuville, le marquis de Sourdis, le comte de Fiesque, Béthune et Montrésor se mirent dans la tête de faire une assemblée de noblesse pour le rétablissement de leurs privilèges. Je m'y opposai fortement auprès de Monsieur, parce que j'étois persuadé qu'il n'y a rien de plus dangereux dans une faction que de mêler sans nécessité ce qui en a la façon. Je l'avois éprouvé plus d'une fois, et toutes les circonstances en devoient dissuader en cette occasion. Nous avions Monsieur, nous avions le parlement, nous avions l'Hôtel-de-Ville. Ce composé paroissoit faire le gros de l'État; tout ce qui n'étoit pas assemblée légitime le déparoit. Il fallut céder à leurs désirs, auxquels je me rendis toutefois beaucoup moins qu'à la fantaisie d'Annery, à qui j'avois l'obligation que vous avez vue ci-dessus. Il étoit secrétaire de cette assemblée; mais il en étoit encore beaucoup plus le fanatique. Cette assemblée, qui se tint ce jour-là à l'hôtel de la Vieuville, donna une grande terreur au Palais-Royal, où l'on fit monter six compagnies en garde. Monsieur s'en choqua et il envoya, en qualité de lieutenant général de l'État, commander à M. d'Epemon, colonel d'infanterie, et à M. de Schomberg, colonel des Suisses, de ne recevoir ordre que de lui. Ils répondirent respectueusement, mais en gens qui étoient à la reine.

Le 5, l'assemblée de noblesse se tint chez M. de Nemours.

Le 6, les chambres étant assemblées et Monsieur ayant pris sa

place au parlement, les gens du roi entrèrent et ils dirent à la compagnie qu'ayant été demander audience à la reine pour les remontrances, elle leur avoit répondu qu'elle souhaitoit plus que personne la liberté de MM. les princees, mais qu'il étoit juste de chercher les sûretés pour l'État; que pour ce qui étoit de M. le cardinal, elle le tiendrait dans ses conseils tant qu'elle le jugeroit utile au service du roi, et qu'il n'appartenoit pas au parlement de prendre connoissance de quels ministres elle se servoit. M. le premier président eut toutes les bourrades que l'on se peut figurer, pour n'avoir pas fait plus d'instances; l'on le voulut obliger d'envoyer demander l'audience pour l'après-dinée; tout le délai qu'il put obtenir ne fut que jusques au lendemain. Monsieur ayant dit que les maréchaux de France étoient dépendants du cardinal, l'on donna arrêt sur l'heure par lequel il leur fut ordonné de n'obéir qu'à Monsieur.

Comme j'étois le soir chez moi, le prince de Guéméné et Béthune y entrèrent et me dirent que le cardinal s'étoit sauvé, lui troisième; qu'il étoit sorti de Paris en habit déguisé, et que le Palais-Royal étoit dans une consternation effroyable. Comme je voulois monter en carrosse sur cette nouvelle pour aller trouver Monsieur, ils me prièrent d'entrer dans un petit cabinet où ils me pussent parler en particulier. Ce secret étoit que Chandénier, capitaine des gardes en quartier, étoit dans le carrosse du prince de Guéméné, qui me vouloit dire un mot et qui ne vouloit être vu d'aucun de mes domestiques. Je connoissois les deux hommes qui me parloient pour n'être pas trop sages; mais je les crus fous à lier et à mener aux Petites-Maisons quand ils me nommèrent Chandénier. Je ne l'avois point vu depuis le collège et encore depuis les premières années du collège, où nous n'avions l'un et l'autre que neuf ou dix ans. Nous ne nous étions jamais rendu aucune visite; il avoit été fort attaché à M. le cardinal de Richelieu, dans la maison duquel j'avois été bien éloigné d'avoir aucune habitude. Il étoit capitaine des gardes en quartier; je servois le mien dans la Fronde; je le vois à ma porte le propre jour que la Fronde ôte de force au roi son premier ministre; je le vois dans ma chambre et il me demande d'abord si je ne suis pas serviteur du roi. Je vous confesse que j'eusse eu grande peur si je n'eusse été fort assuré que j'avois un fort bon corps de garde dans la cour et un bon nombre de gens fort braves et fort fidèles dans mon antichambre. Comme j'eus répondu à M. de Chande-

nier que j'étois au roi comme lui, il me sauta au cou et il me dit : « Et moi, je suis au roi comme vous, mais comme vous aussi contre le Mazarin, pour la cabale, cela s'entend, ajouta-t-il, car au poste où je suis, je ne voudrois pas lui faire de mal autrement. » Il me demanda mon amitié ; il me dit qu'il n'étoit pas si mal auprès de la reine que l'on le croyoit, qu'il trouveroit bien dans sa place des moments à donner de bonnes bottes au Sicilien (Mazarin). Il revint une autre fois chez moi avec les mêmes gens entre minuit et une heure. Il vint pour la troisième avec le grand prévôt qui, à mon opinion, ne faisoit pas ce pas sans concert avec la cour, quoiqu'il fit profession d'amitié avec moi depuis assez longtemps. De quelque manière que l'avis en soit venu à la reine, il est constant qu'elle l'eut ; et il ne l'est pas moins qu'il ne se pouvoit pas qu'elle ne l'eût, le prince de Guénéme et Béthune étant les deux hommes du royaume les moins secrets, et j'en avertis Chandenier en leur présence dès la première visite. Il eut commandement de se retirer chez lui en Poitou. Voilà toute l'intrigue que j'eus avec lui, vous en verrez la suite dans son temps.

Aussitôt que Chandenier fut sorti de chez moi, j'allai chez Monsieur, que je trouvai environné d'une foule de courtisans qui applaudissoient au triomphe. Monsieur, qui ne me vit pas assez content à son gré, me dit qu'il gageroit que j'appréhendois que le roi s'en allât. Je le lui avouai : il se moqua de moi ; il m'assura que si le cardinal avoit eu cette pensée, il l'auroit exécutée en l'emmenant avec lui. Je lui répondis que le cardinal me parlois depuis quelque temps avoir tourné de tête et que, à tout hasard, il seroit bon d'y prendre garde parce qu'avec ces sortes de gens les contre-temps étoient toujours à craindre. Tout ce que je pus obtenir de Monsieur, fut que je disse, comme de moi-même, à Chamboy, qui étoit mon ami et qui commandoit la compagnie de gendarmes de M. de Longueville, de faire quelques patrouilles sans éclat dans le quartier du Palais-Royal. Chamboy avoit fait couler dans Paris cinquante ou soixante de ses gendarmes, de concert avec moi, depuis que j'avois traité avec MM. les princes. Comme je faisois chercher Chamboy, Monsieur me rappela et il me défendit expressément de faire faire cette patrouille. L'entêtement qu'il avoit sur ce point étoit inconcevable. Ce n'est pas la seule occasion où j'ai observé que la plupart des hommes ne font les grands maux que par les scrupules qu'ils ont pour les moindres. Monsieur craignoit au dernier point la guerre ci-

vile qu'il eût faite par nécessité si le roi fût sorti. Il se faisoit un crime de la seule pensée de l'empêcher.

L'on raisonna beaucoup sur l'évasion du cardinal, chacun y voulant chercher des motifs à sa mode. Je suis persuadé que la frayeur en fut l'unique cause, et qu'il ne se put donner à lui-même le temps qu'il eût fallu pour emmener le roi et la reine. Vous verrez dans peu qu'il ne tint pas à lui de les tirer de Paris bientôt après, et apparemment le dessein en étoit formé avant qu'il s'en allât; je n'ai jamais pu comprendre ce qui le put obliger à ne l'exécuter pas dans une occasion où il y avoit, à toutes les heures du jour, sujet de craindre que l'on ne s'y opposât.

Le 17, le parlement s'assembla et ordonna, Monsieur y assistant, que très humbles remerciements seroient faits à la reine pour l'éloignement de M. le cardinal, et qu'elle seroit aussi suppliée de faire expédier une lettre de cachet pour faire sortir MM. les princes et d'envoyer une déclaration par laquelle les étrangers seroient à jamais exclus du conseil du roi. M. le premier président s'étant acquitté de cette commission sur les quatre heures du soir, la reine lui dit qu'elle ne pouvoit faire de réponse qu'elle n'eût conféré avec M. le duc d'Orléans, auquel elle envoya, pour cet effet, le garde des sceaux, le maréchal de Villeroi et le Teller. Il leur répondit qu'il ne pouvoit aller au Palais-Royal et que MM. les princes ne fussent en liberté, et que M. le cardinal ne fût encore plus éloigné de la cour.

Le 8, le premier président ayant fait sa relation au parlement de ce que la reine lui avoit dit, Monsieur expliqua à la compagnie les raisons de sa conduite à l'égard de l'entrevue que l'on demandoit; il fit remarquer que le cardinal n'étoit qu'à Saint-Germain, d'où il gouvernoit encore le royaume; que son neveu et ses nièces étoient au Palais-Royal; et il proposa que l'on suppliât très humblement la reine de s'expliquer si cet éloignement étoit pour toujours et sans retour. L'on ne peut s'imaginer jusqu'où l'empoiement de la compagnie alla ce jour-là. Il y eut des voix à ordonner qu'il n'y auroit plus de favoris en France. Je ne croirois pas, si je ne l'avois ouï, que l'extravagance des hommes eût pu se porter jusqu'à cette extrémité. Il passa enfin à l'avis de Monsieur, qui fut de faire expliquer la reine sur la qualité de l'éloignement du Mazarin, et de presser la lettre de cachet pour la liberté des princes.

Ce même jour, la reine assembla dans le Palais-Royal MM. de

Vendôme, de Mercœur, d'Elbeuf, d'Harcourt, de Rieux, de l'Hebonne, d'Epéron, de Candale, d'Etrécs, de l'Hôpital, de Ville-roi, du Plessis-Praslin, d'Aumon, d'Hoquincourt, de Grancey; et elle envoya par leur avis MM. de Vendôme, d'Elbeuf et d'Epéron prier Monsieur de venir prendre sa place au conseil, et lui dire que, s'il ne le jugeoit pas à propos, elle lui enverroit M. le garde des sceaux pour concerter avec lui ce qui seroit nécessaire pour consommer l'affaire de MM. les princes. Monsieur accepta la seconde proposition; il s'excusa de la première en termes fort respectueux, et il traita fort mal M. d'Elbeuf, qui le vouloit un peu trop presser pour aller au Palais-Royal. Ces messieurs dirent à M. le duc d'Orléans que la reine leur avoit aussi commandé de l'assurer que l'éloignement du cardinal étoit pour toujours. Vous verrez bientôt que si Monsieur se fût mis ce jour-là entre les mains de la reine, il y a grand lieu de croire qu'elle fût sortie de Paris et qu'elle l'eût emmené.

Le 9, Monsieur ayant dit au parlement ce que la reine lui avoit mandé touchant l'éloignement du cardinal, et les gens du roi ayant ajouté que la reine leur avoit donné ordre de porter la même parole à la compagnie, l'on donna l'arrêt par lequel il fut dit que, vu la déclaration de la reine, le cardinal Mazarin sortiroit dans quinze jours du royaume et de toutes les terres de l'obéissance du roi, avec tous ses parents et tous ses domestiques étrangers; à faute de quoi seroit procédé contre eux extraordinairement, et permis aux communes et à tous autres de leur courir sus. J'eus un violent soupçon, au sortir du Palais, que l'on n'emmenât le roi ce jour-là, parce que l'abbé Charrier, à qui le grand prévôt faisoit croire la meilleure partie de ce qu'il vouloit, me vint trouver tout échauffé pour m'avertir que madame de Chevreuse et le garde des sceaux me jouoient et ne me disoient pas tous leurs secrets, s'ils ne m'avoient fait confidence du tour qu'ils avoient fait au cardinal; qu'il savoit de science certaine et de bon lieu que c'étoient eux qui lui avoient persuadé de sortir de Paris, sous la parole qu'ils lui avoient donnée de lui servir ensuite pour son rétablissement, et d'appuyer dans l'esprit de Monsieur les instances de la reine, à laquelle il ne pourroit jamais résister en présence. L'abbé Charrier accompagna cet avis de toutes les circonstances que j'ai trouvées depuis répandues dans le monde, et qui ont fait croire à tous ceux qui croient que tout ce qui leur paroît le plus fin est le plus vrai, que l'évasion du

Mazarin étoit un grand coup de politique ménagé par madame de Chevreuse et par M. le garde des sceaux de Châteauneuf, pour perdre le cardinal par lui-même. Ces misérables gazetiers de ce temps-là ont forgé sur ce fond des contes de *Peau d'âne* plus ridicules que ceux que l'on fait aux enfants. Je m'en moquai dès l'heure même, parce que j'avois vu et l'un et l'autre très embarrassés, quand ils apprirent que le cardinal étoit parti, dans la crainte que le roi ne le suivit bientôt. Mais comme je croyois avoir remarqué plus d'une fois que la cour se servoit du canal du grand prévôt pour me faire couler de certaines choses, j'observai soigneusement les circonstances, et il me parut que beaucoup de celles que l'abbé Charrier me marquoit, et qu'il m'avoua tenir du grand prévôt, alloient à me laisser voir que le Mazarin s'en alloit paisiblement hors du royaume attendre avec sûreté l'effet des grandes promesses du garde des sceaux et de madame de Chevreuse. Le bruit de ce grand coup de tête a été si universel, qu'il faut, à mon avis, qu'il ait été jeté pour plus d'une fin ; mais je suis encore persuadé que l'on fut bien aise de s'en servir pour m'ôter de l'esprit que l'on eût pensée de sortir de Paris le jour que l'on faisoit effectivement état d'en sortir. Ce qui augmenta fort mon soupçon est que la reine, qui avoit toujours donné des délais, s'étoit relâchée tout d'un coup, et avoit offert d'envoyer le garde des sceaux à Monsieur et de terminer l'affaire de MM. les princes. Je dis à Monsieur toutes mes conjectures ; je le suppliai d'y faire réflexion ; je le pressai, je l'importunai. Le garde des sceaux, qui vint sur le soir régler avec lui les ordres que l'on promettoit d'envoyer, dès le lendemain, pour la liberté des princes, l'assura pleinement. Je ne pus rien gagner sur lui, et je m'en revins chez moi fort persuadé que nous aurions bientôt quelque scène nouvelle. Je n'étois presque pas endormi, quand un ordinaire de Monsieur tira le rideau de mon lit et me dit que Son Altesse Royale me demandoit. J'eus curiosité d'en savoir la cause, et tout ce qu'il m'en apprit fut que mademoiselle de Chevreuse étoit venue éveiller Monsieur. Comme je m'habillois un page m'apporta un billet d'elle, où il n'y avoit que ces deux mots : « Venez en diligence à Luxembourg, et prenez garde à vous par le chemin. » Je trouvai mademoiselle de Chevreuse assise sur un coffre, dans l'antichambre, qui me dit que madame sa mère, qui se trouvoit mal, l'avoit envoyée à Monsieur, pour lui faire savoir que le roi étoit sur le point de sortir

de Paris ; qu'il s'étoit couché à l'ordinaire, qu'il venoit de se relever, et qu'il étoit même déjà botté. Véritablement l'avis ne venoit pas d'assez bon lieu. Le maréchal d'Aumont, capitaine des gardes en quartier, le faisoit donner sous main et de concert avec le maréchal d'Albret, par la seule vue de ne pas rejeter le royaume dans une confusion aussi effroyable que celle qu'ils prévoyoiént. Le maréchal de Villeroy avoit fait donner au même instant le même avis par le garde des sceaux. Mademoiselle de Chevreuse ajouta qu'elle croyoit que nous aurions bien de la peine à faire prendre une résolution à Monsieur, parce que la première parole qu'elle lui avoit dit, lorsqu'elle l'avoit éveillé, étoit : « Envoyez querir le coadjuteur, toutefois qu'y a-t-il à faire ? »

Nous entrâmes dans la chambre de Madame, où Monsieur étoit couché avec elle. Il me dit d'abord : « Vous l'aviez bien dit. Que ferons-nous ? » — « Il n'y a qu'un parti, lui répondis-je, qui est de se saisir des portes de Paris. » — « Le moyen à l'heure qu'il est ? » reprit-il. Les hommes en cet état ne parlent presque jamais que par monosyllabes. Je ne souviens que je le fis remarquer à mademoiselle de Chevreuse. Elle fit des merveilles. Madame se passa elle-même. L'on ne put jamais rien gagner de positif sur l'esprit de Monsieur, et ce que j'en pus tirer fut qu'il enverroit de Souches, capitaine de ses Suisses, chez la reine, pour la supplier de faire réflexion sur les suites d'une action de cette nature. « Cela suffira, disoit Monsieur, car quand la reine verra que sa résolution est pénétrée, elle n'aura garde de s'exposer à l'entreprendre. » Madame, voyant que cet expédient n'étant pas accompagné, seroit capable de tout perdre, et que pourtant Monsieur ne se pouvoit résoudre à donner aucun ordre, me commanda de lui apporter une écritoire qui étoit sur la table de son cabinet; et elle écrivit ces propres paroles dans une grande feuille de papier :

« Il est ordonné à M. le coadjuteur de faire prendre les armes
« et d'empêcher que les créatures du cardinal Mazarin, con-
« damné par le parlement, ne fassent sortir le roi de Paris.

« MARGUERITE DE LORRAINE. »

Monsieur ayant voulu voir cette patente l'arracha d'entre les mains de Madame ; mais il ne la put empêcher de dire à l'oreille de mademoiselle de Chevreuse : « Je te prie, ma chère nièce, de dire au coadjuteur qu'il fasse ce qu'il faut, et je lui réponds demain de Monsieur, quoi qu'il dise aujourd'hui. » Mon-

sieur me cria comme je sortois de la chambre : « Au moins, M. le coadjuteur, vous connoissez le parlement ; je ne me veux pour rien brouiller avec lui. » Mademoiselle de Chevreuse tira la porte en lui disant : « Je vous défile de vous brouiller autant avec lui que vous l'êtes avec moi. »

Vous jugez aisément de l'état où je me trouval ; mais je crois que vous ne doutez pas du parti que je pris. Le choix au moins n'en étoit pas embarrassant, quoique l'événement en fût bien délicat. J'écrivis à M. de Beaufort ce qui se passoit, et je le priois de se rendre en toute diligence à l'hôtel de Montbazou. Mademoiselle de Chevreuse alla éveiller le maréchal de la Mothe, qui monta à cheval en même temps avec ce qu'il put ramasser de gens attachés à MM. les princes. Je sais bien que Lanques et Colligny furent de cette troupe. M. de Montmorency porta ordre de moi à Lespinay de faire prendre les armes à sa colonelle, ce qu'il fit, et il se saisit de la porte de Richelieu. Martineau ne s'étant pas trouvé à son logis, sa femme, qui étoit sœur de madame de Pommereux, se jeta en jupe dans la rue, fit battre le tambour, et cette compagnie se posta à la porte Saint-Honoré. De Souches exécuta dans ces entrefaites sa commission ; il trouva le roi dans le lit (car il s'y étoit remis) et la reine dans les pleurs. Elle le chargea de dire à Monsieur qu'elle n'avoit jamais pensé à emmener le roi, et que c'étoit une pièce de ma façon. Le reste de la nuit l'on régla les gardes ; M. de Beaufort et M. le maréchal de la Mothe se chargèrent des patrouilles de cavalerie. Enfin, l'on s'assura comme il étoit nécessaire en cette occasion.

Je retournai chez Monsieur pour lui rendre compte du succès ; il en fut très aise dans le fond, mais il n'osa toutefois s'en expliquer, parce qu'il vouloit attendre ce que le parlement en penseroit ; et j'eus beau lui représenter que le parlement en penseroit selon ce qu'il en diroit-lui-même, je connus clairement que je courrois fortune d'être désavoué si le parlement grondoit. Et vous observerez, s'il vous plait, qu'il n'y avoit guère de matière plus propre à le faire gronder, parce qu'il n'y en a point qui soit plus contraire aux formes du Palais que celle où il se traite d'investir le Palais-Royal. J'étois très persuadé, comme je le suis encore, qu'elle étoit bien rectifiée et même sanctifiée par la constance, car il est certain que la sortie du roi pouvoit être la perte de l'État. Mais je connoissois le parlement, et je savois que le bien qui n'est pas dans les formes y est toujours criminel à l'é-

gard des particuliers. Je vous confesse que c'est une des rencontres de ma vie où je me suis trouvé le plus embarrassé. Je ne pouvois pas douter que les gens du roi n'éclatassent le lendemain au matin avec fureur contre cette action ; je ne pouvois pas ignorer que le premier président ne tonnât. J'étois très assuré que Longueil qui, depuis que son frère avoit été fait surintendant des finances, avoit renoncé à la Fronde, ne m'épargneroit pas ses souvenances, que je connoissois pour être encore plus dangereux que les déclamations des autres.

Ma première pensée fut d'aller dès les sept heures du matin chez Monsieur le presser de se lever, ce qui étoit une affaire, et d'aller au Palais, ce qui en étoit encore une autre. Caumartin ne fut pas de cet avis, et il me dit pour raison que l'affaire dont il s'agissoit n'étoit pas de la nature de celles où il suflit d'être avoué. Je l'entendis d'abord, j'entrai dans sa pensée. Je compris qu'il y auroit trop d'inconvénients à faire seulement soupçonner que la chose n'eût pas été exécutée par les ordres positifs de Monsieur, et que la moindre résistance qu'il feroit paroître à se trouver à s'assemblée feroit naturellement ce mauvais effet. Je pris la résolution de ne point proposer à Monsieur d'y aller, mais de me conduire d'une manière qui l'obligeât toutefois d'y venir ; et le moyen que je pris pour cela fut que nous nous y trouvassions, M. de Beaufort, M. le maréchal de la Mothe et moi, fort accompagnés ; que nous nous y fissions faire de grandes acclamations par le peuple ; qu'une partie des officiers des colonelles dépendants de nous se partageassent ; que les uns vinssent au Palais pour y rendre le concours plus grand ; que les autres fussent chez Monsieur comme pour offrir leurs services dans une conjoncture aussi périlleuse pour la ville qu'auroit été la sortie du roi ; et que M. de Nemours s'y trouvât en même temps avec MM. de Coligny, de Lanques, de Tavannes et autres du parti des princes, qui lui disent que c'étoit à ce coup que MM. ses cousins lui devoient leur liberté, et qu'ils le supplioient d'aller consommer son ouvrage au parlement. M. de Nemours ne put faire ce compliment à Monsieur qu'à huit heures, parce qu'il avoit commandé à ses gens de ne le pas éveiller plus tôt, sans doute pour se donner le temps de voir ce que la matinée produiroit. Nous étions cependant au Palais dès les sept heures, où nous observâmes que le premier président gardoit la même conduite, car il n'assembloit pas les chambres apparemment pour voir la démarche de Monsieur. Il étoit à sa

placé dans la grande chambre, jugeant les affaires ordinaires ; mais il montrait par son visage et par ses manières qu'il avoit de plus grandes pensées dans l'esprit. La tristesse paroissoit dans ses yeux, mais cette sorte de tristesse qui touche et qui émeut , parce qu'elle n'a rien de l'abattement. Monsieur arriva enfin, tard, et après que neuf heures furent sonnées.

M. de Nemours ayant eu toutes les peines du monde à l'ébranler, il dit en arrivant à la compagnie qu'il avoit conféré la veille avec M. le garde des sceaux, et que les lettres de cachet, nécessaires pour la liberté de MM. les princes , seroient expédiées dans deux heures et partiroient incessamment. Le premier président prit ensuite la parole, et il dit avec un profond soupir : « M. le Prince est en liberté, et le roi, le roi notre maître est prisonnier. » Monsieur, qui n'avoit plus de peur, parce qu'il avoit reçu plus d'acclamations dans les rues et dans la salle du Palais qu'il n'en avoit jamais eu , et à qui Coulon avoit dit à l'oreille que l'escopetterie des enquêtes ne seroit pas moins forte, Monsieur (dis-je) lui repartit : « Il étoit entre les mains du Mazarin, mais, Dieu merci, il ne l'est plus ! » Monsieur, qui parloit toujours bien en public , fit un petit narré de ce qui s'étoit passé la nuit, délicat, mais suffisant pour autoriser ce qui s'étoit fait ; et le premier président ne se satisfisoit que par une invective assez aigre qu'il fit contre ceux qui avoient supposé que la reine eût une aussi mauvaise intention ; qu'il n'y avoit rien de plus faux et tout le reste. Je ne répondis que par un doux souris. Vous pouvez croire que Monsieur ne nomma pas les auteurs, mais il marqua en général au premier président qu'il en savoit plus que lui. La reine envoya querir, dès l'après-dinée, les gens du roi et ceux de l'Hôtel-de-Ville pour leur dire qu'elle n'avoit jamais eu cette pensée, et pour leur commander même de faire garder les portes de la ville afin d'en effacer l'opinion de l'esprit des peuples. Elle fut exactement obéie. Cela se passa le 10 de février.

Le 11, M. de la Vrillière, secrétaire d'État , partit avec toutes les expéditions nécessaires pour faire sortir MM. les princes.

Le 13, M. le cardinal, qui ne s'éloigna des environs de Paris que depuis qu'il eut appris que l'on y avoit pris les armes, se rendit au Havre-de-Grâce où il fit toutes les bassesses imaginables à M. le Prince, qui le traita avec beaucoup de hauteur, et qui ne lui fit pas le moindre remerciement de la liberté qu'il lui donna après avoir dîné avec lui. Je n'ai jamais pu comprendre ce pas de

bailet du cardinal, qui m'a paru un des plus ridicules de notre temps, dans toutes ces circonstances.

Le 15, l'on eut la nouvelle à Paris de la sortie de MM. les princes, et Monsieur alla voir la reine. L'on ne parla de rien, et la conversation fut courte.

Le 16, MM. les princes arrivèrent. Monsieur alla au devant d'eux jusques à mi-chemin de Saint-Denis. Il les prit dans son carrosse où nous étions aussi, M. de Beaufort et moi. Ils allèrent descendre au Palais-Royal, où la conférence ne fut pas plus échauffée ni plus longue que celle de la veille. M. de Beaufort demeura, tant qu'ils furent chez la reine, du côté de la porte Saint-Honoré ; j'allai entendre complies aux Pères de l'Oratoire. Le maréchal de la Mothe ne quitta pas les derrières du Palais-Royal. MM. les princes nous reprirent à la Croix-du-Tirouer. Nous soupâmes chez Monsieur, où la santé du roi fut bue avec le refrain de : Point de Mazarin. Et le pauvre maréchal de Gramont et M. Danville furent forcés à faire comme les autres.

Le 17, Monsieur mena MM. les princes au parlement, et ce qui est remarquable est que le même peuple qui treize mois avant avoit fait des feux de joie pour leur prison en fit tous ces derniers jours avec autant de zèle pour leur liberté.

Le 20, la déclaration que l'on avoit demandée au roi contre le cardinal fut apportée au parlement pour y être enregistrée, et elle fut renvoyée avec fureur, parce que la clause de son éloignement étoit couverte et ornée de tant d'éloges, qu'elle étoit proprement un panégyrique. Comme cette déclaration portoit que tous étrangers seroient exclus des conseils, le bonhomme Broussel, qui alloit toujours plus loin que les autres, ajouta dans son opinion : « Tous les cardinaux, parce qu'ils font serment au pape. » Le premier président s'imaginant qu'il ne feroit un grand déplaisir, admira le bon sens de Broussel ; il approuva son sentiment. Il étoit fort tard, l'on vouloit dîner ; la plupart n'y firent pas de réflexion : et comme tout ce qui se disoit et tout ce qui se faisoit en ce temps-là contre le Mazarin, ou directement ou indirectement, étoit si naturel, qu'il n'eût pas été judicieux de s'imaginer du mystère, je crois que je n'y eusse pas pris garde non plus que les autres, si M. de Chalons, qui avoit pris ce jour-là sa place au parlement, ne m'eût dit que lorsque Broussel eut proposé l'exclusion des cardinaux français, et que le parlement eut témoigné par des voix confuses l'approuver, M. le Prince avoit fait paroître

beaucoup de joie et qu'il s'étoit même écrié : « Voilà un bel écho. » Il faut que je vous fasse ici mon panégyrique. Je pouvois être un peu piqué de ce que, presque dès le lendemain d'un traité par lequel Monsieur se déclaroit qu'il pensoit à me faire cardinal, M. le Prince appuyoit une proposition qui alloit directement à la diminution de cette dignité. Le vrai est que M. le Prince n'y avoit aucune part, qu'elle se fit naturellement, et qu'elle ne fut approuvée que parce que rien de tout ce qui s'avançoit contre le Mazarin ne pouvoit être désapprouvé ; mais j'eus lieu de croire, en ce temps-là, qu'il y avoit eu du concert ; que Longueil avoit fait donner dans le panneau le bouhomme Broussel ; que tous ses gens marqués pour être serviteurs de MM. les princes y avoient donné avec chaleur ; et j'eus encore autant de lieu d'espérer que j'en ferois évanouir la tentative. Quand les frondeurs, qui s'aperçurent que le premier président se vouloit servir contre moi en particulier de la chaleur que le corps avoit contre le général, m'offrèrent de tourner tout court, de faire expliquer l'arrêt, et de faire un éclat qui eût assurément obligé M. le Prince à faire changer de ton à ceux de son parti. Il y eut dans le même temps une autre occasion qui m'eût encore donné, s'il m'eût plu, un moyen bien sûr et bien fort de brouiller les cartes, et d'embarrasser le théâtre d'une façon qui n'eût pas permis au premier président de s'égayer à mes dépens. Je vous ai déjà parlé de l'assemblée de la noblesse. La cour, qui est toujours disposée à croire le pis, étoit persuadée (quoiqu'à tort, comme je vous l'ai déjà dit) qu'elle étoit de mon invention. Elle crut, par cette raison, qu'elle feroit un grand coup contre moi que de la dissiper ; et sur ce principe, qui étoit faux, elle faillit à se faire deux des préjudices les plus réels et les plus effectifs que ses ennemis les plus mortels lui eussent pu procurer pour obliger le parlement, qui craint naturellement les États, à donner des arrêts contre cette assemblée de noblesse. Elle envoya le maréchal de l'Hôpital à cette assemblée lui dire qu'elle n'avoit qu'à se séparer, puisque le roi lui donnoit sa foi et sa parole de faire tenir les États-Généraux le premier jour d'octobre. Je sais bien que l'on n'avoit pas dessein de l'exécuter, mais je n'ignorois pas aussi que si Monsieur et M. le Prince se fussent unis pour le faire exécuter, comme il étoit dans le fond de leur intérêt, il se fût trouvé par l'événement que les ministres se fussent attirés, sans nécessité et pour une bagatelle, celui de tous les inconvénients qu'ils ont toujours le plus appréhendé. L'autre,

qu'ils hasardèrent par cette conduite, fut qu'il ne tint presque à rien que Monsieur ne prit la protection de cette assemblée malgré moi ; et s'il l'eût fait dans les commencements comme je l'en vis sur le point, la reine, contre son intérêt et contre son intention, qui conspiroient ensemble à diviser Monsieur et M. le Prince, les eût unis davantage par un éclat, qui étant fait dès les premiers jours de la liberté, eût entraîné de nécessité l'obligé dans le parti du libérateur. Le temps donne des prétextes, et il donne même quelquefois des raisons qui sont des manières de dispenses pour les bienfaits, et il n'est jamais sage dans leur nouveauté d'en presser la méconnaissance.

MM. de la Vieuville et de Sourdis, secondés par Montrésor, qui depuis la disgrâce de la Rivière avoit repris assez de créance auprès de Monsieur, le piquèrent un soir si vivement, sur l'ingratitude que le parlement lui témoignoit de s'opiniâtrer à vouloir dissiper une assemblée qui s'étoit formée sous son autorité, qu'il leur promit que, s'il continuoit le lendemain, il déclareroit à la compagnie qu'il s'en alloit aux Cordeliers, où l'assemblée se tenoit, se mettre à sa tête pour recevoir les huissiers du parlement qui seroient assez hardis pour lui venir signifier ses arrêts. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que depuis le jour que le Palais-Royal fut investi, Monsieur étoit si persuadé de son pouvoir sur le peuple qu'il n'avoit plus aucune peur du parlement ; et que M. de Beaufort, qui entra dans le temps de cette conversation, l'anima encore si fort, qu'il se fâcha contre moi-même avec aigreur ; et qu'il me reprocha que j'avois contribué à l'obliger à souffrir que l'on insistât à la déclaration contre les cardinaux françois ; qu'il savoit bien que je ne m'en souciois pas, parce que ce ne seroit qu'une chanson même très impertinente et très ridicule, toutes les fois qu'il plairoit à la cour ; mais que je devois songer à sa gloire, qui étoit trop intéressée à souffrir que les mazarins, c'est-à-dire ceux qui avoient fait tous leurs efforts pour soutenir ce ministre dans le parlement, se vengeassent de ceux qui l'avoient servi pour le détruire, en quittant sa personne pour attaquer sa dignité en vue d'un homme à qui lui, Monsieur, la vouloit faire tomber. M. de Beaufort outré de ce que le président Perraut, intendant de M. le Prince, avoit dit la veille dans la buvette de la chambre des comptes, qu'il s'opposeroit au nom de son maître à l'enregistrement de ses provisions de l'amprauté, M. de Beaufort, dis-je, n'oublia rien pour l'enflammer, et pour

lui mettre dans l'esprit qu'il ne falloit pas laisser passer ces deux occasions sans éprouver ce que l'on devoit attendre de M. le Prince , dont tous les partisans paroissoient en l'une et en l'autre s'unir beaucoup avec ceux de la cour.

Vous voyez que j'avois beau jeu, et d'autant plus que je ne pouvois presque être d'un contraire sentiment sans me brouiller en quelque façon avec tous les amis que j'avois dans le corps de la noblesse. Je ne balançai pas un moment parce que je me résolus de me sacrifier moi-même à mon devoir , et de ne pas corrompre la satisfaction que je trouvai dans moi-même à avoir contribué, autant que j'avois fait , et à l'éloignement du cardinal et à la liberté de MM. les princes, qui étoient deux ouvrages extrêmement agréables au public ; de ne la pas corrompre , dis-je, par des intrigues nouvelles et par des subdivisions de parti , qui d'un côté m'éloignoient toujours du gros de l'arbre, et qui de l'autre eussent toujours passé dans le monde pour des effets de la colère que je pouvois avoir contre le parlement. Je dis que je pouvois avoir, car dans la vérité je ne l'avois pas, et parce que le gros du corps, qui étoit très bien intentionné pour moi, songeoit beaucoup plus à donner des atteintes au Mazarin qu'à me faire du mal, et parce que je n'ai jamais compris que l'on se puisse émouvoir de ce que fait un corps. Je n'eus pas de mérite à ne me pas échauffer, mais je crois en avoir eu un peu à ne me pas laisser ébranler aux avantages que ceux qui ne m'aimoient pas prirent de ma froideur. Leurs vanteries me tentèrent : je n'y succombai pas, et je demeurai ferme à soutenir à Monsieur qu'il devoit dissiper l'assemblée de la noblesse, qu'il ne devoit point s'opposer à la déclaration qui portoit l'exclusion des conseils des cardinaux françois, et que son unique vue devoit être dorénavant d'assoupir toutes les partialités. Je n'ai jamais rien fait qui m'ait donné tant de satisfaction intérieure que cette action. Celle que je fis à la paix de Paris étoit mêlée de l'intérêt que je trouvois à ne pas devenir le subalterne de Fuensaldagne : je ne fus porté à celle-ci que par le pur principe de mon devoir. Je me résolus de m'y attacher uniquement. J'étois satisfait de mon ouvrage ; et s'il eût plu à la cour et à M. le Prince d'ajouter quelque foi à ce que je leur disois, je rentrois moi-même de la meilleure foi du monde dans les exercices purs et simples de ma profession. Je passois dans le monde pour avoir classé le Mazarin, qui en avoit toujours été l'horreur, et pour avoir délivré les princes qui en étoient deve-

nus les délices. C'étoit un grand contentement et je le sentois ; et je le sentois au point d'être très fâché que l'on m'eût engagé à avoir prétendu le cardinalat. Je voulus marquer le détachement que j'en avois, par l'indifférence que je témoignai pour l'exclusion des conseils que l'on lui donnoit. Je m'opposai à la résolution que Monsieur avoit prise de se déclarer ouvertement dans le parlement pour l'empêcher. Je fis qu'il se contenta d'avertir la compagnie qu'elle alloit trop loin, et que la première chose que le roi feroit à sa majorité (comme il arriva) seroit de révoquer cette déclaration. Je n'entrai en rien de l'opposition que le clergé de France y fit par la bouche de M. l'archevêque d'Aubrun (George d'Aubusson de la Feuillade), non pas seulement j'opinaï sur ce sujet dans le parlement comme les autres, mais j'obligeai même tous mes amis à opiner contre moi ; et comme le président de Bellièvre, qui vouloit à toute force rompre en visière au premier président sur cette matière, qui dans la vérité se pouvoit tourner facilement en ridicule contre un homme qui avoit fait tous ses efforts pour soutenir cette même dignité en la personne du Mazarin ; comme, dis-je, le président de Bellièvre m'eut reproché devant le feu de la grande-chambre que je manquois aux intérêts de l'église en la laissant traiter ainsi, je lui répondis tout haut : « L'on n'a fait qu'un mal imaginaire à l'église, et j'en ferois un solide à l'État si je ne faisais tous mes efforts pour y assoupir les divisions. » Cette parole plut beaucoup et à beaucoup de gens.

Le peu d'action que j'eus, dans le même temps, touchant les Etats-Généraux ne fut pas si approuvée. L'on se voulut imaginer qu'ils rétablissent l'État, et je n'en fus pas persuadé. Je savois que la cour ne les avoit proposés que pour obliger le parlement, qui les appréhende toujours, à se brouiller avec la noblesse. M. le Prince m'avoit dit vingt fois devant sa prison qu'un roi ni des princes du sang n'en devoient jamais souffrir. Je connoissois la faiblesse de Monsieur incapable de régir une machine de cette étendue. Voilà les raisons que j'eus pour ne me pas donner sur cet article le mouvement que beaucoup de gens eussent souhaité de moi. Je crois encore que j'avois raison. Toutes ces considérations firent qu'au lieu de m'éveiller sur les Etats-Généraux, sur l'assemblée de la noblesse, sur la déclaration contre les cardinaux, je me confirmai dans la pensée de me reposer, pour ainsi dire, dans mes dernières actions ; et je cherchai même les voies

de le pouvoir faire avec honneur. Ce que M. de Chaalon m'avoit dit de M. le Prince, joint à ce qui me paroissoit des démarches de beaucoup de ses serviteurs, commença à me donner ombrage, et cet ombrage me fit beaucoup de peine, parce que je prévoyois que si la Fronde se rebrouilloit avec M. le Prince, nous tomberions dans des confusions étranges. Je pris le parti, dans cette vue, d'aller au devant de tout ce qui y pourroit donner lieu. J'allai trouver mademoiselle de Chevreuse, je lui dis mes doutes ; et, après l'avoir assurée que je ferois pour ses intérêts sans exception tout ce qu'elle voudroit, je la priai de me permettre de lui représenter qu'elle devoit toujours parler du mariage de M. le prince de Conti comme d'un honneur qu'elle recevoit, mais comme d'un honneur qui n'étoit pourtant pas au dessus d'elle ; que par cette raison elle ne devoit pas le courre, mais l'attendre ; que toute la dignité y étoit conservée jusque-là , parce qu'elle avoit été recherchée et poursuivie même avec de grandes instances ; qu'il s'agissoit de ne rien perdre ; que je ne croyois pas que l'on voulût manquer à ce qui avoit été non seulement promis dans la prison, et que sur ce titre je ne comptois pas pour fort solide , mais à ce qui avoit été confirmé depuis par tous les engagements les plus solennels ; et vous remarquerez, s'il vous plaît, que M. le prince de Conti soupoit presque tous les soirs à l'hôtel de Chevreuse ; mais qu'ayant des heures que les dispositions de M. le Prince pour la Fronde n'étoient pas si favorables que nous avions eu sujet de l'espérer, j'étois persuadé qu'il étoit de la bonne conduite de ne se pas exposer à une aventure aussi fâcheuse que seroit celle d'un refus à une personne de sa qualité ; qu'il m'étoit venu dans l'esprit un moyen qui me paroissoit hant et digne de sa naissance, pour nous éclaircir de l'intention de M. le Prince, pour en accélérer l'effet si elle étoit bonne, pour en rectifier ou colorer la suite si elle étoit mauvaise ; que ce moyen étoit que je disse à M. le Prince que madame sa mère et elle m'avoient ordonné de l'assurer qu'elles ne prétendoient en façon du monde se servir des engagements qui avoient été pris par les traités, qu'elles n'y avoient consenti que pour avoir la satisfaction de lui remettre ses paroles, et que je le suppliois en leur nom de croire que si elles lui faisoient la moindre peine ou le moindre préjudice aux mesures qu'il pouvoient avoir en vue de prendre à la cour, elles s'en désisteroient de tout leur cœur et qu'elles ne laisseroient pas de demeurer, elles et leurs amis, très attachés à son service.

Mademoiselle de Chevreuse donna dans mon sens, parce qu'elle n'en avoit jamais d'autre que celui de l'homme qu'elle aimoit. Madame sa mère y tomba, parce que la lumière naturelle lui faisoit toujours prendre avec avidité ce qui étoit bon. Laigues s'y opposa, parce qu'il étoit lourd et que les gens de ce caractère ont toutes les peines du monde à comprendre ce qui est double. Bellièvre, Caumartin, Montrésor l'importèrent à la fin en lui expliquant ce double et en lui faisant voir que si M. le Prince avoit bonne intention, ce procédé l'obligeroit; et que s'il l'avoit mauvaise, il le retiendrait et l'empêcheroit au moins de penser à nous accabler dans un moment où nous en usions si respectueusement, si franchement et si honnêtement avec lui. Ce moment étoit ce que nous avions justement et uniquement à craindre, parce que la constitution des choses nous faisoit déjà voir, plus que suffisamment, que si nous l'échappions d'abord, nous ne demeurerions pas longtemps sans en rencontrer de plus favorables. Jugez, je vous supplie, de la délicatesse de celui qui pouvoit unir l'autorité royale purgée du mazarinisme et le parti de M. le Prince purgé de la faction. Sur le tout, quelle sûreté en M. le duc d'Orléans? Vous voyez que j'avois raison de songer à prévenir l'orage et à nous faire un mérite de ce qui nous le pouvoit attirer. Je fis mon ambassade à M. le Prince, je mis entre ses mains la prétention de mon chapeau, j'y mis le mariage de mademoiselle de Chevreuse. Il s'emporta contre moi, il jura, il me demanda pour qui je le prenois. Je sortis persuadé, et je le suis encore, qu'il avoit toute l'intention de l'exécuter.

Tout ce que je vous viens de dire de l'assemblée de la noblesse, des Etats-Généraux, de la déclaration contre les cardinaux tant françois qu'étrangers fut ce qui remplit la scène depuis le 17 février 1651 jusqu'au 3 d'avril. Je n'en ai pas daté les jours, parce que je vous aurois trop ennuyé par la répétition; elle fut continue et sans intermission aucune dans le parlement sur ces matières, la cour chicanant toutes choses à son ordinaire et se relâchant aussi à son ordinaire de toutes choses. Elle fit tant par ses journées qu'elle fit écrire le parlement de Paris à tous les parlements du royaume pour les exciter à donner arrêt contre le cardinal Mazarin, et ils le donnèrent; qu'elle fut obligée de donner une déclaration d'innocence à MM. les princes, qui fut un panegyrique; qu'elle fut forcée de donner une déclaration par laquelle les cardinaux tant françois qu'étrangers seroient exclus

des conseils du roi, et que le parlement n'eut pas de cesse que le cardinal n'eût quitté Sedan et ne fût allé à Brusle, maison de l'Electeur de Cologne. Le parlement faisoit tous ces mouvements le plus naturellement du monde, s'imaginait-il ; les ressorts étoient sous le théâtre. Vous les allez voir.

M. le Prince, qui étoit incessamment sollicité par la cour de s'accommoder, égarait de jour en jour le parlement pour se rendre plus nécessaire et à la reine et à Monsieur ; et comme j'avois intérêt à tenir en haleine et en honneur la vieille Fronde, je ne m'endormois pas de mon côté. La reine, dont l'animosité la plus fraîche étoit contre M. le Prince, me faisoit parler dans le même temps qu'elle n'oublioit rien pour l'obliger à négocier. Le vicomte d'Autel, capitaine des gardes de Monsieur et mon ami particulier, étoit frère du maréchal du Plessis-Praslin, et il me pressa, sept ou huit jours durant, d'avoir une conférence secrète avec lui pour affaires, me disoit-il, où il y alloit de ma vie et de mon honneur. J'en fis beaucoup de difficulté, parce que je connoissois le maréchal du Plessis pour un grand mazarin, et le vicomte d'Autel pour un homme très capable d'être trompé. Monsieur, à qui je rendis compte de l'instance que l'on me faisoit, me recommanda d'écouter le maréchal en prenant de toute manière mes précautions ; et ce qui l'obligea à me donner cet ordre fut que le maréchal lui fit dire par son frère qu'il se soumettoit à tout ce qu'il lui plairoit, si ce qu'il me venoit dire n'étoit de la dernière importance à Son Altesse Royale. Je le vis donc la nuit chez le vicomte d'Autel, qui avoit sa chambre à Luxembourg, mais qui avoit aussi son logis en la rue d'Enfer. Il me parla sans façonner de la part de la reine ; il me dit qu'elle avoit toujours de la bonté pour moi, qu'elle ne me vouloit point perdre, qu'elle m'en donnoit une marque en m'avertissant que j'étois sur le bord du précipice, que M. le Prince traitoit avec elle, qu'elle ne pouvoit pas s'ouvrir davantage n'étant pas assurée de moi ; mais si je voulois m'engager dans son service, qu'elle m'en feroit toucher le détail au doigt et à l'œil. Cela étoit, comme vous voyez, un peu trop général, et je répondis que, en mon particulier, je ne douterois jamais de quel que ce fût qu'il plût à la reine de me faire dire ; mais qu'elle jugeoit bien que Monsieur étant aussi engagé qu'il l'étoit avec M. le Prince ne romproit pas avec lui, à moins non pas seulement que l'on lui fit voir des faits ; mais qu'il les pût lui-même faire voir au public. Cette parole, qui étoit pourtant

très raisonnable, aigrit beaucoup la reine contre moi, et elle dit au maréchal : « Il veut périr, il périra. » Je l'ai su de lui-même plus de dix ans après. Voici ce qu'elle vouloit dire : Servien et Lyonne traitoient avec M. le Prince et ils lui promettoient pour lui le gouvernement de la Guienne, celui de Provence pour M. son frère ; la lieutenance du roi en Guienne et le gouvernement de Blaye pour M. de la Rochefoucault, qui étoit du secret de la négociation et qui y étoit même présent. M. le Prince devoit, avoir par ce traité, toutes ses troupes entretenues dans ces provinces, à la réserve de celles qui seroient en garnison dans les places que l'on lui avoit déjà rendues. Il avoit mis Meille dans Clermont, Mursin dans Stenay, Bouteville dans Bellegarde, Arnaut dans le château de Dijon, Persan dans Montrou. Jugez quel établissement. Lyonne m'a assuré plusieurs fois depuis que lui et Servien avoient fait de très bonne foi à M. le Prince la proposition de la Guienne et de la Provence, parce qu'ils étoient persuadés qu'il n'y avoit rien que la cour ne dût faire pour le gagner. Les gens qui veulent croire du mystère à toutes ces choses, ont dit qu'ils ne pensèrent qu'à l'amuser. Ce qui a donné de la couleur à cette opinion est que la chose lui réussit justement comme s'ils en eussent eu le dessein : car M. le Prince, qui ne douta point que deux hommes aussi dépendants du cardinal n'auroient pas eu la hardiesse de lui faire des propositions de cette importance sans son ordre, et qui d'ailleurs trouva d'abord toute la facilité imaginable pour le gouvernement de Guienne dont il en fut effectivement pourvu, en laissant celui de Bourgogne à M. d'Epemon ; M. le Prince, dis-je, ne douta point de l'aveu du cardinal pour le gouvernement de Provence, et, devant que de l'avoir reçu, ou il consentit ou il laissa entendre qu'il consentiroit, l'on en parla diversement, au changement du conseil, qui arriva le troisième jour d'avril, en la manière que je vous le vais raconter, après que je vous aurai supplié de remarquer que cette faute de M. le Prince est, à mon opinion, la plus grande contre la politique qu'il ait jamais faite.

Le 3 d'avril, Monsieur et M. le Prince étant allés au Palais-Royal, Monsieur y apprit que Chavigny, qui étoit intime de M. le Prince, y avoit été mandé par la reine, de Touraine où il étoit. Monsieur, qui le haïssoit mortellement, se plaignit à la reine de ce qu'elle l'avoit fait revenir sans lui en parler, et d'autant plus qu'elle lui alloit, au moins selon le bruit commun, faire pren-

dre place de ministre au conseil. La reine lui répondit fièrement qu'il avoit bien fait d'autres choses sans elle. Monsieur sortit du Palais-Royal, et M. le Prince le suivit. Après le conseil, la reine envoya M. de la Vrillière demander les sceaux à M. de Châteauneuf ; elle les donna, sur les dix heures du soir, à M. le premier président, et elle envoya M. de Sully querir son beau-père pour venir au conseil tenir la place de chancelier. La Tivolière, lieutenant de ses gardes, vint donner part à Monsieur, entre dix et onze heures, de ce changement. Madame et mademoiselle de Chevreuse n'oublièrent rien pour lui en faire voir la conséquence, qui ne devoit pas être bien difficile à prouver à un lieutenant général de l'État, aussi vivement et aussi hautement offensé qu'il l'étoit. Vous n'aurez pas de peine à croire que je ne conservai pas en cette occasion la modération sur laquelle je vous ai tantôt fait mon éloge. Monsieur nous parut très animé. Il nous assembla tous, c'est-à-dire M. le Prince, M. le prince de Conti, M. de Beaufort, M. de Nemours, MM. de Brissac, de la Rochefoucault, de Chaulnes, frère aîné de celui que vous connoissez, de Vitry, de la Mothe, d'Etampes, de Fiesque et de Montrésor. Il exposa le fait, et il demanda avis. Montrésor ouvrit celui d'aller redemander les sceaux au premier président de la part de Son Altesse Royale. MM. de Chaulnes, de Brissac, de Fiesque et de Vitry furent du même sentiment. Le mien fut que celui qui venoit d'être proposé étoit juste et fondé sur le pouvoir légitime de Monsieur ; qu'il étoit même nécessaire ; mais que comme il étoit de sa bonté d'obvier à tout ce qui pourroit arriver de plus violent dans une action de cette nature, ma pensée n'étoit pas qu'il se fallût servir du peuple comme M. de Chaulnes venoit de le dire ; mais qu'il seroit, ce me sembloit, plus à propos que Monsieur fit exécuter la chose par son capitaine des gardes ; que M. de Beaufort et moi nous nous pourrions tenir sur les quais, qui sont des deux côtés du Palais, pour contenir le peuple qui n'avoit besoin que de bride en tout où le nom de Monsieur paroissoit ; M. de Beaufort m'interrompit à ce mot et il me dit : « Je parlerai pour moi, monsieur, quand j'opinerai, pourquoi m'alléguer ? » Je faillis à tomber de mon haut. Il n'y avoit pas eu entre nous la moindre ombre, je ne dis pas de division mais de mécontentement. M. de Beaufort continua en disant qu'il ne répondroit pas que nous pussions contenir le peuple et l'empêcher de jeter peut-être dans la rivière le premier président. Quelqu'un du parti de

MM. les princes, je ne me ressouvins pas précisément si ce fut M. de Nemours ou M. de la Rochefoucault, releva et orna ce discours de tout ce qui pouvoit donner au mien couleur et figure d'une exhortation au carnage. M. le Prince ajouta qu'il confessoit qu'il n'entendoit rien à la guerre des pots de chambre ; qu'il se sentoit même poltron pour toutes les occasions de tumulte populaire et de sédition ; mais que si Monsieur croyoit être assez outragé pour commencer la guerre civile, il étoit tout prêt à monter à cheval, à se retirer en Bourgogne, et à y faire des levées pour son service. M. de Beaufort se remit encore sur le même ton ; et ce fut précisément ce qui abattit Monsieur, parce que voyant M. de Beaufort dans les sentiments de M. le Prince, il crut que le peuple se partageroit entre lui et moi.

Vous avez sans doute de la curiosité de connoître le sujet qui put obliger M. de Beaufort à cette conduite, et vous en serez très étonnée quand vous le saurez. Gauzeville, qui étoit lieutenant de ses gardes, m'a dit depuis que madame de Nemours, sa sœur, qu'il aimoit fort, l'avoit obligé par ses larmes plutôt que par ses raisons, dans une conversation qu'il eut l'après-dînée avec elle, à ne se point séparer de M. de Nemours, qui étoit inséparable de M. le Prince, et que ses efforts se firent de concert avec madame de Montbazon, qu'il prétendoit avoir été persuadée d'un côté par Vigneull et de l'autre par le maréchal d'Albret, qui tous deux s'accordent, en ce temps-là, pour le désunir de la Fronde. Madame de Montbazon a toujours soutenu au président de Bellièvre qu'elle n'avoit jamais été de ce complot, et qu'elle fut plus surprise que personne quand M. de Beaufort lui dit, le lendemain au matin, ce qui s'étoit passé. Le président de Bellièvre ne faisoit aucun fond sur tout ce qu'elle disoit, et particulièrement sur cette matière, où M. de Beaufort prit si mal son parti, qu'il tomba tout d'un coup à rien. Vous le verrez par la suite, et que par conséquent madame de Montbazon avoit raison de ne pas prendre sur elle sa conduite. Gauzeville m'a souvent dit depuis que M. de Beaufort en fut au désespoir dès le lendemain. Je sais que Brillet, qui étoit son écuyer, a dit le contraire : tout cela est assez incertain. Ce qui m'en a paru de plus sûr est qu'il me crut perdu voyant la cour et M. le Prince réunis, et croyant que Monsieur n'auroit pas la force de me soutenir contre eux. Il ne jugea pas bien ; car je suis persuadé que si lui-même ne se fût pas détaché, Monsieur eût fait tout ce que nous eussions désiré, et qu'il.

l'eût même fait à jen sûr. Il ne tint pas à moi de lui faire connoître qu'il le pouvoit même sans lui, comme il étoit vrai; car, comme il fut entré après cette conférence dans la chambre de Madame, où madame et mademoiselle de Chevreuse l'attendoient, je lui proposai, en leur présence, d'amuser, sous prétexte de consulter encore sur le même sujet MM. les princes; et je ne lui demandai que deux heures de temps pour faire prendre les armes aux colonelles, et pour lui faire voir qu'il étoit absolument maître du peuple. Madame, qui pleuroit de colère, et qui vouloit à toute force que l'on prit ce parti, l'ébranla, et il dit: « Mais si nous prenons cette résolution, il faut les arrêter tout à cette heure, et eux et mon neveu de Beaufort.—Ils sont allés dans le cabinet des livres, répondit mademoiselle de Chevreuse, attendre Votre Altesse Royale; il n'y a qu'à donner un tour à la clef pour les y enfermer. J'envie cet honneur au vicomte d'Autel; ce sera une belle chose qu'une fille arrête un gagneur de batailles. » Elle fit un sant en disant cela pour y aller. La grandeur de la proposition étonna Monsieur; et comme je connoissois parfaitement son naturel, je ne la lui avois pas faite d'abord, et je ne lui avois parlé que de les amuser. Comme il avoit de l'esprit, il jugea bien que dès qu'il y auroit du bruit dans la ville il seroit absolument nécessaire de les arrêter, et son imagination lui en arracha la proposition. Si mademoiselle de Chevreuse n'eût rien dit, je ne l'eusse pas relevée, et Monsieur m'eût peut-être laissé faire, ce qui lui eût imposé la nécessité d'exécuter ce qu'il avoit imaginé. L'impétuosité de mademoiselle de Chevreuse lui approcha d'abord toute l'action. Il n'y a rien qui effraie tant une âme foible. Il se mit à siffler, ce qui n'étoit jamais un bon signe, quoiqu'il ne fût pas rare; il s'en alla rêver dans une croisée. Il nous remit au lendemain; il passa dans le cabinet des livres où il donna congé à la compagnie, et MM. les princes sortirent du Palais-Royal en se moquant publiquement, sur les degrés de la guerre, des pots de chambre.

Comme j'étois le lendemain au matin dans la chambre de madame de Chevreuse, le président Viole y entra fort embarrassé, à ce qui nous parut. Il se démêla de l'ambassade qu'il avoit à porter, comme un homme qui en étoit fort honteux. Il mangea la moitié de ce qu'il avoit à dire, nous comprimés par l'autre qu'il venoit déclarer la rupture du mariage. Madame de Chevreuse lui répondit galamment. Mademoiselle de Chevreuse, qui s'habilloit

auprès du feu, se mit à rire. Vous jugez bien que nous ne fûmes pas surpris de la chose, mais je vous avoue que je le suis encore de la manière : je n'ai jamais pu la concevoir ; mais qui plus est, je n'ai jamais pu me la faire expliquer. J'en ai parlé mille fois à M. le Prince, j'en ai parlé à madame de Longueville, j'en ai parlé à M. de la Rochefoucault, aucun d'eux ne m'a pu alléguer aucune raison de ce procédé si peu ordinaire en de pareilles occasions, où l'on cherche au moins toujours des prétextes. L'on dit après que la reine avoit défendu cette alliance, et je n'en doute pas ; mais je sais bien que Viole n'en dit pas un mot dans son compliment. Ce qui est encore de plus étonnant est que madame de Longueville m'a dit vingt fois, depuis sa dévotion, qu'elle n'avoit point rompu ce mariage ; que M. de la Rochefoucault me l'a confirmé et que M. le Prince, qui est l'homme du monde le moins menteur, m'a juré d'autre part qu'il n'y avoit ni directement ni indirectement contribué. Comme je disois un jour à Guitaud que cette variété m'étonnoit, il me répondit qu'il n'en étoit point surpris, parce qu'il avoit remarqué, sur beaucoup d'articles, que M. le Prince et madame sa sœur avoient oublié la plupart des circonstances de ce qui s'étoit passé dans ce temps-là. Faites réflexion, je vous supplie, sur l'inutilité des recherches qui se font tous les jours par les gens d'étude des siècles qui sont plus éloignés.

Aussitôt que Viole fut sorti de l'hôtel de Chevreuse, je reçus un billet de Jouy, qui étoit à Monsieur, qui portoit que Son Altesse Royale s'étoit levée de fort bon matin, qu'elle paroissoit cousternée, que le maréchal de Gramont l'avoit entretenu fort longtemps ; que Goulas avoit eu une conférence particulière avec lui, que le maréchal de la Ferté-Imbault, qui étoit une manière de girasol, commençoit à fuir ceux qui étoient marqués dans la maison pour être de mes amis. Le marquis de Sablonnière, qui commandoit le régiment de Valois, et qui étoit aussi mon ami, entra un moment après pour m'avertir que Goulas étoit allé chez Chavigny avec un visage fort gai, au sortir de la conversation qu'il avoit eue avec Monsieur. Madame de Chevreuse reçut au même instant un billet de Madame, qui la chargeoit de me dire que je me tinsse sur mes gardes, et qu'elle mourroit de peur que les menaces que l'on faisoit à Monsieur ne l'obligeassent à m'abandonner. Ces avis me portèrent à me faire un mérite auprès de Monsieur de ce que j'avois sujet de craindre de sa foiblesse,

et de ce que je croyois nécessaire pour ma sûreté. Je déclarai ma pensée à l'hôtel de Chevreuse, en présence des gens les plus affidés du parti. Il l'approuvèrent, et je l'exécutai. La voici : j'allai trouver Monsieur, je lui dis qu'ayant eu l'honneur et la satisfaction de le servir dans les deux choses qu'il avoit eu le plus à cœur, qui étoient l'éloignement du Mazarin et la liberté de MM. ses cousins, je me sentois obligé de rentrer purement dans les exercices de ma profession, quand je n'en aurois point d'autre raison que celle de prendre du temps aussi propre qu'ici-là pour m'y remettre; que je serois le plus imprudent de tous les hommes si je le manquois, dans une occasion où non seulement mon service ne lui étoit plus utile, mais où ma présence même lui seroit assurément d'un embarras fort grand; que je n'ignorois pas qu'il étoit accablé d'instances et d'importunité sur mon sujet; que je le conjurois de les faire finir en me permettant de me retirer dans mon cloître.

Il seroit inutile que je vous achevasse ce discours, vous en jugez assez la suite. Je ne vous puis exprimer le transport de joie qui me parut dans les yeux et sur le visage de Monsieur, quoiqu'il fût l'homme du monde le plus dissimulé et qu'il fit en paroles tous ses efforts pour me retenir. Il me promit qu'il ne m'abandonneroit jamais; il m'avoua que la reine l'en pressoit; il m'assura que quoique la réunion de la reine et des princes l'obligeât à faire bonne mine, il n'oublieroit jamais le cruel outrage qu'il venoit de recevoir; qu'il auroit fait des passe-merveilles, si M. de Beaufort ne lui avoit point manqué; que sa désertion étoit cause qu'il avoit molli, parce qu'il avoit cru qu'il pouvoit partager le peuple; que je me donnasse un peu de patience, et que je verrois qu'il sauroit bien prendre son temps pour remettre les gens dans leur devoir. Je ne me rendis pas; il se rendit, mais avec de grandes promesses de me conserver toute sa vie dans son cœur et de conserver par le canal de Jouy un commerce secret. Il voulut savoir mes sentiments sur la conduite qu'il avoit à tenir; et il me mena chez Madame, qui étoit au lit, pour me les faire dire devant elle. Je lui conseillai de s'accommoder avec la cour, et de mettre pour unique condition que l'on ôtât les sceaux à M. le premier président; ce que je fis sans aucune animosité contre sa personne; car il est vrai que bien que nous fussions toujours de contraire parti, je l'aimois naturellement, mais parce que j'eusse cru trahir ce que je devois à

Monsieur, si je ne lui eusse représenté la honte qu'il y eût pour lui à souffrir que les sceaux demeurassent à un homme qui les avoit eus sans la participation du lieutenant général de l'État. Madame reprit tout d'un coup : « Et de Chavigny, vous n'en dites rien. » — « Non , Madame, lui répondis-je, parce qu'il est très bon qu'il demeure. La reine le hait mortellement, il hait mortellement le Mazarin. L'on ne l'a remis au conseil que pour plaire à M. le Prince. Voilà deux ou trois grains qui altéreroient la composition du moule la plus naturelle ; laissez-le, Madame, il y est admirable pour Monsieur, dont l'intérêt n'est pas qu'une confédération dans laquelle il n'entre que par force dure longtemps. » Vous remarquerez , s'il vous plaît, que ce M. de Chavigny dont il est question avoit été favori et même fils, à ce que l'on a cru , de M. le cardinal de Richelieu ; qu'il avoit été fait par lui chancelier de Monsieur ; et que ce chancelier traitoit si familièrement Monsieur, son maître, qu'un jour il lui fit tomber un bouton de son pourpoint, en lui disant : « Je veux bien que vous sachiez que M. le cardinal vous fera sauter, quand il voudra, comme je fais sauter ce bouton. » Je tiens ce que je vous dis de la bouche même de Monsieur. Vous voyez que Madame n'avoit pas tout à fait tort de se ressouvenir de M. de Chavigny. Monsieur eut de la peine à le souffrir dans le conseil ; il se rendit pourtant à ma raison ; il n'opiniâtra que le garde des sceaux. L'on le destitua ; l'on crut à la cour que l'on en étoit quitte à bon marché, et l'on avoit raison.

Au sortir de chez Monsieur, j'allai prendre congé de MM. les princes. Ils étoient avec madame de Longueville et madame la Palatine à l'hôtel de Condé. M. le prince de Conti reçut mon compliment en riant et en me traitant de bon père hermite. Madame de Longueville ne me parut pas y faire beaucoup de réflexion ; M. le Prince en conçut la conséquence, et je vis clairement que ce pas de ballet l'avoit surpris. Madame la Palatine en observa mieux que personne la cadence, comme vous verrez dans la suite. Je me retirai donc à mon cloître de Notre-Dame, où je ne m'abandonnai pas si fort à la providence, que je me ne servisse aussi de moyens humains pour me défendre de l'insulte de mes ennemis.

Annery, avec la noblesse du Vexin, me rejoignit ; Château-briant, Château-Régnauld, le vicomte de Lamet, Argenteuil, le chevalier d'Humières, se logèrent dans le cloître. Balau et le comte de Crafort, avec cinquante officiers écossais qui avoient

été des troupes de Montross, furent distribués dans les maisons de la rue Neuve, qui m'étoient les plus affectionnés. Les colonels et les capitaines de quartier, qui étoient dans mes intérêts, eurent chacun leur signal et leur mot de ralliement. Enfin je me résolus d'attendre ce que le chapitre des accidents produiroit en remplissant exactement les devoirs de ma profession, et en ne donnant plus aucune apparence d'intrigue du monde. Jouy ne me voyoit qu'en cachette; je n'allois que la nuit à l'hôtel de Chevreuse avec Malclerc; je ne voyois plus que des chanoines et des curés. La raillerie en étoit forte au Palais-Royal et à l'hôtel de Condé. Je fis faire en ce temps-là une volière dans une croisée, et Nogent en fit le proverbe : *Le coadjuteur siffle les tinotes*. La disposition de Paris me consolait fort du ridicule du Palais-Royal. J'y étois fort bien, et d'autant mieux que tout le monde y étoit fort mal. Les curés, les habitués, les mendiants avoient été informés avec soin des négociations de M. le Prince. Je donnois des bottes à M. de Beaufort, qui ne les paroît pas avec toute l'adresse qui y eût été nécessaire; M. de Châteauneuf, qui s'étoit retiré à Montrouge après que l'on lui eut ôté les sceaux, me donnoit tous les avis qui lui venoient d'ordinaire très bons, et du maréchal de Villeroi et du commandeur de Jars. Monsieur, qui dans le fond du cœur étoit enragé contre la cour, entretenoit très solgneusement le commerce que j'avois avec lui. Voici ce qui donna la forme à ces préalables.

Le vicomte d'Autel vint chez moi entre minuit et une heure, et il me dit que le maréchal du Plessis, son frère, étoit dans le fond de son carrosse, à la porte. Comme il fut entré, il m'enbrassa en me disant : « Je vous salue comme notre ministre. » Comme il vit que je souriois à ce mot, il ajouta : « Non, je ne raille point, il ne tiendra qu'à vous que vous le soyez. La reine me vient de commander de vous dire qu'elle remet entre vos mains sa personne, celle du roi son fils et sa couronne. Ecoutez-moi. » Il me conta ensuite tout le prétendu traité de M. le Prince avec Servien et Lyonne, dont je vous ai déjà parlé. Il me dit que le cardinal avoit mandé à la reine que si elle ajoutoit le gouvernement de Provence à celui de Guienne, sur lequel elle venoit de se relâcher, elle étoit déshonorée à tout jamais, et que le roi, son fils, quand il seroit en âge, la considéreroit comme celle qui auroit perdu son Etat; qu'elle voyoit son zèle pour son service dans un avis aussi contraire à ses propres intérêts; que ce traité portant

ment comme il le portoit, il y pourroit trouver son compte, parée que le ministre d'un roi affoibli trouvoit quelquefois plus d'avantage pour son particulier dans la diminution de l'autorité que dans son agrandissement, il eût eu peine à prouver cette thèse ; mais qu'il aimoit mieux être toute sa vie mendiant de porte en porte que de consentir que la reine contribuât elle-même à cette diminution, et particulièrement pour la considération de lui Mazarin. Le maréchal du Plessis, à ce dernier mot, tira la lettre de sa poche, écrite de la main du cardinal, que je connoissois très bien. Je ne me ressouviens pas d'avoir vu en ma vie une si belle lettre. Voici ce qui me la fit croire ostensive. Ce n'est pas de ce qu'elle n'étoit pas en chiffres, car elle étoit venue par une voie si sûre que je ne m'en étonnai pas, mais elle finissoit ainsi : « Vous savez, madame, que le plus capital ennemi que j'aie au monde est le coadjuteur ; servez-vous-en, madame, plutôt que de traiter avec M. le Prince aux conditions qu'il demande ; faites-le cardinal, donnez-lui ma place, mettez-le dans mon appartement ; il sera peut-être à monsieur plus qu'à Votre Majesté ; mais Monsieur ne veut point la perte de l'Etat ; ses intentions dans le fond ne sont point mauvaises. Enfin, tout, Madame, plutôt que d'accorder à M. le Prince ce qu'il demande. S'il l'obtenoit, il n'y auroit plus qu'à le mener à Reims. » Voilà la lettre du cardinal ; je ne me ressouviens peut-être pas des paroles, mais je suis assuré que c'en étoit la substance. Je crois que vous ne condamnerez pas le jugement que je fis dans mon âme de cette lettre. Je témoignai au maréchal que je la croyois très sincère, et qu'il ne se pouvoit par conséquent que je ne m'en sentisse très obligé ; mais comme dans la vérité je n'en pris que la moitié pour bonne du côté de la cour, je me résolus aussi sans balancer d'en user de même du mien, de ne pas accepter le ministère, et d'en tirer, si je pouvois, le cardinalat. Je répondis au maréchal du Plessis que j'étois sensiblement obligé à la reine, et que pour lui marquer ma reconnaissance je la suppliois de me permettre de la servir sans intérêt, que j'étois très incapable du ministère pour toutes sortes de raisons ; qu'il n'étoit pas même de la dignité de la reine d'y élever un homme encore tout chaud et tout fumant, pour ainsi parler, de la faction ; que ce titre même me rendroit inutile à son service du côté de Monsieur, et encore beaucoup davantage de celui du peuple, qui étoient les deux endroits qui, dans la conjoncture présente, lui étoient les plus considérables. « Mais, reprit

tout d'un coup le maréchal du Plessis, il faut quelqu'un pour remplir la niche : tant qu'elle sera vide, M. le Prince dira toujours que l'on y veut remettre M. le cardinal, et c'est ce qui lui donnera de la force. » — « Vous aurez d'autres sujets, lui répondis-je, bien plus propres à cela que moi. » A quoi le maréchal repartit : « Le premier président ne seroit point agréable aux frondeurs ; la reine ni Monsieur ne se fieront jamais à Chavigny. » Après bien des tours, je lui nommai M. de Châteauneuf. Il se récria à ce nom. « Et quoi, me dit-il, vous ne savez pas que c'est le plus grand ennemi que vous ayez au monde ? Vous ne savez pas que ce fut lui qui s'opposa à votre chapeau à Fontainebleau ? vous ne savez pas que ce fut lui qui écrivit de sa main ce beau mémorial, qui fut envoyé à votre honneur et louange au parlement ? » Voilà précisément où j'appris cette dernière circonstance, car je savois déjà toute la pièce de Fontainebleau. Je répondis au maréchal que je n'étois peut-être pas si ignorant qu'il se l'imaginait, mais que les temps avoient porté des accommodements qui, à l'égard du public, avoient couvert le passé ; que je craignois comme la mort la nécessité des apologies. « Mais, reprit le maréchal, si nous vous mettons en mains le mémoire envoyé au parlement ? » — « Si vous me le mettez en mains, lui repartis-je, j'abandonnerai M. de Châteauneuf, car, en ce cas, le mémoire qui a été écrit depuis notre accommodement me servira d'apologie. » Le maréchal s'agita beaucoup sur cet article, sur lequel il prit occasion de me dire plus délicatement qu'à lui n'appartenoit que Monsieur m'avoit aussi abandonné, ce qu'il coula pour découvrir comme j'étois avec lui. Je voulus bien lui en donner le contentement, en lui répondant qu'il étoit vrai, mais que je ne le traiterois pourtant pas comme M. de Châteauneuf. J'ajoutai à la réponse un petit souris, comme s'il m'eût échappé, pour lui faire voir que je n'étois peut-être pas si maltraité de Monsieur que l'on l'avoit cru. Comme il vit que je m'étois refermé après avoir jeté cette petite lueur, il me dit : « Il faudroit que vous vissiez vous-même la reine. » Je ne fis pas semblant de l'avoir entendu, et il le répéta encore une fois ; et puis tout d'un coup il jeta sur la table un papier, en disant : « Tenez, lisez ; vous ferez-vous à cela ? » C'étoit un écrit signé de la reine, qui me promettoit toute sûreté, si je voulois aller au Palais-Royal. « Non, dis-je, au maréchal, et vous l'allez voir. » Je baisai le papier avec un profond respect, et le jetai dans le feu en disant : « Quand me voulez-

vous mener chez la reine? » Je n'ai jamais vu un homme plus surpris que le maréchal. Nous convinmes que je me trouverois à minuit dans le cloître Saint-Honoré. Je n'y manqua pas. Il me mena au petit oratoire par un degré dérobé. La reine y entra un quart d'heure après. Le maréchal sortit, et je demeurai seul avec elle; elle n'oublia rien pour me persuader de prendre le titre de ministre et l'appartement du cardinal au Palais-Royal, que ce qui étoit précisément et uniquement nécessaire pour m'y résoudre, car je connus clairement qu'elle avoit plus que jamais le cardinal dans l'esprit et dans le cœur; et quoiqu'elle affectât de me dire que bien qu'elle l'estimât beaucoup et qu'elle l'aimât fort, elle ne vouloit point perdre l'État pour lui, j'eus tout sujet de croire qu'elle y étoit plus disposée que jamais. Je fus convaincu, devant même que je sortisse de l'oratoire, que je ne me trompois pas dans mon jugement; car aussitôt qu'elle eut vu que je ne me rendois pas sur le ministère, elle me montra le cardinalat, mais comme prix des efforts que je ferois pour l'amour d'elle, me disoit-elle, pour le rétablissement du Mazarin. Je crus qu'il étoit nécessaire que je m'ouvrisse, quoique le pas fût fort délicat. Mais j'ai toute ma vie estimé que quand l'on se trouve obligé à faire un discours que l'on prévoit ne devoir pas agréer, l'on ne lui peut trop donner d'apparences de sincérité, parce que c'est l'unique voie pour l'adoucir. Voici ce que sur ce principe je dis à la reine: « Je suis au désespoir, madame, qu'il ait plu à Dieu de réduire les affaires dans un état qui ne permette pas seulement, mais qui ordonne même à un sujet de parler à sa souveraine comme je vais parler à Votre majesté. Elle sait mieux que personne que l'un de mes crimes auprès de M. le cardinal est de l'avoir prédit, et j'ai passé pour l'auteur de ce dont je n'ai jamais été que le prophète. L'on y est, madame, Dieu sait mon cœur, et qu'homme de France, sans exception, n'en est plus affligé que moi. Votre Majesté souhaite, et avec beaucoup de justice, de l'en tirer, et je la supplie très humblement de me permettre de lui dire qu'elle ne le peut faire, à mon opinion, tant qu'elle pensera au rétablissement de M. le cardinal; ce que je ne dis pas, Madame, dans la pensée que je le puisse persuader à Votre Majesté, ce n'est que pour m'acquitter de ce que je lui dois. Je coule le plus légèrement qu'il m'est possible sur ce point, que je sais n'être pas agréable à Votre Majesté, et je passe à ce qui me regarde. J'ai, madame, une passion si violente de pouvoir recom-

penser par mes services ce que mon malheur m'a forcé de faire dans les dernières occasions, que je ne reconnois plus de règles à mes actions que celles que je me forme sur le plus et sur le moins de ce peu d'utilité dont elles vous peuvent être. Je ne puis préférer ce mot sans revenir encore à supplier très humblement Votre Majesté de me le pardonner. Dans les temps ordinaires il seroit criminel, parce que l'on n'y doit considérer que la volonté du maître ; dans les malheurs où l'État est tombé, l'on peut et l'on est même obligé, lorsque l'on se trouve en de certains postes, à n'avoir égard qu'à son service, et c'est ce dont un homme de bien ne se doit jamais tenir dispensé. Je manquerois au respect que je dois à votre Majesté si je prétendois contrarier par toute autre voie que par une très humble et très simple remontrance les pensées qu'elle a pour M. le cardinal ; mais je erois que je n'en sors pas, vu les circonstances, en lui représentant avec une profonde soumission ce qui me peut rendre utile ou inutile à son service dans les conjonctures présentes. Vous avez, madame, à vous défendre contre M. le Prince, qui veut le rétablissement de M. le cardinal, à condition que vous lui donnerez par avance de quoi le perdre quand il lui plaira. Vous avez besoin pour lui résister de Monsieur, qui ne veut point le rétablissement de M. le cardinal, et qui, supposé son exclusion, veut sans exception tout ce qu'il vous plaira. Vous ne voulez, madame, ni donner à M. le Prince ce qu'il demande, ni à Monsieur ce qu'il souhaite. J'ai toutes les passions du monde de vous servir contre l'un et de vous servir auprès de l'autre, et il est constant que je ne puis réussir qu'en prenant les moyens qui sont propres à ces deux fins. M. le Prince n'a de force contre Votre Majesté que celle qu'il tire de la haine que l'on a contre M. le cardinal ; et Monsieur n'a de considération, hors celle de sa naissance, capable de vous servir utilement contre M. le Prince, que celle qu'il emprunte de ce qu'il a fait contre le même M. le cardinal. Vous voyez, madame, qu'il faudroit beaucoup d'art pour concilier ces contradictions, quand même l'esprit de Monsieur seroit gagné en sa faveur. Il ne l'est pas, et je vous proteste que je ne crois pas qu'il puisse l'être, et que s'il entrevoyoit que je l'y voulusse porter, il se mettroit plutôt aujourd'hui que demain entre les mains de M. le Prince. » La reine sourit à ces dernières paroles, et elle me dit : — « Si vous le vouliez, si vous le vouliez. » — « Non, madame, repris-je, je vous le jure sur tout ce qu'il y

a au monde de plus sacré. » — « Revenez à moi, me dit-elle, et je me moquerai de votre Monsieur, qui est le dernier des hommes. » Je lui répondis : — « Je vous jure, madame, que si j'avois fait ce pas, et qu'il me parût le moins du monde que je me fusse radouci pour M. le cardinal, je serois plus inutile auprès de Monsieur et dans le peuple, à votre service, que le prélat de Dôle, parce que je serois sans comparaison plus haï de l'un et de l'autre. » La reine se mit en colère, elle me dit que Dieu protégeroit et ses intentions et l'innocence du roi, son fils, puisque tout le monde l'abandonnoit. Elle fut plus d'un demi quart-d'heure dans de grands mouvements, dont elle revint après assez bonnement. Je voulus prendre ce moment pour suivre le fil du discours que je lui avois commencé ; elle m'interrompit en me disant : — « Je ne vous blâme pas tant à l'égard de Monsieur que vous pensez. C'est un étrange seigneur. Mais, reprit-elle tout d'un coup, je fais tout pour vous ; je vous ai offert place dans le conseil, je vous offre la nomination au cardinalat ; que ferez-vous pour moi ? » — « Si Votre Altesse, madame, lui répondis-je, m'avoit permis d'achever ce que j'avois tantôt commencé, elle auroit déjà vu que je ne suis pas venu ici pour recevoir des grâces, mais pour essayer de les mériter. » Le visage de la reine s'épanouit à ce mot. — « Et que ferez-vous ? me dit-elle fort doucement. » — « Votre Majesté me permet-elle, ou plutôt me commande-t-elle, lui répondis-je, de dire une sottise ? Parce que ce sera manquer au respect que l'on doit au sang royal. » — « Dites, dites, reprit la reine, même avec impatience. » — « J'obligerai, madame, lui repartis-je, M. le Prince de sortir de Paris devant qu'il soit huit jours, et je lui enlèverai Monsienn dès demain. » La reine, transportée de joie, me tendit la main, en me disant : — « Touchez là, vous êtes après-demain cardinal, et de plus le second de mes amis. » Elle entra ensuite dans les moyens ; je les lui expliquai. Ils lui plurent jusques à l'emportement. Elle eut la bonté de souffrir que je lui fisse un détail et une manière d'apologie du passé. Elle conçut ou elle fit semblant de concevoir une partie de mes raisons ; elle combattit les autres avec bonté et douceur ; elle revint ensuite à me parler du Mazarin, et à me dire qu'elle vouloit que nous fussions amis. Je lui fis voir que je me rendrois absolument inutile à son service, pour peu que l'on touchât cette corde ; que je la conjurois de me laisser le caractère de son ennemi. — « Mais, vraiment, dit la

reine, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une chose si étrange ; il faut, pour me servir, que vous demcuriez ennemi de celui qui a ma confiance ? » — « Oui, madame, lui répondis-je, il le faut, et n'ai-je pas dit à Votre Majesté, en entrant ici, que l'on est tombé dans un temps où un homme de bien a quelquefois honte de parler comme il est obligé ? J'ajoutai : Mais, madame, pour faire voir à Votre Majesté que je vais, même à l'égard de M. le cardinal, jusques où mon devoir et l'honneur me le permettent, je lui fais une proposition : qu'il se serve de l'état où je suis avec M. le Prince, comme je me sers de l'état où M. le Prince est avec lui ; il y pourra peut-être trouver son compte, comme j'y trouve le mien. » La reine se prit à rire de bon cœur, et puis elle me demanda si je dirois à Monsieur ce qui se venoit de passer. Je lui répondis que je savois certainement qu'il l'approuveroit, et que, pour le lui témoigner le lendemain au cercle, il lui parleroit d'un appartement qu'elle vouloit faire accommoder ou faire à Fontainebleau. Comme je la suppliois de garder le secret, elle me répondit qu'elle en avoit encore bien plus de sujet que je ne pensois. Elle me dit sur cela tout ce que la rage fait dire contre Servien et contre Lyonne, qu'elle appela vingt fois des perfides. Elle traita Chavigny de petit coquin ; elle finit par le Tellier, en disant : — « Il n'est pas traître comme les autres, mais il est foible, et il n'est pas assez reconnoissant. » — « Mais, madame, repris-je, je supplie Votre Majesté de me permettre de lui dire que tant que la niche de premier ministre sera vide, M. le Prince en prendra une grande force, parce qu'il la fera toujours paroître comme toute prête à recevoir M. le cardinal. » — « Il est vrai, me répondit la reine, et j'ai fait réflexion sur ce que vous en avez dit la nuit passée au maréchal du Plessis. Le vieux Châteauneuf est bon pour cela ; mais M. le cardinal y aura bien de la peine, car il le hait mortellement et il en a le sujet. Le Tellier eroit qu'il n'y a que lui à mettre en cette place. » — « Mais, à propos de cela, ajouta-t-elle, j'admire votre folie ; vous vous faites un point d'honneur de rétablir cet homme, qui est le plus grand ennemi que vous ayez sur la terre. Attendez. » En disant cette parole, elle sortit du petit oratoire, elle y rentra aussitôt, et elle jeta sur un petit autel le mémoire qui avoit été envoyé contre moi au parlement, bronillé et raturé, mais écrit de la main de M. de Châteauneuf. Je lui dis, après l'avoir lu : « S'il vous plaît, madame, de me permettre de le montrer, je me séparerai dès de-

main de M. de Châteauneuf ; mais Votre Majesté juge bien qu'à moins d'une justification de cette nature je me déshonorerois. » — « Non, me répondit la reine, je ne veux pas que vous le montriez, Châteauneuf nous est bon, et au contraire il faut que vous lui fassiez meilleure mine que jamais. » Elle me reprit des mains son papier. — « Je le garde, me dit-elle, pour le faire voir en temps et lieu à sa bonne amie madame de Chevreuse. Mais à propos de bonne amie, ajouta la reine, vous en avez une meilleure que vous ne pensez peut-être ; devinez-la. C'est la Palatine, » poursuivit-elle. Je demeurai tout étonné, parce que je croyois la Palatine encore dans les intérêts de M. le Prince. — « Vous êtes surpris, me dit la reine, elle est moins contente de M. le Prince que vous ne l'êtes. Voyez-la : je suis convenue avec elle que vous régliez ensemble ce qu'il faut mander sur tout ceci à M. le cardinal, car vous croyez facilement que je n'exécuterai rien sans avoir de ses nouvelles. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que cela soit nécessaire à l'égard de votre cardinalat, car il y est très résolu, et il reconnoît de bonne foi que vous ne pouvez plus vous-même vous en défendre ; mais enfin il le faut persuader pour Châteauneuf, ce qui sera difficile. La Palatine vous dira encore d'autres choses. Il faut que Bartet parte, le temps presse. Vous voyez comme M. le Prince me traite ; il me brave tous les jours depuis que j'ai désavoué mes deux traites. » C'est ainsi qu'elle appeloit Servien et Lyonne. Vous verrez qu'elle changea bientôt de sentiment à l'égard du dernier. Je pris ce moment où elle rougissoit de colère pour lui bien faire ma cour, en lui répondant : — « Devant qu'il soit deux jours, madame, M. le Prince ne vous bravera plus. Votre Majesté veut attendre des nouvelles de M. le cardinal, pour effectuer ce qu'elle me fait l'honneur de me promettre : je la supplie très humblement de me permettre que je n'attende rien pour la servir. » La reine fut touchée de cette parole qui lui parut honnête. Le vrai est qu'elle m'étoit devenue nécessaire, car je voyois que M. le Prince, depuis cinq ou six jours, gagnoit du terrain par les éclats qu'il faisoit contre le Mazarin, et qu'il étoit temps que je parusse pour en prendre ma part. Je fis valoir sans affectation à la reine la démarche que je méditois, et j'achevai de lui en expliquer la manière que j'avois déjà touchée dans le discours. Elle en fut transportée de joie. La tendresse qu'elle avoit pour le cardinal fit qu'elle eut un peu de peine à agréer que je continuasse à ne le pas épargner

dans le parlement, où l'on étoit obligé, à tous les quarts-d'heure, de se déchirer. Elle se rendit toutefois à la considération de la nécessité.

Comme j'étois déjà sorti de l'oratoire, elle me rappela pour me dire qu'au moins je me ressouvinsse que c'étoit M. le cardinal qui lui avoit fait instance de me donner la nomination. A quoi je lui répondis que je m'en sentois très obligé, et que je lui en témoignerois ma reconnaissance en tout ce qui ne seroit pas contre mon honneur; qu'elle savoit ce que je lui avois dit d'abord, et que je la pouvois assurer que je la tromperois doublement si je lui disois que je la pusse servir pour le rétablissement dans le ministère de M. le cardinal. Je remarquai qu'elle rêva un peu, et puis elle me dit d'un air assez gai : — « Allez, vous êtes un vrai démon. Voyez la Palatine; bonsoir. Que je sache la veille le jour que vous irez au Palais. » Elle me mit entre les mains de madame de Gaboury, car elle avoit renvoyé le maréchal du Plessis, qui me conduisit par je ne sais combien de détours presque à la porte de la cour des cuisines.

J'allai le lendemain, la nuit, chez Monsieur, qui eut une joie que je ne vous puis exprimer. Il me gronda toutefois beaucoup de ce que je n'avois pas accepté le ministère et l'appartement au Palais-Royal, en me disant que la reine étoit une femme d'habitude, dans l'esprit de laquelle je me serois peut-être insinué. Je ne suis pas encore persuadé que j'aie eu tort en ce rencontre. L'on ne se doit jamais jouer de la faveur; l'on ne la peut trop embrasser quand elle est véritable; l'on ne s'en peut trop éloigner quand elle est fausse. J'allai, au sortir de chez Monsieur, chez madame la Palatine, d'où je ne sortis qu'un moment avant la pointe du jour. J'ai fait tous les efforts que j'ai pu sur ma mémoire pour y rappeler les raisons qu'elle me dit du mécontentement qu'elle avoit de M. le Prince. Je sais bien qu'il y en avoit trois ou quatre; je ne me ressouviens que de deux, dont l'une fut, à mon sens, plus alléguée pour moi que pour la personne intéressée, et l'autre étoit en tous sens très solide et très véritable. Elle prenoit part à l'outrage que mademoiselle de Chevreuse avoit reçu, parce que c'étoit elle qui avoit porté la première parole du mariage. M. le Prince n'avoit pas fait ce qu'il avoit pu pour faire donner la surintendance des finances au bon homme la Vieuville, père du chevalier du même nom, qu'elle aimoit éperdument. Elle me dit que la reine lui en avoit donné parole

positive ; elle y engagea la mienne, j'engageai la sienne pour mon cardinalat. Nous nous tinmes fidèlement parole de part et d'autre, et je crois dans la vérité lui devoir le chapeau ; parce qu'elle ménagea si adroitement le cardinal, qu'il ne put enfin s'empêcher, avec toutes les plus mauvaises intentions du monde, de le laisser tomber sur ma tête. Nous concertâmes, cette nuit-là et la suivante, tout ce qu'il y avoit à régler touchant le voyage de Bertet. La Palatine écrivit par lui une grande dépêche au cardinal, qui est une des plus belles pièces qui se soit peut-être jamais faite ; elle lui parloit entre autres du refus que j'avois fait à la reine de la servir à l'égard de son retour en France, si délicatement, si habilement, qu'il me sembloit à moi-même que ce fût la chose du monde qui lui fût la plus avantageuse. Vous pouvez juger que je ne m'endormis pas du côté de Rome. Je préparai de celui de Paris les esprits à l'ouverture de la nouvelle scène que je méditois. L'importance des gouvernements de Guienne et de Provence fut exagérée ; le voisinage d'Espagne et d'Italie fut figuré. Les Espagnols, qui n'étoient pas encore sortis de la ville de Stenay, quoique M. le Prince en tint la citadelle, ne furent pas oubliés. Après que j'eus un peu arrosé le public, je m'ouvris avec les particuliers. Je leur dis que j'étois au désespoir que l'état où je voyois les affaires m'obligeât de sortir de la retraite à laquelle je m'étois résolu ; que j'avois espéré qu'après tant d'agitation et tant de trouble, l'on pourroit jouir de quelque calme et d'une honnête tranquillité ; qu'il me paroissoit que nous retomptions dans une condition beaucoup plus mauvaise que celle dont nous venions de sortir, parce que les négociations que l'on faisoit continuellement avec le Mazarin faisoient bien plus de mal à l'État que son ministère ; qu'elles entretenoient la reine dans l'espérance de son rétablissement, et qu'ainsi rien ne se faisoit que par lui ; et que comme les prétentions de M. le Prince étoient immenses, et que la cour avoit peine à se résoudre de les satisfaire, nous courrions fortune d'avoir une guerre civile pour préalable de son rétablissement, qui seroit le prix de l'accommodement ; que Monsieur en seroit la victime, mais que sa qualité le sauveroit du sacrifice, et que les pauvres frondeurs y demeureroient égorgés. Ce canevas, beau et fort, comme vous le voyez, qui fut mis et étendu sur le métier par Caumartin, fut brodé par moi de toutes les couleurs que je crus les plus revenantes à ceux à qui je les faisois voir ; je réussis. Je m'aperçus qu'en trois ou

quatre jours j'avois fait mon effet ; et je mandai à la reine, par la Palatine, que j'irois le lendemain au Palais. Jugez, s'il vous plait, de la joie qu'elle en eut par un emportement qui ne mérite d'être remarqué que pour vous la faire voir. Il me semble que je vous ai déjà dit que madame de Chevreuse avoit toujours gardé assez de mesures avec la reine, et qu'elle avoit pris soin de lui faire croire qu'elle étoit beaucoup plus emportée par sa fille que par elle-même à tout ce qui se passoit. Je ne puis bien vous dire ce que la reine en crut effectivement, parce que j'ai observé sur ce point beaucoup de pour et de contre. Ce qui s'en dit fut que madame de Chevreuse ne cessa point d'aller au Palais-Royal, dans le temps même que M. le Prince s'y croyoit le maître, et de parler à la reine avec beaucoup de familiarité dès que le traité qu'il croyoit avoir conclu avec Servien et Lyonne fut désavoué. Elle étoit dans le petit cabinet avec mademoiselle sa fille, le jour que la Palatine venoit d'écrire à la reine que j'irois au Palais. La reine appela mademoiselle de Chevreuse, et elle lui demanda si je continuois dans cette résolution. Mademoiselle de Chevreuse lui ayant répondu que j'irois, la reine la baisa deux ou trois fois, en lui disant : — « Friponne, tu me fais autant de bien que tu m'as fait de mal. »

Vous avez vu ci-devant que M. le Prince égayoit de temps en temps le parlement, pour se rendre plus considérable à la cour. Quand il sut que le cardinal avoit rompu le traité de Servien et de Lyonne, il n'oublia rien pour l'enflammer afin de se rendre plus redoutable à la reine. Il y avoit tous les jours quelque nouvelle scène : tantôt l'on envoyoit dans les provinces informer contre le cardinal, tantôt l'on faisoit des recherches de ses effets dans Paris ; tantôt l'on déclamoit dans les chanibres assemblées contre les Bertet, les Brachet et les Fouquet, qui alloient et venoient incessamment, et Brusle ; et comme depuis ma retraite j'avois cessé d'aller au parlement, je m'aperçus que l'on se servoit de mon absence pour faire croire que je molissois à l'égard du Mazarin, et que j'appréhendois de me trouver dans des lieux où je pourrois être obligé à me déclarer sur son sujet. Un certain Montandré, méchant écrivain à qui Varde avoit fait couper le nez pour je ne sais quel libelle qu'il avoit fait contre madame la maréchale de Guébriant, sa sœur, s'attacha, pour avoir du pain, à la misérable fortune du commandeur de Saint-Simon, chef des criailleurs du parti des princes, et m'attaqua sur ce

terrain par douze ou quinze libelles plus mauvais l'un que l'autre, en douze ou quinze jours. Je me les faisois apporter régulièrement sur l'heure de mon dîné, pour les lire publiquement au sortir de table devant tout ce qui se trouvoit chez moi ; et quand je crus avoir fait connoître suffisamment aux particuliers que je méprisois ces sortes d'invectives, je me résolus de faire voir au public que je les savois relever. Je travaillois pour cela avec soin à une réponse courte, mais générale, que j'intitulai : *L'APOLOGIE DE L'ANCIENNE ET LÉGITIME FRONDE*, dont la lettre paroissoit être contre le Mazarin, et dont le sens étoit proprement contre ceux qui se servoient de son nom pour abattre l'autorité royale. Je la fis crier et débiter dans Paris par cinquante colporteurs, qui parurent en même temps en différentes rues, et qui étoient soutenus dans toutes par des gens appostés pour cela. J'allai le même matin au Palais avec quatre cents hommes ; je pris ma place après avoir fait une profonde révérence à M. le Prince, que je trouvai devant le feu de la grande-chambre. Il me salua fort civilement. Il parla dans la séance avec beaucoup d'aigreur contre les transports d'argent faits hors du royaume par Cantarini, banquier du cardinal. Vous jugez bien que je ne l'épargnai pas, et que tout ce qui étoit de la vieille Fronde se piqua de reneherir sur la nouvelle. Celle-ci en parut embarrassée ; et Croissy qui en étoit et qui venoit de lire l'apologie de l'ancienne, dit à Caumartin : « La botte est belle, vous l'entendez mieux que nous. » J'avois bien dit à M. le Prince qu'il falloit faire taire ce coquin de Montandré. Comme il ne se tut pourtant pas, je continuai aussi de mon côté à écrire et à faire écrire. Portail, avocat au parlement et habile homme, fit en ce temps-là *LA DÉFENSE DU COADJUTEUR*, qui est d'une très grande éloquence. Sarrazin, secrétaire de M. le prince de Conti, fit contre moi *LA LETTRE DU MARGUILLIER AU CURÉ*, qui est une fort belle pièce. Patru, bel esprit et fort poli, y répondit par une *LETTRE DU CURÉ AU MARGUILLIER*, qui est très ingénieuse. Je composai ensuite *LE VRAI ET LE FAUX DU PRINCE DE CONDÉ ET DU CARDINAL DE RETZ* ; *LE VRAISEMBLABLE* ; *LE SOLITAIRE* ; *LES INTÉRÊTS DU TEMPS* ; *LES CONTRE-TEMPS DU SIEUR DE CHAVIGNY* ; *LE MANIFESTE DE M. DE BEAUFORT EN SON JARGON*. Joly, qui étoit à moi, fit *LES INTRIGUES DE LA PAIX*. Le pauvre Montandré s'étoit épuisé en injures, et il est constant que la partie n'étoit pas égale pour l'écriture. Croissy s'entremet pour faire cesser cette escarmouche. M. le Prince la défendit aux

siens, mêmes en des termes fort obligeants pour moi. Je fis la même chose, en la manière la plus respectueuse pour lui, qui me fut possible. L'on n'écrivit plus de part ni d'autre, et les deux Frondes ne s'égayèrent plus qu'aux dépens du Mazarin. Cette suspension de plumes ne se fit qu'après trois ou quatre mois de guerre bien échauffée; mais j'ai estimé qu'il seroit bon de réduire en cet endroit tout ce qui est de ces combats et de cette trêve, pour n'être pas obligé de rabattre une matière qui ne se peut tout à fait omettre, et qui, à mon sens, ne mérite pas d'être beaucoup traitée.

Il y a plus de soixante volumes de pièces composées dans le cours de la guerre civile. Je crois pouvoir dire avec vérité qu'il n'y a pas cent feuillets qui méritent que l'on les lise.

Mon apparition au Palais plut si fort à la reine, qu'elle écrivit dès l'après-dinée à madame la Palatine de me témoigner la satisfaction qu'elle en avoit, et de me commander de sa part de me trouver le lendemain, entre onze heures et minuit, à la porte du cloître Saint-Honoré. Gaboury m'y vint prendre, et il me mena dans le petit oratoire dont je vous ai déjà parlé, où je trouvai la reine qui ne se sentoit pas de la joie qu'elle avoit de voir sur ie pavé un parti déclaré contre M. le Prince. Elle m'avoua qu'elle ne l'avoit pas eu possible, au moins qu'il pût être en état de paroître si tôt. Elle me dit que M. le Tellier ne pouvoit encore se le persuader. Elle ajouta que Servien soutenoit qu'il falloit que j'eusse un concert secret avec M. le Prince. « Mais je ne m'étonne pas de celui-ci, reprit-elle, c'est un traître qui s'entend avec lui et qui est au désespoir de ce que vous lui faites tête. Mais à propos de cela, continua-t-elle, il faut que je fasse réparation à Lyonne, il a été trompé par Servien; il n'y a point de sa faute en tout ce qui s'est passé; et le pauvre homme est si affligé d'avoir été soupçonné, que je n'ai pu lui refuser la consolation qu'il m'a demandée, qui est que ce soit lui qui traite avec vous tout ce qu'il y aura à faire contre M. le Prince. »

Je vous ennuirois si je vous expliquois le détail qui avoit justifié M. de Lyonne dans l'esprit de la reine, et je me contenterai de vous dire en général que son absolution ne me parut guère mieux fondée que les soupçons que l'on avoit pris au moins jusque-là de sa conduite. Je dis jusque-là, parce que vous allez voir que celle qu'il eut dans la suite marqua un ménagement bien extraordinaire pour M. le Prince. Mais de tout ce que je vis en ce

temps-là dans les plaintes de la reine contre Lyonne et contre Servien, sur le traité qu'ils avoient projeté pour le gouvernement de Provence, je ne puis encore, à l'heure qu'il est, m'en former à moi-même aucune idée qui aille à les condamner ni à les absoudre, parce que les faits mêmes qui ont été les plus éclaircis sur cette matière se trouvent dans une si grande involution de circonstances obscures et bizarres, que je me ressouviens que l'on s'y perdoit dans les moments mêmes qui en étoient les plus proches. Ce qui est de constant, est que la reine qui m'avoit parlé comme vous avez vu, le dernier de mai, de Servien et de Lyonne, comme de deux traîtres, me parla du dernier, le 25 de juin, comme d'un fort homme de bien, et que le 28, elle me fit dire par la Palatine que le premier n'avoit pas failli par malice, et que M. le cardinal étoit très persuadé de son innocence. J'ai toujours oublié de parler de ce détail à M. le Prince, qui seul le pourroit éclaircir.

Je reviens à ma conférence avec la reine ; elle dura jusques à deux heures après minuit, et je crus voir très clairement et dans son cœur et dans son esprit qu'elle craignoit le raccommodement avec M. le Prince ; qu'elle souhaitoit avec une extrême passion que M. le cardinal en quittât la pensée à laquelle il donnoit (ce disoit-elle) par un excès de bonté comme un innocent, et qu'elle ne comptoit pas pour un grand malheur la guerre civile. Comme elle convenoit pourtant que le plus court seroit d'arrêter, s'il étoit possible, M. le Prince, elle me commanda de lui en expliquer les moyens. Je n'ai jamais pu savoir la raison pour laquelle elle n'approuva pas celui que je lui proposai, qui étoit d'obliger Monsieur à exécuter la chose chez lui. J'y avois trouvé jour, et je savois bien que je ne serois pas désavoué. Elle n'y voulut jamais entendre, sous prétexte que Monsieur ne seroit jamais capable de cette résolution, et qu'il y auroit même trop de péril à la lui communiquer. Je ne sais si elle ne craignoit point que Monsieur, ayant fait un coup de cet éclat, ne s'en servit après contre elle-même. Je ne sais si ce que Hoquincourt me dit le lendemain de l'offre qu'il lui avoit faite de tuer M. le Prince en l'attaquant dans une rue, ne lui avoit pas fait croire que cette voie étoit encore plus décisive. Enfin elle rejeta absolument celle de Monsieur, qui étoit infaillible, et elle me commanda de conférer avec Hoquincourt, « qu'il vous dira (ajouta-t-elle) qu'il y a des moyens plus sûrs que celui que vous proposez ? »

Je vis Hoquincourt le lendemain à l'hôtel de Chevreuse, qui me conta familièrement tout le particulier de l'offre qu'il avoit faite à la reine. J'en eus horreur, et je suis obligé de dire, pour la vérité, que madame de Chevreuse n'en eut pas moins que moi. Ce qui est d'admirable est que la reine, qui m'avoit renvoyé à lui la veille, comme à un homme qui lui avoit fait une proposition raisonnable, nous témoigna, à madame de Chevreuse et à moi, qu'elle approuvoit extrêmement mes sentiments, qui étoient assurément bien éloignés d'une action de cette nature ; et elle nous nia même absolument que Hoquincourt la lui eût expliquée ainsi. Voilà le fait sur lequel vous pouvez fonder vos conjectures. M. de Lyonne m'a dit depuis qu'un quart d'heure après que madame de Chevreuse eût dit à la reine que j'avois rejeté avec horreur la proposition d'Hoquincourt, la reine dit à Senneterre, à propos de rien : « Le coadjuteur n'est pas si hardi que je le croyois. » Et le maréchal du Plessis me dit au même moment, presque à propos de rien, que le scrupule étoit indigne d'un grand homme. Je n'appliquai pas cette parole en ce temps-là, mais ce qui me la fait observer depuis, et ce qui m'a toujours fait croire que ce maréchal savoit et approuvoit même l'entreprise d'Hoquincourt, est que M. le duc de Vitry m'a dit plus d'une fois que madame Dormeuil, parente et amie intime du maréchal, l'avoit envoyé querir en ce temps-là, lui, M. de Vitry, à Aigreville, où il étoit, et qu'elle lui avoit proposé à Picpusse, où il étoit venu à sa prière, d'entrer avec le maréchal dans une entreprise contre la personne de M. le Prince. Elle s'adressoit mal, car je n'ai jamais connu personne plus incapable d'une action noire que M. le duc de Vitry.

Le lendemain du jour dans lequel ce que je viens de vous dire se passa, je reçus un billet de Montrésor à quatre heures du matin, qui me prioit d'aller chez lui sans perdre un moment. J'y trouvai M. de Lyonne, qui me dit que la reine ne pouvoit plus souffrir M. le Prince, et qu'elle avoit des avis certains qu'il formeroit une entreprise pour se rendre maître de la personne du roi ; qu'il avoit envoyé en Flandre pour faire un traité avec les Espagnols ; qu'il falloit que lui ou elle périt ; qu'elle ne vouloit pas se servir des voies de sang, mais que ce qui avoit été proposé par Hoquincourt ne pouvoit pas avoir ce nom, puisqu'il l'avoit assurée la veille qu'il prendroit M. le Prince sans coup férir, pourvu que je l'assurasse du peuple. Enfin, je connus clairement

par tout ce que Lyonne me dit qu'il falloit que la reine eût été encore fraîchement échauffée ; et je trouvai un moment après que ma conjecture étoit bien fondée, car Lyonne même m'apprit que Ondécei étoit arrivé avec un mémoire sanglant contre M. le Prince, et qui devoit convaincre la reine qu'elle n'avoit pas lieu d'appréhender la trop grande douceur de M. le cardinal. Lyonne me parut en son particulier très animé, et au delà même de ce que la bienséance le pouvoit permettre. Vous verrez par la suite que l'animosité de celui-ci étoit aussi affectée que celle de la reine étoit naturelle.

Tout contribua ces jours-là à aigrir son esprit. Le parlement continuoit avec chaleur sa procédure criminelle contre le cardinal, qui se trouvoit convaincu, par les registres de Cantarini, d'avoir volé neuf millions ; et M. le Prince avoit obligé les chambres de s'assembler malgré toute la résistance du premier président, et de donner un nouvel arrêt contre les commerces que les gens de la cour entretenoient avec lui. Les ordres de Brusle arrivant dans ces conjonctures enflammèrent aisément la bile de la reine, qui étoit assez naturellement susceptible d'un grand feu ; et Lyonne qui croyoit, à mon opinion, que M. le Prince demeureroit à la fin maître du champ de bataille, soit par la faction, soit par la négociation, et qui par cette raison le vouloit ménager, n'oublia rien pour m'engager à porter les choses à l'extrémité contre lui, apparemment pour découvrir tout mon jeu et pour tirer mérite de la connoissance qu'il lui en pourroit donner à lui-même. Il me pressa à un point dont je suis encore surpris à l'heure qu'il est, de concourir à l'entreprise d'Hoquincourt, qui aboutissoit, en termes un peu déguisés, à assassiner M. le Prince. Il me somma vingt fois, au nom de la reine, de ce que je l'avois assurée que je lui ferois quitter le pavé. Les instances allèrent jusques à l'emportement, et il ne me parut que très médiocrement satisfait de sa négociation avec moi, quoique je lui offrisse de faire arrêter M. le Prince au palais d'Orléans, où, en cas que la reine continuât à ne pas vouloir prendre ce parti, à continuer moi-même à aller au Palais fort accompagné, et en état de m'opposer à ce que M. le Prince pourroit entreprendre contre son service. Montrésor, qui étoit présent à cette conférence, a toujours cru que Lyonne me parloit sincèrement ; que son intention véritable étoit de perdre M. le Prince, et qu'il ne prit le parti de le ménager qu'après qu'il eut vu que je ne voulois pas le sang, et

qu'il crut par cette raison qu'il demeureroit à la fin le maître ; et il est vrai qu'il me répéta deux ou trois fois dans le discours la parole de Machiavel, qui dit : « Que la plupart des hommes périssent parce qu'ils ne sont qu'à demi méchants. » Je suis encore convaincu que Montrésor se trompoit, que Lyonne n'avoit, dès qu'il commença à me parler, d'autre intention que de tirer de moi tout ce qui pouvoit être de la mienne pour en faire l'usage qu'il en fit ; et ce qui me l'a toujours persuadé, est un certain air que je remarquai et dans son visage et dans ses paroles qui ne se peut exprimer ; mais qui prouve souvent beaucoup mieux que tout ce qui se peut expliquer. C'est une remarque que j'ai peut-être faite plus de mille fois en ma vie. J'observai aussi en cette rencontre qu'il y a des points inexplicables dans les affaires, et inexplicables même dans leurs instants. La conversation que j'eus avec Lyonne chez Montrésor commença à cinq heures du matin et elle finit à sept. Lyonne en avertit à huit M. le maréchal de Gramont, qui la fit savoir à dix, par M. de Chavigny, à M. le Prince. Il y a apparence que Lyonne étoit bien intentionné pour lui. Il est constant toutefois qu'il ne lui découvrit rien du détail ; qu'il ne nomma pas Hoquincourt, ce qui étoit toutefois le plus dangereux, et qu'il se contenta de lui faire dire que la reine traitoit avec le coadjuteur pour l'arrêter. Je n'ai jamais osé entamer avec M. de Lyonne cette matière qui, comme vous voyez, n'a pas été le plus bel endroit de sa vie. M. le Prince, à qui j'en ai parlé, n'est pas plus informé que moi, à ce qui m'a paru, de l'irrégularité de cette conduite. La reine, avec laquelle j'eus une fort longue conversation deux jours après sur le même sujet, en étoit aussi étonnée elle-même que vous le pouvez être. Ne doit-on pas admirer après cela l'insolence des historiens vulgaires, qui croiroient se faire tort s'ils laissoient un seul événement dans leurs ouvrages, dont ils ne démêlassent pas tous les ressorts, qu'ils montent et qu'ils relâchent presque toujours sur des cadrans de collège.

L'avis que M. de Lyonne fit donner à M. le Prince ne demeura pas secret. Je l'appris le même jour à huit heures du soir par madame de Pommerieux, à qui Flamarin l'avoit dit, aussi bien que le canal par lequel il avoit été porté. J'allai en même temps chez madame la Palatine, qui en avoit déjà été informée d'ailleurs et qui me dit une circonstance que j'ai oubliée et qui étoit toutefois très considérable, autant que j'en puis ressouvenir, à propos de la faute que la reine avoit faite de se confier à Lyonne. Je

sais bien que madame la Palatine ajouta que la première pensée de la reine, après avoir reçu la dépêche de Brusle, dont je vous ai déjà parlé, avoit été de m'envoyer querir dans le petit oratoire à l'heure ordinaire; mais qu'elle n'avoit osé de peur de déplaire à Ondédei, qui lui avoit témoigné quelque ombrage de ces conférences particulières. La trahison de Lyonne étourdit tellement ce même Ondédei qu'il ne fut plus si délicat, et qu'il pressa lui-même la reine de me commander de l'aller trouver la nuit suivante.

J'attendis Gaboury devant les Jacobins; le rendez-vous du cloître Saint-Honoré, qui étoit connu de Lyonne, n'ayant pas été jugé sûr, il me mena dans la petite galerie qui, par la même raison, fut choisie au lieu de l'oratoire. Je trouvai la reine dans un emportement inconcevable contre Lyonne, qui ne diminuoit pourtant rien de celui qu'elle avoit contre M. le Prince. Elle revint encore à la proposition d'Hocquincourt, à laquelle elle donnoit toujours un air innocent. Je la combattis avec fermeté en lui soutenant que le succès ne pouvoit l'être. Sa colère alla jusqu'aux reproches et jusqu'à me témoigner de la défiance de ma sincérité. Je souffris ses reproches et la défiance avec tout le respect et toute la soumission que je lui devois; et je lui répondis simplement ces propres paroles: « Votre Majesté, madame, ne veut point le sang de M. le Prince; et je prends la liberté de lui dire qu'elle me remerciera un jour de ce que je m'oppose à ce qu'il soit répandu contre son intention; il le seroit, madame, devant qu'il fût deux jours, si l'on prenoit les moyens que M. d'Hocquincourt propose. » Imaginez-vous, s'il vous plaît, que le plus doux auquel il s'étoit réduit, étoit de se rendre maître, à la petite pointe du jour, du pavillon de l'hôtel de Condé, et de surprendre M. le Prince au lit. Et considérez, je vous supplie, si ce dessein étoit praticable sans massacre dans une maison toute en défiance et contre l'homme du plus grand courage qui soit au monde. Après une contestation et fort vive et fort longue, la reine fut obligée de se contenter que je continuasse de jouer le personnage que je jouais dans Paris: « Avec lequel, lui dis-je, j'ose vous promettre, madame, ou que M. le Prince quittera le pavé à Votre Majesté, ou que je mourrai pour son service; et ainsi mon sang effacra le soupçon qu'Ondédei vous donne de ma fidélité. » La reine qui vit que j'étois touché de ce qu'elle m'avoit dit me fit mille honnêtetés; elle ajouta que je faisais Injus-

tice à Ondédei, et qu'elle vouloit que je le visse. Elle l'envoya querir sur l'heure par Gaboury. Il vint habillé en vrai capitain de comédie et chargé de plumes comme un mulet. Ses discours me parurent encore plus fous que sa mine. Il ne parloit que de la facilité qu'il y avoit à terrasser M. le Prince et à rétablir M. le cardinal. Il traita les instances que je faisois à la reine de permettre que Monsieur arrêtât M. le Prince chez lui, de proposition ridicule, et faite à dessein pour éluder les autres entreprises et plus faciles et plus raisonnables que l'on pouvoit faire contre lui. Enfin tout ce que je vis ce soir-là de cet homme ne fut qu'un tissu d'impertinence et de fureur. Il se radoucit un peu sur la fin à la très humble supplication de la reine, qui me paroissoit avoir une grande considération pour lui; et madame la Palatine me dit deux jours après que tout ce que j'avois vu des manières de ce capitain avec la reine n'étoit rien, au prix de ce qui s'étoit passé le lendemain, et qu'il l'avoit traitée avec une insolence que l'on ne se seroit pas peu imaginer. Elle fut un peu rabattue par le retour de Bertet, qui apporta une grande dépêche du cardinal, qui blâmoit, même avec beaucoup d'aigreur, ceux qui avoient empêché que la reine ne donnât les mains à la proposition que je lui avois faite de faire arrêter M. le Prince chez Monsieur, qui faisoit mes éloges sur cette proposition, qui traitoit Ondédei de fou, M. le Tellier de poltron, MM. Servien et Lyonne de dupes, et qui contenoit une instance même très pressante à la reine de me faire expédier la nomination; de faire M. de Châteauneuf chef du conseil, et de donner la surintendance des finances à M. de la Vieuville. La reine me fit commander, une heure après que la dépêche de Brusle fut déchiffrée, de l'aller trouver entre minuit et une heure: elle m'en fit voir le déchiffrement qui me parut être le véritable. Elle me témoigna une joie sensible des sentiments où elle voyait M. le cardinal; elle me fit promettre de les mettre, en en rendant compte à Monsieur, dans leur plus beau jour, et d'adoucir son esprit sur son sujet le plus qu'il me seroit possible: « Car je vois bien, ajouta-t-elle, qu'il n'y a que lui qui vous retienne, et que si vous n'aviez point cet engagement vous seriez mazarin. » Je fus très aise d'en être quitte à si bon marché, et je lui répondis que j'étois au désespoir d'être engagé, et que je n'y trouvois de consolation que la croyance où j'étois que je serois par cet engagement moins inutile à son service que par ma liberté. La reine me dit ensuite que l'avis du maréchal de Ville-

roi étoit qu'elle attendit la majorité du roi, qui étoit proche, pour faire éclater le changement qu'elle avoit résolu pour les places du conseil, parce que ce nouvel établissement, qui seroit très désagréable à M. le Prince, tireroit encore de la dignité et de la force d'une action qui donne un nouvel éclat à l'autorité. « Mais, reprit-elle tout à coup, il faudroit par la même raison remettre votre nomination ; M. de Châteauneuf est de ce sentiment. » Elle sourit à ce mot, et elle me dit : « Non, la voilà en bonne forme ; il ne faut pas donner à M. le Prince le temps de cabaler à Rome contre vous. » Je répondis ce que vous vous pouvez imaginer à la reine, qui fit effectivement cette action de la meilleure grâce du monde, parce que le cardinal l'avoit trompée la première en lui mandant qu'il falloit agir de bonne foi avec moi. Bluet, avocat du conseil et intimissime d'Ondécéi, m'a dit plusieurs fois depuis que celui-ci lui avoit avoué, le soir qu'il arriva de Brusie à Paris, que le cardinal ne lui avoit rien recommandé avec plus d'empressement que de faire croire à la reine même que son intention pour ma promotion étoit très sincère, parce que, dit-il à Ondécéi, madame de Chevreuse la pénétreroit infailliblement si elle savoit elle-même ce que nous avons dans l'âme. Vous ne serez pas assurément surprise de ce qu'ils y avoient, qui étoit une résolution bien formée de me jouer, de se servir de moi contre M. le Prince, de me traverser sous main à Rome, de trainer la promotion et de trouver dans le chapitre des accidens de quoi la révoquer.

La fortune sembla dans les commencemens favoriser leur projet : car comme je m'étois enfermé le lendemain au soir chez l'abbé de Bernay pour écrire à Rome avec plus de loisir et pour dépêcher l'abbé Charrier, que j'y envoyois pour y solliciter ma promotion, j'en reçus une lettre qui m'apprit la mort de Pancirole. Ce contre-temps, qui rompit en un instant les seules mesures qui m'y parussent certaines, m'embarrassa beaucoup, et avec d'autant plus de raison que je ne pouvois pas ignorer que le commandeur de Valençay, qui étoit son ambassadeur pour le roi et qui avoit pour lui-même de grandes prétentions au chapeau, ne fit contre moi tout ce qui seroit en son pouvoir. Je ne laissai pas de faire partir Charrier, qui, comme vous verrez par la suite, trouva fort peu d'obstacles à sa négociation, quoique M. le cardinal n'oubliât aucun de tous ceux qu'il y put mettre. Il est à remarquer que la reine, dans toute la conversation que j'eus avec

elle touchant cette dépêche de M. le cardinal, ne s'ouvrit en façon du monde de ce qu'il lui avoit écrit par un billet séparé (à ce que M. de Châteauneuf me dit le lendemain), touchant la proposition du mariage de mademoiselle d'Orléans, qui est présentement madame de Toseane, avec le roi. La grande Mademoiselle (de Montpensier) y avoit beaucoup prétendu : le cardinal le lui avoit fait espérer ; comme elle vit qu'il n'en avoit aucune intention dans le fond, e'le affecta de faire la frondeuse même avec emportement. Elle témoigna une chaleur inéconcevable pour la liberté de M. le Prince. Monsieur la connoissoit si bien, et il avoit si peu de considération pour elle, que l'on ne faisoit presque aucune réflexion sur ses démarches dans les temps même où elles eussent dû être, au moins par sa qualité, de quelque considération. Vous me pardonnerez par cette raison le peu de soin que j'ai eu jusqu'ici de vous en rendre compte. M. le cardinal, qui eut que Monsieur pourroit se flatter plus facilement de l'espérance de faire épouser au roi la cadette, dont l'âge étoit en effet plus sortable, manda à la reine de lui donner toutes les lueurs possibles de cette alliance, mais de se garder sur toutes choses de les faire jeter par moi, parce que, ajouta-t-il, le coadjuteur en serreroit les mesures plus brusquement et plus étroitement qu'il ne convient encore à Votre Majesté. M. de Châteauneuf me fit voir ces propres paroles dans un billet qu'il me jura avoir été copié sur l'original même de celui du cardinal. Il prioit la reine de faire porter cette parole, ou plutôt cette vue à Monsieur par Beloy : « Si toutefois (portoit le billet) l'on continue à être assuré de lui. » Monsieur m'a juré depuis plus de dix fois que l'on ne lui avoit jamais fait cette proposition ni directement ni indirectement. Ces deux faits paroissent bien contraires : voici ce qui n'est pas moins inexplicable.

Je vous ai déjà dit que le cardinal blâmoit extrêmement, par sa dépêche, ceux qui avoient dissuadé la reine d'accepter la proposition que je lui avois faite de faire arrêter M. le Prince au palais d'Orléans. Je m'attendois par cette raison qu'elle en prendroit la pensée et qu'elle me presseroit même de lui tenir ce que je lui avois comme promis en le lui proposant. Je fus surpris au dernier point, quand je trouvai qu'elle ne me parut pas seulement y avoir fait réflexion ; et je le suis encore, quand je la fais moi-même, que M. le Tellier, M. Servien et madame la Palatine, que j'ai mis depuis sur cette matière cent et cent fois, ne m'en ont pas

paru plus savants que moi ; et ce qui m'étonne encore beaucoup davantage est qu'ils ont tous convenu que la lettre du cardinal étoit véritable et sincère sur ce point. Je me confirme dans ce que j'ai dit ci-devant, qu'il y a des points dans les affaires qui échappent, par des rencontres même naturelles, aux plus clairvoyants, et que nous en rencontrerions bien plus fréquemment dans les histoires, si elles étoient toutes écrites par des gens qui eussent été eux-mêmes dans le secret des choses, et qui, par conséquent, eussent été supérieurs à la vanité ridicule de ces auteurs impertinents qui, étant nés dans la basse-cour et n'ayant jamais passé l'antichambre, se piquent de ne rien ignorer de tout ce qui s'est passé dans le cabinet. J'admire à ce propos l'insolence de ces gens de néant en tous sens qui, s'imaginant d'avoir pénétré dans tous les replis des cœurs de ceux qui ont eu le plus de part dans les affaires, n'ont laissé aucun événement dont ils n'aient prétendu avoir développé l'origine et la suite. Je trouvai un jour sur la table du cabinet de M. le Prince deux ou trois ouvrages de ces âmes serviles et vénales, et M. le Prince me dit en voyant que j'y avois jeté les yeux : « Ces misérables nous ont faits, vous et moi, tels qu'ils auroient été s'ils s'étoient trouvés en nos places. » Cette parole est d'un grand sens.

Je reprends ce qui se passa sur la fin de la conversation que j'eus cette nuit-là avec la reine. Elle affecta de me faire promettre que je ne manquerois pas d'aller au Palais toutes les fois que M. le Prince s'y trouveroit ; et madame la Palatine, à qui je dis le lendemain que j'avois observé une application particulière de la reine sur ce point, me répondit ces propres paroles : « J'en sais la raison ; Servien lui dit à toutes les heures du jour que vous êtes en concert avec M. le Prince, et qu'il y aura des occasions où, par le même concert, vous ne vous trouverez pas aux assemblées du parlement. » Je n'en manquai aucune, et je tins une conduite qui dut, au moins par l'événement, faire honte au jugement de M. Servien. Je n'y eus de complaisance pour M. le Prince que celle qui ne lui pouvoit plaire. J'applaudissois à tout ce qu'il disoit contre M. le cardinal, mais je n'oubliois rien de tout ce qui pouvoit éclairer et les négociations et les prétextes ; et cette conduite étoit d'un grand embarras à un parti dont l'intention dans le fond n'étoit que de s'accommoder avec la cour par les frayeurs qu'il prétendoit de donner au ministre. L'inclination de M. le Prince étoit très éloignée de la guerre civile, et

celle de M. de la Rochefoucault, qui gouvernoit madame de Longueville et M. le prince de Conti, étoit toujours portée à la négociation. Les conjonctures obligeoient les uns et les autres à des déclarations et à des déclamations qui eussent pu aller à leurs fins, si ces déclarations et ces déclamations n'eussent été soigneusement expliquées et commentées par les frondeurs, et du côté de la cour et du côté de la ville. La reine, qui étoit très fière, ne prit pas de confiance à des avances qui étoient toujours précédées par des menaces. Le cardinal ne prit pas la peur, parce qu'il vit que M. le Prince n'étoit plus dominant, au moins uniquement, dans Paris. Le peuple, instruit du dessous des cartes, ne prit plus pour bon tout ce que l'on lui vouloit persuader sous le prétexte du Mazarin qu'il ne voyoit plus. Ces dispositions, jointes à l'avis que M. le Prince eut de ma conférence avec Lyonne et à celui que le Bouchet lui donna de la marche de deux compagnies des gardes, l'obligèrent de sortir le sixième de juillet, sur les deux heures du matin, de l'hôtel de Condé et de se retirer à Saint-Maur. Il est constant qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre et que la place n'étoit plus tenable pour lui dans Paris, à moins qu'il ne se fût résolu à y faire dès ce temps-là ce qu'il y fit depuis, c'est-à-dire à moins qu'il s'y fût mis publiquement sur la défensive. Il ne le voulut pas, parce qu'il ne s'étoit pas encore résolu à la guerre civile, à laquelle il est constant qu'il avoit une aversion mortelle. L'on a voulu blâmer son irrésolution, et je crois que l'on en doit plutôt louer le principe; et je méprise au dernier point l'insolence de ces âmes de boue qui ont osé écrire et imprimer qu'un cœur aussi ferme et aussi éprouvé que celui de César ait été capable en cette occasion d'une alarme mal prise. Ces auteurs impertinents et ridicules mériteroient que l'on les fouettât publiquement dans les carrefours.

FIN DU TOME PREMIER.